SOCIÉTÉ ASIATIQUE

COLLECTION D'OUVRAGES ORIENTAUX

MAÇOUDI

LE LIVRE DE L'AVERTISSEMENT
ET
DE LA REVISION

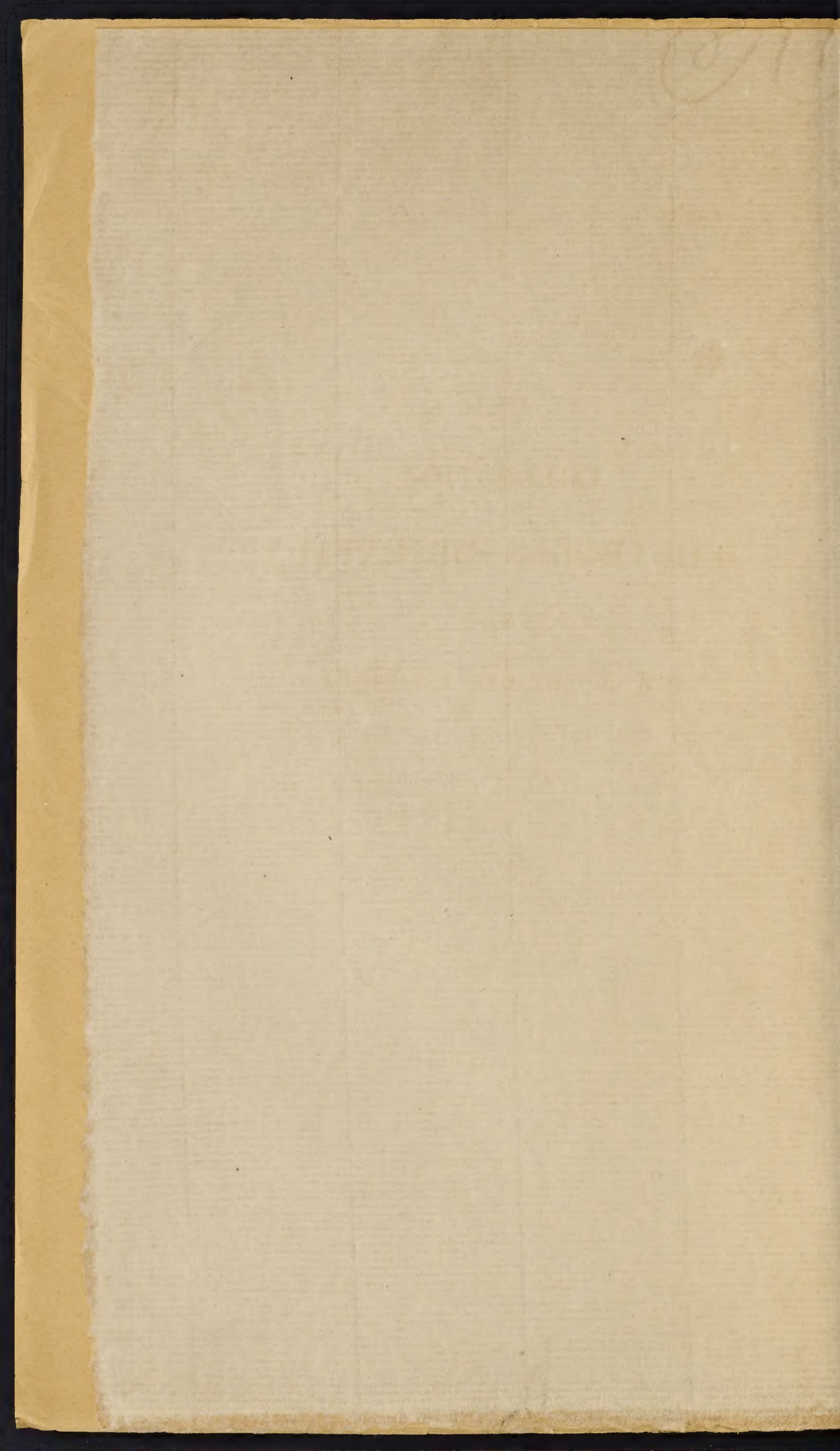
TRADUCTION
PAR
B. CARRA DE VAUX



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX
À L'IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC XCVII



COLLECTION

D'OUVRAGES ORIENTAUX

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

SE VEND À PARIS

CHEZ ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

ET DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

RUE BONAPARTE, N° 28

À LONDRES

CHEZ WILLIAMS AND NORGATE

14, HENRIETTA STREET (COVENT-GARDEN)

PRIX : 7 fr. 50 c.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE

MAÇOUDI

LE LIVRE DE L'AVERTISSEMENT

ET

DE LA REVISION

TRADUCTION

PAR

B. CARRA DE VAUX



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX

À L'IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC XCVI

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

En présentant ce volume au public, nous tenons à remercier tout d'abord la Société asiatique de l'honneur qu'elle nous a fait, il y a deux ans déjà, lorsqu'elle nous a chargé de traduire le *Kitab et-Tanbih.* Sa confiance nous a semblé d'autant plus appréciable que l'œuvre qu'elle nous demandait d'entreprendre sortait de la sphère des travaux spéciaux auxquels nous nous étions adonné jusqu'alors. Nous prions le Président de la Société, notre cher maître M. Barbier de Meynard, de prendre pour lui la meilleure part dans ces remerciements. Nul, en effet, mieux que le traducteur des *Prairies d'or* ne pouvait connaître les difficultés de la tâche qui allait nous incomber; c'est cependant sur son initiative que nous avons été appelé à compléter le monument élevé surtout par lui à « l'imam » des historiens arabes. D'ailleurs, certaines circonstances ont rendu plus aisée notre besogne. Au lieu de nous trouver seul en face des manuscrits, nous avons pu prendre pour base de notre travail un texte sûrement établi[1]; et M. de Goeje, qui

[1] *Kitab et-Tanbih wa'l-Ischrâf*, éd. M. J. de Goeje, Leyde, 1894. Ce volume forme la huitième partie de la *Bibliotheca Geographorum arabicorum.*

en a été l'éditeur, a bien voulu se faire aussi notre collaborateur. Le célèbre professeur de Leyde a revisé nos épreuves avec la plus grande complaisance et le soin le plus minutieux. En notre nom comme en celui de nos lecteurs, nous lui en exprimons ici notre profonde reconnaissance. Nous payerons une dernière dette en disant que le personnel de l'Imprimerie nationale a apporté à l'impression de ce volume le zèle et l'habileté dont il est coutumier. Ayant été si bien aidé et soutenu, nous espérons avoir produit une œuvre utile qui pourra se placer, sans en être trop indigne, dans la belle collection où elle doit figurer.

Le lecteur sait déjà quel est l'intérêt du *Kitab et-Tanbih.* Il connaît ce livre par le mémoire que S. de Sacy lui a consacré dans le tome VIII des *Notices et extraits*, et que l'on a de nouveau inséré dans le neuvième volume des *Prairies d'or*, en attendant la publication intégrale du texte. Il est donc à peine utile de redire ce qu'est cet ouvrage, si ce n'est pour en donner une idée plus parfaitement exacte et pour nous justifier d'avoir traduit le titre autrement que ne l'avait fait Sacy.

Le *Livre de l'Avertissement* est un produit de la vieillesse de Maçoudi, — si Maçoudi toutefois a jamais été vieux[1]; — c'est une sorte de retour que fait l'auteur sur les travaux de toute sa vie, dans lequel il revise ses œuvres, y corrige des fautes, y comble des lacunes, en même temps qu'il passe en revue tous les sujets qu'il y a traités, en signalant au passage les parties capitales, pour attirer, — comme il le dit lui-même, — l'attention

[1] Voyez les *Prairies d'or*, I, IV.

du lecteur sur ces précédentes productions, et aussi, — semble-t-il avouer, — pour en hâter la diffusion. Le titre qu'il a donné à cet ouvrage annexe exprime bien ce but : *et-Tanbîh*, c'est *l'avertissement*, en quelque sorte l'index des matières traitées et des morceaux saillants; *el-Ichraf*, c'est *la revision*[1], le travail de perfectionnement des livres édités déjà, comportant des retouches et des annotations, des *errata* et des *addenda*.

Conçu selon ce plan, l'ouvrage est sec, bref, et parfois, de ce fait, difficile et obscur. Toute l'œuvre de Maçoudi constitue une sorte d'encyclopédie dont ce livre serait la table des matières. Or une table analytique peut n'être pas toujours facile à interpréter; il devient fort mal commode de comprendre certains mots et titres que l'on y rencontre, lorsqu'on n'a plus sous les yeux le développement qu'ils appelaient. Le livre est écrit dans un style serré, brusque, presque partout dépourvu d'art; l'idée a peu la place de s'y étendre, moins encore celle de s'y répéter; beaucoup de noms propres n'apparaissent qu'une seule fois.

Un tel ensemble de conditions devait rendre pénible la tâche du traducteur; mais l'éditeur avait déjà devant nous aplani bien des obstacles. Il ne saurait nous appartenir de louer un maître aussi éminent que M. de Goeje; du moins, pouvons-nous reconnaître la perfection de son travail, ainsi que cette netteté de jugement, ce grand usage des auteurs, cette connaissance profonde de la géographie et de l'histoire, dont témoignent la sûreté des leçons et la richesse des références. Notre œuvre, qui, en d'autres cas, eût comporté d'abord la revision

[1] Voyez, dans l'édition, le *Glossaire* au mot شرف.

et la critique du texte, venant après une édition de ce mérite, s'est trouvée bornée à la simple traduction du texte déjà fixé.

L'éditeur des *Prairies d'or* avait désiré lui-même, en achevant sa publication, éditer et traduire le *Kitab et-Tanbih*. Il n'a pas donné suite à ce projet à cause de l'état mauvais du manuscrit de Paris, qui était le seul manuscrit de ce livre que l'on connût alors. Depuis ce temps, un autre en fut trouvé à Londres : il était défectueux aussi; mais ces deux textes, rapprochés, se sont corrigés l'un par l'autre, et il a été possible à l'éditeur de combler leurs lacunes, à l'exception d'une seule[1].

Nous n'avons eu, comme traducteur, d'autre principe que celui d'être à la fois précis et correct; nous nous sommes efforcé de calquer la phrase de Maçoudi aussi exactement que le permettait le génie de notre langue, et nous nous sommes abstenu de donner à notre style aucun caractère qui nous fût trop personnel.

Ces périodes lourdes que suivent parfois des propositions courtes et comme brisées, ces énumérations qui occupent plusieurs pages et qu'interrompent des digressions, ces mosaïques de phrases moins liées que juxtaposées sont de l'auteur et non de nous. Nous avons mis autant de souplesse que nous avons pu, à suivre le cours saccadé de son style. La plus grande difficulté que, pour cela, nous avons dû vaincre a tenu à la richesse de sa

[1] Comparez la *Præfatio* de l'édition, p. VII. Le ms. de Paris porte aujourd'hui le n° 1487. Celui de Londres est classé dans le catalogue du *British Museum* sous le n° MCCXI (Add. 23,270). La lacune commune à ces deux manuscrits se rencontre, dans notre traduction, à la page 356.

langue et, en particulier, à l'habitude qu'il a de doubler souvent le verbe, le nom, l'épithète, avec un autre mot d'un sens analogue, par une sorte de pléthore du vocabulaire qui contraste avec la sécheresse de la composition.

Maçoudi, d'ailleurs, se montre en ce livre plutôt négligent ou dédaigneux de l'art d'écrire, que mauvais écrivain. Mauvais écrivain, il ne l'est assurément pas, parce que son vocabulaire est riche et son expression nette, et que, dans les endroits où son style se détend, il acquiert aussitôt l'ampleur, la force et la vie. Voyez, par exemple, ces belles pages où l'auteur décrit les caractères physiques et moraux des races (p. 38 et suiv.); ces autres, si brillantes, qu'il consacre à l'éloge du Sawad (p. 56 et suiv.); ces lignes, aussi pittoresques que vigoureuses, où il traite des tremblements de terre (p. 73 et suiv.); et ce passage très court, dans l'histoire des Karmates, où, se mettant lui-même en scène, il regarde ces barbares incendier leur camp, avant de lever le siège de Hît (p. 489).

On peut remarquer, en ce dernier endroit, le don qu'il a de faire mouvoir les foules, don que possèdent seuls les puissants écrivains. Les foules paraissent souvent dans son livre : foules des troupes armées, des hordes envahissantes, des tribus déportées, des citadins assiégés, des Turcs et Mawlas à la suite des Khalifes; et c'est leur mouvement surtout qui rend quelque attrait à la lecture des chapitres si succincts consacrés à l'histoire du khalifat dans le dernier tiers du livre.

Si, malgré tout, les beautés d'ordre littéraire sont clairsemées dans cet ouvrage, en revanche les endroits

curieux pour l'érudition sont nombreux. Ils se rapportent à diverses branches de la science.

La théorie physique de l'univers est assez développée. Maçoudi, qui paraît être mathématicien médiocre, est meilleur physicien. Il s'intéresse, ainsi que nous le savions déjà par les *Prairies d'or*, à la science des anciens, aux progrès que les modernes lui ont fait accomplir, aux expériences de physique qui ont occupé les loisirs de certains rois. Il connaît les traités laissés par l'antiquité, avec leurs commentaires et leurs traductions. Pourtant, par une inconséquence que des développements antérieurement donnés expliqueraient peut-être, il s'abstient de parler, en traitant d'el-Mamoun, du mouvement scientifique qui eut lieu sous son règne[1].

Il est géographe curieux, mais inégalement sûr. Certains morceaux dans ce livre, tel que celui où il décrit la crue du Nil (p. 34), sont des répliques; d'autres, comme celui où il parle du Djeïhoun (p. 95 et suiv.), ont de la valeur. Mais il commet des fautes, celle-ci entre autres, — dans laquelle, sans doute, il est tombé par distraction, car il la reproche à d'autres géographes, — de confondre la Mayotis avec le Pont et le Pont avec la mer des Khazars.

Il est philosophe très intelligent et très largement informé. Son esprit est ouvert à tous les systèmes, depuis les philosophies des sages légendaires jusqu'aux doctrines multiples des sectes de son temps. Historien des religions, il a poussé loin ses recherches; il connaît le mazdéisme, le sabéisme, le bouddhisme, et il possède d'abondants renseignements sur les Chrétiens et sur les

[1] Comparez la remarque de M. Barbier de Meynard dans l'*Avertissement* au tome VII des *Prairies d'or*, p. III-IV.

Juifs. Dans le cours de ses voyages, il a lui-même questionné des docteurs et des savants de différentes nations, Juifs, Persans, Chrétiens, Kurdes et Karmates[1]; il a conversé ou controversé avec eux, apportant à ces entretiens autant d'affabilité que de curiosité, autant d'intelligence que peu de fanatisme. Il est vraiment comparable aux dilettantes de notre fin de siècle, et ce n'est pas sans étonnement qu'on le voit allier à la foi musulmane ce goût pour l'investigation scientifique et cette aisance dans le commerce avec les infidèles.

Dans cette longue enquête en laquelle il passa sa vie, Maçoudi dut obtenir des résultats extraordinairement nombreux et précieux. Ce livre y fait sans cesse allusion; mais aussi rien n'est plus irritant pour le lecteur que de ne pas les y trouver exposés et d'être, à chaque coup, renvoyé à d'autres ouvrages qui sont perdus. On dirait qu'il a existé une cassette pleine de trésors dont ce livre était la clé : nous avons encore la clé, mais nous n'avons plus la cassette.

A ce point de vue de l'histoire philosophique et religieuse, l'énumération des conciles chrétiens constitue peut-être le chapitre le plus développé du livre. L'auteur nous laisse aussi entrevoir qu'une certaine forme de philosophie néoplatonicienne était répandue de son temps, plus que le péripatétisme, et que ce mode de philosopher était le sien. Pour tout le reste, en ce qui concerne tant les religions non musulmanes que les sectes musulmanes, il nous laisse dans l'obscurité, en témoignant seulement qu'il aurait le pouvoir de nous en sortir.

Comme historien politique, Maçoudi s'est borné à

[1] Voyez aux pages 160-161, 502; 171, 213, 221; 136, 140; 128; 489.

donner dans ce livre le sommaire précis et substantiel des trois histoires qu'il a traitées : celles des Perses, des Roumis et des Musulmans. Il paraît avoir revisé avec soin les noms propres et les dates. Le goût de ses contemporains pour l'anecdote n'a pas été flatté par lui, et les rares récits qu'il ait détaillés ont tous de l'importance pour l'histoire générale. On relèvera, parmi les données intéressantes qu'il nous fournit, l'énumération des dignités chez les Perses et la mention d'assez nombreuses tribus berbères, kurdes et slaves. Son résumé des expéditions du Prophète, net et bien ordonné, a été de sa part l'objet de soins minutieux; malheureusement, dans cette partie subsiste la lacune. Son histoire des khalifes est fort sèche; elle n'est pourtant pas sans valeur, parce qu'il y a nommé tous les vizirs et largement indiqué les mouvements des partis et des sectes. Mais, aux approches du temps où il écrit, surtout dans les trois derniers règnes, ses informations deviennent vagues, son récit s'écourte et ne donne plus une idée claire des faits. Cependant la dernière partie du livre est relevée par deux longues digressions sur les Karmates, qui sont des morceaux d'un grand prix.

Des chapitres spéciaux, placés après l'histoire des Grecs, méritent aussi d'attirer l'attention : un premier chapitre renferme la description des provinces de l'Empire; un second a trait aux rachats de captifs; c'est celui qui a été traduit par Sacy. Deux autres ont pour objet les ères, les années et les mois des différentes nations. Ces derniers contiennent des indications importantes touchant les Grecs, les Juifs et les temps préislamiques.

Sur la vie de Maçoudi et sur ses œuvres, le *Livre de*

l'Avertissement ne nous donne que des renseignements épars, qui précisent un peu ce que l'on en savait. Plusieurs allusions sont faites à toute la vie errante de l'auteur (p. 9-10), à ses voyages dans les régions du Fars, de la Karmanie, du Sedjestan (p. 98), du Kurdistan (p. 128), à ses longs séjours hors de l'Irak, principalement en Syrie, puis en Égypte (p. 507), à la fin de sa carrière. Maçoudi se trouvait à Istakhr en l'an 303 (p. 150), à Bagdad et à Tekrit en 313 (p. 213), à Hît en 315 (p. 488), revenant de Syrie et allant à Bagdad, à Tibériade en 324 (p. 432), et en 344 à Fostat (p. 73). C'est dans la résidence de Fostat qu'il composa le *Kitab et-Tanbih*. Il faut seulement éliminer de la liste de ses voyages ceux qu'on le supposait avoir faits à Madagascar[1], et les remplacer par des voyages à Zanzibar, que représente le nom de Kanbalou.

La liste de ses ouvrages cités dans ce livre ne correspond pas tout à fait à celle que l'on pourrait tirer des *Prairies d'or* : nous la donnons à la fin du volume, avec l'Index des citations. On remarquera que plusieurs titres mentionnés dans les *Prairies d'or* y font défaut, tels que : celui du كتاب الاستبصار في الامامة « *Livre de la considération sur l'imamat* », et celui du كتاب الصفوة في الامامة « *Livre de la sélection sur l'imamat* ». Par contre, les titres 4 à 9, 11 à 12, 15 à 18, et 20 de notre liste ne paraissent pas dans les *Prairies d'or*[2].

Les plus importants de ces ouvrages sont : le *Livre des diverses sortes de connaissances*, le *Mémorial*, le *Livre moyen* et surtout les célèbres *Annales*, qui devaient constituer une admirable encyclopédie de la science his-

[1] Voyez les *Prairies d'or*, I, III.
[2] Comparez l'édition, *Præfatio*, VII, et l'Index des *Prairies d'or*.

torique, géographique, philosophique et religieuse des Musulmans.

L'œuvre représentée par ces titres est immense. Vainement, croyons-nous, a-t-on émis des doutes sur sa réalité, en supposant que Maçoudi, par vantardise et par supercherie, se serait attribué plus de livres qu'il n'en aurait écrit. Le nombre et la précision des références rendent cette hypothèse difficilement admissible. Il vaut mieux croire, sans doute, que Maçoudi était doué d'une très grande mémoire, et qu'il travaillait surtout à l'aide de cette faculté, en négligeant la composition et le style. Dans ces conditions, il pouvait produire vite. Les érudits modernes se servent peu de la mémoire; ils n'écrivent aucune phrase sans avoir vu des textes; ils donnent tous beaucoup de soin à la composition, et quelques-uns en donnent au style; aussi leur travail est-il relativement lent. Au reste, il se peut encore que des découvertes lèvent les derniers doutes sur la sincérité et la fécondité de l'historien. La plus heureuse serait celle qui nous rendrait les *Annales historiques*, ce bel ouvrage dont les *Prairies d'or* et le livre du *Tanbih* nous font sentir la perte, sans la réparer tout à fait.

Quant à l'esprit qu'est Maçoudi, nous le connaissions déjà, et le *Livre de l'Avertissement* ne nous le montre pas sous des aspects nouveaux. Curieux et vagabond, épris de connaissances rares et de recherches singulières, par cela même aimant les fables et pourtant non crédule, redevenant net quand il se rapproche des domaines connus, presque toujours amoureux du détail et, malgré cela, fort lorsqu'il traite les ensembles, pondéré bien qu'il subisse l'attrait des esprits extrêmes, fidèle à sa foi quoiqu'il sympathise avec ceux qui ne l'ont pas; d'ailleurs

capable d'être ému, ressentant la mélancolie des longues absences et la tristesse de la patrie lointaine : esprit, en somme, actif et souple, subtil et large, vigoureux et sensible, il est l'un de ceux qui honorent le plus le moyen âge musulman. Faut-il dire qu'il honore l'Islam? Je ne sais. Sa culture, diverse et très spontanée, est en définitive plus grecque qu'islamique. Sa gloire ne doit aller à l'Islam qu'en passant par les Khalifes, puisque ce sont eux qui provoquèrent l'éveil des esprits dans le monde musulman, en faisant briller de nouveau la splendeur du génie grec.

L'annotation de ce livre nous a coûté assez de peine. Peut-être l'effet ne répond-il pas à l'effort. La tâche était extrêmement difficile : d'ordinaire, on n'annote pas une table des matières. La multiplicité des sujets traités pouvait donner lieu à des recherches indéfinies; la répartition des notes s'est trouvée forcément être un peu inégale et arbitraire. Malgré tout, nous avons cru nécessaire d'annoter ce volume avec plus d'abondance que la plupart des autres publiés dans la même collection, à cause du caractère particulier de celui-ci, afin d'en corriger la brièveté, de ralentir la marche trop brusque de l'auteur, et d'ouvrir au lecteur, par quelques mots ou par des références, des vues sur chaque sujet traversé. Sans doute, si nous avions eu derrière nous un plus long passé scientifique, la matière de nos notes eût été plus choisie et plus riche; telles qu'elles sont cependant, nous espérons qu'elles pourront être utiles.

D'ailleurs, l'annotation de l'éditeur forme le fond de la nôtre. Nous avons reproduit toutes celles de ses notes qui présentent un intérêt historique, ainsi que les leçons

et références justifiant la lecture des noms propres sur lesquels le moindre doute eût pu être élevé. Le lecteur sera ainsi dispensé d'aller rechercher ces notes au bas du texte, dans la foule des leçons fausses qu'il ne lui importe pas de connaître.

La transcription que nous avons adoptée n'est pas rigoureuse. A l'imitation de ce qui a été fait pour les *Prairies d'or*, nous avons proscrit les consonnes pointées, et nous ne nous sommes pas attaché à distinguer toujours les voyelles longues d'avec les brèves. Pourtant, il faut l'avouer, nous avons regretté, au cours de notre travail, de n'avoir pas choisi dès le début un mode de transcription plus strict : l'imperfection de celui-ci a été cause que les mêmes voyelles ou diphtongues ont été parfois transcrites de manières différentes; et ce défaut nuit à la précision que nous aurions voulu porter dans tout l'ouvrage.

Nous avons fait entièrement nous-même l'Index assez développé qui termine le livre, et nous y avons mis tous nos soins.

Octobre 1896.

MAÇOUDI.

LE LIVRE DE L'AVERTISSEMENT

ET DE LA REVISION.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX.

GLOIRE À DIEU, SEIGNEUR DES MONDES. QUE DIEU RÉPANDE SES BÉNÉDICTIONS SUR MOHAMMED ET SUR SA SAINTE LIGNÉE. BUT DE CE LIVRE.

[Pages 1 à 7 du texte.]

Voici ce que dit Abou'l-Haçan Ali fils d'el-Houçéïn fils d'Ali el-Maçoudi : Après avoir composé notre grand ouvrage intitulé « Annales historiques touchant les histoires des temps et les événements dans lesquels ont sombré les nations passées, les races éteintes et les empires disparus », nous y avons ajouté « l'Histoire moyenne », qui traite des mêmes sujets. Nous avons donné pour suite à ces ouvrages le « Livre des prairies d'or et des mines de pierres précieuses, présent offert aux grands seigneurs et aux savants les plus illustres ». Après ce livre, nous avons fait paraître le « Traité des diverses sortes de connaissances et des événements arrivés dans les siècles passés », lequel a été suivi du « Livre des trésors des sciences et de ce qui a eu lieu dans les siècles antérieurs ». A ce dernier nous avons fait succéder le livre du « Mémorial des événements des anciens âges ».

IMPRIMERIE NATIONALE.

Nous avons, dans ces ouvrages, traité des traditions relatives à l'origine du monde, des hommes et de leur dispersion sur la terre et dans ses diverses contrées, des continents et des mers, des générations qui se sont évanouies, des nations qui ont péri et se sont effacées, des grands peuples comme les peuples de l'Inde et de la Chine, les Chaldéens qui sont les mêmes que les Syriens, les Arabes, les Perses, les Grecs anciens et les Roumis (Romains et Byzantins), et autres. Nous y avons exposé la chronologie des temps révolus et des races disparues, rapporté les récits concernant les prophètes, les vies et les gouvernements des rois, parlé des régions où ont séjourné les différents peuples, de leurs religions variées et de leurs croyances divergentes. Nous y avons décrit les mers de ce monde, indiqué les points où elles commencent et ceux où elles finissent, distingué celles qui ont des communications avec d'autres et celles qui n'en ont aucune, celles dans lesquelles il se produit un flux et un reflux et celles où il ne s'en manifeste pas, donné leurs dimensions en longitude et en latitude, cité les golfes que forme chacune d'elles, les principaux fleuves qui s'y jettent, les grandes îles qui s'y trouvent, ainsi que les portions de la terre qui, après avoir été continent, sont devenues mer, et celles qui sont devenues continent après avoir été mer, dans le cours des âges et dans la succession des siècles[1]. Ce que les sages des nations ont dit sur la jeunesse et la vieillesse de la terre et sur les causes de tous ces phénomènes, nous l'avons reproduit.

Nous avons encore traité des grands fleuves, de leurs sources et de leurs embouchures, des longueurs de leurs parcours à la surface de la terre depuis leur origine jusqu'à leur terme. Ensuite nous avons rapporté les opinions qui ont été émises sur la figure et la forme de la terre; les sentiments des sages des différentes nations, philosophes et au-

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. I, p. 202. Maçoudi fait allusion à une théorie d'Aristote. (*Meteorologica*, livre I, ch. XIV.)

tres, sur la façon dont elle se divise; la description du quadrant habitable du monde, de sa convexité, de ses hauts-lieux et de ses plaines basses; les disputes des hommes sur la manière dont la stabilité de la terre est réalisée et sur l'influence qu'exercent les astres sur ses habitants; les différences de figure, de couleur et de caractère que l'on voit entre les hommes; la description des sept climats avec leur étendue en longitude et en latitude, avec l'indication de leurs parties habitées et de celles qui ne le sont pas, et les dimensions de ces parties.

Nous avons décrit le cours des astres, la disposition des sphères et leurs mouvements divers, les distances des planètes et leurs corps sphériques[1], leurs rencontres et leurs séparations, la manière dont elles marchent et se déplacent sur leurs sphères, étant animées de mouvements opposés aux leurs[2], et le jeu des influences qu'elles exercent sur le monde où les êtres naissent et meurent[3], influences sur lesquelles repose l'existence de tout ce qui a vie. Nous avons cherché si leurs actions se produisent par contact ou à distance, si elles sont produites par un acte volontaire et en vue d'une fin, ou sans liberté ni fin[4], et pourquoi ces actions ont

[1] Le mot جرم ne désigne pas la planète elle-même, mais sa sphère, que les anciens se représentaient comme solide. Le mot هيئة désigne la disposition du système des sphères.

[2] Chaque planète est entraînée par un système de plusieurs sphères, arrangées de manière à produire les inégalités que l'on constate dans la marche de l'astre. C'est pourquoi le mouvement propre de la planète peut en certains moments être opposé au mouvement de sa plus grande sphère, qui est proprement appelée sa sphère et dans l'épaisseur de laquelle sont comprises les autres.

[3] Le monde de la naissance et de la mort, c'est-à-dire le monde sublunaire, opposé aux mondes supérieurs où les essences sont éternelles.

[4] Alcméon de Crotone, disciple de Pythagore, professa que les astres ne sont pas soumis à une nécessité extérieure, mais qu'ils se meuvent selon une règle constante parce que l'uniformité convient à des êtres divins. Ce point de vue resta celui de Platon. Les Stoïciens admirent l'existence de la finalité dans tous les mouvements des astres, croyance

lieu; si les mouvements des sphères et des planètes sont tous nécessités ou libres; s'il y a dans la sphère une cause physique agissant sur les choses soumises à son énergie et qui sont enveloppées et entourées par elles.

Nous avons ensuite parlé des régions du monde et des points cardinaux qui partagent l'horizon : l'Orient, le Couchant, le Nord et le Sud; des édifices merveilleux qui ont été élevés sur la terre; des opinions émises par les hommes touchant l'âge du monde, son origine, sa fin, sa destruction; des causes qui allongent ou abrègent la vie humaine; des règles du gouvernement et des différents systèmes du gouvernement des cités, soit royal, soit démocratique; des devoirs du prince envers lui-même et envers ses sujets. Nous avons exposé quels sont les modes de division de l'autorité religieuse[1] et le nombre de ses parties; pour quelle cause le pouvoir royal ne peut se passer de la religion, comme la religion ne peut se passer du pouvoir royal, en sorte que l'un ne peut subsister que par l'autre; d'où vient cette nécessité et quelle en est la raison; comment il s'introduit dans le pouvoir des vices qui amènent la chute des dynasties, la ruine des lois et de la religion, quelles sont les causes de destruction qui ont leur origine dans le pouvoir lui-même, royal ou religieux, et quelles sont celles qui, produites en dehors de ces pouvoirs, retombent pourtant sur eux; quels moyens il y a de fortifier la religion et l'autorité royale, et comment chacune d'elles

fondamentale de l'astrologie. Les Épicuriens seuls, à partir du IVe siècle avant notre ère, maintinrent en principe les explications mécanistes du monde, auxquelles avaient tendu les physiologues de l'Ionie. Aristote, à la suite de Platon, posa nettement le problème de la finalité; mais la difficulté était, dans l'école péripatéticienne, de concilier la finalité avec la nécessité mathématique que supposent les combinaisons de sphères, de plus en plus compliquées depuis Eudoxe de Cnide jusqu'à Ptolémée. (Voyez P. Tannery, *Recherches sur l'histoire de l'astronomie ancienne*, 1893.)

[1] S. de Sacy a traduit : le gouvernement temporel, ayant lu, dans le manuscrit de Paris, الدنيانيّة au lieu de الديانيّة.

deux peut être guérie par l'autre, lorsqu'elle souffre de maux intérieurs ou d'accidents extérieurs; quelle est la manière dont s'applique ce remède et dont il agit; à quels signes on reconnaît la prospérité des empires; enfin quels sont les différents régimes employés pour l'administration des provinces, des religions et des armées, et les combinaisons ou stratagèmes dont on use, ouvertement ou en secret, dans les combats; sans parler d'une multitude d'autres choses que renferment ces livres, touchant les histoires du monde et ses merveilles.

Puis nous avons traité de l'histoire de notre prophète, de sa naissance, des pronostics, accidents et événements remarquables qui parurent dans le monde avant sa venue, tels que prédictions d'augures et autres faits de ce genre; des signes, des preuves et des merveilleux prodiges que Dieu lui fit produire; de son adolescence, de sa mission, de sa fuite, de ses expéditions et de ses courses militaires, des mouvements effectués de nuit et de jour par ses troupes[1], jusqu'à sa mort. Nous avons parlé aussi des khalifes et des rois qui sont venus après lui, en rapportant ce qu'il y a de plus saillant dans leur histoire et les faits, événements et conquêtes arrivés sous leurs règnes, ainsi que les histoires de leurs vizirs et de leurs secrétaires jusqu'au khalifat d'el-Moutî. Nous avons mentionné ceux qui, dans chaque siècle, ont recueilli des traditions, transmis le souvenir des faits et des vies, en les classant par séries depuis l'âge des compagnons du prophète et de ceux qui sont venus immédiatement après (les *tabis*); nous avons cité aussi les hommes qui se sont distingués dans les siècles suivants, tels que les docteurs des principales villes, les fondateurs de doctrines, de sectes, d'écoles, et ceux qui ont pris part aux grandes disputes religieuses parmi les fidèles; nous avons indiqué ceux qui sont morts chaque année jusqu'au jour où nous écrivons.

[1] Le sens des mots سوارب et مناسر est expliqué par Maçoudi dans ce livre même, comme l'a déjà observé S. de Sacy.

Dans le livre des « bornes convenablement posées touchant les fondements des justes lois », dans le livre des « renseignements bien ordonnés sur les fondements de la religion », et dans le livre « des questions et des causes sur les sectes et les religions », nous avons rapporté les disputes des docteurs sur les prémisses des dogmes religieux, sur les idées nouvelles émises en divers sens, et rappelé l'opinion commune qui admet le sens littéral de la parole révélée, la vanité du raisonnement, du jugement et de l'appréciation personnelle en matière de dogme; car Dieu a lui-même achevé la religion, éclairé le chemin et montré à ceux qui lui sont soumis ce qu'ils doivent rejeter, par les versets qu'il a révélés, par les paroles excellentes de son prophète où se trouve la défense faite par Dieu aux fidèles de suivre aucune autre autorité que la sienne et l'interdiction de passer les bornes qu'il a lui-même fixées. Suivant l'ordre de ce sujet, nous avons exposé ensuite les principes, soit rationnels, soit traditionnels, des décisions et des sentences juridiques; et nous avons parlé encore d'autres sciences variées et d'autres parties de l'histoire dont nous avons omis de faire ici la citation détaillée et qui n'ont pas été mentionnées en leur rang.

Il nous a paru convenable de joindre aux ouvrages précédents un septième écrit abrégé que nous intitulons « Livre de l'avertissement et de la revision », faisant suite au « Mémorial des événements des anciens âges. » Voici ce dont nous y traiterons en substance : Les sphères célestes et leurs dispositions, les planètes et leurs influences, les éléments, leurs combinaisons et leurs actions; l'explication des divisions du temps, des saisons de l'année, de la relation entre les signes du Zodiaque et les saisons; les diverses manières de fixer le commencement de l'année; les éléments et ce qui s'y rapporte; les vents, les points d'où ils soufflent, leurs actions et leurs influences; la terre, sa figure, les évaluations qui ont été proposées de ses dimensions et de l'étendue de ses parties habitées et désertes; les

régions et les horizons, les principes qui dominent en chaque contrée et les influences que la contrée exerce sur ses habitants, avec d'autres choses qui tiennent à celles-là; l'énumération des sept climats, leur division, leurs limites, les évaluations de leurs dimensions en longitudes et en latitudes; le rapport des climats aux sept planètes, les cinq planètes proprement dites et les deux luminaires; la description du quatrième climat, sa supériorité sur tous les autres, les qualités propres à ses habitants qui leur assurent la prééminence sur ceux des autres climats, et tout ce qui dépend de ce sujet comme les longitudes et les latitudes des pays, leurs climats et les influences[1] qu'ils exercent sur ceux qui les habitent, et autres choses semblables; les mers, leur dénombrement, leurs longueurs et leurs largeurs, leurs communications ou leur isolement, les grands fleuves qui s'y déversent, les royaumes qu'elles baignent et autres choses qui les concernent; les sept nations de l'antiquité, leurs langues, leurs croyances, les régions qu'elles ont habitées, les caractères distinctifs de chaque nation et tout ce qui se rapporte à cette matière. Nous donnerons ensuite l'énumération des rois de Perse, ceux de l'ancienne Perse, ceux des satrapies, et les Sassanides, classés par séries, avec le nombre des rois de chaque série et le compte des années de leurs règnes; la liste des rois grecs, avec leur nombre et le compte des années qu'ils ont régné; celle des empereurs de Roum, classés par séries comprenant d'une part les empereurs païens, c'est-à-dire sabéens, et d'autre part les empereurs chrétiens, avec leur nombre, la somme des années qu'ils ont régné, les faits et événements principaux d'ordre civil et religieux arrivés en leur temps, la description de leurs provinces, leurs limites

[1] Le mot تأثير est à la fois employé pour désigner les influences des planètes sur notre monde, celles des vents sur les contrées où ils soufflent, celles des lieux sur les êtres qui les habitent, soit toutes les sortes d'influences physiques.

et leur étendue, l'indication des contrées qui communiquent avec elles par le détroit et par les mers de Roum et des Khazars[1], et d'autres particularités relatives à ce sujet que nous indiquerons d'une manière succincte pour appeler l'attention sur ce que nous en avons dit dans nos ouvrages antérieurs. Nous rapporterons ensuite les rachats de prisonniers conclus entre les Musulmans et les Grecs jusqu'à notre temps, puis la chronologie des diverses nations et l'ensemble de la chronologie du monde, des prophètes et des rois depuis Adam jusqu'à notre prophète Mahomet; nous évaluerons les temps pour tout ce qui tient à ce sujet. Nous exposerons les systèmes d'années, lunaires ou solaires, en usage chez les différents peuples avec leurs mois, les intercalations et les suppressions qu'elles comportent, et autres détails analogues, sans omettre de renvoyer le lecteur à ce que nous avons rédigé et expliqué précédemment. Nous traiterons de la naissance du prophète, de sa mission et de sa fuite, du nombre de ses expéditions militaires, des marches effectuées la nuit et le jour par ses partisans, de ses secrétaires et de sa mort; nous parlerons des khalifes et des rois qui sont venus après lui, de leur caractère, de leurs secrétaires, vizirs, kadis et chambellans, des légendes de leurs sceaux et des principaux événements, politiques et religieux, qui ont eu lieu sous leur règne, en faisant la chronologie de toute leur histoire jusqu'au temps où nous sommes, c'est-à-dire jusqu'à l'an 345 de l'hégire, sous le khalifat d'el-Moutî, et nous rappellerons l'attention du lecteur dans le cours de ce résumé, sur ce que nous avons dit dans nos ouvrages antérieurs.

Dans le présent ouvrage nous nous bornons à parler de ces

[1] C'est la mer Noire que Maçoudi désigne ici par le nom de mer des Khazars, bien que les géographes et lui-même donnent ordinairement cette appellation à la Caspienne. S. de Sacy a déjà relevé cette confusion, qui se reproduit dans ce livre au chapitre des provinces de l'empire grec.

royaumes pour les raisons suivantes : nous parlons de l'empire des rois perses, à cause de sa grandeur, de l'origine ancienne de ses rois, de la suite continue de leurs règnes, de l'excellence du gouvernement de cet empire, du bel ordre de son administration, de la prospérité de ses diverses régions, de la douceur dont usaient ses rois envers leurs sujets, du nombre de rois dans le monde qui étaient soumis à leur domination et qui leur payaient des tributs et des redevances; d'ailleurs cet empire s'étendait sur le quatrième climat qui est celui de Babylone, climat situé au milieu de la terre et le plus illustre de tous. Nous parlons des deux empires des Grecs et de Roum parce qu'ils doivent être placés à la suite de celui des Perses pour la grandeur et l'éclat, et parce que ces peuples ont particulièrement cultivé les diverses branches de la sagesse et de la philosophie et qu'ils ont produit dans l'industrie des ouvrages étonnants et des œuvres d'art admirables. L'empire de Roum a gardé jusqu'à nos jours une constitution solide et un gouvernement plein de vigueur. Les Grecs, il est vrai, ont été absorbés par les Romains depuis qu'ils ont été asservis à leur domination, de même que les Chaldéens ou Syriens, habitants de l'Irâk, ont été absorbés par l'ancienne Perse, qui les avait conquis; nous n'avons pas voulu cependant omettre de parler d'eux dans ce livre, bien que nous ayons déjà traité dans nos précédents ouvrages dont nous avons rappelé les titres, de tous les empires qui ont existé à la surface de la terre et qui sont maintenant finis et disparus et de tous ceux qui subsistent encore, ainsi que des histoires et des gouvernements de leurs rois et de tout ce qui les concerne.

Nous demandons qu'on nous excuse pour les fautes que l'on pourra rencontrer dans cet écrit, car il y en a qui sont inévitables à quiconque est sujet aux erreurs humaines et aux imperfections de la nature; il peut y en avoir d'autres qui ont pour cause le long temps que nous sommes resté éloigné de la patrie et la multitude des voyages que nous

avons faits tantôt au levant, tantôt au couchant; nous pouvons dire avec Abou Temmâm :

Je suis le successeur d'el-Khidr. D'autres ont leur demeure fixe en quelque lieu. Moi j'ai pour séjour les dos des chameaux tachés de blanc.

Ma tribu est en Syrie, mes affections sont à Bagdad, je suis à er-Rakkateïn et mes frères sont à el-Fostât[1].

Et encore avec le même poète :

Je me suis tant enfoncé à l'Occident que j'ai perdu le souvenir de l'Orient, et je me suis tant avancé vers l'Orient que j'ai oublié l'Occident;

J'ai rencontré tant de choses que je suis revenu blessé comme si j'avais rencontré une troupe armée[2].

Nous allons commencer le livre que nous avons promis et que nous nous sommes proposé d'écrire, mettant notre confiance en Dieu et lui demandant de nous aider et de nous conduire.

LES SPHÈRES CÉLESTES ET LEURS DISPOSITIONS, LES ASTRES ET LEURS INFLUENCES, LES ÉLÉMENTS, LEURS COMBINAISONS ET LEURS MODES D'ACTION.

[Pages 7-14.]

Commençons par parler de la sphère céleste. Dieu lui-même a appelé notre attention sur elle, et il en a fait mention dans le Livre saint, parce qu'elle manifeste les merveilles de sa sagesse, la profondeur de ses desseins, la rare perfection de l'organisation et du gouvernement du monde, dont l'ordre admirable et les secrets ressorts prouvent l'unité de son principe et la pérennité de son auteur. Dieu a dit : « Le

[1] Diwan, ١٩٢ et suiv. El-Khidr est le Juif errant des Musulmans.

[2] Diwan, ١٠.

soleil ne doit pas atteindre la lune, ni la nuit devancer le jour; que chacun se meuve dans sa sphère» (*Coran*, XXXVI, 40), c'est-à-dire sur un cercle de cette sphère, car le terme de sphère, selon l'usage des Arabes, indique la rotation [1]; et la sphère dont Dieu parle, c'est le ciel. Dieu a dit encore : «La création des cieux et de la terre est une œuvre plus grande que la création de l'homme; cependant la plupart des hommes restent dans l'ignorance.» (*Coran*, XL, 59.)

Les anciens et les modernes ont émis, touchant la sphère, des opinions diverses. Platon, Thémistius et les stoïciens, et nombre de philosophes antérieurs et postérieurs à l'âge de Platon, ont dit qu'elle était constituée par les quatre principes, à savoir : le chaud, le froid, l'humide et le sec, tous ensemble dominés par le principe du feu; mais ce feu ne brûle pas, il est comparable au feu interne des entrailles [2]. D'autres ont prétendu qu'elle était de feu, d'air et d'eau, la terre étant exclue. Aristote et la plupart des philosophes qui l'ont précédé ou suivi, ainsi que plusieurs sages de l'Inde, de la Perse et de la Chaldée, ont cru qu'elle était d'une cinquième essence, distincte des quatre principes élémentaires, et qu'il n'entrait en elle ni le chaud, ni le froid, ni l'humide, ni le sec [3]. Ils en ont fait un corps ar-

[1] C'est-à-dire que les Arabes, comme les anciens, désignent souvent par ce mot de sphère الفلك, le grand cercle suivant lequel l'astre se meut, et non la sphère même de l'astre.

[2] Sur cette identité du feu pur et extérieur avec le feu intérieur qui est dans le corps, voyez par exemple le *Timée* (Œuvres de Platon traduites par V. Cousin, t. XII, p. 145) : «Le premier organe que les dieux fabriquèrent est l'œil qui nous apporte la lumière; et voici dans quel but : ils composèrent un corps particulier de tout le feu qui ne brûle pas, mais qui fournit cette douce lumière dont chaque jour est formé; et le feu pur, et semblable à celui-là, qui est au dedans de nous, ils le firent s'écouler par les yeux...».

[3] Voyez le *Timée* de Locres (Platon, traduction Cousin, t. XII, p. 284) : «Le Dieu éternel, chef et père de tout ce qui existe, ne peut être connu que par l'intelligence; pour le Dieu engendré, nous le voyons de nos yeux, c'est le monde et toutes les parties célestes du monde qui

rondi en sphère et creux, tournant sur deux pivots qui sont les deux pôles, dont l'un est la tête de l'Écrevisse et l'extrémité des Ourses, opposée au point Sud[1], et dont l'autre est la tête du Capricorne, indiquée par des étoiles qui correspondent aux Ourses, opposées au Nord. La ligne de l'Équateur est au milieu de la sphère; c'est le cercle qui se trouve à égale distance du Nord et du Sud; son diamètre va du point Orient au point Occident. Ce cercle est partagé en quatre quadrants, dont chacun renferme 90 degrés, par deux lignes qui se coupent en son centre, où est la terre. L'extrémité de l'une de ces deux lignes, qui marque l'un des pôles, est le point Nord, l'extrémité opposée est le point Sud. Au bout du troisième quadrant se trouve le point Orient, et, en face, le point Occident.

La sphère tourne d'un mouvement circulaire qui lui est naturel et qui est perpétuel, et tandis qu'elle tourne, entraînant les étoiles fixées sur elle, les *qualités essentielles*[2] se pro-

ont pour élément l'éther. » Le traducteur de Platon remarque ici en note que « Platon et Aristote admettaient cinq éléments, deux éléments opposés, la terre et le feu, deux intermédiaires, l'eau et l'air, et une cinquième essence, l'éther (*ἀεὶ θέω*), plus mobile que le feu dont le ciel était formé, et dont Aristote fait aussi dériver la chaleur vitale des plantes et des animaux. » Voyez, au reste, Aristote, *De Mundo*, ch. II, édition Didot; le philosophe explique que l'éther est la substance du ciel et des astres. La notion de l'éther a été connue de Xénophane, d'Empédocle, d'Anaxagore. Quant aux sages de l'Inde, il serait plus difficile de vérifier qu'ils aient eu cette notion, comme le prétend Maçoudi. On sait que dans la philosophie indienne en général, ce n'est plus seulement quatre ou cinq éléments, mais ce sont des chaînes de principes — il y a vingt-cinq de ces principes dans la philosophie sankhya — qui expliquent toutes choses, depuis Dieu ou la Nature jusqu'aux moindres objets du monde physique.

[1] Comparez Ibn Rosteh (*Bibl. Geogr.* VII, p. ١٩, 4-13). — La phrase, sous la forme dans laquelle elle est ici rédigée, est étonnante. On ne peut expliquer que par une distraction de Maçoudi comment il a pu dire que la tête du Cancer et celle du Capricorne étaient les pôles du monde.

[2] *Qualités essentielles*, الكيفيّات. Ce mot est familier à la philosophie du moyen âge plutôt qu'à Aristote lui-même; mais l'idée est bien d'Aris-

duisent, et les quatre éléments[1], le feu, l'eau, l'air et la terre, se répandent. Deux de ces éléments se joignent en haut : le feu et l'air; deux autres, l'eau et la terre, se touchent en bas. Les qualités essentielles se meuvent, emportées par le mouvement des substances supérieures et des corps célestes, se réglant sur leurs rotations, sur leur marche, sur la trace qu'ils décrivent dans les cieux. Le mouvement des qualités essentielles se transmet aux éléments d'en haut, et celui des éléments d'en haut, aux éléments d'en bas. Cela soulève les douze vents, et les nuages se rassemblent, et la pluie tombe. Alors les forces d'en haut entrent en jeu l'une après l'autre et leurs influences se transmettent aux forces d'en bas qui sont dans les animaux et les plantes de la terre et de la mer, dans les substances minérales et les métaux. Selon cette disposition tous les mondes se tiennent, s'enchaî-

tote. Les qualités élémentaires dont parle notre auteur sont le chaud, le froid, le sec, l'humide et autres qualités qui constituent la *forme* des éléments d'abord, puis des corps. (*De part. anim.*, livre II, ch. I.)

[1] Les éléments, الاسطقسات; ce mot correspond au grec *τὰ σΊοιχεῖα* (note de l'éditeur, page ٥ et glossarium). Les éléments sont, pour ainsi dire, tantôt chimiques, tantôt physiques et tantôt géométriques, dans la conception des philosophes anciens. En effet, on donne ce nom à la terre, à l'eau, à l'air, au feu, à l'éther, qui sont, en quelque sorte, les composants chimiques des corps. On le donne aussi aux plus petites particules en lesquelles un corps peut être physiquement divisé; mais ces particules sont, en définitive, des atomes des cinq éléments que nous venons de citer : «il n'y a pas de corps sensible en dehors de ceux qu'on appelle éléments» (*Physique* d'Aristote, livre III, ch. V). On donne enfin ce nom aux atomes des corps considérés comme de petits solides ayant des figures géométriques très simples. C'est ainsi qu'Aristote explique (*De Cœlo*, livre III, ch. IV) que tous les corps sont constitués par des petites pyramides, que la sphère en particulier est faite de huit parties [pyramidales]. Les parties dont les syllabes se composent s'appellent aussi *éléments*, *σΊοιχεῖα*.

L'exposé de Maçoudi ne se rapporte pas moins aisément à certains passages de Platon qu'à ce que l'on peut lire dans Aristote. Sur le mouvement des éléments dans la formation du monde, voyez par exemple le *Timée* (trad. Cousin, p. 160).

nent, ils sont unis l'un à l'autre en acte, ils se renferment l'un l'autre en puissance, et ils portent le cachet de l'art divin, la marque de la sagesse, les signes évidents de la puissance suprême. Les effets s'ordonnent à leurs causes, rendant témoignage du Créateur dans ses œuvres et dans la suite admirable de ses lois.

Dieu a établi la sphère supérieure qui est la sphère de l'Équateur, et au dedans d'elle les corps dont la nature est de se mouvoir circulairement; le premier de ces corps est le globe de la Terre. Celui-ci est entouré par la sphère de la Lune; la sphère de la Lune est entourée par la sphère de Mercure; la sphère de Mercure, par celle de Vénus; la sphère de Vénus, par celle du Soleil; celle du Soleil, par celle de Mars; celle de Mars, par celle de Jupiter; celle de Jupiter, par celle de Saturne. La sphère des étoiles fixes enveloppe la sphère de Saturne; la sphère du Zodiaque enveloppe celle des étoiles fixes[1] et est enveloppée par celle de l'Équateur, qui l'entoure et qui la meut.

Parmi les maîtres de la science des sphères et des étoiles, il en est qui comptent la sphère de l'Équateur et celle du Zodiaque pour une seule sphère, parce que l'une entraîne l'autre et qu'elles ont l'axe et le centre communs[2].

[1] Ceci est une erreur; la sphère du Zodiaque est identique à celle des fixes. Pour justifier cette distinction entre une sphère du Zodiaque et une sphère des fixes, il faudrait recourir à la première supposition d'Hipparque, rappelée par Ptolémée (*Almageste*, édit. Halma, t. II, p. 3), d'après laquelle «les seules étoiles du Zodiaque avaient un mouvement suivant l'ordre des signes», les autres étoiles étant fixes.

[2] Identifier les deux sphères de l'Équateur et du Zodiaque, c'est ne plus tenir compte du phénomène de la précession des équinoxes que la sphère du Zodiaque est destinée à représenter. «Nous pouvons conclure, dit Ptolémée, que les étoiles appelées simplement fixes, conservent entre elles invariablement la même position et qu'elles sont toutes entraînées par un mouvement commun; mais en outre que leur sphère a encore un mouvement propre, qui se fait dans un sens contraire à celui qui fait tourner l'univers.» (*Almageste*, édit. Halma, t. II, p. 10.) La précession des équinoxes était très généralement admise par les Arabes.

La Terre est au milieu de tout, centre de tout, comme le point au milieu du cercle. Elle est distante intérieurement de la sphère, de la longueur entre un point quelconque pris sur la sphère et le point semblablement placé sur la surface terrestre, c'est-à-dire que l'on compte cette distance depuis le sommet de la sphère jusqu'au zénith. La longueur obtenue est le rayon de la sphère diminué du rayon terrestre.

La sphère tourne au-dessus de la Terre de l'Orient à l'Occident, autour d'un de ses diamètres sur deux pivots idéaux qui en sont les extrémités, dont l'un est le pôle Nord, situé à gauche lorsqu'on regarde l'Orient, et dont l'autre est le pôle Sud, situé à droite lorsqu'on tourne le dos à l'Occident. On les appelle les deux pivots, par comparaison avec l'axe d'une meule. Il y a sur cette sphère une ceinture qui partage sa surface à égale distance des deux pôles, et dont le plan coupe par moitiés le globe terrestre. On appelle sphère[1] de l'Équateur cette ceinture parce que les jours y sont égaux aux nuits; on l'appelle aussi la sphère droite parce que ses levers et ses couchers sont égaux entre eux[2], et parce que sa rotation est perpendiculaire aux plans qui séparent les quadrants de la sphère et aux plans intermédiaires. Chaque portion, même très grande de cette ceinture, lorsqu'on la prolonge sur la surface de la sphère vers les deux pôles, devient de plus en plus étroite et s'effile, en sorte que toutes les portions de la sphère, soit dans l'hémisphère supérieur, soit dans l'hémisphère inférieur, s'unissent en un point au pôle.

Quiconque est placé sous la ceinture de l'Équateur voit

[1] Le mot *sphère* est pour *cercle*. Voyez plus haut.

[2] C'est-à-dire que, pour les lieux situés sur l'Équateur, l'arc d'horizon compris entre le point où se lève un astre et l'Orient, est égal à l'arc d'horizon compris entre le point où cet astre se couche et l'Occident. Cette égalité n'a plus lieu pour tous les autres points du globe, où l'on dit que la *sphère* est *oblique*.

les deux pôles tourner sur l'horizon du lieu et le cercle équatorial effectuer sa rotation directement au zénith.

La plupart des sphères se meuvent d'Orient en Occident, accordant leur marche avec celle de la sphère supérieure; mais il y en a dont la marche s'accorde avec celle des étoiles, et s'effectue d'Occident en Orient[1].

Les portions de la sphère comptées du Nord au Sud s'appellent latitudes, et celles que l'on compte d'Occident en Orient sont les longitudes. La Terre tient lieu dans la sphère du centre dans le cercle. Sa distance à chacun des quatre points qui divisent la sphère est la même. Les points sont éloignés l'un de l'autre de 90 degrés, et la moitié[2] du cercle a 180 degrés. Le cercle est divisé lui-même par ces quatre points, au Nord, au Sud, à l'Orient et à l'Occident; mais le cercle n'a pas de similitude avec la sphère, de même que la sphère n'en a pas avec le cercle.

Le corps qui s'étend depuis la surface de la sphère de la Lune la plus voisine de la terre, jusqu'à l'extrémité supérieure du monde, est d'une cinquième essence qui n'est ni le chaud, ni le froid, ni l'humide, ni le sec, ni composée d'aucun de ces quatre principes. Ce corps est le corps des sphères et sa limite du côté qui nous avoisine est la surface intérieure d'une sphère.

Il y a quatre éléments : le feu, l'air, l'eau et la terre. Deux de ces éléments sont chauds : le feu et l'air. Ils se meuvent naturellement en haut, et celui qui tend le plus à monter, c'est le feu; aussi se place-t-il au-dessus de l'air. Le feu est sec, l'air est humide. Les deux autres éléments sont froids :

[1] Ceci n'est pas fort bien dit. La vérité est que toutes les sphères premières des planètes se meuvent vers l'Orient, c'est-à-dire dans le sens opposé à celui du mouvement diurne. (Voyez l'*Almageste*, t. I, p. 22.) Quant aux sphères secondaires des planètes, celles qui représentent leurs diverses inégalités, elles peuvent se mouvoir dans l'un ou l'autre sens selon les systèmes.

[2] Le texte porte : le diamètre. Le manuscrit L a : le pôle. Ces deux leçons sont inadmissibles. Je lis نصف, au lieu de قطر ou de قطب.

c'est l'eau et la terre. Leur nature les porte à se mouvoir en bas, et celui qui tend à descendre avec le plus de force, c'est la terre. La terre est sèche, l'eau est humide.

Il résulte de ce que nous venons de dire que le principe du chaud produit la tendance à monter, le froid la tendance à descendre et que le sec donne le plus de force à chacune de ces deux tendances, au lieu que l'humide introduit de la lourdeur dans le mouvement. Ce qui a tendance à monter, on l'a appelé le léger, et ce qui a tendance à descendre, le lourd. Il n'y a point de vide dans le corps de l'univers. Lorsque les corps s'échauffent, ils occupent un plus grand espace qu'auparavant; la chaleur tend à écarter la limite de ces corps de leurs centres. Lorsqu'ils se refroidissent le contraire a lieu, car le froid provoque la contraction des parties externes qui se rapprochent du centre; les corps occupent donc un espace moindre qu'auparavant. La chaleur et le froid se remplacent dans le même lieu. Quand la surface de la terre est chaude, sa partie interne est froide; les caves et toutes sortes de cavernes et de grottes que la terre recèle sont froides dans les jours d'été. Et quand la surface de la terre est froide, l'intérieur de la terre est chaud, comme le sont les caves et les grottes dans les nuits d'hiver. La chaleur dégage de tous les corps une humeur subtile qui sort peu à peu et laisse le principe terrestre sec; et le corps tout entier durcit ou s'évapore. Lorsque le Soleil se meut au nord de l'Équateur, l'air est chaud dans les régions du Nord et froid dans le Sud, ce qui oblige l'air du Sud à se contracter et à se ramasser dans un espace moindre, tandis que l'air du Nord se dilate et occupe un plus grand espace. Il n'y a alors pas de vide dans le monde. Il est nécessaire en conséquence que, pour un habitant de l'hémisphère Nord la plupart des vents d'été viennent du Nord; l'air en effet se meut de ces régions vers l'hémisphère Sud, et le vent n'est autre chose que le mouvement et l'agitation de l'air.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Inversement il est nécessaire que la plupart des vents d'hiver viennent du Sud, car l'air est mû vers l'hémisphère Nord, le Soleil parcourant en hiver l'hémisphère Sud. Ce qui démontre que le Soleil se meut au Sud en hiver, et au Nord en été, c'est l'observation des ombres et de la distance du Soleil au zénith à son passage au méridien.

La division des sphères, leur agencement, les distances respectives de la Lune, du Soleil et des cinq planètes à la Terre, toutes choses dont nous avons parlé, ont donné lieu à des systèmes divergents chez les anciens et les modernes. Ptolémée Claudius, dans son livre de l'*Almageste* et dans son traité de l'Astronomie, a écrit qu'il ne savait pas avec certitude si Vénus et Mercure étaient au-dessus du Soleil ou au-dessous[1]; et Yahya, le grammairien connu sous le nom d'el-Haris d'Alexandrie (Jean Philoponus), rapporte, dans son livre où il prouve que le monde est créé, où il réfute Proclus qui soutenait qu'il est éternel, et où il répond à Platon, Aristote, Plutarque et autres auteurs[2] ayant partagé la même opinion, que, selon l'opinion de Platon, la sphère de la Lune était la plus rapprochée de nous, et que la sphère du Soleil la touchait; puis venaient la sphère de Mercure, celle de Vénus, et le reste dans l'ordre ordinaire.

Dans nos précédents ouvrages, nous avons parlé des sys-

[1] Voyez l'*Almageste*, t. II, p. 115.

[2] Jean Philoponus ou Jean le Grammairien est un commentateur en même temps qu'un philosophe original et un hérétique chef du trithéisme, variété de l'eutychianisme. Abou'l-Faradj et d'autres historiens lui attribuent une démarche qu'il aurait faite auprès du khalife Omar pour sauver la bibliothèque d'Alexandrie (*Hist. des Dynasties*, éd. Salhani, p. 176). Cette légende doit être rejetée, Jean Philoponus étant mort, selon toute vraisemblance, quelques années avant l'hégire. Le livre de Philoponus dont parle Maçoudi a pour titre : *De l'éternité du monde*, ou, comme S. de Sacy l'a déjà indiqué d'après Fabricius (tome X, p. 644), dans une note de son mémoire sur le livre de l'Indication (*Les Prairies d'or*, t. IX, p. 336) : Κατὰ Πρόκλου περὶ ἀϊδιότητος κόσμου λύσεις λόγων ιη'. Ce traité est une réponse aux *Aphorismes* et aux *Institutions théologiques* de Proclus.

tèmes divers des philosophes et des sages des nations, sur la figure et l'agencement des sphères[1], ainsi que des planètes et des influences qu'elles exercent sur notre monde terrestre; de ce qui forme la droite du monde et sa gauche, de ce qui en est le devant et l'arrière, le haut et le bas; nous avons rapporté d'après Aristote qui le cite dans le livre II de son traité du Ciel et de l'Univers, l'enseignement des Pythagoriens sur ce sujet, comment il a appliqué au ciel les termes de droite et de gauche, de devant et d'arrière, de haut et de bas[2]. La droite du ciel, c'est le côté de l'Orient, la gauche est l'Occident; le haut du ciel est le pôle Sud; il est en haut et le pôle Nord est en bas; et ainsi du reste.

La plupart de ceux que nous voyons aujourd'hui s'occuper des sphères et des étoiles se bornent à l'étude de l'astrologie judiciaire; ils négligent et délaissent l'astronomie scientifique. L'art de connaître l'avenir par les astres, qui est une des branches des mathématiques, et que les Grecs ont appelé *Astronomie*, se divise essentiellement en deux parties : l'une est la science de la figure des sphères et de la manière dont elles sont ordonnées, montées et combinées; l'autre est la science de leurs influences. Mais cette seconde science, celle des influences qui résultent des sphères et des jugements que l'on en tire, ne peut se passer de la première qui est celle de leur figure, puisque leurs influences dépendent de leurs mouvements et de leurs

[1] L'ordre des sphères a en effet varié dans l'antiquité (voyez l'*Almageste*, t. II, p. 115). Sur l'ordre que leur donne Platon, voyez le *Timée* (Platon, traduction Cousin, t. XII, p. 131) et le *Timée* de Locres (même tome, p. 285). Aristote (*De Mundo*, ch. II) les place dans le même ordre que Platon.

[2] Aristote, *De Cœlo*, l. II, ch. II.

Voyez aussi dans le *Timée* une critique, dirigée par Platon contre Anaxagore, de ces notions de bas et de haut appliquées à l'univers, si l'on entend «que le monde entier soit divisé en deux parties, l'une inférieure, l'autre supérieure». Le bas et le haut doivent être expliqués par le lourd et par le léger. (Platon, t. XII, p. 181-183).

états variables. Donc l'ignorance des mouvements entraîne l'ignorance des influences[1].

Après avoir parlé en termes très généraux de la science des astres, nous allons maintenant énoncer des propositions générales sur les parties et divisions du temps, les années, les mois, les jours; sur leur nature; sur les éléments; sur la marche du Soleil dans sa sphère, son passage dans le Zodiaque, son influence en chaque saison et tout ce qui s'y rapporte.

EXPOSÉ DE LA DIVISION DU TEMPS; LES SAISONS DE L'ANNÉE; LES SIGNES DU ZODIAQUE QUE TRAVERSE LE SOLEIL DANS CHAQUE SAISON; LES DIVERSES MANIÈRES DE FIXER LE COMMENCEMENT DE L'ANNÉE; LES ÉLÉMENTS ET AUTRES QUESTIONS TENANT À CES MATIÈRES.

[Pages 14-17.]

Il y a quatre saisons : le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. La première saison est le printemps. Son principe est ce-

[1] La science des influences des astres sur le monde est bien à peu près l'astrologie, et Maçoudi en parle ici avec plus de respect qu'en divers passages des *Prairies d'or*. Il établit entre l'*astronomie* et l'*astrologie* une distinction très nette. Dans l'antiquité grecque le sens de ces deux mots avait été très différent de ce qu'il était devenu au moyen âge. Primitivement et jusqu'au temps de Socrate, on appelait astronomie, la connaissance des constellations et de ce que l'on pouvait apprendre des chasseurs de nuit ou des pilotes touchant la manière de se diriger et de mesurer le temps pendant la nuit. Socrate conseillait cette science, mais il blâmait l'étude des mouvements des étoiles errantes, qui devait, après lui, se développer avec Eudoxe et, plus tard, avec Callippe et qu'Aristote appelle l'astrologie. Dans cette période, le nom d'astronomie convient donc à la partie populaire et celui d'astrologie, à la partie mathématique de la science des astres. (Voyez sur cette question les deux premiers chapitres des *Recherches sur l'histoire de l'astronomie ancienne*, par P. Tannery.)

lui du sang, chaud et humide. Sa durée est de 93 jours, 23 heures et un quart; elle va du 21 mars au 23 juin, c'est-à-dire depuis l'entrée du Soleil dans la première minute du Bélier, où est l'équinoxe du printemps, jusqu'à son passage dans la première minute du Cancer, où se trouve le solstice d'été.

La seconde saison est l'été, qui est chaud et sec; son principe est celui de la bile jaune. Sa durée est de 92 jours, 23 heures et un tiers; elle va du 23 juin au 24 septembre, depuis l'entrée du Soleil dans la première minute du Cancer jusqu'à son passage dans la première minute de la Balance.

La troisième saison est l'automne, qui est froid et sec, et dont le principe est celui du fiel noir. Sa durée est de 88 jours, 17 heures et un tiers d'un cinquième d'heure; elle va du 24 septembre au 22 décembre, depuis le passage du Soleil dans la première minute de la Balance où se trouve l'équinoxe d'automne jusqu'à son entrée dans la première minute du Capricorne où est le solstice d'hiver.

La quatrième saison est l'hiver. Il est froid et humide, et il a pour principe celui du flegme. Sa durée est de 89 jours et 14 heures; elle va du 22 décembre au 21 mars, depuis l'entrée du Soleil dans la première minute du Capricorne jusqu'à son passage dans la première minute du Bélier. En somme la division de l'année en quatre saisons est fondée sur la marche du Soleil.

On voit d'après ce que nous avons dit que la durée du printemps est celle du passage du Soleil dans trois signes : le Bélier, le Taureau et les Gémeaux, que la durée de l'été est celle du passage du Soleil dans les trois signes du Cancer, du Lion et de la Vierge; que l'automne dure le temps que le Soleil met à franchir les trois signes de la Balance, du Scorpion et du Sagittaire, et l'hiver le temps qu'il met à franchir les trois signes du Capricorne, du Verseau et du Poisson.

Rien n'est plus admirable ni plus solide que l'agencement et l'ordre relatif des parties de l'univers. Lorsque nous passons du secteur de l'été à celui de l'automne, nous passons d'un secteur chaud et sec à un secteur froid et sec. Les deux saisons sont donc opposées par le chaud et le froid, tandis qu'elles s'accordent par le sec. Quand nous passons ensuite du secteur de l'automne à celui de l'hiver, nous passons d'un secteur froid et sec à un secteur froid et humide. Les deux saisons diffèrent donc par le sec et l'humide, tandis qu'elles s'accordent par le froid. En passant de l'hiver au printemps, nous passons d'une saison froide et humide à une saison chaude et humide. Ces deux saisons diffèrent donc en ce qu'une seule est chaude; elles se ressemblent par l'humidité. L'on voit que nous ne quittons pas une saison chaude et humide pour entrer dans une saison froide et sèche, ni une saison froide et humide pour entrer dans une saison chaude et sèche.

Méditez encore sur la sagesse du Créateur dans l'ordre qu'il a donné aux quatre éléments du monde inférieur, à savoir : la terre, l'eau, l'air et le feu. Vous trouverez qu'ils sont ordonnés de la même manière. Vous avez d'abord la terre qui est froide et sèche, puis l'eau qui est froide et humide, ensuite l'air qui est chaud et humide, enfin le feu qui est chaud et sec. Ainsi l'eau qui suit immédiatement la terre, a en commun avec elle le principe du froid, tandis que ces deux éléments s'opposent par l'humide et le sec. L'air qui suit l'eau est humide comme elle, mais il diffère d'elle en ce qu'il est chaud tandis qu'elle est froide. Le feu qui suit l'air a en commun avec lui le principe du chaud; mais l'air et le feu s'opposent par le sec et l'humide. Il en est de même du temps. Il est divisé en quatre parties. La partie du printemps est de sang et d'air; la partie d'été est de bile et de feu; celle d'automne est de fiel et de terre; celle d'hiver, de flegme et d'eau. Gloire donc à Celui qui a disposé les choses dans sa sagesse et qui les a ordonnées

dans sa puissance. Il ne se trouve nul vice en elles, on n'y constate aucun défaut. Car la négligence est incompatible avec la perfection, et la discorde est incompatible avec l'ordre. Ptolémée a comparé la saison du printemps à l'enfance, l'été à la jeunesse, l'automne à l'âge mur, l'hiver à la vieillesse[1].

Les sages des nations et les philosophes, anciens et modernes, ont choisi diversement l'origine des divisions de l'année, et ils ne s'accordent pas sur leurs points de départ ni sur celle qui doit être comptée la première, ni sur leurs durées. Les uns donnent la première place à la saison du printemps et en font la première saison de l'année, parce qu'elle est le temps où les jours commencent à croître, et que de plus elle est humide, et que l'essence de l'humide est la première en dignité, étant celle d'où sortent tous les êtres. D'autres prennent pour origine le solstice d'été, parce que c'est le moment où les jours atteignent leur plus grande longueur, celui où a lieu la crue du Nil en Égypte, et où

[1] La division par quatre de toutes les choses physiques et leur répartition entre les quatre éléments est une idée bien connue, et qui, provenant des anciens physiciens grecs, a eu, dans le moyen âge surtout, un très grand succès. On la trouve représentée d'une façon assez curieuse dans le *Livre du Trésor* de Brunetto Latini, à l'aide d'un tableau que nous reproduisons. (Collection de documents inédits, *Li livres dou tresor,* publié par P. Chabaille, Paris, 1873, page 106.)

Cy-aprez, parole des .iiij. Complexions de l'omme et des autres choses :

Sanguin.	Fleumatique.	Colerique.	Melencolique.
Air.	Eaue.	Feu.	Terre.
Chault et moiste.	Froit et moiste.	Chaut et sec.	Froit et sec.
Digestive.	Expulsive.	Apetitive.	Retentive.
Printemps.	Yver.	Esté.	Auptonne.
Cōmence le xviij^e^ jour de mars et dure jusques au xvj^e^ jour de juing.	Cōmence le xvij^e^ jour de decembre et dure jusques au xviij^e^ jour de mars.	Commence le xvj^e^ jour de juing et dure jusques au xvj^e^ jour de septembre.	Commence le xvj^e^ jour de septembre et dure jusques au xvj^e^ jour de decembre.

C'est parce que les complexions varient avec l'âge que les quatre âges de la vie correspondent aux quatre saisons.

se produit la canicule[1]. D'autres choisissent pour point de départ l'équinoxe d'automne, parce que c'est le temps où tous les fruits sont mûrs et où l'on fait les semailles. L'automne est appelé de ce nom parce qu'on y cueille les fruits[2]; les Arabes l'appellent aussi la saison de la marque[3] à cause de la pluie qui y tombe; la première pluie que reçoit la terre, alors qu'elle a perdu toute humidité par suite des sécheresses de l'été, laisse des marques sur le sol, ce qui explique ce nom. Ceux-là donc comptent les temps à partir de cette date, parce que la pluie qui les fait vivre, commence à tomber alors. D'autres encore prennent pour point de départ le solstice d'hiver parce que c'est le moment où les jours commencent à regagner ce qu'ils ont perdu et où leur longueur croît.

Ptolémée Claudius a rapporté ces diverses pratiques dans son ouvrage appelé *Les quatre livres*[4] ainsi que dans son

[1] Il y a littéralement : *c'est le moment où se lève le chien du Yémen qui coupe le ciel en largeur.* Le chien du Yémen est l'étoile Syrius, de la constellation du Chien; cette constellation est située vers 45 degrés de latitude boréale (d'après l'*Almageste* entre $39° \frac{1}{6}$ et $50° \frac{2}{3}$), soit à égale distance de l'équateur et du pôle austral; cela, sans doute, explique l'expression de notre auteur. On appelle aussi cet astre الشعرى العبور, «Syrius qui passe à travers [le ciel].» Voyez la *Description des étoiles fixes* par Abd-al-Rahman Al-Sufi, trad. Schjellerup, p. 220. — Les effets de la canicule sont attribués à l'étoile Syrius. Cependant Syrius fait partie du *Grand Chien;* et la canicule désigne ou bien le *Petit Chien* (*Procyon*), ou bien l'une des deux étoiles de cette constellation, la tête du Petit Chien; cette étoile se lève un jour avant Syrius. — Un ouvrage perdu de Théon d'Alexandrie a pour titre : *περὶ τῆς τοῦ κυνὸς ἐπιτολῆς* (Fabricius, d'après Suidas, t. IX, p. 179.)

[2] L'automne est appelé خَريف, parce qu'on y cueille اخترف les fruits; le mot خريف indique aussi la récolte des fruits.

[3] Cette saison est appelée aussi الوسمىّ, parce que la pluie y marque وسم la terre.

[4] Le nom des *quatre livres* donné à un ouvrage de Ptolémée est connu, car Pappus passe pour avoir commenté les quatre livres de la Syntaxe mathématique de Ptolémée. Mais comme la Syntaxe mathéma-

traité *Des levers et des couchers*[1] où il donne les caractères astronomiques de tous les jours de l'année avec le lever et le coucher des astres pour chaque jour.

Après avoir parlé de ce qui concerne les divisions du temps et les parties de l'année, nous allons nous occuper des vents, de leur régime et de ce qui s'y rapporte.

LES QUATRE VENTS ; LES LIEUX D'OÙ ILS SOUFFLENT ; LEURS ACTIONS ET LEURS INFLUENCES ; ET À CE PROPOS ÉLOGE DE L'ÉGYPTE ; REMARQUES SUR SES AVANTAGES ET SUR LES CAUSES QUI LA FONT ÉLEVER AU-DESSUS DES AUTRES CONTRÉES.

[Pages 17-22.]

Les hommes diffèrent d'opinion sur les quatre vents, leurs directions et leur nature. Un certain nombre d'entre eux disent : Les quatre vents sont l'Aquilon (Chimâl), l'Auster (Djanoub), l'Eurus (Sabâ) et le Zéphyr (Dabour). L'Eurus vient de l'Est, le Zéphyr, de l'Ouest, l'Aquilon, du côté des deux Farkad, l'Auster, du côté de Soheïl (Canope)[2]. L'Aquilon est froid et sec; c'est lui qui souffle de la région

tique (l'*Almageste*) a 13 livres, on a pensé que cette désignation était erronée, et l'on a supposé avec beaucoup de vraisemblance que la notation grecque du nombre 13, IΓ avait été faussée et changée en un Δ, signe du nombre 4. De là serait venu ce titre de 4 livres, et il ne désignerait pas autre chose que l'*Almageste*. (Hultsch, dans son édition de Pappus, préface p. VIII. — Cantor, *Vorlesungen*, t. I, p. 375.)

[1] في الأنواء. Maçoudi paraît confondre ici Ptolémée avec Autolycus.

[2] Le texte porte : من تحت جدى الفرقدين, من تحت جدى سُهيل. La première expression désigne une étoile connue de la Petite Ourse, vulgairement appelée *el-Djoudaï* الجدىّ (Abd-al-Rahman Al-Sufi, *loc. cit.*, p. 45). On ne saurait dire si la seconde désigne l'étoile Soheïl elle-même ou une étoile voisine. (L'éditeur dans le glossaire.)

boréale[1]. On le compare, parmi les signes du Zodiaque, les planètes, les éléments, à tout ce qui participe du froid et du sec[2]. L'Auster est chaud et humide; il souffle de la région australe et il est associé à tout ce que l'on sait participer du chaud et de l'humide. Le Zéphyr est froid et humide; il souffle de l'Occident; on le compare à tout ce qui participe des mêmes qualités que lui. L'Eurus est chaud et sec; c'est lui qui souffle de l'Orient et il est comparable à tout ce qui participe à l'essence du chaud et du sec.

Selon d'autres savants arabes ou appartenant aux diverses nations, l'Eurus (Sabâ) est le même que le Kaboul et il souffle du point où le Soleil se lève, le Zéphyr souffle de l'Occident, venant de derrière pour quelqu'un qui regarde l'Orient, c'est pourquoi il a été appelé Dabour (vent d'arrière). L'Aquilon (vent de gauche) souffle de votre gauche quand vous regardez l'Orient, et l'Auster de votre droite quand vous êtes dans la même situation. Les Arabes ont parlé de ces choses dans leurs poésies; Abou Sakhr el-Hodali a dit[3]:

Quand je me disais : c'est enfin le temps du repos, un souffle de l'Eurus vint m'exciter du côté où se lève l'Aurore.

[1] L'éditeur remarque ici que le texte est troublé dans cette définition des vents, et il renvoie aux *Prairies d'or*, t. IV, p. 2, ainsi qu'à *Ibn Khordadbeh*, p. ١٥٨. D'après ces références il change l'ordre des points cardinaux tel qu'il se trouve dans les manuscrits. Cette correction ne nous paraissant pas pleinement justifiée par tout le contexte, nous croyons devoir reproduire dans cette note la leçon des manuscrits : « Le *Chimâl* est froid et sec; c'est lui qui souffle de l'Occident... Le *Djanoub* est chaud et humide, il souffle de l'Orient... Le *Dabour* est froid et humide, il souffle de la région boréale... Le *Saba* est chaud et sec, il vient du Sud. » Si dans cette leçon, l'application des noms aux quatre vents est fautive, du moins les qualités élémentaires qui leur sont attribuées concordent avec celles qui caractérisent les lieux d'où ils soufflent, et cette concordance est rompue dans la leçon du texte.

[2] Nous lisons d'après L, ما pour وما. — Sur أُمّ, *élément*, voyez le glossaire.

[3] Wellhausen, *Skizzen*, I, ٩٣, n. ٢٩٠, v. 7. (Note de l'éditeur.)

Et Hodbah el-Odri a écrit pendant qu'il était en prison à Médine[1] :

Ah! plût à Dieu que les vents, assujettis à notre service, vinssent nous visiter le matin ou le soir.

L'Aquilon nous apporterait des nouvelles des nôtres, et l'Auster porterait aux nôtres de nos nouvelles.

Quelqu'un a dit encore :

Un souffle de l'Eurus est venu nous donner un salut; nous l'avons fait rendre par un souffle du Zéphyr.

Les vents sont définis par les régions de l'horizon, et comme il y a douze régions de l'horizon, il y a autant de vents. L'Aquilon est en principe celui qui vient du pôle visible et l'Auster celui qui vient du pôle caché; l'Eurus souffle du côté de l'équinoxe du printemps, le Zéphyr, du côté de l'équinoxe d'automne. Mais les hommes n'apercevant pas de leurs yeux ces délimitations ont confondu avec l'Eurus toutes sortes de vents venant du côté de l'Orient, entendant indifféremment par l'Orient le point où le Soleil se lève à l'équinoxe, et celui où il se lève au temps de l'un ou de l'autre solstice, ainsi que les points intermédiaires. Ils ont fait de même pour le Zéphyr; ils ont encore imité ce procédé pour l'Aquilon, et ils ont appelé du nom d'Aquilon tout vent soufflant du côté du pôle visible et des points qui s'en rapprochent de part et d'autre. Ils ont enfin agi de même pour l'Auster.

Le vent appelé en Égypte le *Mériçïeh*[2] à cause du pays de

[1] Des vers de la même kacîda se trouvent dans Mobarrad, ۱۱۱, ult. Hamâsa Bohtorîi, Ms. p. 324. (Note de l'éditeur.)

[2] Comparez, au sujet de ce vent, les *Prairies d'or,* t. VI, p. 272 et suiv. et Ibn al-Fakîh, p. ۷۴. (Note de l'éditeur.) Voici la traduction du passage d'Ibn al-Fakîh (*Kitab al-Boldân,* edidit M. J. de Goeje, Leyde, 1885) :

«Parmi les défauts du climat de l'Égypte, il faut citer encore le vent du Sud, que les Égyptiens appellent le Mériçïeh, du nom de Méris qu'ils donnent à la partie supérieure du Saîd jusqu'au pays de Nubie.

Méris qui est à l'entrée de la terre de Nubie, dans le bassin supérieur du Nil ou Haute-Égypte, est un vent froid qui disperse les nuages, rassérène l'air et excite le feu des entrailles. Le vent qui souffle dans le bassin inférieur du Nil ou la Basse-Égypte, c'est l'Aquilon; au contraire du précédent il trouble les entrailles. Les habitants du pays l'appellent le vent de la mer. S'il continue à souffler en été, nuit et jour, il assainit l'air et il rafraîchit l'eau. Le vent d'Ouest a le même effet sur l'air et sur l'eau; mais son action est moins vive que celle de l'Aquilon. Les épidémies surviennent lorsque le Mériçïeh souffle longtemps en Égypte, de même qu'elles naissent en Irâk sous l'influence prolongée des vents chauds de l'été. L'Aquilon, chez nous, à Bagdad, vient de la vallée supérieure du Tigre du côté de Sorra-men-Râ, de Tekrit et de la province de Moçoul et il chasse les nuages. L'époque où souffle le vent de Méris en Égypte est opposée à celle où les vents chauds (*el-béwarih*) se font sentir à Bagdad. Le Mériçieh souffle en Égypte en décembre (*Kanoun-el-ewel*) qui est le mois Kihek des Coptes, tandis que les vents chauds de l'Irâk soufflent en juin. L'Auster, à Bagdad, vient de la vallée inférieure du Tigre, de la région de Wâçit et de Basrah. Il agite le Tigre, il amène les vapeurs et les pluies. Les vents chauds se font sentir pendant quarante jours, et le vent de Méris, pendant quarante jours.

Les deux grandes pyramides qui se trouvent à l'Ouest de Fostat (Vieux-Caire) et qui comptent parmi les merveilles du monde ont l'une et l'autre 400 coudées tant en long et en large qu'en hauteur. Elles sont bâties en pierres

Quand ce vent souffle pendant treize jours consécutifs, les habitants achètent linceuls et parfums, convaincus qu'ils sont de l'approche d'une peste meurtrière et d'un fléau qui tue promptement.» Les *Prairies d'or* reproduisent presque mot pour mot ces deux phrases, ainsi que quelques autres qui précèdent et suivent. Maçoudi les met dans la bouche d'Yça fils de Dab. Le même passage est attribué par Taalibi à Djahiz.

énormes et opposées aux quatre vents, chacune de leurs faces étant opposée à l'un des vents. Celui des vents qui a eu le plus de prise sur elles, c'est l'Auster ou vent de Méris qui a rongé l'angle qui lui est opposé[1]. L'une de ces pyramides sert de tombeau à Agathodémon, l'autre de tombeau à Hermès. Ces deux sages sont séparés par un intervalle d'environ mille ans, et Agathodémon est le plus ancien. Ils étaient tenus pour prophètes par les habitants de l'Égypte, les Coptes, avant l'arrivée des Chrétiens, conformément à l'opinion des Sabéens sur les prophéties, et contrairement à ce qu'enseigne la révélation, car ils étaient pour ces peuples des âmes pures, lavées des taches et des souillures de ce monde, et les essences supérieures s'unissaient à eux. Aussi pouvaient-ils annoncer les événements futurs, dévoiler les secrets de l'univers et donner sur toutes choses bien des enseignements qu'il serait trop long de redire et dont peu de personnes supporteraient l'exposé[2].

[1] Un manuscrit de la Bibliothèque nationale (n° 2274) qui traite des pyramides et dont nous reparlerons dans la note qui suit, cite (f° 40) tout ce passage du *Livre de l'Avertissement* depuis les mots : امّا الريح التى تسمى المريسية, le vent appelé en Égypte Mériçïeh..., jusqu'à : بتشقيقها الركن المقابل لها منهما (بتشقيقها comme P, au lieu de بتنسيفها, texte) qui a rongé l'angle qui lui est opposé. Puis ce livre ajoute : وصدق فيما قاله وبرّ والمشاهدة شاهدة بصدقه فيما ذكره ورقمه فى كتابه وسطره وحكمة ذلك ان الرياح عند مصادمة جوانبها تنفرق وتنكسر حدّتها بانقلابها نكباء ومن تامل ذلك عندها عند ما تهبّ الرياح راه عيانا «Ce que l'auteur [Maçoudi] dit est très vrai et très juste; la vue des pyramides témoigne de l'exactitude des renseignements qu'il a consignés dans son livre. La raison du fait rapporté en ce lieu est que les vents qui viennent frapper les faces des pyramides se divisent et que leur force se brise par l'action d'un vent intermédiaire qui prend naissance entre les vents opposés. Quiconque observe les pyramides quand le vent souffle peut faire cette observation de visu.»

Comparez Makrîzî, I, ١١٥.

[2] Maçoudi a déjà parlé des Sabéens en plusieurs passages des *Prairies d'or;* il en reparlera dans d'autres chapitres de ce livre. On sait que ce nom a pour lui un sens très large puisqu'il s'applique même aux païens

Parmi les Arabes du Yémen, il y en a qui croient que les pyramides renferment les tombeaux de Cheddad, fils

et aux bouddhistes. Néanmoins le sabéisme tel qu'il le présente est bien un phénomène spécial d'histoire religieuse; c'est un syncrétisme qui met au contact l'une de l'autre plusieurs religions fort diverses, une sorte de gnosticisme dont l'influence vers l'époque de Maçoudi a pu être considérable.

Dans le tome I[er] des *Prairies d'or* (p. 73), Maçoudi parle ainsi d'Hermès : «Loud, dit-il, eut pour successeur son fils Enoch qui n'est autre qu'Edris le Prophète. Les Sabéens le confondent avec Hermès, et ce dernier nom signifie Mercure (Outarid)... On attribue [à Enoch] l'art de coudre et l'usage de l'aiguille. Il reçut du ciel trente feuillets, comme Adam en avait reçu trente et un et Chit vingt-neuf.» Ce passage fournit un exemple du syncrétisme sabéen par l'identification d'ailleurs connue d'Hermès avec Enoch, Idris et Mercure; il indique aussi la croyance des Sabéens à une triple révélation faite à Adam, à Seth et à Enoch. Ce sont là en effet les noms en vedette dans leur doctrine.

Les Sabéens ou chrétiens de Jean-Baptiste, qui vivent encore de nos jours aux environs de Bagdad, ont fait d'Adam le personnage principal de leur religion. L'un des livres sacrés de leur secte est un *Livre d'Adam*. Les Ismaëlis comptent Adam parmi leurs *Natik*. Dillmann, en 1853, a traduit de l'éthiopien un Livre d'Adam (*Jahrbb. d. bibl. Wissensch.*, V). Renan a publié un *Testament d'Adam* (*Journal asiatique*, 5[e] série, II, 1853); Harnack et Schmidt, une *Moses Adam-Apokalypse* (V. Harnack, *Gesch. der Altchristl. litteratur bis Eusebius*, p. 856, 857).

Saint-Épiphane (Adversus hæreses; — contra Sethianos. T. I, p. 670, éd. Migne) dit que les Gnostiques et les Séthiens possédaient plusieurs livres attribués à Seth. Les Séthiens ont admis que Seth était le Christ. Cette secte, sans doute plutôt gnostique que chrétienne, était fondée sur la croyance d'une révélation faite à Seth. (Voyez encore sur les *Livres de Seth* ou l'*Ecriture de Seth*, Harnack, *loc. cit.*, p. 165-168.) Seth aurait été l'inventeur de l'astronomie, ou plus exactement l'astronomie lui aurait été révélée par les anges. D'après Abou'l-Faradj (*Histoire des dynasties*, édit. Salhani, p. ٩) «Seth est le premier qui fit usage de l'écriture. Il inspira à ses enfants le désir de la vie bienheureuse que ses parents avaient menée dans le Paradis; ils se retirèrent à l'écart sur le mont Hermon (variante : sur le mont Marîrah, مريرة) pour s'y livrer au service de Dieu et aux pratiques de la vie ascétique, en gardant une parfaite continence. On les appela à cause de cela les *Béni Elohim*, fils de Dieu.» Josèphe, dans le livre I[er] des *Antiquités judaïques*, dit que les enfants de Seth avaient érigé, avant le déluge, deux colonnes, l'une de brique, l'autre de pierre, sur lesquelles ils avaient consigné toutes les connaissances qu'ils tenaient de

de Ad et de plusieurs des anciens rois qui régnèrent sur le

leur père et qu'ils avaient eux-mêmes acquises. (Voyez encore Fabricius, t. I, p. 81 et suiv. et d'Herbelot, p. 784, col. 2.)

Mahomet avait en vue la révélation d'Adam ou celle de Seth lorsque, à trois reprises, il plaçait les Sabéens à côté des Juifs et des Chrétiens comme possesseurs d'un livre révélé. (*Coran*, II, 59; V, 73; XXII, 17.)

Il n'est pas douteux que le prophète Seth ne se retrouve dans le *Chithel bar-Adam* que M. Siouffi nous dit être l'un des personnages les plus vénérés par les Sabéens actuels. (*Religion des Soubbas*, p. 42.) «Son âme, ajoute-t-il, sert d'étalon dans la balance de Phtahil, pour reconnaître le degré de pureté des âmes.» On reconnaît à ce trait et à plusieurs autres appliqués aujourd'hui par les Soubbas à leur Yahyo (Jean-Baptiste), la doctrine que Maçoudi et Abou'l-Faradj prêtent aux Sabéens. Ainsi Yahyo reçoit son éducation dans le séjour des bienheureux, il y reçoit la révélation de certaines sciences magiques, il porte ses disciples à persévérer tellement dans le célibat que leur secte manque de périr. Les Soubbas le considèrent comme l'auteur de leur loi; ils attachent une grande importance à la science des astres, qui pourtant s'est fixée chez eux dans un état très ancien et très rudimentaire. Les personnages de Yahyo et de Seth se recouvrent donc ici.

Mais ce n'est pas là toute la destinée du personnage de Seth dans le sabéisme. Abou'l-Faradj écrit (*Histoire des dynasties*, p. ١٢) : «Les Sabéens prétendent que Chit, fils d'Adam, est Agathodémon l'Égyptien, maître d'Hermès.» Le passage de la Bible à la mythologie égyptienne, commencé par l'identification d'Enoch avec Hermès, se complète par celle de Seth avec Agathodémon. Le rapprochement de ces deux derniers noms n'est pas fait seulement par Abou'l-Faradj; il était indiqué dans une instruction sur les Sabéens qu'un émir Abd-el-Kader adressait à M. Siouffi (p. 173 de son livre) : «Ceux qui nous ont révélé cette croyance [disent les Sabéens (Sabéites)], ce sont nos premiers professeurs *Ademon* ou Set et *Hormos* ou Edris.» Ademon est évidemment pour Agathodémon. Chahrastani dit aussi qu'Agathodémon est Seth. Le *Livre des histoires des savants*, كتاب تواريخ الحكماء (manuscrit 2112 de la *Bibliothèque nationale*), à l'article Idris, ayant parlé des noms d'Hermès, ajoute : «Ceux-ci [les Arabes] disent que son maître est Agathodémon (الغوثاذيمون ou اغثاذيمون) l'Égyptien المصرى, et ils ne disent pas qui était ce personnage, mais seulement qu'il était tenu pour prophète par les Égyptiens et les Grecs. Ils l'appellent aussi le second *Loudîn*, لودين; Hermès est pour eux le troisième *Loudîn*.» Une glose porte : «Le sens d'Agathodémon, غوثاذيمون, est le bon génie, السعيد الجنّ.» D'autres encore disent «qu'Idris naquit à Babylone et qu'il reçut les leçons de Seth, fils d'Adam, qui était l'aïeul de l'aïeul de son père; en

pays d'Égypte à une époque reculée; ces rois appartenaient aux Arabes primitifs, Amalécites et autres[1].

effet, Idris était fils de Yâred, fils de Mahalâil, fils de Kaïnan, fils d'Enosch, fils de Seth.»

Ce titre de *Loudîn* commun à Hermès, à Agathodémon et à un autre qui n'est pas nommé, est assez curieux. Il faut le rapprocher du nom de Loud, לוד, fils de Sem. Dans le passage des *Prairies d'or* cité au commencement de cette note, le nom de Loud est substitué à celui de Yâred, et Loud est donné comme père d'Enoch ou Hermès.

Un ouvrage intitulé : كتاب انوار علو الاجرام فى الكشف عن اسرار الاهرام, *Livre des lumières sacrées d'en haut sur la découverte des secrets des pyramides*, par Djémal ed-Dîn el-Idrisi (manuscrit 2274 de la *Bibliothèque nationale*) rapporte (fol. 12 v°) la croyance qu'Idris fut le constructeur des pyramides et qu'il y renferma les fondements de la sagesse, qu'il fut enterré dans l'une d'elles que les Sabéens vénèrent. Le même livre (fol. 13) rapporte, d'après une tradition recueillie par Al-Kendi, que les pyramides sont les tombeaux d'Hermès et d'Agathodémon et que les Sabéens viennent les visiter de Harrân. Il reproduit plus loin (fol. 13 v°) cette tradition d'après deux ouvrages perdus de Maçoudi, son *Mémorial* et son *Trésor des sciences*. Ce texte est ainsi conçu : وقال ابو الحسن المسعودى فى كتاب الاستذكار لما مرّ فى سالف الاعمار وفى كتاب ذخاير العلوم فيما كان فى سالف الدهور ان الهرمين الكبيرين منها قبرا هرمس واغاثيمون. — On trouve encore dans cet ouvrage (fol. 65) des citations du *Mémorial*, du *Trésor des sciences*, du *Livre de l'Avertissement* et des *Prairies d'or* de Maçoudi, relatives à Hermès et à Agathodémon, et (fol. 77 v°) l'indication d'une *Risâleh* (épître) de Tâbit, fils de Korrah sur la religion des Harraniens, lesquels reconnaissaient pour prophètes Hermès et Agathodémon, et suivaient leur loi.

L'on voit d'après ce qui précède comment le syncrétisme des Sabéens avait identifié des patriarches juifs et des dieux égyptiens. L'Enoch juif était devenu le Thoth égyptien; le Seth juif, l'Agathodémon égyptien. Il n'est pas impossible que ce dernier ait été confondu avec son contraire le Dieu Set, le mauvais génie, le méchant serpent, le typhon ennemi d'Osiris, et que la ressemblance des noms Set et Seth ait aidé à ces rapprochements. Quoi qu'il en soit la légende d'une révélation primitive qui aurait été écrite et sauvée du déluge, a été fort répandue et fort durable. Savary s'en faisait l'écho lorsque, en 1786, il commençait ainsi la 28e de ses *Lettres sur l'Égypte* : «Les hiéroglyphes, Monsieur, sont la première langue écrite des hommes... Leur antiquité touche au temps du déluge si elle ne remonte au delà.» — Cf. Brandt, *Die Mandäische Religion* et *Mandäische Schriften*.

[1] Le manuscrit 2274 sur les pyramides, déjà cité, rapporte (fol. 13)

Nous avons rapporté dans le livre des « diverses sortes de connaissances et des événements des siècles passés » ce qui concerne toutes les pyramides d'Égypte. D'après la croyance des Sabéens, que nous venons de citer, elles sont les tombeaux des corps purs. Nous y avons parlé aussi des constructions antiques (*berba*) répandues sur tout le sol égyptien, qui sont les temples où ces anciens peuples rendaient leur culte aux sept planètes, les deux luminaires et les cinq autres planètes, ainsi qu'aux substances spirituelles et aux corps célestes qui sont intermédiaires entre la cause première et les créatures. Nous avons encore donné d'autres renseignements sur les merveilles de l'Égypte et sur ses particularités remarquables dont les autres contrées n'offrent pas d'équivalent. L'Égypte est limitée par les frontières de l'Ifrikïah, par la terre du Soudan, par la mer du Hedjâz et par celle de Syrie. Elle sépare les deux mers dont il est question dans le Coran[1]; d'el-Farama (Péluse) qui est situé sur le rivage de la mer d'Europe jusqu'à el-Kolzoum au bord de la mer de Chine, il y a une distance d'une nuit[2]. Elle est un centre commercial où l'on apporte de tous les royaumes que baignent ces deux mers tout ce qu'il y a de plus remarquable, de plus rare et de meilleur en fait de parfums, d'aromates, de drogues, de gemmes et d'esclaves, ainsi que des denrées alimentaires, des boissons et des étoffes de toutes sortes. Les marchandises de tout l'univers affluent sur ce marché.

cette opinion d'après le traité الجيزى sur *Les voies et les royaumes*, المسالك والممالك (voyez Hadji Khalfa, t. V, p. 512); selon cette tradition les pyramides seraient les tombeaux d'Achdâd et de Chedîd, fils de Ad.

[1] Voyez le *Coran*, ch. xxv, verset 55; xxvii, 62; lv, 19 et 20. D'après le premier de ces passages, l'une des mers est douce, l'autre salée. L'intervalle qui les sépare est appelé *barzakh*, البرزخ, et ce mot a des sens assez spéciaux dans la théologie musulmane. L'interprétation proposée par Maçoudi ne paraît pas généralement adoptée.

[2] Il y a là sans doute une erreur. La distance de Péluse à Kolzoum est plus grande que la largeur de l'isthme de Suez.

Le Nil, merveille de cette contrée[1], dont le régime bien connu est de croître quand la quantité des eaux pluviales diminue, et de décroître quand leur quantité augmente, vient en aide à la terre quand elle est dans le besoin. Il prend d'abord une teinte verte, puis rouge, puis il devient trouble; enfin ses flots gonflent et se répandent en torrents. Sa crue est chaque jour d'un ou deux doigts au moins. Quand elle est achevée, les eaux couvrent la terre; les villages apparaissent comme des étoiles sur les collines et sur les monticules, et des barques portent leurs habitants de l'un à l'autre quand cela est nécessaire. Ils se sont auparavant approvisionnés de vivres et de fourrage pour leurs bêtes en assez grande quantité pour attendre que les eaux se soient retirées; c'est alors le temps de semer. Cette terre passe donc par quatre périodes. Elle est successivement blanche comme l'argent, noire comme le musc, verte comme l'émeraude et jaune comme l'or; c'est-à-dire que, le Nil la recouvrant, elle devient semblable à l'argent blanc; quand il s'est retiré, elle est comparable au musc noir. Elle est ensuite ensemencée; la semence ayant levé paraît une émeraude verte; enfin la moisson mûrissant a jauni; le sol est alors devenu pareil à l'or jaune[2].

L'Égypte comprend quatre-vingts et quelques districts (*kourah*, gr. χώρα); il n'en est aucun qui ne possède quelque rareté ou quelque merveille que l'on ne trouve pas dans un autre, et par laquelle il est désigné et connu. Chaque district a une ville. Il y a quelque chose de révélé à ce propos; Dieu a dit dans le récit de l'histoire de Moïse et de Pharaon : « Temporise avec lui et avec son frère et envoie rassembler des hommes dans les différentes villes. » (*Coran*, VII, 108.) Chacune de ces villes possède des constructions remarquables par les pierres énormes, les marbres, les

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. II, p. 361.
[2] Comparez les *Prairies d'or*, t. II, p. 356.

dallages, les piliers de granit, et telles qu'il n'en existe pas de comparables dans les autres contrées. Toutes ces villes et tous ces districts peuvent être visités par eau. Les vivres et les marchandises qui s'y trouvent sont exportés à Fostat dans des barques dont chacune contient à peu près la charge de cent chameaux.

L'Égypte réunit les avantages du Hedjaz, de la Syrie et de la montagne. Le Saïd, qui en est la partie la plus haute, est semblable au Hedjaz. La chaleur y est la même que dans le Hedjaz. On y rencontre les variétés du grand palmier, de l'arac, du palma pumila[1], de l'acacia, du myrobolan, du poivrier et du cassier. La région basse est semblable à la Syrie; il y pleut et il y pousse les mêmes arbres à fruits qu'en Syrie, la vigne, l'amandier, le noyer et autres, avec les plantes potagères et les herbes aromatiques. Quant à la région d'Alexandrie, à celles de Libye et de Marâkïah[2], elles comprennent des déserts, des montagnes, des lieux marécageux et boisés; l'olivier et la vigne y croissent dans les montagnes et sur les rivages de la mer; c'est un pays de lait et de miel. Les habitants de l'Égypte disent qu'ils sont les plus riches des hommes en sucre et en miel, en esclaves, en moutons et en laine, en mulets, ânes et chevaux de prix; qu'ils ont le vin de miel qu'aucune boisson ne vaut, la toile de Tinnis et de Damiette[3] à laquelle aucune autre ne ressemble, les lingots d'or et les émeraudes fines comme il ne

[1] Le الدوم, *Borassus flabellifer* (S. de Sacy).

[2] S. de Sacy a proposé : *Marmarique;* comparez Ibn Khordadbeh (édit. de Goeje, p. ٩١, 66) : «le pays de Loubiah et de Marâkiah, مَراقِيَة». La leçon *Marâkïah* est sûrement bonne.

[3] S. de Sacy a mal lu : «les petits roseaux de Tinnis et de Damiette», دقّ est une toile de lin fin, qu'on fabrique à Tinnis et à Damiette. (L'éditeur, en note et dans le glossaire.) Savary (*Lettres sur l'Égypte*, t. I, p. 228) parle encore des belles toiles que l'on fabrique dans les environs de Damiette. «On y fait surtout des serviettes recherchées, aux extrémités desquelles pendent des franges de soie.»

s'en trouve point ailleurs, les papyrus, l'onguent du *balsam*, l'huile de raifort, le blé de Joseph qui de tous les blés a le grain le plus gros, le plus allongé et le plus pesant, les étoffes brodées d'el-Bahnasâ, d'Osyout et d'Ikhmîm; enfin, des districts miniers ils tirent la girafe, le rhinocéros et le taisson.

L'impôt égyptien est acquitté par une crue de 16 coudées[1]. Si le Nil s'élève d'une coudée en plus, le revenu croît de 100,000 dînâr, du fait des terres hautes qui sont arrosées; mais si le fleuve croît encore d'une coudée, un déficit égal se produit dans le revenu à cause des terres basses et des parties déprimées du sol, qui sont submergées. La règle à notre époque, soit en l'an 345, est que, si la crue est supérieure ou inférieure à 16 coudées, il se produit un déficit dans le revenu du Sultan.

On a remarqué que, alors que la terre, dans toutes les contrées du monde, vit de la pluie et dépérit quand elle fait défaut, l'Égypte seule se passe de la pluie qui n'est pas pour elle un élément nécessaire de prospérité, et aussi que toutes sortes de fruits et de récoltes, beaucoup d'animaux et certains laitages ont partout leurs époques, leurs saisons, hors desquelles on ne les trouve point, au lieu que, en Égypte, ces denrées ne font défaut en aucun temps de l'année; on a relevé encore bien d'autres particularités remarquables de cette contrée.

Nous avons achevé de traiter des vents, de leur régime et de ce qui s'y rapporte; nous allons maintenant parler de la figure et de la mesure de la terre, des contrées, des horizons et autres choses analogues.

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. II, p. 362.

LA TERRE ET SA FIGURE; DIVERSES ÉVALUATIONS DE SES DIMENSIONS; SES PARTIES HABITÉES ET INHABITÉES; LES CONTRÉES ET LES HORIZONS[1] AVEC LES CARACTÈRES DOMINANTS DE CHAQUE PAYS ET L'INFLUENCE DU PAYS SUR SES HABITANTS; AUTRES QUESTIONS TENANT À CES MATIÈRES.

[Pages 22-31.]

Dieu a partagé la terre en deux portions, l'Orient et l'Occident. L'Orient et le *taïman* qui est le Sud, ont une même essence, car la chaleur est dominante dans tous les deux; la partie occidentale et le *djerbi* qui est le Nord[2], sont aussi d'une même essence, car le froid y domine et y est très intense à cause de l'éloignement du Soleil de la région septentrionale; le pôle, en effet, se trouve dans cette région et il y est plus élevé qu'ailleurs au-dessus de l'horizon.

[1] الآفاق, *les horizons*. Ce mot a à peu près le sens de l'arabe ناحية ou du français *parages;* ou bien encore il signifie les régions définies par les conditions climatériques.

[2] التيمن, *le Sud;* الجربي, *le Nord.* Ces deux mots, et en particulier le second, ont été relevés par S. de Sacy (*Les Prairies d'or,* t. IX, p. 314) comme n'étant pas d'un usage ordinaire. Le mot de تيمن n'est cependant pas inconnu. Maçoudi l'a aussi employé dans les *Prairies d'or* (t. IV, p. 3). On le rencontre dans Ibn Khordadbeh (p. ١٢٥ et 96), où le traducteur l'a fait suivre d'une glose : *Le Taiman* (*pays de la droite*). De même en hébreu ימין, le côté droit, signifie parfois le Midi.

Quant au mot الجربي ou الجربية, il se rencontre aussi dans Ibn Khordadbeh (p. ١١٨ et 90), ainsi que dans Maçoudi (*Les Prairies d'or,* t. III, p. 62), dans Yakoubi (*Géographie,* p. ١٠٩; *Histoire,* I, p. ٢٠٣) et dans Yâkout (III, ٢٠٥, 13). L'éditeur d'Ibn Khordadbeh (en note et dans le glossaire) remarque qu'il semble venir de *djirbiyâ* (vent du Nord) ou du syrien *garboyo* et qu'il a été corrompu quelquefois en الحربي (ennemi) et en الجدي (le Capricorne).

Maçoudi admet d'une manière fixe que l'Orient est chaud et que l'Occident est froid; mais il attribue l'humidité tantôt au Nord, tantôt à l'Occident. Il dit plus bas que le Nord est froid et humide. D'après cela, si l'on admettait la correction de l'éditeur au précédent chapitre (p. 26, n. 1), il se contredirait. D'ailleurs il n'y a pas accord entre

C'est pourquoi le Nord est froid et humide. L'Occident est moins froid et plus sec que le Nord parce que la sphère y est inclinée. Les deux régions orientales et méridionales ont des caractères contraires à ceux des deux précédentes, à cause de la proximité du Soleil.

Le monde est divisible en quatre quadrants[1]. L'un est le quadrant oriental qui s'étend à l'est de la ligne allant du Nord au Sud. C'est un quadrant mâle; il indique la vie longue, le pouvoir longtemps gardé, la mémoire, l'orgueil, l'impuissance à retenir un secret, le désir de paraître, la vanité, et tout ce qui y touche; tout cela répond à la nature solaire; les hommes de cette région ont en outre la science de l'histoire, de la chronologie, des biographies, des règles du gouvernement et des étoiles.

Les habitants du quadrant occidental sont sous l'influence dominante du principe féminin, là où ne s'exerce pas l'action des planètes mâles, comme les habitants du quadrant oriental sont sous l'influence du principe mâle tant qu'elle n'est pas surmontée par celle des planètes féminines. Ce sont des gens discrets, religieux, dévots, fortement enclins à embrasser les doctrines hérétiques, avec les autres caractères qui se lient à ceux-ci; car ils sont de la portion soumise à la Lune.

Les habitants du quadrant septentrional sont ceux pour qui le Soleil est loin du Zénith, d'autant plus loin qu'ils

tous les auteurs sur l'attribution des qualités élémentaires aux quatre régions cardinales. Maçoudi dit dans les *Prairies d'or* (t. IV, p. 3) que le Nord est froid et sec et Ibn Khordadbeh parle de même (p. ١٥٨, 119). Cette dernière affirmation doit être la vraie : l'Occident est humide parce qu'il est plus bas que le Nord, et parce qu'il est comparé à l'hiver et le Nord à l'automne.

[1] Cette division en quatre quadrants est malaisée à effectuer sur la sphère. L'idée doit en être rapprochée de la conception de la terre comme un disque couvert par une voûte ou coupole. Cette notion fort primitive a laissé des traces profondes dans la cosmographie jusqu'au moyen âge.

pénètrent davantage dans le Nord, comme les Slaves, les Francs et autres nations voisines. Le Soleil n'ayant sur ces régions qu'une faible puissance à cause de son éloignement, le froid et l'humidité y dominent, et les neiges et les glaces y disparaissent rarement. Les humeurs y ont peu de chaleur; les hommes ont la stature haute, un caractère farouche, des mœurs rudes, l'intelligence stupide, la parole lourde; ils sont d'un teint si blanc qu'il passe du blanc au bleuâtre; leur peau est fine, leur chair épaisse; leurs yeux sont bleus aussi, en harmonie avec les nuances de leur teint; leurs cheveux sont flottants et roux par l'effet des vapeurs humides. Leurs croyances religieuses sont sans solidité, à cause de la nature du froid et du défaut de la chaleur. Ceux d'entre eux qui habitent le plus avant dans le Nord sont les plus grossiers, les plus stupides et les plus bestiaux. Ces caractères s'accentuent chez eux davantage à mesure qu'ils sont plus éloignés dans la direction du Nord, comme on le voit chez les peuplades turques qui s'enfoncent dans les régions septentrionales. Étant très loin de la trajectoire que décrit le Soleil de son lever à son coucher, ils ont des neiges abondantes, le froid et l'humidité envahissent leurs demeures, leurs corps deviennent mous et épais, les vertèbres de leurs dos, les os de leurs cous sont si souples qu'ils peuvent lancer leurs flèches en se retournant du buste tandis qu'ils fuient[1]; leurs articulations forment des creux tant il y a de chair; leurs yeux sont petits dans des visages arrondis; la chaleur leur monte au visage lorsque le froid s'empare de leurs corps; les humeurs froides produisent en effet beaucoup de sang et colorent le teint, parce que le froid rassemble la chaleur et la fait paraître au dehors. Les hommes qui habitent à soixante et quelques milles au delà de cette latitude sont les tribus de Gog et de Magog.

[1] Jornandès (*Histoire des Goths*) rapporte ce détail d'après Trogue Pompée et en tire l'origine du nom de *Parthes*, signifiant fuyards.

Ils appartiennent au sixième climat et ils comptent parmi les bêtes[1].

Les peuples du quadrant méridional, comme les Zendj et les divers rameaux des Abyssins, et ceux qui se trouvent sous la ligne de l'Équateur et qui ont le Soleil au Zénith à sa culmination, présentent les caractères opposés aux précédents : chez eux la chaleur est intense, l'humidité rare; ils sont noirs de teint, ont les yeux rouges, un naturel emporté; car l'atmosphère est enflammée et les enfants se développent tellement dans la matrice que leur teint en est brûlé[2]; leurs cheveux sont crépus par l'effet des radiations de la chaleur sèche; c'est ainsi que des cheveux lisses qu'on approche du feu se contractent d'abord, puis se courbent ou se tordent en boucles à mesure qu'on les porte plus près du foyer ou qu'on les en éloigne.

La terre se divise d'une autre manière en deux parties, d'après ce que nous avons dit plus haut : l'une habitée, l'autre inhabitée. La partie habitée se partage en plusieurs régions. Dans l'une, celle qui est située au Sud, la chaleur est excessive, à cause de la proximité du Soleil, et l'atmosphère est enflammée; dans l'autre, celle du Nord, le froid est extrême à cause de l'éloignement du Soleil. Quant à l'Orient et à l'Occident, ils sont tous deux tempérés; mais l'Orient est plus connu et plus renommé pour la douceur et l'excellence de son climat.

La partie inhabitée de la terre se subdivise en deux autres parties caractérisées l'une par la rigueur excessive

[1] Ptolémée dit dans l'*Almageste* (édit. Halma, t. I, p. 87) : «Le parallèle de 64° $\frac{1}{2}$ loin de l'Équateur, passe par des nations scythiques inconnues». D'après la Géographie de Ptolémée, c'est dans le septième climat, le plus septentrional, et non pas dans le sixième, que devraient être placés Gog et Magôg. Mais Maçoudi ne partage pas les climats de la même manière que Ptolémée. Edrisi situe ces nations dans la dixième partie du cinquième climat, c'est-à-dire au nord-est de la terre habitée.

[2] En effet, Maçoudi a enseigné plus haut (p. 11), d'après les anciens, l'identité du feu externe et du feu des entrailles.

du froid, due à l'éloignement du Soleil, l'autre par l'intensité extrême de la chaleur, due à sa proximité. Aucun animal ne peut naître dans ces contrées ni aucune plante y germer. Dans la région qui est distante de l'Équateur de 66 degrés vers le Nord, rien de vivant ne peut naître, tant est rude le froid et tant est loin le Soleil. Lorsqu'on arrive à la latitude de 66° 9′ l'année ne se compose plus que d'un jour et d'une nuit, le jour durant six mois sans nuit, et la nuit six mois sans jour[1]. Ce jour cesse durant l'hiver, et cette nuit, durant l'été. Dans la région qui, au Midi, est distante de la ligne de l'Équateur de 19 degrés, il ne peut non plus naître rien, la chaleur étant trop grande et le Soleil trop proche.

D'après Ptolémée, le point extrême où l'on puisse vivre du côté du Nord est l'île appelée Thulé, située au fond de la mer Occidentale en allant vers le Nord. Sa latitude comptée au Nord à partir de l'Équateur serait de 63 degrés[2]. Cet auteur rapporte la même chose d'après l'opinion de Marinus touchant les limites de la vie sur la terre[3]. L'opinion de Pto-

[1] C'est sous le parallèle de 66° 8′ 40″ que le plus long jour est de 24 heures équinoxiales. «Ce parallèle est le premier des *périsciens* (à ombre tournante); car, lors du solstice d'été seulement, le soleil ne se couchant pas pour les lieux où ce parallèle passe, les ombres des gnomons se dirigent successivement vers tous les points de l'horizon.» D'après Ptolémée (l'*Almageste*, t. I, p. 87), Maçoudi commet une grosse erreur en disant que le jour est de 6 mois sous le premier parallèle où le soleil ne se couche pas pendant 24 heures. Il n'y a de jour de 6 mois qu'au pôle.

[2] Ceci n'est pas tout à fait exact puisque Ptolémée place Thulé à 63 degrés de latitude nord et que sous le parallèle de 64° $\frac{1}{2}$ il met encore des nations scythiques. Si Thulé correspondait à quelque chose de réel, il faudrait la chercher dans le nord de la Bretagne. Mais il ne paraît pas que cette île ait jamais été connue des anciens autrement que par son nom. Strabon, qui la cite, en conteste l'existence (l. I, ch. IV, 3), disant que Pytheas seul en a parlé.

[3] Marinus est le géographe Marin de Tyr, très fréquemment cité dans la Géographie de Ptolémée, notamment au ch. XIX du livre I; nous n'avons plus ses ouvrages.

lémée est aussi que la limite de la région habitable dans le Sud est sous le parallèle distant de l'Équateur de 16° 35′ + $\frac{1}{4}$ + $\frac{1}{6}$[1]. D'autres disent que le lieu où il ne peut plus y avoir de vie, a pour latitude Sud 21° 35′. Yàkoub fils d'Ishak Al-Kendi s'est rangé à cette opinion dans son ouvrage « sur la délimitation de la terre habitable[2] ». On peut désigner un lieu par sa latitude, par sa distance à l'Équateur ou pour la hauteur du pôle en ce lieu. La distance entre la limite de la région habitable au Nord et celle de la région habitable au Sud est de 80 degrés, équivalant en milles à un peu moins de 5,400 milles[3].

[1] L'*Almageste* (t. I, p. 80) donne le chiffre de 16° 27′ pour le parallèle passant par l'île Méroé, qui marque le commencement de la terre habitée vers le Sud.

[2] Le titre arabe est : فى رسم المعمور من الارض. On lit dans le *Kitâb el-Houkama* (ms. 2112 de la *Bibl. nat.*), à l'article Ptolémée (p. ٨٥) : كتاب الجغرافيا فى المعمورة من الارض وهذا الكتاب نقله الكندى نقلا جيّدا ويوجد سريانيّا «le livre de la géographie sur la partie habitée de la terre. Al-Kendi en a donné une excellente traduction. On le trouve aussi en syriaque». L'ouvrage cité par Maçoudi est donc une recension de la Géographie de Ptolémée. Cf. Nallino, *Al-Khowârizmî et il suo rifacimento della geografia di Tolomeo.* (Reale Accad. dei Lincei, 1894.)

[3] Ptolémée définissait en effet la limite de la terre habitée par le parallèle correspondant à celui de Meroë de l'autre côté de l'Équateur, soit par le parallèle de 17 degrés, ce qui donnait le chiffre de 80 degrés pour la limite de la terre habitable. Maçoudi a eu le tort de dire dans le paragraphe précédent qu'une partie de la terre était inhabitée à cause de l'excès de la chaleur; cependant la région équatoriale est la plus chaude du globe et il a admis qu'elle était habitée. Ptolémée ne dit pas non plus qu'elle soit inhabitée. Il dit seulement qu'elle est inconnue. Depuis longtemps, la traversée de l'Équateur était regardée comme possible; des Phéniciens, selon Hérodote, avaient fait le tour de la Libye et vu le soleil à leur droite. Strabon, il est vrai, traite ces récits de légendes (l. II, ch. III, 4-5).

Le mille dont il est ici question correspond au stade de 500 au degré, comme l'éditeur l'a remarqué, et comprend 7 $\frac{1}{2}$ de ces stades. En effet $\frac{500}{7\frac{1}{2}} \times 80 = 5{,}400$. C'est le μίλιον *ptolemaicum* ou *Philetæreum*, ancienne mesure égyptienne que les Grecs ont divisée en 7 $\frac{1}{2}$ *stadia phi-*

L'extrémité de la terre habitée à l'Orient est formée par les frontières du pays de Chine et d'es-Sila, jusqu'à ce qu'on aboutisse au mur de Gog et de Magog[1]; ce mur fut bâti par Alexandre pour empêcher ces peuples de faire des dégâts dans la plaine; derrière se trouve le col de la montagne, par où ils sortaient et dans lequel le mur fut construit. La montagne commence en dehors de la région habitable, dans le septième climat, où son extrémité fait face à l'Orient; elle s'infléchit ensuite au Sud, puis continue droit tout du long jusqu'à ce qu'elle aille rejoindre l'océan ténébreux qui entoure le monde. La terre habitable à l'Ouest a aussi pour limite l'océan extérieur, et les régions habitées au Nord se terminent encore à cette mer. Au Sud la limite de la terre habitable est constituée par la ligne de l'Équateur sur laquelle les jours sont constamment égaux aux nuits; c'est aussi sur cette ligne que se trouve l'île de Serendîb, dans la mer de Chine[2].

Les auteurs qui se sont occupés de la mesure et de la forme de la terre donnent pour longueur approchée de sa circonférence 24,000 milles[3]; les eaux et les mers sont

letæra. (Voyez Hultsch, *Metrologicorum scriptorum reliquiæ.* Lipsiæ, Teubner, 1864. — Comparez aussi Sprenger, *Post und Reiserouten*, p. XXVI.)

[1] Le mur de Gog et de Magog correspond dans ce passage à la grande muraille de Chine, comme dans le récit de Sallâm. (Voyez la traduction d'Ibn Khordadbeh, p. 124, note.)

Sîlâ a été identifié par M. de Goeje avec la Corée.

[2] Il y a fort peu de clarté dans tout ceci. La limite de la terre habitable n'a jamais été à l'Équateur. Comparez cependant ce que dit Strabon (l. II, ch. V, 34) de la division des climats par Hipparque.

La Taprobane (Sérendîb, Ceylan) est placée par Ptolémée sous le parallèle de $4° \frac{1}{2}$.

[3] En milles ptolémaïques. Cette mesure correspond en stades à 180,000 stades. C'est celle de Posidonius, de Marin de Tyr et de Ptolémée. (Voyez Letronne, *Recherches sur les fragments d'Héron d'Alexandrie*, ouvrage posthume publié par J. Vincent, 1861, p. 14 *et alibi*; et Gosselin, *Mesures itinéraires*, p. 4, ou *Recherches sur la Géographie systématique et positive des anciens*, t. IV, p. 292.)

comprises dans ce chiffre, car leur surface s'arrondit avec celle de la terre et est délimitée par la même figure géométrique. Tout vide dans la sphéricité de la terre, tant en longitude qu'en latitude, est comblé par la sphéricité de l'eau. Cette mesure a été évaluée en considérant deux villes situées sur une même ligne méridienne, dont l'une est à une latitude plus basse que l'autre, à savoir Koufah et Médinet es-Salâm (Bagdad). On a pris leurs deux latitudes, puis, ayant retranché la plus petite de la plus grande, on a divisé la différence par le nombre de milles qui séparent ces deux lieux. La longueur d'un degré évaluée sur la surface sphérique du globe est, d'après Ptolémée, de 66 milles et $\frac{2}{3}$; en multipliant ce nombre par les 360 degrés que compte le cercle, on obtient 24,000 milles.

Le diamètre du globe, égal dans la longueur, dans la largeur et dans l'épaisseur, est de 7,667 milles; le mille équivaut à 4,000 coudées noires. C'est cette coudée qu'el-Mamoun a prescrite pour la mesure des étoffes, des bâtiments et de la longueur des étapes entre les stations. La coudée contient 24 doigts, le doigt 6 grains d'orge mis l'un à côté de l'autre[1]. La parasange, évaluée à l'aide de ces milles, en vaut 3. D'autres auteurs comptent le mille équivalant à 3,000 coudées et la parasange, à 4 milles. Ces deux évaluations reviennent au même[2].

Sur ce que nous avons dit de la valeur en milles de l'argument du degré[3], les avis sont partagés. Les uns indiquent

[1] Sur les diverses sortes de coudées, voyez Sauvaire, *Matériaux pour servir à l'histoire de la numismatique et de la métrologie musulmanes* (*Journ. asiat.*, 8e série, t. VIII, p. 489). C'est par erreur que le texte des *Prairies d'or* (t. III, p. 441) porte que la coudée noire est de 42 doigts. On lit ailleurs dans le même ouvrage (t. I, p. 183) qu'elle est de 24 doigts.

[2] En ce sens que dans les deux cas la parasange contient 12,000 coudées.

[3] حصّة الدرجة, *l'argument du degré.* Le mot *hissah* n'est pas rare en astronomie; il signifie une portion d'arc prise pour base dans une me-

pour cette valeur 87 milles, les autres 56 milles et $\frac{2}{3}$. Il vaut mieux s'en rapporter au chiffre que nous avons donné d'après Ptolémée.

Quatre substances constituent la terre : le sable, l'argile, les pierres et les sels. Il y a à l'intérieur de la terre des couches entre lesquelles l'air pénètre et où l'eau circule, cet élément étant à la terre ce que le sang est au corps[1]. L'eau qui a subi l'action de l'air est douce et potable, mais celle qui a été soustraite à l'influence de l'air et qui s'est chargée des principes salés que contient la terre, prend une saveur salée et amère. Les eaux des sources et des rivières sont à la terre comme les veines au corps. La forme sphérique de la terre prouve la sagesse du Créateur; si la terre était complètement aplanie, si aucune dépression ni aucune colline ne la bossuait, les plantes ne pourraient exister; les eaux des mers s'épandraient uniformément à sa surface, et il n'y aurait pas de moissons; il ne se trouverait plus d'étangs remplis par les torrents, ni de sources d'où l'eau jaillit sans tarir, car si les eaux ne faisaient que sortir des sources, elles s'épuiseraient et elles resteraient épandues pour toujours à la surface du sol; les animaux périraient; ni moissons ni plantes ne subsisteraient. C'est pourquoi Dieu a voulu que la terre ici s'élevât et là s'abaissât, et qu'ici il y eût des montagnes et là des plaines.

Parmi les montagnes se distinguent les chaînes hautes dont l'utilité évidente est de donner aux torrents qui en descendent une grande force de façon que leur cours parvienne jusqu'à des régions éloignées. Elles reçoivent les neiges et les gardent jusqu'à ce que les pluies cessent; le Soleil les fond alors, et les eaux qui en découlent tiennent

sure. Ici il signifie sans difficulté un arc d'un degré à la surface du globe. (Voyez notre mémoire sur l'*Almageste d'Abou'l-Wéfa Al-Bouzdjâni*, *Journ. asiat.*, 8e série, t. XIX, p. 428-430.)

[1] Comparez Aristote, *Météorologie*, II, et le mythe du Phédon dans Platon (trad. Cousin, t. I, p. 309).

lieu de pluie. Les collines et les montagnes de la terre servent de réservoir aux eaux qui sourdent de dessous elles, dans leurs cols et dans leurs vallées; de là viennent les sources abondantes que recherchent les êtres vivants et près desquelles ils établissent leurs retraites ou leurs demeures. Elles servent encore de séparations, de remparts, de digues qui empêchent l'eau d'inonder la terre, et elles ont d'autres usages connus du seul Créateur.

Les effets et influences des lieux sur le tempérament varient sous trois rapports: avec l'abondance des eaux, avec la quantité des bois, avec l'altitude ou la dépressitude du lieu. Un sol où il y a beaucoup d'eau rend le corps riche en humeurs; un sol manquant d'eau le dessèche. Sous le rapport de la quantité des bois, une région très boisée a dans ses forêts une sorte de manteau qui rend son climat chaud, au lieu qu'une région découverte, manquant de bois, subit l'effet inverse. Sous le rapport de l'altitude et de la dépressitude, les lieux hauts, les sommets, sont éventés et froids, les lieux bas, enfoncés, sont abrités et chauds.

On a aussi diversifié les pays en quatre manières : premièrement par contrées, deuxièmement par l'élévation ou la dépression des lieux, troisièmement par leur proximité des chaînes montagneuses ou des mers, quatrièmement par la nature du sol en chaque lieu. Les différences consistent en ce que le climat d'un lieu élevé est froid et celui d'un lieu bas est chaud, comme nous venons de le dire. Par rapport à la proximité des montagnes, si le pays a la montagne au sud, il est refroidi, parce qu'elle arrête les vents du sud, et que le lieu est exposé aux seuls vents du nord; si le pays a la montagne au nord, il est réchauffé parce qu'elle le garantit des souffles des vents du nord. Par rapport au voisinage de la mer, si la mer se trouve au sud du pays, son climat en est rendu plus chaud et plus humide; si elle se trouve au nord, le climat du lieu en devient plus froid et plus sec. Sous le rapport de la nature du sol, un pays

dont le sol est rocheux est refroidi et desséché; un pays dont le sol est gypseux est réchauffé et desséché; un sol argileux rend le pays plus froid et plus humide[1].

La nature des lieux varie aussi avec les substances qui composent le sol et avec les influences auxquelles ils sont soumis de la part des astres, des deux luminaires et des autres planètes. Le caractère de chaque lieu s'imprime sur ce qui y vit; c'est ainsi que nous voyons la couleur des animaux qui habitent les déserts dont la roche est noire et de ceux qui habitent les bas-fonds, tendre vers le noir, tandis que la faune des déserts de sable blanc a cette dernière couleur, et si le sable est rouge, les animaux y ont la couleur *ofra,* qui est celle de la poussière. De même les animaux montagnards, chèvres et autres, prennent la couleur de leurs montagnes, soit le rouge, le blanc ou le noir. Suivant la même loi les poux sont noirs dans une chevelure noire, blancs dans des cheveux blancs, ils s'harmonisent avec les cheveux qui grisonnent, et ils sont roux avec les roux.

D'après certains astrologues, chaque partie de la terre se rapporte à une partie de la sphère et en reçoit son caractère propre. Des parties de la sphère, les unes, en effet, sont éclairées, les autres obscures, celles-ci parlent avec éclat, celles-là sont muettes, les unes émettent des sons, les autres sont creuses, et elles ont encore d'autres qualités variables dans chaque degré. C'est pourquoi le langage des habitants de chaque pays varie selon les influences avantageuses ou funestes qui y dominent; c'est aussi pourquoi les hommes parlant une même langue ont une prononciation et des intonations particulières à chacun d'eux[2].

Claude Ptolémée a souvent critiqué ceux de ses prédé-

[1] Comparez les *Prairies d'or,* t. VII, p. 185.

[2] Dans ce passage, le mot de sphère ne désigne probablement pas la sphère des fixes seule, mais tout l'ensemble du système des sphères. Nous reconnaissons toujours là les anciennes idées des physiciens grecs

cesseurs qui ont traité de la population de la terre, des confins et des limites de la terre habitée, tels que Marinus, Hipparque, Timosthène et autres, parce qu'ils ont accepté des informations fournies par des marchands ou autres voyageurs de cette sorte, sur les peuples habitant aux extrémités de la terre[1]. L'erreur par excès et par défaut s'est glissée dans les rapports que ces individus ont fait de leurs voyages sur terre et sur mer dans des contrées si lointaines et chez des peuplades si éloignées. Cependant lorsque Ptolémée voulut avoir sur ces questions des résultats arrêtés, il fut forcé de se servir pour recueillir ses informations des mêmes moyens qu'il avait blâmés chez les autres. Il se fia aux voyageurs qu'il envoya dans les divers climats pour connaître les limites de la terre habitable, et il en fit l'évaluation d'après leurs renseignements en s'aidant des indications tirées des astres. Il se replaça ainsi sous le coup de sa propre critique. Dans son livre intitulé : « De la terre habitée », il fait mention de villes et de localités nombreuses dont il donne les latitudes et les longitudes et il offre au public un dessin de la terre habitée sur lequel il marque la situation des pays, des mers et des fleuves en longitude et en latitude. Aristote dit, dans le livre II de son « Traité sur

exploitées pour les besoins de l'astrologie, avec l'aide des théories de Pythagore, de Platon et d'Aristote sur la vie des sphères.

L'influence des lieux sur le tempérament physique et sur les dispositions morales de leurs habitants a été très nettement marquée par Platon, par exemple à la fin du livre V des Lois (trad. Cousin, t. VII, p. 300).

[1] Il est vrai que Ptolémée a fait la critique des résultats de Marin de Tyr; mais Timosthène est surtout critiqué par Strabon (livre II, ch. 1, 40 et 41), dont Maçoudi ne parle pourtant pas. Sur ce Timosthène, voyez Fabricius (t. I, p. 210). Le même Fabricius (t. V, p. 272) cite, d'après Ptolémée, les noms de Marin de Tyr, d'Hipparque et de Timosthène, et ceux des voyageurs qui avaient renseigné Marinus : Septimius Flaccus, Diogène, Théophile, Philémon, marchand, et Dioscore.

la Météorologie[1] » : « Ceux qui représentent par le dessin les régions de la terre et leurs dimensions m'étonnent; ils peignent la terre habitée comme ronde, tandis que le raisonnement et l'observation prouvent qu'elle ne l'est pas et qu'elle ne peut l'être. Le raisonnement établit qu'en latitude la terre [habitable] est limitée, mais qu'elle n'a pas de limite en longitude, c'est-à-dire que toutes les longitudes de la terre peuvent être habitées à cause de la façon dont s'y combinent les principes : le chaud et le froid ne deviennent pas excessifs lorsqu'on avance en longitude, mais en latitude, et si la mer n'y mettait obstacle, la terre serait habitée sur toute sa longueur. » Aristote ajoute : « l'observation témoigne aussi que sur toute la longueur de la terre on peut parcourir les continents et les mers et que sa longueur est très différente de sa largeur. »

Nous avons rapporté dans notre livre « des diverses sortes de connaissances et des événements des siècles passés » les opinions des Perses et des Nabatéens sur les divisions de la terre habitée. Ils ont donné aux contrées d'Orient et aux royaumes qui y touchent le nom de Khoraçân, dans lequel Khor signifie le Soleil, en étendant ce nom aux contrées où passe le Soleil levant. La seconde face de la terre, l'Occident, a reçu le nom de Khorbarân, c'est-à-dire chute du Soleil. La troisième face, le Nord, est appelée Bâkhtar, et la quatrième, qui est le Sud, Nîmroûz[2]. Ces appellations sont communes aux Perses et aux Syriens ou Nabatéens. Nous avons aussi rappelé la méthode de division de la terre habitée en trois parties : l'Europe, la Libye et l'Asie, méthode usitée

[1] *Météorologie*, livre II, ch. v, édit. Ideler, t. I, p. 98.

[2] Voyez sur ces termes la notice et la note de S. de Sacy. L'éditeur remarque qu'il s'est trompé dans l'explication du mot de Khoraçân. On retrouve trois de ces appellations dans Ibn Khordadbeh : *Khoraçân* (p. ١٨, 14), *Khorbarân* (p. ٧٢, 53), *Nîmroûz* (p. ١٢٥, 96). Le terme désignant le Nord est dans cet ouvrage *Adarbâdkan* au lieu de *Bâkhtar* (p. ١١٨, 90).

IMPRIMERIE NATIONALE.

chez les Grecs anciens et chez les Roumis, ainsi que d'autres procédés en usage, à ce sujet, chez les différents peuples.

Venons-en maintenant aux climats, à leur description, à la manière de les diviser, et autres choses analogues.

DES SEPT CLIMATS; LEUR DIVISION ET LEUR DÉLIMITATION; ÉVALUATIONS DE LEURS LONGUEURS ET DE LEURS LARGEURS, ET AUTRES CHOSES QUI S'Y RAPPORTENT.

[Pages 31-33.]

Toute la surface de la terre qui est habitée se divise en sept parties dont chacune porte le nom de climat. Les savants et les philosophes des différentes nations qui se sont occupés de la science de la géométrie et de la mesure de la terre, ne s'accordent pas sur le point de savoir si ces sept climats doivent être comptés dans le Nord et dans le Sud ensemble ou dans le Nord seulement. La plupart pensent que cette division ne s'applique qu'au Nord à l'exclusion du Sud, parce que l'étendue de la terre habitée est très grande au Nord et très petite au Sud. On croit quelquefois que les anciens ne se sont proposé d'appliquer la division en sept climats qu'à la portion du globe située au Nord de la ligne équatoriale, et qu'ils n'ont institué aucune division pour la portion Sud, à cause du peu d'étendue des régions habitées au Sud de cette ligne[1]. Hermès, avec les Égyptiens qui suivent

[1] Strabon (livre II, ch. v, 34) refuse de s'occuper des régions habitables qui peuvent se trouver sur le globe, mais qui sont séparées de celle où nous sommes placés; elles sont pour lui d'autres mondes. C'est ainsi qu'il propose de voir dans la région de l'Équateur *une seconde terre habitée* s'étendant comme une bande au milieu des contrées que l'excès de la chaleur rend inhabitables, s'il faut croire, comme quelques-uns le outiennent, qu'il y a des hommes sous l'Équateur. Il imagine aussi (*loc. cit.*, 5, 6 et 13) que des hommes fort différents de nous peuvent vivre

son autorité, et d'autres après lui, ont émis l'opinion qu'il y a dans le Sud sept climats correspondant à ceux du Nord[1].

Les sept climats de la terre habitée au Nord ont été disposés circulairement, le quatrième qui est le climat de Babylone se trouvant au centre entouré des six autres, et on a donné aux sept climats 700 parasanges dans les deux sens[2]. Le premier climat comprend l'Inde; le second, le Hedjâz et l'Abyssinie; le troisième, l'Egypte et l'Ifrikïah; le quatrième, Babylone et l'Irâk; le cinquième, le pays de Roum; le sixième, Gog et Magog; le septième, Aromatarios[3] et la Chine. L'origine de toute cette division est à l'Orient en partant du pays de Chine et en allant de proche en proche. Le premier climat a pour limite d'abord la mer du côté de l'Orient; secondement la mer du côté du Hedjâz; troisièmement ed-Deïboul, sur le rivage d'el-Mansourah dans la terre de Sind; quatrièmement la limite du septième climat du côté de la Chine. Les

dans l'autre moitié de notre hémisphère, et il dit de même qu'il faudrait admettre, selon cette hypothèse, l'existence d'*une seconde terre habitée.*

[1] Hermès, en effet, se serait occupé de géographie, et on lui devrait une mesure de la circonférence terrestre : « Hermès, dit Édrisi dans sa préface, mesura le tour de la terre et à chacune de ses portions il donna 100 milles, en sorte que, d'après lui, le tour de la terre serait de 36,000 milles, ou, en lieues, de 12,000 lieues. »

[2] Cette délimitation des climats n'est pas la plus usuelle, et elle conduirait à représenter la terre habitée comme un cercle. D'autres auteurs, Édrisi par exemple, limitent les climats à des parallèles. Ptolémée donne ainsi l'indication des heures que durent les jours les plus longs dans les différents climats, en comptant ces durées sur des parallèles passant par des lieux connus :

1er climat.	Parallèle de Méroé	13 h.	00 m.
2e	Parallèle de Sienne	13	30
3e	Parallèle d'Alexandrie	14	00
4e	Parallèle de Rhodes	14	30
5e	Parallèle de Rome	15	00
6e	Parallèle du Pont	15	30
7e	Parallèle du Boristhènes	16	00

[3] Αρωματαριος, les îles Aromatophores. Comparez Ibn al-Fakîh, p. ٥, note *h*. (L'éditeur dans la préface, page VIII.)

jours les plus longs y sont de 13 heures. La limite du second climat est constituée par la mer depuis la région de l'Oman en suivant les rivages d'ech-Chihr et d'el-Ahkaf jusqu'à Aden Abyan, puis jusqu'aux péninsules des Zendj et d'Abyssinie. La plus grande longueur des jours y est de 13 heures et demie. La limite du troisième climat part des confins de la terre d'Abyssinie du côté du Hedjâz, rejoint la mer de Syrie comprise entre l'Égypte et la terre de Syrie et va jusqu'à la moitié de cette mer dans la direction de l'Andalousie vers l'Ouest. Les jours les plus longs y sont de 14 heures. Le quatrième climat a des limites passant d'abord à et-Talabïah, secondement au milieu du fleuve de Balkh (Oxus), troisièmement à 12 parasanges au delà de Nisibis du côté de Sendjar, quatrièmement à 6 parasanges en avant d'ed-Deïboul au rivage d'el-Mansourah, dans le pays de Sind. Les jours les plus longs y sont de 14 heures et demie. La limite du cinquième climat est formée par la mer de Syrie jusqu'à l'extrémité de la terre de Roum du côté de la mer, par la Thrace et les pays des Bordjans, des Slaves et des Avares, en allant jusqu'aux confins des territoires de Gog et de Magog, et jusqu'à la limite du quatrième climat du côté de Nisibis. Les jours les plus longs y sont de 15 heures. La limite du sixième climat part de la Chine, atteint la limite du cinquième climat et va jusqu'à la mer du côté de l'Orient. Les plus longs jours y sont de 15 heures et demie. La limite du septième climat est constituée par la terre de l'Inde, puis par les limites du quatrième climat et du sixième climat jusqu'à la mer. Là, les plus longs jours sont de 16 heures[1].

[1] On doit remarquer que Maçoudi garde dans cette répartition la gradation des heures telle qu'elle était établie dans Ptolémée, et cependant il ne monte pas constamment du nord au sud. Ainsi le septième climat de Maçoudi est moins septentrional que son sixième climat; par conséquent les jours les plus longs doivent y être plus courts que dans le sixième climat.

On lit dans l'ouvrage de Marinus que les dimensions de ces climats en longueur sont de 38,500 parasanges et en largeur de 1,775 parasanges. Mais un grand nombre d'auteurs antérieurs et postérieurs ont rejeté cette évaluation de Marinus.

De nombreuses divergences existent entre les savants des divers peuples, tant anciens que modernes, au sujet des dimensions de ces sept climats, de leur étendue dans le sens de la longitude et de la latitude, du nombre d'heures qu'ont les jours dans chacun d'eux, des limites où ils commencent et de celles où ils finissent, des lieux qu'y occupent les différentes races dans les terres et sur les rivages. C'est ce que nous avons déjà exposé longuement dans nos précédents ouvrages. J'ai vu ces climats figurés par la peinture en couleurs variées, dans plusieurs traités. Ce que j'ai vu de plus beau en ce genre est le « Traité de géographie de Marinus[1] » (géographie signifie tracé de la terre) et la carte d'el-Mamoun qui fut faite pour ce khalife. Un grand nombre des savants de l'époque concoururent à sa confection, ils y représentèrent le monde avec ses sphères et ses planètes, ses continents et ses mers, ses parties habitées et ses déserts, les territoires des différents peuples, les villes, etc. Cette œuvre dépasse en beauté toutes les géographies qui l'ont précédée, celle de Ptolémée, celle de Marinus et autres.

[1] Maçoudi emploie le mot propre de *voir*, ce qui semble prouver, comme l'a remarqué S. de Sacy, que l'ouvrage de Marin de Tyr existait encore de son temps. La carte de ce géographe a été restituée par Gosselin dans ses *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens*.

LA DIVISION DES CLIMATS RAPPORTÉE AUX SEPT ÉTOILES, C'EST-À-DIRE AUX CINQ PLANÈTES ET AUX DEUX LUMINAIRES.

[Pages 33-34.]

On a attribué ces climats aux sept planètes suivant l'ordre dans lequel leurs sphères se suivent et s'enveloppent. Le premier climat est soumis à Saturne, qui est le Kaywan des Perses et auquel correspondent les signes du Capricorne et du Verseau. Le second climat est soumis à Jupiter, qui est Ormuzd[1] chez les Perses, auquel on attribue les signes du Sagittaire et du Poisson. Le troisième climat l'est à Mars, le Bahrâm des Perses, auquel correspondent les signes du Bélier et du Scorpion. Le quatrième climat est soumis au Soleil, appelé Khorchâd[2] chez les Perses et qui porte encore entre autres noms celui de Aftâb; le Lion est le signe qui lui correspond. Le cinquième climat est soumis à Vénus, l'Anâhîd des Perses, qui est liée aux signes du Taureau et de la Balance. Le sixième climat, à Mercure, Tîr chez les Perses, auquel sont affectés les signes des Gémeaux et de la Vierge. Le septième climat, à la Lune, appelée Mâh par les Perses et ayant pour signe correspondant l'Écrevisse. Le nom perse de climat est *Kischwar* et le nom de la sphère *Isbihr*[3]; ce mot appartient au vieux persan; à côté de lui on trouve aussi le nom moderne de *Hâidân*.

Il existe au sujet des choses dont nous venons de parler, des divergences entre les savants des diverses nations, Perses, Grecs et Roumis, Indiens, Chaldéens et autres. Nous avons cité l'opinion la plus répandue. Nous avons d'ailleurs exposé

[1] Les manuscrits portent *Ozmurd* اوزمرد; on écrit vulgairement هرمزد *Hormuzd*.

[2] خرشاد. Bérûnî, *Chronologie*, ۱۴۲ : خورشيد; Yâkout I, ۳۲, 21, خرشاذ. (Note de l'éditeur.) On écrit aussi *khor-sched*, خرشيد.

[3] اسبهر est évidemment le grec σφαῖρα. Comparez dans l'Avesta : *Twāsha*, *Spihr*, qui désigne le ciel le plus proche de nous.

ces contestations dans nos ouvrages antérieurs, ainsi que les opinions qui ont trait à l'attribution des douze signes du Zodiaque aux sept climats, à leur correspondance avec les sept planètes, et aux autres questions analogues, opinions variables avec les doctrines et les sectes, les contrées et les lieux.

Nous allons parler maintenant du quatrième climat en montrant en quoi il se distingue de tous les autres, et ce qui en fait une contrée superbe, une patrie dont on se glorifie. C'est là que nous sommes né et que nous avons grandi; il nous convient mieux qu'à personne de le louer et d'en célébrer l'excellence et la beauté. Ses avantages sont trop connus au reste pour que nous ayons besoin de nous y étendre longuement; un livre ne suffirait pas pour les redire.

LE QUATRIÈME CLIMAT; SA DESCRIPTION, SA SUPÉRIORITÉ SUR TOUS LES AUTRES CLIMATS; MÉRITES PROPRES À SES HABITANTS, PAR LESQUELS ILS SE DISTINGUENT DES HABITANTS DES AUTRES. RENSEIGNEMENTS QUE COMPORTE CE SUJET SUR LES LONGITUDES ET LES LATITUDES DES PAYS, SUR L'AIR, LE SOL ET L'EAU ET LES INFLUENCES AUXQUELLES ILS SONT SOUMIS, ET AUTRES CHOSES ANALOGUES.

[Pages 34-50.]

Le quatrième climat est rapporté à Babel (Babylone) et appelé de ce nom. Les Chaldéens ou Syriens l'appellent *Khounirat*[1]. Il est désigné de même par les Perses de toutes les époques. Babylone est, chez les Perses et les Nabatéens, *Bâbîl;* quelques savants de ces deux nations pensent que

[1] Texte خنيرث, P sans points, L جنيرث. Tabarî I, ٢٢٩, 14, خنارث, I, ٥٢٩, خنيارث; Yâkout I, ٢٧, 9, 14, هنّيرة. Comparez West, *Gloss. zu Minochired*, p. 166; Justi, *Handbuch der Zendspr.*, p. 87. (Note de l'éditeur.)

cette ville fut ainsi appelée du nom de Jupiter qui est dans leur ancienne langue *Bêl*, parce que ce dieu est préposé à ce climat qui lui est échu dans la division du globe.

Ce climat noble et excellent par-dessus tous les autres a pour limites du côté de la terre de l'Inde ed-Deïboul, du côté du Hedjâz et-Talabïah, sur la route de l'Irâk au Hedjâz[1], du côté de la Syrie, Nisibis, du côté du Khoraçân, le fleuve de Balkh (l'Oxus). Dans un chapitre précédent de cet ouvrage, nous avons rapporté ce qui a été dit encore des limites de ce climat, en parlant des climats en général. Cette délimitation fait rentrer dans ce climat la partie du Khoraçân qui est en deçà du fleuve [Oxus], tout le pays de Djébal comprenant la région d'el-Mahat[2] et d'autres districts, la totalité de l'Irâk, etc. Si l'ensemble des provinces que renferme ce climat est désigné par le nom de Babylone, c'est uniquement à cause de l'illustration de cette ville et de son ancienne magnificence, car les hommes instruits ne rapportent les choses qu'aux plus remarquables et aux plus célèbres d'entre elles. Si Babylone n'avait pas offert ces avantages, ils ne lui auraient pas attribué ce climat dont l'étendue est si grande et qui renferme tant de pays splendides. Ce climat occupe une situation moyenne entre les sept climats; il est le plus tempéré et le meilleur. La province de l'Irâk est en son centre; c'est la contrée la plus noble et la plus excellente de la terre, celle où la vie est le plus facile et l'atmosphère

[1] الثعلبية, localité peu importante qui marque le tiers de la route que suivent les pèlerins se rendant de l'Irâk (de Koufah) à la Mecque. (Abou'l-Féda, éd. Reinaud et de Slane, p. ٩٧; Ibn Khordadbeh, p. ١٢٧, 97.)

[2] On entend en principe par *Mah* une ville importante et sa région. (Voyez Yâkout.) Mais cette définition ne s'applique pas tout à fait au *Mah* de Koufah ni au *Mah* de Basrah. Maçoudi lui-même explique ces mots dans les *Prairies d'or* (t. III, p. 253) en disant : «le *mah* de Koufah et le *mah* de Basrah, c'est-à-dire le territoire de Deïnawer et de Hamadan.» Ce sont donc bien des districts situés dans le Djébal. Comparez Yâkout (*Dict. de la Perse*, p. 574, article *Nehawend*). — Il y a d'autres *Mah*; *Mah* est proprement la *Médie*.

le plus limpide; ni le chaud ni le froid n'y sont excessifs. Elle est située dans la région où le temps se partage en quatre saisons. Ses habitants ne passent pas de l'hiver à l'été sans traverser la saison du printemps, ni de l'été à l'hiver sans traverser celle d'automne.

Ce climat ayant, comme nous l'avons dit, une situation centrale, les anciens rois des nations l'habitaient, car un roi est au royaume qu'il gouverne comme le cœur est au corps dans lequel il est; et comme Dieu, ayant fait du cœur le plus noble des organes, l'a, dans l'habileté de ses dispositions, placé au centre du corps, les rois l'ont imité lorsqu'ils ont choisi dans leurs royaumes le lieu de leur séjour. Les anciens rois disaient: Le plus grand roi est celui qui est le centre du cercle de son empire, également éloigné de toute sa circonférence; il est un pieu planté et un étendard déployé; c'est de lui qu'on requiert la direction, et à lui que reviennent toutes les affaires. C'est pourquoi l'on dit que le plus grand roi, le plus puissant administrateur, doit avoir pour séjour le centre de ce climat, c'est-à-dire du quatrième.

L'Irâk est le plus noble des séjours qu'aient choisis les rois des nations; il a été celui des rois Nemrodites qui sont les rois des Syriens appelés Nabatéens par les Arabes, puis les rois perses de toutes les époques, depuis les Perses anciens jusqu'à la dynastie des Sassanides ou des Chosroès. Il comprend le lieu où se rejoignent le Tigre et l'Euphrate et les contrées avoisinantes, le Sawâd, région déprimée, limitée au Zâb au-dessus de Sorra-men-ra du côté d'es-Sinn, Tekrît et la région de Holwân du côté du Djébal, Hît du côté de l'Euphrate et de la Syrie, Wâçit dans le bassin inférieur du Tigre, Koufah dans la région arrosée par l'Euphrate du côté de Bahandaf, Badarâyâ et Bakousâyâ[1], le *Tarkouf*[2]

[1] بادرايا, باكسايا, localités situées dans l'*astân* de Bâzidjan Khosraw. V. Ibn Khordadbeh, p. ٦, ٧, 4 et un article de la ZDMG, XXVIII, 101.

[2] P بوقف, L بوقف. Comparez Yâkout (I, ٣٧٧, 6 et ٨٣٨, 7 et suiv.) (Note de l'éditeur.)

des Nabatéens, dans la terre de Djoukha. L'Irâk est le cœur d'Irânchehr pour lequel les rois des nations se sont entre-détruits. Ces princes, dans la sagesse de leurs vues, ont fixé leur résidence d'été dans le Djébal pour fuir les vents chauds de l'Irâk[1], ses mouches et ses reptiles innombrables, et leur résidence d'hiver dans l'Irâk pour fuir le froid intense de la montagne, ses neiges et ses pluies abondantes, ses boues et sa saleté. Ainsi en agit Aboû Dolaf el-Kaçim, fils d'Yça el-Idjli, comme il l'a dit dans un long poème où il se loue de cette conduite[2] :

Un homme tel que moi agit comme Chosroès : je passe l'été dans le Djébal, l'hiver dans l'Irâk.
Je m'équipe pour la guerre et j'étreins dans mes bras les hommes couverts de cuirasses.

Quand ces vers parvinrent à la connaissance d'Abd Allah, fils de Taher, après ses victoires en Égypte et en Syrie, il y répondit :

Ne vois-tu pas que nous avons lancé contre la terre de Babel les chevaux généreux, minces et de noble race
Et qu'ils ont fait jaillir le pus caché dans le cœur des hommes hypocrites[3]?
Mais toi, Aboû Dolaf, tu vis dans le bien-être : tu passes l'été dans les montagnes et l'hiver dans l'Irâk.

Les Perses appelaient aussi cette contrée Iranchehr du nom d'Iredj, fils d'Aféridoun, car Aféridoun ayant divisé la terre entre ses trois enfants, donna à Salem le pays de Roum et les nations voisines, à Toudj les Turcs et les nations voi-

[1] Comparez Ibn al-Fakîh, ٢٣٤, 10, et Yâkout II, ١٩, 6. (Note de l'éditeur.) Maçoudi a parlé plus haut des vents chauds de l'Irâk et il les a comparés au vent *Mériçïeh* de l'Égypte (page 28).

[2] Le poète Abou Dolaf est plusieurs fois cité dans les *Prairies d'or.* Le premier de ces deux vers s'y trouve (t. III, p. 132). Tous deux sont rapportés par Ibn al-Fakîh, p. ٢٣٤.

[3] En lisant وَرَيْن au lieu de وَرَدْن. — Variante fournie par Yâkout, (II, ١٢, 11) : « et qu'ils ont balayé avec leurs queues les cœurs..... »

sines et à Iredj l'Irâk et les contrées voisines, qui tirèrent leur nom du sien. C'est ce qui a donné lieu à ces vers élogieux d'un de leurs poètes postérieurs à l'Islam[1].

Nous avons partagé notre royaume dans notre siècle comme on partage la viande sur l'étal.

Nous avons donné la Syrie et le pays de Roum jusqu'au point ou le soleil se couche à Salem, le vaillant.

A Toudj échut la Turquie; le pays de Turquie est possédé par un cousin[2].

Mais pour Irân nous avons conquis l'empire de Perse, et nous l'avons comblé de nos bienfaits.

D'autres pensent qu'Iranchehr signifie « pays des gens de bien », *Ir* étant dans l'ancien persan le nom collectif pour bon, excellent; c'est pourquoi le chef d'un pyrée s'appelait *Irbed,* c'est-à-dire chef des bons, des excellents. Ce terme ayant passé dans la langue arabe on en a fait *Herbed*[3].

Les Nabatéens rappellent qu'ils dominèrent dans ce climat à une époque reculée et que leurs rois furent les Nem-

[1] Comparez Kodâma (Ibn Khord., p. ٢٣٤, 178) qui donne comme Maçoudi à l'Irâk, le nom de cœur d'Iranchehr, *Dil-Iranchehr.* Niçabour est surnommé Ebreschehr ou Iranchehr (Yâkout); Ebrechehr en est le nom ancien (Nöldeke, *Gesch. der Perser und Araber,* 17, n. 2). Les vers qui suivent sont dans les *Prairies d'or* (II, 116), Ibn Khordadbeh (١٢, 12), Berûnî, Yâkout, Ibn Badroun. M. de Goeje les a relevés dans Nowairi (ms. de Leyde, 2 *d,* fol. 27 v°). — La légende du partage de la terre en trois portions par Aféridoun est la même que celle des trois fils de Noé donnant naissance aux trois grandes familles humaines. D'après le *Citradât,* 9 (Dînkart, VIII, 93, 9), Aféridoun, appelé Thraêtaona, partage le monde entre ses trois fils, Airya, Sairima et Tura. A Airya, il donne l'Iran, à Sairima, l'Occident, à Tura, l'Orient. — Le nom de Salem (Sairima) est lu souvent *Saram.* (Voyez Tabari, I, ٢٢٩, 14.)

[2] Ibn Khordadbeh donne ainsi le second hémistiche de ce vers : «le pays de Chine appartient à un cousin», et l'un des manuscrits fournit la variante : «le pays de l'Orient. . . ».

[3] Voyez S. de Sacy (*Les Prairies d'or,* t. IX, p. 315-316), et sur *Iran,* voyez Nöldeke, *Aufästze zur Persischen Gesch.* 1887, p. 147 et suiv.

rodites, parmi lesquels le Nemrod, contemporain d'Abraham, l'ami de Dieu. Nemrod était le titre de leurs rois[1]. Selon eux, les Perses occupaient alors les pays de Fars, d'el-Mahat et autres pays pehlvis qui furent dénommés d'après eux; mais le nom d'Iranchehr serait proprement Ariân Chehr, c'est-à-dire le pays des lions. Les lions sont, en effet, appelés par les Nabatéens *Ariân,* dont le singulier est *Ariâ.* Ils auraient été comparés aux lions à cause de leur courage et de leur grande valeur, de l'étendue de leur empire et de la force de leurs armées. Lorsque les Perses leur eurent imposé leur domination à la faveur des dissensions, des luttes, des discordes religieuses qui existaient parmi eux et de la désunion qu'il y avait entre les principautés de leur territoire, la tranquillité étant rétablie et l'union faite dans tout l'empire, ils se mêlèrent aux Perses et, pour en être protégés, ils rattachèrent à leur race leur propre origine. Quand vint ensuite l'Islam, la majorité d'entre eux persévéra dans cette conduite; ils renièrent le nom de Nabatéens dont le prestige était perdu, et ils crurent s'illustrer davantage en se rattachant aux anciens rois de Perse. C'est à quoi un poète moderne fait allusion en disant :

Oh siècle malheureux, quelle n'est pas ton erreur! L'humble s'est élevé et le noble est tombé.

[1] On lit dans les *Généalogies des Arabes* (Manuscrit 5019 de la *Bibl. nat.*, f° 29): « On dit que les Nabatéens sont fils de Saroug, fils d'Arou, fils de Fâleg, fils de Shalih, fils de Sem, fils de Noé, et que Nemrod est frère de Saroug. Ibn Kotéïbah dit que les Nabatéens sont ainsi nommés parce qu'ils surent découvrir les sources et conduire les eaux, لانباطهم المياه; ils sont les premiers qui canalisèrent les cours d'eau, انبط الانهار, taillèrent les arbres et cultivèrent la terre. Ils constituaient en 'Irâk, la noblesse et le peuple, اهل البيت وادنا العراق, Bokht-Nassar leur appartient. On en fait le fils de Tenouzrad, تنوزراد, fils de Senhârîb, fils de Darias, دارياس, descendant de Nimroud. On dit aussi que les Nabatéens descendent de Nabît, نبيط, fils de Mâch, fils d'Aram, fils de Sem, fils de Noé. »

L'âne est en liberté dans le jardin, et le cheval de sang demeure attaché sans fourrage.

Les villageois se prétendent tous issus de Kesra, fils de Kobad; où donc sont les Nabatéens?

On donne souvent au Sawâd ou Irâk les limites suivantes : à l'Ouest et dans la région du haut Tigre, du côté d'Atour ou Moçoul, les deux villages dont l'un, appelé Alt, est à l'Orient du Tigre[1], dans le district de Bozourdjasabour, et dont l'autre, appelé Harba, est situé vis-à-vis le premier, à l'Ouest du fleuve, dans le district de Maskin; à l'Orient la péninsule qui s'avance dans la mer de Perse et qu'on désigne sous le nom de Mïân Roudân, dans le nôme de Bahman Ardéchîr, en avant de Basrah du côté de la mer. La distance entre ces deux points est de 125 parasanges. Au Nord la limite part de la montée de Holwân, et elle aboutit au lieu appelé el-Odaïb, au delà d'el-Kadiçïah, vers le Sud. La distance entre ces deux points, c'est-à-dire la largeur du Sawâd est de 80 parasanges[2]. Le produit des deux dimensions donne 10,000 parasanges [carrées]. La parasange vaut 12,000 coudées de la coudée *mursaleh;* comparée avec la coudée des arpenteurs ou coudée *hachémi,* elle en vaut 9,000[3], ce qui équivaut à 150 chaînes (*achl*), et en arpents (*djerib*) à 22,500 arpents. Cette dernière me-

[1] Les manuscrits portent : à l'Occident. Comparez Yâkout III, p. ۱۷۴, 21 et suiv. (Note de l'éditeur.)

[2] Ces limites sont celles que fixa le khalife Omar lorsqu'il fit mesurer le Sawâd pour établir l'impôt. Les chiffres concordent avec ceux que donne Ibn Khordadbeh (p. ۱۴, 11). Le passage d'Ibn Khordadbeh sur l'impôt du Sawâd est reproduit dans le ms. 2214 de la *Bibl. nat.,* fol. 22, Traité de géographie ressemblant à celui d'Istakhri.

[3] En effet, la coudée *mursaleh* (commune) est une coudée équivalente à 6 *kabdah,* قبضة, de 4 doigts chacun, soit à 24 doigts, au lieu que la coudée *hachémi* vaut 8 *kabdah* ou 32 doigts. Donc 12,000 coudées *mursaleh* valent 9,000 coudées *hachémi.* Comparez Sauvaire (d'après Maverdy), *Matériaux,* etc. (*Journ. asiat.,* 8e série, t. VIII, p. 521).

sure n'est autre chose que le achl carré[1]. En multipliant ce chiffre par le nombre des parasanges qui est 10,000 parasanges, on obtient 225 millions d'arpents. De ce produit les intendants du fisc retranchent par une évaluation approchée un tiers pour la superficie occupée par les montagnes, les collines, les dunes, les marais, les terrains salins, par le tracé des chemins et des routes, par le lit des fleuves, par l'emplacement des villes et des bourgs, et en général pour tous les lieux qui ne sont pas livrés à la culture. Ce tiers étant de 75 millions d'arpents, il en reste 150 millions dont une moitié est inculte et dont l'autre moitié, qui est cultivée, comprend les plantations de palmiers, la vigne et les autres arbres avec les terres qui donnent des récoltes tous les ans.

L'impôt dans le Sawâd, aux époques nabatéenne et perse, fut toujours prélevé en nature jusqu'au temps de Kobad, fils de Firouz[2]. Ce roi mit un impôt de deux dirhems sur chaque arpent et rendit l'arpentage des terres obligatoire; il donna aux propriétaires la libre jouissance de leurs biens qui leur était interdite naguère jusqu'au moment du partage. Il mourut avant la fin de cette opération. Anouchirwân, qui régna après lui, l'acheva, et il commença à prélever l'impôt selon ces règles. Le revenu en fut la première année de 150 millions de dirhems, à un mitkal le dirhem. Khosraw Eberwiz, fils de Hormuz, fils d'Anouchirwân, fils de Kobad, perçut de son royaume, dans la 18e année de son règne, un impôt en monnaie de 420 millions de mitkal, ce qui fait pour le dirhem, poids correspondant à 7/10 mitkal, 600 millions de dirhems[3]. Il possé-

[1] Il y a dans les manuscrits, تكسير فرسخ, une parasange au carré. Comparez le *Mefatih el-Oloum*, éd. Van Vloten, 1895, page ٦٦, au mot جريب. Le djérib vaut 3,600 coudées carrées.

[2] Voyez Nöldeke, *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden*, p. 241 et suivantes.

[3] Les manuscrits portent 707. L'éditeur a corrigé d'après Ibn Khor-

dait alors le Sawâd et le territoire de l'Adjémi, moins les provinces de l'Ouest; Hît marquait l'extrémité de son empire, et tout le pays au delà, c'est-à-dire Moçoul, la Mésopotamie et la Syrie, était aux mains des Romains. Plusieurs de ces provinces sont encore aujourd'hui ce qu'elles étaient de son temps. Leur territoire n'a pas été envahi[1] et les races qui les habitaient n'ont pas péri. Puissent seulement leurs princes et leurs gouverneurs avoir la crainte de Dieu tout d'abord, puis l'habileté, le courage, la justice, la tempérance, l'autorité, afin que les affaires soient en règle et que l'administration soit bien ordonnée. Ils auront alors les richesses qui scellent les fondements du pouvoir, qui font prospérer les provinces, qui garnissent les frontières, et renversent les ennemis. Car ils marcheront dans la voie de la justice qui conduit aux règnes longs et paisibles. C'est sur la justice qu'est monté l'univers. Il n'est point douteux qu'il ne se soutienne par le droit qui est la balance que le Seigneur tient sur la terre entre ses serviteurs. Aussi sa sagesse n'est-elle soumise à aucune inclinaison, à aucune hésitation. Quiconque blesse le droit, tranche son propre bonheur et met fin à la paix de ses jours. Outrager ses sujets, c'est évoquer le malheur.

Le Sawâd comptait à l'époque perse 12 nômes (*Kourah*) dont le nom perse était *Istân*, et des districts (*tassoudj*) au nombre de 60, dont chaque nôme contenait plusieurs. Le sens de *tassoudj* est contrée. Cette division fut modifiée dans la suite des temps à cause des envahissements du Tigre et du déplacement de son lit. Le fleuve coulait dans Djoukha; il se détourna et submergea le district d'et-Tartour dans le

dadbeh, p. ١٥, 12. Comparez Tabari I, ١٠٤٢, 5, et Nöldeke, *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden*, p. 355. — Voyez, sur le rapport ordinairement admis par les Arabes : 7 mitkal = 10 dirhems, et sur l'évaluation de la somme perçue par Eberwiz, la note de Nöldeke.

[1] Variante d'après Kodâma (p. ٢٥٢, 192) : «les terres et les habitants n'y font pas défaut».

pays de Kaskar, ainsi que d'autres lieux, en sorte qu'ils se sont changés en marais, comme nous les voyons de nos jours, sur une étendue de plusieurs journées de marche, entre Wâçit et Basrah. Ce territoire est appelé de notre temps dans le diwân impérial, marais du Bérîd. Le district de Djoukha fut ruiné; il était le plus fertile du Sawâd et ses habitants étaient les meilleurs de la province. Il faut encore signaler la réunion du nôme de Holwân, que l'on appelait anciennement Châd Firouz, au Djébal. Le nombre des nômes du Sawâd fut ainsi ramené à 10 nômes comprenant 48 districts. Ce pays fut ensuite dépeuplé et dévasté par les inondations qui le submergèrent, par les émigrations et les grands déplacements, les famines, l'injustice et l'oppression des Turcs et des Deïlémites qui s'en rendirent maîtres, toutes choses dont il a souffert jusqu'aujourd'hui, soit l'an 345, sous le khalifat d'el-Mouti.

Un savant a décrit le caractère de ceux qui habitent cette contrée célèbre de l'Irâk. Ce sont, dit-il[1], des gens à l'intelligence vigoureuse, aux passions nobles, aux qualités équilibrées, habiles dans toutes sortes d'arts; leurs membres sont proportionnés, leurs humeurs mélangées en parties égales, leur teint est brun, couleur qui tient le plus exact milieu entre les autres; on peut connaître que les humeurs sont mélangées en quantités égales dans l'intérieur de leurs corps, par cet équilibre qui paraît à l'extérieur dans leur teint et dans la proportion de leurs membres. Ils sont les plus beaux des hommes par les couleurs et les traits du visage, et les plus parfaits par la douceur du caractère et par l'esprit; gens de savoir et de bien, ils doivent ces qualités à ce que le climat de leur contrée participe également de la chaleur du Sud et du froid du Nord; Jupiter est l'astre auquel ils sont soumis, parce qu'il participe également du froid de la sphère de Saturne et de la

[1] Comparez Ibn al-Fakîh, p. ١٦٢. (Note de l'éditeur.)

chaleur de Mars. Ils ont donc reçu une juste mesure des avantages de toutes les contrées, et à l'harmonieuse complexion de leurs corps répond la délicatesse de leur intelligence et la sûreté avec laquelle elle saisit toutes choses. Comment ne seraient-ils pas tels, eux qui sont les maîtres des deux *ambassadeurs*, les seigneurs des deux *auxiliaires*, le Tigre et l'Euphrate et des quarante-huit cantons?

Farazdak dit dans une satire contre Ibn Hobeïrah :

As-tu donné en proie l'Irâk et ses deux *ambassadeurs*, à un Fazarite à la main légère [1] ?

Bacchâr, fils de Bourd, dit :

Les deux *ambassadeurs* apportent à Obollah l'eau de leurs rivières, boisson qui n'est pas illicite.

Et un autre dit : ces deux fleuves sont les éclaireurs [2] des gens de l'Irâk; ils ne trompent point.

La région où se trouve Médinet es-Salâm (Bagdad) est la plus excellente de la terre sous le rapport des biens essentiels et de l'alimentation. Car les biens les plus précieux de ce monde, après la sûreté, la santé, l'honneur et le pouvoir, sont la pureté de l'eau et de l'air. D'ailleurs les premiers fleuves du monde sont le Tigre et l'Euphrate, quoi qu'en disent les Égyptiens qui mettent au premier rang le Nil, et le lieu le meilleur de la terre a été dans tous les temps, si l'on compare les divers lieux les uns aux autres et les divers pays entre eux, celui du confluent du Tigre et de l'Euphrate. En effet, dans certains pays, l'été est bon; mais l'hiver y est si mauvais que les profits des fabricants et les

[1] Comparez Mobarrad, ٣٧٩, 12; *Fragm. hist.*, ٨٣. (Note de l'éditeur.)

[2] الوافدان, *les deux ambassadeurs;* الرافدان, *les deux auxiliaires.* Cette dernière désignation du Tigre et de l'Euphrate n'est pas inconnue : voyez le Kamous. Le terme رائدان, *éclaireurs*, compare ces fleuves à deux éclaireurs chargés d'aller à la recherche de l'eau dans le désert en avant d'une caravane.

IMPRIMERIE NATIONALE.

commandes industrielles sont suspendus à cause de la rigueur du froid et de la persistance des neiges. En d'autres pays, au contraire, l'hiver est bon, mais l'été est mauvais à cause de la chaleur, de l'humidité, des insectes et des reptiles qui empêchent de porter des habits de travail et de s'appliquer aux métiers et aux arts. C'est une peine pour nous d'avoir été forcé de quitter cette ville où nous sommes né et où nous avons grandi. Le sort nous a séparé d'elle, et la distance est grande entre elle et nous. Bien loin est notre demeure; rares sont ceux qui nous visitent. C'est le caractère de ce temps que de tout séparer, la condition de ce siècle que de tout disperser[1].

Abou Dolaf el-Kaçim, fils d'Yça el-Idjli, a dit très bien en ce sens :

Oh! Malheur de ce temps qui nous a jetés dans toutes les directions à l'Orient et à l'Occident!

Arrête-toi près de celle que nous aimons, toi qui t'es envolée avec celle qu'ont atteinte des malheurs accablants.

Un autre a dit :

Pays où j'ai ma société, mes gens, mon voisinage : nous semblons y oublier[2] ce qui nous est pourtant le plus cher.

Si nous n'avions un ardent désir de revoir notre patrie et un vif regret du lieu où s'est passée notre jeunesse, nous ne nous serions pas arrêté à de semblables réflexions. Un sage a dit[3] qu'un signe de la fidélité d'un homme et de sa louable fermeté dans ses engagements est l'envie de revoir ses frères et le regret de ses foyers, et que c'est un signe de droiture d'âme que d'être attaché au lieu de sa naissance et que d'avoir un grand amour pour sa patrie. Un autre a dit

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. III, p. 131, 133.

[2] L'éditeur nous fournit la correction : نَتَنَاسَى الشَّىءُ.

[3] Comparez Ibn al-Fakîh, p. ٢٣٨. (Note de l'éditeur.)

aussi : Dieu fait prospérer le pays par l'amour du foyer, et c'est marque de noble race que le désir du lieu natal.

Beaucoup d'astronomes anciens et modernes, traitant de Bagdad, ont dit: la latitude du milieu du troisième climat, c'est-à-dire sa distance à la ligne équatoriale, est de 30° 32′; la latitude du milieu du quatrième climat est de 36 degrés; et ils ont ajouté : la latitude de Bagdad est de 33° 9′. Bagdad serait donc, d'après eux, situé presque à égale distance des centres de ces deux climats, le troisième et le quatrième. Mais un plus grand nombre de savants est d'avis que Bagdad appartient, comme nous l'avons dit, au quatrième climat. Parmi eux sont Marinus, Dorothée[1] et d'autres astronomes anciens. La latitude d'un lieu est sa distance à la ligne équatoriale, ou, si vous préférez, c'est l'élévation du pôle au-dessus de ce lieu; si le lieu est dans l'hémisphère Nord, l'élévation du pôle Nord, et s'il est dans l'hémisphère Sud, l'élévation du pôle Sud. En effet, toutes les fois qu'une ville est éloignée d'un degré de plus de l'Équateur, l'un des pôles s'élève d'un degré, et l'autre s'abaisse d'autant. La longitude est la distance d'une ville à l'Occident, souvent aussi c'est sa distance à l'Orient[2]. De l'Occident à l'Orient, il y a 180 degrés. La latitude de Bagdad est donc de 33 degrés et sa longitude, de 70 degrés. La latitude de Damas est la même que celle de Bagdad et sa longitude est de 60 degrés. La latitude de la ville de Kaïrawan dans le pays d'Ifrikïah et dans la terre du Magreb est encore la même; la même aussi celle de Jérusalem, de Césarée, de Sidon, de Tyr, d'Antioche, de

[1] Dorothée est un géomètre et astronome fameux du temps de Julien l'Apostat.

[2] Ptolémée a compté les longitudes de l'Ouest à l'Est à partir des îles Fortunées (îles Canaries), à l'exemple de Marin de Tyr. Hipparque les avait comptées, tant vers l'Est que vers l'Ouest, à partir du méridien de Rhodes. L'idée de faire partir les longitudes de l'Ouest ou de l'Est se rattache à celle de la coupole reposant sur le disque de la terre; l'origine des longitudes, ou plus exactement des *longueurs*, serait prise de la naissance de la voûte céleste, de l'Occident à l'Orient.

la ville de Sirdjan en Karmanie. Les pays dont la latitude est de 30 degrés sont le Caire en Égypte, Basrah, Chiraz, Chînîz, Djennaba, Mehroubân, Touwadj dans le Fars, Kandahar dans la terre du Sind. Les pays dont la latitude est de 36 degrés sont la ville d'Alep de la province de Kinnesrin (Chalcis), dans la terre de Syrie, Manbedj, Balès, er-Rakkah, Nisibis, Nehawend dans la province d'el-Mahat, Hamadan, Tarsous sur les frontières syriennes, Koumm, Rey, Moçoul, Beled, Somaisat (Samosate), Djisr Manbedj, Debawend, Koumès, la ville de Niçabour, Boukhara, Samarcande, Osrouchnah (Ochroûsanah), dans le pays du Khoraçân.

Toutes les villes dans les divers climats sont situées sur une même ligne, quoique les personnes peu instruites dans cette matière aient une opinion contraire, parce qu'elles voient ces villes occuper des positions très diverses et fort distantes les unes des autres en longitude comme en latitude. De même tous les climats sont en ligne droite; je l'ai constaté sur le dessin qu'en donnent la mappemonde d'el-Mamoun et les autres cartes[1].

Les climats des lieux diffèrent même s'ils ont, comme nous l'avons dit, des latitudes ou d'autres conditions communes, par suite de certaines circonstances particulières. Par exemple s'il y a des vapeurs froides dans les profondeurs de la terre, et qu'elles apparaissent au dehors en certains lieux, alors même que ces lieux sont soumis à des planètes dont l'influence est chaude, l'influence du froid de la terre y domine et détruit l'action des astres. C'est ce qui se produit sur les crêtes montagneuses (*serawat*) des pays bas appelés *Téhamah;* il y a trois de ces crêtes entre le Téhamah et le Nedjd, dont la plus proche est à Waddj ou et-Taïf et dont la plus éloignée est proche de Sana dans la terre de l'Yémen. Les *serawat* sont des terres hautes ou des montagnes

[1] Cette réflexion de Maçoudi est naïve; on s'étonne, connaissant son sens critique, qu'il ait une si grande confiance dans les cartes.

élevées qui devraient être chaudes par l'influence des astres, mais que les vapeurs terrestres paraissant au dehors et dont l'influence domine sur le pays, rendent froides. Il en est de même pour Damas; sa latitude est égale à celle de Bagdad comme nous l'avons dit; le climat devrait donc y être aussi chaud qu'à Bagdad; mais le froid y domine à cause de la fraîcheur émanée des vapeurs de la terre, qui règne sur le pays. Inversement il y a des lieux du globe qui sont soumis à l'action des planètes dont l'influence est froide; mais des exhalaisons chaudes y sortent en abondance des cavités terrestres, elles combattent l'action des astres et font dominer la leur, et la chaleur devient en ce lieu aussi grande qu'en beaucoup de régions chaudes. Il y a aussi des points du globe sur lesquels l'influence chaude des astres est plus puissante que celle des exhalaisons froides qui y sont répandues, et où les astres font loi; d'autres où l'influence des exhalaisons chaudes est combattue par les astres dont l'influence est froide, et où les astres l'emportent et font loi. Quant aux causes autres que celles-là, il serait long de les mentionner. On les trouve dans les livres des anciens exposées et expliquées, et dans nos précédents ouvrages déjà cités nous avons donné le nécessaire sur ce sujet. Cela nous dispense d'y revenir dans ce livre, où nous nous sommes imposé la condition d'être court et succinct et de dire en peu de mots ce qui suffit à ceux qui ont le désir de s'instruire.

Tout ce qui est situé au sommet de la convexité de la terre et au delà à l'Orient est plus haut par rapport aux gens qui habitent l'Occident du globe[1], et cela pour plusieurs motifs : le premier, que l'Orient est le lieu d'où se lèvent les astres

[1] Au sommet de la convexité (de la coupole, *kobbah*) de la terre. Ce n'est plus ici le ciel qui a la forme d'une coupole; c'est la terre elle-même qui a celle d'une montagne pointue, d'un cône. Ou plutôt on retrouve dans le langage de Maçoudi, qui, du reste, a peu de netteté, l'antique conception de la terre comme montagne, qui semble avoir passé de l'Assyrie dans la Bible.

et d'où paraissent les jours, tandis qu'à l'Occident les astres s'abaissent et se couchent; le second, que l'Orient est mâle et l'Occident femelle; à celui-là sont affectés les astres mâles, à celui-ci les astres femelles, et le principe mâle est toujours au-dessus du principe féminin; le troisième, que la sphère s'élève quand elle se meut vers l'Orient, et, quand elle se meut vers l'Occident, elle s'abaisse; le quatrième, et c'est là le motif essentiel et établi par des observations comparées, consiste en ce que nous trouvons le pays de Perse plus haut que l'Irâk, l'Irâk plus haut que la Syrie, la Syrie plus haute que l'Égypte et Alexandrie; en effet les calculateurs de Bagdad tels que Mohammed fils de Mouça el-Kharezmi, Yahya fils d'Abou Mansour, Sanad fils d'Ali, Abou Machar et autres, ont trouvé que la latitude de Bagdad comptée à partir de l'Orient était de 110 degrés; ils entendent par là la distance de l'horizon de la voûte céleste au méridien de Bagdad; ce résultat est fourni par l'observation de l'heure moyenne des éclipses dans différents lieux éloignés les uns des autres. Ptolémée, d'après ce que rapporte Théon d'Alexandrie, avait trouvé que la longitude d'Alexandrie comptée à partir de l'Orient était de 119 degrés et demi. Si nous retranchons de cette latitude celle de Bagdad, il reste 9 degrés et demi. Nous disons donc que le soleil se lève à Bagdad plus tôt qu'à Alexandrie de $\frac{2}{3}$ d'heure moins $\frac{2}{3}$ de $\frac{1}{10}$ d'heure[1]. Des différences analogues se produisent entre les pays de diverses latitudes; ainsi la hauteur du pôle Nord au-dessus de l'horizon de Sana dans le pays de l'Yémen est de 14 degrés et demi, et sa hauteur à Bagdad est de 33 degrés et une fraction; c'est pourquoi les jours sont plus longs dans un pays et plus courts dans l'autre. Entre autres indices de ce fait, on peut remarquer que la hauteur de Soheïl lors de sa culmination est dans l'Yémen de 23 degrés; dans l'Irâk l'astre paraît sur

[1] L'éditeur remarque que ce calcul n'est juste que si l'on néglige un demi-degré. Maçoudi aurait en effet dû trouver $\frac{2}{3}$ d'heure moins $\frac{1}{30}$ d'heure.

la ligne de l'horizon et dans le Khoraçân il est invisible. Les Ourses ne se couchent pas dans cette dernière contrée, elles se couchent dans l'Yémen. On pourrait faire bien des remarques semblables.

Le vizir de Motewekkil[1], Obéïd Allah, fils de Yahya fils de Khakan, ayant été exilé par el-Moustaïn à Barkah en l'année 248[2], arriva à Alexandrie dans le pays d'Égypte, et il vit que la lueur du soleil couchant rougissait encore le haut du phare. Il crut que, puisqu'il jeûnait, il était obligé de ne pas manger avant que le soleil fût couché pour tous les lieux du globe; cependant Dieu a seulement ordonné à chaque peuple de jeûner jusqu'à ce que le soleil soit couché dans la contrée qu'il habite, puisque le temps de son coucher varie avec les lieux, et qu'il se couche dans les pays d'Orient avant de se coucher dans les pays d'Occident, de même qu'il se lève en Orient avant de se lever en Occident. Nous avons rapporté plus haut ce que les astronomes ont dit à ce sujet. Cela d'ailleurs peut avoir des causes dont Dieu s'est réservé le secret. Obéïd Allah ordonna donc à un homme de monter en haut du phare d'Alexandrie, muni d'une pierre, d'observer le moment où le disque du soleil disparaîtrait et de jeter alors la pierre. L'homme obéit et la pierre vint heurter la terre après la dernière prière du soir. D'après cela il décida qu'à l'avenir il mangerait après la dernière prière du soir lorsqu'il jeûnerait dans le même temps. A son retour à Sorra-men-Râ il ne mangea qu'après cette dernière prière, convaincu que telle était la loi et que les temps s'équivalaient. Il n'est pas possible de pousser plus loin l'ignorance de la loi divine et des règles qui gouvernent le lever et le coucher du soleil.

Aristote dit, dans son « Traité de la Météorologie »[3], qu'il existe dans la région orientale, vers le Sud, une montagne

[1] Pour tout ce récit, voyez Makrîzî, I, p. ١٥٩ et suiv. (Note de l'éditeur.)

[2] Voyez les *Prairies d'or*, t. VII, p. 325.

[3] *Météorologie*, édit. Ideler, I, p. 50. (Note de l'éditeur.)

très haute; la preuve de sa hauteur est que le soleil ne se couche pour elle qu'après trois heures de nuit, et qu'il s'y lève trois heures avant le matin.

Le phare d'Alexandrie[1] est l'un des édifices merveilleux du monde. Il fut bâti par l'un des Ptolémée[2], princes grecs qui régnèrent après la mort du roi Alexandre, fils de Philippe, lors des guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Romains sur terre et sur mer. Ils établirent ce phare comme une vigie, en disposant dans le haut un grand miroir fait d'une sorte de pierre en lames transparentes, qui leur permettait de voir les navires arrivant de Rome à une distance où la vue n'aurait pu les atteindre. Avertis du danger par ce miroir, ils se disposaient à empêcher l'approche des vaisseaux ennemis. La hauteur du phare est aujourd'hui de 230 coudées environ; elle était anciennement à peu près de 400 coudées. Il a été ruiné avec le temps et par l'effet successif des tremblements de terre et des pluies. Il pleut beaucoup dans le pays d'Alexandrie; son régime n'est pas celui du Caire où, ordinairement, il ne pleut que très peu. Nous rapporterons dans la suite de ce livre ce que l'on dit à ce sujet et ce qui cause cette rareté des pluies.

L'édifice se compose de trois parties superposées. Jusqu'à une limite voisine de la moitié et plus haute que le tiers, il a un plan carré, et est bâti de pierres blanches. Cette partie a environ 110 coudées. Au-dessus le plan devient octogone, et les matériaux sont les briques et le plâtre, sur une hauteur de 60 et quelques coudées; tout autour est un espace où l'on peut circuler[3]. La partie supérieure est arrondie.

[1] Voyez encore Makrîzî pour tout ce passage relatif au phare d'Alexandrie.

[2] Voyez dans les *Prairies d'or* (t. II, p. 431 et suiv.) d'autres traditions concernant les constructeurs du phare d'Alexandrie.

[3] D'après les *Prairies d'or* (t. II, p. 439), il y avait un véritable labyrinthe à l'intérieur du phare. La phrase de notre livre s'accorde mieux avec la description très précise des escaliers, des chambres et des couloirs du phare, que fait Edrisi (éd. Dozy et de Goeje, p. ١٣٩).

Ahmed, fils de Touloun, émir de Misr, d'Alexandrie et de Syrie, restaura une portion du phare, et il le surmonta d'un dôme en bois auquel on accédait par l'intérieur au moyen d'une pente en limaçon unie et sans gradins. Dans le côté oriental du phare est une tablette en plomb portant une inscription grecque; la hauteur de chaque caractère est d'une coudée et sa largeur est d'un empan; cette tablette est placée à environ 100 coudées au-dessus du sol. L'eau de la mer baigne la base de l'édifice. L'angle occidental, exposé aux flots, ayant été ruiné, fut rebâti par Abou'l-Djeïch Khomaraweïh, fils d'Ahmed fils de Touloun. La distance entre le phare et la ville d'Alexandrie est aujourd'hui d'environ un mille. L'édifice s'élève à l'extrémité d'une langue de terre enserrée des deux côtés par la mer, à l'entrée du port (*mina*) d'Alexandrie. Il ne s'agit pas ici de l'ancien port, car l'ancien port est dans la vieille ville et les vaisseaux n'y font pas escale, à cause de son éloignement des quartiers fréquentés. (On nomme *mina* le lieu où les vaisseaux font escale.) Les habitants d'Alexandrie ont gardé la tradition qu'il y avait autrefois entre le phare et la mer une distance égale à celle qui sépare aujourd'hui la ville du phare; mais les eaux de la mer ont en peu de temps recouvert cet intervalle et leur crue continue.

Au mois de Ramadân de l'an 344, la partie supérieure du phare, sur une hauteur de trente coudées environ, s'écroula dans un tremblement de terre qui fut senti à la même heure dans le pays de Misr et dans beaucoup de localités de la Syrie et du Magreb, comme le montrèrent les renseignements qui parvinrent dans la suite. Nous nous trouvions au Caire; il y eut une phase vraiment critique et terrible qui dura environ une demi-heure de temps moyen. C'était à midi, le samedi 18 du mois, correspondant au 5 du second Kanoun, dans le calendrier syrien, au 9 de Dîmâh selon le calendrier perse et encore au 9 du mois copte de Tôbah.

Nous avons visité la plupart des lieux renommés pour la

fréquence et l'intensité des tremblements de terre qui s'y font sentir, comme le pays de Sîraf situé sur le rivage du Fars, entre la montagne et la mer, le pays d'es-Saïmarah dans le Mihrdjân Kadak, Maçabadân dans le territoire du Djébal, assis au pied d'une haute montagne appelée Koubar, la ville d'Antioche de la province de Kinnesrin et de la région d'el-Awasim dans la terre de Syrie, située au pied d'une montagne abrupte, le pays de Koumès où les tremblements de terre sont excessivement fréquents; des sources s'y perdent et ressortent ailleurs par suite de ces phénomènes; c'est une contrée fertile en perturbations. Entre le pays de Koumès et Niçabour s'élève une haute et longue chaîne de montagnes, où l'eau, les bois, les fruits sont en abondance et les vallées nombreuses; elle est habitée par des ascètes qui se nourrissent de ses fruits et qui vivent dans les cavernes et les grottes que ces lieux recèlent. On appelle cette chaîne mont de Mourdjân, du nom d'un bourg situé dans son voisinage. La montagne s'étend depuis ce bourg jusqu'à un bourg de la province de Niçabour, connu sous le nom de Hafdarah[1], ce qui signifie les sept portes. Là commence la province du Khoraçân; Koumès en effet constitue une province à part, comprise entre celles de Rey et du Khoraçân, et renfermant les villes de Bestam, Simnan, Damegan. Le district de Koumès possède encore une autre grande chaîne qui le sépare du Tabaristan et que l'on nomme le Karn.

Nous avons visité aussi la ville d'Amol, qui est dans l'ombre de la haute montagne appelée le Debâwend et que l'on dit être la plus haute montagne du monde, ainsi que de nombreuses villes du Tabaristân et d'autres contrées.

Mais je n'ai été témoin d'aucun tremblement de terre qui fût plus affreux que celui-là ni qui durât plus longtemps; j'en exprimerais l'effet en le comparant à quelque

[1] Ibn Rosteh, p. ١٧٠, fournit la variante *Hafdar* هفدر. L'éditeur a lu d'après le sens «les sept portes» qu'a ce nom.

énorme machine qui frotterait la terre par-dessous, qui passerait sous la terre en l'agitant et la secouant, comme quelque chose de plus grand qu'elle qui la repousserait en produisant dans l'air le bruit d'un grand roulement. Cependant, grâce à Dieu, les hommes furent généralement saufs, et les dégâts furent peu importants.

Des villages, des bourgs nombreux, de vastes territoires habités des pays de Kich et de Nasaf, dans la partie du Khoraçân qui avoisine Samarcande furent ruinés antérieurement par des tremblements de terre successifs qui eurent leur point de départ du côté de la Chine et qui aboutirent au pays de Ferganah. Un grand nombre d'hommes périrent dans ces contrées; il y eut des lieux qui furent transformés en marais aux eaux noires et puantes; des villages furent réduits en cendre, écrasés par les pierres au pied de montagnes ardues, inaccessibles. Tout cela est bien connu dans le Khoraçân et dans d'autres régions.

Nous avons rapporté dans nos ouvrages précédents ce qu'ont dit les docteurs musulmans et autres des tremblements de terre, de la façon dont ils se produisent, des ruines et des crevasses qui en résultent et de ce qu'ils sont en eux-mêmes. Ayant traité des sept climats, des mesures qui en ont été données en longitude et en latitude, et ayant décrit le quatrième climat, montré sa prééminence sur tous les autres, et parlé de ce qui touchait à ces sujets, nous allons traiter des mers, de leur nombre, de leurs dimensions et de tout ce qui s'y rapporte.

LES MERS, LEUR NOMBRE, LEURS DIMENSIONS EN LONGITUDE ET EN LATITUDE, LEUR ISOLEMENT OU LEURS COMMUNICATIONS; GRANDS FLEUVES QUI S'Y JETTENT; ROYAUMES QUI LES ENTOURENT, ET AUTRES CHOSES QUI TIENNENT À CE SUJET.

[Page 50.]

Des opinions diverses ont été émises par les anciens et les modernes, touchant les mers, leur nombre, leur étendue, leurs longueurs et leurs largeurs, leur jonction ou leur isolement, leur flux et leur reflux, et les autres particularités qu'elles présentent. Nous rapporterons les opinions les plus justes et les plus généralement admises en ces matières et nous les éclaircirons; nous nous sommes appliqué à cette étude une grande partie de notre vie, et nous avons dépensé beaucoup de peines pour voir et pour nous informer, nous arrêtant surtout sur les points dont il nous semblait que la science serait peu accessible ou l'intelligence difficile à d'autres qu'à nous. Nous parlerons d'abord de la mer d'Abyssinie, parce qu'elle est la plus grande qui se trouve dans la terre habitée, et qu'elle occupe la situation la plus glorieuse, le rang le plus éminent, à cause des puissants empires qu'elle baigne, des richesses spéciales en perles précieuses, en baumes et aromates de toutes sortes, qu'offrent ses profondeurs, ses îles et ses bords. C'est ce que nous allons exposer avec brièveté et concision.

LA PREMIÈRE MER OU MER ABYSSINIENNE.

[Pages 51-56.]

La mer Abyssinienne est la mer de Chine, du Sind, de l'Inde, des Zendj, de Basrah, d'Obollah, de Fars, de Karmanie, d'Oman, du Bahréïn, du Chihr, de l'Yémen, d'Eï-

lah, de Kolzoum dans le pays d'Égypte, et d'Abyssinie. Il n'y a pas dans la partie habitée du globe de mer plus grande; elle est égale en longueur à la ligne de l'Équateur depuis l'extrémité du pays d'Abyssinie à l'Occident, jusqu'à l'extrémité du pays d'Inde et de Chine à l'Orient. Sa longueur, ainsi comptée, d'après les savants qui se sont occupés de la mesure de la terre et de la représentation sur la sphère des longueurs et des largeurs[1] de ses différentes parties, est de 8,000 milles; son étendue en largeur dans l'hémisphère Nord est de 2,700, d'autres disent de 1,900 milles. Cette dernière évaluation est celle de Ptolémée et d'autres géographes antérieurs et postérieurs à son époque; les derniers savants qui l'aient admise dans l'Islam sont Yakoub, fils d'Ishak Al-Kendi, dans son « Traité sur les mers, le flux et le reflux, etc. » et son disciple Ahmed fils d'et-Tayeb[2], dans un traité qu'il a composé sur « ce qu'il y a d'utile à connaître des mers, des montagnes et des fleuves ». Ptolémée a fait rentrer cette mer dans les limites de la terre habitée; il dit qu'elle se termine à une terre inconnue dans le Sud. D'autres ont évalué sa longueur à 4,500 parasanges et ils l'ont faite égale à sa largeur; les partisans de la première évaluation ont rejeté celle-ci, en raison de cette objection : 4,500 parasanges équivalent à 18,000 milles puisque la parasange vaut 4 milles, du mille de 3,000 coudées. La longueur de cette mer serait donc les $\frac{3}{4}$ de la circonférence du globe, qui a 24,000 milles, et sa largeur serait aussi les $\frac{3}{4}$ de celle du globe. Le reste de la surface de la terre que ne couvrirait pas cette mer serait alors une très petite portion, par rapport à cette mer. Or il n'en est

[1] Comme Ptolémée, Maçoudi mesure les mers et les contrées en *longueur* et en *largeur*. Leur longueur, μῆκος, c'est leur dimension de l'Est à l'Ouest; leur largeur, πλάτος, c'est leur dimension du Nord au Sud. Les dimensions de la terre habitée dans son ensemble, sont plus grandes dans le premier sens que dans le second; c'est pourquoi on a appelé celles-là les longueurs et celles-ci les largeurs.

[2] Ahmed, fils d'et-Tayeb Serakhsi. Il fut précepteur, puis familier de Motadid qui le fit périr. 286 de l'hégire, 899 de J.-C.

pas ainsi. Cela montre que la première évaluation est plus exacte et qu'il faut s'y attacher.

Parmi les fleuves importants et célèbres qui se jettent dans cette mer, sont :

L'Euphrate. Il a sa source dans le sixième climat, dans la contrée de Kalikala (Erzeroum), sur les frontières de l'Arménie, au pied d'une montagne appelée Ifradkhemich[1]. Il traverse le pays de Roum, et il passe dans le voisinage de Malatïah, de Samosate, de Balès, de Rakkah (Callinice), d'er-Rahbah, de Hît et d'el-Anbar. Il donne naissance à plusieurs canaux comme le Nehr-Yça qui aboutit à Bagdad et qui portait autrefois le nom de Nehr er-Roufaïl[2], le canal d'es-Sarat et le canal de Sarsar. Tous ces canaux se déversent dans le Tigre. L'Euphrate se divise ensuite en deux bras; l'un d'eux s'infléchit légèrement vers l'Ouest; on l'appelle el-Alkami; il passe à Koufah et dans d'autres villes. Le second bras, appelé Soura, se dirige par la ville de Soura[3], vers en-Nîl et les Tofouf et il arrose plusieurs cantons du Sawâd; tous deux descendent dans les marais de Basrah et de Waçit, avant d'aboutir à la mer, et ils s'y réunissent au Tigre el-Aura que les Persans appellent Bahmanchîr[4]; c'est le Tigre d'el-Maftah, d'Obollah, et d'Abbadân. Le parcours de l'Euphrate, de son origine à son embouchure, est de 500 parasanges ou de 600, selon d'autres.

Le Tigre. Il est issu de sources situées dans le cinquième climat et dans la région d'Amid, au lieu appelé la citadelle d'Alexandre (Hisn Di'l-Karnaïn). Il passe à Djéziret Ibn

[1] Les *Prairies d'or* (t. I, p. 214) portent *Afradohos*, افردحس. Kodâma (p. ٢٣٣, 177) a *Baroudjis*, بروجس. Ibn Serapion a *Akradkhos*, اقردخس. Saint-Martin, *Mémoires*, I, 46, donne *Afradkhemisch*, افردخش, comme notre texte. M. Nallino croit que la vraie leçon est celle d'Ibn Serapion, Καρδοῦχοι à l'accusatif. (D'après l'éditeur.)

[2] Le texte de Kodâma (p. ٢٣٤) porte à tort ed-Dakil, الدقيل.

[3] Soura est le siège de la célèbre académie qui resta pendant huit siècles dépositaire de la science juive.

[4] Comparez Yâkout, I, p. ٧٧٠, 21. (Note de l'éditeur.)

Omar, à Baçourin, au tombeau de Sabour dans le pays de Karda[1], à Bâzabda, Bâhadrâ, Beled, Moçoul; il reçoit le grand Zab au-dessus du monastère dit monastère de Barkana dans le nôme d'el-Merdj, entre Moçoul et el-Hadîteh du côté de l'Orient à une parasange d'el-Hadîteh. L'origine de cette rivière est dans le pays de Mouchankhar limité à l'Aderbaïdjân et au Bâbagîch, soit entre la terre de Kouteïnah et Moçoul[2]. Elle descend d'une source qui jaillit au sommet d'une montagne, et elle est d'abord fortement colorée en rouge. Elle franchit des montagnes, des vallées, des terrains rocheux, où elle se clarifie. Après avoir traversé Bâchazza et la terre de Haftoun, elle se jette dans le Tigre comme nous l'avons dit. Sa longueur jusqu'à son confluent avec le Tigre est d'environ dix jours.

Le Tigre reçoit ensuite le petit Zab au-dessus et à un mille d'es-Sinn, au lieu dit Déïr Ibn Kamich. Cette rivière prend sa source au lieu appelé Deïnawer, dans la région montagneuse de Salak qui forme un canton de l'Aderbaïdjân, dans le voisinage de Chehrazour. La distance qu'il parcourt jusqu'au point où il se jette dans le Tigre est d'environ quinze jours.

Puis le Tigre traverse Bagdad, et, à sa sortie de la ville, il reçoit de nombreux affluents sur sa rive orientale, parmi lesquels la Daïâla[3], le Nehr-Bîn et le Nehrewan. Ce dernier sort des montagnes d'Arménie, de Sisar dans le territoire de l'Aderbaïdjân, de Chehrazour et d'es-Sâmagân; après la jonction de ces diverses branches il arrive au lieu appelé Bâsalwa du côté de Djouloula et de Khânikîn sur le chemin

[1] Comparez les *Prairies d'or* (t. I, p. 227). Karda قردى, y est écrit Bakirda بقردى (lisez باقردى). Djéziret ibn-Omar est, d'après Edrisi, une localité toute proche du mont Tamanin sur lequel s'arrêta l'arche de Noé. Les Arabes expliquent ce nom de *Tamanin* (quatre-vingts) par la légende qui porte à 80 le nombre des hommes sortis de l'arche.

[2] Comparez Yâkout, II, ٩٠٢. (Note de l'éditeur.)

[3] Les *Prairies d'or* (t. I, p. 228) ont Dialeh ذيالة.

du Khoraçân. Il prend alors le nom de Tâmarrâ. Puis il est grossi par les canaux (*Katoul*) venant du Tigre, et il parvient au lieu appelé Bâdjisra à deux parasanges de Daskarat-el-Malik. En cet endroit il reçoit le nom de Nehrewan; il traverse le pays de Bakoubah, sépare en deux la ville de Nehrewan, passe à Djisr Bouran, Abartâ, Bourzâtiâ, Iskâf des Bani'l Djounéïd; enfin il se jette dans le Tigre, dans la région de Djardjarâïâ.

Le Tigre arrive alors à Waçit pour descendre ensuite dans les marais de Basrah et se jeter dans la mer.

Nous avons rapporté dans le livre du Mémorial comment le Tigre sortit de son lit et franchit les terres dans le temps de Kesra Eberwiz, roi de Perse. Son ancien cours passait par Djoukha; il submergea le district d'et-Tartour dans le pays de Kaskar et d'autres territoires qu'il changea en marais, comme nous l'avons dit. Les vestiges de l'ancien lit du Tigre se voient de nos jours à Fam es-Silh, Behendaf, Badaraya, Bakousaya, Fâmïah (Apamée) de l'Irâk, jusqu'au pays de Badibin, à Dobrebi[1], Kourkoub, et-Tîb, Chabourzan, ed-Darmakân, jusqu'à Nehr-Djour[2] et el-Madâr.

Le Tigre et l'Euphrate reçoivent encore de nombreux affluents comme le Sarbat[3], le Satîdama, l'Arsanâs, le Zarm et la rivière de Douchâ qui se jette dans le Tigre entre Djéziret Ibn Omar et Baçourin.

Le Khabour, affluent du Tigre, se jette dans ce fleuve entre Baçourin et le tombeau de Sabour[4]. Il sort d'une source appelée source du patrique, de la terre d'ez-Zawazân dans

[1] Lecture fournie par le manuscrit P; L a Danréni دنرنى. Ibn Rosteh, ۱۸۸, 13, porte Dayareh ديرى.

[2] Les manuscrits ont Nehr-Djoun. La leçon du texte est empruntée à Yâkout (t. IV, ۸۳۸, 5).

[3] Les *Prairies d'or* (t. I, p. 227) portent à tort *Sarit*.

[4] *Kabr sabour*. L'éditeur remarque d'après Hoffmann (p. 213) qu'on dit aussi *Firsabour* et *Barsabour*, que Yâkout a *Faïsabour* (t. II, ۳۸۴, 13) et que la forme pleine du nom est *Faïrouz sabour*.

le pays d'Arménie, et il passe entre les monts d'el-Djoudi, les monts d'et-Tinnin (du Dragon) et d'autres. C'est sur ses rives que sont situés les châteaux d'Ali fils de Dâwoud le Kurde, d'er-Rehzâdïeh et d'autres.

Le Saffân est issu de la région d'el-Omr[1], de Kârah et du mont appelé la montagne de Satan (*alam ech-Cheïtan*) qui s'élève dans le voisinage du mont de Tour Abdîn où sont les restes des *Arman*, fraction des Syriens.

Le Khabour, affluent de l'Euphrate, sort de Ras el-Aïn, qu'on appelait autrefois Aïn el-Wardhah, et se jette dans l'Euphrate dans la région de Kirkiçia.

Il y a encore d'autres affluents de ces fleuves. Quant à la longueur totale du parcours du Tigre, elle est d'environ 400 parasanges, et plus grande, selon quelques-uns.

Le Mehran du Sind (l'Indus). Il tire son origine, dans le cinquième climat, de sources situées dans le haut Sind, dans les montagnes de la terre de Kannaudj au royaume du Baourah[2], et dans celles de la terre de Kachmir, de Kandahar et de Tafen; il arrive à la ville de Moultan dont le nom signifie « la frontière d'or[3] » et c'est là qu'il reçoit le nom de Mehran; puis il entre dans le pays d'el-Mansourah[4]

[1] El-Omr, le couvent. Peut-être faut-il entendre, d'après Hoffmann (*Auszüge*, p. 167) le *Cœnobium magnum*. (Note de l'éditeur.)

[2] Les *Prairies d'or* (t. I, p. 207) portent *Kanoudj*. Voyez aussi dans le même ouvrage (t. I, p. 372) ce nom de Kanoudj, avec l'explication des noms de Baourah et de Balhara.

[3] Comparez les *Prairies d'or* (t. I, p. 207). Il existe une légende expliquant le surnom de « frontière d'or » donné à cette ville. Ibn Khordadbeh la raconte en trois lignes (p. ٥٩, 38). Mohammed fils d'el-Kaçim, dit-il, lieutenant d'el-Haddjadj fils de Youçouf, étant entré dans la ville, y découvrit dans un temple 40 *bahâr* d'or équivalant à 2,397,600 mitkal. D'où le nom de « frontière de la maison d'or » donné à la ville. Ce récit est reproduit dans le « Traité de géographie » (ms. 2214 de la *Bibl. nat.*, f° 31).

[4] El-Mansourah est, d'après le ms. 2214, f° 31, habitée par des Musulmans et gouvernée par des Koréïchites descendant de Habbar, fils d'el-Aswad. Comparez les *Prairies d'or* (*loc. cit.*). Ils ont dit ce texte, un dirhem particulier qui vaut 1 $\frac{1}{8}$ dirhem ordinaire et qui est appelé le *dir-*

IMPRIMERIE NATIONALE.

et il se jette dans la mer à environ deux parasanges de la ville d'ed-Deïboul sur le rivage du Sind. Entre el-Mansourah et la mer la distance est d'environ sept journées. On rencontre dans ce fleuve le *Sousamâra*[1], c'est-à-dire le crocodile, comme dans le Nil d'Égypte, et le Mehran a des crues qui arrivent en même temps que celles du Nil. Il est entouré d'étangs et de vastes marécages où croissent la canne et le roseau, sur un espace d'environ trois cents parasanges. Là habite une race d'Indiens que l'on appelle les Maïd[2]. Cette peuplade, très nombreuse, fournit des troupes aux habitants d'el-Mansourah; elle a des croiseurs qui arrêtent les vaisseaux musulmans faisant le transit vers l'Inde et la Chine, vers Djeddah, Kolzoum, etc., comme font les galéaces dans la Méditerranée.

Abou Otman Amr fils de Bahr el-Djahiz dit dans son « Traité des récits sur les villes et les merveilles de la terre », que le Mehran du Sind et le Nil ont la même origine, ce qu'il prétend prouver par la coïncidence de leurs crues, par la présence de crocodiles dans ces deux fleuves et par la similitude des cultures dans leurs deux bassins. Je ne sais comment il a pu se contenter de ces preuves. On trouve des crocodiles dans la plupart des estuaires (*Kholdjanât*) de l'Inde

hem Tatari, الطاطرى. Sur cette monnaie, voyez le *Glossaire géographique* de M. de Goeje qui fait le dirhem tatari égal à $1\frac{2}{3}$ de dirhem ordinaire.

[1] *Sousamâra*, سوسمار, est le sanscrit *çiçumâra* et doit être rétabli dans les *Prairies d'or* (t. I, p. 206) au lieu de *chouhman*, شوهان. (L'éditeur, dans le glossaire.)

[2] Les Maïd sont cités dans Ibn Khordabdeh, p. ٥٢, 38; Ibn Haukal, p. ٢٣١; Béladhori, p. ٤٣٥ et ٤٤٠. Voyez surtout le mémoire de M. de Goeje, *Bijdrage tot de Geschiednis der Zigeuners*, traduit en anglais dans *Accounts of the Gypsies of India*, par Mac Ritchie, Londres, 1886. Sur les navires de ces pirates, appelés بيرجة et vulgairement بارجة, voyez une note du *Glossaire géographique* de M. de Goeje, p. 195, renvoyant au même mémoire. Béladhori (p. ٤٤٠) nous apprend que de son temps les Maïd de Sorsat (lisez *Soracht*, Ibn Khordadbeh, p. ٥٧) faisaient des expéditions pour le compte de habitants d'el-Basrah (lisez el-Mansourah) et qu'ils exerçaient la piraterie.

comme ceux de Sindabour, du Zabedj et d'autres, et les hommes et les animaux en éprouvent les mêmes dommages qu'en Égypte[1].

Du Mehran se sépare un autre cours d'eau appelé le petit Mehran. La longueur du parcours total du grand Mehran est d'environ 500 parasanges, et de plus encore selon quelques-uns.

Citons enfin le grand fleuve de l'Inde connu sous le nom de Gange. Il est plus grand que le Mehran. Ses bords sont habités par des peuples nombreux appartenant aux races indiennes et à d'autres races. Il sort de montagnes qui s'élèvent du côté du Thibet, dont elles sont séparées par un espace inhabité, et il se déverse dans la mer abyssinienne dans le voisinage d'une île de l'Inde que l'on appelle l'île d'el-Orat (île des nus). La longueur totale de son parcours est de 400 parasanges, d'autres disent de 500. C'est sur ce fleuve qu'eut lieu la rencontre entre Alexandre fils de Philippe et Porus roi de l'Inde, selon une tradition unanime chez les Indiens.

Il se jette encore dans la même mer d'autres grands fleuves, comme les fleuves du pays d'el-Ahwaz, le Machroukân, le Dodjaïl, etc., les fleuves de Fars et de Karmanie, le Hermend[2], fleuve du Sédjestan, ceux de Gaznin (Gazna) et du

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. I, p. 206, 207. Abou Otman el-Djahiz (mort en 255 de l'hégire, 868 de J.-C.) est un traditionniste et un savant célèbre. Maçoudi lui consacre une notice dans les *Prairies d'or* (t. VIII, p. 33 et suiv.). Il appartenait au parti des Otmanites. Hadji Khalfa à propos de son كتاب الامصار, *Livre des villes*, rapporte cette critique que Maçoudi a faite de lui, sans en reproduire textuellement les termes.

C'est Alexandre qui, d'après Strabon (xv, I, 25) et Arrien (*Expeditio Alexandri*, vi, I, 3), crut retrouver dans l'Hydaspe, affluent de l'Indus, l'origine du Nil, parce qu'il y vit des crocodiles. On connaît aussi l'opinion rapportée par Pausanias (II, v, 2) que le Nil viendrait de l'Euphrate. (Voir Friedrich Delitzsch, *Wo lag das Paradies ?* p. 22 et suiv.)

[2] Voyez les *Prairies d'or*, t. II, p. 79.

Dâwer, et les autres cours d'eau des pays du Zaboulistan, de Kaboul, de Tiz Makran, du Sind, de l'Inde, de la Chine, des monts de Sogd, de Ferganah, et du reste des royaumes que baigne cette mer.

LA SECONDE MER OU MER DE ROUM.

[Pages 56-60.]

La seconde mer ou mer de Roum est la mer qui baigne l'empire de Roum, la Syrie, l'Égypte, le Magreb, l'Espagne, la France, le pays des Slaves, Rome et d'autres contrées. Sa longueur est de 5,000 milles. Sa largeur varie; elle est tantôt de 800 milles, tantôt de 700, ou de 600, et elle dépasse ces chiffres ou bien reste en deçà selon que la terre resserre plus la mer ou que la mer empiète davantage sur la terre, dans le cours des siècles[1]. On a aussi évalué sa longueur à 6,000 milles et sa plus grande largeur à 400 milles[2].

Elle commence à un détroit qui débouche sur la mer extérieure Océan et qu'on appelle ez-Zokak. Ce détroit est compris entre Tanger et Ceuta sur le rivage africain et entre Djeziret Oumm Hakim et d'autres lieux sur le rivage de la péninsule d'Espagne. Sa largeur est là d'environ 10 milles; l'eau y a un courant évident qui va de son origine du côté de l'Océan au point où il s'élargit dans la mer de Roum; et il est long environ de trois jours.

Parmi les fleuves importants et célèbres qui se jettent dans cette mer sont :

Le Nil. Il tire son origine de sources situées dans le Mont

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. I, p. 256. C'est bien de variations géologiques et lentes que Maçoudi parle ici; il a déjà fait allusion plus haut à ce genre de phénomènes (p. 2) dont la notion, d'ailleurs, est empruntée à Aristote et à Ptolémée. Comparez aussi Strabon (I, III, 4 et suiv.).

[2] C'est l'opinion d'al-Kendi et de son disciple Ahmed, fils de Tayeb dans son «Traité des mers, des eaux et des montagnes» déjà cité. (Les *Prairies d'or*, t. I, p. 275-276.)

de la Lune (Djebel el-Kamar)[1] à 7 degrés et demi derrière la ligne de l'Équateur, ce qui équivaut à 141 parasanges et $\frac{2}{3}$, ou en milles à 425 milles. De ces sources sortent dix cours d'eau qui se déversent cinq par cinq dans deux lacs qui se trouvent du côté du sud derrière la ligne de l'Équateur. De chacun de ces deux lacs ressortent trois cours d'eau, et tous ces bras de fleuve vont se déverser dans un même lac situé dans le premier climat[2]. C'est de là que descend le Nil d'Égypte. Le Nil traverse le pays des Nègres, passe par la ville d'Alwah[3], capitale du royaume de Nubie, puis par celle de Dongolah, appartenant à la même nation; il quitte le premier climat, et il atteint, dans le second climat, Oswan (Syène), ville de la Haute-Égypte et la première ville musulmane depuis les frontières de Nubie. Après avoir franchi la Haute-Égypte, il passe au Caire et il va se jeter par plusieurs bouches dans la mer de Roum, dans le troisième climat. Depuis la ligne de l'Équateur jusqu'à la ville d'Alexan-

[1] Cette lecture est usuelle. Les *Prairies d'or* (t. I, p. 205) portent cependant par erreur : جبل القُمْر, Djebel el-Komr.

[2] Le système expliqué ici est assez communément admis par les géographes arabes. On le voit figuré sur différentes cartes, par exemple celles qui se trouvent dans un manuscrit de la géographie d'Édrisi (*Bibl. nat.*, n° 2221) où les cartes sont très soignées. Le manuscrit 2214 en donne aussi (fol. 13) le dessin et l'explication; ce traité ajoute de plus un affluent important qui, issu d'autres sources, se diviserait en deux bras, et viendrait se jeter dans le Nil en Nubie.

[3] عَلْوَة. Les *Prairies d'or* (t. III, p. 32) ont *Alawah* (lisez *Alwah*) comme nom ethnique. Souvent on lit *Ghalwah;* c'est la leçon que fournissent les cartes d'Édrisi (ms. cité 2221; grand planisphère du XII° siècle, dessiné conformément à la géographie d'Édrisi, conservé au Département des cartes de la Bibliothèque nationale). Voyez aussi Édrisi (édition Dozy et de Goeje, pages ١٩, 24); les éditeurs, en acceptant la leçon *Alwah* علوة, remarquent que les manuscrits ont souvent *Galwah* غلوة. D'après les *Prairies d'or* (*loc. cit.*), la capitale des Alawah s'appelle *Sariah* (Quatremère dans les *Mémoires sur l'Égypte*, t. II, p. 29, a *Souiah*), et Donkolah est la capitale de seconde branche des Nubiens, qui domine celle des Alawah.

drie, située sur le bord de la mer à l'endroit où aboutit un des bras du Nil, il y a une distance de 30 degrés équivalant en milles à 1,820 milles, et en parasanges à 606 parasanges et $\frac{2}{3}$. Et de l'origine du Nil dans les Monts de la Lune au point où il se jette dans la mer de Roum, la distance est de 748 parasanges et $\frac{2}{3}$, ce qui équivaut en milles à 2,245 milles. Il y a des gens qui évaluent cette distance de l'origine du Nil à son embouchure à 1,130 et quelques parasanges.

Dans le voisinage du Mont de la Lune sont beaucoup de villages et de localités Zendj; après les avoir franchis on arrive au pays du Sofalah des Zendj et à l'île de Kanbalou[1]

[1] L'île de *Kanbalou*, قنبلو, a été quelquefois identifiée avec Madagascar; les éditeurs d'Abou'l-Féda ont admis cette identification; l'éditeur des *Prairies d'or* la donne comme incertaine. A ne considérer que les renseignements assez obscurs fournis par les *Prairies d'or*, ce résultat est en effet très problématique. Un passage de ce texte place l'île à 500 parasanges d'Oman (t. I, p. 205), distance qui convient plutôt à la situation de Zanzibar qu'à celle de Madagascar. Maçoudi indique l'époque où l'île aurait été conquise par les Musulmans; plus loin (p. 231), parlant du canal de Berberi que doivent traverser les navigateurs de l'Oman pour se rendre à l'île, il donne à ce canal une longueur de 500 milles; et comme il paraît d'après le récit qu'on va directement de Kanbalou à l'Oman, on peut penser que cette longueur de 500 milles représente celle de la navigation le long de la côte, ce qui ne conduit pas à Madagascar. Il faut ensuite remarquer que l'auteur, en cet endroit de notre livre, paraît dire qu'un voyageur venant de la région du Haut-Nil approche de l'île avant d'atteindre les pays de Berbera et de Hafouni. Cette indication fait croire que l'île n'est pas fort éloignée du rivage. Enfin Maçoudi dit avoir été lui-même à Kanbalou, et y avoir été plusieurs fois en partant de l'Oman; il parle de ces courses comme de faits assez simples, et les seuls renseignements qu'il rapporte de ces traversées, c'est le nom du propriétaire de son bâtiment et celui de l'émir de l'Oman. On pourrait admettre que notre auteur ait entendu parler d'une grande île située au loin dans le sud; mais que, plusieurs fois en sa vie, il ait lui-même fait la traversée de Madagascar à l'Oman, et qu'après ces pérégrinations extraordinaires, il en soit revenu à parler comme Ptolémée, et plus mal que Ptolémée, des limites de la terre habitable dans le sud, voilà ce qui est tout à fait inadmissible.

Au reste, la question qui nous occupe a été traitée avec beaucoup

dont les habitants sont musulmans, puis aux pays de Berbera et de Hafouni[1]. Nous avons rapporté dans nos précédents ouvrages le motif qui a fait donner à ces monts le nom de la Lune, les influences évidentes et remarquables qu'y exercent les phases lunaires, et les opinions émises sur ce point par les philosophes, par les dualistes manichéens, etc.

Le fleuve de Saïhan ou fleuve d'Adanah, ville de la frontière de Syrie. Il sort de la ville de Saïhan dans la région de Malatïah, vers les frontières de Mésopotamie. De nos jours les Grecs et les Arméniens dominent sur presque tout son parcours[2].

Le fleuve Djaïhan, ou fleuve de Messisah (Mopsueste), également aux frontières de Syrie. Il sort du septième climat[3], de sources situées derrière le pays de Marach.

Le Baradan, fleuve de Tarsous aux frontières de Syrie. Il

d'ampleur dans une note des *Merveilles de l'Inde* (édit. Van der Lith et M. Devic, p. 283 et suiv.). L'auteur de cette note a conclu, d'après des arguments mis en avant par M. de Goeje, que l'île de Kanbalou correspondait à Zanzibar. Les données des différents géographes arabes, bien que n'étant pas sur ce point parfaitement claires ni concordantes, permettent de considérer cette identification comme certaine. Elle satisfait assez bien aux indications tirées des deux passages des *Prairies d'or* que nous avons cités, surtout si l'on admet dans le second (t. I, p. 233) cette correction proposée par la note : «La fin de leur course est Kanbalou; ils vont même plus loin jusqu'au Sofala et le pays des Wak-Wak qui est situé aux confins extrêmes du pays des Zendjs et à la partie inférieure de la mer des Zendjs.» Le Sofala serait ainsi plus au sud que Kanbalou. D'ailleurs, ce que dit Maçoudi (*loc. cit.*) de l'occupation de Kanbalou par les Musulmans ne s'appliquerait pas à Madagascar, et Madagascar était vraisemblablement connue sous le nom d'île de la Lune, جزيرة القمر. (Comparez Abou' lféda, I, p. 82; Yâkout, IV, p. ١٧٤.)

[1] Sur ces deux noms voyez les *Prairies d'or* (*loc. cit.*), et les *Merveilles de l'Inde* (édit. Van der Lith, p. 288, 292). Les *Prairies d'or* ont Djafouna par erreur au lieu de Hafouni.

[2] Voyez les *Prairies d'or* (t. II, p. 358). C'est l'ancien Sarus.

[3] Il y a sûrement erreur; tout au plus pourrait-ce être du cinquième ou du sixième. Ce fleuve est l'ancien Pyramus.

sort de sources situées dans la côte dite côte d'el-Akwâkh dans une montagne de terre rouge, du côté de Héraclée, ville de la province de Cappadoce. Après un parcours d'environ un mille, il se divise en deux bras; l'un des bras passe à Héraclée, l'autre va vers Tarsous. Lorsqu'il est parvenu à deux étapes de cette ville, au lieu appelé el-Koutalïah, il reçoit un fort affluent qui porte le nom d'el-Fatir; cette rivière sort d'une pente située sous la côte[1] dite côte d'el-Barâdi, et son parcours jusqu'à son confluent avec le Baradan est d'environ un jour et une nuit. Elle a été appelée el-Fatir (le tiède), par antiphrase parce que son eau est très froide. Le Baradan traverse ensuite la ville de Tarsous (Tarse) et se jette dans la mer de Roum à 6 milles plus loin.

L'Oronte, fleuve d'Émesse, de Hâmah, de Chaïzar, d'Antioche, sort du bourg d'el-Labwah entre Emesse et Damas, traverse le lac de Kadas et le lac de Fâmïah (Apamée), et il reçoit dans le voisinage d'Antioche la rivière d'er-Rakya qui est issue du lac Djendaris[2].

Il y a encore beaucoup d'autres grands fleuves qui se jettent dans cette mer dans les contrées d'Espagne et de France, des Slaves et de Rome, et dans le reste du pays de Roum. Elle sert aussi de déversoir à une grande partie des eaux qui coulent au nord du détroit de Constantinople, lequel commence à la mer Mayotis, comme nous le dirons dans la suite de ce livre.

Nous avons expliqué dans nos ouvrages précédents pourquoi le Nord est plus haut que le Midi, pourquoi les eaux y sont abondantes, tandis qu'elles sont rares au Sud, et ce qu'ont dit les philosophes, les dualistes et autres, sur ces

[1] *Pente* et *côte;* ces mots traduisent le même terme, عَقَبَة, qui signifie une montée raide aboutissant à un plateau; c'est ce que l'on appelle *Stutz* en Suisse.

[2] L'ancien Gindarus (note de l'éditeur). L'éditeur ne sait si l'on doit considérer Rakya, الرقيا, comme une corruption de Yagrâ, نهر اليغرا (Sachau, *Zur hist. Topographie von Nordsyrien*, p. 19).

questions. Nous avons mentionné les grandes îles que renferme cette mer : l'île de Chypre, l'île de Crête, l'île de Sicile; c'est près de cette dernière que s'élève le mont el-Borkân[1], d'où jaillit une source de feu appelée le volcan de Sicile. La clarté de ce feu est visible dans la nuit à plus de 100 parasanges sur terre et sur mer. Parmi les matières embrasées qu'il lance lorsque sa flamme s'élève à une grande hauteur dans l'air, il y a des morceaux de la grosseur d'un homme qui retombent dans la mer et qui surnagent; cette matière est la pierre blanche et légère avec laquelle on polit les feuilles des cahiers, les parchemins et autres choses semblables; on l'appelle le *Fansak* ou encore le *Kaïchoura*[2]. On trouve aussi dans le voisinage de ce volcan la pierre nommée le jaspe, dont on se sert contre les maux de l'estomac et des entrailles en la suspendant sur la partie malade, ainsi que contre la jaunisse. La même action est attribuée à la pierre appelée le *Boussad* qui est la racine du corail, et qui provient aussi de cette mer. Porphyre, l'auteur de l'*Isagoge* ou introduction à la Logique d'Aristote, périt dans ce volcan; le fait a été rapporté par plus d'un auteur, ancien ou moderne[3], entre autres par Yakoub, fils d'Ishâk Al-Kendi et par Ahmed, fils d'et-Tayeb au commencement de son « abrégé des livres de la logique ».

[1] Dans les *Prairies d'or,* Maçoudi met de même l'Etna dans une île voisine de la Sicile (t. III, p. 67).

[2] C'est la pierre ponce, *pumex*. Amari (*Bibl. sic.*) a proposé, au lieu de *fansak,* فنسك, de lire فسك, *pumesk*. Cette correction, peu utile, n'est pas confirmée par les leçons des manuscrits. Pour *Kaïchourâ* le manuscrit P a *isoura,* العيسورا et L *fansoura,* الفنسورا. Amari a écrit *Kaïsour,* القيسور (coll. Kazwini, I, ٢٣٣). Voyez Dozy, *Supplément,* etc. (D'après l'éditeur.)

[3] S. de Sacy (les *Prairies d'or,* t. IX, p. 367) s'est étonné à bon droit de cette assertion et il a pensé que Porphyre était ici confondu avec Pline.

LA TROISIÈME MER OU MER DES KHAZARS.

[Pages 60-66.]

La mer *el-Khazari* est la mer des Khazars, de Bab el-Abwab (Derbend), d'Arménie, d'Aderbaïdjân, de Moukan, de Djîl (Guilan), de Deïlem, d'Abaskoun qui est le port de Djordjân, de Tabaristan, de Kharezm et d'autres contrées qu'habitent des peuples non arabes établis autour de cette mer. Sa longueur est de 800 milles et sa largeur de 600 milles et de plus que cela, selon quelques-uns. Sa forme est celle d'un boudin[1]. Elle est quelquefois appelée la mer de Khoraçân parce qu'elle baigne le pays de Kharezm, dans le territoire du Khoraçân. Beaucoup de Turcs Gouzz vivent dans des steppes qui s'étendent sur ses bords. C'est sur elle aussi que se trouve le lieu appelé Bakouh, où il y a des mines de naphte, dans le royaume de Chirwân, du côté de Bab el-Abwab. On y exploite le naphte blanc[2]. Là sont des *atmeh*, c'est-à-dire des sources de feu qui sourdent de terre. En face des mines de naphte se trouvent des îles où jaillissent de fortes sources de feu visibles dans la nuit à de très grandes distances.

Nous avons donné dans le livre « des prairies d'or et des mines de pierres précieuses » [tome III, pages 68 et suiv.] des renseignements sur tous les volcans qui se trouvent dans la partie habitée de la terre, comme le volcan de Sicile, mentionné plus haut, le volcan du Wadi-Berhout dans le pays d'ech-Chihr et de Hadramaut, les volcans de la mer des Khazars et de Bab el-Abwab, le volcan d'Asouk[3] au pays du Hindidjan, entre le Fars et l'Ahwaz, visible dans la nuit à une distance de plus de 40 parasanges, et particulièrement célèbre à cause du nombre des voyageurs qui

[1] وهو مصراق الشكل. L'éditeur des *Prairies d'or* a lu (t. I, p. 263) : مدوّر, « elle représente à peu près un ovale dans sa longueur ».

[2] Voyez les *Prairies d'or*, t. II, p. 25.

[3] Esk, Eskiboun (les *Prairies d'or*).

traversent cette région, le volcan d'Arboudjan[1] du côté d'es-Sirawan dans le pays de Maçabadan, connu sous le nom de Thermes de Taumân[2], localité située dans le voisinage de Mendjilan[3]; celui-ci [est visible] à 40 parasanges de Bagdad sur la route d'el-Bandanîdjîn et d'Abraz er-Rouz; le grand volcan qui est dans le royaume du Maharâdj, roi des îles du Zâbedj (Java) et d'autres îles dans la mer de Chine, parmi lesquelles Kalah et Sarbouzah[4]. On désigne tous leurs rois par le titre de Maharâdj. Cet empire a une population énorme et des armées innombrables; personne ne peut en deux ans, avec le vaisseau le plus rapide, parcourir ses îles qui toutes sont habitées. Le roi possède plus de variétés de parfums et d'aromates que n'en possède aucun autre roi. Ses terres produisent le camphre, l'aloès, la girofle, le sandal, la muscade, le cardamome, le cubèbe, etc.[5]. Quant au volcan, il est situé dans des montagnes qui se trouvent à l'ex-

[1] Eriwdjan (les *Prairies d'or*). Kodâma (p. ۲۴۴, 185) a *Arbodjân*, d'après la leçon proposée par Juynboll (*Lexic. Géogr.*), IV, 90. Yâkout (I, ۲۳ et IV, ۳۹۳) a *Arioudjan*, اريوجان, mais il dit être incertain de la leçon. Dans la note *q* à la page ۳۵۳, l'éditeur propose la leçon *Adiwakhan* آذيوَخان fournie par Yâkout, I, ۹۰.

[2] Nauman (les *Prairies d'or*).

[3] La lecture est douteuse. Pa محلان sans point; L, محان.

[4] D'après une note des *Merveilles de l'Inde* (p. 255-264), Kalah est très probablement située sur la presqu'île de Malacca, à une distance de 28 *zam*, soit de 140 ou de 84 lieues de Sarbouzah. Cette île, connue de la plupart des géographes arabes, est désignée par eux comme étant riche en étain, en camphre et autres denrées, très fréquentée des voyageurs et située dans le sud-est. (Abou Zeid, *Relation*, I, 93; Ibn Khordadbeh, p. ۹۹, ۷۱; Kazwini, II, p. ۳۸; Abou'lféda, II, 131, etc. — Comparez aussi les *Prairies d'or*, t. I, p. 330 et 340.) Walckenaer (*Analyse géographique des voyages de Sindbad*, Paris, 1832) a émis la conjecture très vraisemblable de l'identité de Kalah avec la province de Quedah dans la presqu'île de Malacca. — Sarbouzah (les *Merveilles de l'Inde*, p. 247 et suiv.) doit être retrouvée dans la ville de Palembang de l'île de Sumatra, où les maisons sont construites sur radeaux.

[5] Comparez Ibn Khordadbeh (p. ۷۰, 51). Le nom de la muscade y est écrit الجوزبوّا.

trémité d'une des îles. Il paraît noir le jour à cause de la clarté du soleil, et rouge la nuit; sa flamme rejoint les nuages du ciel tant elle est haute et tant elle monte dans l'air. Il sort de ce cratère un bruit pareil au plus fort grondement du tonnerre[1]; parfois il s'y fait entendre un son merveilleux et terrible, perceptible à de très grandes distances; c'est le présage de la mort d'un roi de l'empire; d'autres fois le son est plus bas, et il présage la mort d'un personnage important. On distingue à l'aide de traditions et d'observations remontant à une époque lointaine, quels signes annoncent la mort des princes et celle des autres hommes; car ces pronostics sont de même nature. Près des monts où se trouve ce volcan est une île dans laquelle on entend continuellement comme des airs charmants joués sur le luth, le hautbois, le tambour et les autres instruments de musique, accompagnés de danses et de battements des mains, et assez perceptibles pour que l'on puisse distinguer le son de chaque espèce d'instruments. Les navigateurs de Siraf et d'Oman, et ceux de toute autre contrée, qui ont traversé ces régions, pensent que cette île est la demeure du Deddjal (l'*Antéchrist*), et cette tradition est fort répandue[2]. Nous avons encore mentionné d'autres volcans.

Parmi les fleuves connus et importants qui se jettent dans cette mer, il faut citer :

L'Irtîch noir et l'Irtîch blanc[3]; tous deux sont considérables et ils dépassent en longueur le Tigre et l'Euphrate;

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. I, p. 342.

[2] On la retrouve dans Ibn Khordadbeh (p. ٩٨, 48) qui donne à l'île le nom de Bratâil, برطايل. Une note renvoie encore à Bérouni, à Kazwîni, à Dimachkî, à Djordjâni, à Ibn Iyâs, aux *Merveilles de l'Inde*.

[3] Ces fleuves sont cités dans les *Prairies d'or* (t. I, p. 213) sous le nom d'Aracht noir et d'Aracht blanc. Il y est dit aussi que les Kaïmak et les Gourites (pour Gozites) habitent sur leurs bords. Il est assez difficile de les identifier; cependant, à cause de ce dernier détail, M. de Goeje admet la conjecture de S. de Sacy qui proposait d'y voir le Jaïck et la Jemba (les *Prairies d'or*, p. 367). Le nom d'Irtisch appartient en réa-

la distance entre leurs deux embouchures est d'environ dix jours. Sur leurs rives des hordes de Turcs Kaïmak et Gouzz ont leurs campements d'hiver et d'été.

Le fleuve de Kourr, qui traverse le pays de Tiflîs et la ville de Sogdabîl dans la terre de Djorzan, puis le pays de Berdaah; il se réunit au fleuve Araxe qui passe auprès de Wartan, et ils se déversent ensemble dans la mer.

Le fleuve Isbidroud issu de la région de Sisar et le Chahroud. Tous deux traversent les pays de l'Aderbaïdjân et du Déïlem.

Le fleuve des Khazars, qui passe par la ville d'Itil, capitale actuelle du royaume des Khazars. L'ancienne capitale était la ville de Balandjar. Ce fleuve reçoit la rivière de Bortas. Bortas est une grande peuplade turque, établie entre le pays de Kharezm et le royaume des Khazars, mais que l'on doit joindre aux Khazars. De grands vaisseaux marchands naviguent sur cette rivière, portant les produits du pays de Kharezm et d'autres contrées. On exporte du pays de Bortas les peaux de renards noirs qui constituent la plus recherchée et la plus chère des fourrures; il y en a plusieurs espèces : la rouge, la blanche qui a la valeur du *fanak*, la *khâlandji*[1]; la moins précieuse est celle qu'on appelle l'*Arabi*. La fourrure noire ne se trouve pas dans le monde ailleurs que dans cette contrée et les contrées qui l'avoisinent. Les rois des peuples non arabes mettent leur

lité à deux rivières dans le Nord de l'Asie; Maçoudi les aurait confondues avec les précédentes.

On doit remarquer à ce sujet qu'il a pu se produire dans le cours des fleuves, particulièrement dans les bassins de la Caspienne et de l'Aral, des changements considérables depuis le temps de Maçoudi; aussi il ne faut point se hâter de l'accuser d'erreur sur la géographie de cette région, qu'il paraît au contraire avoir bien connue.

Voyez aussi Juynboll, dans les annotations au *Marâcid*, au mot اردبيش.

[1] Fourrure de deux couleurs. Comparez G. Jacob, *Welche Handelsartikel bezogen die Araber des Mittelalters aus den nordisch-baltischen Ländern?* (2[e] édition, p. 23.)

luxe à se vêtir de ces fourrures; on en fait des bonnets et des tuniques sans manches et c'est la noire qui atteint le plus haut prix. Cet article s'écoule dans les régions de Bab el-Abwab et de Berdaah et dans d'autres contrées, telles que le Khoraçân; souvent il est exporté dans les pays du Nord, les pays des Slaves, parce que les Bortas se trouvent proches du Nord; de là on l'exporte jusque dans les pays des Francs et de l'Espagne. Plusieurs de ces fourrures noires et rouges sont ensuite apportées dans le Magreb, ce qui a donné lieu à la croyance qu'elles étaient tirées du pays d'Andalousie et des régions avoisinantes Franques et Slaves. Le tempérament physique de ces fourrures est chaud et sec, extrêmement chaud, comme le prouve l'amertume de la chair chez l'animal; leur poil a plus de chaleur qu'aucune autre fourrure; par les humeurs qu'il contient il est semblable au feu, à cause de la prédominance dans leur mélange du chaud et du sec; il constitue un bon vêtement pour les délicats et pour les vieillards. Al-Mehdi, lors de son séjour à Rey, voulut connaître par expérience quelle était la plus chaude des fourrures. Il prit un grand nombre de flacons pleins d'eau qu'il boucha avec des fourrures de différentes sortes. C'était dans une année où le froid était intense et la neige abondante. Au matin il se fit apporter les flacons; il les trouva gelés à l'exception de celui qui était bouché avec le poil de renard noir; il connut ainsi que cette fourrure était la plus chaude et la plus sèche.

Le fleuve des Khazars, appelé aussi Aum[1]; il est plus grand que le Tigre et l'Euphrate.

Le grand fleuve connu sous le nom de Kork Roud[2], ce qui signifie fleuve du loup. Il reçoit les eaux qui descendent des monts de Kabk (Caucase), et il se jette dans la mer non loin de Bab el-Abwab; un grand pont le traverse

[1] Variante du ms. P : Edem, ادم. L'éditeur propose de lire *Emba*.

[2] L'éditeur nous fournit la correction كُرْك, *Kork, loup*, pour كرل.

à son embouchure, remarquable monument semblable au pont du Sandjah. Le pont du Sandjah est une des merveilles du monde; il est situé dans le territoire de Samosate, aux frontières de Mésopotamie. Le Sandjah, rivière qui a donné son nom au pont, est un affluent de l'Euphrate.

Le fleuve de Kâlif ou Djeïhoun (Oxus). C'est le fleuve de Balkh, de Termed et du Kharezm. Il est issu de sources situées dans le cinquième climat derrière le poste de Badakhchân[1] qui est à environ vingt jours de la ville de Balkh et à la limite de son district dans cette direction. Cette station sert de boulevard contre des hordes turques, nomades et sédentaires que l'on appelle les Oukhan[2], les Tibétains[3] et les Aïgân. Le fleuve, en cet endroit, s'appelle du nom de cette tribu Aïgân. Il reçoit de nombreux affluents et il est grossi de rivières considérables. Il atteint son plus fort débit à deux parasanges au-dessus de la ville de Termed, au lieu appelé Mâleh; là il roule un grand volume d'eau et il s'étend comme un lac; il arrive à Termed, ville haute qui le domine du côté de l'Orient, faisant face à un poste qui dépend de Balkh et qui est situé sur la rive occidentale à douze parasanges de Balkh. En ce point est le passage le plus resserré et le plus profond du fleuve qui y a une largeur d'environ deux milles. Le fleuve est plus large aux autres passages, tels que celui de Zamm, qui se trouve à 40 parasanges à peu près au-dessous du passage de Termed. Zamm est une ville de la rive occidentale, située non loin de ce passage au milieu de sirtes. La rive qui lui fait face du côté de l'Orient est inhabitée; c'est une steppe qui s'étend jusqu'aux pays de Nekhchab, de Samarcande, etc. Le passage d'Amou est à environ 50 pa-

[1] Les *Prairies d'or* (t. I, p. 212) ont à tort الاخشبان, *el-Akhcheban*.

[2] Vulgairement Wakkân, وخّان.

[3] Les Tibétains ont été confondus, comme on sait, avec les Turcs, dans la pensée des Arabes, parce qu'ils ont été associés aux Turcs dans la résistance à la poussée musulmane à l'origine de l'Islam.

rasanges au-dessous de celui de Zamm. Amou est une ville de la rive occidentale, distante du fleuve d'à peu près quatre milles, à laquelle fait face la ville de Farabr sur la rive orientale à deux milles du fleuve. De Farabr à Boukhara, résidence de la famille d'Ismâïl, fils d'Ahmed fils d'Asad fils d'Ahmed fils de Samân Khodâh[1], le maître du Khoraçân, il y a une distance de 18 parasanges, dont 15 parasanges jusqu'à la grande muraille qui entoure Boukhara et son territoire, et 3 parasanges de la porte de la muraille à la ville de Boukhara. Cette muraille fut bâtie à une époque reculée par un roi du Sogd pour protéger le pays contre les incursions de tribus turques et s'opposer à leurs ravages. Elle fut restaurée sous le règne de Mehdi, après avoir été ruinée par Abou'l-Abbâs et-Tousi, émir du Khoraçân, selon ce que rapporte Selmaweïh dans son livre sur la dynastie des Abbasides et les émirs du Khoraçân.

On trouve encore le passage de Kharezm situé à environ 70 parasanges au-dessous du passage d'Amoua. On dit qu'Alexandre le Grand, fils de Philippe, franchit dans l'espace de cinq mois le passage de Termed par un pont de cinq cents barques, tant étaient considérables son armée et le train de ses bagages. Le fleuve entre ensuite dans le pays de Kharezm et il se déverse dans le lac dit lac d'el-Djordjanïah (lac d'Aral). El-Djordjanïah est une ville proche du point où se déverse le fleuve, et ce lac est un des plus grands de la terre habitée; la traversée en est à peu près de quarante jours dans les deux sens[2]. Il en sort de nombreux canaux qui débouchent dans la mer des Khazars.

[1] Voyez Ibn al-Athir, VII, ١٩٢. (Note de l'éditeur.)

[2] Ce chiffre est bien exagéré. D'après le ms. 2214 (fol. 51 v°) le fleuve Djeïhoun s'appelle avant Kharezm گاو خواره, c'est-à-dire آكل البقر, *pâture de bœuf*. A Kharezm il s'élargit, jusqu'à avoir une largeur de 2 parasanges à son passage devant la ville de Kât, كاث. Le point où il se jette dans le lac s'appelle Khâlidjan. Exactement, le *Gâu Khowâra*, *Gaw-Khârèh* est un canal issu du Djeïhoun.

Le fleuve d'ech-Châch se jette aussi dans ce lac; il s'épand d'abord en étangs et en marais, et il n'arrose pas le pays d'ech-Châch[1]; mais la région est arrosée par un grand cours d'eau appelé Tork, qui est, avec la rivière de Ferganah et la rivière Khodjandeh, un affluent du précédent. Celui-ci, grossi et devenu très large, traverse le pays d'el-Farab; il porte des vaisseaux chargés de marchandises qui se rendent à ce lac et qui en ressortent pour entrer dans le pays de Kharezm par l'embouchure du Djeïhoun.

Le fleuve s'élargit quand viennent ses crues; elles se produisent au commencement de janvier; les eaux recouvrent la terre sur la rive basse qui fait face au pays d'el-Farab, sur une largeur de plus de 30 parasanges, et les bourgs et villages élevés sur le haut des monticules et des collines, semblables à des forteresses, ne communiquent plus entre eux que par bateaux. Le régime des inondations en ce pays est le même que celui du Nil en Égypte, sauf que les crues de ces fleuves arrivent à des époques différentes, et que le premier couvre plus de terre et s'étend davantage que ne fait le Nil d'Égypte, qui ne recouvre pas le terrain sur plus de 2 parasanges des deux côtés, en comptant la surface de l'eau courante et de l'eau qui pénètre dans les canaux.

On a dit que le fleuve Djeïhoun aboutissait à des étangs et à des marécages où il se perdait. On a dit aussi qu'il se jetait dans la mer de l'Inde du côté de la Karmanie[2]. Nous

[1] Des cartes anciennes réunissent le cours de l'Oxus (l'Amou-Darya) à celui du fleuve de Chach (Yaxartès ou Syr-Darya); ainsi fait, par exemple, la grande carte d'après Édrisi, de la Bibliothèque nationale. Il n'y a là qu'ignorance, bien qu'il soit vrai que le régime hydrographique de cette région a varié dans le cours des siècles. Mais l'Oxus, au lieu de rejoindre le Syr-Darya, se détournait vers la Caspienne. Voyez le mémoire de M. de Goeje sur l'ancien lit de l'Oxus.

[2] Cette opinion peut avoir sa source dans le préjugé qui veut que les eaux coulent en majeure partie vers le Sud, ou dans la croyance que le Djeïhoun serait le Gihon de la Genèse.

7
IMPRIMERIE NATIONALE.

avons parcouru les pays, de Fars, de Karmanie et de Sédjestan tant dans leurs parties froides que dans leurs contrées chaudes, et nous avons constaté qu'il n'y avait rien de vrai dans cette assertion; les fleuves du pays de Karmanie qui se jettent dans la mer dans la région de Hormouz, au rivage de Karmanie, ou sur d'autres points, sont tous connus.

La longueur du parcours du Djeïhoun à la surface de la terre, depuis son origine jusqu'au point où il se jette dans le lac dont nous avons parlé, est d'environ 400 parasanges, d'autres disent plus et d'autres moins.

LA QUATRIÈME MER OU LE PONT.

[Pages 66-67.]

La quatrième mer ou mer du Pont[1] est celle des Bulgares, des Russes et des autres nations qui habitent au nord du côté de la ville de Lâzikah, derrière Constantinople. Sa longueur est de 1,300 milles et sa largeur de 300 milles. Elle communique avec le lac Mayotis dont la longueur est de 300 milles et la largeur de 100 milles. Ce lac se trouve à l'extrémité de la terre habitée vers le Nord, et il s'avance dans la direction du pôle. Non loin de lui est une ville qui marque la fin de la terre habitée et que l'on nomme Touliëh[2]. C'est

[1] Le mot *Pont* est dans le texte بنطس.

[2] Comparez Yâkout, (I, ٥٠٠). Une ville de Touliëh en cet endroit ne doit provenir d'autre chose que d'un déplacement de l'île hypothétique de Thulé. Voyez en effet Ibn al-Fakîh, p. ٧ : « La quatrième mer s'étend entre l'empire de Roum et le Kharezm [jusqu'à] une île appelée Touliëh, elle n'est fréquentée par aucun navire. » Le transport de l'île de Thulé à l'extrémité Nord de la mer d'Azof reçoit une explication très facile si l'on jette les yeux sur une carte conçue dans le système des anciens : le parallèle de Thulé passe justement à cette extrémité du Palus Mœotide. Strabon parle d'un parallèle passant à la fois par l'île de Thulé et par le Borysthène, et il critique les géographes qui avaient donné de l'importance à ce cercle.

de lui qu'est issu le détroit de Constantinople qui débouche dans la mer de Roum. La longueur de ce détroit est de 350 milles environ, comme nous le dirons dans la suite de ce livre; le courant de l'eau qui se déverse d'une mer dans l'autre y est très sensible dans les endroits resserrés, et l'eau y est très froide. Certaines personnes font de cette mer et de ce lac une seule mer. Cette mer communique aussi en quelques points avec la mer de Bab el-Abwab, par l'intermédiaire d'un canal et de grands cours d'eau. C'est ce qui a induit en erreur plusieurs des auteurs[1] qui ont traité des mers et du monde habité, et qui ont confondu ensemble la mer de Pont, le lac Mayotis et la mer des Khazars.

Parmi les fleuves importants et connus qui se jettent dans cette mer sont : le grand fleuve nommé Tanaïs, qui prend sa source au nord et qui baigne les campements de beaucoup de tribus Slaves et d'autres peuplades habitant fort avant vers le Nord; et d'autres fleuves considérables, tels que le fleuve Danube ou Melâweh[2], nom que lui donnent aussi les Slaves; c'est un grand fleuve, large d'à peu près trois milles, qui coule à quelques jours derrière Constantinople, et sur les bords duquel sont établis les Nâmidj[3] et la peuplade slave des Morâwah. Un grand nombre de Bulgares se sont fixés sur ses rives, lorsqu'ils ont embrassé le christianisme. On a dit que c'est de ce fleuve que part le fleuve Tork, ou fleuve d'ech-Chach, dont nous avons parlé plus haut.

[1] Dont est Maçoudi en personne, comme nous avons eu l'occasion de le remarquer.

[2] Danube est écrit plus bas دنابي; le nom de Melâweh paraît être corrompu de Morava. (Note de l'éditeur.)

[3] Les Germains. Voyez G. Jacob, *Studien in arabischen Geographen*, p. 91. Heft III. (Note de l'éditeur.)

LA MER OCÉAN OU MER EXTÉRIEURE.

[Pages 68-77.]

La mer Extérieure qui, aux yeux de la plupart des hommes, est la plus importante des mers et la source commune dont toutes les autres seraient issues, est souvent appelée el-Akhdar (mer Verte); les Grecs lui donnent le nom d'Océan. Ptolémée et les autres géographes ignorent en partie ses limites. Elle commence au Nord à la limite du monde habité, tourne vers l'Occident, parvient à la limite du monde habité dans le Sud, sans avoir au Nord ni à l'Ouest de limite définie; elle rejoint la mer de Chine, du côté du Zabedj, des îles du Maharâdj, de Chelâhat[1] et de Herladj[2]. Elle renferme, du côté de l'Occident, les îles Fortunées[3] et du côté du Nord les îles de Bretagne, qui sont au nombre de douze. Sur une partie de ses rivages s'élèvent les villes nombreuses de l'Espagne et de la France, et sur une autre partie, plusieurs villes du Magreb, avoisinant le pays d'Abou Oféïr[4], de Basrah du Magreb; on trouve ensuite les demeures des Berbères que l'on désigne sous le nom de gens aux huttes de roseaux, puis les demeures de nombreuses peuplades nègres.

Cette mer reçoit de grands fleuves qui traversent le pays d'Espagne, celui de France et d'autres contrées. Parmi eux est le fleuve de Cordoue, la capitale actuelle de l'Espagne

[1] Le manuscrit L a *Selahat*, سلاهط.

[2] Les manuscrits n'ont pas la lettre *l* dans *Herladj*, mais une lettre douteuse. Comparez pour ce nom et le précédent, Ibn Khordadbeh (p. ٢٢, 46) et Ibn Rosteh (p. ١٣٨).

[3] Le texte les appelle الخالدات, éternelles.

[4] Ibn al-Fakîh (p. ٧٩) parle d'un «Ibn Soféir, صفير, le Berbère, ayant sous sa puissance Khalfanah jusqu'à Wâdi er-Remal, et le Wâdi Zeïtoun et le château d'el-Aswad, fils d'el-Heïtem, jusqu'à Tripoli.» Ibn Khordadbeh (p. ٨٨, 63) délimite de même les états de ce prince en l'appelant Ibn Soghair, صغير, le Berbère, de la tribu de Maçmouda. Abou Oféir est peut-être le même que ce personnage, d'ailleurs inconnu.

et le siège du gouvernement des Omeyades. Ce fleuve prend sa source à six journées environ de Cordoue dans une montagne appelée Lînchakeh[1]; il porte de nombreux vaisseaux qui se rendent à Cordoue. De là il descend vers Séville, qui en est distante de deux jours. De Séville à son embouchure la distance est aussi de deux jours.

Dans la mer Extérieure, du côté de l'Espagne, se trouve encore une île appelée Cadix, située vis-à-vis de Sidonia[2], ville d'Espagne, dont elle est éloignée d'environ 12 milles. Dans cette île s'élève un grand phare, qui est l'un des édifices merveilleux du monde, et au sommet duquel se dresse une colonne surmontée d'une statue de bronze. La statue est assez grande et assez élevée pour pouvoir être vue de Sidonia et de plus loin encore; derrière elle, dans la mer et à des distances connues, sont d'autres statues élevées sur des îlots, en vue l'une de l'autre. On les appelle les statues héracliennes[3]; elles furent dressées dans les âges anciens, par Hercule, le roi puissant, pour indiquer à quiconque les verrait qu'on ne pouvait passer ni avancer plus loin. C'est ce que disaient des inscriptions très apparentes tracées sur leur poitrine en une certaine sorte de caractères anciens, et les gestes des mains de ces statues suppléaient aux inscriptions pour ceux qui n'auraient su les lire. Cela était fait pour le salut des voyageurs, pour les empêcher d'aller se perdre dans cette mer. Ces statues sont célèbres depuis l'antiquité; elles le sont encore de nos jours, c'est-à-dire en l'an 345. Les philosophes anciens les ont mentionnées, ainsi que

[1] Le manuscrit L a *Labanchakah*, لبنشكه. Serait-ce une corruption de *Lusitanie ?* La montagne ainsi désignée est la Sierra Segura, anciennement l'Orospeda.

[2] Choudaounah, شذونة, citée aussi par Abou'l-Féda, est la ville appelée aujourd'hui Medina-Sidonia.

[3] Édrisi (p. 1) a placé cinq de ces statues dans les îles Fortunées et la sixième en vue de la cinquième et de la côte d'Espagne. Son récit marque donc un progrès de cette légende, qui a son origine dans le nom antique de *Colonnes d'Hercule.*

les savants qui se sont occupés de la figure de la terre et de la description du monde, entre autres l'auteur de la Logique dans son « Traité de la Météorologie », en quatre livres. Il dit dans le premier livre[1], en parlant du fleuve appelé le Tartèsos : « Son cours aboutit au delà des statues dressées par Hercule, le roi puissant. » Il en fait mention aussi à la fin du second livre du « Traité du Ciel et de l'Univers », qui est divisé de même en quatre livres; il y parle de la petitesse de la terre et il ajoute[2] : « Une preuve de la petitesse de la terre serait dans l'opinion de ceux qui croient que le lieu appelé les colonnes d'Hercule se confond avec la limite de l'Inde, ce qui leur a fait dire qu'il n'y avait en tout le globe qu'une seule mer. » La même chose a été rappelée et expliquée par Alexandre d'Aphrodise dans son commentaire du « Traité d'Aristote sur la Météorologie »; ce commentaire est l'ouvrage le plus volumineux sur les phénomènes du ciel. Il a à peu près 500 feuillets.

Ptolémée dit, dans son traité « Introduction à l'art de la sphère[3] », que derrière l'Équateur, sous le cercle du Capricorne, habitent des nègres semblables à ceux que l'on voit sous le cercle du Cancer, en deçà de l'Équateur du côté du Nord, et que la mer Océan vient du point où le soleil se lève en hiver, c'est-à-dire où se lève le Capricorne, puis qu'elle s'infléchit vers le Nord pour arriver ensuite au point où le soleil se couche en été, c'est-à-dire où se couche le Cancer. Il ajoute qu'il a tiré ces renseignements des livres dans lesquels furent consignées les informations sur les peuples au

[1] *Météorologie*, édition Ideler, I, p. 50.

[2] *De Cœlo*, II, XIV. La question de la jonction des mers entre elles et de leur unité a été souvent soulevée par les Arabes. Elle est contenue dans ce texte d'Aristote, à côté de l'idée, fort curieuse aussi, que la limite occidentale de la terre habitée était peu éloignée de sa limite orientale. On a dit que Christophe Colomb avait cette opinion et qu'en découvrant l'Amérique, il avait cru toucher au Japon.

[3] Probablement le « Traité sur le Planisphère » édité et traduit par Commandinus, 1558.

Sud de l'Égypte, livres composés par les soins des rois d'Égypte avec le concours des explorateurs qu'ils envoyèrent dans ces contrées pour connaître les nations qui y habitaient.

Beaucoup de personnes croient que les évaluations que l'on donne des dimensions de toutes ces mers ne sont qu'approximatives et que le problème de leur mesure ne peut être complètement résolu à cause de l'impuissance où sont les hommes à les visiter ou à les parcourir dans toute leur étendue. Nous avons rapporté dans nos précédents ouvrages déjà cités, ce qu'a dit l'auteur de la Logique, dans son « Traité de la Météorologie », et ce qu'ont dit les philosophes qui l'ont précédé et qui l'ont suivi, sur la cause du transport des mers et des fleuves hors de leur lit, sur la jeunesse et la vieillesse de la terre, sur sa vie et sa mort. Nous avons parlé d'après les mêmes auteurs de la manière dont varient le flux et le reflux avec l'année et avec la lune ou le mois, en expliquant pourquoi les marées sont plus visibles et plus fortes dans certaines mers, comme la mer d'Abyssinie et la mer extérieure Océan, tandis qu'elles sont plus faibles et moins apparentes dans d'autres comme les mers de Roum, des Khazars et Mayotis. Le phénomène est cependant très accentué dans la mer de Roum du côté du Magreb; dans une localité située dans une île des rivages africains que l'on appelle Djarbah et qui est distante de la mer d'à peu près un mille, les troupeaux sortent le matin pour paître au temps où la mer est basse et où l'eau s'est retirée au loin, puis ils rentrent le soir avant la marée.

D'après certains interprètes de la loi[1], le flux et le reflux seraient produits par un ange que Dieu aurait préposé à cette fonction et établi à l'extrémité des mers; cet ange en trempant le pied ou les doigts dans la mer la ferait monter et provoquerait le flux; lorsqu'il les retirerait, l'eau reviendrait à sa place, et ce serait le reflux.

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. I, p. 270.

D'autres parmi eux disent que ce phénomène rentre dans les secrets que Dieu s'est réservés et dans lesquels il ne fait entrer aucune créature, afin que les hommes apprennent et voient par là qu'il est unique et que sa sagesse est admirable.

Les anciens philosophes et les sages des différentes nations ne sont pas d'accord sur la question de savoir si la marée est due à l'action du soleil ou si elle dépend des phases de la lune, la croissance de cet astre provoquant le flux et sa décroissance le reflux[1]. La lune exerce une influence de cette sorte sur les êtres vivants, hommes et animaux; lorsqu'elle croît, leur force augmente, les principes chauds et humides dominent en eux, leur vie devient plus intense et ils grandissent. Les humeurs qui sont à l'intérieur du corps comme le sang, le flegme, etc., paraissent, à ces époques, hors des veines, sur la peau, qui gagne en fraîcheur, en moiteur et en beauté. Lorsque la lune décroît, les mêmes êtres s'affaiblissent; le principe du froid domine en eux, les humeurs rentrent à l'intérieur du corps et des veines, et la peau devient sèche. Les hommes qui ont l'expérience et la science de la médecine sont familiarisés avec ces effets; ils

[1] Le même problème est indiqué de façon pittoresque par Brunetto-Latini (*Li Tresors*, p. 172) : «et sor ce se doutent li sage porquoi ce est que la mer Oceane fait ces floz et mande les et puis les retrait grant piece, et les retrait .ij. foiz seulement entre nuit et jor sanz definer. Li un dient que li mondes a ame, à ce qu'il est fait des .iiij. elemenz, et por ce covient que il ait esperit, et dient que cil esperis a ses voies au parfont de la mer, par où il aspire aussi comme l'ome fait par les narilles; et quant il aspire hors et ens, il fait les aigues de mer aler sus et retraire arrière, et revient selonc ce que ses aspiremenz va ens et hors. Mais li astronomien dient que ce n'est se por la lune non; à ce que on voit les floz croistre et apetisier selon la croissance et la descroissance de la lune, de .vij. en .vij. jors que la lune fait ses .iiij. voultes en .xxviij. jors par les .iiij. quartiers de son cercle.» — Strabon (L. III, v, 7) attribue à Athénodore l'idée d'expliquer le flux et le reflux comme un phénomène d'aspiration, et il propose de voir une dépendance entre le phénomène des marées et le régime des sources au sein de la terre.

savent aussi que la condition des malades varie avec les phases de la lune, que les corps ont plus de force pour résister aux indispositions et aux maladies lorsqu'elles les atteignent au commencement du mois, et qu'ils se trouvent plus faibles contre elles lorsqu'ils en sont atteints à la fin. On tire encore des pronostics analogues pour les crises qui surviennent dans les maladies suivant qu'elles se produisent au septième jour de la maladie, au quatorzième, au vingt et unième ou au vingt-huitième. La lune a en effet quatre phases : la demi-lune, la pleine lune, la demi-lune après son plein, et la phase où elle disparaît. Chacune de ces phases dure sept jours; la lune met sept jours à croître jusqu'à la moitié, quatorze jours à parvenir à son plein; après vingt et un jours elle a décru de moitié, et après vingt-huit elle a disparu. C'est pourquoi les crises sont favorables si elles surviennent aux septième, quatorzième, vingt et unième et vingt-huitième jours des maladies. Elles le sont encore lorsqu'elles surviennent au milieu de ces périodes; car ces périodes constituent la plus claire division du phénomène. Les hommes ont d'autres croyances variées sur ces crises. Lorsque la parturition des animaux a lieu au commencement du mois, le fruit est mieux fait et plus grand que si elle a lieu à la fin. Parmi les accroissements qui dépendent de celui de la lune, on remarque aussi ceux des poils et de la moelle des animaux, du lait, des œufs, de la fonction périodique chez les femmes, du nombre des poissons dans les mers et les rivières, et autres semblables; la même influence provoque la croissance des arbres, des légumes, des fruits, des fleurs et de toutes sortes de plantes. Il y a encore d'autres effets que les agriculteurs connaissent. Toutes ces choses décroissent aussi avec la lune. De même dans les mines, au commencement du mois, les pierres précieuses se rencontrent plus nombreuses et avec des qualités plus rares d'éclat et de limpidité. Les piqûres des reptiles de la terre, tels que serpents, scorpions ou autres, et toute blessure faite par les

animaux sauvages, sont plus graves et plus dangereuses au commencement du mois, plus légères et moins à craindre à la fin. On pourrait citer bien d'autres preuves de l'influence lunaire, dont nous ne parlons pas; nous disons seulement quelques mots sur ce sujet pour indiquer qu'on en aurait à dire beaucoup.

Les sept étoiles qui sont les deux luminaires et les cinq astres errants, et d'autres qu'elles, exercent sur ce monde des influences que les astrologues connaissent; mais les influences de la lune sur le monde terrestre sont les plus claires, parce que cet astre en est le plus rapproché. Ces influences se trouvent expliquées dans les commentaires et expositions laissés par les anciens, et dans un livre où Thabit fils de Korrah de Harran a réuni tout ce qu'a dit Galien de l'action sur notre monde des deux luminaires, le Soleil et la Lune. Son fils Sinân m'a donné cet ouvrage.

De même nous avons indiqué dans nos ouvrages déjà mentionnés, les différentes sortes de substances précieuses, animales, métalliques ou minérales, qui sont particulières à chaque mer, comme la perle, la hyacinthe, l'émeraude et autres pierres précieuses, les remèdes, les simples, les aromates, etc.; nous avons expliqué les causes de la saveur saline et de l'amertume de l'eau des mers, de son épaisseur et de sa densité; nous avons dit pourquoi on ne voit pas monter le niveau des mers, malgré l'apport considérable des cours d'eau qui s'y déversent, et nous avons montré comment les mers portent de lourds vaisseaux, au lieu qu'on voit parfois les navires faire naufrage en entrant dans l'eau douce des fleuves, car l'eau douce est subtile et l'eau salée est épaisse, et c'est l'épaisseur d'un liquide qui empêche les objets d'y enfoncer. L'auteur de la Logique rapporte dans son « Traité de la Météorologie[1] » une expérience qu'il fit à ce sujet. Il prit un œuf et le mit dans un vase rempli d'eau douce;

[1] *Météorologie*, édition Ideler, I, p. 84.

l'œuf enfonça. S'il jetait ensuite du sel dans l'eau pour en changer la nature et s'il abandonnait le mélange jusqu'à ce que le sel fût fondu, ou bien si, prenant de l'eau de mer, il y plaçait l'œuf, il le voyait flotter. Les marins remarquent aussi que l'on voit les vaisseaux enfoncer plus profondément dans l'eau douce que dans l'eau de la mer.

La même observation peut être faite dans le lac de Palestine dont les eaux ont une amertume et une salure très fortes. Si l'on prend un homme ou une bête solidement liés et qu'on les y jette, on les voit flotter sur l'eau[1], à cause de leur légèreté par rapport à l'épaisseur et au poids de l'eau. Lorsqu'on plonge dans ce lac un vêtement sale, il est nettoyé en un instant, par la vertu des principes amers et salins. Il n'y vit aucun poisson.

Ce lac, cité par Aristote et par d'autres savants, est le lac *fétide*, le lac d'Erihâ (Jéricho) et de Zogar. Nous l'avons visité. Il reçoit le fleuve du Jourdain qui sort du lac de Tibériade. Celui-ci est grossi par un cours d'eau qui s'y déverse, venant du lac de Kadas et de Kéferla[2], où se réunissent en grande quantité les eaux issues des districts de Damas du côté d'el-Karoun, d'el-Kheït[3] et d'autres localités. Le Jourdain traverse le lac fétide jusqu'en son milieu sans y mêler ses eaux, et là il se perd; il ressort entre la station de Kafarsabâ et er-Ramlah, dans le pays de Palestine, par une source volumineuse; il devient alors le fleuve d'Abi-Foutrous[4], qui va se jeter dans la mer de Roum après un

[1] Comparez Aristote, *Météorologie*, l. II, ch. III. L'expérience a été faite par Titus, qui fit jeter dans cette mer des esclaves enchaînés.

[2] La leçon des manuscrits est confirmée par les *Prairies d'or*, t. I, p. 96, et par Abou'l-Féda, ٣٧; n. 12. Mokadessi, ١٩١, 1 a Keferkela, كفركلا; Kodâma, ٢١٩, 7 : Keferleïlâ, كفرليلى. C'est le lac appelé dans l'antiquité Merom et aujourd'hui Hûlâ. (Note de l'éditeur.)

[3] Comparez Guy le Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 421. (Note de l'éditeur.)

[4] C'est le cours d'eau appelé aujourd'hui el-Audja, العوجاء. Le nom d'Abi-Foutrous paraît tiré de celui d'Antipater. (Note de l'éditeur.)

parcours de quelques heures à la surface de la terre. Son eau est aussi dense que le mercure. La grande route le longe. La communication que nous venons de signaler a été connue parce que des objets jetés dans le Jourdain ont reparu à la source du fleuve d'Abi-Foutrous. Celui qui en a fait l'observation est, dit-on, un roi ancien de ce pays qui s'occupait de l'étude du monde.

On rapporte la même chose du Zeranroud fleuve d'Ispahân, qui aboutit à des sables à l'extrémité de la province de cette ville et qui s'y perd ; il reparaît en Karmanie et il se jette dans la mer d'Abyssinie. On n'a connaissance de cette communication que parce qu'un ancien roi ayant lancé au lieu où se perd le fleuve une canne où il avait gravé quelques signes, la canne reparut dans le fleuve de Karmanie. Nous avons vu ce fleuve, il est fort beau, et beaucoup de poésies persanes l'ont vanté.

Le lac fétide ne renferme aucun être vivant, poisson ni autre. On en tire le bitume appelé *koufr de Judée*[1] qui sert à graisser les serpettes employées à ébourgeonner les vignes pour préserver celles-ci des insectes, et à d'autres traitements. Sur son extraction, sur le bruit qu'il fait entendre et sur la manière dont il apparaît, on raconte des choses étonnantes[2]. On trouve encore dans ce lac et sur ses bords la pierre jaune appelée pierre de Judée, qui offre l'aspect du melon avec ses côtes[3]. Hippocrate, Galien et d'autres disent qu'elle sert à écraser les calculs formés dans les reins, mais non dans la vessie, lorsqu'on l'a broyée et mise en potion.

[1] Le mot *Koufr* est l'hébreu כפר. Dans Ibn Khordadbeh (p. ٧٩, 58), ce bitume est appelé *hommar,* et *el-homar* (חמר) dans *Prairies d'or,* t. I, p. 97. Comparez S. de Sacy, Abdallatif, p. 274.

[2] Maçoudi fait sans doute allusion à certains phénomènes volcaniques ou à des tremblements de terre assez fréquents dans la région du lac Asphaltite et à la suite desquels on voit des blocs de bitume flotter à la surface de l'eau.

[3] Le *λίθος Ἰουδαϊκός.* Voyez la note des *Prairies d'or,* t. I, p. 398.

Dans tout le monde connu et habité, il n'y a pas de lac où ne subsiste aucun être vivant, en dehors du lac Asphaltite et du lac de Kéboudan[1]. Ce dernier est situé à quelques heures de la ville d'Ourmiah, du pays de Mérâgah et d'autres localités de l'Aderbaïdjân. Il est plus grand que le premier, il a plus d'eau, il est plus amer et plus salé, et aucun être vivant n'y peut non plus subsister. Il emprunte son nom à un bourg nommé Kéboudan qui s'élève dans une île située en son milieu, et où habitent les bateliers dont les barques parcourent le lac. Il reçoit des rivières et des ruisseaux en grand nombre, issus de l'Aderbaïdjân et d'autres contrées, qu'aucun des auteurs que nous avons cités n'a mentionnés[2].

Ahmed fils d'et-Tayeb es-Serakhsi, disciple de Yakoub fils d'Ishak Al-kendi, a composé un bel ouvrage sur « les voies et les royaumes, les mers et les fleuves, les histoires des divers pays, etc. » De même Abou Abd-Allah Mohammed fils d'Ahmed el-Djaïhâni, vizir de Nasr fils d'Ahmed fils d'Ismaïl fils d'Ahmed fils d'Asad, maître du Khoraçân, a composé un « Traité de la description et des histoires du monde, de ses merveilles, de ses villes, de ses capitales, de ses mers, de ses fleuves, des peuples et des pays qu'ils habitent, et de toutes sortes de curieux récits et de belles histoires[3] ». Abou'l-Kaçim Obeïd Allah fils d'Abd-Allah fils de Khordâdbeh a traité des mêmes sujets dans son livre « des voies et des royaumes », qui est le plus généralement connu de ces ouvrages en notre temps; Mohammed fils d'Ahmed fils d'en-

[1] Voyez encore sur ce lac (lac d'Ourmiah) la note des *Prairies d'or* qui fait suite à la précédente. Ce passage de notre livre y est utilisé.

[2] Maçoudi avait lui-même navigué sur le lac d'Ourmiah.

[3] Ouvrage cité par Hadji Khalfa, V, 510, article ١١٨٧٢. Hadji-Khalfa rapporte à son sujet les critiques de quelques auteurs qui le trouvent mal composé et trop chargé de digressions; il lui oppose les traités de Hafiz (lisez Djahiz) et d'Ibn Khordadbeh qu'il trouve au contraire trop brefs et, à cause de cela, peu utiles. Comparez Mokaddasi (p. ٣ et suiv.), de qui Hadji Khalfa a tiré cette appréciation.

Nadjim fils d'Abou Aoun el-Kàtib[1] a fait de même dans son traité intitulé « des contrées et des horizons, des histoires des divers pays et de beaucoup de merveilles que l'on rencontre sur terre et sur mer ». Il y a encore d'autres auteurs que nous ne nommons pas. Chacun d'eux a donné à son œuvre tous ses soins, s'y est appliqué de toutes ses forces, et a obtenu des résultats qui ont échappé aux autres. Nous avons rapporté dans ce livre et dans tous nos ouvrages, dont celui-ci est le septième, les histoires du monde et ses merveilles, sans omettre les preuves qui les étayent, les démonstrations qui les confirment, tirées de la raison et de l'expérience, non plus que d'autres choses généralement connues, en y joignant même les citations des poètes ayant trait à chaque détail et pouvant l'éclairer. Bien que nous soyons d'une époque inférieure à celle des auteurs qui nous ont précédé, et que nos jours soient éloignés des leurs, nous espérons que nous ne resterons pas loin derrière eux dans l'accomplissement de l'œuvre que nous avons entreprise, dans la poursuite du but auquel nous tendons. S'ils ont eu le mérite de commencer, nous avons l'avantage de suivre. Nous participons à leurs pensées et nous sommes en possession de leurs idées. Souvent celui qui vient le dernier fait un ouvrage plus beau et d'une exécution plus irréprochable, parce que l'expérience le rend prudent, que les essais antérieurs lui donnent de la circonspection et qu'il est sur ses gardes contre les occasions d'erreur. De là vient l'avancement indéfini des sciences. Le dernier trouve ce que le premier n'a pas trouvé, et le progrès se continue sans obstacle qui l'arrête et sans terme défini. C'est ce que Dieu a enseigné en disant : « Il est un savant au-dessus de chaque savant ». (*Coran*, XII, 76.) On voit en effet que beaucoup de gens sont disposés à donner aux anciens des éloges outrés, à exagérer l'importance des

[1] Il est question plus loin de ce personnage qui fut mis à mort sous le règne de Radi. — Voyez aussi *Fihrist*, ١٢٧.

ouvrages de nos devanciers, à louer le passé et à blâmer le présent, quoiqu'il y ait dans les livres des modernes des choses plus utiles et dont on peut tirer plus de profit. Abou Otmân Amr fils de Bahr el-Djâhiz raconte qu'ayant compose un livre plein d'enseignements importants et d'une belle ordonnance, et l'ayant signé de son nom, il ne voyait pas que les oreilles se prêtassent à l'entendre ni que les esprits se tournassent vers lui; il composa ensuite des livres d'un agencement plus défectueux et d'une moindre utilité, qu'il attribua à Abd Allah fils d'el-Mokaffa ou à Sahl fils de Haroun ou à d'autres vieux auteurs qui avaient de la renommée; on s'empressa de lire ces traités, on se hâta de les transcrire, uniquement à cause de leur attribution à des auteurs anciens, de la jalousie que les hommes de notre âge portent à leurs contemporains et du parti pris qu'ils opposent à leurs talents lorsqu'ils veulent les faire paraître.

Des esprits graves ne tombent pas dans ces préjugés. Il ne faut s'occuper que des hommes qui observent et réfléchissent, qui donnent pour chaque chose ce qu'elle vaut exactement et qui la payent à son juste prix. Ceux-là n'élèvent pas l'ancien si son mérite est moindre, ni ne rabaissent le moderne si son mérite est supérieur. C'est pour de tels esprits que sont composés les livres et écrites les sciences.

Nous parlerons maintenant des sept nations qui ont existé dans les temps anciens, de leurs langues, des pays qu'elles ont habités et d'autres choses analogues.

DES SEPT NATIONS DE L'ANTIQUITÉ[1], DE LEURS LANGUES, DE LEURS CROYANCES, DES LIEUX QU'ELLES ONT HABITÉS, DE CE QUI DISTINGUE CHACUNE D'ELLES DES AUTRES, ET DE TOUT CE QUI SE RAPPORTE À CE SUJET.

[Pages 77-85.]

Nous avons rapporté, dans nos précédents ouvrages, les opinions diverses sur l'origine du genre humain et sur sa dispersion à la surface de la terre, professées par les différentes sectes, tant de ceux qui suivent la loi que de ceux qui refusent de s'y soumettre, comme les brahmanes et autres, mais enseignent pourtant que le monde est produit; nous n'avons pas omis non plus de reproduire les doctrines des anciens sages de l'Inde, des philosophes, des dualistes manichéens, et en général de tous ceux qui ont disputé sur ce sujet. Parlons donc maintenant des sept nations. Ceux qui ont étudié l'histoire des peuples antiques et les contrées où ils ont vécu pensent que dans les anciens âges les nations les plus puissantes et les plus importantes étaient au nombre de sept, différant entre elles en trois points : les caractères physiques, les mœurs, le langage.

Les Perses sont une nation dont le territoire comprend le Djébal, c'est-à-dire la région des Mahat et d'autres régions, l'Aderbaïdjân jusqu'au pays d'Arménie, le territoire d'Arrân et de Beïlakan jusqu'à Derbend qu'on appelle aussi Bâb el-Abwâb, Rey, le Tabaristân, el-Maskat, ech-Chabarân, Djourdjân, Ebréchehr ou Niçabour, Hérat, Merw et d'autres pays du Khoraçân, le Sedjestân, la Karmanie, le Fars, l'Ahwaz et des contrées voisines formant aujourd'hui le territoire des peuples non Arabes. Tous ces pays constituaient un seul royaume régi par un seul roi, ils parlaient la même

[1] Ici commence la partie historique de l'ouvrage; c'est presque un nouveau livre qui s'ouvre. Le manuscrit P marque cette grande division par le *bismillah* en tête du chapitre.

langue, sauf de légères différences que présentaient leurs idiomes; en effet des idiomes sont une même langue, lorsque les lettres que l'on écrit y sont les mêmes et qu'elles y sont composées entre elles de la même façon, bien que toutes les autres particularités ne s'accordent pas[1], comme on le voit dans le Pehlwi, le *Déri*, l'*Adéri* et les autres idiomes perses.

La seconde race est celle des Chaldéens ou Syriens. Il en est fait mention dans la Tôrah où Dieu, puissant et grand, dit à Abraham : « Je suis le Seigneur qui t'ai tiré du bûcher des Chaldéens. Je te donnerai ce pays en héritage. » Aristote en parle aussi dans son traité intitulé « du Gouvernement des villes ». Il y décrit les gouvernements de plusieurs nations et de nombreuses cités chez les Grecs et chez les différents peuples. Ce traité s'appelle en grec *Politique* (*Boulîtiâ*). Les peuples et les cités dont il fait mention sont au nombre de 170. Aristote a encore parlé de cette nation dans plusieurs traités, ainsi que Ptolémée et d'autres savants. Tous l'ont désignée par ce nom de Chaldéens. Le siège principal de leur puissance était la ville de Kalwâda dans l'Irâk[2], d'où leur est venu leur nom. Parmi les peuples et tribus de cette race, étaient les Ninivites, les Assyriens, les Araméens, les Ar-

[1] La définition de Maçoudi paraît exprimer à peu près ce que nous appelons les différences dialectales, avec les différences de prononciation. Il faut, pour la comprendre, supposer l'écriture incomplète; ce que l'écriture représenterait serait le fond commun aux dialectes d'une même langue; ce qui n'y serait pas indiqué, comme la vocalisation ou certaines désinences, serait la partie variable de cette langue. Cette définition laisse aussi supposer qu'une même écriture, en partie figurative, comme celle du Pehlwi, pouvait être lue en plusieurs dialectes distincts, résultat assez conforme aux idées exposées par J. Darmesteter dans sa *Grammaire historique de la langue persane* (*Études iraniennes*, t. I, 1re partie).

[2] Comparez la ville de Kalneh (Ctésiphon), dans la Genèse, ch. x, verset 10; c'est probablement elle que Maçoudi a en vue. La ville de Kalwâda, située sur la rive orientale du Tigre, non loin de Bagdad, est sans rapport avec cette antique Kalwada.

IMPRIMERIE NATIONALE.

dawâns[1], les Djerâmakah, les Nabatéens de l'Irâk, les habitants du Sawad. Le nom de Nabatéens est venu, dit-on, à ce peuple de ce qu'il descendait de Nabit fils de Baçour fils de Sem fils de Noé[2]; selon d'autres, de ce qu'il drainait les terres et canalisait les eaux; et ces étymologies ne sont pas les seules[3]. Il y a encore d'autres tribus et peuples de race Nabatéenne. On a dit que les Araméens furent appelés de ce nom parce que, après l'extermination des Adites, on donna aux Thamoudéens le nom d'Aram[4], et que, après la destruction des Thamoudéens, les survivants des habitants d'Aram furent nommés Armân; ceux-ci sont les Nabatéens Araméens. Ibn el-Kelbi et d'autres savants arabes parlent d'une manière analogue dans leurs récits sur les nations de l'antiquité.

Le territoire occupé par les Chaldéens comprenait l'Irâk, le Diar Rébïah, le Diar Modar, la Syrie, le territoire actuel

[1] Le manuscrit L porte les Ardadan, الاردادان. S. de Sacy s'est trompé en proposant de reconnaître sous ce nom les Gordiyéens (Les *Prairies d'or*, t. IX, p. 324). Les *Ardawi* sont les Parthes.

[2] Voyez les *Prairies d'or* (t. II, p. 138) où on lit Iâsour, au lieu de Basour. Tabari, I, ٢١٩ a Nâsour. Ibn Badroun (p. ٨) porte Basour.

[3] Voyez plus haut notre note de la page 60.

[4] Les Adites étaient en effet appelés *Aram*. Voyez Tabari, I, ٢١٩ et ٧٣٨ (Note de l'éditeur.) Voici au reste ce que l'on trouve dans les *Généalogies des Arabes* (ms. 5019, fol. 28) : Sem eut pour fils Aram. Aram engendra Abir et Aus, Hawîl et Mâch. Il habitait les Ahkaf.

Aus engendra Ad et Abil. Ad habita l'Ahkaf, et ses descendants y demeurèrent après lui, jusqu'au temps où, s'étant multipliés et ayant abandonné le droit chemin, ils furent exterminés par Dieu. Dieu n'épargna d'eux que les fils d'el-Kholoud, fils de Ad, et il leur fit habiter La Mecque. C'est à ce rameau qu'appartient le prophète Houd. Après la mort de Houd, Kahtan, son fils, retourna avec ses enfants dans l'Yémen.

Abir, autre fils d'Aram, engendra Témoud, ancêtre des Témoudéens, de la race duquel est le prophète Sâlih. Sâlih est fils de Katoul fils d'Asaf fils de Kachih fils d'el-Adwa fils d'el-Mehal fils de Djad fils de Zadjaïr fils de Témoud.

Atîl fils d'Aus fut l'ancêtre des Amalécites.

des Arabes nomades et sédentaires[1], c'est-à-dire le Yémen, le Téhâmah, le Hedjâz, le Yémâmah, l'Aroud, le Bahréïn, le Chihr, le Hadramaut, Omân, et le désert tant du côté de l'Irâk que du côté de la Syrie. Toute cette région, qui est la péninsule des Arabes, formait un seul royaume, gouverné par un seul roi, et où l'on parlait une seule langue, la langue syrienne. C'est le langage originel, celui d'Adam, de Noé, d'Abraham, et d'autres prophètes, comme l'enseignent les exégètes. Les idiomes des différents peuples syriens n'ont entre eux que des différences légères, du même ordre que celles que nous avons signalées dans la langue perse. L'hébreu est un de ces idiomes. L'arabe est, après l'hébreu, l'idiome le plus voisin de la langue syriaque, et la différence entre l'arabe et l'hébreu n'est pas considérable. On dit que le premier qui parla hébreu fut Abraham, l'Ami de Dieu, après qu'il fut sorti du bourg appelé Our Kachd du pays de Kouta dans le Khounirat qui est le climat de Bâbel, qu'il fut venu à Harran, en Mésopotamie, et qu'il eut passé l'Euphrate pour se rendre, avec ses compagnons, en Syrie. Il parla alors cette langue qui prit le nom d'hébreu parce qu'elle apparut au temps de ce passage, du mot *ebr*, passage. C'est dans cette langue que fut révélée la Tôrah. Mais les Israélites de l'Irâk parlent un idiome syrien désigné par le nom de *Targoum* [2], dans lequel ils traduisirent la Tôrah de l'hébreu ancien, parce que cet idiome leur est usuel et clair, au lieu que l'intelligence et la prononciation de l'hébreu sont difficiles à la plupart d'entre eux.

Il est communément admis — par les Nizarites, qui sont les descendants de Rébîah et de Modar, les deux purs Ismaëlites, et les descendants d'Iyâd et d'Anmar que l'on dit être fils de Nizar fils de Maadd fils d'Adnan fils d'Odd fils d'Odad fils de

[1] Littéralement : de poil et d'argile, c'est-à-dire des Arabes vivant sous la tente (Bédouins) et de ceux vivant dans les maisons.

[2] Le mot *Targoum* subit ici le même sort que le mot *Zend;* il signifie *explication* et il est pris pour le nom d'une langue.

Mokawwim fils de Nakhor fils de Tirakh fils de Yarob fils de Yechdjob fils de Nabit fils de Kaïdar fils d'Ismaël fils d'Abraham, ou qui sont, selon une variante, les fils de Nizar fils de Maadd fils d'Adnan fils d'Odd fils d'Odad fils de Yamir fils de Yechdjob fils de Yarob fils d'el-Hamaïça fils de Sabouh fils de Nabit fils de Kaïdar fils d'Ismaël, — par les Yéménites, qui sont les descendants de Himyar et de Kehlan fils de Saba fils de Yechdjob fils de Yarob fils de Kahtan fils d'Abir fils de Châlikh fils d'Arfakhchad fils de Sem fils de Noé, et parmi lesquels d'autres descendent de Djorhom et de Hadramaut fils d'Abir, — par les Israélites et par d'autres tribus, — qu'Abraham l'Ami de Dieu parlait la langue syrienne et qu'il était Abraham fils de Tarikh ou Azer fils de Nakhor fils de Saroug fils d'Arou fils de Faleg fils d'Abir fils de Chalikh fils d'Arfakhchad fils de Sem fils de Noé fils de Lamek fils de Matouchalakh fils d'Enoch fils de Yared fils de Mahalaïl fils de Kaïnan fils d'Énos fils de Seth fils d'Adam, apparenté aux Yéménites par Abir.

La plupart des généalogistes et des savants Yéménites croient que le premier qui parla l'arabe fut Yarob fils de Kahtan, et qu'il tira son nom de ce qu'il avait donné aux mots des formes arabes; que la langue de Kahtan n'était pas l'arabe, mais qu'elle était conforme à la langue originelle, celle de Sem fils de Noé et d'autres patriarches; qu'Ismaël fils d'Abraham commença seulement à parler l'arabe au temps où, tout enfant, il fut établi avec sa mère Hagar à la Mecque, au milieu des Amalécites descendants d'Amlâk fils de Loud fils d'Aram fils de Sem fils de Noé et des Djorhomites.

Les Nizarites descendants d'Ismaël fils d'Abraham et les Israélites descendants d'Isaac fils d'Abraham s'accordent aussi à dire qu'Abraham ne parlait pas arabe non plus qu'Isaac son fils et que le premier qui s'exprima et parla en arabe fut son fils Ismaël.

Tous les Nizarites et tous les Yéménites s'accordent en-

core à dire que Houd et Sâlih étaient deux arabes qui furent envoyés aux tribus d'Ad et de Témoud et qu'ils étaient antérieurs à Abraham l'Ami de Dieu, bien que la Tôrah ne fasse pas mention d'eux.

Parmi les historiens et généalogistes yéménites, plusieurs, ayant vécu à différentes époques, pensent que le pouvoir passa d'Ad à Yoktan qui est le même que Kahtan fils d'Abir. Ils citent à l'appui de cette opinion le vers d'Alkamah Dou-Djeden :

Le royaume de Kahtan est le royaume d'Ad; les calamités le ruineront.

D'autres croient que ce Kahtan est Kahtan fils de Houd fils d'Abd-Allah fils d'el-Kholoud fils d'Ad fils d'Aoud fils d'Aram fils de Sem fils de Noé et qu'il est appelé dans la Bible el-Djabbâr (le tyran) fils d'Abir fils de Châlikh fils d'Arfakhchad fils de Sem fils de Noé. Ils s'appuient sur ce que dit le poète :

Le père de Kahtan est Houd Dou'l-hikf[1].

Selon d'autres, Houd est Abir[2] fils de Châlikh fils d'Arfakhchad. Les généalogistes appartenant à la race de Nizar fils de Maadd et plusieurs parmi les Yéménites comme Hicham

[1] Cet hémistiche se retrouve dans les *Généalogies des Arabes* (manuscrit 5019, fol. 29). Kahtan est fils de Houd dou'l-hikf, y est-il dit; il régna le premier dans l'Yémen. La généalogie de Houd donnée ici compte dans les *Prairies d'or* (t. III, p. 295) deux noms de plus : «Houd fils d'Abd Allah fils de *Riah* fils de *Khalid* fils d'el-Kholoud etc.» et dans les *Généalogies des Arabes* (fol. 32 v°) elle en compte un de moins et un de plus : «Houd fils de *Kholoud* fils de Kholoud fils d'Ad, etc.» Houd, d'après ce dernier texte, appartenait à la tribu de Kholoud, la douzième des douze tribus d'Ad.

[2] Il faudrait dire : «selon les mêmes», c'est-à-dire selon ceux qui croient que Kahtan est dans la Bible Djabbar fils d'Abir, comme Maçoudi vient de le rapporter. Cette identification est d'ailleurs peu raisonnable, car elle place Houd trop haut dans le temps.

fils de Mohammed fils d'es-Sâib el-Kelbi, comme Charki fils de Kotami, Nasr fils de Mazrou el-Kelbi et d'autres encore, disent que ce Kahtan est fils d'el-Hamaïça fils de Teïman fils de Nabat fils d'Ismaël fils d'Abraham, en s'appuyant sur la tradition suivante rapportée par el-Haïtam fils d'Adi et-Tay et par Hicham fils de Mohammed fils d'es-Sâib el-Kelbi, remontant au père de ce dernier Mohammed fils d'es-Sâib, de lui à Abou Sâlih et de celui-ci à Ibn Abbas : Le Prophète passa auprès d'une troupe de jeunes Ansar qui s'exerçaient au tir de l'arc, et il leur dit : « Tirez, ô fils d'Ismaël, car votre père tirait l'arc; tirez, pour moi je suis avec Ibn el-Adra. » C'était un homme de la tribu de Khozaa. Les jeunes gens jetèrent leurs flèches[1] en disant : « O prophète de Dieu, celui pour qui tu te déclares est sûr de vaincre. » — « Tirez-donc, reprit-il, je suis avec vous tous. » Les autres Yéménites rejettent cette généalogie; ils font de Kahtan le fils d'Abir fils de Chalikh fils d'Arfakhchad fils de Sem fils de Noé, comme nous l'avons rapporté; et ils remarquent que cette tradition n'appartient qu'à quelques narrateurs, qu'elle n'est pas de celles dont la transmission est tout entière connue, qui ne peuvent être contestées et qui obligent en doctrine et en morale. Si elle est vraie, ces paroles du prophète : « Tirez, ô fils d'Ismaël », doivent s'entendre des descendants d'Ismaël par les femmes. Dieu a dit du Messie qu'il serait de la descendance d'Adam tout en affirmant qu'il naîtrait sans père; si donc quelqu'un voulait l'exclure de la filiation d'Adam parce qu'il n'a pas de père, il serait dans l'erreur; mais il ne descend d'Adam que par sa mère. Les hommes de cette race savent par leurs traditions généalogiques que transmettent régulièrement ceux qui meurent à ceux qui survivent qu'ils descendent de Kahtan fils d'Abir et ils ne savent pas autre chose.

[1] Comparez les *Prairies d'or* (t. III, p. 142). Il ne faut pas traduire : « Les jeunes gens lancèrent leurs flèches », mais « jetèrent leurs flèches », c'est-à-dire qu'ils renoncèrent au jeu.

Il y a des savants yéménites qui pensent que Himyar fils de Saba fils de Yechdjob fils de Yarob fils de Kahtan est plus ancien qu'Ad, en se fondant sur des paroles d'el-Khouldjân fils d'el-Wahm[1], l'un des rois des Adites. Djounâdah fils d'el-Asamm l'Adite avait vu en songe que les Adites envoyés à la Kaabah avaient péri. Ce fait fut rapporté à el-Khouldjân qui dit :

Chaque année inventeront-ils une nouveauté condamnable et donneront-ils d'un songe une explication fausse ?

Ad a une tradition qu'il garde ; nous la révérons toute notre vie et jusqu'à la tombe.

Nous rougirions des choses au sujet desquelles nous insultent, entre autres, Djorhom et Himyar.

Les histoires de Himyar et de Kehlân sont fort anciennes, elles sont d'une antiquité plus haute que celle de plusieurs nations disparues ; les siècles se sont écoulés à côté d'elles, et les années se sont accumulées sur elles par milliers. Les hommes ont dit à ce sujet une foule de choses ; mais la plupart de leurs discours remontent à Abîd fils de Chariah le Djorhomite, aux narrateurs de Hîrah ou à d'autres. Les controverses qui eurent lieu sur ce point entre les Yéménites et les Nizarites sont volumineuses et leurs discussions prolongées. Ce serait la matière d'un fort chapitre et de discours étendus. Mais qui s'est imposé d'être bref doit s'interdire les développements. Nous avons traité ce sujet et reproduit presque tous les arguments et prétentions formulés par les parties adverses en prose et en vers, dans le livre « des diverses sortes de connaissances et de ce qui est arrivé dans

[1] Le même nom est dans les *Prairies d'or* (t. III, p. 295). L'auteur des *Généalogies des Arabes* (ms. 5019, fol. 32 et 33) dit que les Adites comprenaient douze tribus dont il donne les noms (Maçoudi n'en compte que dix) et qu'ils adoraient trois idoles : Dhodda, Dhemouda, Alahna, ضدّ, ضمود, الهنا, dont les noms sont, aux points diacritiques près, les mêmes que dans les *Prairies d'or*.

les siècles passés » et dans le livre « du mémorial des événements des anciens âges ». Dans le présent ouvrage nous ne donnons que la substance de chaque sujet pour rappeler l'attention sur nos livres précédents et passer en revue ce qu'ils contiennent. Celui-ci en est à la fois comme le couronnement et l'escalier qui y donne accès.

La troisième race est celle des Grecs, des Romains, des Slaves, des Francs, et des nations voisines qui habitent sous l'Aquilon, c'est-à-dire au nord. Toutes ces nations parlaient la même langue et obéissaient à un même roi.

La quatrième race est celle de Libye comprenant les peuples qui habitent l'Égypte, les contrées voisines dans le Teïman ou Midi, et la contrée du Magreb jusqu'à la mer extérieure Océan. Ces peuples parlaient une même langue et obéissaient à un même roi.

La cinquième race comprend les différentes branches des Turcs, les Khourlakhïah, les Gozzéens, les Kaïmak, les Tougouzgouz et les Khazars. Ces derniers sont appelés en turc *Sabir* et en persan *Khazarân*[1]; ils constituent une peuplade turque sédentaire. Leur nom a reçu en arabe la forme d'el-Khazar. Cette race comprend encore d'autres branches qui toutes parlaient la même langue et obéissaient à un même roi.

La sixième race comprend les peuples de l'Inde et du Sind et des contrées avoisinantes. Ils parlaient une même langue et obéissaient à un même roi.

La septième race comprend les peuples de la Chine, du Sîla (la Corée) et des contrées attenantes habitées par les fils d'Amour fils de Japheth fils de Noé. Ils avaient un même roi et une même langue.

Dans la suite les hommes se multiplièrent dans chaque

[1] Cela prouve, remarque l'éditeur, que les Huns-Sabirs et les Khazars sont un même peuple. Comparez Nöldeke, *Beitr. zur Gesch. des Alexanderromans*, p. 31. (*Denkschrift der K. Akad. d. Wissenschaft in Wien*, Bd. XXXVIII.)

race; les peuples se formèrent et se ramifièrent en peuplades et en tribus; les idiomes divergèrent; les nations se scindèrent et devinrent distinctes; elles se spécifièrent par des différences dans les croyances, dans la religion, dans les habitations et dans les rites.

Ces sept races étaient distinctes les unes des autres et chacune avait un roi qui lui était propre. Toutes adoraient les idoles; mais chacune honorait des idoles, images de certains dieux différents des dieux qu'adorait une autre; pourtant ces images variées étaient toutes des symboles représentant les substances supérieures et les corps célestes qui sont les sphères des sept étoiles, à savoir des deux luminaires le soleil et la lune et des cinq planètes Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, Mercure, auxquelles il faut joindre les autres étoiles douées d'influences sur notre monde terrestre. Les lois de chaque race dépendaient de son culte, des moyens qu'elle avait de vivre, du tempérament physique avec lequel avaient été créés les hommes qui la composaient et ceux des autres races dont elle était voisine.

Nous avons parlé, dans le livre « du mémorial des événements des anciens âges », auquel le présent ouvrage sert de suite et de complément, des sept célèbres assemblées que tinrent, dans l'antiquité, les sages de ces sept races; chaque assemblée comprenait sept sages; elles eurent lieu en des âges différents et à des époques éloignées les unes des autres, par suite de situations et de circonstances diverses. C'est à ces sages qu'on doit toutes sortes de remarques et d'observations et un grand nombre d'enseignements et de leçons sur les événements qui se sont produits dans chaque âge, renversements de dynasties, changements de religions, ainsi que des discours sur le monde, sa nature, ses dispositions, ses fins, la succession en lui des causes et des effets, la relation de ses parties externes et internes, les essences qui le composent, la procréation et la croissance des corps, ce qui adviendra de lui après sa destruction, et toutes

sortes de recherches et d'observations sur des sujets analogues.

Ayant traité des sept races, des lieux qu'elles ont habités, de leurs langues, de leurs croyances, et de toutes les questions qui se rapportent à celles-là, nous allons parler des Perses, de la succession de leurs rois et des années de leur règne.

LES ROIS DE PERSE CLASSÉS PAR DYNASTIES DEPUIS DJOUYOUMART QUI EN EST LE PREMIER JUSQU'À YEZDEDJERD FILS DE CHEHRIAR QUI EN EST LE DERNIER. NOMBRE D'ANNÉES QU'ILS ONT RÉGNÉ.

[Page 85.]

La somme d'années qu'ont régné les rois de la première époque perse, des différentes dynasties, les rois des satrapies et ceux de la seconde époque ou époque sassanide, est de 4140 ans et cinq mois et demi. Beaucoup d'auteurs qui se sont occupés de l'histoire de la Perse, de ses rois et de ses dynasties croient qu'il y a eu entre plusieurs rois de la première époque perse des interrègnes dont la durée serait de 331 ans, tels qu'un interrègne de 223 ans entre les rois Djouyoumart et Ouchhendj (Houcheng) et un autre de 108 ans[1] entre les rois Ouchhendj et Tahmouret (Tahomers.) En ajoutant la durée de ces interrègnes au nombre d'années que nous avons indiqué, on obtient un total de 4471 ans et cinq mois et demi.

[1] Le manuscrit P porte : 168 ans. L'éditeur remarque que ce chiffre doit être faux, parce que le chiffre de 223 ans pour l'interrègne entre Gayûmert et Uschheng est confirmé par Tabari, I, ١٧٢, 4.

LA PREMIÈRE DYNASTIE DES ROIS PERSES DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE.

[Pages 85-88.]

Le premier de ces rois est Djouyoumart[1] Kilchah, ce qui signifie « roi d'argile ». C'est à lui que les Perses font remonter leur origine; ils le confondent avec Adam, père des hommes et origine des races. Son règne fut de quarante ans, d'autres disent de trente, dans le premier millénaire[2] à partir de la création des hommes; il habita Istakhr dans le Fars. Ouchhendj fut roi quarante ans; Tahomers le fut trente ans; Djem (Djemchid), sept cents ans et trois mois. Biourasp ou ed-Dahhak, mille ans. Les Perses parlent beaucoup de ce dernier; ils racontent, entre autres histoires, qu'il avait sur les deux épaules deux serpents qu'on ne pouvait faire tenir en repos qu'en leur offrant de la cervelle humaine. Ils disent aussi que ce roi était un enchanteur, qu'il avait sous ses ordres les génies et les hommes et qu'il régnait sur les sept climats. Lorsque sa tyrannie fut devenue excessive, son insolence sans borne et qu'il eut fait périr beaucoup de ses sujets, il se leva un homme du peuple, pieux serviteur de Dieu, habitant d'Ispahan et cordonnier du nom de Kabi, qui, prenant pour signe de ralliement un étendard de cuir, appela toute la nation à renverser ed-Dahhak et proposa, après qu'on l'aurait tué, de mettre en sa place Aféridoun. Il fut suivi par le peuple et par beaucoup de notables, il marcha contre ed-Dahhak et se saisit de lui. Le vaincu fut porté, par ordre d'Aféridoun, au sommet du mont Démâwend situé entre Rey et le Tabaristân et abandonné là[3]. Les Perses ajoutent

[1] جُيُومَرْت. Ce nom est transcrit Keyomert, كيومرث, dans les *Prairies d'or* (t. II, p. 110).

[2] الهزاريكه (lisez الهزاركيه), mot persan, *millenium*. V. le glossaire.

[3] On peut reconnaître l'affinité de la légende de Dahhak avec celle de Prométhée, par ces deux traits caractéristiques : l'enchaînement du géant au rocher et les serpents qui le rongent. Dahhak est, dans l'*Avesta*,

qu'il est encore vivant aujourd'hui et enchaîné au même lieu. Ils ont là-dessus des traditions qu'il serait trop long de redire et que nous avons déjà rapportées dans le livre des « prairies d'or et des mines de pierres précieuses. » Le peuple se réjouit fort du châtiment infligé à ed-Dahhak pour sa tyrannie et son détestable gouvernement, et l'étendard fut regardé comme un objet d'heureux augure. On l'appela *dirafch kâbiân*, du nom de Kabi qui l'avait arboré. *Dirafch* en persan ancien signifie étendard, et en persan moderne il signifie l'alène du savetier. Cet étendard fut enrichi d'or et de toutes sortes de pierres précieuses. On ne le faisait paraître que dans les combats importants; on le déployait alors au-dessus de la tête du roi ou de l'héritier du trône ou du chef qui les remplaçait.

Les rois de Perse ne cessèrent de le vénérer jusqu'au temps où Yezdedjerd fils de Chehriar, dernier roi des Perses Sassanides, le fit emporter par Roustem el-Adéri allant combattre les Arabes à Kadiçïah[1] en l'an 16; cependant cette

le serpent à trois gueules (Voyez le *Zend Avesta* trad. de James Darmesteter, II, p. 629). Dahhak fit scier en deux, d'après le *Livre des Rois* (I, 47) et le *Bundahisch* (XXXI, 3), son prédécesseur Yim ou Jamshîd; c'est la légende judéo-arabe de la mort d'Isaïe, comme le remarque J. Darmesteter. (Comparez Tabari, trad. Zotenberg, I, 490-491.) Historiquement le personnage de Dahhak représente les Arabes qui, à la fin du second siècle de notre ère, dominaient en Mésopotamie jusqu'à Holwan. La région à l'est de Holwan était en la possession des Rois des satrapies (*molouk et-tawâif*) qui étaient tous persans et qui résistaient à l'expansion de la race arabe (Tabari, trad. Zotenberg, II, 8-9). On comprend dès lors que Dahhak soit d'une part figuré comme un monstre ou un mauvais génie — c'est le point de vue persan — et que d'autre part les Arabes le réclament pour l'un des leurs et se fassent gloire de lui. (Voyez plus loin, p. 125.)

Pour la légende des serpents, comparez les *Prairies d'or* (t. III, p. 251), Tabari, I, ٢٠٣, et le *Livre des Rois*.

[1] Maçoudi donne pour la date de cette bataille l'an 14 et le mois de moharrem, dans les *Prairies d'or* (t. IV, p. 210). Il parle des discussions que cette date soulève et de la prise du *dirafch-kawiân*, quelques pages plus loin (p. 224). Comparez Tabari, I, ٢٢٣٧.

date n'est pas certaine. Les Perses ayant été mis en déroute et Roustem tué, l'étendard tomba aux mains de Dirar fils de Khattab el-Fihri. On estima sa valeur à deux millions de dînars. Selon d'autres, les Arabes se seraient emparés de l'étendard le jour de la prise de Médâïn, ou le jour de la prise de Nehâwend, soit en l'an 19 d'après les uns, en l'an 21 d'après les autres.

C'est en pensant à ce que Kabi et ses compagnons avaient pu faire contre ed-Dahhak qu'Ardéchîr, dans son testament, recommanda avec insistance aux rois ses successeurs de prendre garde aux émeutes provoquées et conduites par les hommes du peuple les plus habiles et les plus pieux; car lorsqu'on néglige de parer à ce danger, il peut en résulter des événements aussi graves que le déplacement de l'autorité et la rupture des traditions légitimes. Aristote a adressé à Alexandre les mêmes avertissements dans plusieurs de ses épîtres[1]; ils ont été répétés par tous les hommes instruits dans le gouvernement de la religion et de l'État.

Les Arabes Yéménites[2] revendiquent pour eux ed-Dahhak. Ils croient qu'il appartenait à la tribu d'Azd. Les poètes de l'Islam ont fait mention de lui, et il est cité avec orgueil par Abou Nowâs el-Haçan fils de Hâni, affranchi de la famille de Hakem fils de Saad el-Achîrah fils de Mâlik fils d'Oudad fils de Zéïd fils de Yechdjob fils d'Arib fils de Zéid fils de Kehlan fils de Saba fils de Yechdjob fils de Yarob fils de Kahtan, dans son poème où il fait la satire de toutes les tribus Nizarites et l'éloge de celles qui sont issues de Kahtan. C'est la

[1] Maçoudi paraît connaître un certain nombre d'épîtres d'Aristote, où le philosophe parle surtout comme conseiller politique et qui sont aujourd'hui perdues.

[2] On se souvient que, d'après la légende arabe, un *tobba* (roi) du Yémen aurait envahi la Mésopotamie (Tabari, trad. Zotenberg, I, 505 et Nöldeke *Gesch. der Perser und Araber*, p. 147, n. 2). Son nom est Abou-Kourrouf. Que l'on se rappelle aussi l'expédition malheureuse de Kaï-Kâus dans le Hamâvarân (Yémen). (*Livre des Rois*, II, 1-14; Les *Prairies d'or*, II, 119.)

pièce célèbre pour laquelle Réchid tint le poète longtemps emprisonné et le châtia, dit-on, avec rigueur. Elle commence par ce vers :

En quoi m'intéresse un campement dont les vestiges s'effacent sous le double effort de la pluie et des vents ?

Le poète y dit à la louange du Yémen et en parlant d'ed-Dahhak :

Nous sommes les maîtres de Nâit. A nous est Sana qui a le musc dans ses salles[1];
Ed-Dahhak était des nôtres, lui à qui obéissaient les démons et les oiseaux dans leurs vols.

Il y parle ainsi contre Nizar :

Attaquez Nizar; fendez-lui la peau à coups de fouets et découvrez le secret de sa honte.

Beaucoup de Nizarites répondirent à cette satire d'Abou Nowas, entre autres un homme de la tribu de Rébîah fils de Nizar, qui fait allusion à Nizar et à ses mérites, au Yémen et à ses vices, dans un poème commençant par ce vers :

Cessez de louer ceux de notre race qui sont morts. Est-ce que le temps de la gloire de Maadd est fini, comme le pensent ses ennemis ?

Il y dit :

Louez Maadd, et vantez-vous de sa haute origine qui est au-dessus de celle des autres hommes.
Dévoilez ce que cachent les Yéménites fils de Kahtan, sans les craindre.

Abou Tammam a fait mention d'ed-Dahhak dans un poème où il loue el-Afchîn qu'il compare à Aféridoun et où il parle

[1] Comparez Ibn Khordadbeh (p. ۱۳۹, 104) où se trouve ce premier vers. Le second est cité dans les *Prairies d'or* (t. II, p. 114).

de Babek en le comparant à ed-Dahhak. Ce poème commence ainsi[1] :

Le glaive a abattu le fort d'el-Badd ; il est ruiné maintenant ; il n'a plus d'autres habitants que les fauves.

On y trouve ce vers[2] :

Il ressemblait à ed-Dahhak qui tyrannisait le monde ; toi, tu es semblable à Aféridoun.

Beaucoup de personnes versées dans l'histoire des nations antiques et de leurs rois, pensent qu'ed-Dahhak fut l'un des anciens rois des Chaldéens Nabatéens. Aféridoun régna cinq cents ans.

LA SECONDE DYNASTIE DES ROIS PERSES DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE SURNOMMÉS BAALÂN[3], DONT LE SENS EST CÉLESTES.

[Pages 88-90.]

Le premier est Menouchehr qui régna cent vingt ans. Les Perses le regardent comme grand et le portent très haut à cause de certains faits merveilleux dont ils ont gardé le souvenir[4]. On compte entre ce roi et Aféridoun treize généra-

[1] Voyez Diwan, ١٩٤; Tabari, III, ١٢٣٣.

[2] Voyez Diwan, ١٩٥; Tabari, I, ٢٠١.

[3] Ils sont appelés Ilan, ايلان dans la chronique de Bérûni. (Note de l'éditeur.)

[4] Menouchehr est aux yeux des Persans le représentant de la lutte de l'Iran contre le Touran. Il était le descendant d'Iradj fils d'Aféridoun (Thraêtaona) et en même temps son vengeur. Car, après le partage de la terre par Aféridoun, le dernier monarque universel selon la légende perse, Salm et Tûj représentants de l'Occident barbare et du Touran (Orient barbare) avaient tué par jalousie Iradj, possesseur de l'Iran. (Voyez le *Livre des Rois*, I, 88, et l'*Avesta*, trad. Darmesteter, t. II, p. 399 ; et comparez plus haut, p. 59.)

tions. Il est descendant d'Iredj fils d'Aféridoun; il eut sept enfants auxquels remontent la plupart des peuplades de la Perse, ainsi que les diverses dynasties de ses rois. Il est comme le tronc de l'arbre généalogique des Perses. C'est ainsi que les Kurdes, selon les Perses, sont les fils de Kurd fils d'Isfandiâd fils de Menouchehr. On compte parmi leurs tribus [1] les Bazendjan, les Chouhadjan, les Chadendjan, les Nechawirah, les Boudikan, les Lourrïah, les Djourkan, les Djawanïah, les Barisian, les Djalâlïah, les Moustakân, les Djabârkah, les Djourougân, les Kaïkân, les Mâdjourdân, les Hadabânïah, etc., répandus dans les Zomoum du Fars, la Karmanie, le Sédjestan, le Khoraçan, dans les territoires d'Ispahân, du Djébal, c'est-à-dire des Mahat, *mah* de Koufah, *mah* de Basrah, *mah* de Sabadân, dans les deux Igar qui sont les villes de Bordj et de Keredj-Abî-Dolaf, à Hamadan, Chehrazour, Derabad, es-Sâmagân, dans l'Aderbaïdjân et l'Arménie, à Errân, à Baïlakân, à Bâb el-Abwâb, sans oublier la Mésopotamie, la Syrie et les Frontières.

Un certain nombre de Kurdes érudits dont nous avons fait la connaissance lorsque nous avons parcouru ces pays, font descendre leur race de Kurd fils de Mard fils de Sasaah fils de Harb fils de Hawâzin [2] et d'autres parmi eux sont d'avis qu'elle a pour auteur Soubaï fils de Hawâzin. Mais Harb et Soubaï, selon les généalogistes de la tribu de Modar, sont morts sans postérité [3], et Hawâzin n'a eu de descendance que par Bekr fils de Hawâzin. Il y a des Kurdes qui croient être issus de Rébîah, puis de Bekr fils de Wâil; les Kurdes auraient occupé à une époque reculée, à la suite de guerres survenues entre eux, le territoire des Perses; ils se seraient alors dispersés parmi eux, leur langue aurait changé et ils se seraient ramifiés en peuplades et en tribus.

[1] Comparez pour les noms de ces tribus les *Prairies d'or* (t. III, p. 254).

[2] Comparez les *Prairies d'or* (t. III, p. 250).

[3] Comparez Ibn Kotéïbah, ٣١. (Note de l'éditeur.)

Nous avons mentionné dans nos précédents ouvrages les peuples qui habitent le désert et la montagne, à l'Orient, à l'Occident, au Nord et au Midi, Arabes, Kurdes, Djats, Beloutches, Koudj ou Koufs[1] dans le pays de Karmanie, Berbères dans l'Ifrikïah et le Magreb, comprenant[2] les tribus des Koutamah, des Zawîlah, des Mezatah, des Louatah, des Howarah, des Sanhadjah (Zenaga), des Aurabah, des Lamtah et d'autres tribus plus ou moins importantes, les Fîrah[3], les Bedjah et autres peuplades nomades.

On dit que le roi qui succéda à Menouchehr fut Sehm[4] fils d'Amân fils d'Atfiân fils de Nouder fils de Menouchehr, dont le règne fut de soixante ans. Après lui Farâsiat[5] le Turc régna douze ans; il fut renversé par Zav; Zav régna trois ans et Karchâsb, trois ans[6].

[1] Comparez les *Prairies d'or* (t. III, p. 254). Le nom vulgaire des Djats est *Zoutt*, الزط. (Note de l'éditeur.) Les Zoutt, est-il dit dans le *Méfatih el-oloum*, p. ١٢٣, sont une race dans le Sind. On les appelle aussi *Djattan* جتّان (où le *ta* est douteux). C'est de ce peuple que les Bohémiens tirent leur origine. Voyez le mémoire déjà cité de M. Goeje dans *The gypsies of India* par Mac Ritchie.

[2] Comparez les *Prairies d'or* (t. III, p. 241).

[3] On attendrait au lieu de ce nom celui des Nubîens. (Note de l'éditeur.)

[4] *Les Prairies d'or* (t. II, p. 117) ont : Sem fils d'*Aban* fils d'*Ankiad*. Le nom d'Aban doit peut-être être lu Narîman, نريمان, d'après Tabari, I, ٥٣٢ et Bérûnî, *Chronologie*, ١٠٤. (Note de l'éditeur.) Nouder est Naotara dans l'*Avesta*. Il fut tué, d'après le Bundahish, du vivant de Menouchehr, tandis que ce roi était en guerre contre Afrâsyâb (Farâsiât); il ne fut donc pas roi. D'après Firdausi, au contraire (*Livre des Rois*, I, 333), il succède à Menouchehr. Ces contradictions expliquent le ton dubitatif de Maçoudi. Quant à Menouchehr lui-même, il aurait été tué, d'après le Bundahish (*Avesta*, trad. Darmesteter, t. II, p. 400), tandis qu'il serait mort de vieillesse d'après Firdausi (I, 298).

[5] Farâsiât (Frâsyâb ou Afrâsyâb) représente la victoire du Touran sur l'Iran; ses luttes contre l'Iran remplissent une grande partie du *Livre des Rois*.

[6] Après Zav il y a eu un interrègne, d'après la légende persane. Selon Tabari, ٥٣٣ et Bérûnî, ١٠٤, ces deux derniers princes ont régné ensemble.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LA TROISIÈME DYNASTIE DES ROIS PERSES DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE, SURNOMMÉS LES KEÏÂNÏOUN (KÉANIDES), CE QUI SIGNIFIE PUISSANTS.

[Pages 90-95.]

Le premier est Keïkoubad[1] qui fut roi cent vingt ans. Après lui viennent : Keïkaous qui fut roi cent cinquante ans; Keïkhosraw qui le fut soixante ans; Keïlohrasp, cent vingt ans; Keïbichtasb, cent vingt ans aussi. Dans la trente et unième année de son règne[2], Zerâdoucht[3] (Zoroastre) fils de Bourchasb[4] fils d'Esbîman[5] vint lui annoncer la religion des Mages et il l'embrassa; il y convertit son peuple, et il combattit pour elle jusqu'à ce qu'elle eut triomphé. Les Perses suivaient auparavant la religion des païens (*hounafa*), c'est-à-dire des Sabéens. C'est la religion qui avait été annoncée par Boudasp à Tahmouret[6]. Son premier nom est syriaque, et il a reçu

[1] Le *Kavi Kavâta* du *Livre des Rois*, le premier des Kéanides.

[2] Quand le roi *Vîshtâsp* eut régné trente ans, le troisième millénium de la seconde série (le neuvième) prit fin, et Zoroastre apparut au commencement du dixième millénium. (*Avesta*, trad. Darmesteter, II, 402).

[3] La vocalisation est indiquée dans le texte. Le traducteur des *Prairies d'or* (t. II, p. 123 et *alibi*) lit *Zeradecht*.

[4] On sait comment Zoroastre fut engendré par Haoma, par l'intermédiaire de Pourushaspa (voyez l'*Avesta*, I, 89).

[5] Le manuscrit P a *Isîmân*, اسيمان; L a *Istîmân*, استيمان. Comparez les *Prairies d'or* (t. II, p. 123) et Tabari (I, ٩٧٩).

[6] Boudasp que Maçoudi, dans ce passage et dans les *Prairies d'or* (t. II, p. 111), et Hamza d'Ispahan (p. 30) donnent pour le fondateur du sabéisme sous le règne de Tahmouret, est le Bouddha. Le nom de Boudasp cependant ne paraît pas formé directement de celui de Bouddha. Il est sans doute, ainsi que l'a montré J. Darmesteter (*Avesta*, II, 259, n. 4 et III, p. XLVII) et que M. de Goeje l'a admis (glossaire), dérivé de Bodhisattva. Le mot même de *Bûtâsp*, corruption de *Bûtâst*, se rencontre en iranien (Bundahish, XXVIII, 34).

Il ne faudrait pas voir qu'un simple abus de langage dans ce nom de Sabéens appliqué aux Bouddhistes. Ce nom est une espèce de symbole

une forme arabe; il est en réalité *Hanîfou*. Selon d'autres il contient une lettre intermédiaire entre le *bâ* et le *fâ*, car les Syriens n'ont pas de *fâ*. Les Sabéens tirent leur nom de Sâbi fils de Matouchalakh fils d'Idris, à qui l'on devrait la forme primitive de la religion sabéenne. Une autre opinion rapporte ce nom à Sâbi fils de Mâri, qui vivait dans le temps d'Abraham, l'Ami de Dieu. Il y a encore à ce sujet d'autres opinions que nous avons rapportées dans nos ouvrages précédents.

Zerâdoucht apporta au roi le livre de l'Avesta, dont le nom en Arabe a reçu un *kâf* final et est devenu el-Abestâk[1]. Le nombre des chapitres de ce livre est de vingt et un[2]; chaque chapitre comprend deux cents feuillets. On trouve dans ce livre un total de soixante voyelles et consonnes à chacune desquelles correspond un caractère distinct; certains de ces caractères se retrouvent ailleurs et d'autres sont tombés en désuétude, car cette écriture n'est pas spéciale à la langue de l'Avesta. Zoroastre inventa cette écriture que

du syncrétisme, issu des rêveries gnostiques, qui rapprocha les unes des autres les plus grandes religions de l'Orient. La légende de Tahmouret sous le règne de qui la prédication de Bouddha est placée, a reçu quelques traits qui la mettent en conformité avec les légendes de Seth et d'Hermès : Tahmuras d'après l'Avesta (III, 165) et le Mînôkhard (XXVII, 23) arrache au démon les sept espèces d'écriture; d'après Firdausi il se fait enseigner par les divers vaincus une trentaine d'écritures. C'est bien l'idée du prophète très ancien qui invente l'écriture et reçoit la science par révélation. Dans Albiruni, 28, la légende est complétée et l'on voit, Tahmouras, semblable à Hermès et aux fils de Seth, enfouir à Ispahan, en prévision du déluge, les livres où sont écrits tous les secrets des sciences. Le livre des histoires des savants, كتاب تواريخ الحكماء, à l'article Idris (p. 5), affirme simplement l'identité d'Hermès avec le petit-fils de Djouyoumart.

[1] Apastâk est la forme pehlvie. L'ancienne terminaison pehlvie est restée dans beaucoup de mots persans empruntés par les Arabes, tandis qu'elle est tombée dans le persan littéraire. C'est ce qui a fait dire aux Arabes que les mots ayant cette forme étaient arabisés.

[2] Ce sont les 21 *Nasks*, qui constituaient l'essence de l'Avesta.

les Mages ont appelée *Dîn Débîreh*[1], c'est-à-dire écriture hiératique. Il écrivit son livre en creux avec des verges d'or sur douze mille peaux de bœufs[2], et dans l'ancienne langue perse dont personne aujourd'hui n'a plus l'intelligence. Il a été traduit seulement en persan moderne quelques parties des chapitres; c'est cette traduction que les Perses ont en main lorsqu'ils lisent leur prière; elle contient des morceaux comme l'Achtâd, le Djitracht, l'Abân-Yasht, le Hâdûkht[3], et

[1] Le mot *Dîn* est la traduction sémitique du mot *Avesta* qui veut dire *loi*. M. Oppert a établi ce sens d'après un passage des inscriptions de Darius. (Voyez *Journal asiatique*, 1872, I, 295.)

[2] Comparez Tabari, I, ٦٧٦. (Note de l'éditeur.) D'après le *Shah Nameh*, l'*Avesta* aurait eu 1,200 chapitres écrits en blanc sur des planches d'or. Le chiffre de 12,000 est donné aussi par Tansar (*J. as.*, 1894, I, 516) et par les *Prairies d'or* (t. II, p. 125).

[3] De ces quatre noms deux peuvent être identifiés avec certitude, celui de *Hâdûkht* et celui de *Djitracht*. Le Hadokht est l'un des *Nasks gathiques*; il en reste aujourd'hui cinq fragments. Le Djitracht est le *Citradât* (Chidrashtô), l'un des *Nasks légaux*, presque complètement perdu. Le Citrâdat, d'après le Dînkart, vaste compilation du IXe siècle qui contient l'histoire et l'analyse des écrits avestiques, renfermait le récit des origines de l'humanité et l'histoire de l'Iran. Ce que l'on sait de ces deux Nasks concorde donc avec les brefs renseignements de Maçoudi.

Les deux autres noms de textes, tels que les a lus l'éditeur, sont des noms de *Yashts* aujourd'hui connus. M. Darmesteter, dans une lettre adressée à M. de Goeje (voyez la note de l'éditeur), a émis des doutes sur cette lecture, en faisant observer que l'*Achtâd Yasht* et l'*Aban Yasht* qui ne sont que des *Yashts* ne peuvent pas être mis en parallèle avec deux *Nasks*, dont l'importance est bien supérieure à la leur. Dans les *Prairies d'or* (t. II, p. 125) le mot Ashtâd est écrit *Asnad* ou *Asnada*. M. Darmesteter propose d'y reconnaître le Yasna. Les détails que Maçoudi en donne, dit-il, concordent avec cette hypothèse. Les leçons des manuscrits pour ce mot sont : P *Ashtân*, اشتان et L *Astian*, *Achtiân*, استيان. M. Darmesteter a aussi pensé que l'on pourrait admettre la lecture *Ashtân* et y voir une désignation des « Yashts » en général. La lecture Aban-Yasht ne paraît pas douteuse. (Voyez aussi Haug, *Essays*, 98, 197, et Spiegel, *Avesta*, II, Eiul. LXXX et LXXXI.)

Les scrupules du traducteur français de l'*Avesta*, au sujet de ces deux lectures, ne doivent pas nous arrêter, surtout si nous remarquons

d'autres chapitres. Dans le Djitracht se trouvent les récits de l'origine et de la fin du monde; le Hâdûckht renferme des exhortations. Zoroastre fit à l'Avesta un commentaire qu'il nomma le *Zend*, et qui, aux yeux de ses sectateurs, lui a été révélé par le Seigneur. Il le traduisit ensuite du pehlwi en persan. Zoroastre fit en outre un commentaire au Zend et l'appela le *Bâzend*[1] (Pazend). Les *mobeds* et les *hirbeds* versés dans la science de la religion commentèrent à leur tour ce commentaire et leur travail fut appelé le Bârideh et par d'autres l'Akradeh. Alexandre le brûla[2] après qu'il eut conquis l'empire perse et mis à mort Darius fils de Darius.

Zoroastre inventa une autre écriture que les mages appellent *Kachan*[3] *Debîreh*, ce qui signifie écriture universelle;

que Maçoudi présente ces textes comme étant réunis dans une sorte de manuel qui pouvait contenir des morceaux de valeur très diverse. Au cas où l'on voudrait faire aussi du Djitrasht un Yasht à cause de la terminaison du mot, nous rappelons que les invocations du *Tishtar Yasht* ont le caractère cosmologique et que cette pièce devait être régulièrement récitée à certains jours du mois.

[1] Voyez sur le sens des mots *zend* et *pazend* et sur la traduction de l'Avesta attribué par la tradition à Zoroastre lui-même, l'*Avesta* de Darmesteter (t. I, p. XL) et la première partie des *Études iraniennes* du même auteur. Comparez à ce passage celui des *Prairies d'or* (t. II, p. 125-126). Peut-être Maçoudi représente-t-il par ces deux commentaires les deux traductions que Vîshtâsp fit faire de l'Avesta. — Le nom de *Barideh* a pour variante Bârizeh, بارزه dans le cod. 537 *a*, manuscrit des *Prairies d'or*. Haug, *Essays*, p. 14, a tenté de lire *Yâzdeh*, يازده, et de reconnaître dans cette désignation la collection des « Yâshts ». Darmesteter n'a pas vu d'autre hypothèse à faire sur le mot *Akradeh* que d'y reconnaître le nom du Dînkart. Cette hypothèse n'est pas pleinement satisfaisante, car, outre que ces deux mots sont assez éloignés, le Dînkart a été composé, comme Darmesteter lui-même nous en avertit (voyez la note de l'éditeur), avec le reste des documents détruits ou dispersés par Alexandre, et Maçoudi, dans la phrase qui suit, dit précisément le contraire.

[2] Selon la tradition zoroastrienne représentée par le Dînkart, Alexandre a en partie détruit et en partie traduit l'Avesta. L'Avesta a été restauré sous les Arsacides et sous les premiers Sassanides.

[3] Le manuscrit P a *Kachat*, كشت, L a *Kasan*, كسن ou *Kasab*,

elle permettait de noter les langues de toutes les nations, les cris des bestiaux, des oiseaux, etc. Le nombre de ses consonnes et de ses voyelles était de cent soixante; chaque consonne et chaque voyelle avait un caractère distinct. Les écritures des autres peuples ne sont pas aussi riches en lettres que ces deux écritures. Les lettres grecques dites *roumi* sont aujourd'hui au nombre de vingt-quatre, parmi lesquelles on ne trouve ni le *hâ* ni le *khâ* ni le *aïn* ni le *bâ* ni le *hâ*[1]. L'alphabet des Syriens est de vingt-deux lettres; l'alphabet des Hébreux est le même que celui des Syriens, si ce n'est que les lettres y sont abrégées et que plusieurs y ont une forme différente de la forme syrienne; l'alphabet himyarite, qui est celui de Himyar et qu'on désigne par le nom de *mosnad,* se rapproche de l'alphabet syrien. Les lettres des Arabes en y comprenant les deux alphabets[2] sont au nombre de vingt-neuf; en dehors de celles-là les écritures chez les différents peuples se rapprochent les unes des autres. Outre ces deux écritures qu'ils doivent à Zoroastre, les Perses en ont encore cinq autres dans plusieurs desquelles sont introduits des mots Nabatéens. Nous avons exposé tout cela dans nos livres déjà cités, et aussi les récits que font les Perses des miracles de Zoroastre, des marques et des preuves de sa révélation, leur croyance à cinq principes éternels qui sont Ormuzd ou Dieu, Ahriman, le même que Satan le malin[3], Kâh ou le

كسب. Comparez le Fihrist, ١٣ qui a *Wish,* ويش, et où le nombre des lettres de cette écriture est de 365. (Note de l'éditeur.)

[1] Comparez le Fihrist, ١٤, qui, au lieu du *bâ* et du *khâ,* a le *dâl* et le *dhâd.* (Note de l'éditeur.)

[2] Probablement l'oriental et l'occidental. (Note de l'éditeur.)

[3] Ahriman et Satan sont deux personnages dont l'identification n'est pas aussi facile que Maçoudi semble le dire. Il y a encore là un exemple de ce syncrétisme qui, bien que contraire en principe à l'esprit de l'islamisme, était pourtant entré dans les habitudes intellectuelles des savants musulmans, tant le génie oriental s'y était accoutumé depuis de longs siècles. On sait que la légende musulmane de la tentation d'Abraham par Satan ressemble fort à celle de la tentation de Zo-

temps, Djâi ou l'espace[1], Hôma[2] ou la liqueur bonne et le ferment; les motifs sur lesquels ils appuient cette doctrine, la cause du culte qu'ils rendent aux deux lumières et aux autres lumières, la séparation qu'ils mettent entre le feu et la lumière; leurs discours sur l'origine du genre humain, sur Mîchâh (Mashya) qui est Mahlâ fils de Keyomert et sur Mîchâni (Mashyana)[3] qui est Mahlînah fille du même, et comment ils font remonter leur généalogie à ces deux personnages, enfin d'autres choses encore ayant trait à l'exercice de leur religion, aux pratiques de leur culte, et aux lieux où ils ont établi les sanctuaires de leurs feux.

Certains théologiens musulmans, auteurs de livres sur les sectes, et plusieurs de ceux qui se sont proposé, à différentes époques, de réfuter le zoroastrisme, ont prétendu qu'il est cru dans cette religion que, de la réflexion de Dieu sur lui-

roastre par Ahriman. Abraham chassa Satan en lui lançant des pierres, et Zoroastre menaça Ahriman de pierres qu'il tenait à la main (*Avesta*, II, 260). D'autre part il faut rapprocher de ces traditions la légende bouddhique de la tentation de Çakyamuni (*Avesta*, III, p. XLVII); celle-ci, n'eût-elle été d'abord qu'un symbole naturaliste, a reçu aussi une signification morale (Sénart, *Essai sur la légende du Buddha*, 2e édition, p. 161 et suiv.). Le contact de plusieurs grandes religions est donc, sur ce point, très apparent.

[1] Pour *kah*, كاه, le manuscrit L a *kâm*. Pour *djâi*, جاى, les deux manuscrits ont *djâm*, جام. Sur l'introduction des principes du temps et de l'espace Τόπος et χρόνος dans le zoroastrisme, et sur leur rôle dans la réduction finale du dualisme à l'unité, voyez Damascius, *De primis principiis*, l'*Avesta* de Darmesteter, p. LXIX, n. 3 et *Ormuzd et Ahriman* par le même auteur, p. 314-338).

[2] Les manuscrits ont *Yom*, يوم. Le *Hôm* ou *Haoma* à la fois Génie et liqueur est le *Soma* védique. Le culte et le sacrifice de Haoma constitue le lien entre le zoroastrisme et l'Inde védique (voyez dans l'*Avesta*, le *Hôm-Yasht* et les notes, t. I, p. 79 et suiv.). Les cinq éléments que Maçoudi donne comme constitutifs du mazdéisme, représentent en somme une doctrine très composite.

[3] Les *Prairies d'or* (t. II, p. 110) ont une forme corrompue : *Chabeh*, شابه et *Menchabeh*, منشابه. Albiruni (*Chronology*, p. 107) a *Malhâ* et *Malhyâna*. Voyez aussi Tabari, I, ١٥.

même est sorti un principe mauvais ou le Démon et que Dieu, indulgent envers lui, lui a accordé un certain temps pour qu'il tentât les hommes. Ces auteurs citent encore, comme appartenant à cette foi, des propositions que les Mages ont toujours rejetées. Je pense qu'ils auront entendu soutenir ces principes par des hommes du vulgaire, et qu'ils les auront regardés comme l'expression authentique de la religion de Zoroastre.

Après les rois cités viennent : Bahman, qui régna cent douze ans; Khoumani[1], sa fille, qui régna trente ans; Dara l'Ancien fils de Bahman, douze ans; Dara fils de Dara, quatorze ans après lesquels Alexandre tint sous sa domination l'empire perse pendant six ans.

Nous avons parlé à la fin de la septième partie du livre « des prairies d'or et des mines de pierres précieuses » des motifs qui ont porté les Perses à multiplier les années de ces rois, des intentions secrètes qu'ils avaient en le faisant, puis de leurs guerres contre les rois turcs, guerres qui sont désignées par le nom de *Bikar,* qui signifie la corvée, de celles qu'ils ont faites à d'autres peuples, des campagnes de Roustem fils de Dasitan et d'Isbendiâd dans les pays de Khoraçan, de Sedjestân et de Zâboulistân, et des autres faits et événements arrivés sous leurs règnes. Nous avons aussi parlé dans notre livre intitulé « les Annales historiques touchant les événements dans lesquels ont sombré les nations passées, les races éteintes et les empires disparus », des disputes relatives à l'origine des anciens Perses et à la question de savoir s'ils étaient eux-mêmes les Chaldéens ou si l'empire passa des mains des Chaldéens dans les leurs. Des savants soutiennent que l'empire des Chaldéens ne fut renversé que par les Assyriens, maîtres de Moçoul, à la suite de divisions et de luttes intestines où les Chaldéens s'épuisèrent. D'autres disent que le premier royaume fondé dans le climat de Baby-

[1] Tabari, I, ٦٨٩ et les *Prairies d'or,* (t. II, p. 129), ont Houmâyeh, حمايه.

lone après le déluge fut celui de Nemrod le Géant et des Nemrodites, ses successeurs, opinion conforme à la Bible. On rencontre toujours de semblables contestations à propos des royaumes dont l'âge est lointain et dont l'histoire est en partie perdue. Dieu dérobe à ceux qui la recherchent la connaissance des empires d'autrefois et des peuples antiques, parce qu'ils ont existé dans des temps trop antérieurs au nôtre, dans des jours trop éloignés de nous. Et Dieu dit (*Coran*, XIV, 9 et suiv.) : « N'ont-ils jamais entendu parler de ceux qui furent avant eux, des peuples de Noé, d'Ad et de Témoud, et de ceux qui sont venus après? Dieu seul les connaît. »

LES ROIS DES SATRAPIES DONT LES NOMS ONT ÉTÉ CONSERVÉS, OU LA QUATRIÈME DYNASTIE DES ROIS DE PERSE. COMPTE DES ANNÉES DE LEUR RÈGNE.

[Pages 95-99.]

Les rois des satrapies étaient au nombre d'environ cent rois perses, nabatéens et arabes, dont l'empire s'étendait depuis l'extrémité du pays d'Atour ou de Moçoul jusqu'aux limites du territoire de l'Adjémi. Les plus puissants d'entre eux, ceux auxquels les autres obéissaient, étaient les Achgâni, descendants d'Achgân fils d'Ach le Géant fils de Siâwoukhch fils du roi Keïkaous. Ils résidaient en hiver dans l'Irâk, en été à Chiz dans l'Aderbaïdjân. On voit de nos jours dans cette ville des restes admirables de bâtiments et de tableaux en teintes variées et merveilleuses représentant les sphères célestes, les étoiles, le monde, ses terres et ses mers, ses parties habitées, ses plantes, ses animaux, et autres choses étonnantes. Ces rois y avaient une maison du feu, vénérée sous toutes les dynasties perses, et dont le nom est *Adarkhouch*[1]. *Adar* est l'un des noms du feu en persan, et *khouch*

[1] Comparez Ibn Khordadbeh (p. ۱۲, leçon A); Ibn al-Fakîh, ۲۸۹, leçon des manuscrits, et Jâcout, III, ۳۵۹. Voyez un long article sur

signifie bon. Chaque roi de Perse, à son avènement, visitait ce temple à pied[1] avec un grand respect; il y formait des vœux; il y apportait des présents et de l'argent.

Ces princes régnaient encore sur d'autres pays, comme les Mahat et le Djébal.

Les histoires et les biographies n'énumèrent parmi les rois des satrapies que les Achgâni, parce que leur puissance était grande et leur domination étendue, selon que nous venons de le dire. Le premier d'entre eux[2] est Achk fils d'Achk fils d'Ardawan fils d'Achgân fils d'Ach le Géant fils de Siâwoukhch fils de Keïkaous le roi; il régna dix ans. Puis viennent : Sabour fils d'Achk qui fut roi soixante ans; Djouderz fils d'Achk qui le fut dix ans; Bîzen fils de Sabour, vingt et un ans; Djouderz fils de Bîzen, dix-neuf ans; Narsè fils de Bîzen, quarante ans; Hormuz fils de Bîzen, dix-neuf ans[3]; Ardawan l'Ancien, douze ans; Khosraw fils d'Ardawân, quarante ans; Balâch fils de Khosraw, vingt-quatre ans; Ardawan le Jeune, treize ans. Ce sont là les seuls d'entre les rois des satrapies dont le souvenir ait été conservé, avec le compte des années de leurs règnes. Ils sont au nombre de onze et ils régnèrent en tout deux cent soixante-huit ans.

A cette époque appartinrent d'autres princes dont les noms et la durée des règnes nous sont inconnus et qui ne sont mentionnés dans aucun livre perse, ni dans aucune biographie des rois, à cause de l'état troublé des empires dans cette

Schiz dans le *Dictionnaire de la Perse*, trad. Barbier de Meynard. Le pyrée de Schiz a été identifié par Rawlinson avec l'ancienne Ecbatane de l'Aderbaïdjan (*Journal of the geographical Society of London*). Il fut fondé par Hormuz (Jâcout, *loc. cit.*) et détruit par Héraclius.

[1] Comparez le *Dictionnaire de la Perse* (*loc. cit.*) et Ibn Khordadbeh *loc. cit.*).

[2] Comparez les *Prairies d'or* (t. II, p. 136).

[3] Le manuscrit L donne 17 ans, conformément à la leçon de Tabari, ٧.٧ et ٧.٩, et d'autres auteurs. Mais le compte des années de ces règnes serait alors de 266 ans et non pas de 268, comme le veut Maçoudi. (Note de l'éditeur.)

période, des contestations résultant du manque d'union entre les provinces, des divisions politiques et de l'indépendance acquise par chaque roi dans sa région, enfin à cause d'un acte d'Ardéchir Bâbakan, dont nous parlerons à la fin de ce chapitre.

L'opinion la plus sûre, d'après l'avis de ceux qui étudient l'histoire des nations anciennes et de leurs rois, est que la durée de l'époque des rois des satrapies, depuis le meurtre de Darius ou Dârâ fils de Dârâ, jusqu'à l'avènement d'Ardéchir fils de Bâbek, est de cinq cent treize ans. On compte, en effet, depuis la première année du règne d'Alexandre fils de Philippe, roi de Macédoine, jusqu'aujourd'hui, c'est-à-dire jusqu'en l'an 345 de l'hégire, douze cent soixante-sept ans[1]. Si l'on en retranche l'espace de temps compris entre l'an 345 et l'année 32 de l'hégire, qui est celle où fut tué Yezdedjerd fils de Chehriâr le roi, ce qui fait trois cent treize ans, puis le temps que régna la dynastie perse des Sassanides, qui fut de quatre cent trente-neuf ans, on obtient pour le reste, qui est le nombre d'années comprises entre le meurtre de Darius ou Dârâ fils de Dârâ par Alexandre et l'avènement d'Ardéchir fils de Bâbek, le nombre de cinq cent treize ans; tel est donc le temps qu'ont régné les rois des satrapies.

Nous avons rapporté, avec des commentaires et des éclaircissements, tout ce qui a été dit à ce sujet, dans notre livre des « Annales historiques » et dans notre « histoire moyenne » qui en est la suite, puis dans la septième partie du livre « des prairies d'or et des mines de pierres précieuses », selon la deuxième édition que nous venons d'achever; cette édition contient des augmentations considérables, des cor-

[1] Il faudrait lire : 1,265 ans, pour avoir le résultat annoncé : 513; ce chiffre de 513 se retrouve plus haut et plus bas et dans d'autres auteurs (Tabari, ٧١٠). Les *Prairies d'or* (t. II, p. 135, et t. IV, p. 107), au lieu de 513 donnent 517, nombre que l'on obtiendrait en lisant ici 1269. (Note de l'éditeur.)

rections et changements portant sur le fond et la forme, qui étaient indispensables, et qui ont amené son volume à être double de celui de l'édition originale qui a paru en l'an 332. Nous ne faisons ces remarques que parce que cette première édition est très répandue et se trouve entre toutes les mains. Nous avons encore parlé du sujet qui nous occupe dans le livre « des diverses sortes de connaissances et de ce qui a eu lieu dans les siècles passés »; dans le livre « des trésors des sciences et de ce qui est arrivé dans les siècles antérieurs »; dans le livre du « mémorial des événements des anciens âges », auquel fait suite et sur lequel est fondé le présent ouvrage. Celui-ci est le septième de tous ces livres. Chacun d'eux est la suite de celui qui le précède et repose sur lui. Nous avons donné dans chacun de ces ouvrages des renseignements et des développements qui ne sont pas reproduits dans les autres, sauf dans les cas où la répétition était indispensable.

Il y a entre les Perses et les autres nations, dans la manière d'établir la chronologie d'Alexandre, une grande différence que bien des gens ont négligé d'élucider; elle tient à un secret qui est pour les Perses secret de religion et d'état et que connaissent seuls les mobeds et les hirbeds, ainsi que les lettrés et les érudits, comme nous avons pu le constater dans les contrées de Fars et de Karmanie et dans d'autres contrées habitées par des peuples non arabes. On ne le trouve consigné dans aucun des ouvrages qui traitent de l'histoire perse, ni dans aucun livre d'histoires ou de biographies. Il consiste en ce que Zéradoucht (Zoroastre) fils de Bourchasb fils d'Esbiman a dit dans l'Avesta, c'est-à-dire dans le livre qui lui a été révélé, selon eux, que l'empire des Perses serait ébranlé au bout de trois cents ans et que leur religion subsisterait; mais que, à l'expiration de la millième année, leur empire et leur religion seraient ruinés ensemble. Or il s'écoula entre Zoroastre et Alexandre environ trois cents ans; en effet Zoroastre parut sous le règne de Keïbichtasb

fils de Keïlohrasb, d'après ce que nous avons dit plus haut, et Ardéchir fils de Babek refit l'unité de l'empire et domina toutes les satrapies un peu plus de cinq cent dix ans après Alexandre. Il observa que le temps qui restait à courir jusqu'à l'accomplissement du millénaire était d'environ deux cents ans. Il voulut donc prolonger la durée de l'empire de deux cents autres années, dans la crainte où il était qu'après deux cents ans écoulés les sujets de l'empire ne cessassent de le soutenir et de le défendre, conformément à la parole de leur prophète qui avait prédit sa ruine. Alors il retrancha des cinq cent dix années et plus qui le séparaient d'Alexandre, environ la moitié de ce temps. Il continua à mentionner les rois des satrapies qui avaient vécu dans la moitié conservée, et il supprima les autres. Il fit ensuite publier dans le royaume que l'année où il avait paru, et où il avait soumis les rois des satrapies et tué Ardawân qui possédait la plus grande puissance et l'armée la plus forte, était la deux cent soixantième depuis Alexandre[1]. Il fonda là-dessus sa chronologie, qui se répandit parmi les hommes. Telle est l'explication du désaccord qui existe entre les Perses et les autres peuples et du trouble de la chronologie, dans la période des rois des satrapies.

Ardéchir fils de Babek rappelle ce fait à la fin du testament qu'il a adressé aux rois ses descendants et ses successeurs dans le gouvernement de la religion et de l'empire. Il dit : « Si je n'étais certain que la ruine de l'empire doit arriver à l'expiration des mille années, je croirais vous laisser dans mon testament un moyen capable, si vous vous en serviez, d'assurer votre perpétuité aussi longtemps qu'il y aura un jour et une nuit; mais lorsque le jour de votre perte sera venu, vous aurez déjà suivi vos passions et aban-

[1] M. Halévy, cherchant à expliquer ce nombre, a montré qu'il nous ramène à l'an 54 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à l'avènement de Vologèse Ier (*Journal asiatique*, 1894, II, 541).

donné les préceptes de votre loi, vous aurez donné parmi vous le pouvoir aux méchants et abaissé les bons. »

Le même fait est mentionné par Tanchar[1], *Mobed* d'Ardéchir, qui avait invité les peuples à reconnaître ce prince et publié son avènement à l'empire, à la fin de son épître à Mâdjouchnas[2], maître des régions montagneuses de Debâwend, Rey, Tabaristan, Deïlem et Djîlân. « Si nous ne savions, dit-il, que la ruine doit survenir à l'expiration des mille années, nous dirions que le roi des rois a restauré l'autorité pour toujours; mais nous savons que la ruine surviendra à l'expiration des mille années et qu'elle aura pour cause le mépris de l'autorité royale, la libération de ce qui était captif et la captivité de ce qui était libre. Voilà la ruine contre laquelle il n'y a pas de recours. Pour nous, bien que nous soyons de ceux qui sont condamnés à périr, nous devons travailler au salut de l'empire et faire dans ce but tous nos efforts jusqu'à ce que la ruine soit complète. Sois donc de ces hommes de salut, et n'aide pas la ruine à faire son œuvre sur toi et ton peuple; elle a assez de force par elle-même sans qu'on l'aide; tu as plutôt besoin de te procurer ce qui peut être utile à ton honneur dans la demeure de la ruine[3] ou à ta subsistance dans la demeure du salut. Nous prions Dieu qu'il te place dans celle-ci au siège le plus haut et au degré le plus élevé. »

[1] Ce nom lu par S. de Sacy « *Bensher* ou *Bisher* et, selon d'autres *Douser* » a été restitué par J. Darmesteter qui l'a signalé dans le Dînkart (voyez un fragment de lettre dans la note de l'éditeur) et qui a publié et traduit une version persane de la lettre de Tansar au roi de Tabaristan (*Journal asiatique*, 1894, I). Cette version a été faite d'après la version arabe d'Ibn al-Mokaffa qui avait traduit, en le remaniant, le texte pehlvi. Dans l'Introduction de son *Avesta* (t. III, p. xxv et suiv.), M. Darmesteter avait déjà mis en lumière le très grand rôle joué par Tansar à côté d'Ardéchir dans l'organisation du zoroastrisme sassanide et la restauration de l'Avesta.

[2] Le nom de ce prince est, d'après la lettre de Tansar, Jasnasf-Schâh.

[3] C'est-à-dire : dans ce monde périssable. Comparez la lettre de Tansar (*Journal asiatique*, 1894, I, 552).

LES ROIS DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE NOMMÉS LES SASSANIDES, OU LA CINQUIÈME DYNASTIE DES ROIS DE PERSE.

[Pages 99-111.]

Le premier fut Ardéchir fils de Babek fils de Sassan fils de Babek, descendant de Bahman fils d'Isbendiâd fils de Keïbichtasb[1] fils de Keïlohrasb. C'est lui qui mit fin aux rois des satrapies, et son règne fut appelé règne de l'unification. Il fut roi quatorze ans et quelques mois. Puis il quitta le trône en transmettant le pouvoir à son fils Sabour, pour se consacrer aux exercices de la religion. On compte son règne à partir du jour où il tua le roi Ardawân, l'un des principaux chefs de satrapies dans l'Irâk. Nous avons rapporté de quelle manière Ardéchir commença à s'élever, et comment il fut recommandé aux peuples par l'ascète Tanchar que d'autres nomment Dauchar; celui-ci était un sage qui suivait les doctrines platoniciennes, fils d'un chef de satrapie dans le Fars; à la mort de son père il avait renoncé au pouvoir qui lui était échu. Nous avons dit qu'il parla en faveur d'Ardéchir et publia l'heureuse nouvelle de son avènement; il envoya dans ce but des missionnaires dans tout le pays, et aplanit au prince la voie du pouvoir, jusqu'à ce qu'il eût concentré l'empire dans ses mains et soumis tous les rois des satrapies. Tanchar est l'auteur de belles épîtres sur les différentes manières de gouverner l'état et la religion, dans lesquelles il parle d'Ardéchir et de son temps et où il excuse ce roi des nouveautés qu'il a introduites pendant son règne dans la religion et dans l'État, sans qu'il les tînt d'aucun des rois ses prédécesseurs, disant que ces réformes étaient excellentes et rendues nécessaires par les circonstances. Parmi

[1] Ardéchir, avec qui le zoroastrisme devient une religion d'état, est rattaché à Vîshtâsp qui reçut le premier la révélation de Zoroastre. Il se donne comme l'héritier de l'empire du dernier Darius.

ces épîtres se trouvent l'épître à Mâdjouchnas citée plus haut, l'épître au roi de l'Inde, et d'autres encore.

Le second de ces rois est Sabour fils d'Ardéchir; il régna trente et un ans et six mois. C'est de son temps que vécut Mani (Manès), auteur de la secte des dualistes Manichéens. Le troisième est Hormuz fils de Sabour, qui régna un an et dix mois. Le quatrième est Bahrâm fils de Hormuz, qui régna trois ans et trois mois, et qui fit périr Manès[1] avec un grand nombre de ses partisans dans la ville de Sabour dans le Fars. Le cinquième est Bahrâm fils de Bahrâm, qui régna dix-sept ans, dix-huit ans selon d'autres. Le sixième est Bahrâm fils de Bahrâm, qui régna quatre ans et quatre mois. Le septième est Narsî (Narsès) fils de Bahram fils de Bahram, qui régna neuf ans et six mois. Le huitième est Hormuz fils de Narsî, qui régna sept ans et cinq mois. Le neuvième est Sabour Dou'l-Aktaf fils de Hormuz, qui régna soixante-douze ans. Le dixième est Ardéchir fils de Hormuz, qui régna quatre ans. Le onzième est Sabour fils de Sabour Dou'l-Aktaf, qui régna cinq ans et quatre mois. Le douzième est Bahram fils de Sabour, qui régna onze ans[2]. Le treizième est Yezdedjerd el-Atim (le Pécheur) fils de Sabour, qui régna vingt et un ans[3]. Le quatorzième est Bahram Djour (Gour) fils de Yezdedjerd, qui régna vingt-trois ans. C'est lui qui fut élevé chez les rois de Hira, et pour qui fut bâti le château d'el-Khawarnaq, dans des circonstances que nous avons rapportées dans nos ouvrages antérieurs. Il parlait bien l'arabe et il composa de bonnes poésies en cette langue[4]. Le quinzième est Yezdedjerd

[1] Manès serait né, selon la chronique d'Édesse, en 240. D'après d'autres sources, il serait né en 215 ou 216 et aurait commencé sa prédication le 20 mars 242, jour du couronnement de Sabour. Voyez Nöldeke, *Gesch.*, etc., p. 47, 412.

[2] Le manuscrit P porte « 21 ans ». Comparez les *Prairies d'or* (t. II, p. 190) et Tabari, I, ۸۴۷. (Note de l'éditeur.)

[3] Le manuscrit P porte « 41 ans ». Comparez les *Prairies d'or* (*loc. cit.*) et Tabari, I, ۸۵۰.

[4] Les *Prairies d'or* (t. II, p. 192) citent quelques-uns de ses vers.

fils de Bahram Djour, qui régna dix-huit ans, quatre mois et sept jours. Le seizième est Firouz fils de Yezdedjerd, qui régna vingt-sept ans et que tua Akhachnawar[1] roi des Heytalites. Le dix-septième est Balach fils de Firouz, qui régna quatre ans. Le dix-huitième est Kobad fils de Firouz qui régna quarante-trois ans. De son temps vécut le mobed Mazdak[2], qui interpréta le livre de Zoroastre appelé l'*Avesta*, en lui donnant un sens caché opposé au sens extérieur; ce docteur est le premier que l'on rencontre de ceux qui ont cherché une interprétation interne distincte de l'interprétation extérieure, dans la religion zoroastrienne; il est l'auteur de la secte des Mazdakites. Le dix-neuvième est Anouchirwân fils de Kobad, qui régna quarante-huit ans et qui fit périr Mazdak et ses partisans. Nous avons parlé de la différence qui sépare la doctrine de Mazdak et sa méthode d'interprétation de la doctrine de Manès, de la différence entre Manès et les dualistes qui l'ont précédé, comme Ibn Daisân (Bardesane), Marcion, etc., de la croyance commune de tous ces docteurs à deux principes, l'un bon, louable et désirable, l'autre mauvais, digne de réprobation et de crainte, des différences qui les séparent tous les uns des autres, et des opinions des Bténiens actuels, dans le livre des « trésors de la religion et des secrets des mondes ». Anouchirwân fut le premier qui fixa les règles de la perception de l'impôt foncier et qui en établit l'assiette[3]. Auparavant l'impôt était perçu d'après la coutume du partage. Son père Kobad avait commencé cette réglementation à la fin de son règne, et ne

[1] Le manuscrit P a *Akhochwân*, اخشوان, et L *Akhochwar*, اخشوار. Voyez Tabari, I, ٨٧٤. Les Heytalites sont les Huns blancs. Voyez Nöldeke, *Gesch.*, p. 115, n. 2.

[2] Voyez sur Mazdak Firdaousi, Schahrastani, Albirûni (*Chronology*, 192) et surtout Nöldeke, *Geschichte*, etc., p. 455 et suiv. — Le *Siasset Namèh* (éd. et trad. par M. Schefer, 1891-1893) contient de curieuses anecdotes sur Mazdak.

[3] Voyez plus haut, p. 62. Comparez les *Prairies d'or* (t. II, p. 204) et Tabari, ٩٦٢ et suiv.

IMPRIMERIE NATIONALE.

l'avait pas achevée. Nous l'avons expliquée dans le livre du « mémorial des événements des anciens âges » dans le chapitre sur « le Sawâd, sa mesure, la description et la division de ses districts, et sur l'Irâk, les limites de son territoire, ses dimensions extrêmes en longitude et en latitude ». Le vingtième est Hormuz fils d'Anouchirwân, qui régna douze ans. Bahram Djoubin de Rey[1] se souleva contre lui; à la suite de cette révolte on creva les yeux à Hormuz. On ne connaît pas avant ni après lui d'autre roi de Perse qui fut aveuglé[2]. Le vingt et unième est Khosraw Eberwiz fils de Hormuz, qui régna trente-huit ans et qui fut tué par son fils Chiraweïh. Le vingt-deuxième est Chiraweïh fils d'Eberwiz, meurtrier de son père, dont le vrai nom est Kobad; il régna six mois[3]. Le vingt-troisième est Ardéchîr fils de Chiraweïh, qui régna un an et six mois[4]. Le vingt-quatrième est Chahrbarâz, qui régna quarante jours. Nous avons raconté son histoire et la manière dont il fut mis à mort, avec l'histoire des morts d'autres chevaliers et héros perses, en commençant par les rois et en y joignant les personnages dont le mérite, la supériorité, la bravoure, sont universellement reconnus et dont on cite les combats, dans notre livre intitulé « livre des morts des chevaliers non Arabes » qui fait le pendant du livre d'Abou Obéïdah Mamar fils d'el-Motanna sur « les morts des chevaliers Arabes ». Le vingt-cinquième est Kesra fils de Kobad, qui régna trois mois. Le vingt-sixième est Bourân fille de Kesra Eberwiz, qui fut reine un an et six mois. Son règne coïncida avec la seconde année de l'hégire. C'est alors que le prophète, ap-

[1] Les *Prairies d'or* (t. II, p. 213) portent : merzeban de Rey.

[2] D'après les *Prairies d'or* (t. II, p. 232), Eberwiz eut aussi les yeux arrachés et fut tué.

[3] Le manuscrit P porte comme les *Prairies d'or* (*loc. cit.*) : « un an et six mois ». Tabari et Hamza ont « huit mois ». Comparez Nöldeke, *Geschichte*, etc., p. 435. (Note de l'éditeur.)

[4] Le manuscrit L a seulement « six mois ». Les *Prairies d'or* (p. 232) ont « cinq mois ». Le texte est conforme à la leçon de Tabari. (Note de l'éditeur.)

prenant que les Perses l'avaient reconnue pour reine, et toutes les dissensions et les luttes qu'il y avait entre eux, dit : « Un peuple gouverné par une femme ne prospère pas. » Le vingt-septième est Fîrouz Djouchnas tadeh[1], qui régna six mois. Le vingt-huitième est Azarmidoukht fille de Kesra Eberwiz, qui régna six mois. Khurrahormuz[2] el-Adéri, Espehbed du Khorâçan et père de Roustem, qui commanda à el-Kâdiçïah, étant venu à la cour, conçut de la passion pour la reine, et il lui écrivit pour lui demander un rendez-vous; elle lui fixa une nuit et elle ordonna au chef de la garde de le surprendre et de le tuer, ce qui fut fait. Roustem était lieutenant de son père pour le Khorâçan, d'autres disent pour l'Aderbaïdjân et l'Arménie; lorsqu'il apprit son meurtre il marcha contre la reine et la tua. Cela arriva dans la dixième année de l'hégire. Le vingt-neuvième est Farroukhzâd Khosraw fils d'Eberwiz, qui régna un an. Le trentième est Yezdedjerd fils de Chehriâr fils de Kesra Eberwiz fils de Hormuz fils d'Anouchirwân fils de Kobad fils de Firouz fils de Yezdedjerd fils de Bahram Djour fils de Yezdedjerd le Pécheur fils de Sabour le Jeune fils de Sabour l'Ancien Dou'l-Aktaf fils de Hormuz fils de Narsi fils de Bahram fils de Bahram fils de Bahram fils de Hormuz fils de Sabour fils d'Ardéchir fils de Bâbek. Il régna vingt ans. Il est le dernier de ces rois. Il fut tué à Merw, dans le pays du Khorâçan, l'an 32, sous le khalifat d'Otman fils d'Affân.

Il y avait chez les Perses plusieurs dignités dont les principales étaient au nombre de cinq et qui étaient échelonnées entre la dignité royale et l'état commun des sujets. La pre-

[1] Ce prince, dans les *Prairies d'or* (t. II, p. 233), est appelé *Firouz-Khochenchideh*, فيروز خشنشده. De même dans Tabari, ١٠٦٤ et ١٠٦٦, le *Tadeh* est réduit à *Deh* ده. M. de Goeje nous indique la bonne leçon, qui est due à M. Marquart. Voyez Sachau, *Chron. of Albirûni*, p. 403 : Djouchnastadeh est le Γουσαναστάδης de Procope. Comparez P. de Lagarde, *Ges. Abh.*, p. 185.

[2] Vulgairement appelé Farrokhhormuz. Voyez Nöldeke, *Gesch.*, etc., p. 394, n. 1.

mière et la plus élevée était celle de *Mobed* dont le sens est gardien de la religion, religion se disant *Mo* dans leur langue et *bed* signifiant gardien. Il y avait deux degrés de Mobed : le Mobed chef des Mobed et juge des juges (Kadi'l-Kodat) dont la dignité passait pour très haute, pour voisine même de celle des prophètes; et le *Hirbed* qui exerçait l'autorité au-dessous du Mobed. La seconde dignité était celle de Vizir; le titre en était *Bouzourdjframadâr,* ce qui veut dire : le plus grand de ceux qui obéissent. La troisième était celle d'*Espehbed,* correspondant à celle d'émir des émirs (émir el-oumara); le sens de ce mot est gardien de l'armée, puisque l'armée se dit *Espeh* et que *bed* signifie gardien, d'après ce qui précède. La quatrième était celle de *Debîrbed* dont le sens est gardien du livre. La cinquième, celle de *Hûtukhcheh bed*[1], qui signifie gardien et chef de tous ceux qui travaillent de leurs mains, comme les artisans, les laboureurs, les commerçants et autres. On donne aussi aux officiers de ce rang le titre de *Wasteriûch.* Les personnages de ces différents grades étaient les ministres et les préfets de l'empire et les intermédiaires entre le roi et ses sujets.

Le *Marzabân* était le préfet des frontières, puisque *Marz* signifie dans la langue perse frontière et *bân* préfet. Il y avait quatre Marzabâns[2] pour l'Orient, l'Occident, le Nord et le

[1] Les deux manuscrits ont *Ustuhshch bed,* استخشبد. La lecture du texte est due à M. Darmesteter, qui en donne la raison suivante dans une lettre adressée à M. de Goeje : «car le nom des artisans en zend *hûiti* est traduit en pehlvi *hûtûkhsh* (traduction du Yasna, 19, 46, éd. Spiegel; Shikand Gumenik hûtuksh)».

[2] D'après Ibn-Khordadbeh les quatre chefs préposés aux quatre grandes divisions de l'empire avaient le titre d'*ispahbad.* C'étaient : le *Khorbaran-Ispahbad,* l'*Adharbâdhkan-Ispahbad,* le *Nymrouz-Ispahbad* et le *Bâdhousbân* ou *Ispahbad* de l'Orient. Chacun d'eux avait sous ses ordres plusieurs parties du Khorâçan. Le *marz* n'est pas exactement une province frontière, comme Maçoudi vient de le dire, mais simplement une province, un nôme. L'arabe *bilad,* بلاد, correspond parfois au mot *marz. Marzaban* a souvent le sens de vice-roi.

Sud, préposés chacun à la garde de la quatrième partie de l'empire.

Les Perses ont un livre appelé *Kohan-Nâmeh* où sont mentionnées toutes les dignités de la monarchie perse, au nombre de six cents, classées selon le degré d'élévation qu'ils leur attribuaient. Ce livre fait partie de l'*Aïn-Nâmeh*. Le sens de Aïn-Nâmeh est livre des réglementations. Il a un volume de plusieurs milliers de feuillets, et on ne peut en trouver d'exemplaires complets que chez les Mobed et les autres personnages investis de quelque autorité. Le Mobed des Perses au moment où est écrite cette histoire, c'est-à-dire en l'an 345, pour la terre du Djébâl, de l'Irâk et les autres pays de l'Adjémi, est Anmâd fils d'Achvahicht[1]. Avant lui ces contrées avaient pour Mobed Isfendiar fils d'Adarbâd fils d'Anmîd, que Râdi fit mourir à Bagdad en l'an 325. Nous avons parlé de lui, raconté sa mort et ce que l'on dit des rapports qu'il eut avec le Karmate Soleïmân fils de Haçan fils de Bahrâm el-Djennabi souverain du Bahréïn, en faisant l'histoire de Radi dans le livre « des prairies d'or et des mines de pierres précieuses[2] ».

Les personnes qui se sont occupées de l'histoire des rois et des peuples diffèrent d'opinion sur l'origine des Perses, les noms de leurs rois, les durées de leurs règnes. Nous ne rapportons que ce qu'en disent les Perses eux-mêmes et nous négligeons les renseignements fournis par les autres peuples, Israélites, Grecs anciens et modernes, puisque les opinions qu'ils suivent sont contraires aux traditions perses; il est en effet plus juste de s'en rapporter aux Perses en cette ma-

[1] Les manuscrits portent *Istauhasht*, استوهشت. La correction du texte a été proposée par M. Darmesteter. Adarbad fils d'Anmid, dont il est parlé dans la phrase qui suit, est le dernier éditeur du Dînkart. Il est cité dans la liste des Mobeds chefs, dans le Bundahish (34, 11, éd. West). Un fils d'Ashvahisht fils de Fresh-Srôsh paraît dans la même liste. Ce peut bien être le successeur d'Isfendiar.

[2] Ce récit n'existe pas dans l'édition des *Prairies d'or* que nous possédons.

tière, quand même l'éloignement des temps et la multiplicité des événements auraient affaibli leurs traditions, fait perdre le souvenir de leurs actes glorieux et délaisser leurs institutions. Nous serons d'ailleurs très bref sur ce sujet. Les Perses furent des hommes de grande puissance et de haute noblesse, hommes d'autorité et de gouvernement, chevaleresques dans la lutte, fermes dans l'épreuve. Ils imposèrent des tributs à des peuples établis au loin et ils les maintinrent sous leur obéissance par la crainte que leur inspiraient leur force et le nombre de leurs soldats.

Nous avons parlé des différentes opinions qui ont cours sur l'origine des Perses, dans la septième partie du livre « des prairies d'or et des mines de pierres précieuses ».

Les Babyloniens eurent des rois dont il est fait mention dans beaucoup de livres et de tables astronomiques, tels que Nemrod et les Nemrodites ses successeurs, Senhârîb (Sennachérib), Bokht Nassar (Nabuchodonosor) et ceux de ses descendants qui régnèrent après lui, et d'autres encore. Nous ne nous arrêterons pas à en parler dans ce livre parce que les auteurs ne s'accordent pas sur leur nombre, leurs noms, les années de leurs règnes et l'ordre de leur succession. Les Perses prétendent que ces rois Babyloniens n'étaient que des lieutenants de leurs anciens rois, des satrapes établis sur l'Irâk et les contrées avoisinantes à l'Occident, tandis qu'eux-mêmes résidaient à Balkh qu'ils quittèrent plus tard pour aller habiter le pays de Médaïn (Ctésiphon), dans l'Irâk. Ce changement eut lieu sous Khomâni fille de Bahman fils d'Isbendiad.

J'ai vu dans la ville d'Istakhr dans le Fars, en l'an 303, chez une très noble famille perse, un grand livre qui contenait, avec l'exposé de plusieurs sciences, les histoires des rois de Perse, de leurs règnes et des monuments qu'ils ont élevés, morceaux que je n'ai retrouvés dans aucun autre livre persan, ni dans le *Khodaï Nameh,* ni dans l'*Aïn Nameh,* ni dans le *Kohan Nameh,* ni dans aucun autre. On y voyait peints les rois de Perse de la famille des Sassanides au nombre de

vingt-sept, dont vingt-cinq hommes et deux femmes. Chacun d'eux était représenté comme il était au moment de sa mort, qu'il fût mort vieux ou jeune, avec ses ornements royaux, sa tiare, les poils de sa barbe, les traits de son visage. Cette dynastie régna sur le pays pendant quatre cent trente-trois ans, un mois et sept jours. Quand l'un de ses rois mourait, on peignait son portrait et on le plaçait dans le trésor, afin que les princes vivants connussent la personne des princes morts. La figure de tout roi qui était représenté en guerrier était debout; celle de tout roi qui était occupé au gouvernement était assise. On y joignait la biographie de chacun d'eux comprenant sa vie publique et privée avec les événements importants et les faits les plus graves arrivés sous son règne. Le livre que j'ai vu avait été rédigé d'après les documents trouvés dans le trésor des rois de Perse et achevé au milieu du second Djoumada de l'an 113. Il fut traduit pour Hichâm fils d'Abd el-Melik fils de Merwân du persan en arabe. Le premier des rois de cette dynastie que l'on y voyait était Ardéchir. La couleur distinctive dans son portrait était le rouge brillant; il avait le pantalon bleu de ciel et la mitre vert sur or; il tenait en main une lance et il était debout. Le dernier était Yezdedjerd fils de Chehriar fils de Kesra Eberwiz; sa couleur distinctive était le vert de diverses teintes; il avait le pantalon de plusieurs nuances de bleu de ciel et la mitre rouge vermeil. Il tenait d'une main une lance et appuyait l'autre sur son sabre. Cette peinture était faite avec des couleurs perses que l'on ne trouve plus aujourd'hui, de l'or et de l'argent dissous, du cuivre pulvérulent. La feuille était colorée en pourpre avec une teinture merveilleuse; je ne sais si c'était du papier ou du parchemin très mince, tant elle était belle et préparée avec soin.

Nous avons parlé de tout cela dans la septième partie du livre « des prairies d'or et des mines de pierres précieuses », qui contient l'histoire de la première époque perse, des rois Keïanéens, Achgâns, Ardawâns et d'autres rois des satrapies, l'his-

toire des Sassanides, l'indication des dynasties successives qu'ont eues les Perses, les origines de ce peuple, les séries de leurs rois jusqu'à Yezdedjerd fils de Chehriar qui en est le dernier, la désignation de ceux qui ont laissé des enfants et de ceux qui sont morts sans postérité, l'histoire de leur vie, de leurs guerres, des ruses et stratagèmes qu'ils employèrent dans leurs campagnes; nous avons dit là comment ils établirent leur domination sur l'Irâk et mirent fin au royaume des Nabatéens, auxquels appartenaient les branches des Ardawans et des Araméens; quel était, pour les notables et pour le peuple, leur mode d'organisation de la religion et de l'État; nous avons cité leurs testaments, leurs discours, leurs épîtres, donné le nombre des années de leurs règnes, indiqué leurs insignes[1], rappelé les événements et les faits arrivés de leur temps, l'origine de la religion des mages, son apparition, l'histoire de Zoroastre son prophète et de sa révélation, les sept écritures dont les mages se servaient, avec les lettres qui composaient chacune d'elles et les usages distincts que l'on en faisait, leurs fêtes du Naurouz et du Mihrdjan[2], la manière de fixer chaque Naurouz, leurs autres fêtes, les motifs pour lesquels ils entretenaient les feux et répandaient les eaux, leur coutume de se ceindre le milieu du corps d'une corde dite koustidj comme les chrétiens se ceignent de la corde dite zonnar[3]. Nous avons rappelé aussi quels sont les fondements de l'autorité monarchique et combien il est utile aux hommes d'avoir des rois et d'être gouvernés, quels événements annoncèrent le passage de l'autorité royale des Perses aux Arabes, les croyances que les Perses tenaient de leurs ancêtres touchant la fin de leur empire,

[1] شعارهم; le manuscrit L donne la leçon اشعارهم, qui signifierait : leurs poésies.

[2] Voyez les *Prairies d'or* (t. III, p. 404 et *alibi*).

[3] Certains édits des Khalifes obligeaient les chrétiens d'Orient à porter une ceinture comme signe distinctif. Voyez le *Dictionnaire de la Bible* de Dom Calmet.

les signes et les marques qu'ils en attendaient et la façon dont leurs rois cherchèrent à retarder cette ruine, les usages suivis par eux dans la nourriture, la boisson, le vêtement, le logement, les équipages et autres choses semblables, et les règles de vie tant des nobles que du peuple. Nous avons dit les villes qu'ils bâtirent, les provinces qu'ils constituèrent, les cours d'eau qu'ils creusèrent, les édifices superbes qu'ils élevèrent sur leur sol, les pyrées, maisons des feux sacrés, les raisons du culte qu'ils rendaient à ces feux, leurs croyances sur l'échelonnement des lumières, la différence qu'ils faisaient entre le feu et la lumière, les oppositions entre les différentes lumières et leur échelonnement; nous avons énuméré les diverses dignités établies dans l'État et dans la religion telles que celles de Marzaban, d'Espehbed, de Hirbed, de Mobed et d'autres dignités inférieures; nous avons parlé encore des drapeaux et des étendards des Perses, de leurs origines et des traditions qui ont cours à ce sujet, de leurs familles illustres, princières ou non, comme celle des *Chahradjas* et des *Dihkâns*[1] et de la différence qui sépare leur noblesse de celle du Sawad et des autres contrées, tant aux époques antérieures à l'apparition de l'Islâm que depuis son apparition et en descendant jusqu'au temps où nous sommes. Nous avons dit que les Perses espèrent et croient que, dans l'avenir, le pouvoir leur reviendra et que leur empire sera rétabli; et nous avons indiqué les signes avant-coureurs de ces événements, soit ceux que les Perses tirent de l'observation des astres, soit des indices d'une autre sorte comme l'apparition parmi eux de prophètes, tels que Bahrâm Hamâwand, Sosyôch[2] et d'autres; nous avons dit encore

[1] Voyez les *Prairies d'or* (t. II, p. 240).

[2] Spiegel fait mention du prophète Ḅahrâm Hamâwand, t. I, p. 33, n. 1. Sosyôch est une conjecture faite par l'éditeur dans la pensée que ce nom devait être celui de Soshyâns; il est très déformé dans les deux manuscrits. P a تشسباوين et L سسادس. Le lecteur sait que Soshyâns est le troisième fils à naître de Zoroastre, et qu'il doit venir à la fin du

quelle sera l'histoire de ces prophètes, quels prodiges seront opérés sur la terre, comment le soleil s'arrêtera pendant environ trois jours, sans parler d'autres merveilles qui arriveront au temps fixé et à l'heure marquée d'avance; toutes choses dont nous avons jugé bon de ne point traiter dans ce livre.

Il y a, comme nous l'avons aussi dit au même lieu, des Perses qui ont prétendu, depuis l'apparition de l'Islâm, que leur nation appartenait à la descendance d'Isaac fils d'Abraham l'Ami de Dieu, et qui ont cité à l'appui de cette opinion des poésies des descendants de Maadd fils d'Adnân composées contre les Yéménites, où les Maaddites se vantent d'être parents des Perses et font passer ceux-ci pour enfants d'Abraham leur propre père. Tels sont les vers de Djérîr fils d'el-Khatafa et-Témîmi[1] où les Nizarites sont exaltés à l'encontre des Yéménites :

Nous avons pour père l'Ami de Dieu; ne le reniez pas. Rendez honneur à Abraham; il est grand et glorieux d'en descendre.

Les fils d'Isaac, pareils aux lions lorsqu'ils ont ceint le baudrier de la mort et qu'ils ont revêtu l'armure,

S'ils se glorifient, comptent parmi eux les Sipehbed et les Khosroès, les Hormuzân et les Césars.

Notre père commun est le père d'Isaac. L'auteur de nos races est un *mahdi*, un prophète purifié.

Nous sommes liés aux brillants fils de Farès par un père qui éclipse tous ceux qui vinrent après lui.

douzième et dernier millénium pour présider à la résurrection des morts et à l'avènement de la félicité éternelle. Avant sa naissance le mal dominera; Zohak brisera la chaîne qui l'attache au Démavend; il sera écrasé par Sâm Keresâsp et Soshyâns paraîtra. Dans l'avant-dernier millénium, la terre sera désolée par divers prodiges, tels que de grandes grêles, des pluies et des neiges, dont parle le grand Bundahish. (Voyez Darmesteter, *Avesta*, t. II, p. 19 et *alibi*.)

[1] Les vers qui suivent se retrouvent dans les *Prairies d'or* (t. II, p. 143), dans Tabari (I, ٣٢٣), dans Jâcout (II, ٨٦٢).

Notre père est l'Ami de Dieu et Dieu est notre Seigneur. Nous mettons notre joie dans les dons de Dieu et dans ses décrets.

Tels sont encore les vers d'Ishâk fils de Souwaïd el-Adawi[1] (Adi est une tribu Koréïchite) :

Que Kahtân se glorifie de sa noble origine ; nous pouvons toujours élever notre gloire et notre noblesse plus haut que lui.

Nous l'avons dominé jadis par Isaac notre oncle, et dans la suite des siècles, ses fils ont été nos serviteurs.

Nous sommes liés aux brillants fils de Farès par un père tel que nous pouvons dédaigner quiconque n'en est pas issu.

Tels aussi ces vers d'un poète de Nizar :

Isaac et Ismaël constituent le suprême degré de gloire et la plénitude de la noblesse.

Les cavaliers de Farès et les fils de Nizâr sont les deux sommets de la grandeur et du mérite.

Les Perses avaient l'antique coutume de visiter la Kaabah et d'y apporter des offrandes considérables, en l'honneur d'Abraham l'Ami de Dieu, à cause de son fils. Ce sanctuaire était à leurs yeux le premier en dignité des sept grands temples[2] et de tous les sanctuaires fameux de la terre. Ils croyaient que quiconque le vénérait, en était récompensé par la prolongation de ses jours. Ils répètent à l'appui de cette assertion ce vers d'un poète arabe antéislamique :

Les Perses ont marmotté leurs formules auprès du puits de Zemzem, dès une très haute antiquité.

D'autres parmi eux disent que Menouchehr, auquel tous les Perses font remonter leur origine, est Menouchkhar fils

[1] Ces vers sont dans les *Prairies d'or* (t. II, p. 142).

[2] Ceci se rattache au syncrétisme sabéen. Les sept grands temples avaient été, selon les Sabéens, fondés par Hermès.

de Manouchkhornâg, que celui-ci est Iâïch[1] fils de Wîzak et que Wîzak est Isaac fils d'Abraham l'Ami de Dieu. Ils citent en témoignage ces vers élogieux d'un poète persan musulman[2] :

Notre père est Wîzak et c'est de lui que je me fais honneur lorsque j'entends les hommes se faire gloire de leurs ancêtres.

Notre père est Wîzak, serviteur de Dieu, envoyé illustre par sa mission et par son zèle pieux.

Qui me vaut lorsque les princes célèbrent la gloire de leur famille? Ma maison est comme la plus belle perle du collier.

Les Perses disent encore, nous l'avons rapporté dans le même livre, que l'empire passera des enfants d'Ismaël aux enfants d'Isaac, et cette opinion est très généralement acceptée par les Bateniens, partisans de l'interprétation ésotérique de l'écriture, de notre temps; mais ils se séparent sur la question de savoir si l'empire passera aux mains des descendants d'Esaü ou à celles des purs descendants d'Amrân. Leurs érudits connaissent des oracles, des énigmes et des dictons qui ont trait à ces événements.

Il est bien d'autres choses concernant les Perses que nous avons rapportées, dans ces chapitres, en même temps que l'histoire de leurs plus brillantes journées. Nous avons emprunté le tout à leurs savants, tels que les Mobed et les Hirbed et à leurs érudits habitant l'Irak, le Khoûzistan, le Fars, la Karmanie, le Sédjestân, les Mahat et différentes

[1] *Iaïch*, يعيش, est probablement *el-Is*, عيص (Esaü). Le nom de *Manouchkhornag* est *Mochdjer* dans les *Prairies d'or* (p. 141); les manuscrits donnent aussi un nom tel que *Moskher* ou *Mosdjer* et ils le doublent, c'est-à-dire qu'ils portent, au lieu de Mosdjer seul, *Mosdjer, fils de Mosdjer*. L'éditeur a corrigé d'après Tabari, I, ٤٣٠, en y changeant منشخوارنغ en منشخوارناغ. Le nom de *Iaïch* est remplacé par *Farykas*, فريقس, dans les *Prairies d'or*, par افريقيس, dans Tabari, ٤٣٣. Wîzak est appelé *Weïrek* dans les *Prairies d'or*. Tabari, ٤٣٢, a le même nom et la variante *Izak*, ايزك.

[2] Ces vers sont dans les *Prairies d'or* (p. 144).

parties des territoires non arabes, ou nous l'avons tiré de leurs livres les meilleurs et les plus célèbres.

Les matières traitées dans le livre des « prairies d'or » sont: l'histoire depuis le commencement du monde, l'origine du monde, les différentes opinions qui ont cours chez les peuples touchant son éternité ou sa création, avec les preuves que chacun apporte à l'appui de son système; la création des hommes, leur dispersion sur la terre, les prophètes et leurs préceptes; les rois, leurs vies et leurs gouvernements; les nations, leurs croyances, leurs religions, leurs caractères, leurs mœurs et les lieux qu'elles ont occupés, à savoir les Arabes, les Perses, les Syriens, les Grecs, les Romains, les Indiens, les Chinois et d'autres nations, les médecins, savants et philosophes qu'elles ont produits; les contrées et les horizons; la terre, sa description, ses divisions, les édifices remarquables élevés sur sa surface, ses parties habitées et ses parties désertes; les sphères célestes et leur disposition, les étoiles et la manière dont elles exercent leur influence sur ce monde terrestre; la description des sept climats, leurs dimensions, leurs longueurs et leurs largeurs, les mers et leurs golfes, lesquelles se rejoignent et lesquelles sont isolées, les merveilles que renferment ces mers et leurs rivages, les portions du globe qui ont été des terres et qui sont devenues des mers, celles qui ayant été des mers, sont devenues des terres avec le temps et au cours des siècles, les raisons de ce phénomène, et son explication astronomique et physique; les fleuves, leurs sources et leurs embouchures; l'histoire des peuples disparus et des royaumes anéantis, l'ensemble de la chronologie du monde, des prophètes, des rois, depuis Adam jusqu'à notre Prophète, la naissance de ce dernier, sa mission, son hégire, ses expéditions, les marches de nuit et de jour de ses troupes, jusqu'à sa mort, les khalifes et les princes qui sont venus après lui, leurs secrétaires, leurs vizirs, les traits les plus saillants de leurs histoires, les événements, les changements et les guerres qui eurent lieu sous leurs règnes jusqu'en

l'an 345 sous le khalifat d'el-Mouti. Cet ouvrage est divisé en trois cent soixante-cinq parties. L'ensemble porte le titre de « livre des prairies d'or et des mines de pierres précieuses ». Chaque partie isolément forme un livre complet en lui-même, désigné d'après le sujet spécial qui y est traité.

LES ROIS GRECS ET LE COMPTE DES ANNÉES DE LEURS RÈGNES.

[Pages 111-122.]

Le nombre des rois grecs depuis Philippe, père d'Alexandre, jusqu'à Cléopâtre, qui régna la dernière, est de seize rois, et le nombre total des années de leurs règnes est de deux cent quatre-vingt-treize ans et dix-huit jours. Ces chiffres se trouvent dans le *Canon* de Théon d'Alexandrie[1] et dans d'autres ouvrages. D'après quelques personnes versées dans la connaissance des biographies des rois et de la chronologie des nations, la durée totale des règnes de ces princes est de trois cent trois[2] ans. Il y a encore d'autres opinions sur le nombre de ces rois et les durées de leurs règnes, qui fournissent des chiffres supérieurs ou inférieurs à ceux-là; mais on s'en tient le plus communément aux chiffres que nous avons donnés.

Le premier roi grec dont il soit fait mention dans l'histoire des temps païens, dans les chronologies, dans les tables astronomiques et autres ouvrages analogues, est Philippe, père d'Alexandre, qui régna sept ans[3]. Avant lui, les Grecs avaient eu une suite de rois sur le nombre et les

[1] Ces canons sont probablement les *Canons* de Ptolémée commentés par Théon. Cet ouvrage paraît être familier à Maçoudi.

[2] Le manuscrit P porte : 363 ans. Les *Prairies d'or* (t. II, p. 292) ont : 301 ans.

[3] Comparez les *Prairies d'or* (t. II, p. 247). Le manuscrit de notre livre porte : 9 ans.

noms desquels on n'est pas d'accord, non plus que sur les durées de leurs règnes. — Le deuxième est Alexandre le Grand, fils du précédent, qui régna quinze ans, dont neuf avant qu'il eût fait périr Darius fils de Darius, et six depuis la mort de ce prince, si toutefois nous ne tenons pas compte des différences d'opinions qui existent au sujet de la durée de son règne entre les Mages, les Chrétiens et autres. Alexandre n'avait que trente-six ans lorsqu'il mourut[1]. On lui donne généralement, il est vrai, un âge plus avancé, mais cette opinion est la plus sûre. — Le troisième est Ptolémée Orendas (Evergète)[2], qui régna sept ans. Le quatrième, Ptolémée Alexandros, qui régna vingt-deux ans. C'est lui pour qui fut traduite la Bible. La version fut faite par soixante-douze docteurs, à Alexandrie d'Égypte, de la langue hébraïque à la langue grecque. Ce texte a été traduit en arabe par plusieurs savants anciens et modernes, parmi lesquels Honeïn fils d'Ishâk. Il est ordinairement regardé comme la plus exacte recension de la Bible. Quant aux Israélites, soit ceux que l'on nomme Achmaat et qui forment le commun et le gros de la nation[3], soit les Ananites, lesquels professent tous les dogmes de la justice et de l'unité de Dieu, ils ne s'en tiennent pour l'explication des livres en hébreux : la torah, les prophètes et les psaumes, en tout

[1] Le texte porte : وافضى الملك اليه وله ستّ وثلاثون سنة, ce qui signifie : « l'empire lui vint entre les mains lorsqu'il avait trente-six ans ». Cette leçon doit être fausse. Il y a sans doute après اليه une lacune qu'on peut remplir par les mots : وهو ابن احدى وعشرين سنة وقبض, lorsqu'il avait vingt et un ans, et il mourut, etc. — Comparez les *Prairies d'or* (t. II, p. 257) où le premier membre de la phrase est وقبض الاسكندر, « et Alexandre mourut... ».

[2] Le nom d'Evergète est corrompu en *Orendas*, اورنداس. Eutychius, *Ann.*, I, 297, a : *Aridâus*, اريداوس, et Tabari, ٧٠٣ : *Evergatos*, اورغاطس. (Note de l'éditeur.) Ce prince n'est pas à sa place dans la série.

[3] Le nom de Achmaat est expliqué dans le glossaire comme un vocable araméen, proprement שְׁמַעְתָּא, ayant le sens de *tradition*. Comparez S. de Sacy, *Chrestomathie*, I, 356.

24 livres, et pour leur traduction en langue arabe, qu'à certains Israélites fort appréciés parmi eux et que nous avons vus presque tous. L'un d'eux est Abou Katir Yahya fils de Zakaryâ, el-Kâtib de Tibériade[1], qui appartient à la secte des Achmaat; il est mort vers l'an 320. Un autre est Saîd fils de Yakoub le Fayoumite (Rabbi Saadia Gaon), également de la secte des Achmaat et disciple d'Abou Katir; sa traduction est la plus estimée par beaucoup de ses coréligionnaires. Il eut des aventures dans l'Irâk avec le Chef de la Captivité Daoud fils de Zakka, descendant de David, et il lui résista, sous le khalifat de Mouktadir. Ce fut l'occasion d'émeutes parmi les Juifs. Il fut mandé à l'audience du vizir Ali fils d'Iça, ainsi que d'autres vizirs, kâdis et hommes de science en vue de faire cesser les différends survenus entre les Juifs. Beaucoup d'entre eux avaient en effet pris le Fayoumite pour chef et ils lui obéissaient. Sa mort arriva après l'an 330. On compte encore parmi ces docteurs, Daoud, connu sous le nom de Koumési (David Kimhi ou Kimchi), qui mourut en l'an 334 et qui habitait Jérusalem, et Ibrahim Bagdâdi. Je n'ai vu ni l'un ni l'autre. Nous eûmes avec Abou Katir, dans les pays de Palestine et du Jourdain, des conférences nombreuses sur l'abrogation des lois, sur la différence entre la loi et les œuvres[2] et sur d'autres sujets. Nous en eûmes aussi avec Yéhoudâ fils de Yousouf, connu sous le nom d'Ibn Abi et-Tana, élève de

[1] Voyez sur ce docteur un article de Harkavi : «מי היה רבו של סעדיה גאון, qui était le maître de Saadia Gaon?», dans l'annuaire hébreu אחיאסף, publié à Varsovie, p. 279-282. M. Harkavy traduit ce passage de Maçoudi, et en déduit que Abou Katir était un Rabbanite, contrairement à l'opinion de Prinsker (I, 5) qui en avait fait un Karaïte. — Nous devons cette note à l'obligeance de M. Mayer Lambert.

[2] «La différence entre la loi et les œuvres», en rendant par *œuvres* le mot اعبدا, est une traduction proposée par l'éditeur. S. de Sacy (Les *Prairies d'or,* t. IX, p. 334) a commis une erreur en prenant ce nom pour le nom d'un docteur. Dans la traduction proposée, ce terme correspondrait à l'hébreu העבודה.

Tâbit fils de Korrah le Sabéen, sur la philosophie et la médecine, à Rakkah dans le Diar-Modar, et avec Saîd fils d'Ali, connu sous le nom d'Ibn Achlamia, également à Rakkah; de même avec ceux de leurs théologiens que nous avons rencontrés à Bagdad, comme Yakoub fils de Merdawaïh et Yousouf fils de Kayoumah. Le dernier d'entre eux que nous ayons vu, de ceux qui vinrent nous visiter de Bagdad depuis l'an 300, est Ibrahim el-Yéhoudi el-Tostari; il avait l'esprit le plus aiguisé et il était le plus versé dans les questions spéculatives de tous les docteurs de ces derniers temps.

Le cinquième roi est Ptolémée el-Erib[1] (Lagos), qui régna vingt-sept ans. Le sixième est Ptolémée Philadelphe, qui régna vingt-six ans. Le septième, Ptolémée es-Sani[2] (Evergète), vingt-cinq ans. Le huitième, Ptolémée Philopator, dix-sept ans. Le neuvième, Ptolémée Épiphane[3], vingt-quatre ans. Le dixième, Ptolémée Philomètor, vingt ans. Le onzième, Ptolémée el-Hawwal[4] (le Perspicace), vingt-trois ans. Le douzième, Ptolémée el-Moukhlis (Soter), dix-sept ans. Le treizième, Ptolémée Aleksandros (Alexandre), second de ce nom, qui régna vingt ans. Le quatorzième, Ptolémée Kessas (Kakos), dix-huit jours. Le quinzième, Ptolémée Dionisios, vingt-neuf ans. Le seizième, Cléopâtre fille de Ptolémée, qui régna vingt-deux ans. Elle était savante; on lui doit des livres sur la magie et sur d'autres

[1] Le manuscrit L a : *el-Edib.* Les *Prairies d'or* (t. II, p. 257) appellent ce prince, qui est en réalité le successeur d'Alexandre : *Ibn-Arît,* بن اريت. Ces mots, comme l'éditeur le remarque, sont corrompus de *Ibn Arnab,* ابن ارنب, « fils du lièvre », qui est la traduction du grec *λάγος.* Ainsi écrit Bérûni ٩٢.

[2] *Es-sani,* « l'opérateur », est la traduction du grec *Εὐεργέτος.* Comparez les *Prairies d'or* (p. 284).

[3] L'arabe a encore traduit ce nom, qui est devenu الظاهر, « celui qui apparaît ».

[4] Comparez les *Prairies d'or* (p. 285). Ce prince n'y occupe pas la même place dans la série.

IMPRIMERIE NATIONALE.

matières. Ptolémée Claudius, l'auteur de l'*Almageste* et d'autres ouvrages, n'est pas l'un de ces Ptolémées; il n'était pas roi. Nous avons parlé de lui succinctement dans le « Livre des histoires des anciens empereurs romains », à l'endroit où il est question de l'empereur Antonin le Pieux, et avec plus de détails dans des ouvrages antérieurs.

Dans notre traité « des différentes sortes de connaissances et des événements des siècles passés », nous avons rapporté ce qui concerne les Grecs, leurs généalogies, leurs croyances et leurs résidences, les diverses opinions qui ont cours sur leurs origines, les uns disant qu'ils descendent de Younan fils de Japhet fils de Noé, d'autres disant que c'est de Younan fils de Rehu fils de Fâleg fils d'Abir fils de Châlikh fils d'Arfakhchad fils de Sem fils de Noé, d'autres voulant que ce soit de Younan fils d'Abir, le frère de Kahtan fils d'Abir, d'autres encore les font descendre d'Elifaz fils d'Ésaü fils d'Isaac fils d'Abraham, et les croient frères des Romains; et ces opinions ne sont pas les seules. Nous avons raconté comment les Romains leur imposèrent leur domination et les incorporèrent à leur empire, en sorte que leur nom fut effacé, qu'il ne fut plus fait mention d'eux et que tout ce qui était d'eux fut attribué aux Romains, cela par suite des victoires que remporta sur eux l'empereur Auguste lorsqu'il partit de Rome pour marcher sur la Syrie et l'Égypte. C'est pourquoi l'on n'est pas d'accord au sujet des philosophes comme Pythagore, Thalès, Empédocle, les philosophes du Portique[1], Homère, Archélaüs, Socrate, Platon, Aristote, Théophraste, Thémistius, Hippocrate, Galien et autres philosophes et médecins, sur la question de savoir s'ils sont romains ou grecs. Nous avons indiqué des passages de leurs livres qui prouvent qu'ils étaient grecs, en y joignant la thèse de ceux qui les croient romains. Nous avons encore introduit dans ce livre :

[1] Il y a un doublet dans le texte. Les Stoïciens y sont désignés deux fois au moyen des deux mots qui signifient *portique* : الرواقيّون واصحاب الاصطوان.

les biographies des rois grecs, le récit de leurs guerres; l'histoire d'Alexandre, sa vie, ses expéditions à l'Orient et à l'Occident, en dénombrant les royaumes qu'il traversa, les rois qu'il rencontra, les villes qu'il bâtit, les merveilles qu'il vit, et en y ajoutant la description du *Radm*, qui est le grand mur élevé contre Gog et Magog. Nous avons parlé des relations de ce roi avec son précepteur Aristote fils de Nicomaque, l'auteur des livres de la *Logique*. Le sens du mot Aristote (Aristotélès) est : le déjeuner parfait[1], ou, selon d'autres : la plénitude du mérite, *aristo* signifiant le mérite et *télès* voulant dire plénitude, et le sens du mot Nicomaque est : vainqueur de son adversaire. Aristote est aussi auteur de nombreux Traités, des Épîtres sur les différentes formes des gouvernements civils et religieux, etc. Nous avons rapporté les contestations qui se sont élevées à propos de l'identification d'Alexandre avec Dou'l-Karnéïn, et les arguments apportés dans cette dispute, puis l'histoire de ses lieutenants après sa mort, par exemple d'Antiochus, le fondateur de la ville d'Antioche, dont le nom dérivé du sien fut transformé par les Arabes qui en firent Antâkieh, de Séleucus le fondateur de la ville de Séleucie, et d'autres encore, avec le récit des guerres que ces princes soutinrent contre ceux qui régnèrent à Alexandrie d'Égypte. Nous avons dit les histoires des philosophes, leurs doctrines, lesquels traitèrent de Dieu et lesquels de la nature, lesquels d'entre eux furent mis à mort, les vues que, jusqu'au temps de Socrate, de Platon et d'Aristote, ils eurent en philosophie politique[2], les systèmes nouveaux que

[1] Cette étymologie bizarre est cependant assez littérale : *ἄριστον τέλειον*, «déjeuner complet». Le Livre des *histoires des sages* (ms. 2112, p. ٢٩) reproduit la seconde étymologie de Maçoudi et en ajoute d'autres d'après Mohammed fils d'Ishak en-Nédîm; محبّ الحكمة, «celui qui aime la sagesse», étymologie du mot *philosophe* appliquée sans doute par erreur au nom d'Aristote; الفاضل الكامل, «l'excellent, le parfait», التامّ الفاضل, «le complet, l'excellent». Comparez le Fihrist, ٣٤٩.

[2] Maçoudi oppose ce qu'il appelle *la philosophie politique* (philosophie des villes), الفلسفة المدنية, à la *philosophie première* ou *philosophie natu*

ceux-ci opposèrent aux systèmes antérieurs, leur rupture avec la tradition de l'ancienne philosophie naturelle qu'avaient professée Pythagore, Thalès de Milet, la généralité des Grecs, les Sabéens d'Égypte qui subsistent encore aujourd'hui dans les Sabéens de Harrân[1]. C'est ce qu'exprime Aristote dans son « Traité des animaux », en 19 livres, lorsqu'il dit : « Cent ans plus tard, du temps de Socrate[2], les hommes passèrent de la philosophie naturelle à la philosophie politique. » Puis ce que pensa Socrate, avec ceux des philosophes que nous avons nommés et qui adoptèrent ses vues sur l'être premier dont tous les êtres reçoivent l'être, comment, d'après lui, cet être répand sur tous les autres ses bienfaits et comment ils sortent de lui, de quelle manière il est la cause de leur existence et leur fin, quelle sorte de foi on doit avoir en lui, comment ces êtres sont ordonnés dans l'univers et liés les uns aux autres, par quoi ils sont liés et associés et de quelles matières ils sont faits, quelles sont les substances des corps de la nature qu'enveloppent les corps célestes et qui constituent les essences matérielles, quels sont les degrés des essences spirituelles et quel gouvernement est attribué à chacune.

Nous avons ensuite parlé de l'âme de l'homme, énuméré

relle, الفلسفة الاولى الطبيعية. Le terme de philosophie politique n'est pas consacré, mais il est assez juste. On sait que la politique, la science du gouvernement de l'homme en société, devint à partir du temps de Socrate une partie importante de la morale. Il faut donc entendre par la distinction que fait ici l'auteur arabe, la distinction entre la philosophie naturelle et la philosophie morale.

[1] Les Sabéens sont présentés ici comme des Pythagoriens, et la philosophie de Pythagore est rattachée, selon la tradition, à la sagesse égyptienne. Nous verrons plus loin un autre indice de la vitalité, en Orient, d'une école se réclamant de Pythagore, dans les noms de deux savants que Maçoudi donnera comme ayant suivi les doctrines du philosophe grec.

[2] Le texte porte « vingt ans » au lieu de « cent »; mais les leçons des manuscrits autorisent cette lecture. — Sur cette division de l'histoire de la philosophie, voyez la note ci-dessus.

ses puissances, indiqué leurs fonctions et leur ordre relatif; nous avons dénombré les membres du corps humain, donné leur ordre, dit quelles sont dans l'homme les facultés maîtresses, quels rangs ces facultés occupent, à laquelle en définitive appartient la suprématie, et comment les unes sont servies par les autres; de quelle manière aussi l'intelligence est produite dans l'homme et comment agit l'intelligence active dans l'être libre et raisonnable; quelles idées se créent les hommes de la félicité qu'ils recherchent et qui est leur fin, et dans quels maux ils tombent lorsqu'ils s'écartent de la voie qui mène au bonheur.

Nous avons traité du sommeil et des différentes sortes de songes et cherché à quelles parties de l'âme ils doivent être rapportés, quels sont les rêves vrais et par quoi ils sont produits dans l'âme, comment et de quelle manière les rêves vrais peuvent nous servir d'indices, et quel est le moyen de devenir savant dans l'interprétation des songes.

Nous avons parlé du besoin qu'ont les hommes de se réunir et des divers groupements par lesquels les hommes s'aident les uns les autres à parvenir aux buts auxquels ils tendent, en distinguant les grands groupements, les moyens et les petits.

Nous avons expliqué ce qu'est l'agglomération urbaine dans la cité parfaite et ce qu'est la cité parfaite, quel est l'agencement de ses parties et l'ordre des pouvoirs qui y sont constitués, comment les parties de la cité correspondent aux organes dans les êtres animés, car elles doivent concourir à rendre complet le bonheur de l'homme, comme les organes concourent à donner aux animaux la plénitude de la vie; comment encore il faut que soit le roi et le premier chef de cette cité, les marques qu'il doit porter, les conditions qu'il doit remplir à partir de sa naissance, de façon que son enfance et sa jeunesse l'aient préparé à gouverner la cité modèle, les qualités qui font de lui un administrateur parfait et un chef excellent, les connaissances et les arts qu'il doit acquérir

pour que son éducation le rende capable de devenir un roi accompli. Nous avons dit chez quels peuples ces conditions se rencontrent souvent et chez quels autres elles ne se rencontrent que par exception; nous avons rappelé cette question, si le roi est une des parties de la cité ou s'il y est étranger, en indiquant les solutions divergentes qu'en ont données Platon et Aristote. Platon en effet traite cette question dans le livre consacré à définir le roi de la cité modèle, qui est le véritable philosophe, et Aristote reprend la même question dans son livre où il traite du gouvernement de la cité, du nombre de ses parties, des prototypes qu'en fournit la nature, des caractères que doivent avoir les autorités qui viennent après l'autorité principale dans la cité, de la perfection et de la cohésion de ces autorités secondaires, des différentes sortes de cités opposées à la cité modèle, comme les cités où domine l'ignorance, l'erreur ou la corruption[1], de la hiérarchie des autorités qui les gouvernent, des fins que les hommes s'y proposent, des buts qu'ils s'efforcent en commun d'atteindre, des degrés de la félicité qu'obtiennent dans l'autre vie les âmes de ceux qui ont habité la cité parfaite et des maux variés qu'endurent après la mort les âmes de ceux qui ont habité les cités opposées à la cité modèle, des choses que doit savoir et faire en commun tout le peuple de la cité parfaite afin d'obtenir l'entière félicité qu'il cherche, des signes auxquels on distingue les habitants de cette cité de tous les autres peuples et des habitants des cités imparfaites, de la conduite que doivent tenir les citoyens de la cité modèle lorsqu'ils n'ont pas à eux de ville en propre et qu'ils vivent en étrangers dans les cités de types opposés,

[1] *L'ignorance, l'erreur, la corruption.* Ces trois mots, dans la pensée de Maçoudi, forment une classification. On remarquera que, malgré la précision que l'historien arabe cherche à donner à son langage, ses expressions ne s'appliquent pas toutes très facilement aux écrits aristotéliques. Maçoudi semble avoir une connaissance moins exacte ou moins immédiate d'Aristote que de Platon.

enfin des principes pernicieux et funestes qui dominent dans les doctrines, les associations, les villes, les puissances fondées sur l'ignorance ou sur l'erreur.

Nous avons aussi rapporté ce qu'ont dit les philosophes des principes par lesquels tous les êtres existent. Ces principes sont : le principe premier qui a la plénitude de l'être, car son existence n'a pas de cause hors de lui et l'existence de tout autre que lui a sa cause en lui; toutes les choses procèdent de lui, il ne procède pas d'elles; elles tirent leur existence de la sienne; il est la totalité des choses, et les choses ne sont pas lui. Ce qu'il faut savoir de lui, c'est que nous ne pouvons l'atteindre s'il ne nous ouvre lui-même la voie et que nous ne pouvons aller à lui que par lui : l'effet ne peut atteindre la cause, ni ce qui est produit, ce qui est éternel, ni la créature ne peut atteindre le Créateur. Après lui viennent dans l'être les principes secondaires, ordonnés dans un ordre pareil à celui des corps célestes, et en même nombre qu'eux, puis l'intellect agent, l'âme, la forme et la matière. Le reste des êtres sont les corps, qui sont de six espèces : les corps célestes, les animaux doués de raison, les animaux sans raison, les plantes, les corps minéraux comprenant les métaux et les quatre éléments : le feu, l'air, l'eau et la terre. Nous avons reproduit ce qu'ont pensé les philosophes de l'intelligence première et secondaire et de l'âme, ainsi que des choses physiques placées au-dessous d'elles. L'intelligence est la cause intermédiaire entre Dieu et ses créatures, la faculté pour l'âme raisonnable de dominer le monde, le miroir qui lui montre ses bonnes et ses mauvaises actions et qui la fait méditer sur les moyens qu'elle a de se perdre ou de se sauver. Nous avons rapporté ce que ces sages ont dit de l'âme raisonnable et des autres âmes, comme les âmes affective, imaginative, sensitive et animale, et des rapports qu'ont ces âmes avec les corps célestes qui sont en même nombre qu'elles et dont chacun correspond à l'une d'elles; l'âme raisonnable est, d'après eux, une substance

simple, détachée de la substance vivante qui ne meurt pas, et sa mort n'est que son passage d'un corps à un autre; lorsqu'elle se sépare de son corps, elle voit toutes les choses qui sont dans les divers mondes et rien ne lui reste caché[1]. Nous avons dit ensuite que le but et la fin extrêmes de l'âme sont sa félicité et son admission dans le monde de l'intelligence, que l'âme est l'homme en réalité, et comment l'âme s'est trouvée jetée du monde de l'intelligence dans le monde des sens, après avoir perdu tout ce qu'elle avait de souvenirs et tout ce qu'elle possédait de science. Nous avons nommé les philosophes qui ont professé ces doctrines; nous avons ajouté par quelle cause, selon eux, l'homme est devenu le microcosme qui renferme en soi la ressemblance de toutes choses, et quels liens et quels rapports ont entre eux les mondes.

Nous avons reproduit l'enseignement d'Aristote sur l'éternité de la cause et de l'effet, selon qu'il l'expose dans le premier livre de son traité de la Physique et dans le huitième livre de ce même traité, qui a huit livres, et aussi dans le traité du Ciel et du Monde en quatre livres, et dans le traité sur la Métaphysique[2] en treize livres. Nous y avons joint les opinions et les dissertations des docteurs et philosophes des diverses nations, qui admettent l'éternité du monde, sur

[1] Tout ce passage est assez curieux en ce qu'il représente, non pas tel système particulier de la philosophie grecque, mais une espèce de scolastique qui devait être professée à l'époque de Maçoudi. Nous avons encore là un témoignage de la force qu'avaient alors les idées néo-platoniciennes et pythagoriennes. Maçoudi vit dans une atmosphère beaucoup plus platonicienne que péripatéticienne. Le calme et presque la sympathie avec lesquels il énonce ces propositions panthéistes et tout à fait impies aux yeux de l'orthodoxie musulmane, sont très remarquables. Ils nous fournissent la preuve de la souplesse qu'avait gardée le génie oriental sous l'apparente rigidité de l'Islam. L'habitude du syncrétisme ou, si l'on veut, du dilettantisme gnostique, exerçait encore son influence parmi les croyants, sur les esprits d'élite.

[2] L'arabe traduit littéralement le grec : كتاب ما بعد الطبيعة, τὰ μετὰ τὰ Φυσικά.

le retour à la vie[1] après que les âmes ont quitté les corps, ainsi que celles des Baténiens et d'autres sectes sur l'esprit subtil non perceptible et l'esprit épais et perceptible, avec beaucoup d'autres de leurs propositions tant explicites qu'implicites, et nous avons donné en outre de très nombreux renseignements sur les philosophies et les sectes.

Aristote est disciple de Platon, Platon, disciple de Socrate, et Socrate, d'Archélaüs, pour les sciences naturelles, mais non pas pour les autres sciences. Le nom d'Archélaüs signifie : chef des bêtes fauves. Archélaüs est disciple d'Anaxagore. Nous avons parlé dans le livre « des diverses sortes de connaissances et des événements arrivés dans les siècles passés » de la philosophie, de sa définition, du nombre des parties en lesquelles on la divise, de ce qu'en ont dit Pythagore, Thalès de Milet, les Stoïciens, Platon, Aristote, etc., et des explications diverses qu'ils ont données de ce mot, des qualités du philosophe qui a droit à ce nom dans son sens véritable, de son genre de vie, de ses mœurs, de ses manières, de sa tenue, des degrés qu'il y a dans la philosophie, de la façon de les établir, des méthodes employées dans l'enseignement de la philosophie jusqu'aujourd'hui, et du terme auquel elles aboutissent. Nous avons expliqué le but des traités de logique, leur composition, le besoin qui a porté à les écrire, l'utilité qu'on en retire, pourquoi ces traités sont en huit livres, quelle est la cause de cet agencement, quel but est poursuivi dans chaque livre, et ce que doit tout d'abord méditer celui qui se propose de lire les traités de logique. Nous avons dit dans quelle espèce d'arts rentre l'art de la philosophie, de combien de façons on la définit et à quel philosophe chaque définition est attribuée, par quelles voies ces définitions ont été obtenues et le sens que renferme

[1] Le mot معاد, *retour*, s'applique au jugement dernier, à la *résurrection*. On pourrait entendre aussi la *transmigration* dont Maçoudi a parlé plus haut et qu'admettaient certaines sectes situées aux confins de l'Islamisme, telles que les Ismaëliens.

chacune d'elles; en combien de parties on a divisé la philosophie de l'essence première et des essences secondes[1], comment on a été conduit à cette division et pourquoi elle a prévalu, quels sont les motifs qui ont fait marquer le point de départ de la philosophie politique à Socrate, pour passer de lui à Platon, puis à Aristote, d'Aristote au fils de sa tante maternelle, Théophraste[2], de celui-ci à Eudème et, successivement, à ceux qui sont venus après lui. Nous avons rappelé comment le chef-lieu du savoir humain a été transféré d'Athènes à Alexandrie, dans le pays d'Égypte. L'empereur Auguste, après qu'il eut fait périr Cléopâtre, établit deux foyers d'instruction : Alexandrie et Rome; l'empereur Théodose, du temps de qui reparurent les Compagnons de la caverne, fit cesser l'enseignement à Rome et le reporta tout entier à Alexandrie. Nous avons dit encore pourquoi, sous Omar, fils d'Abd el-Azîz, le chef-lieu de l'enseignement fut transféré d'Alexandrie à Antioche, et comment, plus tard, sous le règne de Moutéwekkil, il fut transféré à Harrân.

Nous arrivons ainsi jusqu'au temps de Moutadid, où fleurirent Kowaïri[3], Youhanna[4] fils de Hilan, qui mourut à Bagdad sous le khalifat de Mouktadir, et Ibrahim de Merv; puis nous trouvons Abou-Mohammed, fils de Karnib, et Abou Bichr Matta, fils de Younès, qui furent disciples d'Ibrahim de Merv[5]. C'est le commentaire de Matta sur les livres de la

[1] On peut comprendre aussi : la philosophie ancienne et la nouvelle.

[2] Il est vrai que le Lesbien Théophraste fut, après Aristote, à la tête du Lycée; mais il n'est pas prouvé qu'il ait été cousin germain du grand philosophe. Celui-ci l'avait connu à Athènes où il fréquentait l'Académie.

[3] Comparez Ibn Abi Oseibïa, I, 234. (Note de l'éditeur.)

[4] Comparez Ibn Abi Oseibïa, II, 135. (Note de l'éditeur.)

[5] D'après le *Livre des histoires des sages* (ms. 2112, p. ٣٣٩), c'est d'Abou Yahya de Merw qu'Abou Bichr fut disciple. Cet Abou Yahya, probablement notre Ibrahim, était Syrien; il pratiqua la médecine à Damas et écrivit de nombreuses œuvres en syriaque. Abou Bichr Matta fils de Younes vécut à Bagdad, d'après Abou'l-Faradj (*Histoire*

logique d'Aristote, qui fait autorité de nos jours. Ce savant mourut à Bagdad, sous le khalifat de Radi. Enfin, nous rencontrons Abou Nasr Mohammed fils de Mohamme del-Farabi, disciple de Youhanna fils de Hilan, qui mourut à Damas, au mois de Redjeb de l'an 339. Je ne connais personne aujourd'hui d'aussi savant que lui, si ce n'est un homme, un chrétien habitant Bagdad, connu sous le nom d'Abou Zakarya fils d'Adi[1], dont l'enseignement, les vues et la méthode font renaître le système de Mohammed fils de Zakarya er-Râzi[2], et ce système est celui des Pythagoriciens sur la philosophie première, auquel nous avons fait allusion plus haut.

Nous allons parler maintenant des empereurs romains en les classant par époques : empereurs païens et empereurs chrétiens. Nous indiquerons le nombre d'années qu'ils ont régné, les principaux événements qui ont eu lieu de leur temps dans leur empire et d'autres choses qui les concernent.

des dynasties, p. ٢٨٥), sous le khalifat de Radi entre l'année 320 et l'année 330. Il avait été élevé à l'école de Mar Mari dans le monastère de Kana et il y avait reçu les leçons des moines jacobites Rauféïl et Bouniâmîn. Lui-même appartenait à la secte Nestorienne. Il fut un logicien très habile.

[1] Abou Zakarya Yahya fils de Adi fils de Hamid fils de Zakarya, beaucoup moins illustre que Farabi, à qui Maçoudi le compare, fut cependant un savant éminent. Élève d'Abou Bichr Matta fils de Younès et de Farabi, il produisit de nombreux ouvrages sur des sujets variés, notamment sur la philosophie et la physique. Il commenta une partie de la Physique d'Aristote. Il était chrétien jacobite. Sa mort arriva en Dou'l-Kadeh de l'an 363 ou 364. Il fut enterré dans l'église de sa secte à Bagdad. (D'après le *Livre des histoires des sages*, p. ٢٩٢-٢٩٤.)

[2] Mohammed fils de Zakarya Abou Bekr er-Razi est célèbre. Le *Livre des histoires des sages* lui consacre un long article (p. ٢٧٣-٢٧٨). Il avait commencé par être joueur de luth, puis il s'était adonné à la philosophie. Il écrivit beaucoup sur toute espèce de sujets, médecine, philosophie, controverses. Son ouvrage de médecine intitulé «la collection, الجامع» est l'un des plus importants. On cite de lui un traité de l'aimant, une traduction du Timée, etc. Il est mort aux environs de l'an 320, d'après le kadi Saïd ibn el-Haçan el-Andalousi.

LES EMPEREURS ROMAINS CLASSÉS PAR ÉPOQUES : LES SABÉENS OU PAÏENS ET LES CHRÉTIENS. LEUR NOMBRE; COMPTE DES ANNÉES QU'ILS ONT RÉGNÉ.

[Pages 122-123.]

Le nombre total des empereurs romains depuis Caïus César, le premier d'entre eux, jusqu'à Constantin, fils de Léon fils de Basile, qui règne actuellement, c'est-à-dire en l'année 345 et sous le khalifat d'el-Mouti, est de soixante-dix-huit. Ce nombre comprend les empereurs sabéens ou païens qui ont régné avant le christianisme, au nombre de quarante, et les empereurs chrétiens depuis Constantin fils d'Hélène, jusqu'à Constantin fils de Léon, actuellement régnant, qui sont au nombre de trente-huit. La somme totale des années de leurs règnes est de 966 ans et un mois, sur lesquels les païens ont régné 374 ans et 3 mois, et les chrétiens, jusqu'à l'empereur Constantin fils de Léon, 591 ans et 10 mois.

LA PREMIÈRE ÉPOQUE DES EMPEREURS ROMAINS : EMPEREURS PAÏENS.

[Pages 123-137.]

Le premier qui fut empereur à Rome fut Caïus[1] César, qui régna dix-huit ans. A une époque antérieure Rome avait eu des rois dont les premiers sont Romulus et Armanous (Remus), ses fondateurs; ils sont surnommés les fils de la louve, et c'est de leur nom que la ville a tiré le sien tandis

[1] Le texte porte غاثيوس. Les manuscrits, ici et plus haut, ont *Gâlious*, غاليوس. *Les Prairies d'or* (t. II, p. 295) ont *Gâlous*, غالوس et *Djâlious*, جاليوس. Ce dernier nom est celui que l'on lit dans Jâkûbi, I, ١٦٤. Tabari, ٧٠٣, a : *Djâïous*, جايوس; Eutychius, p. 301 : *Gâbious*, غابيوس. Bérûni, ٩٢, a la forme correcte *Gaïous*, غاثيوس. (Note de l'éditeur.)

que les Romains ont tiré le leur de celui de la ville. Il y eut d'autres rois après eux; mais Caïus est le premier que l'on compte dans l'histoire ancienne. On dit aussi que le premier roi de Rome est Ruhmasatukhas[1], le même que Djâïus le Jaune[2] fils de Roum fils de Semlahin[3] fils de Houriâ[4] fils d'Alkâ fils d'Esaü fils d'Isaac fils d'Abraham. Le second des empereurs romains est Julius, qui régna quatre ans et quatre mois; le troisième est Auguste, dont le nom signifie dans l'ancienne langue des Francs « la lumière »[5]; il est appelé César, qui signifie dans la même langue « tiré du sein de sa mère par l'opération césarienne ». Les Latins racontent, en effet, que sa mère mourut étant près d'accoucher de lui, et qu'on lui fendit le ventre pour le mettre au jour. Ce nom devint le titre de beaucoup de leurs empereurs qui l'ont rendu fameux. C'est pourquoi les Arabes les appellent les Césars.

Auguste régna cinquante-six ans et cinq mois. La plupart des auteurs qui se sont occupés de l'histoire des empereurs romains commencent leurs récits à Auguste, parce qu'il est le premier d'entre eux qui quitta Rome, sa capitale, pour conduire ses armées sur terre et sur mer; il soumit à sa puissance le royaume des Grecs, l'Égypte, la Syrie, il tua Cléopâtre, qui

[1] C'est la lecture fournie par le manuscrit L. Le manuscrit P a : *Wahâsatoukhâs*, وهاساطوخاس. On lit dans les *Prairies d'or* (p. 295) : *Wamâçâtoukhâs*, وماساطوخاس. Une note propose de reconnaître dans ce mot le titre de *Sebastus*, mais ne conclut pas. Jakoubi, I, ۱۶۳, a : *Mahâsatok*, مهاساطق.

[2] *Djâius le Jaune*, جاثيوس الاصفر. *Les Prairies d'or* et Jakoubi (*loc. cit.*) ont *le Jeune*, الاصغر, au lieu de *le Jaune*.

[3] *Semlahin*, سملاحين; c'est la leçon la plus fréquente dans les manuscrits du Livre de l'*Avertissement*. *Les Prairies d'or* (*loc. cit.*, et p. 293) portent au lieu de ce nom celui de *Samahlik*, سمحليق. Jakoubi (*loc. cit.*) a *Semahir*, سماحير; Jâcout, II, ۸۹۱ : *Semahik*, سماحيق.

[4] Le manuscrit L a : *Horma*, هرما; P, plus bas, a : *Hounâ*, هونا; *Les Prairies d'or* (II, 293) : *Hérian*, هريان; Jakoubi (*loc. cit.*) : *Houba*, هوبا; Jâcout (*loc. cit.*) : *Horianan*, هريانان. L'éditeur propose de reconnaître sous ce nom le *Hori*, חֹרִי, de la Genèse (ch. XXXVI, v. 23).

[5] La clarté; sens un peu détourné de celui de majesté.

régna la dernière sur les Grecs; il réunit sous son sceptre l'empire des Romains et celui des Grecs qui cessa d'avoir une existence distincte, et il donna à tout cet empire le nom de romain, cela dans la treizième année de son règne. Il donna à Hérode fils d'Antiochus[1], le gouvernement de Jérusalem, la ville sainte, et des monts de Judée et de Galilée. Dans la quarante-troisième année du règne d'Auguste naquit le Messie, à Bethlehem, dans le pays de Palestine, le mercredi 25 décembre. Marie avait, au jour de sa naissance, 13 ans[2], d'après les Chrétiens, et toute sa vie fut de cinquante et un ans, dont six ans après l'ascension du Messie. D'Adam à la naissance du Messie, d'après eux, 5506 ans[3] s'étaient écoulés, et depuis la mort de Cléopâtre, qui marque la fin du royaume grec, comme nous l'avons dit plus haut, jusqu'au même terme, il s'était écoulé trente ans.

Le quatrième est Tibère César, qui régna vingt-trois ans; il bâtit la ville de Tibériade, dans le pays du Jourdain, dans la province de Syrie, et la ville reçut de lui son nom que les Arabes modifièrent lorsqu'ils conquirent le pays et dont ils firent Tabarïah. Dans la seizième année de son règne, selon les Chrétiens, Jésus de Nazareth fut baptisé, dans le fleuve du Jourdain, par le fils de sa tante maternelle Jean fils de Zacharie, ce qui a fait nommer celui-ci Jean-Baptiste; la mère de Jean s'appelait Sabat (Élisabeth)[4]; il était plus âgé que lui de 6 mois. Dans la dix-huitième année de son règne,

[1] Hérode est en réalité fils d'Antipater. Eutychius (p. 309) a la bonne leçon Antipatros, انطيبطرس.

[2] C'est aussi la leçon de Tabari, ٧١١. *Les Prairies d'or* (t. I, p. 122) portent : 17 ans.

[3] *Les Prairies d'or* (t. II, p. 298) ont : 5500 ans. Abou'l-Faradj, dans l'*Histoire des dynasties* (édition Salhani, p. ١١٤), donne le chiffre de 5586 ans comme étant adopté par les *Roumi* et toutes les sectes chrétiennes, moins les Syriens, d'après les Septante.

[4] Sabat, صاباط, est pour اليصباط. *Les Prairies d'or* (t. I, p. 120) ont : *Ichba*, اشباع.

c'est-à-dire l'an 342[1] d'Alexandre le Grand fils de Philippe, eut lieu, selon les Chrétiens, le crucifiement de Jésus de Nazareth, le vendredi 23 mars; c'est au même jour, disent-ils, qu'Adam fut chassé du Paradis. Jésus mourut donc, d'après eux[2], et il fut enseveli; il ressuscita vivant d'entre les morts et il monta aux cieux. Il avait 33 ans. Personne ne monte aux cieux, pensent les Chrétiens, que celui qui en est descendu[3]. La Pâque des Juifs a eu lieu cette année le samedi 24 mars et celle des Chrétiens, anniversaire de la résurrection du Messie, le dimanche 25 mars; l'Ascension, le jeudi 27 avril. Les Chrétiens jeûnent le mercredi parce que Jésus naquit en ce jour, et le vendredi parce qu'il fut crucifié, d'après eux, en ce jour; ce jeûne est volontaire et non de précepte.

Le cinquième empereur est Caïus fils de Tibère, qui régna quatre ans. Il mit à mort Étienne, le premier des diacres et des martyrs chez les Chrétiens, et Jacques frère de Jean, fils de Zébédée, avec une grande foule de Chrétiens.

Le sixième est Claude fils de Tibère, qui régna quatorze ans. Dans la première année de son règne, Agrippa qui gouvernait pour lui les Israélites, fit périr Jean[4] fils de Zébédée, l'un des Apôtres; il emprisonna Simon Pierre, qui fut délivré et qui se rendit dans la ville d'Antioche; les Chrétiens appellent

[1] Ce chiffre concorde avec celui que donne Abou'l-Faradj (p. ١٠٩), qui place la naissance du Messie en l'an 309 d'Alexandre et par conséquent sa mort en l'an 342. Le compte le plus généralement accepté fournit pour la naissance du Messie l'année 311 d'Alexandre.

[2] *D'après eux*, dit Maçoudi; on se souvient, en effet, que les Musulmans n'ont pas voulu admettre qu'un prophète ait subi la mort ignominieuse du Christ; ils ont supposé qu'un fantôme ou que Judas avait été crucifié à sa place.

[3] C'est-à-dire que les Chrétiens concluent de la Résurrection et de l'Ascension du Christ à sa divinité.

[4] Maçoudi écrit Jean pour Jacques (voyez les *Actes des Apôtres*, ch. XII, v. 1, 2). L'origine de son erreur est au paragraphe précédent, où il a déjà fait périr Jacques.

cette ville la cité de Dieu, la cité du roi, la mère des cités[1], parce qu'elle est la première dans laquelle leur religion fut publiquement professée. Là fut la chaire de Pierre nommé Shimoun ou Simân, le vicaire de Jésus de Nazareth, établi le chef de tous les disciples, des douze, des soixante-dix et des autres. En ce temps-là, Pierre commença à Antioche la construction de l'église dite, encore de nos jours, l'église de *kousiân*[2] (l'église basilique). Dans la troisième année du règne de Claude, Simon Pierre entra dans la ville de Rome et en devint l'évêque. Il l'administra plusieurs années. La femme de l'empereur, appelée Protènikè[3], surnommée la patrice chrétienne, se convertit et alla à Jérusalem, la ville sainte, et y prit le bois sur lequel les Chrétiens croient que Jésus fut crucifié et qu'ils appellent la croix du Messie. Ce bois était aux mains des Juifs qui en éloignaient les Chrétiens. Elle le leur prit et le rendit aux Chrétiens dont elle améliora la situation. Nous rapporterons en substance ce qui concerne ce bois et ce qui en fut fait enfin, dans l'histoire d'Hélène, mère de Constantin, dans la suite de ce livre, bien que nous en ayons déjà parlé dans nos ouvrages antérieurs.

Le septième est Néron fils de Claude, qui régna treize ans et trois mois. Dans la dernière année de son règne, il mit à mort Pierre et Paul, dans la ville de Rome, en les faisant

[1] Comparez les *Prairies d'or* (t. III, p. 406).

[2] Comparez Ibn Khordadbeh (p. ١٩٢, 124). — C'est la célèbre église où les Croisés crurent retrouver la lance de la Passion. V. Abou'l-Faradj, ٣٣١, et la *Chanson d'Antioche*, éd. P. Paris, chant sept, XIX.

[3] Πρώτη νίκη. *La Doctrine d'Addaï*, texte syriaque publié par Cureton dans *Ancient Syr. docum.*, et par Philipps en 1876, contient le récit du voyage de l'impératrice *Protonice*, femme de Claude, en Terre-Sainte et de la manière dont elle obligea les Juifs à céder à Jacques, l'évêque de Jérusalem, le tombeau du Christ, le Golgotha et la Croix. On trouvera dans l'*Histoire d'Édesse* de M. Rubens Duval (*Journal asiatique*, 1891, t. II, p. 249-259), l'exposé de cette légende, avec des remarques sur le nom de *Protonice*, et sur la concordance que les Syriens essayèrent d'établir entre ce récit et celui de l'invention de la Croix par l'impératrice Hélène. Maçoudi suit les Syriens et il combine les deux récits.

crucifier la tête en bas[1], vingt-deux ans après la mort de Jésus. Nous avons déjà parlé, dans nos livres précédents, de la rencontre de Pierre, dans la ville de Rome, avec Simon l'Égyptien, que tous les Chrétiens, à l'exception des Ariens, appellent le magicien. Il avait été compagnon de Jésus, puis il s'était tourné contre ses disciples. Dans la huitième année de son règne, les Juifs de Jérusalem se saisirent de Jacques fils de Joseph, ainsi que le rapportent les Chrétiens qui font de lui le frère de Jésus selon la chair[2]; Jacques était

[1] Maçoudi commet une erreur analogue à celle d'Abou'l-Faradj (*Histoire des Dynasties*, p. ١١٩) qui prétend que Pierre et Paul eurent tous deux la tête tranchée et furent tous deux crucifiés renversés. Paul, citoyen romain, eut la tête tranchée. Pierre fut crucifié.

[2] Il s'agit de Jacques, surnommé Juste et frère du Seigneur, à qui les apôtres avaient confié la direction de l'Église de Jérusalem. Josèphe parle de son supplice dans ses *Antiquités judaïques* (livre XX, ch. VIII). Il aurait été, d'après lui, lapidé en l'an 63 du Christ. Clément d'Alexandrie cité par Eusèbe (livre II, ch. II), raconte qu'il mourut précipité du haut du temple et frappé avec un levier de foulon (voyez Baronius). Cette dernière version est à peu près celle de Maçoudi; on la trouve souvent reproduite, par exemple dans une intéressante histoire des évêques de Jérusalem (ms. 190 du fonds arabe de la Bibl. nat.) où on lit (p. 703) : وعوقب لشدّة غيظ اليهود منه ومن مبصره بانواع العذاب والعقوبات ثمّ القى من سطح الهيكل وضرب بالخشب حتّى مات. Il fut soumis à toutes sortes de châtiments terribles, à cause de la colère que ses discours avaient inspirée aux Juifs; puis il fut jeté du haut du temple et frappé à coups de levier jusqu'à ce qu'il en mourût.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur les personnages apostoliques du nom de Jacques. Il y en eut trois de ce nom, d'après les uns : Jacques fils de Zébédée; Jacques fils d'Alphée et Jacques, surnommé Juste, frère du Seigneur. Eusèbe (*loc. cit.*) dit qu'il n'y en eut que deux, dont l'un est celui qui est l'objet de cette note et dont l'autre eut la tête tranchée. C'est ce dernier qui mourut sous Hérode Agrippa. On a discuté pour savoir si Jacques, frère du Seigneur, comptait parmi les apôtres. L'épître catholique lui est attribuée. Sa sépulture dont parle Maçoudi était, dit saint Jérôme (*De Script. Eccl. in Jacobo*), connue des Juifs jusqu'à la destruction de Jérusalem par Adrien. Ce docteur ajoute qu'on pense qu'elle était au mont des Oliviers, mais que cette opinion est fausse.

IMPRIMERIE NATIONALE.

le premier des évêques de la ville sainte; les Juifs le jetèrent la tête en bas du haut du temple, et il mourut ainsi pour son refus de revenir à leurs croyances et pour sa persistance dans la foi chrétienne. Il fut enterré à côté du temple. L'église fut détruite par les Juifs qui prirent le bois de la croix et les deux croix des larrons, et les enterrèrent ensemble dans une même fosse[1].

Sous cet empereur vécut le savant Marinus, l'auteur du *Traité de la géographie*, sur la description et la figure de la terre, ses mers et ses fleuves, ses contrées habitées et désertes. Ptolémée Claudius le cite dans son « traité de la géographie », où il s'occupe également de la description et de la figure de la terre, et il conteste plusieurs de ses assertions.

Le huitième est Galba, qui régna sept mois. Le neuvième est Othon, qui régna trois mois. Le dixième, Bitâlis (Vitellius), qui régna huit mois. Le onzième, Ispasiânous (Vespasien), qui régna neuf ans et sept mois. Il envoya contre Jérusalem, dans la deuxième année de son règne, son fils Titus, parce que les Juifs s'étaient révoltés contre lui. Titus assiégea la ville, s'en rendit maître par la force, massacra la plus grande partie de ses habitants juifs et chrétiens et détruisit le temple. Le nombre des Israélites qui périrent est, à ce que l'on rapporte, d'environ trois millions[2]. La ruine atteignit également les Juifs et les Chrétiens. Le douzième est Titus fils de Vespa-

[1] Ceci est la transition supposée par les Syriens entre le récit de la reprise de la croix par Protonice et celui de son invention par Hélène. (Voyez la note ci-dessus.)

[2] Ce chiffre est celui que donne Eutychius (p. 342). Les *Prairies d'or* (t. II, p. 304) ont : «trois cent mille». Josèphe (*De Bello judaïco*, livre V, ch. XIII) écrit : «Mannæus Lazari filius his diebus ad Titum transgressus, dicebat per unam portam quæ sibi credita fuerat, elata fuisse centum et quindecim mortuorum millia et DCCC LXXX, ex quo die castra prope civitatem posita sunt, ex die XIV mensis Xanthici usque ad primam Panemi diem. Hæc autem erat immensa multitudo, nec tamen ipse fuit portæ appositus, sed publicam mercedem distribuens necesse habuit [mortuos] numerare.

sien, qui régna deux ans et trois mois. Dans la première année de son règne Marcion publia sa doctrine, qui consiste en ce qu'il y a deux principes : le bon et le mauvais, entre lesquels il place un troisième principe favorable. Il était fils d'un évêque dans le pays de Harrân[1], et il est l'auteur de la secte dualiste des Marcionites. Le treizième est Domitien fils de Vespasien, qui régna quinze ans et dix mois. Le quatorzième est Nerva César, qui régna un an et cinq mois.

Le quinzième est Trajan César, qui régna dix-neuf ans. Dans la sixième année de son règne mourut l'apôtre Jean, dans la ville d'Éphèse, après avoir écrit l'Evangile dans une île de la mer. Le seizième est Ilia (Ælius) Adrien qui régna vingt ans. Il fit un grand carnage de Juifs à Jérusalem, dans les monts de Judée et de Galilée, parce qu'ils s'étaient révoltés contre lui. Il fit périr aussi beaucoup de Chrétiens. Il dévasta Jérusalem; c'est la dernière ruine qu'elle subit. Après qu'il eut régné huit ans, il la repeupla et il l'appela Ilia, nom qu'elle a conservé jusqu'à ce jour; il y transporta en grand nombre des Grecs et des Romains et il éleva sur le Golgotha[2], où était un cimetière, un grand temple à Vénus; près du temple dit d'*el-Behâ*[3] il fit construire une grosse tour, en haut de

[1] Le père de Marcion ayant été évêque de Sinope, il faudrait peut-être lire un autre nom que حرّان. Le manuscrit P porte la variante Khorâçan, خراسان, qui ne convient pas non plus. — Marcion admettait trois puissances : l'une parfaite : Dieu; l'une mauvaise : la matière; la troisième, intermédiaire et imparfaite : le *Démiurge*. Selon *Shahrastâni*, ١٩٥, ce troisième *principe*, اصل ثالث, est le monde ou l'état de bonheur qui naît des deux principes opposés. Selon le Fihrist, ٣٣٩, ce troisième *être*, كون ثالث, est Jésus, c'est-à-dire la vie.

[2] *Golgotha*. Le texte porte *el-Akranion*, الاقرانيون, c'est-à-dire *κρανίου τόπος*. Voyez Eutychius, 354, 452, 474; Sepp, *Jerusalem und das heilige Land*, I, 265. (Note de l'éditeur.)

[3] *El-beha*, البها. Le manuscrit P a *Ilîha*, اليها. L'éditeur a suivi Eutychius (p. 354) qui a : على باب الهيكل الذى يقال له البها «à la porte du temple dit d'*el-Beha*». — La *Tour de David* ou *Mihrab de David* a été identifiée par F. de Saulcy (*Voyage en Terre-Sainte*, 2e édition, t. II, p. 40) avec la tour *Phasaël*, dont parle Josèphe (*Guerre*

laquelle, sur une table de marbre, fut inscrit en or, le nom de l'empereur : Elien. Cette tour subsiste encore aujourd'hui, c'est-à-dire en l'année 345; on l'appelle le Mihrab de David, et elle est reliée à l'enceinte de la ville; en réalité elle a été bâtie plusieurs centaines d'années après David. C'est un grand édifice à sept étages, dont le sommet est ruiné. Sous le règne de ce prince vécut Secundus, le philosophe silencieux [1]; nous avons parlé des relations qu'il eut avec l'empereur et d'autres personnages, de ses signes et de ses énigmes, dans le livre du « mémorial des événements des anciens âges ».

Le dix-septième est Antonin le Pieux, qui régna vingt-deux ans. C'est sous le règne de ce prince que fleurit Ptolémée Claudius, l'auteur du traité de l'*Almageste*, de la *Géographie*, des *Quatre livres* [2], des *Canons* que commenta Théon d'Alexandrie, du livre *Des levers et des couchers* [3] et du traité sur la *Musique* [4], par lequel on voit que le luth a été inventé après lui, car il n'en parle pas; on lui attribue encore d'autres ouvrages. Son nom est Ptolemæus dans la langue latine. On a voulu faire de lui le fils de Claude, sixième empereur romain, comme nous l'avons dit plus haut dans ce livre; mais ses observations astronomiques qui lui servirent à composer

des Juifs, V, 4, 3). La critique moderne va moins loin que celle de Maçoudi; elle reporte à Hérode (d'après Josèphe) la construction de cet édifice et elle admet que les bases en sont antiques, et du même âge que celles du temple de Salomon.

[1] Le néo-pythagoricien Secundus vivait à Athènes sous le règne d'Adrien. Suidas et Philostrate (*Vitæ sophistarum*, livre I) en ont parlé et ont conservé quelques-unes de ses maximes. *La Vie et les sentences de Secundus* ont été publiées d'après divers manuscrits orientaux par Eug. Révillout (Paris, Imprimerie nationale, 1873) et par Bachmann, d'après un manuscrit éthiopien de Berlin (1887). Voyez aussi Bachmann, *Die Philosophie des Neopythagoreers Secundus*. L'éditeur avertit, d'après Land, que Secundus est souvent confondu avec Sextius et avec Épictète.

[2] Nous avons remarqué plus haut que cet ouvrage devait probablement être identifié avec l'*Almageste*.

[3] Le livre الانواء, dont il a été parlé plus haut (p. 25).

[4] *Elementorum harmonicorum*. Libri III. (Voyez Fabricius, V, p. 292.)

l'*Almageste* furent faites sous l'Antonin dont nous parlons, ce que l'on peut lire dans le neuvième livre de ce traité[1]. L'époque de Galien rejoint la sienne; Galien le vit étant enfant; il approuve plusieurs de ses propositions et de ses observations dans lesquelles Ptolémée se trouve en désaccord avec Hipparque, l'auteur des observations anciennes. Beaucoup de personnes qui ont la prétention de connaître les rapports des savants et des philosophes avec les rois et d'établir la correspondance entre les vies des uns et les règnes des autres, ont fait erreur en regardant Ptolémée comme l'un des rois grecs successeurs d'Alexandre, que l'on désigne par ce nom. Ces auteurs voient en lui le père de la reine Cléopâtre, la savante, avec laquelle finit l'empire des princes grecs et dont il a été question plus haut dans ce livre, et ils appuient leur opinion sur certaines données que nous avons indiquées dans nos ouvrages antérieurs.

Ce qui prouve la fausseté de leur opinion est que Ptolémée a écrit dans le huitième paragraphe de la troisième proposition[2] du livre de l'*Almageste,* qu'il a observé le soleil à

[1] Au chapitre IX de ce livre, Ptolémée rapporte plusieurs de ses propres observations sur Mercure et il les date en années d'Antonin.

La confusion de Ptolémée Claudius, avec un Ptolémée roi d'Égypte ou avec un fils de l'empereur Claude, a été souvent faite au moyen âge. Les Arabes ont aussi lu *Feloudi* pour *Claudius,* ce qui a donné lieu à la traduction *Ptolémée natif de Péluse.* L'erreur qui a fait de Ptolémée un roi a sans doute contribué à développer la légende inverse qui a fait de quelques-uns des Ptolémées des savants. Maçoudi, en ce passage et plus haut (p. 161), présente Cléopâtre comme une savante et une magicienne. Le *Livre des Histoires des sages* (p. ٨٥) consacre un article à Ptolémée Paulus, بولس, l'un des rois grecs successeurs d'Alexandre, et lui attribue la mesure du diamètre de la terre et des dimensions de ses parties habitées, ainsi que des ouvrages astronomiques. On le confondit, ajoute ce texte, avec Ptolémée, l'auteur de l'*Almageste,* ce qui est une erreur. Il est dit aussi que ce Ptolémée est celui pour qui fut faite la version des Septante et qu'il fut élève d'Aristus (ارسطوس) l'Astronome.

[2] Il faut lire probablement : « huitième chapitre du troisième livre »; mais la citation ne se vérifie pas.

Alexandrie et qu'il a constaté l'équinoxe d'automne le septième jour du troisième mois copte de l'an 880 de Nabuchodonosor. Or, si nous comptons l'intervalle de temps qui sépare le règne de Nabuchodonosor de la défaite de Darius par Alexandre, soit 429 ans et 316 jours, puis l'intervalle entre la victoire d'Alexandre et la fin du règne de Cléopâtre, avec qui se termine la série des princes grecs, dits Ptolémées, qui régnèrent à Alexandrie après Alexandre, jusqu'au moment où Auguste l'empereur romain s'empara, comme nous l'avons dit plus haut, du royaume de Cléopâtre, soit un intervalle de 286 ans et 18 jours, ensuite l'intervalle de la victoire d'Auguste à sa mort, soit 44 ans, et celui qui comprend les règnes des empereurs romains successeurs d'Auguste jusqu'à Antonin, sous le règne duquel nous avons placé Ptolémée, soit 123 ans et 7 mois, nous obtenons, d'après cette supputation, pour le temps écoulé entre Nabuchodonosor et Antonin, un total de 882 ans, 8 mois et 14 jours. Ce résultat concorde avec le chiffre que nous avons tiré des observations de Ptolémée.

Le dix-huitième empereur est Marc, surnommé Aurèle César, qui régna dix-neuf ans. Sous son règne Bar Desan, évêque de Roha (Edesse) en Mésopotamie, publia sa doctrine et fonda la secte des dualistes Bardesanites. Le nom de Bar Desan, qui est un mot syriaque, signifie fils du fleuve. Il y a en effet dans ce pays un fleuve appelé encore aujourd'hui Daïçan[1] qui, passant près de la porte de Roha dite Châa, coule vers la région de Harrân, puis se jette dans le fleuve d'el-Balîkh; cette rivière n'a d'eau que pendant quelques mois; elle tarit en été. Une église a été élevée sur ses bords en l'honneur de Bardesane, du côté de la porte; les Chrétiens y célèbrent une fête chaque année. On dit qu'ayant été abandonné dans son enfance, il fut retrouvé sur la rive de ce fleuve et qu'on lui en donna le nom.

[1] Voyez Rubens Duval, *Histoire d'Édesse* (*Journ. asiat.*, 1891, II, 93).

Le dix-neuvième empereur est Commode, fils d'Antonin, qui régna douze ans. Sous son règne vécut Galien, la couronne et l'imam des médecins de son siècle qui le reconnurent pour leur maître et fondèrent leur science sur ses ouvrages, le commentateur et le correcteur des livres d'Hippocrate. Il habita la ville de Pergame en territoire grec, comme il le dit lui-même dans son livre des *Caractères de l'âme* et dans la Table de ses ouvrages[1]. Entre Alexandre et Commode, l'empereur dont nous parlons, il y a un intervalle de cinq cents et quelques années. Galien le montre dans le même livre des *Caractères*. Il doit donc y avoir entre Galien et le temps où nous sommes, c'est-à-dire l'an 1267 d'Alexandre ou l'an 345 de l'hégire, un intervalle de sept cents et quelques années à peu près. Galien vivait deux cents ans environ après le Messie[2]. La religion des Chrétiens s'était alors répandue chez les Romains et chez les Grecs et dans d'autres nations. Il parle des Chrétiens adonnés à la piété dans son livre intitulé *la somme des livres de Platon sur le gouvernement*[3], car il était chrétien fervent. Entre Hippocrate et lui, il y a un intervalle d'environ six cents ans; Hippocrate en effet est

[1] Nous ajoutons *et* qui n'est pas dans le texte. Les manuscrits ajoutent وغيرهم, ce qui ferait lire «dans la table de ses ouvrages et de ceux de ses prédécesseurs». Il paraît manquer un ou plusieurs mots entre ces deux titres. Le *Livre des caractères de l'âme* peut être celui des *Facultés naturelles* ou des *Forces de la nature* dont un manuscrit existe à l'Escurial (voyez Casiri, t. I, p. 298) ou le *Traité de l'âme* en 2 livres ou encore le *De moribus seu de natura hominis* en 4 livres (Casiri, t. I, p. 254). Mais ces titres, traduits de l'arabe, s'accordent mal avec ceux que donne Fabricius. D'après une phrase d'Abou'l-Faradj (*Histoire des dynasties*, p. ١٢٣) le *Livre des caractères* serait un commentaire du Phédon de Platon.

[2] Ce calcul est reproduit d'après Maçoudi, par Ibn Abi Oséïbïa, t. I, p. ٧٢, et par le *Livre des Histoires des sages* (voyez à l'article Galien, par Casiri).

[3] C'est le livre intitulé dans Fabricius : *De Hippocratis et Platonis decretis*. Comparez une note de S. de Sacy, les *Prairies d'or*, t. IX, 370, n. 37.

antérieur à Alexandre d'à peu près un siècle et contemporain d'Artakhchast (Artaxerxès), roi de l'ancienne Perse, que je crois être Bahmân fils d'Isbendiâd fils de Keïbichtâsb fils de Keïlohrâsb. C'est ce que dit Galien dans son explication et commentaire du livre de *La Foi* d'Hippocrate, que traduisit Honéïn fils d'Ishak [1]. Il y est rapporté que cet Artakhchast fit donner l'ordre à son préfet dans la ville de Kous [2], ville du territoire grec alors placée sous sa domination, d'offrir à Hippocrate un certain nombre de talents et de l'amener à la cour avec honneur pour le décider à soigner les Perses atteints dans ce moment d'une maladie dite *moutân.* Hippocrate repoussa ces offres parce qu'il ne jugea pas juste de guérir les Perses qui étaient les ennemis des Grecs.

Il y a trois Hippocrate célèbres : celui dont nous venons de parler, auteur des livres sur la médecine qu'interprétèrent et commentèrent Galien et d'autres savants, tels que le livre des *Aphorismes,* le livre de la *Préface à la science* ou livre *Des maladies non chroniques* [3], le livre *De l'eau d'orge* ou livre du *Traitement des maladies,* le livre des *Épidémies* [4] ou livre *De l'atmosphère et des pays;* on lui attribue encore d'autres ouvrages sur les coutumes et sur divers sujets. Il descendait d'Esculape et il était tenu en grande vénération par les Grecs chez qui il avait un temple. Cet Esculape était fils d'Apollon; il était honoré pour sa sagesse et il avait aussi un temple situé dans une île, où l'on allait en pèlerinage au temps des Grecs, avant l'apparition du christianisme.

[1] Honéïn fils d'Ishak a traduit beaucoup de livres de Galien, surtout en syriaque, et amélioré des traductions arabes faites par d'autres savants. Le livre de *la foi* ou de *la sécurité* est peut-être le traité *de sanitate tuenda,* dont Casiri et Fabricius donnent le titre et qui est en 6 livres. Un livre *de curatione* est cité dans Casiri, comme ayant été traduit par Honéïn, parmi plusieurs autres.

[2] Comparez Ibn Abi Oséïbïa, t. I, p. ٢٤. (Note de l'éditeur.)

[3] Nous corrigeons, d'après le conseil de l'éditeur, الحادثة en الحادّة.

[4] Il y a dans le texte *ibtidima,* ابتديما. Nous pensons qu'il vaut mieux lire ابيديما, *ébidima,* comme transcription de *ἐπιδήμια.*

Platon a parlé de lui dans son dernier livre, intitulé *Le Phédon*, sur l'âme. Les deux autres Hippocrate sont de la descendance du premier. En effet, Hippocrate l'ancien avait deux fils appelés l'un Tâsilos et l'autre Drâkon; et chacun d'eux eut un fils qu'il appela du nom de son aïeul Hippocrate. Plusieurs auteurs, anciens et modernes, ont rapporté ces faits, parmi lesquels Honéïn fils d'Ishak, dans son livre sur *Les Éléments*[1], d'après la doctrine de Galien, qu'il a rédigé par demandes et réponses et adressé à ses deux fils Ishak et Dawoud.

Le vingtième empereur est Pertinax César, qui régna trois mois. Le vingt et unième est Julianus César, qui régna deux mois. Le vingt-deuxième est Sévère, qui régna dix-sept ans. La mort, les persécutions et les proscriptions atteignirent sous son règne les Juifs et les Chrétiens. Il alla en Égypte et il bâtit à Alexandrie un grand temple qu'il appela le *Panthéon*. Le vingt-troisième fut Antonin (Caracalla), qui régna six ans. Le vingt-quatrième, Macrin, qui régna un an et deux mois. Le vingt-cinquième, le second Antonin (Élagabal)[2], qui régna quatre ans. Le vingt-sixième, Alexandre, surnommé Mammias, qui régna treize ans. Le vingt-septième, Maximianus (Maximin), qui régna trois ans. Le vingt-huitième, Pupien, qui régna trois mois. Le vingt-neuvième, Gordien, qui régna six ans. Le trentième, Philippe César, qui régna six ans. Il fut appelé à la foi chrétienne et il l'embrassa en renonçant aux doctrines païennes[3]. Beaucoup d'habitants de son empire sui-

[1] Le *Livre des Éléments*, كتاب الاستقصّات (pour اسطقسّات), est cité par le *Livre des Histoires des sages*, dans la liste des traités de Galien, traduits par Honéïn. Fabricius nomme cet ouvrage sous le titre : *De elementis ex Hippocrate*, libri II.

[2] Le premier Antonin est Caracalla. Le nom d'Antonin le Pieux devait être ordinairement transcrit *Antonius*, انطنيوس.

[3] Eusèbe le premier (*Histoire ecclésiastique*, t. VI, p. 34), affirme d'après une opinion répandue que Philippe était chrétien. Saint Chrysostome, Orose, Zonare, saint Jérôme le répètent. Ce qui touche à la personne et au temps de Philippe est très obscur; c'est un point où les

virent son exemple. Ces divisions religieuses provoquèrent des troubles. Parmi ceux qui étaient opposés à la foi de l'empereur était un de ses patriques du nom de Décius, qui tua Philippe et se rendit maître de l'empire.

Le trente et unième empereur est Décius, qui régna deux ans. Il persécuta les Chrétiens et il en fit périr un grand nombre. C'est devant lui que s'enfuirent les jeunes hommes *Compagnons de la caverne*[1], qui habitaient une montagne nommée Khaus, située dans l'empire romain à l'est de la ville d'Éphèse et à environ mille coudées de cette ville. Cette cité était bâtie sur le bord de la Méditerranée; mais la mer en est aujourd'hui à quelque distance. La cité ayant été ruinée, une nouvelle ville fut reconstruite à environ un mille de l'ancienne.

Nous avons rapporté dans le livre du « Mémorial des événements des anciens âges », auquel le présent ouvrage fait suite, dans le chapitre qui renferme l'histoire des empereurs romains, les diverses opinions des historiens sur les *Compagnons de la caverne,* sur le *rakîm,* sur les lieux qu'ils habitaient, sur la question de savoir s'ils étaient les mêmes que les *Compagnons du rakîm* ou si ceux-ci étaient distincts d'eux. Nous avons rappelé que certains historiens ont dit que le *rakîm* était à la grotte de Kharemi[2], située dans le pays de Roum entre Ammouryah et Nicée. Nous avons expliqué d'une manière claire et développée comment le soleil, à son lever et à son coucher, se retirait de la caverne et quelle était la cause de ce phénomène, comment el-Wâtik envoya dans ce lieu l'astronome Mohammed fils de Mouça fils de Châkir et ce qu'il y vit.

Les hommes versés dans l'astronomie et dans la science des contrées, des horizons et des influences des corps célestes

sources de l'histoire sont presque taries (voyez l'*Histoire romaine* de V. Duruy, t. VI, p. 343 et suiv.).

[1] Les sept dormants. Nous leur consacrerons une note plus loin.

[2] Comparez les *Prairies d'or* (t. II, p. 307), où ce nom est écrit Harémi, حارمى. Ibn Khordadbeh (p. ١٠٦, 78), a Kharama, خرمة.

sur ce monde, ont beaucoup discouru sur la manière dont le soleil se retirait de leur caverne, lors de son lever et de son coucher, parce qu'elle était tournée au nord. Ils ont dit entre autres choses que, pour toute maison dont la porte regarde le nord, dans les pays situés en dehors du cercle du Cancer du côté du nord, ou dans tout pays dont la latitude dépasse 24 degrés, le soleil à son lever commence à pénétrer par la droite de la porte puis, lorsqu'il est au méridien, il se trouve au-dessus du toit de la maison et, à son coucher, il commence à pénétrer par le côté gauche. Or, la contrée dans laquelle se trouvait la caverne était située très au nord, et l'entrée de la caverne regardait le nord. Les mêmes auteurs rapportent que la ville d'Éphèse, qui était la ville des *Compagnons de la caverne,* est située dans le cinquième climat, que sa longitude à partir de l'Occident est de 57 degrés exactement et sa latitude de 38 degrés. Il se peut que Dieu, puissant et grand, ait créé pour eux cette caverne regardant le nord, comme nous venons de le dire, pour les honorer et pour les donner comme un signe au monde; car Dieu a parlé d'eux lorsqu'il a dit : « Tu aurais vu le soleil, à son lever, se retirer de leur caverne du côté droit et, à son coucher, décliner du côté gauche. Ils étaient dans un endroit spacieux de la caverne. C'est un des signes de Dieu. Celui que Dieu guide est bien guidé; mais à celui qu'il égare tu ne trouverais ni maître, ni guide. »

Le trente-deuxième empereur est Gallus César, qui régna deux ans. Son frère Joulianous (Hostilianus) fut avec lui associé à l'empire. Le trente-troisième est Gallien César, surnommé Valérien, qui régna quinze ans. Le trente-quatrième est Claude le Second, qui régna un an. Sous son règne parut Manès, l'auteur de la secte des Manichéens dualistes. Nous en avons parlé plus haut dans ce livre, en faisant l'histoire des rois de la seconde époque perse ou rois Sassanides, à propos du règne de Sabour fils d'Ardéchîr, et nous avons dit qu'il fut mis à mort sous le règne de Bahrâm fils d'Hormuz fils de

Sabour. Nous avons seulement résumé ces faits dans ce livre; dans nos ouvrages antérieurs nous les avons expliqués en détail; nous avons rappelé cette croyance des sectateurs de Manès qu'il était le Paraclet promis par le Messie, avec les passages où Manès lui-même l'affirme, tant dans la *Djebbalah*[1] que dans son traité intitulé *Le Châbarkân*, dans son traité *Safr el-Asfar*[2] (le livre des livres) et dans d'autres de ses ouvrages. Nous avons aussi rapporté les disputes qui eurent lieu entre les dualistes, Manichéens, Bardesanites, Marcionites et d'autres philosophes, touchant les principes premiers et d'autres points. Manès, dans plusieurs de ses ouvrages, fait mention des Marcionites et des Bardesanites; il a consacré aux Marcionites un chapitre dans son livre intitulé *Le Trésor* et aux Bardesanites un chapitre dans son traité *Safr el-Asfar*[3]. Nous mentionnons ces détails pour montrer que les auteurs de ces deux sectes étaient antérieurs à Manès, quoique plusieurs écrivains, peu instruits de ce qui regarde les chefs de doctrines, de religions, d'hérésies et de sectes, aient soutenu qu'ils lui étaient postérieurs.

Le trente-cinquième empereur est Aurélien fils de Claude, qui régna six ans. Le trente-sixième est Tacite, qui fut aidé dans le gouvernement par son frère Florianus; ils régnèrent neuf mois. Le trente-septième empereur est Probus, qui régna neuf ans. Le trente-huitième est Carus, qui régna deux ans et cinq mois. Le trente-neuvième est Dioclétien, qui régna dix-sept ans. Le quarantième est Maximien, avec lequel Maxence fils de Maximien fut associé à l'empire. Tous deux se partagèrent l'empire après de longues disputes et de grandes guerres, dont nous

[1] Voyez Schahrastani, ١٩٢.

[2] Le Fihrist, ٣٣٦, a : *safr el-asrar*, livre des secrets, avec la variante adoptée ici. (Note de l'éditeur.)

[3] Maçoudi paraît fort renseigné sur les écrits de Manès, qui nous sont inconnus aujourd'hui. Mais il faut prendre garde qu'il a pu considérer comme authentiques des ouvrages postérieurs à Manès et placés sous son nom. Voyez la note de S. de Sacy, les *Prairies d'or*, loc. cit., n. 39.

avons parlé dans le livre « des histoires du temps et des événements dans lesquels ont sombré les nations passées, les races éteintes, les empires disparus ». Maximien s'empara alors de la Syrie, de tout le pays qui avoisine la Mésopotamie et de divers points de la terre de Roum. Maxence devint maître de la ville de Rome et des contrées voisines, dans la terre des Francs. En même temps qu'eux, Constance, père de Constantin, se rendit maître du pays de Byzance et des régions avoisinantes. Puis Constance périt, et l'autorité impériale passa à son fils Constantin, connu sous le nom de fils d'Hélène; celui-ci eut à soutenir contre Maximien et Maxence, à Rome et en d'autres lieux, de longues guerres, jusqu'à la mort de Maxence et l'abdication de Maximien. Le règne de ces deux princes avait duré à peu près neuf ans.

Telle est la première série des empereurs de Roum qui professaient la religion des Sabéens qui est le paganisme primitif. Cette série comprend 40 empereurs. On lit dans la Table de Théon d'Alexandrie que le nombre des empereurs d'Auguste à Constantin fils d'Hélène est de 29. L'histoire de ces princes, d'Auguste à Constance, père de Constantin, ressemble à l'histoire des rois de l'ancienne Perse et des rois des satrapies, de Djouyoumart à Ardéchîr, par sa confusion, par l'incertitude qui règne sur le nombre des rois et l'impossibilité de fixer leurs dates. L'histoire des empereurs de Roum n'offre de certitude qu'à partir de Constantin qui fit triompher la religion chrétienne et combattit pour elle, de même qu'il n'y a de fixité dans les annales de la Perse et le compte des règnes de ses rois qu'à partir du règne d'Ardéchîr fils de Bâbek; et pourtant nous n'avons négligé nul moyen de déterminer pour les époques antérieures le nombre des princes et les durées des règnes. Nous allons parler maintenant de la seconde série des empereurs de Roum ou des empereurs chrétiens antérieurs et postérieurs à l'apparition de l'Islam jusqu'au moment où nous écrivons ce livre, c'est-à-dire jusqu'à l'an 345.

LA SECONDE SÉRIE DES EMPEREURS DE ROUM OU LES EMPEREURS CHRÉTIENS. LEUR CHRONOLOGIE, LEUR NOMBRE. LES FAITS ET LES ÉVÉNEMENTS IMPORTANTS QUI ONT EU LIEU DANS LA RELIGION ET DANS L'ÉTAT SOUS LEURS RÈGNES.

[Pages 137-156.]

Le premier des empereurs de cette série est Constantin fils de Constance, connu sous le nom de fils d'Hélène, l'impératrice, comme nous l'avons dit déjà. Il régna trente-deux ans[1] et 3 mois. Il fit profession publique de la religion chrétienne et il combattit pour elle, de façon qu'elle s'établit et se répandit dans l'empire où elle subsiste encore aujourd'hui. Nous avons dit dans le livre « du mémorial des événements des anciens âges » à quels motifs divers on attribue sa conversion au christianisme et l'abandon qu'il fit de ses croyances païennes; nous avons rappelé que plusieurs païens l'expliquent par une lèpre qui parut sur son corps et qui provoqua un soulèvement de leurs coreligionnaires en vue de le déposer, car, d'après les principes de leur religion et les lois de leur culte, un homme atteint de la lèpre est incapable de régner. Constantin se serait alors tourné vers les Chrétiens, leur aurait demandé secours, ainsi qu'à ses familiers et à ses ministres, contre ses adversaires, et aurait embrassé le christianisme qui ne défend pas de faire régner un lépreux. D'autres païens donnent une version différente : Constantin aurait tenu sa maladie cachée et ne l'aurait découverte qu'à l'un de ses ministres qui pratiquait en secret le christianisme en lui disant qu'il craignait d'être déposé du trône. Celui-ci l'aurait assuré du maintien de son autorité par le procédé que voici : il envoya successivement plusieurs corps d'armée contre les ennemis qui entouraient l'empereur, après les avoir placés sous le vocable des sept idoles portant les noms et qui sont

[1] Le manuscrit IA porte 33. Abou'l-Faradj a 32 comme il convient. (Note de l'éditeur.)

les emblêmes des sept astres à savoir des deux luminaires et des cinq planètes, dieux auxquels les Sabéens (les païens) offrent des sacrifices et rendent un culte assidu; ces troupes étaient d'une extrême faiblesse; elles revinrent battues et en fuite. Le ministre fit sentir la honte qui en rejaillissait sur ces idoles et le blâme ainsi jeté sur ceux qui les servaient; il engagea alors l'empereur à se convertir au christianisme, ce qu'il fit.

Nous avons rappelé aussi que la cause de sa conversion, aux yeux des Chrétiens, fut la vision qu'il eut en rêve d'une croix lumineuse dans le ciel, lorsqu'il était en guerre contre le roi des Bordjân, en même temps que ces mots qu'il entendit : « Cherche en elle secours contre ton ennemi : tu le vaincras. » Il aurait alors fait mettre des signes semblables en guise de fers en haut des étendards, et il aurait remporté la victoire, ayant été d'abord vaincu; puis il se serait converti. D'autres Chrétiens disent qu'il eut cette vision dans l'état de veille[1]. Il y a encore d'autres versions, variables avec les sectes, que nous avons rapportées et expliquées en détail. Dans la quatrième année de son règne, il bâtit la ville de Constantinople sur le détroit qui va de la mer Mayotis, appelée aujourd'hui mer des Khazars, à la mer de Roum, de Syrie et d'Égypte, et au lieu appelé Tâbilâ[2] (Tâflâ) du rivage de Byzance. Il consacra tous ses soins à la fortifier et

[1] Eusèbe, dans sa *Vie de Constantin* (livre I, ch. XXVII-XXXI), raconte ainsi ce fait : Constantin vit, étant éveillé, vers l'heure de midi, une croix brillante dans la direction du soleil et autour d'elle une inscription signifiant : « Hâc vince ». La nuit suivante, le Christ lui apparut portant le même signe, et il lui commanda d'en faire faire de pareils pour les soldats. — Comparez les *Prairies d'or* (t. II, p. 314).

[2] Le manuscrit P porte *Tâilâ*, طايلا; L : *Zalâbilâ*, ظلابلا. Ibn Khordadbeh (p. ١٠٥, 77) a le nom de *Tâflâ* qui s'applique à la province où se trouve Constantinople, avec la variante *Talâkâ*, طلاقا. Kodama porte *Tâïla*, طايلا; Jâcout (II, ٨٩٣), d'après Ibn al-Fakîh : *Talâyâ*, طلايا. *Tâflâ*, dit M. de Goeje dans la note d'Ibn Khordadbeh, est pour *Tâfrâ;* c'est le grec Τάφραι (Τάφρος), ayant le sens de *retranchement*. Voyez plus loin la désignation de cette province.

à la bâtir avec solidité; il y établit sa capitale et lui donna son nom. Les empereurs de Roum ses successeurs ont continué à l'habiter jusqu'à nos jours. Les Grecs la nomment au temps où nous écrivons cette histoire, *Polin*, ou, s'ils veulent exprimer qu'elle est la capitale de l'empire, à cause de sa grandeur, ils disent *Istan-polin;* mais ils ne l'appellent pas *Constantinïeh;* les Arabes seuls la désignent par ce nom.

Constantinople fait partie du continent qui s'étend jusqu'à Rome, jusqu'au pays des Francs, des Slaves, des Andalous et d'autres peuples qui s'enfoncent vers le nord; à l'orient il rejoint, par exemple, la terre des Turcs et, par elle d'autres contrées, comme le Khorâçan, jusqu'à l'Inde et à la Chine. Le détroit partant de la mer Mayotis, appelée vulgairement mer des Khazars, l'entoure sur trois de ses côtés et se déverse dans la mer de Roum; on dit aussi qu'il ne la baigne que sur deux côtés, à l'orient et au nord, et que, à l'occident et au sud, elle tient au continent. La longueur du détroit est de 360 milles, de 330 selon d'autres. On y trouve six points de passage pour se rendre à Constantinople des parties du territoire musulman qui avoisinent les frontières de Syrie, de Mésopotamie ou d'autres provinces. Le premier passage est appelé Acropoli[1]; la largeur du détroit y est d'un mille. C'est en ce lieu que campa Sabour el-Djounoud, fils d'Ardéchir, lorsqu'il vint assiéger Constantinople; il y bâtit une maison du feu et il imposa aux Grecs la condition de la laisser subsister après son départ. Cette maison subsista en effet jusqu'au temps d'el-Mehdi où elle fut ruinée. Après ce prince, Anouchirwan, fils de Kobad, roi de Perse, descendit au même lieu dans une de ses campagnes; il y fit conduire un canal sur lequel il établit des moulins; il voulut aussi barrer cet endroit du détroit avec des pierres et des sacs

[1] *Acropoli* paraît avoir été le nom d'une partie de Chrysopolis, qui est vulgairement appelée Damalis. (Note de l'éditeur d'après Tomaschek, *Zur histor. Topographie von Kleinasein*, t. I, p. 3 et suiv.) — Sur le pyrée bâti en ce lieu par Sabour, voyez les *Prairies d'or* (t. IV, p. 80-81).

de sable, pour y faire une chaussée; mais l'eau emporta son ouvrage, par la force du courant qui va de la mer des Khazars à la mer de Roum ou mer de Syrie et d'Égypte. Le second passage s'appelle el-Afkati (Leukatés)[1]. Il est à environ 30 milles du précédent; la largeur du détroit de la rive syrienne jusqu'à l'autre rive est de 9 milles. C'est là que s'embarquent les troupes grecques pour envahir le territoire musulman. Le troisième passage s'appelle Sankarah[2]; il est distant de celui de Leukatès d'environ 30 milles. La largeur du détroit en ce point est de 12 milles; ce passage est proche de la ville de Nicée. Le quatrième s'appelle Filas (Pylas)[3]; il est séparé du passage de Sankarah par une distance d'environ 8 milles. La largeur du détroit depuis la rive syrienne jusqu'à l'autre rive, qui appartient à la province militaire de Tarâkïah (Thrace), est d'environ 40 milles. C'est par ce passage que les Grecs amènent les captifs à Lamis où se traite leur rachat; car la longueur de la traversée effraye les prisonniers. Le cinquième passage s'appelle Lupato[4]; il est distant du passage de Pylas d'environ 20 milles. La largeur du détroit, de la rive syrienne à l'autre rive qui appartient encore à la province de Tarâkïah, est d'environ 20 milles. Déjà depuis l'Islâm trois émirs, fils de rois et de khalifes, ont attaqué Constantinople en partant de ce point. Le premier est Yézid, fils de Moawïah fils d'Abou Sofian; le second, Maslamah, fils d'Abd el-Melik fils de Merwân, et le troisième, Haroun er-Rêchîd, fils d'el-Mehdi.

Le sixième passage est à Abidou (Abydos); il est à l'embouchure du détroit sur la mer d'Égypte et de Syrie, l'entrée du

[1] *Λευκάτης.* Voyez Tomaschek (*loc. cit.*, p. 5).

[2] Comparez Ibn Rosteh, ١١٩ : سنقرة. Ce passage semble avoir pris son nom du fleuve Sangaria. (Note de l'éditeur.)

[3] *Πύλας.* Voyez Tomaschek (*loc. cit.*, p. 11).

[4] *Λουπάδιον.* Voyez Tomaschek (*loc. cit.*, p. 12 et suiv.). Le nom est fort corrompu si la restitution en est exacte. Le manuscrit P a : *Bâbadou*, بابدوا; le manuscrit L a le même mot, avec incertitude sur la première lettre. L'éditeur a lu *Loubadou*, لبادو.

IMPRIMERIE NATIONALE.

détroit étant dans la mer Mayotis dite mer des Khazars. La largeur du détroit à son origine est d'environ 10 milles; là se trouve une cité grecque connue sous le nom de Masannât[1] qui sert de protection aux riverains de cette mer contre les vaisseaux des Kodkanah[2] et des autres peuplades russes. Les Grecs donnent à ces peuples ce nom de *Russes* dont le sens est «les rouges[3]». Plusieurs d'entre eux ont de nos jours été incorporés à l'empire de Roum, par exemple les Arméniens, les Bulgares qui sont une branche des Slaves et les Bedjnak (Patchinèques) qui sont des Turcs. Les Grecs en ont peuplé plusieurs de leurs places fortes vers les frontières de Syrie, et ils s'en sont fait un rempart contre les Bourdjân et autres nations hostiles qui entourent leur empire.

Abydos est une ville située sur ce détroit, du côté de la Syrie et de la Mésopotamie, non pas sur la rive de Constantinople. De ce passage à Constantinople, la distance est de 200 milles romains, équivalant à environ 120 de nos milles. Aux extrémités du passage sont deux montagnes dont l'une se trouve de ce côté-ci du détroit dans la province de l'Opsique[4], l'autre sur l'autre rive dans la province de Tarâkïah.

[1] Le manuscrit P a : *Masiah*, مسياه; L a : *Schâh*, شاه. Comparez Ibn Khordadbeh (p. ١٠٣, 75) et les *Prairies d'or* (t. II, p. 317). M. de Goeje, dans une note à Ibn Khordadbeh, remarque qu'il n'est pas possible de rattacher ce nom à un des lieux connus de la côte, et propose de lui donner sa signification arabe de «digue» ou «brise-lames». Il identifie alors ce lieu avec celui dont le nom antique est *ἱερον Διὸς Οὐρίου* (Mannert, VI, 3, p. 601). Tomaschek (*loc. cit.*, p. 3) a accepté cette interprétation.

[2] Les *Prairies d'or* ont simplement ici (*loc. cit.*) le nom de Russes; mais on trouve (t. II, p. 18) le nom de *Loudaaneh*, اللوذعانة, appliqué à une peuplade russe. L'éditeur des *Prairies d'or* a expliqué ce nom par : *Lithuaniens*. M. de Goeje propose, non sans hésitation, de lire *Kodlâneh*, كوذلانه, pour *Gotland*.

[3] *Ρούσιος* pour *Ρώσικος*, *russe*, a été confondu avec *ῥούσιος*, *rouge*. Voyez Dorn, *Caspia*, 223. (Note de l'éditeur.)

[4] Voyez plus loin.

Sur chacune de ces deux montagnes se tenait une garde de vingt hommes chargés d'arrêter les vaisseaux à l'entrée et à la sortie et de les inspecter. Il y avait là une chaîne qui permettait de fermer et d'ouvrir le passage et qui était suspendue à deux pieux de fer, d'une rive à l'autre. C'est par cette entrée du détroit que fut assiégée Constantinople, au temps où les Musulmans possédaient une flotte (oustoul) et envoyaient des expéditions contre Roum, des frontières de la Syrie et de l'Égypte. *Oustoul* est un mot grec qui signifie les vaisseaux de guerre rassemblés (στόλος).

Nous avons rappelé dans nos ouvrages précédents la manière dont eut lieu la construction de Constantinople et les différentes versions qui ont cours à ce sujet, comment, d'après quelques-uns, les terres au delà du détroit appartenant aux Bourdjân, Constantin dut user de ruse envers le roi des Bourdjân pour obtenir la permission de bâtir la ville sur cet emplacement dont il connaissait les avantages; nous avons rappelé les reproches que l'on fait au site, à l'atmosphère, aux eaux, à la terre, et ce fait que les chevaux n'y bondissent et n'y hennissent pas, à cause de l'asthme que leur donnent l'humidité et l'insalubrité du climat; on dit d'ailleurs que cette circonstance est due à un talisman qui se trouve en ce lieu. Nous avons encore donné d'autres renseignements sur cette ville.

Dans la vingt et unième année du règne de Constantin eut lieu le premier synode (concile), dans la ville de Nicée, au pays de Roum. Le sens du mot *synode* est : l'assemblée, c'est-à-dire l'office[1]. 2048 évêques d'opinions diverses furent présents à ce concile; on en choisit parmi eux 318 qui

[1] Comparez les *Prairies d'or* (t. II, p. 313). Leur texte porte au lieu du mot que nous avons rendu par l'*office*, le mot *canons*, القوانين. Cette leçon n'est pas correcte et il faut rétablir القدّاس comme dans notre texte. Ce mot de *koddâs* est répété quelques lignes plus bas. Assémani (*Bibl. orient.*, III, 36) l'explique par «Liturgia»; c'est inexact ou insuffisant. *El-Koddâs*, aujourd'hui encore signifie proprement *la Messe*.

pensaient de même, pour excommunier Arius d'Alexandrie, l'auteur de la secte chrétienne des Ariens. Dans cette assemblée fut fixée la formule de foi qui est restée celle de toutes les autres sectes chrétiennes, Melkites, Jacobites, Ibadites ou Nestoriens et qui est récitée chaque jour à l'office. Les Chrétiens possèdent quarante livres contenant les traditions et les préceptes du christianisme. Les évêques convinrent que la Pâque des Chrétiens serait célébrée le dimanche qui suit la Pâque des Juifs[1] pour que les deux Pâques ne tombassent plus le même jour. Le président et le chef de cette assemblée fut Alexandre, patriarche d'Alexandrie dans le pays d'Égypte; le mot de patriarche, chez les Grecs, signifie « chef des pères » et les Arabes l'ont abrégé. Il fut assisté par Eustathius[2], patriarche d'Antioche, Marcus (Macarius[3]), évêque de Jérusalem et Polios, patriarche de Rome[4]. Cette

[1] Comparez Eutychius, 445, 448. (Note de l'éditeur.) L'information de Maçoudi est légèrement tronquée, comme on pourrait s'en convaincre en se reportant aux canons du concile. — Un certain nombre de Chrétiens orientaux qui ne craignirent pas d'enfreindre ce règlement et de célébrer encore la Pâque en même temps que les Juifs, donnèrent naissance à la secte des Quartodécimans.

[2] Comparez Makrîzî, *Gesch. der Kopten*, éd. Wüstenfeld, ١٢. (Note de l'éditeur.)

[3] Eutychius, 445, et Makrîzî (*loc. cit.*) ont la leçon exacte *Makarious*, مقاريوس. (Note de l'éditeur.)

[4] *Polios*, بوليوس, c'est la leçon du manuscrit P. Le manuscrit L a *Moukinou..s*, موقنو..س. Le pape n'était pas présent au concile. Il y a donc erreur et ce nom prête à plusieurs hypothèses. L'éditeur suppose qu'il faut y voir une déformation du nom d'*Osius*, évêque de Cordoue, l'un de ceux qui présidèrent l'assemblée au nom du pape Sylvestre. Il ne serait pas moins aisé de lire *Vitus* ou *Vincentius* ou encore *Paulin* ou *Julien*. Le concile fut en effet présidé par Alexandre, patriarche d'Alexandrie, par les légats du pape, Vitus et Vincentius, par Osius, évêque de Cordoue, Eustathius, patriarche d'Antioche et Macarius, évêque de Jérusalem. Il faut y ajouter Potamon, évêque d'Héraclée, dont parle Saint Athanase (*epist. ad solit.*). L'assemblée fut tenue en présence de l'empereur Constantin et des consuls Paulin et Julien. (D'après la collection des *Conciles* de Labbé.)

assemblée fut ouverte le 19 juin de l'an 636 d'Alexandre, qui correspond selon quelques auteurs à la dix-neuvième année du règne de Constantin[1]. Beaucoup de Chrétiens font remonter l'hérésie à Simon, fils de Cléophas, mais il la tint célée en son cœur[2]. Hélène bâtit à Iliâ l'église appelée aujourd'hui de la Résurrection; c'est là que s'allume le feu nouveau au jour du samedi saint, veille de Pâques[3]. Elle y bâtit aussi l'église de Constantin et de nombreux couvents pour les femmes et pour les hommes, sur la montagne qui domine la ville de Jérusalem et que l'on appelle montagne des Oliviers; elle est située vis-à-vis la *kiblah* des Juifs. La population de la ville d'Iliâ devint alors plus nombreuse qu'elle n'avait jamais été, et la ville ne cessa de prospérer jusqu'au jour où elle fut saccagée par les armées persanes, lorsqu'elles s'emparèrent de la Syrie et de l'Égypte. Tous les religieux qui peuplaient ces couvents et d'autres monastères furent emmenés en captivité. Cela arriva avant l'apparition de l'Islam, sous le règne de Kesra Eberwiz, roi de Perse, l'empereur régnant des Grecs étant Phocas, comme nous le dirons brièvement dans la suite de ce livre; ces faits ont été déjà racontés en détail dans nos ouvrages antérieurs.

[1] *Les Prairies d'or* (t. II, p. 313) portent : la dix-septième.

[2] Le dernier membre de cette phrase est incertain, le commencement renferme des confusions. Maçoudi écrit : «Simon, fils de Cléophas» pour «Simon le Magicien». Les Pères ont quelquefois attribué à Simon le Magicien, l'origine des hérésies des gnostiques. C'est ce que montre ce passage de Tillemont, rapporté en note par l'éditeur (*Mémoires pour servir à l'histoire des premiers siècles de l'Eglise*, II, 22) : «Les Gnostiques..... ont trouvé leur commencement et leur origine dans Simon le Magicien, dit le même Père (S. Epiphane) après S. Irénée».

[3] La cérémonie du feu nouveau, le samedi saint dans l'église du Saint-Sépulcre, a encore lieu aujourd'hui. Grecs, Russes, Coptes, Abyssins y prennent part et viennent allumer leurs cierges au feu que l'évêque grec est censé avoir reçu d'un Ange, dans l'*édicule* où il s'est enfermé. Comparez *La légende de S. Brandan*, p. 15, par M. de Goeje dans les *Actes du Congrès de Stockholm.* — Le nom d'Église de la Résurrection appliqué au Saint-Sépulcre était en usage au moyen âge.

Les montagnes (Tour) saintes aux yeux des Chrétiens sont au nombre de quatre : la première est la montagne du Sinaï sur laquelle Dieu parla à Moïse et lui révéla la loi; elle est distante de plusieurs jours de la ville de Kolzoum et d'un peu plus d'un jour de Râïah[1] sur le rivage de la mer de Kolzoum. La seconde est Hor, montagne d'Aaron[2] qui se trouve à quelques jours de la montagne du Sinaï. La troisième est la montagne des Oliviers dont nous avons parlé. Et la quatrième est la montagne du Jourdain entre la Palestine et Tibériade[3]. Toutes sont possédées par les Chrétiens Melkites. Les *Tour* ce sont les montagnes.

Hélène bâtit aussi l'église d'Émesse, qui est l'une des merveilles du monde, sur plan rectangulaire, et l'église de Roha dans le pays du Diâr Modar, qui est l'une des quatre merveilles du monde que l'on cite. Hélène était originaire du pays de Roha, d'un bourg appelé encore Tell Fakkhâr[4], au temps où nous écrivons ce livre, et situé sur le chemin d'Amid. Nous avons parlé de Constance, père de Constantin, et dit comment son mariage s'était accompli dès qu'il avait vu Hélène. Quant aux quatre merveilles du monde, c'est : la mosquée de Damas, le phare d'Alexandrie, le pont de Sandjah et cette église[5]. Beaucoup d'auteurs Chrétiens qui

[1] Comparez Eutychius, II, 162 et Jâcout, II, ٧٣٩. (Note de l'éditeur.)

[2] C'est le Hor où l'on montre encore le tombeau d'Aaron.

[3] Ce renseignement est bien vague. On peut supposer qu'il s'agit du Tabor.

[4] Eutychius, I, 409, l'appelle *Kafr Fakkhar*, كفر فخار. (Note de l'éditeur.)

[5] Les merveilles du monde ont été choisies de diverses manières et en nombres différents par les auteurs anciens ou par les Arabes. Cependant les quatre édifices dont parle Maçoudi y sont presque toujours comptés. Voyez par exemple Ibn Khordadbeh (p. ١٦٠, ١٦١ – 122, 123). Le ms. 2214 déjà cité dit, à propos du pont de Sandjah (V. plus haut, 95): Sandjah est une petite ville. Dans son voisinage se trouve un pont de pierre appelé pont de Sandjah, tel qu'il n'y en a pas de plus beau ni de plus grand en pays musulman. Il est passé en proverbe et il compte

ont écrit sur l'histoire et la biographie ont commis l'erreur de placer le voyage d'Hélène, mère de Constantin, en Syrie, dans la huitième année du règne de son fils Constantin. C'est une faute grossière, car Constantin ne se convertit au christianisme qu'après avoir régné plus de vingt ans.

L'histoire et la biographie de Constantin, les actes de son gouvernement dans la religion et l'empire, ses voyages en diverses contrées, ses guerres avant et après sa conversion au christianisme, tout cela a été consigné dans notre livre « des annales du temps et des événements dans lesquels ont sombré les nations passées, les races éteintes et les empires disparus », ainsi que dans le « livre moyen » qui l'a suivi, dans la dernière édition du livre « des prairies d'or et des mines de pierres précieuses », dans le livre « des diverses sortes de connaissances et de ce qui est arrivé dans les siècles passés » et dans le livre du « Mémorial des événements des anciens âges ». Dans le présent ouvrage nous ne donnons que la substance de ces faits, car son but est d'appeler l'attention sur ceux qui l'ont précédé et de leur servir d'introduction.

Le second des empereurs chrétiens est Constantin, fils de Constantin fils d'Hélène, qui régna vingt-quatre ans. Son père Constantin l'avait de son vivant assuré de l'empire et il l'avait fait héritier de Constantinople. A son fils Constans il avait légué Antioche, la Syrie, l'Egypte et la Mésopotamie, et il avait établi ce prince à Antioche. Enfin à son fils Costas, il avait laissé Rome et les contrées attenantes occupées par les Francs,

parmi les merveilles du monde à côté de l'Église de Roha (fol. 17). Le ms. 2274 sur les Pyramides dit (fol. 9), d'après le *Livre des pays*, كتاب البلدان, de Djahiz, qu'il y a trente merveilles du monde dont vingt sont en Égypte; les autres sont : كنيسة الرهاء, مسجد دمشق, قنطرة سنجة, قصر غمدان, كنيسة رومية, صنم الزيتون, ايوان كسرى بالمداين, بيت الريح بتدمر, الخورنق والسدير بالحيرة, الثلاثة الاحجار البعلبكية, « la mosquée de Damas, l'église de Roha, le pont de Sandjah, le château de Gomdan, l'église de Rome, l'idole de Zeïtoun, l'Ywan Kesra à Médaïn, le temple du vent (?) à Tadmour, le Khawarnak et le Sadir à Hira, les trois pierres de Balbek. »

les Slaves et d'autres nations, et il avait fixé sa résidence à Rome. Il avait ensuite exigé des deux derniers promesse et serment d'obéissance à leur frère Constantin; celui-ci eut un règne heureux jusqu'à sa mort.

Le troisième est Julien, fils du frère de Constantin fils d'Hélène, qui régna deux ans. Il avait cultivé en secret le paganisme sous les règnes de son oncle et du fils de son oncle. Parvenu au trône, il le pratiqua ouvertement, se montra hostile à la religion chrétienne, ruina les églises, restaura dans les temples les idoles autrefois dressées par les Païens comme images des essences supérieures et des corps célestes qui, d'après eux, étaient intermédiaires entre la cause première et les créatures. Il mit à mort une foule de Chrétiens, il punit de mort quiconque ne retournerait pas au paganisme; ceux qui revenaient au paganisme devaient commencer par jeter de l'encens sur le feu, par manger des victimes offertes par les Païens, et par d'autres pratiques semblables. Ce prince était très impétueux et il avait de puissantes armées. Il marcha sur l'Irak, contre le royaume de Sabour, fils d'Ardéchir[1], et il périt atteint par une flèche perdue. Nous avons raconté l'histoire de cet empereur et celle de Sabour el-Djounoud, roi de Bàbel, et les guerres qu'ils soutinrent l'un contre l'autre, dans la septième partie du livre « des prairies d'or et des mines de pierres précieuses », qui traite de l'histoire des Perses, au règne de Sabour. Julien est appelé, par les Grecs, Parabatès[2], nom qui signifie l'apostat, et par les Païens, Eusébius qui veut dire « le croyant, le pieux ». Tous les Chrétiens le rejettent et il y en a qui l'appellent *el-Bouztât* (l'Apostat).

Le quatrième empereur est Jovien, qui régna un an. Il était

[1] C'est une erreur. L'empereur Julien marcha contre Sapor II. (Note de l'éditeur.)

[2] Παραβάτης. Le mot *parabatès*, بارابطيس, se trouve dans Abou'l-Faradj (*Histoire des Dynasties*, p. ١٣٨) et il y est expliqué par l'arabe المارق. La transcription directe du mot *apostat* se lit, dans notre texte, deux lignes plus bas.

lieutenant de Julien quand celui-ci fut tué et il l'accompagnait à l'armée. Les soldats voulurent le proclamer empereur; il refusa s'ils ne revenaient pas à la religion chrétienne. Ils acceptèrent cette condition. Il rétablit donc le christianisme et il s'éloigna de l'Irak avec les troupes grecques, après avoir négocié et conclu la paix avec Sabour, comme nous l'avons rapporté dans nos ouvrages antérieurs.

Le cinquième fut Valentius (Valentinien), qui régna douze ans et cinq mois. Le sixième, Valens, qui régna trois ans et trois mois. Le septième, Valentianus (Valentinien II), qui régna trois ans et quatre mois. Il eut pour associé à l'empire Gratianus, qui mourut avant lui. Le huitième est Théodose l'Ancien, dont le nom signifie « don de Dieu », et qui régna dix-neuf ans[1]. Sous son règne eut lieu le second concile, réuni dans la ville de Constantinople, au pays de Byzance, auquel prirent part 150 évêques. Ils anathématisèrent Macédonius et ses sectateurs et les patrices qui, après lui, enseignaient sa doctrine. Le président de cette assemblée fut Timothée, patriarche d'Alexandrie, assisté de Meletius, patriarche d'Antioche, et de Cyrille, patriarche de Jérusalem. Ce dernier fut fait patriarche par le concile, et il devint ainsi le premier patriarche de Jérusalem, qui n'avait auparavant que des évêques. Les patriarches occupaient quatre sièges dont le premier était le siège de Rome, fondé par Pierre, le chef des apôtres et le vicaire de Jésus; le second était le siège d'Alexandrie au pays d'Égypte, établi par Marc, l'un des quatre évangélistes; le troisième, celui de Constantinople au pays de Byzance : il eut pour premier patriarche Métrophane, installé par les 318 évêques qui fixèrent la croyance chrétienne dans la ville de Nicée, comme nous l'avons dit plus haut. Le quatrième était le siège d'Antioche, fondé aussi par Pierre. Au moment où il était parti

[1] *Les Prairies d'or* (t. II, p. 327) et Abou'l-Faradj, p. ۱۴۲, portent : 17 ans. (Note de l'éditeur.)

Théodose reçut la pourpre de Gratien le 19 janvier 379 et mourut le 17 janvier 395.

pour Rome, Pierre avait choisi pour son successeur à Antioche Vadius (Evodius). Les patriarchats atteignirent donc le nombre de cinq; tous subsistent au temps où nous écrivons cette histoire, c'est-à-dire en l'an 345 de l'hégire, et tous appartiennent aux Melkites. Du premier synode tenu à Nicée par les 318 évêques jusqu'à cette assemblée, il s'était écoulé cinquante-six ans.

Timothée, patriarche d'Alexandrie, permit dans cette assemblée aux patriarches, évêques et moines des pays de Misr et d'Alexandrie, de manger de la viande, à cause des dualistes, et pour qu'on pût reconnaître ceux qui suivaient les doctrines dualistes, par lesquelles la viande était prohibée. Mais les patriarches, évêques et moines, dans d'autres pays que l'Égypte et Alexandrie, comme à Rome, à Antioche et dans d'autres contrées, n'avaient pas la permission de manger de la viande; ils mangeaient à la place, du poisson, et c'est à cela qu'on les reconnaissait, car les dualistes ne mangeaient ni viande, ni poisson, à l'exception des Adeptes[1], dont les uns mangeaient de la viande et du poisson, et les autres du poisson mais pas de viande.

Dans la huitième année du règne de Théodose reparurent les jeunes hommes Compagnons de la Caverne, qui avaient fui devant l'empereur Décius, comme nous l'avons dit dans ce livre quand nous avons parlé de la première série des empereurs de Roum. Nous avons raconté leur histoire dans le livre des « diverses sortes de connaissances et de ce qui est arrivé dans les siècles passés », en rapportant ce que l'on a dit d'eux et les diverses opinions que l'on a émises sur le lieu où était leur caverne, les uns la plaçant près de la ville d'Éphèse, derrière la ville de Smyrne et sur le rivage de la mer de Roum, d'autres l'identifiant avec la grotte de Kha-

[1] السماعيين. Comparez Berûnî, *Chron.*, ٢٠٨. Ce mot doit être restitué dans les *Prairies d'or* (t. I, p. 200) au lieu de Chemmaïtes, الشماع. Eutychius cependant (p. 517, 521) les appelle السماكون. (Note de l'éditeur.)

remi, localité située du côté de Kourrah, dans la terre de Roum, et d'autres encore la cherchant en d'autres lieux [1].

[1] La légende des Compagnons de la Caverne a beaucoup occupé les Musulmans, et, comme elle est curieuse, nous en dirons quelques mots. On sait que cette légende n'est pas distincte de celle des sept Dormants qui a été fort répandue au moyen âge parmi les Juifs et parmi les Chrétiens.

Est-elle vraiment une légende chrétienne? On peut en douter. Le simple fait de son adaptation dans le Coran peut conduire à penser qu'elle n'était pas purement chrétienne. Elle apparaît dans le Coran comme une sorte de thème à discussion; ce sont les Juifs qui interrogent à ce sujet Mahomet, soit pour l'embarrasser, soit pour obtenir de lui la conclusion d'une controverse déjà longue, sur la résurrection. (Voyez la traduction du Coran de Kasimirski, 1891, p. 232, n. 1.)

D'autre part il est très remarquable que Grégoire de Tours, qui n'avait aucun motif d'animosité contre les Sadducéens, à l'endroit où il parle du réveil des Dormants, écrit : «Cujus in tempore immunda illa Saducæorum secta surrexit, volens evertere spem resurrectionis, dicens quia mortui non resurgent.» Donc, même quand le récit passe par une plume chrétienne, il est visible que les Dormants se sont réveillés surtout pour servir d'argument aux Pharisiens dans leurs discussions contre les Sadducéens au sujet de la résurrection.

Plusieurs travaux ont été faits sur l'histoire de l'idée de la résurrection chez les Juifs, parmi lesquels le lecteur pourra consulter un mémoire récent de A. Chiappelli dans les *Atti d. Reale Accademia de Scienze morali et politiche*, v. XXVI, 1893-1894 (*La Dottrina della Resurrezione della Carne nei primi secoli della chiesa*). Sans nul doute l'origine de la légende des sept Dormants doit être cherchée dans les discussions ayant trait à cette croyance, qui ont été soulevées au sein du judaïsme.

Un autre point curieux du récit du Coran, c'est le verset cité par Maçoudi, renfermant l'énoncé d'un phénomène astronomique auquel aurait donné lieu la disposition de la caverne. Ce passage a préoccupé les khalifes et les savants musulmans, comme le font voir le texte de Maçoudi et les récits plus détaillés d'Ibn Khordadbeh (p. 78, 79, 82, 83, de la traduction de de Goeje). Le sens du verset n'est pas facile à saisir. L'explication du phénomène telle que la donne Maçoudi, probablement d'après Mohammed, fils de Mouça, y apporte peu de clarté. La relation de ce savant a été reproduite en partie par Ibn Khordadbeh, d'après une rédaction d'Ahmed, fils de Tayeb Serakhsi, disciple d'Alkendi; mais rien dans ce fragment n'a trait au phénomène. Le verset du Coran signifie en gros ceci : que la caverne recevait de droite le so-

Nous avons raconté aussi l'histoire de l'empereur Théodose, la manière dont il parvint à l'empire et les événements qui le concernent avant et après son élévation.

Le neuvième empereur est Arcadius, fils de Théodose, qui régna treize ans. Le dixième est Théodose le Jeune, fils de Théodose l'Ancien, qui régna quarante-deux ans. Dans la vingt et unième année de son règne fut tenu le troisième concile dans la ville d'Éphèse, contre le patriarche de Constantinople Nestorius, qui avait siégé quatre ans. 200 évêques furent présents à cette assemblée; ils furent présidés par Cyrille, patriarche d'Alexandrie, Kelestus (Célestin), patriarche de Rome, et Polanius (Juvénal), patriarche d'Ilia. Ils anathématisèrent Nestorius, se séparèrent de lui et l'exilèrent[1]. Il s'en alla dans

leil à son lever, qu'à midi elle était dans l'ombre, que lors du coucher du soleil elle le recevait de gauche. Il en arrive autant à une maison ouverte au nord; c'est fort vrai, et peu extraordinaire. Si Mahomet n'a rien voulu dire d'autre, le khalife Watik eut pu se dispenser d'envoyer le fils de Mouça en mission. Peut-être cependant le phénomène était-il plus spécial; on doit le supposer à cause d'une limite précise en latitude, que donne Maçoudi; dans tous les cas cette limite n'entre pour rien dans le simple phénomène que nous énoncions à l'instant, et il paraît que Maçoudi n'a compris ni la question ni la réponse.

On dit que la Caverne était située tout près d'Éphèse. Le mont où elle s'ouvrait est appelé *Celleus* ou *Chilleus* par Grégoire de Tours. M. de Goeje a lu, à l'article précédent, *Chaus*, qui est la leçon d'Eutychius et l'une de celles que donne Tomaschek (*Zur hist. Topogr. von Kleinasien*, I, 33). Il faut croire qu'il y avait plusieurs endroits où l'on conservait des corps morts en les faisant passer pour ceux des Dormants, car ce n'est pas à Éphèse qu'ont été ni le fils de Mouça, ni le préfet des frontières de Syrie, Ali fils de Yahya l'Arménien, dont Ibn Khordadbeh raconte les voyages. Le second a visité des grottes situées dans un vallon non loin du lac de Walia; le premier a été en Cappadoce, du côté de Korrah, au lieu cité par Maçoudi. La légende était donc exploitée en diverses localités par les Grecs.

La légende des sept Dormants est un curieux exemple d'une tradition non biblique dont la destinée a été également brillante dans le judaïsme, dans le christianisme et dans l'islam. (Voyez encore J. Koch : *Die Siebenschläferlegende, ihr Ursprung und ihre Verbreitung.*)

[1] Comparez Makrîzî, ١٥. Nestorius ne fut pas exilé tout de suite par

la haute Égypte, se fixa dans le pays d'Ikhmîm et d'el-Boulianâ, et mourut dans le bourg de Seïfalah. Ce lieu est encore célèbre au jour où nous écrivons. Les Melkites ont donné en signe de blâme aux Chrétiens Ibadites, c'est-à-dire aux Orientaux, le nom de ce patriarche et ils les ont appelés les Nestoriens[1]. L'autorité patriarcale sur les Orientaux appartint alors à Dadichou, qui résidait à el-Médaïn dans la terre de l'Irak. Cette région faisait partie du royaume de Perse.

Les Ibadites rapportent que l'empereur Théodose avait écrit à Jean, patriarche d'Antioche, et à ses évêques, de se rendre dans la ville d'Éphèse pour examiner la dispute qui s'était élevée entre Nestorius et Cyrille, patriarche d'Alexandrie. Nestorius et ses compagnons, Cyrille et les siens se réunirent donc dans cette ville. Cyrille prit l'initiative et excommunia Nestorius avant l'arrivée de Jean, patriarche d'Antioche, que l'empereur avait établi juge entre eux deux. Lorsque Nestorius vit que Cyrille avait recours à des moyens irréguliers, violents et contraires au droit, il se retira en disant que la véritable religion n'était pas avec la passion, la ruse et l'ambition. Jean, patriarche d'Antioche, étant arrivé, instruit de ce qu'avait fait Cyrille, le blâma et l'excommunia; et après

le concile; il le fut seulement dans la quatrième année après sa déposition, sur les instances de Jean d'Antioche.

[1] Maçoudi identifie, en plusieurs passages de ce livre, les Ibadites avec les Chrétiens dits orientaux et ceux-ci avec les Nestoriens. Comparez les *Prairies d'or* (t. I, p. 200). *Le Livre des histoires des savants* (p. ١٢٨, ١٢٩) parle ainsi des Ibadites et explique leur nom; dans un passage reproduit par Abou'l-Faradj : « C'étaient des Chrétiens arabes de diverses tribus qui s'unirent et se retirèrent loin des hommes, dans des châteaux qu'ils se construisirent à l'extérieur de Hira. Ils dirent d'abord : « nous voulons être appelés *Abîd-Allah* (serviteurs de Dieu) ». Puis ils dirent : « Le mot *Abîd* s'applique à la fois à ceux qui servent la créature et le créateur; il se dit du serviteur d'un tel, comme du serviteur de Dieu. Il n'en est pas de même du mot *Ibad*, qui ne se rapporte qu'à Dieu. Ils s'appelèrent donc Ibadites. Adi, fils de Zéïd l'Ibadite qui eut une aventure avec Noman, fils de Moundir, appartenait à cette secte ». — Le célèbre Honéïn, fils d'Ishak, était Ibadite.

avoir lu la profession de foi de Nestorius et celle de Cyrille, il approuva la doctrine et la profession de foi de Nestorius et il rejeta la doctrine de Cyrille comme contraire à la vérité, défendant à tous de la professer et de s'y attacher. Jean retourna alors à Antioche et écrivit ce qui était arrivé au patriarche d'Orient; mais le métropolitain d'Alexandrie continuant ses machinations contre Nestorius, donna de fortes sommes aux conseillers de l'empereur pour se faire relever de l'excommunication qui pesait sur lui, tandis que celle qu'il avait lancée lui-même contre Nestorius subsista[1]. Ces faits furent l'une des causes qui opposèrent les uns aux autres les Chrétiens d'Orient et ceux d'Occident, et le motif d'une hostilité réciproque qui alla jusqu'au meurtre et à l'effusion du sang.

Les Ibadites rapportent que le premier des patriarches syriens qui occupa le siège d'Orient, au commencement du christianisme, après l'Ascension du Messie, et trente ans environ après Thomas, l'un des douze, fut Adday l'Apôtre, antérieur au schisme, le même que Adè, fils de Marè l'Apôtre, l'un des soixante-dix disciples. Il conquit au christianisme les habitants d'el-Médaïn, de Déïr Konna, de Kaskar et d'autres pays dans le Sawad. Il construisit deux églises, l'une à el-Médaïn, la capitale de la Perse en ce temps-là, où il établit le siège patriarcal, en réglant que la dignité du patriarcat ne serait pleinement conférée à ceux qui y seraient appelés, que dans cette église; il bâtit l'autre à Déïr Konna; celle-ci renferme son tombeau.

[1] L'opposition que Maçoudi signale dans la façon de juger les Pères du Concile, et en particulier Saint Cyrille, entre les Chrétiens orthodoxes et les Nestoriens, s'est perpétuée parmi nos écrivains. Au XVIIe siècle, Bossuet dans sa *Défense de la Tradition et des Pères* (1re partie, l. III, ch. XXII), dut répondre à Ellies du Pin qui avait critiqué la procédure du Concile. De notre temps, Amédée Thierry dans ses *Récits de l'histoire romaine au Ve siècle*, Paris (1875), sur Nestorius et Eutychès, a jugé fort sévèrement le rôle du patriarche d'Alexandrie; un auteur ecclésiastique distingué, le P. Aug. Largent, lui a répondu dans des *Études d'histoire ecclésiastique*, Paris, 1892.

Nous avons parlé, dans nos précédents ouvrages, des persécutions que les Chrétiens orientaux eurent à subir de la part de Sabour, roi de Perse; et nous avons dit comment ce prince, les ayant invités à embrasser le magisme, sur leur refus, fit périr au moins deux cent mille d'entre eux; nous passons sous silence d'autres faits qui les concernent.

Les Melkites disent que la doctrine de Nestorius, après être tombée en discrédit, fut restaurée par Barsauma[1], métropolitain de Nisibis, et proposée par lui aux Chrétiens orientaux, qui l'acceptèrent.

C'est donc dans cette assemblée tenue à Éphèse que les Nestoriens s'opposèrent aux Melkites et se séparèrent d'eux. Depuis le second concile des 150 évêques qui se réunirent à Constantinople et anathématisèrent Macédonius, jusqu'à ce concile qui se tint dans la ville d'Éphèse et qui compta 200 évêques, il s'écoula 51 ans. Il arriva encore, sous le règne de Théodose, plusieurs événements d'ordre religieux et politique relatifs aux Chrétiens, tels que l'exil auquel fut condamné Jean, surnommé Chrysostome, patriarche de Constantinople, à la suite d'une décision qu'il avait rendue au sujet d'une vigne[2], et qui avait déplu à l'épouse de l'empereur Iedoukïah (Eudoxie), sans parler de plusieurs autres faits.

Le onzième empereur est Marcien, qui régna six ans. Dans la première année de son règne eut lieu le quatrième concile, dans la ville de Chalcédoine, contre Dioscore, patriarche de Constantinople[3], et Eutychès. 630 évêques y prirent part.

[1] Comparez les *Prairies d'or* (t. II, p. 328).

[2] Il est parlé de cette vigne par Eutychius, p. 542, et par Abou'l-Faradj, p. 142. Saint Jean-Chrysostome avait défendu à l'impératrice de s'emparer de la vigne d'une pauvre femme; l'impératrice n'ayant pas tenu compte de ces avertissements, l'évêque l'avait attaquée dans ses discours, la comparant à Jézabel, femme d'Achab, qui avait aussi volé la vigne d'une pauvresse.

[3] Dioscore était patriarche d'Alexandrie et non de Constantinople. Le concile eut lieu en 451. Dioscore et Eutychès, condamnés par les

Depuis le troisième concile des 200 évêques qui se réunirent dans la ville d'Éphèse, jusqu'à ce concile tenu à Chalcédoine, il s'écoula vingt et un ans. C'est dans cette assemblée que les Jacobites se séparèrent du reste des Chrétiens. Dans le livre « des histoires du temps et des événements dans lesquels ont sombré les nations passées, les races éteintes et les royaumes disparus », à l'endroit où sont données l'histoire, la série et les biographies des rois de Roum, nous avons parlé de Yakoub el-Berdàni (Jacobus Baradæus) d'Antioche, on dit aussi de Harrân, disciple de Severus[1]; nous avons dit comment les partisans de la doctrine de Dioscore furent réunis aux Jacobites, comment on leur donna pour auteur ce Yakoub, et quelle fut la destinée de Severus (Sawari). Dans le livre « des diverses sortes de connaissances et de ce qui est arrivé dans les siècles passés », dans la partie qui traite des empereurs chrétiens de Roum, nous avons montré, en parlant de ce Marcien et du concile qui fut tenu sous son règne, quelles similitudes ont entre eux les Chrétiens melkites, nestoriens et jacobites, quelles différences les séparent sur la question des personnes et de la substance et sur d'autres points, quelles preuves chaque secte apporte à l'appui de sa croyance, quelles sont les opinions particulières d'autres sectes opposées à celles-là, comme celle des Chrétiens ariens, maronites et pauliciens, ces derniers suivant l'hérésie de Paul de Samosate, l'un des premiers patriarches d'Antioche; il professa des doctrines qui tiennent le milieu entre celles des Chrétiens et celles des Mages et des dualistes, car elles comportaient la vénération et le culte de toutes les lumières selon leur ordre. Nous avons rapporté là bien d'autres choses encore. Dans le présent ouvrage, nous ne donnons que la substance et l'ensemble de

Pères, furent exilés par décrets impériaux. Dioscore alla à Gangres en Paphlagonie. On perd la trace d'Eutychès à partir de 454.

[1] Comparez les *Prairies d'or* (t. II, p. 330), Makrîzî, ١٢, Eutychius, II, 146. Voyez aussi Klein, *Jacobus Baradæus*, p. 53. (Note de l'éditeur.)

tous ces faits, pour rappeler l'attention sur nos livres antérieurs et sur nos précédents écrits.

Les Jacobites possèdent deux sièges patriarcaux, et ils n'en possèdent pas davantage. L'un est à Antioche, l'autre en Égypte. La croyance qui domine parmi les Chrétiens coptes d'Egypte, au Caire, et dans les autres nômes de l'Egypte, ainsi que dans les régions de la Nubie et de l'Abyssinie, qui l'avoisinent, c'est la croyance des Jacobites. Les Chrétiens de cette secte sont innombrables dans ces contrées; le siège de leur patriarcat est dans un monastère appelé Abbâ Makârâ, dans le territoire d'Alexandrie. Les Melkites et les Nestoriens sont très rares en Égypte. Ailleurs que dans ces deux pays les Jacobites n'ont que des métropolitains (*matrân*) et des évêques.

Le douzième empereur est Léon l'Ancien, qui régna seize ans. Le treizième, Léon le Jeune, qui régna un an. Il suivait la croyance des Jacobites et il voulut la faire partager au peuple de son empire; mais il mourut et son dessein ne se réalisa pas. On dit qu'il fut empoisonné. Le quatorzième est Zénon qui régna dix-sept ans. Il était jacobite; il se lassa du pouvoir et il le transmit à son fils. Celui-ci étant venu à mourir, il remonta sur le trône. Le quinzième est Anastase, qui régna vingt-sept ans et qui était jacobite. Le seizième est Justin, qui régna neuf ans; il persécuta les Jacobites par la mort et l'exil. Le dix-septième est Justinien, qui régna vingt-neuf ans. Sous son règne eut lieu le cinquième concile, dans la ville de Constantinople. On y excommunia Oridjanus (Origène), évêque de Manbedj[1], parce qu'il professait que les esprits passent

[1] Origène n'était pas évêque de Manbedj et il ne fut pas excommunié par le concile de Constantinople tenu en 553, car il était mort depuis 255. Mais les Pères condamnèrent sa doctrine qui s'était beaucoup répandue en Orient. Le lecteur trouvera dans les *Conciles* de Labbé (t. VI, p. 225) les Canons de cette assemblée contre Origène; il y verra condamnés les points de doctrine rappelés par Maçoudi : La fabuleuse préexistence des âmes et leur restitution monstrueuse, la proposition que

IMPRIMERIE NATIONALE.

dans les corps des animaux, qu'ils changent de nom et de corps, que Dieu ne permet cette métempsycose qu'en vue de l'expiation des péchés qu'ils ont commis, qu'il ne leur impose pas un châtiment pour le profit qu'il en retire ni pour éviter quelque dommage, parce que de tels motifs ne lui conviennent pas. Cette doctrine contenait encore d'autres propositions touchant la souffrance chez les animaux, la juste sanction des œuvres et l'affranchissement des âmes.

Iba (Ibas), évêque de Roha (Édesse), Théodose (Théodore), évêque de Messisah (Mopsueste), et Théodoret, évêque d'Angora (Ancyre), furent excommuniés, à cause de diverses croyances qu'ils professaient, en même temps qu'Origène. A ce concile furent présents les titulaires des quatre sièges patriarcaux, avec 164 évêques. Le patriarche d'Ilia n'y assista pas en personne, mais il fut représenté par ses coadjuteurs. Entre le quatrième concile des 630 évêques, qui se réunit à Chalcédoine, et ce concile de Constantinople, il s'écoula 136 ans.

Nous avons raconté dans le livre «des diverses sortes de connaissances et de ce qui a eu lieu dans les siècles passés», les événements arrivés sous le règne de ce prince et concernant les Jacobites et les Melkites, dans les pays d'Égypte et d'Alexandrie, ainsi que les Juifs à Ilia, dans les monts de la Judée et de la Galilée, et les massacres des Chrétiens accomplis par les Juifs; nous avons fait encore mention entre autres particularités qui touchent à cet empereur, des églises et des

tous les êtres raisonnables ont été produits sans corps ni matière, sans nombre ni nom; que l'état animal provient de l'état angélique et archangélique; que de l'animal sont faits et les démons et les hommes; que, à l'inverse, des hommes sont faits les démons, les animaux, les vertus célestes; que le Verbe de Dieu ayant été ému de pitié par cette chute et par cette division répétées de ceux qui auparavant étaient confondus dans une même unité, s'est répandu en eux tous, après avoir revêtu divers corps et pris divers noms angéliques ou humains; qu'il fera cesser tous les tourments des hommes et des démons et qu'il restituera à la fin tous les êtres dans leur unité première.

couvents qu'il bâtit, par exemple au mont Sinaï sur le Bâtos et l'Olleïkah[1] qui est le lieu dans lequel Moïse, fils d'Amrân, reçut la révélation de la Torah.

Le dix-huitième empereur est Justin, qui régna treize ans; il fut contemporain du roi de Perse Anouchirwan. Le dix-neuvième est Tibère, qui régna trois ans et huit mois. Il échangea avec Anouchirwan des lettres et des présents. Le vingtième est Maurice, qui régna vingt ans et quatre mois. Sous son règne parut un homme de la ville de Hamat, dans la province d'Émesse, appelé Maroun, à qui les Chrétiens maronites, au temps où nous écrivons, font remonter leur origine. Cette secte est fameuse en Syrie et ailleurs. La plupart de ses membres résident dans les monts Liban et Sanîr[2], à Emesse et dans les districts qui en dépendent, comme ceux de Hamat, de Chaïzar, de Maarat en-Nomân. Maroun avait un grand couvent, qui porte son nom, à l'est de Hamat et de Chaïzar, constitué par un vaste bâtiment, entouré de plus de trois cents cellules où logeaient les moines. Ce couvent possédait en objets d'or et d'argent et en pierreries des richesses considérables. Il fut dévasté avec toutes les cellules qui l'entouraient, par suite des incursions réitérées des Bédouins et des violences du Sultan[3]. Il s'élevait près du fleuve Oronte, fleuve d'Émesse et d'Antioche. Maroun émit des opinions non conformes à la foi chrétienne, par exemple au sujet de la volonté. Il eut de nombreux adeptes. Nous avons déjà rendu compte de sa croyance. Il admettait[4] communément avec les Melkites, les

[1] L'éditeur nous indique la correction الباطس au lieu de الناطس d'après les LXX, 3. *βάτος* désigne le même lieu que العليقة l'Olleïkah, qui est le buisson d'où Dieu parla à Moïse. (Eutychius, II, 162, 165.)

[2] Le manuscrit P a *Chibar*, شيبر; L, le même mot sans points.

[3] Peut-être Seïf ed-Daulah, dit S. de Sacy. Les *Prairies d'or* (t. IX, p. 339).

[4] Comparez Makrîzî, ١٤, ٢ et suiv. Ce que nous apprenons ici des Maronites est conforme à ce qu'en dit Eutychius, II, 190. Voyez encore l'*Histoire des Maronites* par Mgr Istifan ud-Dwayhi 'l-Ihdini, Beyrouth,

Nestoriens et les Jacobites, la Trinité; mais il se séparait d'eux en ce qu'il comptait dans le Messie deux natures, une seule personne et une seule volonté, opinion intermédiaire entre celles des Nestoriens et des Melkites. C'est ce que nous avons expliqué, avec d'autres choses, dans notre livre « des doctrines sur les fondements des religions ». L'un de ses sectateurs connu sous le nom de Kaïs le Maronite est l'auteur d'un excellent livre sur la chronologie, l'origine du monde, les prophètes, les livres, les cités, les nations, les rois de Roum et autres, et leurs histoires. Il termine son ouvrage au khalifat de Mouktafi. Je ne sache pas que les Maronites aient composé un autre livre traitant des mêmes matières. Un grand nombre de Chrétiens, Melkites, Nestoriens et Jacobites de toutes les époques, ont composé des ouvrages; les plus beaux traités que j'aie vus chez les Melkites sur l'histoire des rois, des prophètes, des peuples, des pays, etc. sont : le livre de Mahboub, fils de Constantin, de Manbedj; le livre de Saïd, fils du patrique, connu sous le nom d'Ibn el-Farrâch l'Égyptien[1] et patriarche titulaire du siège de Marc à Alexandrie; nous avons vu cet auteur au Caire; son ouvrage se termine au khalifat de Radi; et le livre du moine Athénée, l'égyptien, où cet écrivain a fait l'histoire des rois de Roum et des autres nations et raconté tout ce qui les concerne depuis Adam jusqu'à Constantin, fils d'Hélène. J'ai vu encore chez les Ibadites, en Orient, un livre du scribe Yakoub, fils de Zakaryâ de Kaskar; ce livre, qui m'est tombé sous les yeux dans l'Irâk et en Syrie, renferme de savantes études sur ces matières et il l'emporte sur les autres traités du même genre faits par les Chrétiens. Il y a aussi un ouvrage chez les Jacobites qui

1890, p. ٩, ٢٢, ٨٣, ٢٩٢ et suiv., où l'auteur combat ces assertions. (Note de l'éditeur.)

[1] C'est Eutychius, dont l'ouvrage se termine à l'année 321, dans laquelle il fut créé patriarche (*Annales*, II, 472, 527). Eutychius mourut en 328; voyez Makrîzi ٢٥, Wüstenfeld, *Geschichtschr.*, n° 108 (d'après l'éditeur).

traite des rois de Roum, des Grecs, de leurs philosophes, de leurs biographies et de tout ce qui les concerne, et que l'on doit à Abou Zakaryâ Denkha, le Chrétien. Cet auteur était un philosophe très fort dans la dispute et très subtil. J'eus avec lui des discussions nombreuses sur la Trinité et sur d'autres dogmes, à Bagdad, dans la partie occidentale de la ville, au quartier d'Oumm-Djafar, et à Tékrit, dans l'église surnommée la Verte. J'ai parlé de ces différents écrits dans le livre « des questions et des causes sur les sectes et les religions », et dans le livre « du secret de la vie ». Cela arriva en l'an 313.

Kesra Eberwiz, fils de Hormuz fils d'Anouchirwan, ayant été mis en fuite par Bahram Djoubîn qui s'était emparé du pouvoir et avait mis à mort Hormuz, se réfugia auprès de Maurice en lui demandant secours. Maurice l'accueillit et lui donna en mariage sa fille Marie, qui fut la mère de Chirawéïh, le meurtrier de son père Eberwiz. Il lui donna de plus un fort secours en troupes; à la tête de cette armée, Eberwiz marcha sur l'Arménie et l'Aderbaïdjan; il livra bataille à Bahram et le défit; le vaincu s'enfuit dans la terre des Turcs où il fut attiré dans un piège et tué. Nous avons raconté les événements de ce règne dans le livre « des prairies d'or et des mines de pierres précieuses », dans la seconde édition que nous venons de publier en cette année 345. Nous avons doublé la première édition, parue en l'an 332.

Le vingt et unième empereur est Phocas, qui régna huit ans et quatre mois. Étant parvenu au pouvoir, il poursuivit et fit périr les enfants de Maurice, le beau-père d'Eberwiz, avec les gens de sa maison. La nouvelle de ces faits irrita Eberwiz qui lança ses troupes sur les pays de Syrie et de Misr, s'en rendit maître, y fit un grand massacre de Chrétiens et dévasta les églises à Ilia et dans d'autres villes. Chehrabaraz, à la tête d'une armée forte et nombreuse, marcha contre Constantinople; il campa au bord du détroit, en face des Grecs, et il mena le siège avec vigueur. Mais, Héraclius, fils

de Foc[1] fils de Marc, fit passer par mer, de la ville de Salonique, dont il était originaire, des vivres à Constantinople assiégé. Il fit preuve d'une grande habileté et d'un courage héroïque. Les habitants de Constantinople le prirent en affection. Il vit en secret les patriques et les dignitaires des divers rangs, et il excita leur haine contre Phocas, en leur représentant les maux qu'il avait appelés sur eux, le rôle néfaste qu'il avait eu pour l'empire, où les Perses avaient pu entrer en maîtres à cause de sa mauvaise administration, de son détestable gouvernement et de ses crimes odieux. Il les invita alors à se saisir de lui; ils le firent, puis ils le tuèrent.

LES ROIS DE ROUM DEPUIS L'HÉGIRE JUSQU'À L'AN 345.

[Pages 156-176.]

Les patriques et autres dignitaires de l'empire se rassemblèrent après le meurtre de Phocas pour décider à qui il conviendrait de remettre le pouvoir. Leur choix tomba, après des contestations nombreuses et une longue discussion, sur Héraclius; ils espérèrent que son élection amènerait le relèvement des affaires de l'empire. Héraclius fut le vingt-deuxième des empereurs chrétiens de Roum; son avènement arriva dans la trente-troisième année du règne de Kesra Eberwiz, fils de Hormuz, roi de Babylone, et son règne fut de vingt-cinq ans, et plus long encore selon quelques auteurs.

C'est dans la première année de son règne qu'eut lieu la fuite du prophète de Dieu, et le temps qu'il occupa le trône comprend le temps de la vie du prophète, des khalifats d'Abou Bekr et d'Omar et les deux premières années du khalifat d'Otman. Les Musulmans se rendirent maîtres, de son temps, du pays de Syrie ou de Cham, et de la Mésopotamie. Son

[1] Le père d'Héraclius s'appelait Héraclius. Les *Prairies d'or* (t. II, p. 334) ont la même leçon que notre texte. (Note de l'éditeur.)

frère Constantin fut associé avec lui à l'empire; mais il mourut avant lui.

A la suite de son avènement, Héraclius eut à soutenir la guerre contre les Perses. Il leur livra de nombreux combats. Mais la discorde s'étant élevée entre Kesra Eberwiz et Chehrabaraz[1], le chef de son armée qui assiégeait Constantinople, Héraclius se rapprocha de ce dernier et obtint son concours dans sa lutte contre Eberwiz. Ayant équipé une nombreuse flotte, l'empereur s'avança dans le détroit du côté de la mer des Khazars, fit voile vers Trébizonde et les portes de Lâzikah et là, demanda le secours des rois barbares des Allains, des Khazars, du Sérir[2], des Abkhâz, des Djorzân, des Arméniens et d'autres encore. Il marcha alors vers les pays d'Arrân, de Beïlakan, d'Aderbaïdjan et d'el-Mâhât dans le territoire du Djébal, fit entrer ses troupes dans l'Irâk, lança de tous côtés des cavaliers qui tuèrent beaucoup d'hommes et ramenèrent beaucoup de prisonniers. Mais une ruse qu'Eberwiz avait

[1] L'éditeur des *Prairies d'or* (t. II, p. 226 et note) a lu *Chahribar*, شهربار, dans l'intention de reproduire le *Σάρϐαρος* des historiens byzantins. Voyez Nöldeke, *Geschichte*, etc., p. 302 et alibi.

[2] Eutychius (II, 230) nous apprend que le roi, qui était alors *Sâhib es-Sérir*, صاحب السرير, «seigneur du trône», était le roi des *Sanariens*, الصنارية, à qui Héraclius avait accordé le droit de s'asseoir sur un trône dans le palais de Constantinople (d'après l'éditeur). Maçoudi dans les *Prairies d'or* (t. II, p. 41) donne une autre origine à ce titre et appelle *Filân-Chah*, le roi de la province dite de *Sérir* (aujourd'hui le Dagestân). Le roi des Sanariens est appelé par lui *Koriskos* (*loc. cit.*, p. 67). Ibn Khordadbeh ne confond pas le *Fylân Châh* avec le «Maître du Trône» dans le récit, qu'il rapporte, du voyage de l'interprète Sallâm au mur de Gog et de Magog (p. ١٦٣, 125). Il place les domaines du roi des Allains entre ceux du «Maître du Trône» et ceux du Fylân Châh. Abou'l-Faradj (*Histoire des dynasties*, p. ٩٧) explique encore différemment le titre de Roi du *Sérir*. Kesra Anouchirwan, après avoir terminé la muraille de Gog et de Magog du côté du Caucase et l'avoir soudée à la montagne, aurait permis au Marzaban qui commandait dans cette région de s'asseoir sur un trône d'or. De là serait venu son nom. Voyez surtout Ibn Rosteh ١٤٧.

ourdie contre lui le força à reprendre le chemin de Constantinople.

Nous avons raconté l'histoire de Chehrabaraz, la façon dont la discorde survint entre Eberwiz et lui et ce qui en résulta pour eux deux, l'histoire détaillée d'Héraclius et les guerres qu'il soutint contre les Perses, ses ruses et ses stratagèmes, les négociations et les échanges de lettres qu'il y eut entre le prophète et lui, les engagements qui se produisirent entre ses troupes et les Musulmans, en Syrie, en Egypte et ailleurs, sous les khalifats d'Abou Bekr et d'Omar; nous avons dit comment il évacua la Syrie et franchit le défilé menant à l'empire de Roum, comment, étant monté sur le mont el-Okâm et désignant du doigt la Syrie, il prononça ces paroles : « Salut à toi, Syrie, c'est un salut d'adieu éternel; je ne t'en donnerai plus d'autre jusqu'à ce que naisse l'enfant sinistre, — plût à Dieu qu'il ne naquît jamais! — l'enfant qu'il est doux d'allaiter mais qu'il est amer de sevrer! » Nous avons parlé aussi de la correspondance et des relations excellentes qu'il entretint avec Moawiah, fils d'Abou Sofian, lorsque celui-ci commandait en Syrie, au nom d'Omar et d'Otman, et de la prédiction qui lui fut faite par le page de Moawiah, Fenaki, du meurtre d'Otman, fils d'Affan, ainsi que des événements qui suivaient ce meurtre[1]. Nous avons dit toutes ces choses et d'autres encore dans le livre « des Annales historiques et des événements dans lesquels ont sombré les nations passées et les empires détruits », et dans le livre « des diverses sortes de connaissances et de ce qui est arrivé dans les siècles passés ». Nous ne donnons dans le présent ouvrage que la substance et l'abrégé des différents sujets, pour appeler l'attention sur nos œuvres précédentes et pour fournir une introduction à l'étude des matières exposées dans nos livres.

Le vingt-troisième empereur est Constantin, fils de Con-

[1] Voyez le même trait dans les *Prairies d'or* (t. II, p. 335).

stantin le frère d'Héraclius, selon d'autres auteurs, fils d'Héraclius[1]. Il régna neuf ans et six mois pendant le temps du khalifat d'Otman, fils d'Affan. C'est lui qui dirigea une expédition maritime contre Alexandrie, en Égypte, avec une flotte de mille vaisseaux de guerre et autres, remplis de troupes, d'armes et de munitions. Abd Allah, fils de Sad fils d'Abou Sarh, gouvernait alors Alexandrie et l'Égypte au nom d'Otman. La rencontre eut lieu en pleine mer; elle amena la défaite de Constantin[2]. Ses vaisseaux furent coulés; la plupart de ses soldats périrent; il se sauva lui-même dans un navire qui alla aborder à l'île de Sicile[3], dépendant de la province d'Ifrikïah. Djerdjîk[4], qui régnait en Afrique, augura mal du fugitif qui avait causé la perte de tant de Chrétiens et le mit à mort. On appela cette expédition, l'expédition des vergues, à cause des vaisseaux qui y avaient pris part et de la multitude de leurs vergues. (Les *sawâri*, ce sont les vergues.) Cela arriva l'an 34 de l'hégire.

Sous le règne de Constantin fut tenu le sixième concile, à Constantinople, dans le pays de Byzance. D'après quelques auteurs ce concile aurait eu lieu plus tôt[5]. On y condamna

[1] Constantin III, qui succéda à Héraclius, était son fils aîné, né d'Eudoxie. Il mourut après trois mois de règne (11 février-25 mai 641). Son frère Héraclius, ordinairement appelé Héracléonas, empereur avec lui, ne lui survécut guère que de trois mois. Ensuite régna Constant II, fils de Constantin. Maçoudi ne distingue pas Constantin III de Constant II (641-668) ni de Constantin Pogonat (668-685) fils, associé et successeur de Constant.

[2] L'expédition grecque contre Alexandrie, Abd Allah étant gouverneur de l'Égypte, se place sous Constant II, ainsi que la bataille navale où cet empereur fut battu et contraint à fuir sous un déguisement.

[3] Comparez Makrîzî, I, ١٩٩. (Note de l'éditeur.)

[4] جرجيق. Les manuscrits ont : حرجيق. Les *Prairies d'or* (t. I, p. 359) portent : *Djerdjes*, جرجس, et donnent ce nom comme le titre des rois de Sicile. Ce prince d'Afrique est nommé aussi جرجير et جرجيس, Georgius, Gregorius. Les Sarrasins crurent avoir tué l'empereur.

[5] Le sixième concile œcuménique s'ouvrit l'an 680, sous le règne de Constantin Pogonat.

un certain Cyrus d'Alexandrie, qui avait attaqué la doctrine des Melkites et mis en avant des opinions analogues à celles des Maronites, sur la volonté et l'acte[1]. Les évêques qui y prirent part furent au nombre de 289 ou, selon d'autres, moins nombreux. Depuis le cinquième concile jusqu'à celui-ci, il s'était écoulé 68 ans et 4 mois, ou moins de temps, d'après quelques auteurs. Ce fut le dernier concile. Les Chrétiens n'eurent plus dès lors, jusqu'à l'époque où nous écrivons ce livre — c'est-à-dire jusqu'à l'an 345, Constantin, fils de Léon fils de Basile, étant empereur de Roum — d'assemblée œcuménique; du moins n'avons-nous entendu parler d'aucune autre quand nous nous sommes rapprochés de leurs pays, que nous avons étudié leurs annales, parcouru les frontières syriennes, visité Antioche, la Syrie et l'Égypte. Les Chrétiens orthodoxes font mention de ces six conciles dans leur messe[2], c'est-à-dire dans les prières qu'ils disent chaque jour au sacrifice.

Les différentes sectes chrétiennes prononcent de diverses manières le nom de ces assemblées, selon les diverses façons dont elles interprètent les formules de foi. Les Chrétiens d'Égypte leur donnent le nom de *sinhodosât*, dont le singulier est *sinhodos*. C'est la leçon que nous avons adoptée dans ce livre, comme étant la plus correcte et parce que nous résidons actuellement en Égypte. Les Orientaux disent *sanadisat*, et il

[1] *La volonté et l'acte*, المشيّة والفعل. Ces deux mots font allusion à l'hérésie des Monothélites et correspondent aux *volontés* et aux *opérations* dans le Christ : φυσικαὶ θελήσεις, φυσικαὶ ἐνέργειαι. « . . . Et duas naturales voluntates et duas naturales operationes [in Christo] indivise, inconvertibiliter, inconfuse, secundum sanctorum patrum doctrinam adæque prædicamus, et duas naturales voluntates non contrarias, absit, juxta quod impii asseruerunt hæretici, sed sequentem ejus humanam voluntatem et non resistentem vel reluctantem, sed potius et subjectam divinæ ejus atque omnipotenti voluntati. Oportebat enim carnis voluntatem moveri, subjici vero voluntati divinæ». (*Concilia Labbei*, t. VII, p. 1062.)

[2] في قدّاسها. Comparez notre note ci-dessus, p. 195.

y a des gens qui disent *senatus*[1]. Nous avons parlé des conciles, des motifs qui les ont fait instituer, des disputes et des discussions qui y eurent lieu entre les évêques, de l'histoire des chaires patriarcales et de leurs titulaires, des patriarches (*batârikah*, au singulier *batriark*), de leurs rangs respectifs, de tous ceux qui ont siégé jusqu'au jour où nous écrivons, tant dans la ville de Rome et à Alexandrie d'Égypte, qu'à Antioche, à Constantinople et à Jérusalem, en faisant mention de leurs noms et de leur nombre, dans le livre « des prairies d'or et des mines de pierres précieuses », et dans celui « des diverses sortes de connaissances et de ce qui est arrivé dans les siècles passés ». D'ailleurs ces noms sont inscrits dans les Diptyques que les Chrétiens lisent dans leurs prières liturgiques[2]. Nous avons donné aussi les noms des douze apôtres et des soixante-dix disciples du Messie, raconté leur dispersion dans les diverses contrées, avec tout ce qui advint à chacun d'eux, et indiqué les lieux de leurs sépultures; nous avons dit que des auteurs des quatre évangiles, deux, Jean et Mathieu faisaient partie des douze apôtres, et deux autres, Luc et Marc, des soixante-dix disciples; Marc fonda le siège d'Alexandrie; nous avons parlé de ceux qui lui succédèrent sur ce siège, et montré comment ces patriarches servirent d'arbitres entre les autres dans toutes les contestations qui surgirent entre eux et de juges dans tous leurs différends, comment encore, dans les réunions où ils se rencontrèrent, les autres patriarches siégèrent découverts, tandis que le patriarche d'Alexandrie portait la tiare[3], comme vicaire de Pierre. En effet, lorsque Pierre demanda aux disciples que quelqu'un d'eux allât annoncer et prêcher aux habitants d'Alexandrie l'évangile qu'il avait lui-même écrit, tous s'y refusèrent, par crainte des Sabéens et des Katarés qui habitaient ce pays.

[1] *Satus*, ساطس, selon le manuscrit L; *Schâtus*, شاطس, selon P. La confusion avec *Senatus*, Sénat est évidente.

[2] Les *Diptyques*, الذبطخة, qu'on lit à la *Messe*.

[3] Le mot arabe est العمامة, qui a ordinairement le sens de turban.

Les Katares (*Kâtirîn* dont le singulier est *Kâtir*) sont appelés hérétiques[1] par les Coptes, et ce sont des prêtres. Marc, seul, répondit à l'appel de Pierre, bien qu'il fût le plus jeune des disciples. Pierre lui remit donc l'Évangile; il en effaça son propre nom et il y inscrivit celui de Marc[2], en lui disant : « Nous t'établissons juge sur eux tous dans les contestations qui s'élèveront entre eux. » Nous avons parlé des mystères auxquels s'attachent les Chrétiens, ainsi que des histoires de leurs apôtres et d'autres personnages, d'après leurs livres où cela est exposé, tels que le livre des Actes[3], le livre de Denys l'Aréopagite sur leurs mystères[4], et le livre de Clément[5],

[1] هيراتقس transcription de *Hæreticus* par confusion avec *Hieraticus* (d'après l'éditeur). Ce mot est traduit par الكهنة, qui signifie les prêtres ou les devins.

[2] Eutychius s'exprime à peu près de même : « C'est sous le règne de Néron César, dit-il, que Pierre, prince des Apôtres, écrivit l'Évangile de Marc, en langue romaine dans la ville de Rome, mais il l'attribua à Marc ». Cette tradition remonte d'ailleurs jusqu'à Tertullien (Traité contre Marcion, livre IV). D'après l'auteur de la Synopse attribuée à Saint Athanase, Saint Marc écrivit son Évangile à Rome sous la dictée de Saint Pierre. L'opinion la plus commune est que Marc écrivit à Rome sous l'inspiration et avec l'approbation de Pierre. Voyez Clément d'Alexandrie dans Eusèbe (*Histoire ecclésiastique*, l. II, ch. xv); Saint Épiphane (*Hérésie*, LI); Saint Grégoire de Nazianze (*Carm.*, XXXIV et *Orat.*, XXV); Saint Jérôme, *de Viris illustribus*, etc. (D'après Bargès, *Homélie sur Saint Marc*, par Anba Sévère, Paris, 1877, p. 164 et suiv.)

[3] Les Actes des Apôtres. L'arabe بركسيس transcrit le grec *Πράξεις*.

[4] Aréopagite est transcrit : *el-feloubâkhîtou*, الفلوباخيطوا. Au VIe siècle, on lisait dans l'Église sous le nom de Denys l'Aréopagite plusieurs écrits dont les titres rentrent bien dans l'ordre d'idées qui préoccupe Maçoudi. C'est, par exemple, le *Περὶ τῆς Οὐρανίας ἱεραρχίας*, le *περὶ τῆς ἐκκλησιαστικῆς ἱεραρχίας*, le *περὶ μυστικῆς θεολογίας*, etc. (D'après Harnack, *Geschichte der altchristl. Litteratur bis Eusebius*, p. 781). Il serait difficile de fixer lequel de ces ouvrages l'auteur arabe a en vue.

[5] Plusieurs ouvrages ont été attribués à Clément Romain; le plus connu, auquel il est probable que Maçoudi fait allusion, ce sont les Constitutions apostoliques en 8 livres. Cet ouvrage n'appartient pas à une époque antérieure à Constantin. (Voyez Harnack, *Geschichte*, etc., p. 777.)

disciple de Pierre. J'ai vu beaucoup de Chrétiens qui avaient des doutes sur ce dernier ouvrage et qui en contestaient l'authenticité. Citons encore les quatorze épîtres de Paul, qu'il écrivit à différentes époques aux Romains et à d'autres, et qui forment ce qu'on appelle le livre de l'Apôtre.

Dans le livre « des doctrines sur les principes des religions » et dans le livre « des trésors de la religion et du secret des mondes », nous avons rappelé ce que les divers peuples ont dit des quatre mondes : le monde de la souveraineté, le monde de l'intelligence, le monde de l'âme et le monde de la nature, et des degrés des substances spirituelles, des essences supérieures, des corps célestes et des autres êtres intermédiaires; la différence qu'ils ont faite entre le feu et la lumière, et les degrés des lumières; et ce qu'ont professé sur ces matières les différentes sectes, à savoir : les Indiens; les astrologues anciens; les dualistes et les bateniens d'aujourd'hui qui reproduisent leurs doctrines; les Païens; les Chaldéens ou Babyloniens dont il existe encore de notre temps des restes disséminés dans quelques villages, dans les marais entre Waçit et Basrah[1], et qui se tournent en priant vers le nord et vers l'étoile polaire; les Somanïah[2] qui sont les Sabéens de Chine, et autres qui suivent la croyance bouddhiste; la masse des Grecs, qui se tournent en priant du côté de l'Orient; les Sabéens d'Égypte, dont les restes subsistent encore à Harran et dont la kiblah ou la direction vers laquelle ils se tournent en priant, est le sud. Ceux-ci s'abstiennent de plusieurs aliments que mangeaient les Sabéens grecs, comme la viande

[1] D'après les *Prairies d'or* (t. II, p. 112), ce sont les Kimariens, ayant pour fondateur Boudasp (Bouddha), qui habitent les marais entre Waçit et Basrah. — Les Kimariens (lisez les Koumrin) sont les hiérophantes. (L'éditeur dans le glossaire.) Comparez notre note ci-dessous.

[2] *Es-somanïah*, السُّمنية. Comparez Bérûni. C'est le Σαμαναῖοι, *Samanéens*, nom des prêtres de la Bactriane vers l'origine de l'ère chrétienne, devenu *Schaman*, شمن, dans la littérature postérieure. Le nom pali des prêtres bouddhiques est *Samana*, altération du *Çramana* brahmanique. (Voyez Darmesteter, *Avesta*, t. III, p. XLVIII.)

de porc, les poulets, l'ail, les fèves, etc. Ils regardent comme des prophètes Agathodémon, Hermès, Homère, Aratus, l'auteur d'un livre sur la description de la sphère et les étoiles[1] Oribasius, Orani[2], le premier et le deuxième de ce nom et d'autres encore. Nous avons parlé des mystères des Païens, de leurs prières aux sept planètes et à d'autres étoiles, des parfums qu'ils brûlent en l'honneur des étoiles, de la manière dont l'ordre des prêtres dans leurs temples reproduit celui des substances spirituelles, du nom de chef des *Koumrîn*[3] qu'ils donnent au prêtre le plus élevé en dignité. Nous avons dit ce qu'ils pensent de ce mot de Platon : « celui qui se connaît soi-même en vérité, est semblable à Dieu », et de cet autre mot de l'auteur de la *Logique* : « celui qui se connaît soi-même connaît toutes choses ». Nous avons rapporté les relations qu'eurent entre eux Porphyre de Tyr et Anabou, prêtre égyptien; ce Porphyre est l'auteur du livre de l'*Isagogue* ou introduction au livre de la Logique d'Aristote; il était chrétien, mais il défendait en secret les croyances des Sabéens grecs; et Anabou était attaché aux doctrines des philosophes anciens, celles qu'avaient professées Pythagore, Thalès de Milet et d'autres, qui sont celles des Sabéens d'Égypte. Ils se

[1] Comparez Jakûbî, *Hist.*, I, ١٤٣. Le titre de l'ouvrage d'Aratus est *Φαινόμενα καὶ διοσημεῖα.* (Note de l'éditeur.)

[2] ارانى. Le *Fihrist*, ٣١٨, 20, a la même leçon. Les *Prairies d'or* (t. III, p. 348) portent اوريايس, *Ouriaïs*, qu'il faut lire اورانيس, *Uranius*. Chwolson, *Ssabier*, I, 800 et suiv., a à tort dérivé ce nom de celui d'Orphée. (Note de l'éditeur.)

On doit remarquer que dans les *Prairies d'or*, les deux *Uranius* sont Hermès et Agathodémon, au lieu que dans le *Livre de l'Avertissement*, ils en sont distincts.

[3] رأس كُمْرِين. Comparez les *Prairies d'or*, I, 199, où on lit *Koumra*, كمرى, et le nom de *Kimariens*, الكيماريون, dans les *Prairies d'or*, II, 112 et IV, 68, ainsi que dans Chwolson, *Ssabier*, II, 374, qui donne des variantes de ce nom. Ibn Abi Oseïbiah a, au lieu de *Koumrîn*, *Kimariïn*, كمريين. (D'après l'éditeur.) Les manuscrits des *Prairies d'or* (t. II, p. 112) fournissent des variantes qui se rapprochent beaucoup du mot *Chaldéens* : كلوانيين, كنياديين.

posèrent l'un à l'autre des questions sur les sciences théologiques, dans des épîtres connues de quiconque s'intéresse aux sciences anciennes. Nous avons énuméré les diverses opinions et sectes qui se formèrent parmi les Païens. On a composé pour ou contre les doctrines pythagoriennes plusieurs ouvrages; le dernier qui ait écrit sur ce sujet est Abou Bekr Mohammed, fils de Zakarya er-Râzi[1], auteur du *Kitâb el-Mansouri* sur la médecine et sur d'autres sciences; l'ouvrage auquel nous faisons allusion est divisé en trois livres et il a paru depuis l'année 310. L'ordre des mondes a été exposé par Platon dans son traité intitulé le *Timée*. C'est un traité sur la métaphysique, en trois livres, adressé à son disciple Timée, qui a été traduit par Yahya, fils du patrique. Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec son *Timée et-tebbi*[2] dans lequel il décrit le monde physique avec ce qu'il renferme, les formes et les couleurs, leurs combinaisons et leurs oppositions et d'autres choses de ce genre; ce dernier traité a été commenté par Galien et interprété par Honéïn, fils d'Ishak, qui avertit qu'il y manquait deux cahiers, le premier et le second, de sorte que sa traduction ne renferme que quatre livres.

Aristote a, lui aussi, exposé l'ordre des mondes dans son ouvrage sur la métaphysique, sous la lettre L et en d'autres passages, comme on le voit dans le commentaire de Thémistius traduit en arabe par Ishak, fils de Honéïn.

Nous avons rappelé dans nos ouvrages antérieurs cette croyance des Chrétiens que le créateur a créé au commen-

[1] Cet auteur est présenté plus haut comme un pythagorien. Son *Kitab el-Mansouri*, dédié au khalife Mansour, est cité par Hadji Khalfa sous le numéro ١٣١٧٨.

[2] طيماوس الطبّى, le *Timée* médical, probablement le *Timée* de Locres dont le nom a été altéré, par suite d'une confusion avec les travaux de Galien sur Platon. Galien avait fait sur le *Timée* quatre commentaires qu'il avait lui-même intitulés : *De iis quæ medice scripta sunt in Platonis Timæo*. Maçoudi applique donc à l'œuvre de Platon le titre du commentaire de Galien; l'ouvrage qu'il dit avoir été traduit par Honéïn est sans doute ce commentaire, et non le dialogue de Platon.

cement les anges qui se tiennent proches de lui, substances purement spirituelles, immortels et raisonnables, pour qu'ils chantassent ses louanges, bien qu'il n'ait pas besoin d'être loué. Le Très-Haut les partagea en neuf chœurs dont chacun est plus élevé en dignité que le précédent. Le nom d'un groupe de ces esprits, dans la langue des Syriens qui est la langue primitive, est *togam;* en grec, il est *togmatos*, et en arabe, *togam*. L'Église, pour les Chrétiens, représente l'église des cieux, et les degrés du sacerdoce correspondent aux neuf chœurs angéliques. La première dignité ecclésiastique est celle de patriarche, elle est suivie par la succession des dignités sacerdotales. Nous avons dit ce que pensaient là-dessus les Sabéens[1]: ils réglaient ces dignités d'après l'ordre des neuf sphères; les Dualistes faisaient de même avant Manès. Nous avons, en énumérant toutes ces sectes, indiqué comment chacune d'elles instituait les divers degrés du sacerdoce à l'imitation des essences supérieures et des corps célestes.

Revenons-en à la série des empereurs. Le vingt-quatrième est Costa (Constant), fils de Constantin, qui régna quinze ans, pendant le khalifat d'Ali, fils d'Abou Talib, et le commencement du règne de Moawiah, fils d'Abou Sofian. Le vingt-cinquième est Héracléonas, fils de Constantin, ou Héraclius le Jeune, que l'on dit être le petit-fils d'Héraclius l'Ancien. Il régna quatre ans et trois mois, pendant le temps du règne de Moawiah. Le vingt-sixième est Constantin (Pogonat), fils de Costa, qui régna treize ans; son règne correspond à la fin de celui de Moawiah, à ceux de Yézid et de Merwân, fils d'el-Hakem, et au commencement du règne d'Abd el-Mélik, fils de Merwân. Le vingt-septième est Justinien surnommé *el-Akhram* (Rinotmète), qui régna neuf ans, pendant le règne d'Abd el-Mélik; après ce temps il fut déposé; on lui fendit les narines et on lui coupa les nerfs qui sont sous la langue pour

[1] Comparez les *Prairies d'or* (t. I, p. 199), et la remarque de Maçoudi d'après laquelle les Chrétiens auraient emprunté leur hiérarchie ecclésiastique aux Sabéens.

le rendre muet. Mais il ne le devint pas; ayant été déporté dans une île, il s'enfuit, se réfugia auprès du roi des Khazars en requérant son assistance et, là, se maria; il ne trouva pas chez ce peuple l'appui qu'il cherchait et il se rendit chez Terfela (Terbelès[1]), roi des Bourdjan (Burgondes).

Le vingt-huitième est Olintos (Léonce), on dit aussi Leontos, qui régna trois ans, pendant le règne d'Abd el-Mélik; las du pouvoir, il feignit d'être incapable de l'exercer, s'enfuit dans un couvent et s'y fit moine. Le vingt-neuvième est Apsimaros, surnommé de Tarsos, qui régna sept ans[2], pendant le règne d'Abd el-Mélik. Justinien el-Akhram, aidé par Terbelès, vint l'attaquer à la tête d'une puissante armée; les combats qu'ils se livrèrent seraient trop longs à raconter ici. Nous en avons fait mention dans le livre « des Annales historiques et des événements dans lesquels ont sombré les nations passées, les races éteintes et les empires disparus ». Justinien devint maître du pouvoir et Apsimaros fut déposé. Cela arriva dans la première année du règne de Wélid, fils d'Abd el-Mélik, et ce fut le second avènement de Justinien qui compte ainsi comme le trentième empereur de Roum. Ce prince remplit l'engagement qu'il avait pris envers le roi des Burgondes Terbelès, de lui payer un tribut annuel s'il recouvrait le trône. Il opprima ses sujets, fit périr beaucoup d'entre eux, mit à mort plusieurs notables et patriques. Ils complotèrent alors contre sa vie et ils le tuèrent. Son second règne avait été de deux ans et demi. Le trente et unième est Philippicus (Tibère), qui régna deux ans et six mois, pendant la fin du règne de Wélid, et qui périt dans la première année du règne de Soléïman, fils d'Abd el-Mélik. Le trente-deuxième est Nestas (Anastase), fils de Philippicus, qui régna

[1] Τερβέλης. Voyez Théophane, p. 572 et suiv. (Note de l'éditeur.)

[2] Les manuscrits portent : 9 ans. L'éditeur a suivi Hamza, p. ٧٧. Le surnom «de Tarse, الطرسوسى» est peut-être une altération du nom de Tibère, طبارس. On se souvient qu'Apsimaros a régné sous le nom de Tibère II Philippicus de 698 à 705.

IMPRIMERIE NATIONALE.

trois mois au milieu de disputes et de troubles et fut ensuite déposé et envoyé en exil.

Le trente-troisième est Théodose, surnommé l'Arménien; son avènement eut lieu dans l'année où fut proclamé Soléïman, fils d'Abd el-Mélik. Soléïman envoya contre lui son frère Maslamah avec ordre d'attaquer Constantinople par terre et par mer, en l'an 97. L'armée des musulmans comptait cent vingt mille hommes, et à la tête de leur flotte se trouvait Omar, fils de Hobéïrah, le Fézarite. Un patrique, Léon, fils de Constantin de Marach, se rapprocha de Maslamah et lui promit de le conseiller dans l'attaque de la ville. Maslamah se reposa sur cette assurance, passa le détroit et assiégea Constantinople. Les habitants lui envoyèrent des députés chargés de lui offrir des sommes considérables pour qu'il se retirât; il ne les accepta point. Alors Léon, usant de ruse envers lui, lui demanda la permission de correspondre en son nom avec les principaux de l'empire et de servir d'intermédiaire entre eux et lui. Il leur écrivit donc, puis il alla les voir et, dans des entretiens qu'il eut avec le patriarche de Constantinople, chef du culte, et les patriques commandants des troupes et gouverneurs des provinces, il les engagea à lui donner à lui-même le pouvoir, afin qu'il pût efficacement travailler à leur salut et écarter Maslamah, auquel Théodose, leur empereur, était incapable de résister. Ils accédèrent à son désir. Étant retourné auprès de Maslamah, il lui annonça que les habitants étaient résolus à se soumettre, mais il le pria de s'écarter un peu et de lever le siège pour leur inspirer confiance. Ainsi fit-il, et Léon revint à Constantinople, prit en mains la direction des affaires, posa la couronne sur sa tête, et ordonna de prendre et de faire rentrer dans Constantinople les subsistances qu'avait réunies Maslamah pour son armée. Quand ces nouvelles parvinrent au chef musulman, il reconnut qu'il avait été joué; il reforma le siège et renouvela ses attaques. Mais les soldats de Maslamah, privés de vivres, furent réduits à une grande détresse. Sur ces

entrefaites, Omar, fils d'Abd el-Azîz, étant devenu khalife, écrivit à Maslamah en l'engageant, avec de vives instances, à se retirer. Celui-ci revint avec beaucoup de peine et après avoir subi de graves dommages. Ces événements eurent lieu l'an 100 de l'hégire. Nous avons raconté cette campagne avec toutes les ruses et les négociations auxquelles elle donna lieu, dans le livre des « diverses sortes de connaissances et de ce qui est arrivé dans les siècles passés ».

Le trente-quatrième est Léon, fils de Constantin (Léon l'Isaurien), qui régna vingt-six ans, pendant la fin du règne de Soléïman, fils d'Abd el-Mélik, et pendant le temps des règnes d'Omar, fils d'Abd el-Azîz, de Yézid, fils d'Abd el-Mélik, et de Hichâm. Il mourut l'année où fut proclamé Wélid, fils de Yézid. Le trente-cinquième est Constantin, fils de Léon (Constantin Copronyme), qui régna vingt et un ans pendant les règnes de Wélid, fils de Yézid, de Yézid, fils de Wélid, de Merwân, fils de Mohammed, d'Abou'l-Abbas Saffah et pendant les dix premières années du khalifat de Mansour. Le trente-sixième est Léon, fils de Constantin (Léon Khazare), qui régna dix-sept ans et quatre mois, pendant les dernières années du règne de Mansour et les cinq premières du règne de Mehdi. Le trente-septième est Irène[1], femme de Léon, fils de Constantin. Son nom signifie paix; elle reçut ensuite le surnom d'Augusta. Son fils Constantin, fils de Léon, fut associé avec elle à l'empire, et tous deux régnèrent ensemble pendant la fin du khalifat de Mehdi, pendant tout le règne de Hâdi et le commencement du khalifat de Réchid. L'impératrice réglait toutes choses sous le nom de son fils; c'est grâce à elle que la paix fut maintenue entre les Grecs et les khalifes el-Mehdi, el-Hâdi et er-Réchid. Mais, lorsque son fils devint grand, il gâta les affaires, et il entra dans la voie de l'injustice et de la tyrannie; il viola le pacte conclu avec Réchid, et la paix fut rompue entre eux. Le khalife

[1] Le texte a : *Rîna*, رينى, les manuscrits : *Zîna*, زينى ou *Zîta*, زيتى. Le nom est encore plus altéré dans les *Prairies d'or* (t. II, p. 337).

marcha contre lui et le défit, et peu s'en fallut qu'il ne l'arrêtât dans sa fuite. Quand l'empereur fut revenu dans sa résidence, sa mère craignit un retour offensif de Réchid. D'ailleurs, la méchanceté de son fils et les vices de son gouvernement étaient devenus évidents à tous ses sujets, qui ne lui ménageaient ni le blâme ni l'injure. L'impératrice, désirant conserver le pouvoir pour elle-même, usa de ruse contre lui. Elle fit chauffer à blanc un miroir, tandis qu'il dormait, puis elle le réveilla en lui présentant le miroir; il ouvrit les yeux soudain, et fut aveuglé. Il avait régné dix-sept ans avec sa mère. Elle exerça ensuite seule l'autorité, pendant cinq ans; c'était pendant le khalifat de Réchid; elle entretint avec lui des rapports pacifiques, et il lui envoya des présents. Nicéphore en prit prétexte pour chercher à la perdre; il trouva assez de partisans pour lui arracher le pouvoir et la faire déposer, en l'année 187. Elle habitait un palais (*Balât*) qu'elle avait bâti à Constantinople et qui porte encore aujourd'hui le nom d'Éleuthère[1]. Elle eut pour logothète Aëtius, qui était un homme de bon conseil, d'autorité et de gouvernement. Le *Balât*, c'est le *Kasr* (le palais). En bas de ce palais était un port fermé d'une chaîne où descendaient les Arabes envoyés pour traiter du rachat des captifs.

Le trente-huitième est Nicéphore, fils de Staurace, qui régna sept ans et trois mois, pendant le règne de Réchid, et qui mourut au commencement du règne d'el-Emin. On dit qu'il était de la famille de Djafnah le Gassanide et descendant d'ancêtres qui avaient embrassé le christianisme; selon une autre tradition il descendait des chrétiens d'Iyâd qui avaient émigré de la Mésopotamie sur le territoire de Roum, sous le khalifat d'Omar, fils de Khattab. Il fit reconnaître comme héritier au trône son fils Staurace. Pareille institution n'avait jamais été faite avant ce temps par les empereurs de Roum. Ses actes portaient en tête les deux noms de Nicéphore et de

[1] Le texte a *el-Ebtârou*, الابتارو. C'est *τὸ παλάτιον τοῦ Ἐλευθερίου*. Voyez Théophane, 723, 739. (Note de l'éditeur.)

Staurace, empereurs de Roum. Les empereurs ses prédécesseurs se rasaient la barbe, comme faisaient aussi les rois de Perse, pour des raisons que nous avons dites dans d'autres ouvrages. Nicéphore rejeta cette coutume, prétextant que c'était porter atteinte à l'œuvre du Créateur. Avant de monter sur le trône il avait la charge de logothète, c'est-à-dire de ministre préposé à la perception de l'impôt [1]. Les empereurs écrivaient en tête de leurs actes : « D'un tel, empereur des Chrétiens ». Nicéphore changea la formule et se contenta d'écrire : « empereur des Roumis ». « Cela est inexact, dit-il, je ne suis pas empereur des Chrétiens, je suis empereur des Roumis, et les princes ne doivent dire que ce qui est juste. » Il défendit à ses sujets d'appeler les Arabes des Sarrasins, nom qui signifiait : esclaves de Sarah, et que les Grecs donnaient aux Arabes par une allusion injurieuse à Hagar, mère d'Ismaël, qui avait été la servante de Sarah. Ce nom est faux, disait-il. Cependant les Grecs appellent encore aujourd'hui les Arabes des Sarrasins [2]. Nicéphore fut tué dans une guerre qu'il fit contre les Burgondes, en l'an 193. Nous avons raconté tous les rapports qu'il eut avec Réchid, ses guerres contre les Burgondes, la manière dont il périt de leurs mains, et d'autres choses qui le concernent dans le livre « des prairies d'or et des mines de pierres précieuses ».

Le trente-neuvième est Staurace, fils de Nicéphore fils de Staurace, qui régna deux mois. Le quarantième est Michel, fils de Georges, le fils d'un oncle de Nicéphore et son beau-frère. Il régna deux ans, pendant le khalifat d'el-Emin, ou

[1] Comparez Ibn Khordadbeh (p. ١١٢, 84). Le logothète, اللغثيط, y est défini comme dans notre livre : le chef du département des finances, صاحب ديوان الخراج.

[2] L'éditeur fait remarquer une affirmation opposée de Sozomène, l. VI, ch. XXXVIII, éd. Hussey, II, 671, d'après laquelle les Ismaélites se seraient eux-mêmes donné ce nom, *ὡς ἀπὸ Σάῤῥας τῆς Ἀβραὰμ γαμετῆς καλουμένους*. Il observe en outre qu'il ne voit pas à quoi correspond *esclave*, عبيد, dans cette étymologie, à moins que la fin du mot *Sarakinous*, ساراقينوس, n'ait été lue *Kténous*, *κτῆνος*.

plus longtemps d'après certains auteurs. Léon, surnommé le Patrique, l'assaillit et se rendit maître du pouvoir; Michel resta en sa puissance sans qu'on sût ce qu'il était devenu; et Léon, après l'avoir affligé de toutes sortes de mauvais traitements, fit courir le bruit qu'il était mort. Le quarante et unième est Léon, surnommé le Patrique (l'Arménien), qui régna sept ans et trois mois, pendant la fin du règne d'el-Emin et le commencement du khalifat d'el-Mamoun. Les partisans de Michel firent échapper ce dernier par ruse; il attaqua Léon à l'improviste, le tua et reprit en mains le pouvoir. On dit aussi qu'il avait été moine pendant le temps que Léon avait dominé dans l'empire. Le quarante-deuxième est Michel, fils de Georges. Son second règne dura neuf ans, pendant le khalifat d'el-Mamoun, ou davantage selon quelques auteurs. Nous avons raconté ce qui concerne ce prince et la façon dont il parvint au trône pour la deuxième fois, dans le livre « des prairies d'or et des mines de pierres précieuses. »

Le quarante-troisième est Théophile, fils de Michel, qui régna quatorze ans, pendant la fin du règne d'el-Mamoun, pendant tout le règne de Moutaçem et le commencement de celui de Watik. C'est lui qui prit la ville de Zibatrah (Sozopétra), aux frontières de Mésopotamie; mais Moutaçem fit une marche victorieuse jusqu'à la ville d'Ammouryah (Amorium) et la prit[1], en l'année 223. Il venait des frontières syriennes; el-Afchîn Khaïdar[2], fils de Kaous d'Osrouchnah, avec ses partisans et Omar, fils d'Obéïd Allah[3] fils de Merwan el-Akta es-Solami, gouverneur de Malatïah, vinrent des frontières de Mésopotamie et rencontrèrent l'empereur Théophile, fils de Michel. Il se livra de grands combats dans les-

[1] Comparez les *Prairies d'or* (t. II, p. 352).

[2] خيذر. Les manuscrits ont *Haidar*, حيدر. Voyez *Moschtabih*, p. ١٨١, note 3. (Note de l'éditeur.)

[3] Les manuscrits ont *Abd Allah*. Comparez Tabari, III, ١٢٣٤ et ١٥٠٩. (Note de l'éditeur.)

quels l'empereur ayant été défait, fut défendu par les Mohammirah[1] et les Khorrémites qui l'accompagnaient; c'étaient des réfugiés de l'Aderbaïdjan et du Djébal qui s'étaient remis à sa discrétion après avoir été vaincus par Ishak, fils d'Ibrahim fils de Moçab le Tahirite; ils étaient là au nombre de plusieurs milliers. Afchîn opéra sa jonction avec Moutaçem, et ils effectuèrent ensemble l'attaque d'Ammouryah. C'est à quoi Hoçéïn, fils d'ed-Dahhak el-Khali el-Bâhili fait allusion dans un long poème composé en l'honneur d'Abou'l-Haçan el-Afchîn[2] :

L'Éternel a affermi la puissance d'Abou Haçan plus solidement que les piliers d'Idam.

Tout éloge est au-dessous de la gloire dont il a comblé les fils de Kaous, rois des non-Arabes.

Il n'a laissé dans el-Badd d'autres habitants que des statues pareilles à celles d'Irem[3].

Il a offert à Théophile le régal d'un coup bien porté qui a brisé ses deux armées ensemble et l'a mis en fuite.

Abou Temmam fait mention du même personnage dans un poème composé à la louange de Moutaçem et en mémoire de la prise d'Ammouryah, et qui débute par ce vers[4] :

Le glaive est un messager plus véridique que les lettres; son tranchant marque la limite entre le sérieux et le plaisant.

Le poète dit dans cette pièce :

Dès que Théophile eut vu la guerre, — dont le nom dérive de celui de la colère[5]. —

[1] Sur les Mohammirah, secte de Khorrémites, voyez Shahrastani.

[2] Ces vers sont cités par Tabari, III, ١٢٥٩.

[3] Ce vers est cité par Ibn Khordadbeh, p. ١٢١, 92. — El-Badd était la résidence de Babek. Voyez ci-dessus p. 127.

[4] Diwan, ٥.

[5] Ce vers et celui qui est cité précédemment renferment des jeux de mots; dans le premier *hadd*, «tranchant», est rapproché de *hadd*, «limite», dans le second *harb*, «guerre», est rapproché de *hareb*, «la colère»

Hoçéïn, fils d'ed-Dahhak, dit encore dans un long poème où il s'adresse à Moutaçem :

Tu n'as pas laissé intacte dans Ancyre la moindre graine; tu as perdu Ammouryah la grande[1].
Si Théophile se plaint qu'on rappelle ces faits, il est juste d'excuser sa plainte.

Et plus loin :

Les fils d'Esaû ont disparu et leurs jours sont finis; le souvenir de tes jours ne se perdra point.
O Seigneur, déjà tu as permis qu'on s'emparât de Bâbek; donne donc aussi à leur Théophile la rétribution qui lui convient.

Nous avons rapporté ces témoignages parce que quelques personnes peu versées dans la science des biographies et des règnes des rois, ont pensé que l'empereur battu par Afchîn et sous lequel Ammouryah avait été conquise était Nicéphore, le contemporain de Réchid. Notre version est plus généralement admise et plus sûre; cet événement est l'un de ceux que tout le monde connaît, car on en parle et on le rappelle souvent. Cependant il n'était pas inutile de citer des témoignages.

Le quarante-quatrième est Michel, fils de Théophile, qui régna vingt-huit ans, pendant la fin du règne de Wâtik et pendant les khalifats de Moutéwekkil, de Mountasir et de Moustaïn. Sa mère, Théodora, administra avec lui l'empire. Mais son fils ayant tenté de la tuer, à cause de certaines fautes qu'il avait à lui reprocher, elle s'enfuit, se réfugia dans un couvent et embrassa la profession religieuse. L'empire fut disputé à ce prince par un habitant d'Ammouryah, descendant d'anciens empereurs et appelé le fils d'Hippocrate. Michel marcha à sa rencontre emmenant avec lui au combat les captifs musulmans qu'il avait tirés de leurs cachots et pourvus

[1] Ce vers est cité par Ibn Khordadbeh, p. ۱۰۱, 74.

de chevaux et d'armes. Il s'empara de la personne du fils d'Hippocrate et il le mutila; il lui fit grâce de la vie parce qu'il n'avait pas porté le manteau de pourpre et la bottine rouge. Michel fut tué par Basile le Slave, aïeul de Constantin, fils de Léon fils de Basile, qui règne sur les Grecs au temps où nous écrivons, c'est-à-dire en l'an 345, el-Mouti étant khalife. Ce meurtre eut lieu l'an 253, sous le khalifat d'el-Moutazz, ou, selon d'autres auteurs, l'an 252.

Le quarante-cinquième est Basile le Slave, qui régna vingt ans, pendant les règnes de Moutazz et de Mouhtadi et au commencement du khalifat de Moutamid. Il est surnommé le Slave, par allusion à sa mère qui appartenait à cette race. Dans le livre « des diverses sortes de connaissances et de ce qui est arrivé dans les siècles passés », nous avons parlé de tout ce qui concerne cet empereur; nous avons dit ses débuts, comment il quitta son pays, la province de Tarâkïah, pour venir à Constantinople gagner son pain et chercher de quoi vivre; combien il avait de force, de courage, d'ambition et de connaissance de tout ce qui regardait les chevaux; de quelle manière il s'attacha à Michel, fils de Théophile, qui lui confia l'administration de ses écuries et le fit monter de degré en degré jusqu'au rang de grand économe[1], c'est-à-dire administrateur de l'empire. On dit que Théophile avait voulu le voir, ayant entendu raconter son histoire. Nous avons aussi fait mention de ces deux femmes dont l'empereur épousa l'une et dont il fit épouser l'autre à Basile, car la loi religieuse lui défendait de les posséder toutes deux; ce qui ne l'empêchait pas de les voir l'une après l'autre. Enfin, nous avons dit dans ce livre, par quelles ruses Basile réussit à tuer Michel et à s'emparer du pouvoir, sans parler de différentes autres choses que nous avons rapportées à son sujet.

Le quarante-sixième empereur est Léon, fils de Basile, qui régna vingt-six ans, pendant la fin du règne de Moutamid,

[1] Ὑπεροικονόμης. Le mot est transcrit *peraknomis*, بِراكنميس.

pendant les règnes de Moutadid et de Mouktafi et le commencement de celui de Mouktadir. On dit qu'il mourut l'an 297. Le quarante-septième est son frère Alexandre, fils de Basile, qui régna un an, ou plus, selon d'autres. On prétend qu'il fut mis à mort à cause de sa méchanceté et de son gouvernement détestable. Le quarante-huitième est Constantin, fils de Léon fils de Basile. Il monta sur le trône étant âgé d'environ six ans, ou de plus selon d'autres, en l'année 301. Romain, patrique de la mer et chef de ses armées, le domina entièrement et exerça l'autorité impériale; mais il promit sur sa vie qu'il ne rechercherait ni n'ambitionnerait la couronne, ni ne prendrait le titre d'empereur, non plus qu'aucun de ses enfants. Il resta fidèle à sa promesse environ deux ans. C'est une partie des privilèges des empereurs de Roum que personne ne se tienne assis en leur présence et qu'eux seuls puissent porter deux pantoufles rouges; le droit avait été concédé à Romain d'être assis en même temps que l'empereur et de porter une pantoufle rouge et une noire. Mais plus tard, il enfreignit les conditions qu'il avait posées : il prit le titre d'empereur, ceignit le diadème, revêtit les vêtements de pourpre, réservés aux empereurs et chaussa les deux pantoufles rouges; il plaça Constantin sous sa tutelle. Romain avait quatre enfants. Il fit de l'un d'eux (le moyen) un eunuque, et le consacra à l'église; son nom était Théophylacte. Lorsque ce fils eut grandi et fut parvenu à l'âge d'homme, il le nomma patriarche. Le patriarche est le souverain de la religion et celui qui en a le gouvernement absolu, de même que l'empereur a le pouvoir du glaive. Théophylacte occupe la chaire patriarcale de Constantinople, encore au temps où nous écrivons. Le titulaire de cette chaire est l'associé de l'empereur; aucun autre que lui ne peut aller de pair avec l'empereur, et il est le seul devant qui ce prince s'incline. Quand l'empereur est assis, il a pour siège un trône d'or et le patriarche en a un de fer. Tout ce qui concerne les dépenses de la guerre, la levée des impôts, la paye des troupes, dépend de l'em-

pereur; mais tout ce qui est relatif aux fondations pieuses et aux biens donnés pour l'entretien des églises, des monastères, des évêques, des moines, en un mot tout ce qui a trait aux affaires de la religion est dans la dépendance du patriarche. Ce pontife a dans chaque province un lieutenant comme l'empereur en a un. Le patriarche ne mange pas de viande[1], n'a pas de commerce avec les femmes, ne porte pas l'épée et ne monte pas à cheval. Quand il a besoin d'une monture, il monte à âne en mettant ses deux pieds du même côté, comme font les femmes.

Les enfants de Romain étaient, en dehors de Théophylacte, Christophe, Étienne et Constantin; tous trois se faisaient appeler empereurs. Romain fit épouser à Constantin, sa fille Hélène, qui portait aussi le titre d'impératrice; elle donna à son époux un fils qui fut appelé Romain; c'est lui qui est actuellement l'héritier présomptif du trône. Christophe mourut, laissant ses deux frères, Étienne et Constantin; et les choses demeurèrent en cet état jusqu'aux environs de l'an 330 de l'hégire. A ce moment, les deux fils de Romain s'entendirent avec Constantin, fils de Léon, pour ôter l'empire à leur père, afin de pouvoir jouir ensemble de l'autorité. Ils l'assaillirent un jour avec une troupe d'hommes, se saisirent de lui, et le reléguèrent dans un monastère qu'il avait bâti dans une île proche de Constantinople[2]. Les deux fils de Romain, après avoir régné environ quarante jours avec Constantin, cherchèrent le moyen de le tuer par surprise et de s'emparer définitivement du pouvoir. Mais l'empereur, averti de leur complot, les prévint; il les invita à dîner avec lui, les fit prendre par des amis qu'il avait réunis en nombre suffisant, puis les exila dans deux îles séparées. L'un des deux, Constantin, parvint à tuer son gardien; il prétendit soumettre à son autorité ses compagnons et les habitants de l'île; mais ils

[1] Cette règle d'abstinence, spéciale aux évêques, est encore, de nos jours, en vigueur en Orient.

[2] L'île de Protée.

le tuèrent; sa tête fut portée à l'empereur Constantin, qui fit paraître du regret de sa mort.

Romain mourut après quatre ans de vie monastique; et Étienne est encore aujourd'hui dans l'île où on l'exila, s'il faut croire les nouvelles que nous ont apportées d'eux, quand nous étions au Caire, des négociants venus de Constantinople par mer et des ambassadeurs envoyés au sultan qui règne en cette ville. Constantin est demeuré paisible possesseur de l'empire pendant le reste du khalifat de Mouktadir, pendant les règnes de Kâhir, de Radi, de Mouttaki, de Moustakfi, et jusqu'au moment actuel du khalifat d'el-Mouti.

Dans le livre « des diverses sortes de connaissances et de ce qui est arrivé dans les anciens âges », nous avons parlé de ceux qui se révoltèrent contre ce prince et lui disputèrent l'empire, avant que Romain se fût rendu maître du pouvoir et emparé du gouvernement. Parmi eux, il faut citer Constantin, fils d'Andronic, surnommé duc[1]. Son père Andronic avait été chercher la protection de Mouktafi, dans le territoire de Tarsous, après avoir rempli sous l'empereur Léon la charge de général en chef; puis il était venu à Bagdad en l'année 294 et avait embrassé l'islamisme entre les mains de Mouktafi. A sa mort, son fils, dont nous parlons, prit en fugitif le chemin du Djébal, de l'Arménie et de l'Aderbaïdjan, groupa autour de lui un nombre considérable de partisans et d'auxiliaires et revint à Constantinople pour disputer l'empire à Constantin, fils de Léon. Peu s'en fallut qu'il ne réussît dans son entreprise; mais, attaqué à l'improviste par les gens de Constantin, il fut tué. Cela se passa l'an 301. Il faut citer aussi Kerkas, frère du domestique Barzos, fils de Focas; Barzos est aujourd'hui l'adversaire d'Abou'l-Haçan Ali, fils d'Abd Allah fils de Hamdan fils de Hamdoun fils d'el-Ha-

[1] *Doukas*, دوقاس; le manuscrit P porte : *Doukados*, دوقادوس. Constantin était appelé Δούξ (dux). Voyez Théophane contin. 381 et suiv. (Note de l'éditeur.)

rit el-Adawi de la famille d'Adi fils d'Ouçamah fils de Malik fils de Bekr fils de Hobéïb fils d'Amr fils de Ganm fils de Taglib [1], gouverneur du cercle d'Émesse, de celui de Kinnesrin, des frontières de Syrie et de Mésopotamie, du Diâr Modar et du Diâr Bekr; maintes fois ces deux généraux se sont livré bataille. Kerkas rechercha l'empire et espéra y parvenir; mais il fut pris et on lui creva les yeux.

Déjà nous avons parlé de tous ces empereurs, écrit leur histoire, raconté les guerres qu'ils firent aux autres nations, énuméré les villes qu'ils ont fondées, les provinces qu'ils ont constituées, les temples qu'ils ont édifiés au temps du paganisme et les églises qu'ils ont élevées depuis leur conversion au christianisme. Nous avons rapporté les faits et événements arrivés sous leurs règnes, leurs actes religieux, les caractères de leurs gouvernements, jusqu'à ce jour; les diverses opinions qui ont cours sur leur nombre et le compte des années de leurs règnes; les guerres qu'ils ont soutenues contre les rois de Perse et les autres nations, avec les rencontres et les combats qui y ont eu lieu, les ruses et stratagèmes qui y ont été employés; les campagnes et les batailles restées fameuses dans les guerres qu'ils soutinrent, sur terre et sur mer, contre les khalifes et les princes musulmans; les négociations et les ambassades, les traités de paix et les rachats de captifs qui suivirent ces guerres; nous avons aussi rapporté les différentes origines que l'on donne aux peuples de Roum, avec tout ce qui a été dit à ce sujet; d'après quelques-uns des savants et des érudits que compte aujourd'hui cet empire, ces peuples descendent de Roumi, fils de Lanti [2] fils de Younan fils de

[1] Il s'agit de Seïf ed-Daulah. Comparez Wüstenfeld, *Gen. Tab.*, C, 33. (Note de l'éditeur.) — La révolte de Seïf ed-Daulah avait commencé en 330, deux ans avant la date des *Prairies d'or* (V, t. VIII, p. 346). Ses expéditions contre les Grecs se placent en 337, 339, 343. (Comparez Abou'l-Faradj, p. ٢٩٢.)

[2] لنطى. Nom qui est probablement la transcription de celui de *Latinus*. Les *Prairies d'or* (t. II, p. 293) ont : *Labt*, لبط. Jâcout, II, ٨٩٢, a : *Buzanti*, بزنطى, avec la variante *Lanti*.

Newih[1] fils de Serdjoun[2] fils de Byzant[3] fils de Taufil fils de Roumi[4] fils d'el-Asfar fils d'Elifaz fils d'Esaü fils d'Isaac fils d'Abraham. Ils auraient ainsi tiré leur nom de celui de leur ancêtre. Selon d'autres, ils descendent de Roum, fils de Semlâhin fils de Houriâ fils d'Alkâ fils d'Esaü fils d'Isaac fils d'Abraham; et il y a encore d'autres opinions. Nous avons parlé de toutes ces choses dans le livre « des Annales historiques et des événements dans lesquels ont sombré les nations passées, les races éteintes et les empires disparus; dans le « livre moyen »;dans la seconde édition du livre « des prairies d'or et des mines de pierres précieuses », édition que nous venons de faire paraître en ce moment même et qui contient deux fois plus de texte que la première; dans le livre « des diverses sortes de connaissances et de ce qui est arrivé dans les siècles passés »; dans le livre « des trésors des sciences » et dans celui qui est intitulé « le mémorial des événements des anciens âges », auquel le présent ouvrage fait suite et sur lequel il est fondé. Dans chacun de ces traités nous avons consigné certaines parties de ces histoires que nous n'avons pas reproduites dans les autres, hors les cas où la répétition s'imposait. Dans ce livre-ci nous ne donnons qu'un résumé très général pour rappeler ce qui a précédé.

En commençant dans ce livre à parler des empereurs de Roum, nous avons dit qu'ils étaient au nombre de 78, tant païens que chrétiens, avant et après l'Islam, et que la somme des années de leurs règnes jusqu'à Constantin, l'empereur actuel, était de neuf cent soixante-six ans et un mois; nous avons aussi donné séparément les sommes des années qu'ont

[1] نويه. Les *Prairies d'or* ont auparavant le nom de Yafet. *Néwi* y est lu Touneh, تونه.

[2] سرجون. Les manuscrits n'ont pas de points. Les *Prairies d'or* portent *Serhoun*, سرحون.

[3] برنطا. Les *Prairies d'or* ont *Barbat*, بربط, et ce nom y est précédé de celui de Roumieh.

[4] رومى. Les *Prairies d'or* ont *Roumen*, رومن.

régné les empereurs païens et les empereurs chrétiens. Après avoir parlé des peuples de Roum, de leurs origines, de leur chronologie et des séries de leurs rois jusqu'à notre temps, nous parlerons des limites de leurs pays et de leurs provinces, en distinguant celles qui aboutissent à la mer et celles qui en sont séparées.

LES PROVINCES DE L'EMPIRE DE ROUM, LEURS LIMITES, LEUR ÉTENDUE; PROVINCES QUI SONT BAIGNÉES PAR LE DÉTROIT OU PAR LES MERS DE ROUM OU DES KHAZARS; ET AUTRES CHOSES SE RAPPORTANT À CE SUJET, BRIÈVEMENT EXPOSÉES POUR RAPPELER L'ATTENTION SUR CE QUE NOUS AVONS TRAITÉ AVEC DÉVELOPPEMENT DANS NOS PRÉCÉDENTS OUVRAGES.

[Pages 176-189.]

La terre de Roum est une terre très étendue dans le sens de la longitude comme dans celui de la latitude, s'enfonçant vers le nord, à égale distance entre l'orient et l'occident, divisée, dès une haute antiquité, en quatorze divisions ou provinces distinctes. Les provinces s'appellent *Bend*[1] dans cet empire, comme elles s'appellent *Djound* en Syrie, où sont le *Djound* de Palestine, celui du Jourdain, celui de Damas, celui d'Emesse et celui de Kinnesrin. Seulement les provinces de l'empire de Roum ont plus d'étendue que les provinces syriennes.

Les Grecs appellent leur pays Armâniâ[2] (Romania); et

[1] Ce mot est le grec *βάνδον*. Désignant en principe l'étendard, le *Vexillum*, il a signifié ensuite la cohorte militaire, puis toutes les troupes en garnison dans une certaine région. Tandis que les thèmes (*θέματα*) ou légions tenaient garnison dans les provinces, les cohortes dont elles étaient composées, ou *banda* étaient distribuées dans les camps et dans les villes (voyez Du Cange, glossaire grec). Le *bend* et le *djound* sont donc deux divisions ayant une origine militaire.

[2] *Armania*, ارمانيا, est pour *Roumania*, رومانيا, comme Armanus, ارمانوس, est pour Romanus, رومانوس. (Note de l'éditeur.)

ils appellent le Cham et l'Irâk, pays qu'occupent aujourd'hui les Musulmans, Souryâ (Syrie). Les Perses ont adopté une dénomination voisine de celle des Grecs; ils appellent l'Irâk, la Mésopotamie et le Cham, Souristân, nom qui dérive de celui des Syriens ou Chaldéens, qu'ils nomment Souryân, tandis qu'ils donnent à leur langue le nom de syriaque. Les Arabes appellent ce peuple, les Nabatéens.

La première province est appelée l'Ofti-Mâti (Optimaton)[1], ce qui signifie l'oreille et l'œil. C'est la province de Natolique (Anatolie)[2], la plus grande des provinces de l'empire. Elle renferme Ammouryah, dont la première dépendance du côté du pays musulman des frontières syriennes est la forteresse d'Héraclée. La première dépendance de la Natolique est un canton connu sous le nom d'Augoustopolis[3], où se tient une fois chaque année le marché des parfums.

[1] Les *Optimates* sont les majordomes, les domestiques, les comtes, *majores domus, domestici, grafiones;* les Ὀπτιμάτοι des auteurs byzantins sont les principaux d'entre les Goths que Stilichon incorpora à la milice impériale après avoir vaincu leur chef Rodogaise, comme le dit Olympiodore dans les *Excerpta apud Photium.* Ces soldats ayant été ensuite répartis entre les provinces de l'empire donnèrent plus spécialement leur nom à cette région de l'Asie qui comprend la Bithynie, et une partie de la Phrygie, et dont les villes principales sont : Nicomédie, Helenopolis, Prénète, Astacus, Parthacus. C'est ce que les historiens byzantins appellent les Thèmes des Optimates, *θέματα τῶν Ὀπτιμάτων.* (D'après Du Cange, glossaires grec et latin.)

Comme l'a remarqué l'éditeur, le nom d'Optimaton est mal appliqué par Maçoudi à l'Anatolie. Kodâma dans *Ibn Khordadbeh* (p. ٢٥٧, 197) place cette province plus au nord, entre la mer, le détroit, l'Opsique et la Paphlagonie. Cet auteur explique *optimaton* comme Maçoudi par «l'oreille et l'œil», *αὐτὶ μάτι.* Ibn Khordadbeh fait de même (p. ١٠٩, 77). Voyez la note de Barbier de Meynard dans son édition d'Ibn Khordadbeh, p. 225, n. 2.

[2] Le nom de *l'Anatolie* est écrit *la Natolie* dans d'anciennes géographies.

[3] *Αὐγουστόπολις.* Le manuscrit P a *Baastoboli,* بعصطوبلى, et le manuscrit L *Baastarboli,* بعصطَرْبلى. Voyez Tomaschek, *Kleinasien,* p. 83 et suiv. (Note de l'éditeur.)

La seconde province est celle de l'Opsique[1], où se trouve la ville de Nicée. Le territoire de cette province commence à Augoustopolis et finit au détroit de Constantinople. Ces deux provinces s'étendent ensemble, depuis la frontière musulmane jusqu'au détroit de Constantinople, sur une longueur de 434 milles.

La troisième province, à gauche de la Natolique, est celle de Tarkasin[2] (Trakesion); c'est la province qui contient Éphèse, la ville des compagnons de la caverne, et la ville de Smyrne. Elle a produit dans l'antiquité un grand nombre de savants, philosophes ou médecins, entre autres Rufus l'Éphésien, auteur de nombreux ouvrages de médecine. Galien le loue en plusieurs passages et blâme Rufus le Hénétien. Cette province est baignée par la mer de Roum et de Syrie.

La quatrième province est celle de Penteliâ (Pamphylie[3]) ou Decapolis, que baigne aussi la mer de Roum. A son extrémité se trouvent le district de Séleucie, la forteresse de Boukyeh et Lamis où se traitent les rachats de captifs entre les Musulmans et les Grecs. De ce point à Tarsos, il y a une distance de trente-cinq milles; c'est une province étroite, exposée aux attaques des Musulmans, par terre comme par mer. Ces deux provinces, ensemble, s'étendent comme les deux précédentes, depuis le pays musulman, sur les bords

[1] Le nom d'*ὀψίκιον* signifie en principe *obsequium, comitatus*. Le nom de *thème de l'Opsique, θέμα Ὀψικίου*, a été donné à la partie de l'Asie ayant Nicée pour métropole et pour villes principales : Koutayé, Dorylée, Médée, Apamée, Myrela, Lampsaque, Cyzique, Abydos, parce que la légion qui avait pour fonction de servir et d'accompagner l'empereur, tenait garnison dans cette contrée. (D'après Du Cange, glossaire grec.)

[2] Kodâma (*loc. cit.*) a *Tarkasys*, الطرقسيس. Le nom de cette province se rapporte à la ville de Tarrhaco, *Ταῤῥάκων*.

[3] Le nom est fort défiguré; il n'est guère douteux qu'il ne s'agisse de la Pamphylie. Cette province renfermait les thèmes des Cibyrræotes et de Séleucie, et Décapolis se trouvait dans le thème de Séleucie. Voyez Constantin, *Themata*, p. 36, et comparez Tomaschek, p. 59, 64. (Note de l'éditeur.)

IMPRIMERIE NATIONALE

de la mer de Roum, jusqu'au détroit de Constantinople, et leur longueur est de 365 milles.

La cinquième province est celle de Kebâdok (Cappadoce), à droite d'Ammouryah. Là se trouvent Kourrah, la forteresse d'Eudoxias[1], celle de Selendo et de Dou'l-Kela, que les Grecs appellent Kubistra[2], Konyeh (Iconium), Wadi Salmoun, Wadi Tamisah. La première dépendance de cette province du côté des frontières syriennes est un magasin souterrain de blé, appelé Madjidah, à environ vingt milles de la forteresse de Loulouah; et sa limite dans l'autre sens est au fleuve Alis (le Halys), nom qui signifie sel. C'est un fleuve dont le cours est renversé, parce qu'il coule du sud au nord, comme le Nil d'Égypte, le Mehran du Sind et le fleuve d'Antioche que l'on nomme l'Oronte. Tous les grands fleuves, à l'exception de ceux-là, dirigent leur cours du nord au sud, parce que le nord est plus haut que le sud et a plus d'eau. Nous avons donné la raison de ces faits dans nos ouvrages déjà cités.

La sixième province est celle de Bokollare (Boukellarion[3]) où se trouve Angora. Le district d'Angora a pour limite le fleuve Alis, qui le sépare de la province de Kebâdok. De

[1] Εὐδοξιάς. Le manuscrit P a بذفسى, et L بدقسى. L'éditeur renvoie à Hiéroclès, 396, et à Constantin, 225.

[2] Κύϐισῖρα. Ibn Khordadbeh (p. ١٠٨, 80) a quelques lignes sur cette localité qu'il appelle aussi *Djosastaroun*, c'est-à-dire «s'approchant des étoiles», en grec *ἐγγὺς ἀσῖέρων*. Théophane, parlant de l'expédition de Réchid en 190 de l'hégire, appelle cette ville Σιδηρόπολις. Comparez Béladhori, p. ١٧٠.

[3] La province des Buccellariens. Le *buccellarius* est le client, *cliens*, *verna*, *buccio*, *parasitus* (de *buccella*, pain), ou le soldat résidant chez un personnage qu'il garde et dont il mange le pain. D'après Constantin Porphyrogénète, *περὶ θεμάτων*, ch. VI, les Buccellarii sont les hommes qui distribuent le pain aux soldats. En particulier, ce sont les Galates et les Maryandins, cantonnés à l'extrémité de l'empire grec et chargés surtout de ce service. De là vient, à cette région, le nom de *Thema Buccellariorum*; c'est la Γαλογραικία, ἡ τῶν βουκελαρίων χώρα, le βουκελλάριον des auteurs byzantins. (Voyez Du Cange, glossaire latin.)

l'autre côté, la province de Bokollare est limitée par la mer des Khazars ou mer Mayotis. Ces deux provinces ensemble vont du pays musulman à la mer des Khazars. Leur longueur est de 445 milles. Aucune autre province grecque n'est plus étendue que celle de Bokollare ni plus peuplée.

La septième province est celle d'Optimaton[1], qui renferme la place de Nicomédie. C'est une province aussi longue que large, comprise entre celles de Bokollare et de l'Opsique; elle se termine au détroit de Constantinople, en un point appelé jusqu'aujourd'hui Acropoli, où le détroit est large d'un mille. Nous avons déjà fait mention de ce lieu, dans cet ouvrage, en racontant le règne de Constantin, fils d'Hélène, et la fondation de Constantinople, et en décrivant le détroit de cette ville et les six passages qui y sont pratiqués.

La huitième province est celle d'Arméniakon[2], à droite de celle de Bokollare, qui renferme la place d'Amasia. A une extrémité de cette province se trouve le district de Kharchanah et elle est limitée d'autre part par la mer Mayotis, qui est le plus souvent confondue avec la mer des Khazars, bien qu'elle en soit seulement voisine. Cette dernière est la mer qui baigne les territoires des peuples non-arabes, comme ceux de Bâb el-Abwâb, de Moukan, du Djîl, du Deïlem, d'Abaskoun, port de Djourdjân et d'el-Houmm port d'Amol, la capitale du Tabaristan. Nous avons dit ces choses dans ce livre, quand nous avons parlé des mers, de leur disposition et des grands fleuves qui s'y jettent.

La neuvième province est celle de Félagounïah (Paphlagonie), à droite de celle d'Arméniakon; à son extrémité se trouve le district de Colonia. Ces neuf provinces sont situées en deçà du détroit, par rapport aux frontières de

[1] Ce mot, transcrit dans ce passage d'une autre manière que précédemment, est ici à sa véritable place. Il était écrit plus haut ; الافتى ماق. Il est écrit en cet endroit : الافطماط. Comparez Ibn Khordadbeh (p. ٢٥٧, 197), où ce nom est transcrit : الابطباط.

[2] Ἀρμενιακόν, province des Arméniaques. Voyez Constantin (*loc. cit.*).

Syrie et de Mésopotamie et aux autres parties du territoire musulman. Les cinq qui restent à énumérer sont au delà du détroit [1], du même côté que Constantinople. Ce sont : La province de Tâblâ (Tâfrâ) [2], dont fait partie Constantinople, limitée à l'est par le détroit qui va de la mer des Khazars à la mer de Syrie, au sud par la mer de Syrie, à l'Ouest par une muraille qui va de la mer de Syrie à la mer des Khazars, que l'on appelle *makron tikhos* (μακρόν τεῖχος), c'est-à-dire longue muraille, et dont la longueur est de quatre jours de marche. L'intervalle qui la sépare de Constantinople, et qui est de deux journées de marche, est rempli par les domaines de l'empereur et des patriques et par des pâturages pour les bestiaux. La province de Tarâkiah (Thrace). La province de Macédoine. La province de Bélobounisah (Péloponèse), nom qui signifie l'Archipel ou, selon d'autres, les pays nombreux. Elle est à l'ouest de Constantinople et renferme les villes de Chalcidique [3], de Méthone, de Corinthe et d'Athènes. Cette dernière est la patrie d'Aristote, fils de Nicomaque et de Théophraste. On y voit la maison d'Aristote [4] qui est restée jusqu'à nos jours un lieu connu et vénéré. La province de Salonique, dont Léon, page de Zorafah [5], conquit par mer la capitale en 290, sous le khalifat de Mouktafi. Salonique est une grande ville bâtie avant Constantinople, fondée par Alexandre le Grand, fils de Philippe. La plus grande partie de ces cinq provinces est occupée par les Bulgares et par des hordes de Turcs nomades [6], appelés les Velendri, du

[1] Kodâma (*loc. cit.*) n'a pas réparti ainsi les provinces; il n'en compte que trois en Europe, ayant ajouté, en Asie, celles de Kharschana et de la Khâldia.

[2] Voyez notre note ci-dessus.

[3] Le mot est fort mal transcrit. Le manuscrit P a : *Harkidïeh*, حرقيذيه; L : *kharfiditah*, خرفيدته. L'éditeur a lu : *kharkidïeh*, خرقيذية.

[4] Maçoudi a pris le Lycée pour la maison natale d'Aristote.

[5] Ce Léon est appelé *Lawi*, لاوى, dans les *Prairies d'or* (tome I, p. 282).

[6] *Nomades*. Le manuscrit L omet ce mot.

nom de la ville de Velendre, à l'extrémité des frontières grecques, du côté de l'Orient, et comprenant les Bedjnak (Patchinèques), les Yadjni, les Bedjgird (Bachkird), les Nokoberda (Longobardi[1]); ces Turcs y sont entrés après l'an 320[2] et s'y sont établis, interceptant la route de Constantinople à Rome qui est longue de quarante journées, dévastant la plupart des lieux habités et s'avançant dans leurs incursions jusqu'à Constantinople. Aujourd'hui on ne peut plus se rendre de Constantinople à Rome que par mer. La route de terre entre les deux villes traverse, du côté de Constantinople seulement, des pays cultivés sur une étendue de plusieurs journées. Dans le livre « des diverses sortes de connaissances et de ce qui est arrivé dans les siècles passés », nous avons dit les causes qui ont amené le déplacement de l'Orient à l'Occident de ces quatre races turques, les guerres qui eurent lieu entre elles et les Gouzz, les Khourlakh et les Kaïmak, sur les bords du lac de Djourdjân, les déprédations qu'elles commirent et les raisons de leur établissement dans ces contrées. Le lac de Djourdjân est celui qui reçoit les eaux du fleuve Djeïhoun et du fleuve de Châch, de Fergânah et du pays de Farâb; ce lac porte les gros navires qui font le transit entre le pays de Kharezm, le pays de Châch et d'autres pays, comme nous l'avons dit plus haut dans ce livre. Il n'y a pas dans la partie habitée de la terre de lac plus étendu, car la traversée en est d'un mois à peu près dans les deux sens, selon l'évaluation la plus modérée, comme nous l'avons déjà dit. L'eau de ce lac est douce. Celui qui vient après lui

[1] Comparez, au sujet de ces différents noms, les *Prairies d'or* (t. I, p. 262, et t. II, p. 59 et suiv.). Le manuscrit L du *Livre de l'avertissement* donne pour *Velendri* la variante *Velîdrïeh*, وليدرية. Mais les *Prairies d'or* (II, 59 et 60) ont quatre fois le nom de *Velendar*, ولندر.

[2] Les manuscrits P et L ont 310, IA a 322. Les *Prairies d'or* (t. II, p. 59) portent 320. Cette date concorde avec celle des invasions des Hongrois qui arrivèrent pour la première fois devant Constantinople en l'an 934 (323 de l'hégire); ils furent éloignés par des présents. (*Essai de Chronographie byzantine*, par E. de Muralt.)

pour l'étendue est le lac de Marziboun[1], dans l'empire de Roum.

Le maître de Rome dépendait de celui de Constantinople, reconnaissait son autorité et la représentait. Il ne portait pas de diadème et ne se donnait pas le titre d'empereur. Ces usages, établis longtemps avant l'Islam, furent observés jusqu'en l'an 340 de l'hégire environ. A ce moment, celui qui détenait l'autorité à Rome, s'étant senti puissant et soutenu par une armée nombreuse, prit le diadème, les vêtements de pourpre, les sandales rouges et les autres insignes par lesquels se distinguait l'empereur de Roum, en même temps que le titre d'empereur. Quand la nouvelle en parvint à Constantin, fils de Léon, qui règne aujourd'hui sur les Grecs, il envoya contre lui des troupes qui revinrent après avoir été défaites et mises en fuite. Il dut alors écrire à l'empereur de Rome et se contenter d'en obtenir la paix. Avant cette lutte ils s'étaient unis par une alliance. L'empereur de Rome avait donné sa fille en mariage à Romain, fils de Constantin, et la lui avait envoyée avec les présents les plus magnifiques et les plus considérables qui aient été jamais faits à une fille de roi[2]. Elle mourut auprès de son époux.

Toutes les autres branches des Francs, les Djélâlakah (Galiciens[3]), les Djâskas[4], les Wachkanas (Basques ou Gascons), les Armanidjas (Germains), la plupart des tribus slaves, les Bulgares, ainsi que d'autres peuples, suivent la religion chrétienne et reconnaissent l'autorité de celui qui gouverne à Rome. Rome est la capitale de l'empire des Francs,

[1] Comparez les *Prairies d'or* (t. I, p. 214).

[2] Il s'agit de la fille de Hugon, roi des Lombards, qui épousa Romain, fils de Constantin, en prenant le nom d'Eudoxie, en septembre 944 (333 de l'hégire).

[3] Comparez les *Prairies d'or* (t. I, p. 360, 363).

[4] Les Djâskas tirent leur nom de la ville de Jâca. V. de Goeje, *Descriptio al-Magribi*, p. 112 et suiv. Comparez Jakoubi, *Bibl. géogr.*, t. VII, p. ٣٥٥.

tant dans l'antiquité que de nos jours. Aristote le dit dans une lettre à Alexandre où il exhorte ce prince à aller combattre Dara, fils de Dara, roi de Perse. Il lui dit : « Tu as appris à connaître, ô prince, les signes de la victoire aussitôt que tu es entré chez les Francs; ceux de leurs chefs qui étaient aux limites de leur pays ont, à ton approche, livré les frontières, et ils se sont réfugiés dans leur capitale, Rome. »

Les territoires habités par les Romains et par les Grecs étaient voisins, comme les Nabatéens, habitants de l'Irak, l'étaient des Perses, habitants du Fars, de l'Ahwâz et de plusieurs parties du Djébâl, telles que les Mâhât. C'est ce que nous avons rappelé dans ce livre, au chapitre où nous avons parlé des sept nations, depuis le temps qui a précédé la dispersion des races et la formation des peuples jusqu'à l'époque où les Romains, ayant conquis la Grèce, ont étendu à tout leur empire le nom de Roum, de même que firent les Perses lorsqu'ils eurent détruit l'empire des Nabatéens, si ce n'est que dans ce dernier cas, les deux peuples conservèrent leurs généalogies et gardèrent distinctes leurs branches.

Dans l'histoire des Grecs insérée dans notre livre « des diverses sortes de connaissances et de ce qui est arrivé dans les siècles passés », nous avons déjà remarqué que les neuf provinces grecques qui confinent aujourd'hui au territoire musulman, avec le pays qui s'étend à quelques journées au delà du détroit, constituaient l'empire des anciens Grecs, tandis que toutes les terres et les mers qui s'étendent à partir de cette limite jusqu'au delà de Rome et du pays des Francs, soit une longueur d'environ cinq cents parasanges dont le terme est l'Océan extérieur et le pays d'Espagne, formaient l'empire romain. Nous avons aussi parlé de tout ce qui concerne ces provinces, de leurs dimensions, de celles que baigne la mer et de celles qui en sont séparées, des forteresses importantes, des ports, des lacs, des fleuves, des grottes et des sources chaudes qu'elles renferment, de celles où les Musulmans ont porté leurs armes jusqu'au jour où nous écrivons,

de l'origine des différents noms qu'on leur donne et des avis émis à ce sujet, de leurs gouverneurs et de la hiérarchie de ceux qui les administrent, des lieux où ils résident et de leurs titres, des armées grecques, des peuples contre lesquels elles ont combattu sur terre et sur mer, des pays qu'elles ont repris après la conquête musulmane, comme Malatïah, Samosate, Hisn-Mansour, Kalat-Ibrik[1]. Cette dernière place était la ville des Pauliciens qu'ont habitée plusieurs patriques célèbres, tels que Karbéas[2], affranchi de la famille de Tahir, fils d'el-Hoçéïn, Khrysokheir[3] et d'autres. Citons encore la ville de Saïhân, d'où sortent les sources du fleuve Saïhân, fleuve d'Adanah, aux frontières de la Syrie, sans compter d'autres lieux des frontières de la Mésopotamie, jusqu'au pays de Kalikala et aux contrées avoisinantes au nord et au sud, telles que l'Arménie.

Nous avons parlé aussi des places fortes qui furent reconstruites après avoir été ruinées par les Musulmans dans les premiers temps de l'Islam, du côté des frontières de Syrie, puis des pays qui furent envahis par les Bulgares, les Turcs Bedjnak et les Velendri, aux extrémités de l'empire de Roum, de la muraille que les Grecs appellent *Makron tikhos*, ce qui signifie, comme nous l'avons déjà dit, longue muraille, et qui sert de barrière entre le pays des Bourdjan et les cinq provinces situées au delà de Constantinople. Cette muraille, bâtie dans une antiquité reculée entre deux hautes montagnes, s'étend au-dessous du grand fleuve appelé Danube par les Slaves, fleuve dont la largeur est d'environ trois milles, d'après ce qui a été dit plus haut, et sur les rives duquel

[1] Comparez les *Prairies d'or* (t. VIII, p. 74), Jâcout a Ibrouk. C'est la ville moderne d'Arabkir. V. Guy le Strange, *J. of the R. As. Soc.*, 1895, p. 740. — Les Pauliciens, البيالقة. Sur la transcription de leur nom, voir la note de l'éditeur, p. ١٥١.

[2] Καρβέας. Voyez Constant. 31, Theoph. contin. 166, 176. Les *Prairies d'or* (*loc. cit.*) ont Karnéas, قرنياس. (Note de l'éditeur.)

[3] Χρυσόχειρ. Constant. 31, Theoph. contin. 266. (Note de l'éditeur.) Le nom n'a pas été lu par l'éditeur des *Prairies d'or*.

habitent de nombreuses tribus slaves et bulgares et d'autres peuplades qui demeurent fort avant vers le Nord.

Nous avons rapporté l'opinion de ceux qui confondent le Danube avec le Djeïhoun ou fleuve de Balkh, ce dont, d'ailleurs, nous avons fait mention dans ce livre en parlant des principaux fleuves du monde et des mers dans lesquelles ils se jettent. Le livre « des diverses sortes de connaissances » renferme encore d'autres renseignements sur les Grecs et sur leur pays. Dans le présent ouvrage nous ne donnons que la substance de la science pour réveiller le souvenir de nos œuvres antérieures et rappeler l'attention du lecteur sur nos précédents écrits. Dans ces livres, nous avons, en outre, parlé des autres empires et des autres peuples, des lieux qu'ils ont habités, des biographies et des gouvernements de leurs rois, de leurs guerres et de leurs religions, tant des peuples de l'Orient que de ceux de l'Occident, du Nord ou du Sud, tels que les Indiens, les Chinois, les Turcs, les Khazars, les Allains, les peuples qui habitent le mont Caucase, comme les Lakz (Lasgues), ceux qui demeurent dans le voisinage de Bab el-Abwab et non loin de ce mont, comme les Allains, les Sérîr, les Khazars, les Djorzan (Géorgiens), les Abkhaz, les Sénarïah, les Kachek (Circassiens)[1], les Kasakïah, etc., puis les Avares, les Bourdjan, les Russes, les Bulgares, les Francs, les Slaves, et enfin les diverses peuplades noires. Nous avons indiqué les lieux habités par ces diverses races, les différences qui les séparaient dans la manière de se loger et de bâtir, et dans le langage. Nous avons traité avec développement de l'Égypte et d'Alexandrie, des rois de l'Égypte et de son Nil, des royaumes kouchites baignés par ce fleuve. Les Kouchites sont les descendants de Cham, fils de Noé. Nous avons aussi raconté l'histoire des Chaldéens qui sont les mêmes que les Syriens que l'on appelle Nabatéens, et celle des Israélites et de leurs prophètes, de leurs rois, de

[1] Voyez, sur plusieurs de ces noms, les *Prairies d'or* (t. II, p. 3).

leurs chefs et de leurs juges. Nous avons fait mention des vingt-quatre livres admis communément par les Juifs et par les Chrétiens, appelés par les Juifs les Livres qui embrassent tout et par les Chrétiens les Livres de la Sourah[1]. L'ancienne Sourah en renferme douze petits et douze grands. On les appelle aussi les Livres des Prophètes. La Torah en forme cinq parties. Les Chrétiens ne lisent jamais dans leurs églises que la première partie de la Torah, traitant de la création. Nous avons dit encore beaucoup d'autres choses avant et après celles-là. Il est aussi question dans nos livres des races arabes anéanties, comme celle d'Ad et d'Abil, fils d'Ous fils d'Aram fils de Sem fils de Noé, celle de Témoud et de Djadis, fils d'Abir fils d'Aram fils de Sem, celle d'Amalek et de Tasem fils de Laoud fils d'Aram fils de Sem fils de Noé, celle de Wabar, fils d'Amim fils de Laoud fils d'Aram fils de Sem fils de Noé, celle de Djorhom, fils de Kahtan fils d'Abir fils de Chalikh fils d'Arfakhchad fils de Sem, celle d'Abd, fils de Dakham fils d'Abs fils de Herem fils d'Abir fils d'Aram fils de Sem, etc. Nous avons parlé de la dispersion de ces races à partir de l'Irak, lors de la confusion des langues, de l'histoire de la tour et des poëmes ayant trait à ces faits. Nous avons raconté l'histoire des autres races arabes, de Maadd et de Kahtan, donné leur généalogie, parlé de leurs rois, ainsi que des rois himyarites, *tobba* et autres, indiqué les différentes opinions sur le nombre de ces rois. Certaines personnes pensent qu'il y eut 70 *tobba*, et elles s'appuient sur ce vers d'Abd er-Rahman, fils de Hassan fils de Tabit ou de Noman fils de Béchir, tous deux Ansarites :

A notre race appartiennent les 70 tobba des Bénou Kahtan, à qui payaient tribut les Adjémi.

D'autres personnes admettent un chiffre plus grand ou

[1] Le mot *Soura*, الصُّورَة, correspond au mot *Testament*. Voyez l'éditeur dans le *Glossaire*, et comparez le *Glossaire* de Tabari.

moindre. Nous avons dit pourquoi on donnait à ces rois le titre de tobba, ce dont il y a plusieurs explications. D'après quelques savants, ce titre ne s'applique qu'à ceux de ces rois qui ont réuni sous leur obéissance l'Yémen et le Hadramaut[1]. D'autres croient que ce titre a été donné à leurs rois par comparaison avec l'ombrage sous lequel on s'abrite, le mot tobba voulant dire ombre, d'après son étymologie ; les bons rois sont, en effet, pour leurs sujets comme un ombrage, un asile et un lieu de refuge. Cette opinion s'appuie sur un vers de Léïla el-Djohanïah ou bien Souda el-Djohanïah :

Il va à la recherche de l'eau avec de petites troupes d'exploration
comme l'oiseau Katâ y va quand l'ombre (toubba) se lève.

On donne d'autres étymologies de ce mot. Nous avons dit quels sont ceux de ces rois qui marchèrent à travers les pays et les royaumes, et nous avons parlé de leurs testaments, de leurs pactes, de leurs sentences, des incursions qu'ils firent depuis le temps de Himyar, le même qu'el-Arandjadj, appelé aussi Zéïd, fils de Saba, qui est Abd Chems, jusqu'à la cessation de leur puissance et la ruine de leur royaume que conquirent les Abyssins; nous avons rappelé les diverses évaluations des années de leurs règnes, tant les plus fortes que les plus faibles. La moindre somme pour le compte de ces années est celle que donne, entre autres, Mohammed, fils de Mouça el-Kharezmi, dans sa table astronomique, à savoir 1938 ans. Nous avons dit quels personnages furent investis au-dessous de ces princes de l'autorité royale; tels ceux que l'on nomme les *Kaïl*, les *Dou*, les *Mataminah*, les *Abâhilah*, etc. On dit aussi que les *Dou* n'étaient pas des princes subordonnés mais que ce titre était porté par les rois, par exemple Dou'l-Adar, Dou'l-Manar, Dou Yezen, Dou Roaïn, Dou Nowas, Dou Kela, Dou Asbah, etc. Nous avons cité les Yéménites que les Grecs établirent rois en Syrie, des races de Tanoukh, de Dedjaïm, de

[1] Comparez les *Prairies d'or* (t. III, p. 225).

Salîkh, fils de Holwan fils d'Amran fils d'el-Haf fils de Kodâah, et de Gassân, afin d'avoir en eux un rempart contre les Arabes Bédouins. Le premier de ces princes fut Djafnah, fils d'Amr Mozaïkïa fils d'Amir Mâ es-Samâ fils d'Haritah fils d'Imrou'l-Kaïs fils de Talabah fils de Mazin fils d'el-Azd, et le dernier, Djabalah, fils d'el-Aïham fils de Djabalah fils d'el-Harit fils de Hadjar fils de Noman fils d'el-Harit fils d'el-Aïham fils d'el-Harit fils de Djabalah fils d'el-Harit fils de Talabah fils d'Amr fils de Djafnah, qui alla rejoindre les Grecs après la conquête de la Syrie.

De même nous avons parlé des rois établis à Hira de l'Irak par les Perses, c'est-à-dire les Noman et les Moundir de la tribu de Nasr, fils de Lakhm et de la descendance d'Amr, fils d'Adi fils de Nasr fils de Rébîah fils d'Amr fils d'el-Harit fils de Sououd fils de Malik fils de Ganm fils de Nomarah fils de Lakhm, dont le nom est Malik, fils d'Adi fils d'el-Harit fils de Mourrah fils d'Odad fils de Zéïd fils de Kehlan, afin de servir de rempart à la Perse contre les Arabes Bédouins des contrées voisines. Le dernier de ces princes est Noman, fils de Moundir, qui fut tué par Kesra Eberwiz. Après lui, Iyas, fils de Kabiçah le Tayite et d'autres régnèrent à Hira jusqu'à l'avènement de l'Islam. Le nombre des rois de Hira, Bénou Nasr, Ibadites, Gassanides, Témimites, Kindites, Perses et autres, est de vingt et quelques rois qui régnèrent cinq cent vingt-deux ans et quelques mois.

Amr, fils d'Adi, est le personnage auquel il est fait allusion dans le proverbe : « Amr est trop grand pour porter un collier[1] »; il était fils de la sœur de Djadimah el-Abrach que fit périr Zabba, fille d'Amr, fils de Darib. Djadimah était l'homme aux deux familiers dont parle le proverbe; Moutammim, fils de Nowaïrah el-Yarbouyi, dit d'eux dans une élégie sur la mort de son frère Malik, fils de Nowaïrah[2] :

[1] Comparez Freytag, *Proverbes*, II, 319, et les *Prairies d'or* (t. III, p. 189).

[2] Ces vers sont également cités dans les *Prairies d'or* (t. III, p. 188).

Nous étions depuis longtemps aussi unis que les deux familiers de Djadimah et l'on disait : ils ne se sépareront jamais.

Mais quand nous fûmes détachés l'un de l'autre, il me semblait que Mâlik et moi, après une si longue intimité, nous n'avions jamais passé une nuit ensemble.

Nous avons encore cité les princes de la famille de Kindah qui ont régné sur Maadd et d'autres tribus, dont le premier est Moawiah, fils de Taour fils de Moratti, de Kindah, et le dernier Houdjr, fils d'el-Harit fils d'Amr, père d'Imrou'l-Kaïs, fils de Houdjr, qui fut tué par les fils d'Asad, fils de Khozeïmah. Nos livres contiennent ensuite l'histoire des descendants de Nizar, fils de Maadd fils d'Adnan fils d'Odd fils d'Odad fils d'el-Homaïça fils de Teïman fils de Nabat fils d'Ismaël fils d'Abraham : Rébîah et Modar, les deux purs rejetons de la race d'Ismaël, fils d'Abraham; puis l'histoire d'Iyad et d'Anmar, avec les diverses opinions des généalogistes yéménites sur leur origine. Les uns disent qu'ils descendent de Nizar et ceux-là s'appuient, pour rattacher Iyad à Nizar, sur le vers d'Abou Dawoud Djarïah, fils d'el-Heddjâdj l'Iyadite :

Je pense à ces jeunes gens si beaux, descendants d'Iyad, fils de Nizar fils de Maadd,

et sur cet autre vers de Koméït, fils de Zéïd el-Asadi :

Iyad fait remonter sa généalogie à Maadd, dussent ceux qui le nient en sentir du dégoût.

Ils marchaient en tête de Nizar et ils portaient gravement son étendard.

Par contre, les généalogistes yéménites disent qu'Iyad est fils d'Ohazah fils de Sad fils de Himyar. Les généalogistes qui font descendre Anmar de Nizar s'appuient aussi sur un distique de Koméït :

Anmar, quand même on y rechignerait, descend de Maadd en ligne paternelle et en ligne maternelle.

Il a sa langue, qu'il tient de son père comme marque distinctive; c'est celle des nobles cavaliers pareils aux chevaux qui ont la tache blanche au front et au boulet.

Mais les généalogistes yéménites disent qu'Anmar est fils d'Irach fils de Gaut, le même qu'el-Azd, fils de Nabt fils de Malik fils de Zéïd fils de Kehlan, et qu'il eut sept enfants mâles dont cinq s'appelèrent Badjilah, dont un autre fut nommé Khatam et dont le dernier prit le nom d'el-Azd. Nous avons expliqué pourquoi ces tribus et d'autres rameaux de la famille de Maadd quittèrent le Hedjaz. Nous avons rapporté ce que disent les généalogistes kahtanites des branches de leur tribu qui s'en séparèrent pour entrer dans celle de Maadd et s'y firent une généalogie, et ce que disent réciproquement les généalogistes de Maadd sur les rameaux détachés de leur tribu qui s'introduisirent dans celle de Kahtan; nous avons dit comment les Kahtanites acceptèrent l'autorité des rois au lieu que les Maaddites la repoussèrent toujours jusqu'au temps de l'Islam, et pourquoi les Kahtanites se donnèrent à eux-mêmes et aux races arabes qui les avaient précédés le nom d'Arabes Aribah, au lieu qu'ils désignèrent les tribus de Maadd par le nom d'Arabes Moutéarribah. Il est encore bien des histoires, des biographies et des récits de toutes sortes qui se trouvent consignés dans nos livres, expliqués et développés.

Après avoir parlé des Grecs et de leurs rois, de leur soumission à la domination romaine et de leur assimilation aux Romains, des empereurs de Roum, païens et chrétiens, avant et après l'apparition de l'Islam, jusqu'à l'année 345 où nous sommes, nous allons rapporter les rachats et les traités qui furent conclus entre les Grecs et les Arabes, sous les règnes des Abbasides; il n'y a pas eu au temps des Omeyades de rachat important et connu dont nous puissions faire mention; mais des captifs furent rachetés par petits groupes sur les rivages de Syrie, en Égypte et à Alexandrie, à Malatïah et

sur d'autres points des frontières de Mésopotamie, constituées sous la domination des Omeyades, tandis que les frontières syriennes datent de celle des Abbasides[1].

LES RACHATS DE CAPTIFS CONCLUS ENTRE LES MUSULMANS ET LES GRECS[2].

[Pages 189-196.]

Le premier rachat fut celui d'Abou Solaïm[3]. C'est le premier qui eut lieu sous la dynastie des Abbasides. Il fut conclu sous le khalifat de Réchid, à Lamis[4], ville située sur le rivage de la mer de Roum à environ trente-cinq milles de Tarse, en l'an 189. L'empereur régnant de Roum était Nicéphore, fils de Staurace. On y racheta, à ce qu'il semble, tous les Musulmans, hommes et femmes, qui étaient captifs dans la terre de Roum, et le traité fut signé par Kaçim, fils de Réchid, au nom de son père. Le khalife était alors campé à Mardj Dabek, dans le pays de Kinnesrin, dans la province d'Alep. Un poète a dit à ce propos[5] :

O troupe guerrière campée à Mardj Dâbek.
Je voudrais moi-même prendre part à l'expédition si on me plaçait près d'un ami à ma convenance.

Celui qui présida à ce marché fut Abou Solaïm Faradj,

[1] On sait qu'on désigne par ces mots : frontières de Syrie, frontières de Mésopotamie, les places fortes des frontières où tenaient garnison des troupes tirées respectivement de ces deux provinces.

[2] Cet article a été traduit entièrement par S. de Sacy (*Les Prairies d'or*, t. IX, p. 356 à 362). Comparez aussi Makrîzî (t. II, p. ١٩١ et suiv.) qui l'a inséré dans ses œuvres.

[3] Comparez Béladhori, ١٩٨, et Tabari, III, ٧٠٩ et suiv. (Note de l'éditeur.)

[4] Λάμος, *Lamus*, ville située sur le fleuve de ce nom. C'est aussi le canton qui entoure la ville. Comparez S. de Sacy (*loc. cit.* et sa note).

[5] S. de Sacy a omis de traduire ces vers ainsi que ceux qui suivent.

serviteur de Réchid, qui avait été préposé à la reconstruction de Tarse, en l'an 171 de l'hégire; il était assisté de Salem el-Barallousi, le Berbère, affranchi des fils d'Abbas, et ils avaient avec eux trente mille hommes soldés; les habitants des frontières, des villes et d'ailleurs, vinrent à ce marché au nombre d'environ 500,000, si ce n'est plus, vêtus, montés et armés avec tout le luxe possible; ils remplirent les champs et la montagne, la vaste plaine ne pouvant les contenir. Les Grecs y amenèrent leurs vaisseaux de guerre splendidement ornés, avec tous les captifs Musulmans. Le nombre de ceux qui furent rachetés, du côté des Musulmans, en douze jours, est de 3,700; les uns disent plus et d'autres moins. La foule fut à Lamis à peu près quarante jours, en comptant le temps qui s'écoula avant et après les rachats. En parlant des rachats conclus dans la suite nous donnerons seulement le nombre des jours pendant lesquels eut lieu l'opération du rachat, mais non pas le compte du temps plus ou moins long que la foule passa à Lamis. Dans un long poème à la louange de Réchid, Merwan, fils d'Abou Hafsah, a dit en faisant allusion à ce premier rachat[1] :

Par toi ont été délivrés les captifs pour qui on avait construit des cachots où nul ami ne les visitait,
Au temps où les Musulmans désespéraient de leur délivrance et disaient : les prisons des infidèles seront leurs tombeaux.

Le second rachat fut celui de Tabit, conclu encore sous le khalifat de Réchid, à Lamis en l'an 192, Nicéphore, fils de Staurace, régnant encore chez les Grecs. Il fut présidé par Tabit, fils de Nasr fils de Malik el-Khozaï, commandant des frontières syriennes. Il y eut un concours de plusieurs centaines de mille personnes[2], et les Musulmans y rachetèrent

[1] Comparez Tabari, III, ٧٠٧, et Makrîzî, *loc. cit.* (Note de l'éditeur.)

[2] Le manuscrit P porte : مابين الوف; le manuscrit L : مابين المسرف. S. de Sacy avait lu : deux cent mille. L'éditeur restitue : مئين الوف, des

en sept jours un peu plus de deux mille cinq cents captifs des deux sexes.

Le troisième rachat[1] fut celui de Khakan, sous le khalifat de Wâtik. Il se fit à Lamis, en moharrem de l'année 231, Michel, fils de Théophile, étant empereur de Roum. Il fut présidé par un eunuque turc nommé Khakan, et le nombre des captifs musulmans qui y furent rachetés dans l'espace de dix jours est de 4,362, tant hommes que femmes, ou, suivant d'autres, de 4,047, selon qu'on le lit dans les *Koutoub es-Sawaïf* (Livres des expéditions d'été), ou de moins encore, d'après quelques autres. A ce rachat se trouvèrent les habitants de Sozopétra. On y vit aussi Moslim, fils d'Abou Moslim el-Djarmi[2], homme qui connaissait parfaitement les frontières, les Grecs et leur pays, et qui a composé des ouvrages où il traite de leur histoire, de leurs rois, de leurs grands officiers, de leur pays, des routes qui y conduisent ou qui y passent, des temps de l'année propres à y porter la guerre, des peuplades qui en sont limitrophes, telles que les Bourdjan, les Avares, les Bulgares, les Slaves, les Khazars, etc. Khakan était assisté dans cette opération par un homme surnommé Abou Ramlah[3] qui avait commission, de la part du Kadi'l-Koudat Ahmed, fils d'Abou Douâd[4], d'examiner les captifs avant qu'on les rachetât. Ceux qui professaient la création du Coran et qui niaient la vision de Dieu étaient rachetés et bien traités; ceux qui rejetaient ces opinions étaient laissés captifs dans le pays des Grecs. Beaucoup de captifs aimèrent mieux retourner dans le pays des Chrétiens

centaines de mille. On trouverait d'autres exemples d'une semblable hyperbole. Voyez dans Nöldeke, *Delectus*, p. 76, l. 8.

[1] Comparez Tabari, III, ۱۳۳۹. (Note de l'éditeur.)

[2] C'est d'après cet auteur qu'Ibn Khordadbeh parle des provinces de l'empire grec (p. ۱۰۵, 77). Son nom a été mal lu par S. de Sacy.

[3] Le vrai nom de ce personnage est Yahya fils d'Adam el-Karkhi. Voyez Tabari, III, ۱۳۵۳. (Note de l'éditeur.)

[4] ابو دؤاد. Les manuscrits ont ابو داود.

IMPRIMERIE NATIONALE.

que d'accepter ces conditions. Moslim refusa de s'y soumettre et cela lui attira beaucoup de vexations et de mauvais traitements dont il fut à la fin délivré.

Le quatrième rachat est celui de Chounéïf[1], conclu sous le khalifat de Moutéwekkil, à Lâmis, en chewwal de l'année 241, Michel fils de Théophile étant empereur de Roum. L'eunuque Chounéïf, affranchi de Moutéwekkil, présida ce rachat assisté du kadi Djafar, fils d'Abd el-Wahid el-Hachémi el-Korachi et d'Ali fils de Yahya l'Arménien, commandant des frontières de la Syrie. L'opération dura sept jours et le nombre des captifs musulmans qui furent rachetés est de 2,200 hommes[2] ou, selon d'autres, de 2,000 hommes et 100 femmes. Les Grecs avaient aussi amené cent et quelques Chrétiens, habitants des pays musulmans, qu'ils avaient faits prisonniers. On les échangea contre des barbares, le rachat ne pouvant avoir lieu légalement pour des Chrétiens.

Le cinquième rachat est celui de Nasr fils d'el-Azhar et d'Ali fils de Yahya[3], conclu également sous le khalifat de Moutéwekkil à Lâmis, au commencement de safar de l'année 246, Michel fils de Théophile régnant encore sur les Grecs. Il fut présidé par Ali fils de Yahya l'Arménien, commandant des frontières syriennes, et Nasr fils d'el-Azhar le Tayite appartenant au parti de la maison d'Abbas. Nasr avait été envoyé par le khalife à l'empereur pour traiter de ce rachat en son nom. L'opération dura sept jours et le nombre des Musulmans qui y furent rachetés fut de 2,367 captifs des deux sexes. Quelques auteurs qui ont vécu jusqu'à nos jours et qui ont écrit sur les événements historiques, les biographies et la chronologie, parlent d'un rachat[4] qui a dû avoir lieu au

[1] Comparez Tabari, III, p. ١٤٢٩ et suiv. (Note de l'éditeur.)

[2] Il n'y a dans les manuscrits que : 200 hommes. L'éditeur a ajouté le mot deux mille, et cette correction est très vraisemblable à cause de la variante fournie par Maçoudi. Tabari a : 785 hommes et 125 femmes.

[3] Comparez Tabari, III, ١٤٤٩. (Note de l'éditeur.)

[4] Entre autres, Makrîzî, qui compte ce rachat comme le sixième.

temps de Moutazz et de Basile, empereur de Roum, sous la présidence de l'eunuque Chafi, en l'an 253.

Le sixième rachat est celui d'Ibn Tougan, conclu à Lâmis sous le khalifat de Moutadid[1], en chaban de l'an 283, l'empereur de Roum étant Léon fils de Basile et père de Constantin fils de Léon, qui règne aujourd'hui sur les Grecs. Ahmed fils de Tougan, commandant des provinces frontières de la Syrie et d'Antioche, présida ce rachat au nom d'Abou'l-Djéïch Khomarawéïh, fils d'Ahmed fils de Touloun, souverain d'Égypte, des provinces de Syrie, du Diar Modar et d'autres contrées. La trêve, pour ce rachat, avait été conclue du vivant d'Abou'l-Djéïch, en l'année 282; Abou'l-Djéïch ayant été tué à Damas en dou'l-kadeh de cette année, le rachat eut lieu sous son fils Djéïch, fils de Khomarawéïh. On racheta en dix jours 2,495 Musulmans des deux sexes ou 3,000 hommes, selon d'autres.

Le septième rachat est celui de Roustem, appelé rachat de la perfidie[2], conclu à Lâmis en dou'l-kadeh de l'an 292, sous le khalifat de Mouktafi et sous le règne de l'empereur Léon, fils de Basile, comme précédemment. Il fut présidé par Roustem fils de Bardou el-Fergani, commandant des frontières de Syrie, et il dura quatre jours pendant lesquels 1,155 Musulmans des deux sexes furent rachetés. Mais les Grecs, manquant à leurs engagements, se retirèrent avec le reste des captifs musulmans.

Le huitième rachat, fait par le même Roustem et appelé rachat complémentaire[3], fut conclu aussi sous le khalifat de Mouktafi et le règne de Léon, en chewwal de l'an 295. Il fut présidé par Roustem fils de Bardou, et on y racheta 2,842 Musulmans des deux sexes.

Le neuvième rachat est celui de Mounis, conclu sous le

[1] Comparez Tabari, III, ٢١٥٣ et suiv. (Note de l'éditeur.)

[2] Comparez Tabari, III, ٢٢٥٤, et les *Prairies d'or*, t. VIII, p. 224. (Note de l'éditeur.)

[3] Comparez Tabari, III, ٢٢٨٠. (Note de l'éditeur.)

khalifat de Mouktadir, à Lâmis au mois de rebî el-akher de l'an 305; les Grecs avaient pour empereurs Romain, et Constantin fils de Léon, aujourd'hui régnant, mais qui n'était alors qu'un enfant sous la tutelle de Romain. Ce rachat fut fait par l'eunuque Mounis et l'eunuque Bichr el-Afchini, commandant des provinces frontières de la Syrie et d'Antioche, avec l'aide et par l'intermédiaire d'Abou-Oméïr Adi fils d'Ahmed fils d'Abd el-Baki et-Temimi d'Adanah. On y racheta en huit jours 3,336 captifs musulmans, hommes et femmes.

Le dixième rachat est celui de Mouflih, conclu sous les mêmes princes en redjeb de l'année 313. Il fut présidé par l'eunuque noir Mouflih el-Mouktadiri et par Bochra, qui commandait comme lieutenant de Toml l'eunuque, dit ed-Dolafi[1], les provinces frontières de la Syrie. Ce rachat dura dix-neuf jours et le nombre des captifs des deux sexes qui y furent rachetés est de 3,983[2].

Le onzième rachat est celui d'Ibn Warka conclu à Lâmis sous le khalifat de Radi, pendant la fin de dou'l-kadeh et le commencement de dou'l-hidjeh de l'année 326, Constantin et Romain régnant encore sur les Grecs. Ibn Warka ech-Cheïbani y présida au nom du vizir Fadl, fils de Djafar fils de Forat, assisté de Bochra et-Tomli commandant des frontières syriennes. On y racheta, dans l'espace de seize jours, plus de 6,300 captifs musulmans, hommes et femmes. Il resta entre les mains des Grecs 800 Musulmans qui furent remmenés. Mais ceux-ci furent ensuite rachetés à différentes reprises sur les bords de la rivière Podandoun[3], la trêve qui avait été conclue pour le rachat ayant été, à cet effet, prolongée de six mois.

Le douzième rachat est celui d'Ibn Hamdan, conclu sous

[1] الدُّلَفي. Ce nom doit être rétabli dans les *Prairies d'or* (t. II, p. 17), où cet eunuque est appelé *ez-Zulfi*, الزلفي.

[2] Ce nombre est de 3933 d'après Makrîzî.

[3] Voyez la note de S. de Sacy.

le khalifat de Mouti, à Lâmis au mois de rébi el-ewwel de l'année 335, Constantin étant empereur des Grecs. Il fut fait par Nasr et-Tomli, commandant des frontières de Syrie, au nom d'Abou'l-Haçan Ali fils d'Abd Allah fils de Hamdan (Séïf ed-Daulah), souverain des provinces d'Émesse et de Kinnesrin, du Diar Modar, du Diar Bekr, des provinces frontières de la Syrie et de la Mésopotamie. On y racheta 2482 captifs musulmans, de l'un et l'autre sexe. Les Musulmans restèrent débiteurs envers les Grecs, à cause du grand nombre des captifs, du prix de 230 d'entre eux; mais Abou'l-Haçan acquitta cette somme.

Ce rachat avait d'abord été entrepris par l'émir el-Ikhchid Mohammed fils de Togodj qui possédait l'Égypte, la Syrie et les frontières syriennes. Abou Oméïr Adi fils d'Ahmed fils d'Abd el-Baki d'Adanah, l'homme le plus considérable de la frontière[1], lui avait été député et était venu le trouver à Damas en dou'l-hiddjeh de l'année 334. Nous y étions alors. Il était accompagné de Jean Antypathos Patrikos Mystikos, moine envoyé en ambassade par l'empereur pour traiter de ce rachat. Ce personnage avait du jugement et une grande connaissance de l'histoire des rois de l'ancienne Grèce et de Roum, et de celle des philosophes qui furent leurs contemporains; il n'ignorait d'ailleurs pas leurs systèmes. Ikhchîd était alors grièvement malade. Il mourut le vendredi huitième jour de dou'l-hiddjeh de cette année. Aussitôt Abou'l-Misk Kafour el-Ikhchidi se mit en marche avec l'armée pour retourner en Égypte. Il conduisit avec lui Abou Oméïr et le Mystikos, jusqu'en Palestine et il leur solda 30,000 dinars pour ce rachat. Ils allèrent à Tyr où ils s'embarquèrent pour Tarse. Au moment où ils y arrivaient, Nasr et-Tomli, émir des frontières syriennes,

[1] Voyez sur ce cheikh, dans les *Prairies d'or*, t. II, p. 454, une note de M. J. Derenbourg, en confirmant une autre de S. de Sacy. Cette dernière, reproduite dans les *Prairies d'or*, t. IX, p. 375, identifie Abd-el-Baki avec le *Ἀβαλβάκης ὁ γέρων* des historiens byzantins.

était entré en correspondance avec Abou'l-Haçan fils de Hamdan et avait fait faire la prière pour lui dans les chaires de ces provinces. Ce prince s'occupa avec ardeur de la conclusion du rachat que l'on appela, à cause de cela, le rachat d'Ibn Hamdan.

Ce rachat est le dernier qui fut conclu entre les Musulmans et les Grecs jusqu'au jour où nous écrivons cette histoire. On cite encore quelques autres rachats; mais ils ne nous semblent pas certains; ils sont peu connus et il en est rarement fait mention. Tels sont : un rachat qui fut fait sous le règne de Mehdi par un nommé Nakkâch d'Antioche, un rachat fait au temps de Réchid, en chewwal de l'année 181, par Iyad fils de Sinan émir des frontières syriennes; un rachat fait par Tabit fils de Nasr au temps du khalife Emin en dou'l-kadeh de l'année 194; un autre fait par le même Tabit sous le khalifat de Mamoun en dou'l-kadeh de l'année 201; un rachat en l'an 247 sous le khalifat de Moutéwekkil, fait par Mohammed fils d'Ali; enfin un rachat fait au mois de Ramadan de l'an 258, sous le khalifat de Moutadid par Chafi et Mohammed fils d'Ali[1]. Les seuls rachats qui soient certains et célèbres sont ceux que nous avons énumérés. Nous en avons parlé plus longuement dans notre traité « des diverses sortes de connaissances et de ce qui a eu lieu dans les siècles passés » et dans notre traité du « Mémorial des événements des anciens âges », en citant les personnages qui y furent présents, en expliquant la manière dont ils furent conduits, en nommant ceux qui servirent de négociateurs et d'intermédiaires entre les Musulmans et les Grecs. Nous avons rapporté aussi les conditions auxquelles ces opérations furent conclues, les sommes qui y furent dépensées, les trèves qu'elles nécessitèrent, puis les guerres sur terre et sur mer que se firent les Musulmans et les Grecs tant en été qu'en hiver et au printemps, les com-

[1] Makrîzi ajoute un rachat de l'an 342.

bats célèbres que livrèrent les Grecs aux Burgondes, aux Bulgares, aux Turcs, etc., et beaucoup d'autres choses. Nous parlerons maintenant de la chronologie du monde, des prophètes et des rois, et de ce qui s'y rapporte.

LA CHRONOLOGIE DES NATIONS, DES PROPHÈTES ET DES ROIS. ENSEMBLE DE LA CHRONOLOGIE DU MONDE DEPUIS ADAM JUSQU'À NOTRE PROPHÈTE, ET AUTRES CHOSES SE RAPPORTANT À CE SUJET.

[Pages 196-213.]

Il n'est point de peuple ancien ou moderne, tant parmi ceux qui suivent la loi que parmi les infidèles, qui n'ait une chronologie à laquelle il ne revienne dans la plupart des circonstances de sa vie. Il la transmet du passé à l'avenir, de ceux qui meurent à ceux qui survivent. Il y garde par ce moyen le souvenir des événements capitaux, des faits importants et de tout ce qui fut dans les temps passés, dans les siècles révolus. Si toutes ces choses n'étaient pas consignées et fixées dans des annales, la connaissance de l'antiquité nous serait interdite, tout souvenir s'effacerait et les origines seraient ignorées. C'est pourquoi Alexandre ordonna aux sujets de son empire de garder par écrit l'histoire de son règne et celle de sa vie [1], afin de ne pas laisser perdre le souvenir des faits glorieux qui le concernaient, ni des actes dignes de louanges accomplis dans sa carrière, et afin que l'on n'ignorât pas quels ennemis il avait combattus, quels rois tués, quelles contrées envahies, quels royaumes unis sous son sceptre. Il savait combien ont de paresse la plupart des hommes lorsqu'il leur faut transcrire des histoires, rédiger des biographies et des annales, et comme le désir d'être

[1] Ici commence dans le ms. P une grande lacune qui va jusqu'à la page 280.

tranquilles et d'alléger leur peine les détourne de ce soin. Ardéchir, fils de Babek, l'imita : après qu'il eût fait périr les rois des Satrapies, concentré toutes leurs affaires entre ses mains et imposé son autorité à tous leurs sujets, il fit écrire sa vie, son testament, l'histoire de son règne et de ses campagnes; seulement il supprima l'histoire de la période antérieure, feignant qu'elle était perdue, pour arrêter le souvenir des hommes sur son temps et sur sa propre vie. Les annales de l'empire furent ainsi tenues avec un grand soin jusqu'à Yezdedjerd, fils de Chehriar, le dernier roi.

Les nations anciennes, les générations éteintes, les puissances disparues dataient les faits importants, les événements principaux, les avènements de rois qui arrivaient parmi elles. Les nations qui reconnaissaient le fait du déluge, le prenaient pour point de départ de leur chronologie. Ensuite elles datèrent, en général, les événements de la confusion des langues dans le pays de Babylone. Les Mages qui niaient le déluge universel firent partir leur ère de Keyoumart Kilchah, dont le nom signifie roi d'argile, et qui, chez eux, correspond à Adam [père des hommes, origine du genre humain[1]]. C'est à ce personnage que les Perses font remonter leurs généalogies, comme nous l'avons dit plus haut dans ce livre, d'une manière succincte, à la fin de l'histoire des rois de Perse, et dans d'autres de nos ouvrages, avec toutes les explications que cette question comporte. Plus tard les Mages reportèrent l'origine de leur ère au meurtre du roi Darius et au triomphe d'Alexandre le Grand; puis ils la prirent de l'avènement d'Ardéchir, fils de Babek, comme souverain de tout l'empire, après qu'il eût dominé tous les rois des Satrapies; enfin ils la placèrent à l'avènement de Yezdedjerd, fils de Chehriar, fils de Kesra Eberwiz, fils de Hormuz, fils de Khosraw Anouchirwan, fils du roi Kobad, qui est resté le dernier de leurs rois. C'est de cette ère qu'ils

[1] Mots ajoutés par l'éditeur, d'après p. 123, l. 3.

se servent aujourd'hui; sa première année commença un mardi[1].

Les anciens, Grecs, Romains, Nabatéens ou Syriens, comptaient les temps à partir de certains rois de l'antiquité ou de certains événements remarquables. Ils employèrent ensuite l'ère d'Alexandre fils de Philippe, ère sur laquelle est établie leur chronologie encore de nos jours. Cependant ils ne s'accordent pas sur le point de départ de cette ère. Les uns la font partir du commencement du règne d'Alexandre; d'autres en placent l'origine au commencement de la septième année de son règne, au temps où il marcha de la Macédoine vers l'Occident et les contrées habitées par les Francs; d'autres encore, au temps où il soumit à sa domination le climat de Babylone par le meurtre de Darius, fils de Darius, et d'autres à sa mort.

Depuis Adam jusqu'au règne d'Alexandre, il s'est écoulé 5,181 ans; d'autres disent 5,259 ans. Entre le déluge et son avènement, il y a 2,925 ans. De Faleg, fils d'Abir, à la même date, il y a 2,394 ans; d'Abraham à la même date, 1,853 ans; de l'exode des Israélites de l'Égypte, 1,346 ans; du règne de David, 740 ans; de la captivité des Israélites sous Bokht-Nassar, 263 ans. Quelques-uns pensent que depuis l'origine du règne de Bokht-Nassar jusqu'à la défaite de Darius par Alexandre, il s'est écoulé 429 ans et 356 jours. Pour d'autres, cet intervalle est de 289 ans. D'Alexandre au crucifiement de Jésus, selon les Chrétiens, il y a un intervalle de 342 ans, et d'Alexandre jusqu'aujourd'hui, où Abou'l-Haçan Ali, fils d'el-Hoçéïn el-Maçoudi, écrit ce livre, c'est-à-dire jusqu'à l'an 345 de l'hégire, il y a un intervalle de 1,268 ans.

Les Coptes, en Égypte, avaient une ère partant de la première année du règne de Bokht-Nassar, et commençant

[1] Le 16 juin 632. (Nöldeke, *Gesch. der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden*, p. 434.)

un mercredi. Ptolémée en a fait mention dans le livre de l'*Almageste*. Leur chronologie part, dans sa table, de la première année de Philippe, père d'Alexandre, et la première année commence un dimanche. Entre l'ère de Philippe et l'ère d'Alexandre, il y a une différence de 12 ans 10 mois et 20 jours. Plus tard, les Coptes comptèrent le temps à partir de l'empereur Dioclétien, empereur copte[1], à cause de la gloire de son règne, et jusqu'à nos jours leur chronologie est restée établie sur cette base.

Entre l'ère de Bokht-Nassar et l'ère de Yezdedjerd, la différence est de 1,379 années persanes et 3 mois. Entre l'ère de Philippe et l'ère de Yezdedjerd, la différence est de 955 ans et 3 mois. Entre l'ère d'Alexandre et celle de Yezdedjerd, elle est de 942 années romaines et 250 jours. Entre l'ère de l'hégire et la même ère, elle est en jours de 3,624 jours.

La première de ces ères est celle de Bokht-Nassar. Viennent ensuite : celle de Philippe, l'hégire et l'ère de Yezdedjerd.

Ces indications sont conformes à ce que dit Mohammed, fils de Katir el-Fergani, dans le *Livre des trente chapitres*, où il critique certains résultats fournis par l'*Almageste* de Ptolémée[2], ainsi qu'à l'opinion d'autres auteurs de tables astronomiques et de canons, tels que el-Fézari[3], Yahya fils d'Abou-

[1] L'ère copte ou ère des Martyrs part de l'avènement au trône de Dioclétien, en 284.

[2] Voyez sur ces astronomes le *Fihrist*. — Abou'l-Faradj (éd. Salhani, p. ٢٣٦) cite Ahmed, fils de Kathir el-Fergani (Ahmed est une erreur pour Mohammed) parmi les astronomes du temps d'el-Mamoun, et dit qu'il composa une introduction à la science des sphères, où il réunit les résultats du livre de Ptolémée يحتوى على جوامع كتاب بطلميوس; il ne dit pas comme notre texte, qu'il les critiqua. Le *Kitâb tawarikh el-houkama* (*Bibl. nat.*, 2112, f° 119), cite de cet auteur le livre des chapitres كتاب الفصول, sans doute identique au traité dont parle Maçoudi. — Comparez *Præfatio ad* Ibn Rosteh, éd. de Goeje, p. VI.

[3] Hadji Khalfa, au n° 6931 (t. III, p. 556), indique une *table d'Ibrahim*, زيج ابراهيم, ayant pour auteur Ibrahîm, fils de Habib el-Fézari; il en est question, dit-il, dans le *tawarikh el-houkama*.

Mansour[1], el-Kharizmi[2], Habach[3], Macha'llah[4], Mohammed fils de Khaled el-Merwarroudi[5], Abou Machar Djafar fils de Mohammed el-Balkhi[6], Ibn el-Furrakhan et-Tabari, el-Haçan fils d'el-Khasîb, Mohammed, fils de Djabir el-Bettani[7],

[1] Yahya fils d'Abou Mansour el-Mounaddjim el-Mamouni, est l'un des savants de l'entourage de Mamoun qui organisèrent les observatoires d'el-Chemmaçiah à Bagdad, et du mont Kasïoun à Damas, vers l'an 215. Il mourut dans le pays de Roum; on lui doit une *table d'observations*, كتاب الزيج الممتحن. (D'après le *Kitâb tawarikh el-houkama*, f° 146 v°.)

[2] El-Kharizmi ou Khowarizmi, الخوارزمي, est sans doute le célèbre Mohammed fils de Mouça, l'auteur de l'algèbre. Abou'l-Faradj dit (p. ٢٣٧) que sa table astronomique appelée le Sindhind, était très employée.

[3] Habach el-Merwazi, dont le vrai nom est Ahmed fils d'Abd-Allah, vivait à Bagdad au temps de Mamoun et de Moutaçem. Il fit trois tables: la première, d'après le système du Sindhind; la seconde, dite *table d'observations*, زيج الممتحن, qui est la plus employée; il la composa avec le secours de l'expérience, et il y consigna tous les mouvements des étoiles que l'observation avait fait connaître en son temps; la troisième dite *la petite* ou *table d'Ilchah*. Il vécut près de cent ans. On lui doit encore la table de Damas, كتاب الزيج الدمشقي, et la table de Mamoun, كتاب الزيج المأموني. (D'après le *Kitâb tawarikh el-houkama*, fol. 75 v°.)

[4] Machallah était juif. Il parut avec éclat à la cour de Mansour et à celle de Mamoun. Abou'l-Faradj le cite avec grand éloge, p. ٢٣٧.

[5] Il faut probablement lire : Omar fils de Mohammed. Le nom complet de ce savant est Omar fils de Mohammed fils de Khaled fils d'Abd el-Mélik de Merw er-Roud. Il composa, dit le *Kitâb tawarikh el-houkama* (fol. 103 v°), une table abrégée d'après celle de son aïeul Khaled fils d'Abd el-Mélik, en se servant des observations faites sous Mamoun, ainsi que des tables de Sanad fils d'Ali, de Yahya fils d'Abou Mansour et d'Abbas fils de Saïd el-Djaouhari.

[6] Abou Machar, est un astronome et astrologue fameux. Il fut le familier d'el-Mouwaffak, frère du khalife Moutamid. Abou'l-Faradj (p. ٢٥٩) dit qu'il vécut plus de cent ans, et mourut à Waçit. Il était adonné à la boisson.

[7] Mohammed fils de Djabir fils de Sinan Abou Abd Allah el-Harrani el-Bettani (Albategnius), observa de l'an 264 à l'an 306. Sa table est fort belle. Il commenta les *quatre livres* de Ptolémée, et correspondit avec Djafar, fils de Mouktafi. Étant venu à Bagdad avec une députation des habitants de Rakkah pour demander réparation au khalife de dommages qu'ils avaient soufferts, il mourut en chemin, au retour, l'an 317.

en-Naïrizi[1] et d'autres appartenant à différentes époques.

Les Israélites dataient les faits de la mort d'Israël, qui est Jacob, fils d'Isaac, fils d'Abraham; plus tard ils les datèrent de leur sortie d'Égypte sous Moïse. Israël, père des tribus, était entré en Égypte avec ses descendants au nombre de soixante-dix personnes, lorsqu'ils étaient venus y chercher Joseph. Les Israélites séjournèrent en Égypte jusqu'à ce que Moïse les en fit sortir pour les conduire dans le désert, soit l'espace de 217 ans, pendant lequel régnèrent plusieurs rois d'Égypte; ils furent dénombrés par Moïse et Aaron dans le désert. Ceux d'entre eux qui étaient capables de porter les armes et de combattre, âgés de vingt ans et plus, en en exceptant la tribu de Lévy, étaient au nombre de 603,555 hommes. On dénombra aussi la tribu de Lévy, fils de Jacob, bisaïeul de Moïse, et l'on trouva que ses membres, depuis les enfants d'un mois, étaient au nombre de 22,273. Tous les Israélites ensemble, d'après ce que nous avons compté, étaient 625,828[2].

Moïse et Aaron et leur sœur Miryam moururent dans le désert, la même année, après y avoir passé quatre ans. Ils étaient tous trois enfants de la même mère, qui s'appelait Amâhiah[3]. Miryam mourut la première, le 6 de Nisân, à l'âge de 127 ans. Aaron mourut le premier jour d'Ab; il fut enterré dans la montagne de Hor, qui est l'une des quatre montagnes saintes que nous avons citées plus haut.

(*Kitâb tawarikh el-houkama*, fol. 117.) Hadji Khalfa (cite t. III, p. 569) les tables d'el-Bettani, en les louant d'après le *tarif el-omem*, تعريف الامم. Ailleurs (p. 564, n° 6946) il parle de la collection d'el-Bettani intitulée : « Les trente chapitres », *si fasl*, dans laquelle se trouvent ses *tables sabéennes*. Ce sont, dit Ali fils d'Ahmed en-Nesewi, les plus exactes des tables astronomiques; mais leur emploi pour les Persans est difficile, parce qu'elles sont fondées sur l'usage des ères musulmane et grecque.

[1] Ce nom a été restitué par l'éditeur, les manuscrits portant الرنرى. En-Naïrizi, astronome et géomètre, vécut sous le khalifat d'el-Moutadid.

[2] Le texte porte 3 au lieu du dernier 8.

[3] اماحيه; comparez Tabari, I, ۴۴۳ et note *k*. (Note de l'éditeur.)

Il était âgé de 123 ans. Moïse mourut le 7 d'Adar, dans la terre de Moab; il fut enterré dans la vallée de la terre de Moab. Il avait 120 ans. Après lui, l'autorité passa à Josué, fils de Noun. Ce chef eut à combattre les rois de Syrie et d'autres rois, et il conquit la plus grande partie du pays. Après six ans de gouvernement, il mourut, âgé de 120 ans. Son successeur fut Finkhas[1] (Phinéhas) fils d'Éléazar fils d'Aaron; il n'était pas prêtre. Les Israélites rappellent qu'il est le prophète appelé par les Musulmans el-Khidr[2], et les Perses prétendent qu'el-Khidr est l'un des sept fils de Menouchehr, comme nous l'avons dit plus haut dans ce livre. Les docteurs orthodoxes et autres, comme les Bténiens, disent de nos jours sur ce personnage beaucoup de choses qu'il serait trop long de rapporter.

Entre Abraham et la sortie des Israélites de l'Égypte, il s'est passé 567 ans, et depuis le déluge jusqu'à l'exode 3,835 ans.

Dans la suite, les Israélites comptèrent le temps à partir de la ruine de Jérusalem, qui est appelée la maison sainte, par Bokht-Nassar, et du transport de ses habitants captifs à Babylone. Depuis le commencement du règne de Bokht-Nassar jusqu'à la réduction des Israélites en captivité, on compte 31 ans et 34 jours; depuis le règne de David jusqu'au même terme, 477 ans; depuis l'exode, 1,083 ans; depuis Abraham, 1,590 ans; depuis Fâleg, fils d'Abir, 2,131 ans; depuis le déluge, 2,662 ans; enfin, depuis Adam jusqu'à ce terme de la captivité, 4,918 ans. Les Israélites demeurèrent à Babylone l'espace de 70 ans, jusqu'au temps où Bahman

[1] فينخاس. Les *Prairies d'or* (t. I[er], p. 101) portent فنحاس. — Voyez sur ce personnage les *Nombres*, xxv, 7, 10-13. Phinéhas fut grand-prêtre après Éléazar. Il reçut de Jéhovah la promesse que le sacerdoce serait maintenu dans sa famille. Sa mémoire resta chère aux Juifs; ils le comparent à Élie. (V. *Dictionary of the Bible*, par William Smith.)

[2] El-Khidr est plus souvent confondu, ou du moins associé, avec le prophète Élie.

fils d'Isbendiad fils de Keïbischtasb fils de Keïlohrasp, les renvoya à Jérusalem et repeupla la ville. Les Israélites et beaucoup d'autres appellent ce roi Kouroch (Cyrus). Nous passons sous silence d'autres faits relatifs à ce peuple.

Les Chrétiens comptent le temps à partir de la naissance du Messie, et au moyen des divers événements de sa vie.

Les Indiens, les Chinois et les autres peuples qui, avec eux, professent l'éternité et la perpétuité du monde, qui nient l'universalité du déluge et les traditions relatives à la confusion des langues, établissent leurs chronologies sur les règnes de leurs anciens rois et sur les événements remarquables arrivés en leur temps. Nous n'avons pas l'intention de parler de leurs histoires dans ce livre; nous les avons exposées dans nos ouvrages antérieurs. Dans le haut pays de l'Inde et à l'Orient se trouve le temple appelé maison de l'or, où sont gardées les annales des Indiens depuis la première apparition du Bouddha parmi eux, ce qui fait un laps de temps de 12,000 multiplié par 36,000 ans[1]. C'est dans ce temple qu'entra le roi Alexandre, fils de Philippe, après qu'il eut fait périr le roi de ce peuple, Porus[2]. Il en écrivit la description à Aristote, et celle de toutes les merveilles qu'il y avait vues. Aristote lui répondit par l'épître connue sous le nom d'*épître de la maison d'or* et qui commence par ces

[1] Le texte porte 12,000 ans multipliés par 33,000 ans. Il convient de lire 36,000 comme plus loin. Le mot عام, *ans*, est ici une fois de trop, et cette faute ne permet pas de discerner si Maçoudi fait allusion à 12,000 Bouddhas paraissant tous les 36,000 ans ou à 36,000 Bouddhas paraissant tous les 12,000 ans. D'ailleurs, il est vraisemblable que Maçoudi a ici en vue quelque théorie brahmanique plutôt que bouddhique. Il faut rapprocher ce passage de celui des *Prairies d'or* (t. Ier, p. 152), où il parle d'un cycle de la vie du monde, dit *Hazarwan*, mesuré par 12,000 fois 36,000 ans. Cette période, identique à la nôtre, est bien brahmanique. (Voyez le *Lotus de la bonne loi*, par Burnouf, p. 324 et suiv.)

[2] La tradition n'est pas qu'Alexandre fit périr Porus, mais au contraire qu'il lui rendit son royaume et que Porus lui resta fidèle. (Quinte-Curce, livre IX, chap. IX.)

mots : « A Alexandre, roi des rois des nations, son serviteur Aristote. Tu m'as écrit pour m'exprimer l'admiration que t'a causée le temple de l'or dans l'Inde et toutes les merveilles que tu dis y avoir vues : ces hauts édifices ornés de toutes sortes de gemmes et cet or rouge dont l'éclat éblouit et aveugle les yeux; merveilles dont la renommée s'est répandue dans toutes les nations. Je te réponds : O roi, je ne pense pas que, connaissant les choses célestes et primordiales, ainsi que les inférieures et les terrestres, tu doives t'étonner de ce qui est l'œuvre de mains imparfaitement habiles, de ce qui a été fait en peu de jours et qui durera peu de temps. Mais il est digne de toi de porter ton regard sur ce qui est au-dessus et au-dessous de toi, à ta droite et à ta gauche, les cieux, les roches, les montagnes, les mers, et de considérer toutes les merveilles cachées, tous les monuments visibles, tous les édifices élevés qui y sont contenus, qui ne peuvent être entamés par le fer ni brisés à coup de balistes et qui ne sont pas l'œuvre éphémère de corps chancelants et débiles. » Après cela, Aristote passe au sujet véritable de l'épître, qui est la description des terres, des mers, des sphères célestes, des étoiles, des influences astrologiques et des phénomènes météorologiques. Nous avons parlé de ces traités et des épîtres d'Aristote à Alexandre sur le gouvernement religieux et temporel ou sur d'autres sujets, dans le livre des « diverses sortes de connaissances et de ce qui est arrivé dans les siècles passés ». Cette épître de la maison d'or est entre les mains de tous.

Les Arabes, avant l'apparition de l'islam, avaient plusieurs chronologies. Les tribus de Himyar et de Kehlan, les deux fils de Saba fils de Yechdjob fils de Yarob fils de Kahtan, dans la terre de l'Yémen, dataient les événements des règnes de leurs anciens rois, tobba et autres, par exemple du règne de Tobba l'Ancien, ou de Tobba le Jeune, ou de Tobba Dou'l-Adar, ou de Tobba Dou'l-Manar. Ils avaient aussi une ère *du feu de Souran*. Ce feu, qui apparaissait dans cer-

tains foyers volcaniques (*hirar*) à l'extrémité du pays de l'Yémen (le singulier de *hirar* est *harr*) est celui que les deux docteurs juifs qui accompagnaient le Tobba Abou-Karib, lorsqu'il se rendit de Médine dans l'Yémen, prirent pour arbitre en face des Yéménites; d'où s'ensuivit la conversion au judaïsme de beaucoup d'entre eux[1]. Ce fait est resté fameux dans leurs annales. Ces tribus comptent aussi les temps à partir de la mission de Choaïb, fils de Mahdam, ou du règne de Dou Nowas ou de celui de Djadimah fils de Malik fils de Fahm fils de Ganm ed-Dausi, ou de l'avènement de la dynastie d'Abou Chamir le Gassanide[2] en Syrie. Elles ont encore une ère datant de l'année *de l'inondation*, c'est-à-dire de l'inondation des digues dont Dieu fait mention dans le Coran (chapitre XXXIV, v. 15) et du temps où Amr fils de Mozaïkia fils d'Amir Mâ es-Sama fils de Haritah el-Gitrif fils d'Imrou'l-Kaïs fils de Talabah fils de Mazin fils d'el-Azd, sortit du pays de Mareb à la tête des tribus de Gassan, comprenant des Azdites de sa propre tribu et d'autres branches des tribus de Kehlan et de Himyar, qui se dispersèrent ensuite[3]. Plus tard, ces peuples adoptèrent une ère partant de l'apparition des Abyssins dans l'Yémen, puis une autre partant de la conquête de l'Yémen par les Perses et de la ruine de la domination abyssinienne, qu'ils conservèrent jusqu'à la venue de l'Islam.

Les descendants de Maadd fils d'Adnan dataient les événements à partir de la défaite des Amalécites, chassés du territoire sacré par les Djorhomites; plus tard, ils les datèrent à partir de la ruine des Djorhomites à la Mecque, puis à

[1] Lorsque deux adversaires se présentaient devant ce feu, il se jetait sur celui qui avait tort. La légende dit qu'il dévora les idoles que lui présentèrent les Yéménites, et qu'il laissa les docteurs juifs et leurs livres intacts. (Voyez la *Chronique* de Tabari, trad. Zotenberg, II, 167 et suiv.)

[2] Abou Chamir le Gassanide, est une conjecture de l'éditeur pour Abou Simïoun (?) ابو سمعون, fils de Gassan.

[3] Comparez les *Prairies d'or*, t. III, p. 389 et suiv.

partir de l'année *de la dispersion*, qui est celle où se séparèrent les descendants de Nizar fils de Maadd fils d'Adnan, ou les tribus de Rébiah et de Modar, d'Iyad et d'Anmar, si toutefois nous ne tenons pas compte des contradictions que l'on provoque en comptant Iyad et Anmar parmi les descendants de Nizar; nous avons parlé plus haut de ces disputes. Plus tard, ces peuples prirent pour point de départ de leur chronologie l'année *de la discorde*, qui est une année où se soulevèrent entre les différentes branches et tribus des Arabes des querelles et des guerres à la suite desquelles elles changèrent de campements et se fixèrent dans de nouvelles demeures. Ils eurent ensuite une ère commençant au *pèlerinage de la perfidie*, environ 150 ans avant l'Islam. Voici la raison de cette dénomination : Aws et Hasbah, fils d'Aznam fils de Obéïd fils de Talabah fils de Yarbou fils de Hanzalah fils de Malik fils de Zéïd-Ménat fils de Témim fils d'Odd fils de Tabikhah fils d'Elyas fils de Modar fils de Nizar, étaient allés en pèlerinage avec une troupe de gens de leur tribu. Aux bornes du territoire sacré, ils rencontrèrent des hommes de l'Yémen porteurs, de la part d'un prince, de vêtements pour la Kaabah et de sommes d'argent pour les gardiens du temple. Ils les tuèrent et s'emparèrent de leur chargement, puis ils entrèrent à la Mecque. Quelques jours plus tard la nouvelle s'étant répandue, ils furent assaillis, tandis que des partisans se joignaient à eux, et le pillage devint général. Le pèlerinage fut appelé pèlerinage de la perfidie.

Une autre ère qui fut en usage dans ces tribus commençait à la guerre entre les tribus de Waïl : Bekr et Taglib, connue sous la dénomination de *guerre de Basous*. La cause de cette guerre avait été le meurtre de Kolaïb par Djessas fils de Morrah fils de Dohl fils de Chéïban fils de Talabah fils d'Okabah fils de Sab fils d'Ali fils de Bekr fils de Waïl; ce dernier est Waïl fils de Rébiah fils d'el-Harit. Kolaïb avait tué une chamelle appelée Sérab et appartenant à un homme des Bénou Djarm, de la tribu de Kodâah, client de

IMPRIMERIE NATIONALE.

la tante maternelle de Djessas, el-Basous, fille de Mounkid la Témimite, de la sous-tribu de Sad. D'autres branches datèrent les faits à partir de la guerre des fils de Bagîd fils de Raït fils de Gatafan, désignée par le nom de *guerre de Dahis et de Gabra*, et qui arriva environ 60 ans avant la mission du prophète; d'autres à partir de la guerre d'Aws et de Khazradj, qui sont les fils de Haritah fils de Talabah, le même qu'el-Anka, — ainsi surnommé à cause de la longueur de son cou, — fils d'Amr, le même que Mozaïkia fils d'Amir Mâ es-Sama fils de Haritah el-Gitrif fils d'Imrou'l-Kaïs el-Batrik fils de Talabah el-Bahlawan fils de Mazin fils d'el-Azd, le même que Darra, fils d'el-Gaut fils de Nabt fils de Malik fils de Zéïd fils de Kehlan fils de Saba fils de Yechdjob fils de Yarob fils de Kahtan. Aws et Khazradj étaient frères germains; on les désigne aussi par le nom de leur mère, qui était Kaïlah fille de Djafnah fils d'Otbah fils d'Amr[1]. Les généalogistes de Kodaah l'appellent Kaïlah fille de Kahil fils d'Odrah fils de Sad fils de Zéïd fils de Soud fils d'Asloum fils d'el-Haf fils de Kodaah. Enfin, ces tribus ont eu une ère datant de l'année du coryza (*Am el-Khounan*), dans laquelle un grand nombre de gens furent atteints de cette maladie. Nabigah le Djadite a dit[2] :

Que celui qui demande qui je suis sache que je suis un des jeunes hommes nés dans l'année du coryza.

Abou Djafar Mohammed fils de Habib et plusieurs autres pensèrent que cette année avait été appelée *Am el-Khounan* pour le motif suivant. Les fils d'Amir fils de Sasaah fils de Moawiah fils de Bekr fils de Hawazin, avaient engagé le combat contre une autre tribu arabe, et les adversaires ne pouvaient s'atteindre parce qu'ils étaient trop bien armés de

[1] Cet Otbah ne se trouve point ailleurs entre Djafnah et Amr. (Note de l'éditeur.)

[2] Ce vers est dans le *Lisân*, XVI, ٣٠١, avec cette variante : « Que celui qui a envie de connaître mon âge sache... »

cuirasses. Quelqu'un avait dit alors : Ô fils d'Amir, fendez-les (*Khannouhom*) avec vos épées. De là serait venu le nom de l'année.

Chacune des tribus arabes datait les événements de l'une des journées restées fameuses dans ses guerres. Les tribus de Bekr et de Taglib, fils de Waïl fils de Kasit fils de Hinb fils d'Afsa fils de Domi fils de Djadilah fils d'Asad fils de Rébiah fils de Nizar, comptaient les temps à partir de l'année d'*et-Tehalok*, ainsi désignée du nom d'une journée fameuse dans la guerre de Basous. Les tribus de Fézarah et d'Abs, fils de Bagîd fils de Raït fils de Gatafan fils de Sad fils de Kaïs fils de Aïlan fils de Modar fils de Nizar, comptaient les temps de la journée de Djabalah, qui est celle où Abs vainquit Fézarah, où Hodéïfah et Hamal, tous deux fils de Bedr, et plusieurs autres périrent. Les descendants d'Amir fils de Sasaah fils de Moawiah fils de Bekr fils de Hawazin, dataient les faits à partir de la journée de *Chib Djabalah;* ce combat avait eu lieu quarante et quelques années avant l'Islam entre les fils d'Amir assistés de leurs alliés de la tribu d'Abs, et les Témimites qui étaient venus les attaquer, conduits par Hadjib et Lakît fils de Zorarah fils d'Odas fils de Zéïd fils d'Abd Allah fils de Darim fils de Malik fils de Hanzalah fils de Malik fils de Zéïd Ménât fils de Témim fils de Morr fils d'Odd fils de Tabikhah fils d'Elyas, le même que Khindif fils de Modar fils de Nizar; les Témimites avaient le concours de quelques Yéménites avec les deux fils de Djaoun, les Kindites, de la sous-tribu de Malik. Djérir a dit, faisant allusion à cette journée[1] :

Tu aurais cru voir Lakît et Hadjib et Amr fils d'Amr poussant le cri de guerre : à moi Darim!

Et les deux fils de Djaoun et la gorge (*chib*) rocheuse, et les exploits de Kaïs dans la journée du Déïr el-Djémâdjim.

Les descendants d'Iyad prenaient pour point de départ

[1] Ces vers sont dans Mobarrad, ١٣٠. (Note de l'éditeur.)

des dates leur sortie du Téhamah et leurs guerres avec les Perses, en particulier le combat appelé combat de Déïr el-Djémadjim. Le Déïr (monastère) reçut ce nom dans cette bataille à cause de la quantité de crânes qui jonchèrent la terre. Cette guerre eut lieu sous le règne de Sabour fils de Sabour Dou 'l-Aktaf, roi de Perse, et c'est à quoi fait allusion le poète d'Iyad dans ces vers[1] :

En dépit de Sabour fils de Sabour les tentes d'Iyad se dressent, entourées par la cavalerie et par les troupeaux.

Abou Douwad l'Iyadite a aussi parlé de cette guerre lorsqu'il a dit :

Allons, porte aux Khozaah de Marr et à leurs frères les Kinanah ce message d'Iyad.

Nous avons abandonné, étant devenus trop nombreux, votre demeure qui nous appartenait depuis l'époque d'Ad.

Nous sommes descendus dans une terre plane, — et la plaine est dangereuse[2] — avec nos chevaux aux poils fins qui tendent les rênes.

Nous avons repoussé si loin les fils des hommes libres (les Perses) que nous avons nourri nos chevaux de l'herbe du Sawad.

Ces tribus prirent ensuite pour point de départ de leur chronologie le temps où elles quittèrent l'Irak et vinrent en Mésopotamie, lorsqu'elles furent attaquées par Sabour. Lakit l'Iyadite leur avait adressé, étant captif du roi, pour les instruire et les avertir, un poème célèbre qui commence ainsi[3] :

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. II, p. 189.

[2] *Est dangereuse*, يخشى, est une conjecture de l'éditeur; le ms. a تحسا.

[3] Comparez Nöldeke, *Orient und Occident*, t. Ier, p. 703, 709. (Note de l'éditeur.) Les deux premiers vers sont dans les *Prairies d'or*, t. II, p. 177; mais le premier porte Ablah, عبلة, au lieu de Amrah. Le second vers, remarque l'éditeur, est le 10e de la kaçidah, et le 3e est composé des vers 11 et 12.

Ô demeure de Amrah, de ton souvenir naît la tristesse; avec lui m'envahissent le souci, les peines et les douleurs.

Ne craignez-vous pas, ô vous qui n'avez point de père, des hommes prêts à tomber sur vous, rapides comme les sauterelles;

Les nobles Persans, les fils des rois, qui ont autour d'eux des foules occupées à mettre en gerbe le *sala*[1]?

C'est ce qui explique ce vers de Morrah fils de Mihkan le Sadite, composé lorsque Moawiah envoya Amir fils d'el-Hadrami à Basrah; ce général s'arrêta chez les Témimites pour les inviter à prendre Basrah et à attaquer Ziad, lieutenant d'Abd-Allah fils d'Abbas à Basrah, tandis qu'Ibn Abbas était allé trouver Ali à Koufah. Morrah dit, dans un long poème où il s'efforce d'inspirer la crainte à son peuple et cherche à l'exhorter[2] :

J'ai dit; la nuit nous couvrait de sa paix et j'observais les étoiles sans trouver le sommeil.

Certes une tribu qui prend le mal pour le bien et qui confond la fourberie avec la droiture,

Est près de périr de la mort que Sabour dans l'Irak a infligée aux fils d'Iyad.

Les mêmes tribus comptèrent ensuite le temps de l'année où elles quittèrent leurs résidences pour aller dans le pays de Roum. Les derniers d'entre eux qui entrèrent dans l'empire de Roum, venant de la Mésopotamie et de Moçoul sous le khalifat d'Omar fils de Khattab, au nombre d'environ 40,000, appartenaient à la religion chrétienne; ils refusaient de subir la capitation qu'on leur imposait.

Les Témimites datent les faits de l'année de *Koulab*, où eut lieu la guerre entre les tribus de Rébiah et de Témim.

Les tribus d'Asad et de Khozéïmah font partir leur ère de l'année de *Makil*, dans laquelle ils tuèrent le roi Houdjr fils d'el-Harit fils d'Amr Akil el-Morar le Kindite, père d'Imrou'l-Kaïs.

[1] Le *sala*, السلع, est une plante amère, symbole d'affliction.

[2] Ces vers, moins le premier, sont dans les *Prairies d'or*, t. II, p. 178.

Imrou'l-Kaïs, recevant la nouvelle de ce meurtre, dit :

J'ai passé sans sommeil une nuit de nouvelle lune, à observer l'éclair qui projetait sa lueur sur le sommet de la montagne.

Les fils d'Asad ont tué leur seigneur. Tout au prix de ce meurtre est facile.

Les tribus d'Aws et de Khazradj fils de Haritah comptent le temps en partant de l'année des *âtam*, où ils furent assiégés dans les forteresses et les châteaux appelés les *âtam*. Mais Asmaï et d'autres philologues pensent que ce nom désigne les maisons au toit plat. Aws et Khazradj s'y retranchaient et ces défenses furent ruinées dans le temps d'Otman fils d'Affan; leurs vestiges subsistent encore de nos jours. Kaïs fils de Khatim fils d'Adi fils d'Amr fils de Sawad fils de Zafar l'Aousite, fait allusion à ces forteresses dans son poème où il célèbre la journée de Bouât, qui est l'une des journées fameuses pour Aws et pour Khazradj. Ce poème commence ainsi :

Connais-tu un endroit où des pas répétés ont effacé les traces de la demeure d'Amrah; lieu aujourd'hui désert et où le cavalier ne stationne plus?

On y lit ce vers :

Sans l'abri des forteresses, vous le savez bien, et si vous n'aviez quitté la campagne, vous n'auriez plus été seuls à jouir de vos jeunes femmes.

Les tribus de Tay et de Halimah[1], dont le nom est Malik fils d'Odad fils de Zéïd fils de Yechdjob fils d'Arib fils de Zéïd fils de Kehlan fils de Saba fils de Yechdjob fils de Yarob fils de Kahtan, ont une ère datant de l'année *de la discorde*, où eut lieu la guerre entre les Gaut fils de Tay et les Djadilah fils de Sad fils de Foutrah fils de Tay, dans les

[1] حليمه. L'éditeur remarque que le texte paraît tronqué, car la suite : « dont le nom est. . . » demanderait plutôt Madhidj, مذحج.

deux montagnes de Tay, Adja et Salma, et dans la plaine qui y touche. La guerre dura entre eux 130 ans. Pendant ce temps naquirent, selon que le rapporte Haïtam fils d'Adi, de la tribu de Tay, Hâtim fils d'Abd Allah fils de Sad fils d'el-Hachradj fils d'Imrou'l-Kaïs fils d'Adi fils d'Abou Akhzam fils de Rébîah fils de Djarwal fils de Toul fils d'Amr fils de Gaut fils de Tay, Aws fils de Haritah fils de Lam fils de Tarif des Bénou Mazin[1] fils de Djoundab fils de Kharidjah fils de Sad fils de Foutrah fils de Tay, et Zéïd el-Khaïl fils de Mohalhil fils de Zéïd fils de Mounhib fils d'Abd Rouda fils de Moukhtalis fils de Touwab[2] fils de Kinanah fils d'Adi fils de Malik fils de Nabil fils de Nabhan fils d'Amr fils de Gaut fils de Tay. Nous avons déjà fait mention de Hâtim. Il s'était retiré de la guerre de ces tribus qui traînait en longueur, et il s'était attaché aux fils de Bedr fils d'Amr fils de Djouwaïah fils de Loudan fils de Talabah fils d'Adi fils de Fazarah et avait fixé chez eux sa résidence. Il dit à leur louange[3] :

Si tu es lasse de notre vie, viens habiter chez les Bénou Bedr. Je les ai eus pour hôtes dans le temps de la discorde; ô tribu magnanime dans la prospérité comme dans la détresse!

C'est pendant ces guerres que les Salmites se séparèrent de la tribu de Tay pour se fixer au Hâdir de Kinnesrin dans la province d'Alep, où ils sont encore aujourd'hui. Leurs tribus se mêlèrent à celles des Israélites et à d'autres, et des mariages se firent entre elles. L'on donna à tous ceux qui demeurèrent dans les deux montagnes de Tay, Adja et Salma, le nom d'Adjaïtes.

Ainsi les différentes tribus des Arabes continuèrent à

[1] Il faut probablement lire : Bénou Rouman. (Note de l'éditeur.)

[2] Le manuscrit a ثوب. L'éditeur restitue d'après Tabari, III, ٢٣٩٠, 14.

[3] Ces vers sont dans l'*Aghani*, XVI, ١٠٨, avec une variante au second, qui ne change pas le sens : «dans les temps difficiles comme dans les temps heureux».

compter les temps à partir d'événements fameux les concernant, tels que la mort de leurs chefs, les combats ou les guerres qui eurent lieu entre elles, jusqu'à l'apparition de l'Islam, qui imposa à tous les Musulmans l'ère de l'hégire, comme nous le dirons dans la suite de ce livre en parlant du khalifat d'Omar, fils de Khattab.

Des hommes savants dans l'histoire de l'antiquité pensent qu'après qu'Adam eut été chassé du paradis et que ses descendants se furent multipliés [1], ils comptèrent le temps à partir de sa sortie du paradis; cette ère fut employée jusqu'à la mission de Noé; on data alors les faits en partant de l'époque de sa mission, et l'on fit ainsi jusqu'au déluge. Les hommes eurent ensuite l'ère du déluge jusqu'au feu d'Abraham [2]. Quand les enfants d'Abraham se furent multipliés, ils se divisèrent; les descendants d'Isaac comptèrent le temps à partir du feu d'Abraham jusqu'à Joseph, puis de Joseph jusqu'à la mission de Moïse, et de la mission de Moïse jusqu'aux règnes de David et de Salomon. Ils eurent ensuite d'autres ères datant des principaux événements qui arrivèrent dans les époques postérieures. Les descendants d'Ismaël firent partir leur chronologie de la construction de la maison sainte par Abraham et Ismaël; ils gardèrent ce système jusqu'au moment où la tribu de Maadd se scinda. Chaque fois dans la suite qu'une tribu se détacha, elle eut une ère datant de sa sortie du Téhamah, et les tribus ismaélites restées au Téhamah datèrent les faits depuis l'époque du départ des dernières tribus kodaïtes de Sad, de Nahd et de Djouhaïnah, descendants de Zéïd fils de Leït fils de Soud fils d'Asloum fils d'el-Haf fils de Kodaah, jusqu'au moment où mourut Kab fils de Loway. Ils commencèrent alors à compter à partir de sa mort, jusqu'à l'*année de*

[1] Ici finit la lacune du ms. P.

[2] Abraham, jeté par Nemrod dans une fournaise ardente, s'y promena sans en ressentir de mal, en louant l'Éternel. (Voir le *Coran*, V, 20; les *Prairies d'or*, t. I, p. 85.)

l'Eléphant. Quelques tribus parmi eux se servirent d'une ère partant du jour de la guerre d'*el-Fidjar,* qui survint entre Koréïch joint aux autres descendants de Kinanah fils de Loway, et Kaïs fils d'Aïlan, lorsque Barrad fils de Kaïs fils de Rafi ed-Damri de la tribu de Damrah-Bekr fils d'Abd Ménat fils de Kinanah eut tué Orwat er-Rehhal fils de Djafar fils de Kilab, et qu'il se fut emparé de la caravane conduite par sa victime pour le compte de Noman fils de Moundir. Kaïs et Kinanah se firent une guerre acharnée. La victoire resta à Kinanah contre Kaïs. Le prophète, âgé de vingt ans, assista à cette guerre qui a gardé le nom de *Fidjar* (l'impiété), parce que ceux qui y prirent part commirent une impiété en se battant dans les mois sacrés. Elle compte parmi les journées fameuses des Arabes. C'est à elle que se rapporte ce vers de Khidach fils de Zohéïr l'Amirite[1] :

Ne me menacez plus du souvenir de la guerre du Fidjar. Elle a violé la prohibition des mois sacrés dans la vallée d'el-Hadjoun.

Abou Asma ed-Daribah en-Nasri, de la tribu de Nasr fils de Sad fils de Bekr fils de Hawazin, a dit encore[2]:

Nous étions les rois des habitants du Nedjd et les défenseurs des choses sacrées, outragées par tous autres.
Nous avons défendu le Hedjaz contre toutes les tribus, et empêché l'impiété pendant les journées du Fidjar.

Il y eut quatre guerres appelées de ce nom de *Fidjar.* La première est dite : le Fidjar de l'homme, à savoir de Bedr fils de Machar le Damrite; la seconde, le Fidjar *d'er-roubbah,* c'est-à-dire du singe[3]; la troisième, le Fidjar de la femme

[1] On retrouve ce vers, mais avec d'autres leçons, dans les *Prairies d'or* (t. IV, p. 123) : اجّل y est pour احلّ, et العحاربا pour العحارما.

[2] Les mêmes vers sont dans les *Prairies d'or* (t. IV, p. 123); le second hémistiche du premier diffère, et, dans le second, Hadjoun tient lieu de Hedjaz.

[3] Le nom d'*er-roubbah* désigne les singes de l'Yémen. Voyez les *Prairies*

Kaïsite; la quatrième, le Fidjar d'*el-Barrad*, qui est la plus grande des quatre.

Il y a des tribus qui comptèrent le temps à partir du serment d'*el-foudoul*, qu'elles prêtèrent après être revenues de la guerre du Fidjar, et à cause d'un homme de la tribu de Zobéïd, rameau de celle de Monabbih fils de Sab fils de Sad el-Achirah fils de Malik fils d'Odad fils de Zéïd fils de Yechdjob fils d'Arib fils de Zéïd fils de Kehlan. Cet homme avait vendu de sa marchandise à el-As fils de Waïl es-Sehmi, qui en avait différé le payement et avait repoussé ses réclamations avec hauteur. Las d'attendre, il était monté sur le mont Abou Kobéïs et s'était plaint en ces termes [1]:

A moi, ô hommes, me voici frustré du prix de mes denrées au milieu même de la Mecque, loin de mon peuple et de ma tribu!

Certes il n'y a d'inviolabilité que pour celui qui ne viole aucune loi; il n'y en a point pour celui qui endosse le vêtement de la perfidie!

Les familles de Hachim et d'el-Mottalib fils d'Abd Ménaf s'étaient alors assemblées avec celles de Zohrah fils de Kilab, de Teïm fils de Mourrah et d'el-Harit fils de Fihr, et elles s'étaient engagées par serment, dans la maison d'Abd Allah fils de Djoudan et-Teïmi, à prendre le parti de l'homme dont on lésait le droit, afin qu'il lui fût fait justice. Les Koréïchites appelèrent ce serment le serment d'*el-foudoul*. Zobéïr fils d'Abd el-Mottalib fils de Hachim dit à ce propos [2] :

Je le jure : nous nous enchaînerons ensemble par un serment, bien que nous soyons tous gens d'une même maison.

d'or (t. II, p. 54); comparez l'Aghani, xix, 74. — Les quatre guerres de Fidjar sont citées par Maçoudi dans les *Prairies d'or* (t. IV, p. 125). La première y est dite la guerre du *pied*, par suite de la lecture *ridjl* pour *radjoul*. Comparez Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme*, t. Ier, p. 296 et suiv.

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. IV, p. 124.

[2] Le dernier de ces trois vers est dans les *Prairies d'or*, t. IV, p. 124; les deux autres sont donnés en note, p. 464.

Nous appelons ce serment *el-foudoul*. Maintenant qu'il nous lie, l'étranger sera honoré chez ses hôtes;

Et quiconque demeure autour de la maison sainte saura que nous repoussons l'injustice et que nous fuyons toute iniquité.

Le prophète a dit après sa fuite à Médine : « J'ai été témoin d'un serment dans la maison d'Abd Allah fils de Djoudan. Si j'avais à prendre part à un serment semblable, je le jurerais, et l'Islam ne lui donne que plus de force. »

Le serment des *Moutayeboun* (les parfumés) est antérieur au serment d'*el-foudoul*[1]. Il fut occasionné par le fait suivant, que rapporte Abou Obéïdah Mamar fils d'el-Motanna, dans son livre de la gloire et des mérites de Koréïch : Koçay fils de Kilab fils de Mourrah fils de Kab fils de Loway, avait donné à son fils Abd ed-Dar la garde de la Kaabah, de la maison du conseil et de l'étendard, et à son autre fils Abd Ménaf, l'intendance des boissons et des vivres pour les pèlerins. Quand les descendants d'Abd Ménaf se furent multipliés dans le temps de l'ignorance, ils dirent : la garde de la Kaabah, de la maison du conseil et de l'étendard conviendrait mieux à nous qu'aux fils d'Abd ed-Dar. Là-dessus les Koréïchites se séparèrent, Abd Allah fils de Djoudan et-Teïmi étant encore vivant. Quelques-uns dirent : Par Dieu, l'ordre de Koçay ne doit pas être révoqué. Alors les fils de Makhzoum, de Djoumah, de Sahm et d'Adi s'unirent aux fils d'Abd ed-Dar et s'enchaînèrent par un serment prononcé à la Kaabah; on les appela *el-Ahlaf* (les confédérés). Voyant cela, les fils d'Abd Ménaf s'attachèrent par serment les fils d'Asad fils d'Abd el-Ozza, les fils de Zohrah fils de Kilab, ceux de Téïm fils de Mourrah et ceux d'el-Harit fils de Fihr. Ils jurèrent ensemble dans la maison d'Abd Allah fils de Djoudan. Abd Allah leur apporta un vase plein de parfum dans lequel ils plongèrent leurs mains. On dit aussi que

[1] Voyez sur les confédérations d'*el-foudoul* et des *Moutayeboun*, les *Prairies d'or*, t. IV, 122, t. III, 121.

c'est une fille d'Abd el-Mottalib qui apporta le parfum, ou encore qu'ils placèrent le vase dans la mosquée, puis qu'ils plongèrent leurs mains dedans, après quoi ils touchèrent la Kaabah. Ils jurèrent de ne jamais se trahir l'un l'autre; on les appela *el-Moutayeboun* (les parfumés). Il résulte de là qu'il y eut cinq familles opposées à cinq familles, les unes nommées les Ahlaf, les autres les Moutayeboun. Il est fait allusion à ces dix familles dans ces vers d'Omar fils d'Abou Rébïah el-Makhzoumi, que d'autres attribuent à Obéïd Allah fils de Kaïs er-Rokayât[1] :

Elle a des ancêtres parmi les Moutayeboun; puis elle tient aux plus nobles des Ahlaf.

En la nommant, on se place entre Amir fils de Loway et Abd Ménaf.

Après la venue du prophète, les Koréïchites datèrent encore les faits en partant de la mort de Hicham fils de Mogirah el-Makhzoumi, et de l'année de l'Éléphant.

Les Abrahamides ont eu plusieurs ères : l'une, d'abord, partant de la mort d'Abraham; une autre, de la mort d'Isaac; un certain nombre d'Ismaélites en avaient une partant de la mort d'Ismaël, et d'autres encore. Mais nous avons traité ce sujet dans nos ouvrages antérieurs.

D'Adam au déluge, d'après l'avis des hommes qui possèdent les Écritures, il s'est écoulé 2,242 ans. Du déluge à la confusion des langues dans la terre de Babylone, 670 ans. De la confusion des langues à la naissance d'Abraham, 411 ans. De la naissance d'Abraham à la mort de Moïse, 545 ans. De la mort de Moïse au commencement du règne de Bokht-Nassar, 978 ans et 246 jours. Du commencement de son règne jusqu'au jour où il vainquit les Israélites et les emmena en captivité dans la terre de Babel, 31 ans et 34 jours. Donc, de la mort de Moïse à la captivité des Is-

[1] Ces vers sont dans les *Prairies d'or*, t. III, p. 121.

raélites sous Bokht-Nassar, 1,009 ans et 32 jours. De la captivité des Israélites sous Bokht-Nassar à la naissance du Messie, 908 ans et 37 jours. De la naissance du Messie à la fuite de notre prophète, 629 ans et 361 jours. Cela fait en tout 7,323 ans 11 mois et 10 jours.

D'autres, parmi les savants chronologistes, admettent que d'Adam au commencement du règne de Bokht-Nassar, il s'est écoulé 4,840 ans et 248 jours en années persanes de 365 jours et un quart; du commencement du règne de Bokht-Nassar à la victoire d'Alexandre sur Dara fils de Dara, 429 ans et 329 jours; de la victoire d'Alexandre à l'unification de l'empire par Ardéchir fils de Babek, 511 ans et 266 jours, qui correspondent à l'époque des rois des Satrapies. De l'unification de l'empire par Ardéchir au commencement de l'ère de Yezdedjerd, 437 ans et 28 jours. Cela fait, depuis Adam jusqu'au commencement de l'ère de Yezdedjerd, 6,225 ans et 338 jours. Il reste, pour compléter les 7,000 années du monde, 774 ans et 26 jours.

D'après la version grecque de la Torah faite pour le roi Ptolémée et reconnue exacte par les soixante-douze docteurs juifs réunis à Alexandrie d'Égypte, comme nous l'avons dit plus haut, en faisant l'histoire des rois grecs, la somme des années comprises depuis qu'Adam fut chassé du paradis jusqu'à l'hégire, est de 6,216 ans. Entre ce résultat et celui qui est fourni par la Bible hébraïque, l'écart est considérable. Le texte de la Torah qui est entre les mains des Samaritains, les mêmes que les Juifs *Kouchan* et *Doustan* [1], habitant dans la Palestine et dans la vallée du Jourdain, présente encore, avec les deux textes précédents, une grande différence.

Un certain nombre d'historiens et de chronologistes plus

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. I, p. 115. S. de Sacy a proposé de reconnaître dans ces noms les *Cuthéens* et les *Dosithéens*. Voyez sa *Chrestomathie arabe*, 2e éd., I, 305, 343 et suiv.

modernes ont admis que d'Adam à Noé il s'est écoulé 1,200 ans; de Noé à Abraham, 1,143 ans; d'Abraham à Moïse, 575 ans; de Moïse à David, 579 ans; de la mort de Moïse au règne d'Alexandre, 1,407 ans; de David à Jésus, 1,053 ans; de Jésus à notre prophète Mohammed, 600 ans.

Toutes ces supputations ont donné lieu à de grandes divergences entre les nations anciennes et modernes et entre les savants qui se sont occupés de l'histoire des prophètes et des rois. Nous avons rapporté tout ce qui a été dit à ce sujet dans le livre « des Prairies d'or et des mines de pierres précieuses », dans le livre « des diverses sortes de connaissances et de ce qui est arrivé dans les siècles passés », dans notre « Mémorial des événements des anciens âges » et dans d'autres de nos ouvrages. Dans le présent abrégé, nous ne donnons de tout qu'un résumé substantiel pour rappeler l'attention sur nos écrits antérieurs. Nous allons maintenant parler des années des nations, lunaires et solaires, de leurs mois, des intercalations et du *nasi*, pour compléter par cet article ce que nous avons dit déjà, car ce sont des choses qu'il est nécessaire de bien connaître.

RÉSUMÉ DE CE QUI CONCERNE LES ANNÉES ET LES MOIS DES DIFFÉRENTES NATIONS. JOURS INTERCALAIRES ET JOURS DU NASI. REMARQUES SUR CE SUJET.

[Pages 214-227.]

Les années qui ont été en usage chez les différents peuples sont en général solaires. Telles sont celles des Syriens, des Persans, des Grecs, des Roumis, des Coptes, des Indiens, des Chinois ou de tous les peuples autres que les Arabes et les Israélites. La longueur de l'année solaire en temps [moyen] est de 365 jours et un quart, et, pour être exact, $\frac{1}{300}$ de jour; et l'on a coutume de prendre pour point de départ et pour terme de la marche du soleil, le point équinoxial du

printemps. Les différentes nations sont d'accord pour donner douze mois à l'année solaire, quoique le nombre des jours qui la composent ne soit pas constant. Aussi sont-elles obligées d'intercaler des jours pour compléter le temps de l'année.

Les mois des Grecs et des Roumis[1], que l'on est dans l'usage de désigner par les noms des mois syriens qui leur correspondent, sont les suivants : *Techrin el-ewwel* (octobre), qui a 31 jours; *Techrin et-tani* (novembre), 30 jours; *Kanoun el-ewwel* (décembre), 31 jours. La nuit du 25 de ce mois est celle de la Nativité; *Kanoun et-tani* (janvier), 31 jours; *Châbat* (février), 28 jours et un quart. On donne à ce mois 28 jours pendant trois années consécutives, et la quatrième année on ajoute les fractions en donnant au mois 29 jours. Cette année-là est appelée *embolismique,* à cause de cette intercalation d'un jour; *Adar* (mars), 31 jours; *Nisan* (avril), 30 jours; *Ayar* (mai), 31 jours; *Haziran* (juin), 30 jours; *Tammouz* (juillet), 31 jours; *Ab* (août), 31 jours; *Eïloul* (septembre), 30 jours. Cela fait en tout 365 jours et un quart.

Les mois des Perses sont les suivants[2] : le premier est *Ferverdin Mah* (mars), dont le premier jour est le *Naurouz,* nom qui signifie en persan le jour nouveau, *nau* voulant dire nouveau, dans cette langue, et *rouz,* jour. Le Naurouz est la plus grande fête des Perses. Les autres mois sont : *Ardibihicht Mah* (avril), *Khourdad Mah* (mai), *Tir Mah* (juin); *Mourdad Mah* (juillet), *Chehrir Mah* (août), *Mihr Mah* (septembre). Le 16 de ce mois est le *Mihrdjân.* Entre le naurouz et cette fête, il y a un intervalle de 6 mois et demi ou de 195 jours. *Abân Mah* (octobre). Après le 26 de ce mois se placent les dix jours appelés *féroudedjân,* desquels cinq complètent le mois, tandis que les cinq autres

[1] Comparez les *Prairies d'or,* t. III, p. 402 et suiv. *Tammouz* y est lu *Temouz.*

[2] Comparez les *Prairies d'or,* t. III, p. 413; Bérouni, *Chronologie,* ۴۳, 15.

sont intercalaires et portent le nom d'*Andardjahan*[1]; *Adermah* (novembre). Le premier jour de ce mois est celui de la procession du *Kawsedj* dans l'Irak et dans d'autres parties du territoire perse; cette cérémonie était en usage chez les Perses au temps de leurs rois; *Dîmah*[2] (décembre), *Bahman Mah* (janvier), *Isfendarmoud Mah* (février). Tous ces mois ont 30 jours ainsi nommés : *Hormuz, Bahman, Ardibihicht, Chehrir, Isfendarmoud, Khourdad, Mourdad, Déïbader, Adar, Aban, Khour, Mah, Tyr, Djouch, Deïbamihr, Mihr, Osrouch, Rachan, Ferverdin, Bahram, Ram, Bad, Deïbadin, Dín, Arad, Achtad, Asman, Zamiad, Marousfend, Anîran.* Ces jours ne revenaient pas, dans le mois, comme les jours de la semaine chez les Arabes. Leur somme, avec les cinq jours non comptés, est de 365. On retenait pendant 120 ans le quart de jour qui restait pour achever l'année, et l'on intercalait alors un mois entier. Si l'on n'intercalait pas un jour tous les quatre ans, cela tenait à plusieurs causes, parmi lesquelles la croyance des Perses que les jours de leurs mois portaient les noms des anges et la répugnance qu'ils éprouvaient à ajouter un jour qui n'eût point un nom angélique. Nous avons parlé de ce motif et des autres dans nos précédents ouvrages.

Quand l'empire des Perses eut été détruit et leur religion ruinée, et que les rois qui intercalaient ces quarts de jour eurent disparu, les jours de leur année se déplacèrent, leur naurouz avança pendant l'espace de 250 ans jusqu'au règne de Moutadid d'environ deux mois, et le temps de la perception de l'impôt en vint à précéder celui des récoltes. Moutadid, en l'an 282 de l'hégire, recula d'environ deux mois la date du naurouz, puis il la fixa d'après le système des mois syriens, afin d'empêcher à l'avenir sa rétrogradation, les temps, dans le calendrier syrien, étant main-

[1] Ce passage est tronqué dans les *Prairies d'or*, loc. cit.
[2] Déïnmah ديماه, les *Prairies d'or*, p. 414.

tenus au moyen de jours intercalaires. Il choisit pour cette date le 11 de Haziran. Ce nouveau naurouz fut appelé de son nom le *naurouz de Moutadid.* Le naurouz persan continua à faire le tour des quatre saisons de l'année; il avance d'un mois tous les 120 ans. Il tombait, à l'origine, au commencement de la saison d'été, et le Mihrdjan arrivait au commencement de l'hiver.

Les Coptes[1] donnent à leurs mois le même nombre de jours que les Perses, soit 30 jours. Leur premier mois est celui de *Tot,* dont le premier jour est le naurouz copte qui se célèbre en Égypte. Puis viennent : *Babeh, Hatour, Kihek, Toubeh, Emchir, Bermehat, Bermoudeh, Bechnes, Baouneh, Abib, Mesri.* A la fin de Mesri sont intercalés les cinq jours dits *épagomènes*[2] ou communément *el-lawahik* (annexés). L'intercalation se fait ainsi pendant trois années consécutives, et la quatrième année on ajoute six jours pour tenir compte du quart de jour qui est en excès chaque année. L'année copte compte donc en réalité 365 jours et un quart.

Les Arabes fondent leur calendrier sur les apparitions de la nouvelle lune et comptent les ans d'après le cours de la lune. Leurs mois sont les uns de 30 jours, les autres de 29 jours. Six mois de l'année sont pleins, six autres défectifs. L'année a 354 jours en nombre entier de jour, c'est-à-dire approximativement. En réalité, le nombre des jours de l'année s'augmente tous les 30 ans de 11 jours. L'excès pour une année est d'après cela de $\frac{1}{5}$ plus $\frac{1}{6}$ de jour[3], et le nombre des jours de l'année est exactement de 354 jours et $\frac{1}{5}$ plus $\frac{1}{6}$. Les années auxquelles on ajoute[4] une partie de

[1] Comparez les *Prairies d'or,* t. III, p. 399.

[2] ابغنا; bonne lecture au lieu de العميا *aveugles* que portent les *Prairies d'or, loc. cit.* Bérouni, *Chronologie,* ٤٩, 20, a : ابو غما.

[3] $\frac{1}{5} + \frac{1}{6}$; c'est une façon usitée chez les Arabes d'écrire la fraction $\frac{11}{30}$.

[4] *Ajoute* rend ici le verbe جبر, *djabara,* à la VII[e] forme. On sait que de ce verbe vient le mot *algèbre,* et ce passage est intéressant en ce qu'il indique le problème fondamental du *djebr* qui, d'après les arithméticiens

IMPRIMERIE NATIONALE.

l'excès total ont sept mois pleins et cinq défectifs. On corrige ainsi le nombre des jours du mois par un calcul fondé sur les conjonctions du Soleil et de la Lune, dans leur mouvement moyen. La nouvelle lune visible est souvent en avance ou en retard sur la nouvelle lune théorique[1]; il se peut ainsi que plusieurs mois de suite se trouvent pleins et plusieurs défectifs, et il n'arrive pas constamment que le premier jour du mois déduit de l'observation coïncide avec le premier jour calculé. Mais les erreurs se compensent avec le temps.

Les jours des Arabes sont comptés à partir du coucher du soleil; ce sont les sept jours dont le premier commence au coucher du soleil le samedi et finit au coucher du soleil le dimanche. Ensuite on les répète. Les Arabes comptent chaque jour avec sa nuit à partir du coucher du soleil, parce qu'ils comptent le mois à partir du moment où la nouvelle lune devient visible. Or la visibilité de la nouvelle lune se produit au coucher du soleil. Les autres nations qui ne donnent pas pour origine à leurs mois le temps où la nouvelle lune devient visible, placent le jour avant la nuit, et comptent l'ensemble de la journée depuis le lever du soleil jusqu'au lever du soleil le lendemain.

Les Arabes, dans le temps de l'ignorance, avaient l'usage du *nasi*, pour corriger les différences de temps, en particulier celle qui existe entre l'année solaire et l'année lunaire. Il y a une parole révélée concernant le nasi : « Le nasi n'est qu'un surcroît d'infidélité. » (*Coran*, IX, 37.) Le soin de faire cette intercalation incombait à des *naçaah*[2] de la tribu d'el-Harit fils de Kinanah fils de Malik fils de Khozeïmah fils de Moudrikah fils d'Elyas fils de Modar. Le premier d'entre eux fut Abou Toumamah Djounadah fils de Auf fils d'O-

arabes, est celui-ci : De combien faut-il grandir (*djabara*) un nombre A, pour le rendre égal à un nombre B? Voyez aussi ci-dessus, l. 16.

[1] Voyez par exemple les *Tables de concordance des dates des calendriers*, par E. Lacoine, préface, p. 1 et suiv.

[2] Comparez les *Prairies d'or*, t. III, p. 116.

maïah, connu sous le nom d'el-Kalammas[1]. Ce nom passa aux naçaah ses successeurs que l'on nomme les *Kélâmis*. Tous les trois ans ces hommes intercalaient dans l'année un mois et lui conservaient le nom du mois précédent; les jours de *terwiah*, de *arafat* et de *nahr*[2] étaient fixés aux huitième, neuvième et dixième jours de ce mois. On retardait ainsi successivement différents mois de l'année. Par là les Arabes se mettaient d'accord avec les autres nations sur la durée de l'année solaire; cet usage resta en vigueur jusqu'au triomphe de l'Islam et à la conquête de la Mecque.

Dans la neuvième année de l'hégire, le prophète envoya Abou Bekr présider les cérémonies du pèlerinage. Ce pèlerinage fut le dernier de ceux que firent les Polythéistes; il eut lieu cette année-là le dixième jour de dou'l-kadeh; le prophète ayant reçu la révélation de plusieurs versets de la sourate de l'immunité, envoya Ali fils d'Abou Talib, avec ordre d'en faire une lecture publique dans Mina. Les mois dont il était dit : « Voyagez donc en sûreté pendant quatre mois dans ce pays » (*Coran*, IX, 2) comprenaient 20 jours de dou'l-kadeh, dou'l-hiddjeh, moharrem et safar et 10 jours du mois de rébi el-ewwel. En même temps, le prophète fit proclamer par Ali quatre décisions, à savoir : qu'à partir de cette année aucun polythéiste ne ferait plus le pèlerinage, qu'on ne tournerait plus nu autour de la maison sainte, que les Musulmans seuls entreraient au Paradis, et que tous ceux à qui le prophète avait accordé un délai pour embrasser l'islam continueraient à y avoir droit.

[1] D'après les *Prairies d'or, loc. cit.*, le nom d'Abou'l-Kalammas est celui du premier des *naçaah*; mais Abou Toumamah est le nom du dernier, de même que dans Bérouni ١٢, Ibn Hischam ٣٠, Tabari ١١٣٤, 9.

[2] Jour de *terwiah*, jour de la vision par laquelle Dieu ordonna à Abraham d'immoler Isaac; c'est celui où les pèlerins vont à Mina. Jour de *arafat*, celui où ils vont au mont Arafat; jour de la connaissance, où Abraham connut sûrement la volonté de Dieu. Jour de *nahr* ou de l'immolation; immolation d'Isaac, immolation des victimes par les pèlerins.

Le prophète fit l'année suivante un pèlerinage en dou'l-hiddjeh; ce fut le pèlerinage des adieux. Il parla à la foule et dit : « Le monde a accompli une révolution et il est tel qu'au jour où Dieu a créé le ciel et la terre; l'année est partagée en douze mois; et de ces douze, quatre sont sacrés : dou'l-kadeh, dou'l-hiddjeh, moharrem et redjeb des Modarites, compris entre djoumada et chaban. » C'est ainsi que l'on rapporte ses paroles; mais si quelqu'un veut compter ces mois en commençant par moharrem et continuant par redjeb, dou'l-kadeh et dou'l-hiddjeh, cela est permis. Nous avons fait ces remarques parce qu'il y a des gens qui comptent les mois sacrés en deux années; or le prophète a seulement dit : « De ces douze mois, quatre sont sacrés », ce qui montre qu'on doit entendre cela des mois d'une même année.

Quant aux Israélites, ceux d'entre eux que l'on nomme Achmaat et qui en sont la grande majorité, fondent leur système sur l'observation des apparitions de la nouvelle lune et sur le compte des lunaisons et de leurs jours; ils le nomment *Ibbour*. J'ai entendu les Coptes en Égypte le nommer *el-efakti* (l'épacte). Les Juifs l'adoptèrent à cause de la fête de Pâques. Plus tard ils se divisèrent : une partie d'entre eux, parmi lesquels les Ananites, disciples d'Anan fils de Nebadoud[1] (Anania fils de Nebedée), qui fut l'un des chefs de la Captivité dans l'Irak, ainsi que les Karaïtes, dirent qu'ils ne célébreraient pas la Pâque avant la maturité complète des épis, ce qu'ils nomment *abib;* d'autres, au contraire, fixèrent la Pâque au temps où les épis sont en partie mûrs, sans qu'ils le soient encore tous.

Nous avons rapporté dans nos précédents ouvrages, avec des détails et des commentaires, les systèmes employés par

[1] S. de Sacy a voulu lire Daoud, qui est le véritable nom du père d'Anan (*Les Prairies d'or*, t. IX, p. 349). Il est fait mention d'Anan par Albìrûni, *Chronology*, 68.

les différents peuples pour la détermination des années lunaires et solaires et du nombre de leurs mois, les procédés dont ils firent usage pour l'intercalation des jours ou pour le nasi, et les causes qui les leur firent adopter; nous avons indiqué la divergence qui existe entre Hipparque avec ceux qui l'ont suivi et Ptolémée Claudius dans leurs observations et leurs recherches sur la durée de l'année solaire; dans la méthode d'Hipparque, cette durée peut être connue de deux façons, dont l'une est la remarque de deux conjonctions consécutives du soleil avec une étoile fixe, et elle est évaluée à 365 jours et un peu moins d'un quart de jour. D'après Ptolémée, il faut, pour parvenir à la connaissance de la durée de l'année solaire, étudier la marche du soleil depuis un point de la sphère excentrique inclinée jusqu'au retour de l'astre en ce point, retour qui arrive au bout de 365 jours et un quart, moins $\frac{1}{300}$ de jour, comme nous l'avons dit; et ce chiffre est le plus généralement admis de notre temps. Nous avons noté la différence des durées résultant des observations d'Hipparque et de celles de Ptolémée à Alexandrie d'Égypte, puis de celles que Mamoun fit faire à Chamasïeh dans le territoire de Damas en Syrie l'an 217 de l'hégire, le premier jour de Ferwerdin Mah de l'an 201 de Yezdedjerd, et d'après lesquelles fut dressée la table d'observations. Nous avons dit aussi ce que pensent les Indiens de la durée du monde et les chiffres différents qu'ils en donnent; le fondement de ce calcul est le nombre des jours du *Sindhind,* nom qui signifie «siècle des siècles»; le Sindhind est le livre qui renferme la somme de leurs connaissances sur les sphères, les étoiles, l'arithmétique et les autres branches de la science du monde. Ptolémée s'en est servi en le comparant aux observations d'Hipparque et à ses propres observations. Les Indiens ont tiré le livre de l'*Ardjabahez*[1] du livre du Sindhind, l'Ardjabahez étant la millième

[1] Comparez les *Prairies d'or,* t. I, p. 150; Albîrûni, *Chronology,* 29.

partie du Sindhind, et le livre de l'*Arkend* du livre de l'Ardjabahez.

Dieu, dans la perfection de ses desseins et l'immensité de sa puissance, a créé les étoiles disposées au moyen des apogées et des nœuds, en partant de la première minute du Bélier; puis il les a ébranlées ensemble et elles se sont mises en marche à la fois et en un clin d'œil, avec les mouvements que nous leur voyons. Ce mouvement commença la série des jours du monde. Les étoiles ne cessent pas d'effectuer leurs révolutions sur la sphère; lorsqu'elles s'y rencontrent en quelque point, elles exercent sur le monde une influence particulièrement puissante, produisant des tempêtes, des incendies ou autres phénomènes analogues; le plus souvent elles ne reviennent pas toutes ensemble à leur place, ou si elles y reviennent, les apogées et les nœuds n'y reviennent pas en même temps. La durée des jours du Sindhind se prolongera jusqu'à ce que tous les apogées et les nœuds soient revenus au point où ils ont été créés d'abord; alors le monde prendra fin, d'après les Indiens. La durée totale du Sindhind, depuis le moment où les astres commencent à tourner jusqu'à ce que tous soient revenus à leur place, est de 4,320,000,000 d'années solaires, l'année ayant 365 jours et un quart de jour, et $\frac{1}{5}$ plus $\frac{1}{400}$ d'heure.

Nous avons indiqué parmi les merveilles de la maison d'or, qui est dans la partie haute et à l'Orient de la terre de l'Inde, et où le roi Alexandre entra, le compte de la date de la première apparition du Bouddha dans cette contrée. Cette date est fixée à 12,000 fois 36,000 années, comme nous l'avons rapporté plus haut dans ce livre[1].

Nous avons signalé les opinions divergentes des sages des

[1] 12,000 × 36,000. (Comparez le passage déjà cité des *Prairies d'or*, t. I, p. 152; Kazwini, I, ٢٥). Le mot *ans* est répété après chacun des deux facteurs, comme dans le chapitre précédent. L'éditeur a ici ajouté un facteur afin de retrouver le chiffre 4,320,000,000 donné plus haut et confirmé par Bérouni (trad. Sachau, *India*, I, 368, II, 18); mais ce

nations, astronomes et autres, touchant l'apogée du soleil, qui est le point le plus élevé de sa sphère, et ses nœuds, placés au-dessous et opposés l'un à l'autre[1], ainsi que les points analogues pour chacune des sept planètes. Selon la plupart des savants aujourd'hui, c'est-à-dire en l'an 345 de l'hégire, l'apogée du soleil est à 6 degrés et demi des Gémeaux, comme nous l'avons dit en parlant du déplacement de ce point; mais, d'après le calcul du Sindhind, il en est à 17° 55′ 14″. C'est ce dernier chiffre que donne la table de Mohammed fils de Mouça el-Kharizmi et la table de Habach fils d'Abd Allah, intitulée Sindhind. Il y a en effet trois tables[2] connues sous le nom de Habach : la première est la table d'observations; la seconde, le Sindhind. Celle d'el-Kharizmi ne diffère de cette dernière que par les chiffres des minutes. La troisième est celle du Chah. Lorsqu'on dit simplement : la table de Habach, on entend la table d'observations, dont la partie empruntée à Ptolémée n'est autre que le canon de Théon, établi par cet auteur d'après l'*Almageste*. Les auteurs de la table du Chah placent l'apogée du soleil à 20 degrés des Gémeaux, et ceux de la table d'observations disent qu'il était situé, à l'époque où fut dressée cette table, c'est-à-dire en l'an 217, comme nous l'avons déjà indiqué dans ce chapitre, à 22° 39′ des Gémeaux. L'astronome Macha' llah a pensé que l'apogée du soleil était l'une des branches du compas à l'aide duquel Dieu avait formé le monde; c'est à propos de quoi il fut mis à la question.

Les Indiens et d'autres, comme nous l'avons dit, pensent que l'apogée du soleil se meut tous les cent ans d'un degré,

chiffre paraît moins satisfaisant que celui de 432 millions, parce qu'il est moins facile à décomposer en deux facteurs ayant une signification astronomique.

[1] Il y a dans le texte : «opposé à l'apogée», ce qui n'est pas admissible.

[2] Voyez notre note ci-dessus, p. 267, n. 3. La table d'observations est appelée littéralement *table éprouvée*, sans doute dans le sens de : contrôlée par les observations.

qu'il reste, par conséquent, 3,000 ans dans chaque signe du Zodiaque et qu'il parcourt toute la sphère en 36,000 ans. Nous avons expliqué comment s'effectuent ce déplacement et cette rotation. Lorsque l'apogée passe des constellations zodiacales de l'hémisphère nord à celles de l'hémisphère sud, la partie habitable de la terre se déplace; le nord devient le sud et le sud le nord; ce qui était habité se dépeuple et ce qui était désert devient habité. Les sages de l'Inde, de la Chaldée, de l'Égypte, de la Grèce, de Roum et d'autres encore, s'accordent avec les astrologues et astronomes de notre temps, pour placer l'apogée dans le signe des Gémeaux; il n'y a de divergence entre eux que sur le point de savoir s'il est fixe ou mobile, comme nous l'avons rapporté. Tabit fils de Korrah le Sabéen, de Harran, a composé un traité pour appuyer l'opinion d'Hipparque, qui affirmait que l'apogée du soleil se meut, contrairement à Ptolémée. Cette thèse a été contrôlée par les observations de plusieurs géomètres qui ont trouvé l'apogée situé à 24 degrés et plusieurs minutes [de l'origine du signe des Gémeaux], ce qui équivaut à 84 degrés et plusieurs minutes de l'origine du signe du Bélier[1]. Ce résultat est différent de celui qu'ont obtenu les observateurs de la table d'observations; tous, en effet, sont d'accord, à l'exception de Mohammed fils de Djabir el-Bettani, de Harran, pour placer l'apogée à 82° 49′ de la tête du Bélier.

Nous avons encore rappelé l'explication donnée par ces sages des éclipses de la lune, explication consistant en ce que la clarté de la lune lui vient du soleil et que, dans les moments où les corps célestes sont disposés de telle sorte que la terre porte ombre entre le soleil et la lune, cette ombre cache la lune en tout ou en partie, produisant une éclipse totale ou partielle selon les cas. De même les éclipses

[1] Nous modifions ainsi le texte : اربع وعشرين درجة ودقائق كثيرة [من اوّل الجوزاء] تكون من اوّل الحمل اربعا وثمانيين (au lieu de ستّيين) درجة ودقائق كثيرة.

du soleil s'expliquent par ce fait que la lune nous cache le soleil. C'est pourquoi les éclipses de lune n'arrivent que lorsqu'elle est en opposition avec le soleil, et les éclipses de soleil n'arrivent que lors des conjonctions. Le moindre temps qui puisse s'écouler entre deux éclipses solaires ou lunaires est de six mois lunaires de durée moyenne. Mais cet intervalle peut être de cinq mois lorsque des longs mois arrivent consécutivement; il est de plus de six mois s'il y a une suite de mois courts. Il n'est pas possible que le soleil soit éclipsé deux fois, dans le même mois, en un même lieu ni en deux lieux différents de l'hémisphère nord; cela pourrait arriver pour deux lieux différents situés de part et d'autre de la ligne de l'équateur, l'un du côté du nord, l'autre du côté du sud.

Les mêmes savants enseignent que lorsque l'hémisphère nord est en été, l'hémisphère sud se trouve en hiver; et quand l'hiver règne dans le nord, l'été règne dans le sud. Cela permet d'expliquer pourquoi les crues du Nil arrivent en été, car c'est le temps de l'hiver et des pluies dans les parties de la terre des Abyssins telles que la Nubie, le Zagawah, le pays des Zendj, jusqu'aux monts de la Lune qui sont situés au delà de l'équateur. C'est de ces montagnes que jaillissent les sources du Nil et que découlent les torrents dont ce fleuve est formé. Nous l'avons dit plus haut dans ce livre en parlant des mers et des principaux fleuves. Pour des raisons analogues le régime de l'hiver dans la terre de l'Inde est le même que dans la terre d'Abyssinie et de l'Yémen comme nous l'avons constaté dans la terre continentale du Lar[1], dans l'Inde, ainsi que dans d'autres pays dont nous avons parlé et où nous nous trouvions en l'an 303 et en l'an 304. L'hiver est appelé là *el-yéçarah*[2]. Ce que nous avons

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. II, p. 85; Abou'l-Féda, p. ٣٥٧. (Note de l'éditeur.)

[2] Comparez les *Prairies d'or*, t. I, p. 327; Reinaud, *Relation*, ١٣٩. Le

dit de la marche du soleil le long du zodiaque du nord au sud et du sud au nord, explique ces différences. Quand le soleil se rapproche d'un lieu, l'été règne en ce lieu; quand le soleil s'en éloigne, l'hiver apparaît. Lorsqu'il fait jour en quelque lieu, il fait nuit dans le lieu opposé, et à la nuit, dans le premier, correspond le jour dans le second. Le jour règne constamment sur une moitié de la terre; et la nuit, sur une autre moitié; en quelque point des quatre secteurs terrestres que se trouve le soleil, il éclaire toujours une moitié de la terre; à savoir : le quadrant qui est devant lui, le quadrant qui est derrière lui, celui qui est à sa droite et celui qui est à sa gauche. Ces quatre quadrants ensemble font la moitié de la terre; sur l'autre moitié la lumière du soleil est interceptée par l'épaisseur et la rotondité du globe terrestre. Il fait donc nuit dans cette moitié que le soleil n'éclaire pas, car la nuit n'est pas autre chose que l'ombre produite par la terre, dont une partie cache à l'autre la lumière solaire. Où est le soleil, là est le jour; où le soleil est invisible, là est la nuit.

Nous avons encore observé, d'après ces sages, que certains peuples sont deux fois par an en hiver et deux fois en été. Ces peuples habitent sous la ligne de l'équateur qui partage par moitiés la course du soleil, comptée depuis le départ de l'astre de l'orient, jusqu'à son retour à l'orient. Les pays qui se trouvent sous cette ligne sont Fezzan, Ozaïn, Aden, le Chihr, etc. Lorsque le soleil se meut près de l'origine du signe du Bélier, la chaleur est extrême dans ces contrées. Lorsqu'il approche du signe du Cancer, il est éloigné du zénith en ces lieux, de 24 degrés représentant l'inclinaison de l'écliptique; c'est alors l'hiver pour les régions équatoriales. Puis le soleil revient à l'équateur lorsqu'il at-

mot est indien, et a le sens de pluie de trois mois. Voir Bérouni, *India*, I, 211, n. *g*, où ce mot est mis en regard du sanscrit : *varshakâla*. (D'après l'éditeur, dans le *Glossaire*.)

teint le signe de la Balance, l'été règne de nouveau sur ces pays et la chaleur y est intense. Le soleil s'étant écarté vers la quatrième direction cardinale, ou le sud, et approchant du Capricorne, l'hiver reparaît une seconde fois à l'équateur. Ainsi les hommes habitant sous cette ligne ont deux hivers et deux étés; mais leurs hivers ne diffèrent jamais beaucoup de leurs étés. En certains lieux un mois d'été ne forme qu'un seul jour sans nuit, et un mois d'hiver, une nuit sans jour. Dans les autres mois de l'année, le temps du jour et de la nuit est toujours de 24 heures. Ce sont les lieux où la hauteur du pôle au-dessus de l'horizon est de 67 degrés et un quart. La partie de l'écliptique comprise depuis la moitié des Gémeaux jusqu'à la moitié du Cancer y est constamment visible au-dessus de l'horizon, au lieu que l'arc d'écliptique compris depuis la moitié du Sagittaire jusqu'à la moitié du Capricorne n'est jamais visible.

Ces savants ont de même des théories que nous avons rapportées, sur les lieux où le jour devient très long et la nuit si courte qu'elle n'a plus qu'une heure, ou deux ou trois heures, phénomène qui se produit à l'extrémité du pays de Roum, de la terre des Bulgares ou du Kharezm dans la partie qui avoisine la mer des Khazars; puis sur les heures *égales* dont chacune correspond à 15 degrés de la sphère, et sur les heures *de temps* ou heures *courbes* dont chacune est un douzième du jour ou un douzième de la nuit; sur les influences des sept astres errants, les deux luminaires et les cinq planètes, et les effets particuliers qu'ils produisent sur les religions, les terrains, la faune, la flore, etc.; sur les différences existant entre les langues parlées par les hommes et entre les teints des races, dans les diverses parties de la terre habitée; sur la cause qui fait tomber la pluie pendant les chaleurs dans le premier climat, à l'exclusion des autres contrées; sur les motifs pour lesquels il ne pleut presque pas dans certains pays, comme au Caire et en plusieurs autres lieux.

La cause de ce dernier phénomène est que cette partie de la terre d'Égypte manque, vers le nord, de montagnes élevées, tandis que toutes les vapeurs qui pourraient y être poussées, venant de la région de la mer abyssinienne, sont arrêtées, avant de parvenir en Égypte, par les montagnes des Bodjah comme le Mokattam et les chaînes voisines; ces vapeurs se détournent devant cet obstacle et s'en vont dans la direction de la Syrie et de l'Irak. D'ailleurs il n'y a pas de mer dans la partie sud de l'Égypte; il en vient donc des nuages en bien moindre quantité qu'il n'en va vers la Syrie et l'Irak, de la région de la mer abyssinienne. Le Nil aide par son cours au mouvement de l'air du sud au nord; les vapeurs sont conduites vers le nord tout le long du pays qui est chaud parce qu'il est à une basse latitude et voisin de deux mers, la mer abyssinienne à l'orient et la mer d'Alexandrie ou mer de Roum au nord. L'atmosphère y est donc chaude, et les vapeurs qui y circulent ne s'épaississent et ne se condensent pas avant qu'elles aient atteint la mer d'Alexandrie. Elles se mêlent [aux vapeurs de] cette mer et se dirigent avec elles vers le nord du côté de l'Europe. Quand ces vapeurs sont parvenues en un lieu où la fraîcheur de l'atmosphère ou les chaînes de montagnes les obligent à se contracter, elles s'y rassemblent et elles tombent en pluies dans ces pays du nord. C'est pourquoi la pluie est rare en Égypte. Il faut observer encore que le Nil, lors de ses crues, recouvre la terre d'Égypte; lorsqu'il diminue, il rentre dans les profondeurs du sol qui absorbe une grande quantité d'eau pendant ce long séjour qu'elle fait à sa surface; aussi les vapeurs qui, chaque jour, remontent du sol sous l'effet de la chaleur solaire, sont-elles abondantes; quand vient la nuit, l'atmosphère devient fraîche relativement à ce qu'elle était au lever du soleil; les vapeurs se changent en eau et se déposent pendant la nuit, lentement, parce qu'elles sont peu denses et que rien ne les resserre, sous forme d'une rosée qui retombe à terre. On

pourrait encore proposer, à la suite de ces savants, d'autres explications. Il est possible, au reste, que ce phénomène soit dû à des causes dont Dieu s'est réservé le secret et qu'il n'a révélées à aucune de ses créatures, sachant ce qui convient à la prospérité des peuples et au bonheur des hommes.

Toutes les questions dont nous venons de parler demanderaient à être développées dans de longs discours; mais qui a promis d'être bref n'a plus le droit de s'étendre. Nous ne faisons dans ce livre que jeter un coup d'œil sur chaque matière, afin que le lecteur juge, d'après ce que nous y avons consigné, de ce que nous y avons omis, et qu'il se contente d'y trouver l'exposé et l'indication rapides des sujets, sans en chercher l'explication développée.

Après avoir rappelé l'ensemble de la chronologie du monde depuis Adam jusqu'à notre prophète, les années et les mois des différentes nations, leurs procédés pour l'intercalation des jours et pour le nasi et autres choses tenant à celles-là, nous allons raconter l'histoire de la naissance de notre prophète, de sa mission, de sa fuite et de sa mort, et celle des khalifes et des rois qui sont venus après lui jusqu'à nos jours.

HISTOIRE DE LA NAISSANCE DU PROPHÈTE ET DE SA MISSION; SA FUITE, SES CAMPAGNES, MARCHES DE NUIT ET DE JOUR EFFECTUÉES PAR SES TROUPES; SES SECRÉTAIRES, SA MORT.

HISTOIRE DES KHALIFES ET DES ROIS POSTÉRIEURS AU PROPHÈTE; LEURS RÈGNES, LEURS SECRÉTAIRES, LEURS VIZIRS, LEURS CHAMBELLANS, LEURS KADIS; LÉGENDES DE LEURS SCEAUX; ÉVÉNEMENTS PRINCIPAUX D'ORDRE RELIGIEUX OU POLITIQUE, ARRIVÉS DE LEUR TEMPS; ABRÉGÉ DE LEUR HISTOIRE JUSQU'À L'AN 345, SOUS LE KHALIFAT D'EL-MOUTI.

[Pages 227-235.]

Nous avons déjà parlé dans nos ouvrages antérieurs de la succession des signes et des prodiges qui annoncèrent au

monde la venue de notre prophète, ainsi que de sa vocation, de ses miracles et des preuves singulières qu'avec l'aide de Dieu il fournit de sa mission. Il prédit les événements, il nourrit la foule de quelques provisions, il fit pleuvoir les nuées blanches et parler la cuisse empoisonnée; il adoucit l'eau salée, il désaltéra plusieurs personnes avec un peu d'eau, et il fit beaucoup d'autres signes encore; surtout il apporta le *Coran* miraculeux et tel que nul homme ne pourrait rien produire de semblable; c'est par l'évidence de cette impossibilité qu'il a vaincu les hommes et qu'il les a forcés à se rendre. Nous nous dispenserons de rien ajouter à ce sujet, à cause de la condition que nous nous sommes imposée d'être concis et bref. Nous allons commencer le résumé de son histoire en parlant de sa naissance.

La généalogie du prophète de Dieu est la suivante : Mohammed fils d'Abd Allah fils d'Abd el-Mottalib fils de Hachim fils d'Abd Ménaf fils de Koçay fils de Kilab fils de Morrah fils de Kab fils de Loway fils de Galib fils de Fihr fils de Malik fils de Nadr fils de Kinanah fils de Khozaïma fils de Moudrikah fils d'Elyas fils de Modar fils de Nizar fils de Maadd. Nous ne continuons pas sa généalogie au-delà de Maadd, parce que lui-même l'a défendu en traitant les généalogistes de menteurs[1]. En effet, l'incertitude est grande entre Maadd et Ismaël fils d'Abraham, et l'on n'est d'accord ni sur le nombre des générations qui les séparent ni sur les noms de cette filiation; aussi le plus sage est-il de n'en rien dire. Au contraire tout le monde s'accorde sur la suite d'ancêtres par lesquels le prophète remonte à Maadd fils d'Adnân. Nous avons déjà parlé de la généalogie du prophète et des différents systèmes qui en ont été proposés dans le livre du « Mémorial des événements des anciens

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. IV, p. 112 et 118. Malgré cette tradition d'Ibn Abbas, beaucoup d'écrivains se sont crus autorisés à pousser la recherche des généalogies plus loin que Maadd et Adnân; tels Tabari, Ibn Ishak, Bokhari. (Goldziher, *Muhammedanische Studien*, I, 180.)

âges », et, dans un chapitre antérieur du présent ouvrage, nous avons indiqué les systèmes les plus généralement admis pour relier Maad à Ismaël fils d'Abraham. Nous avons donné aussi les filiations des patriarches entre Abraham et Adam, d'après l'autorité des exégètes et des généalogistes.

Le prophète fut surnommé Abou'l-Kaçim. Sa mère s'appelait Aminah fille de Wahb fils d'Abd Ménaf fils de Zohrah fils de Kilab. Il naquit l'année de l'Éléphant, le 8 du mois de rébî el-ewwel, ou le 10, selon d'autres, correspondant au 8 de dîmah de l'an 1317, à compter depuis l'avènement de Bokht-Nassar [1], au 20 de nisân de l'an 882 du roi Alexandre fils de Philippe et à l'an 39 du règne d'Anouchirwan Khosraw fils de Kobad fils de Firouz [2]. Il y avait alors soixante-cinq jours que les compagnons de l'Éléphant étaient entrés à la Mecque, ou moins de temps selon d'autres; on dit qu'ils y entrèrent le dimanche 5 moharrem. Le père du prophète, Abd Allah fils d'Abd el-Mottalib était mort après l'avoir engendré; on dit cependant aussi qu'il ne mourut qu'un mois après sa naissance, ou lorsque l'enfant était dans sa deuxième année, ou encore lorsqu'il était âgé de vingt-huit mois; il était parti pour aller faire du commerce en Syrie et il était mort à Médine âgé de 25 ans. Mohammed fut confié à Halimah fille d'Abou Douéïb, le même que Abd Allah fils d'el-Harit fils de Chidjnah fils de Djabir fils de Rizam [3] fils de Naçirah fils de Koçayah fils de Nasr fils de Sad [4] fils de Bekr fils de Hawazin, pour être

[1] Les manuscrits ont : 1319. L'éditeur corrige en remarquant que, d'après les dates données plus bas, le prophète eut 40 ans en l'an 1357 et 63 en l'an 1380 de Bokht-Nassar.

[2] Au lieu de 39, les *Prairies d'or*, t. IV, p. 129, ont : 40, Tabari, I, ٨٩٩ et ٩٩٩ a 42. (Note de l'éditeur.)

[3] Fils de Rizam ابن رزام est ajouté par l'éditeur, suivant les *Prairies d'or*, t. IV, p. 151, où ce nom est lu Diram, درام; Tabari, I, ٩٩٩; Wüstenfeld, *Genealogische Tabellen*, F, 16.

[4] Nasr, fils de Sad, au lieu de Sad, fils de Nasr, ms. L'éditeur cor-

nourri. Elle le nourrit du lait de ses enfants Abd Allah, Cheïma et Ounaïsah qu'elle avait eus d'el-Harit fils d'Abd el-Ozza fils de Rifâah fils de Mollan fils de Naçirah fils de Koçayah fils de Nasr[1] fils de Sad fils de Bekr. C'est Cheïma que le prophète encore enfant mordit à l'épaule pendant qu'elle le portait[2]; après que la tribu de Hawazin eut été mise en fuite à Honéïn et que le prophète se fut emparé de ses biens et de ses femmes, Cheïma vint le trouver et, dans l'espoir de le toucher, elle lui rappela ce fait et lui montra la cicatrice de la morsure; il la reconnut. Ce fut l'une des causes qui portèrent le prophète avec les autres descendants de Hachim et ceux d'el-Mottalib fils d'Abd Ménaf, à remettre en liberté les captifs qui leur étaient revenus de cette expédition; les compagnons de Mohammed, à son exemple, rendirent aussi les captifs tombés dans leurs lots.

Le prophète resta quatre ans en nourrice chez Halimah[3]; quand il fut entré dans sa cinquième année, elle le rendit à sa mère Aminah. A l'âge de six ans il fut conduit par sa mère en visite chez les oncles maternels de son aïeul Abd el-Mottalib fils de Hachim de la tribu de Adi fils d'en-Naddjar, demeurant à Médine. Abd el-Mottalib était né de Salma fille de Zéïd fils d'Amr fils de Lébid fils de Haram fils de Khidach fils de Djoundoub fils de Adi fils d'en-Naddjar. La mère du prophète mourut à el-Abwa. Oumm-Aïman, qui devint la mère d'Ouçamah fils de Zéïd fils de Haritah, ramena Mohammed à la Mecque.

A l'âge de sept ans Mohammed perdit son aïeul Abd el-

rige d'après Ibn Hischam, ١٠٣ et Wüstenfeld, *loc. cit.* Tabari et les *Prairies d'or* omettent Nasr.

[1] Naçirah, Koçayah et Nasr sont ajoutés par l'éditeur d'après Tabari et Ibn Hischam.

[2] Tabari, I, ١٢٩٨ et Ibn Hadjar ont la variante : pendant qu'elle le portait sur la hanche, تورّكه au lieu de تحمله.

[3] Comparez pour tout ce qui suit les *Prairies d'or*, chapitre LXXIII, t. IV, p. 150 et suiv.

Mottalib; Abou-Talib le prit en tutelle et le garda jusqu'à ce qu'il eut atteint l'âge de treize ans. Il l'emmena alors en Syrie pour y faire le commerce. C'est dans ce voyage que Bahîra[1] le moine vit l'enfant, le reconnut pour prophète et indiqua les marques de sa mission.

Mohammed, âgé de vingt ans, assista à la guerre du *fidjar* et au serment d'*el-foudoul*, comme nous l'avons dit plus haut dans ce livre. Lorsqu'il eut accompli sa vingt-cinquième année, il alla en Syrie faire le commerce au nom de Khadidjah fille de Khowaïlid fils d'Asad fils d'Abd el-Ozza fils de Koçay fils de Kilab, accompagné de Maïsarah serviteur de Khadidjah. Le moine Nestor vit dans ces circonstances un nuage le couvrir de son ombre et d'autres signes paraître en lui, et il le reconnut pour prophète. A leur retour, le serviteur de Khadidjah fit part de ces faits à sa maîtresse; elle envoya demander Mohammed en mariage, et il l'épousa.

A trente-cinq ans, il assista à la restauration de la Kaabah, fut choisi par les Koréïchites pour replacer la pierre noire, tandis que les tribus débattaient à qui elles confieraient cette charge; il la mit à sa place[2]. Quand il eut atteint l'âge de quarante ans, Dieu lui révéla la mission qu'il aurait à accomplir parmi les hommes, le lundi, dixième jour du mois de rébi el-ewwel, correspondant au 23 d'aban mah de l'an 1357 de l'avènement de Bokht-Nassar et au 8 chebat de l'an 921 d'Alexandre. Il avait en ce jour quarante ans. On n'est pas d'accord sur le point de savoir quel fut le premier homme qui crut en lui, mais tout le monde admet

[1] Les *Prairies d'or*, IV, 153 et I, 146, portent la leçon : Bohaïra. La rencontre est placée à Bosra. Voyez Sprenger (*Das Leben und die Lehre des Moh.*, I, 178).

[2] Sprenger (*Das Leben und die Lehre des Moh.*, t. I, p. 154) traite ce récit de légende; il allègue, entre autres raisons, contre son authenticité, que ni la porte des Bénou Cheïbah, ni la mosquée (mesdjid) n'existaient en ce temps-là. C'est Omar qui, après la mort du prophète, fit clore par un mur la place qui entoure la Kaabah. Voyez le récit complet dans les *Prairies d'or*, t. IV, p. 127.

IMPRIMERIE NATIONALE.

que, parmi les femmes, Khadidjah la première crut en lui. Certains disent que le premier homme croyant est Ali fils d'Abou Talib. C'est l'opinion des descendants du prophète et des Chiites qui font remonter cette tradition à Abd Allah fils d'Abbas fils d'Abd el-Mottalib, à Djabir fils d'Abd Allah l'Ansarite, à Zéïd fils d'Arkam, et à d'autres encore; mais leurs traditionnistes diffèrent d'opinion sur l'âge auquel Ali embrassa l'Islam. Les uns lui donnent quinze ans au moment de sa conversion, d'autres treize, d'autres onze, ou neuf, ou huit, ou sept, ou six, ou cinq ans. Ce dernier avis est partagé par ceux qui, cherchant à réduire à rien ses mérites et à rendre vaines ses vertus, supposent qu'il dut se convertir à l'Islam étant encore petit enfant et ayant l'infirmité de cet âge; incapable de distinguer la vertu du vice, de discerner ce qui est douteux de ce qui est certain, il ne connaissait alors ni le bien pour le rechercher ni le mal pour le fuir. Nous rapporterons en substance ce qui a été dit à ce sujet, dans la suite de ce livre, en parlant du khalifat d'Ali et de sa mort; au reste nous avons exposé ces choses en détail dans nos précédents ouvrages. Nous y avons indiqué l'opinion de chaque secte, avec les preuves sur lesquelles elle l'appuie, ainsi que la controverse entre les théologiens des Otmanites[1] et des Zéïdites qui appartiennent aux Motazélites de Bagdad et qui admettent l'*imamat du préféré*[2], et d'autres docteurs appartenant aux

[1] Otman, considéré comme un martyr, devint le symbole des aspirations des Oméyades; il y eut une religion d'Otman, *dîn Otman*, opposée à celle d'Ali. Otmanite fut le nom que l'on appliqua aux plus zélés partisans des Oméyades. (Voyez Goldziher, *Moh. Studien*, t. II, p. 119 et suiv.)

[2] Les Zéïdites, partisans de Zéïd fils d'Ali fils d'el-Hoçéïn fils d'Ali fils d'Abou Talib, qui fut mis à mort sous le règne de Hicham, admettent comme imams légitimes Abou Bekr et Omar, bien que, selon eux, Ali leur eût été préférable. L'imamat du préféré إمامة المفضول est, à leurs yeux, valide. (*Prolégomènes* d'Ibn Khaldoun, Ire partie, p. 402, 403.) Comparez Schahrastani, ١١٩, les *Prairies d'or*, t. VI, p. 26.

Botrites[1] à certaines sectes de Zéïdites, ou aux Kataïtes[2] qui soutiennent le droit des douze imams. Ces derniers se fondent pour fixer ce chiffre de douze sur une tradition rapportée par Soléïm fils de Kaïs el-Hilali dans un ouvrage qu'a publié Aban fils d'Abou Ayach, à savoir que le prophète aurait dit à l'émir des croyants Ali fils d'Abou Talib : « Toi et douze de tes descendants, vous êtes imams légitimes. » Personne d'autre que Soléïm fils de Kaïs n'a rapporté cette parole. L'imam dont cette secte attend l'avènement au jour où nous écrivons est Mohammed fils d'el-Haçan fils d'Ali fils de Mohammed fils d'Ali fils de Mouça fils de Djafar fils de Mohammed fils d'Ali fils d'el-Hocéïn fils d'Ali fils d'Abou Talib. (Que la faveur de Dieu soit sur eux tous!) Ceux qui admettent le système du *nasak* (de la série) prétendent que Dieu suscite dans chaque siècle un imam pour être son lieutenant, et qu'il lui donne un droit apparent ou caché. Cette secte ne limite donc pas le nombre des imams ni le temps où ils doivent paraître; selon sa doctrine, un signe venant de Dieu et de son prophète se trouve dans le nom et dans la personne même de l'imam[3], et il en sera ainsi

[1] Les Botrites sont les mêmes que les Abtarites, secte zéidite, issue de Kotayir el-Abtar. (*Méfatih el-Oloum*, p. ٢٩, *a.*) Comparez Schahrastani, ١١٨, ١٢٠; l'*Aghani*, III, ١٢٨. (Voyez le *Glossaire.*)

[2] Les Kataïtes sont une secte d'Imamites qui portent aussi le nom de *Mofaddalites* à cause de Mofaddal, fils d'Omar. Voyez ci-dessous l'explication de leur nom.

[3] C'est l'opinion des *Imamites* que « l'imamat émane d'une désignation textuelle de Dieu et de son apôtre sur la personne même (litt. sur l'œil) de l'imam et sur son nom على عين الامام واسمه » (les *Prairies d'or*, t. VI, p. 27). Cette désignation est le *Nass* النصّ. Comparez Schahrastani, p. ٨٥, 3.

La croyance au signe extérieur et physique qui doit se trouver dans l'imam, dans le *mahdi*, s'applique aussi, comme on sait, aux prophètes. Le *nass* tomba d'abord sur Ali qui fut, d'après les Imamiens, désigné directement et personnellement comme imam. Les Zéïdites croient au contraire qu'Ali ne fut désigné que par ses qualités. (*Prolégomènes* d'Ibn Khaldoun, Ire partie, p. 402 et suiv.)

jusqu'à ce que le monde périsse avec ceux qui l'habitent. Les Kataïtes doivent leur nom à ce qu'ils terminent (*Kata*) la série des imams à la mort de Mouça fils de Djafar et qu'ils s'arrêtent à lui[1]. Il faudrait encore citer les avis d'autres sectes chiites; puis des Motazélites et des Mourdjites qui font élire l'imam au choix, soit par toute la nation soit par une partie de la nation[2], sans omettre les sectes hérétiques (Kharidjites) des Azarikah, des Ibadites et des Sofrites, ni celle des Nedjadat[3], auxquelles les autres sectes hérétiques peuvent être rattachées, car elles n'en sont que des branches, non plus que les Nabitah[4], les Hachwïah, et les opinions des jurisconsultes des villes.

Une autre opinion touchant le premier homme qui embrassa l'islam est que ce fut Abou Bekr es-Siddik; la tradition en remonte, entre autres, à Amr fils de Abasah, à Djobéïr fils de Noféïr et à Ibrahim en-Nakhaï. On dit aussi

[1] Comparez *Méfatih el-Oloum*, p. ٣٠.

[2] Comparez les *Prairies d'or*, t. VI, p. 23 et suiv. Maçoudi y rapporte l'opinion des Motazélites que l'imam doit être élu par toute la nation.

Le nom des Mourdjites est lu *Merdjites* dans les *Prairies d'or* (*loc. cit.*). Voyez sur cette secte Goldziher, *Muh. St.* II, 89 et suiv.

[3] Le *Méfatih el-Oloum*, p. ٢٤, compte quatorze sectes de Kharidjites. Les *Azarikah* ont pour auteur Nafi fils d'el-Azrak; les *Ibadites*, Abd Allah fils d'Ibad; les *Sofrites*, Ziad fils d'el-Asfar; les *Nédjadat*, Nadjdah fils d'Amir le Hanéfite.

Dans les *Prairies d'or* (t. V, p. 229 et suiv. et 440), Maçoudi fait allusion aux *Azrakites*, les mêmes que les *Azârikah*, aux Ibadites et à d'autres sectes kharidjites, dont les *Djabites* et les *Hamzites*. Brünnow (*Die Charidschiten*, Leyde, 1884) dit, page 31, que les Sofrites sont une sous-division des Ibadites, et, page 39, que Nedjd ibn Amir, auteur des Nedjdites se sépara des Azrakites qui habitaient l'Ahwaz pour aller fonder sa secte dans le Yémamah. La secte des Azrakites se forma après que Nafi fils d'Azrak eut été vaincu et tué par Mohalleb, général de Merwan, l'an 65 de l'hégire. (Brünnow, p. 39; les *Prairies d'or*, t. V, p. 229.)

[4] Voyez Chafadji, *Schifa*, ٢٣٩, et comparez Lane. Ce nom est à restituer dans le *Firhist*, ١٨٠, 11. Zamakhchari et d'autres confondent les Nabitah avec les Hachwïah. (Note de l'éditeur et *Glossaire*.)

que le premier croyant fut Zéïd fils de Haritah le Kelbite affranchi du prophète; cette tradition a pour auteurs, entre autres, ez-Zohri, Orwah fils de Zobéïr et Soléïman fils de Yaçar. Certains traditionnistes pensent que ce fut Khabbab fils d'el-Aratt de la tribu de Sad fils de Zéïd Ménat fils de Témim; et d'autres enfin donnent le nom de Bilal fils de Hamamah.

Le prophète demeura treize ans à la Mecque après qu'il eut reçu sa mission. Il perdit son oncle paternel Abou Talib, qui mourut âgé de quatre-vingts et quelques années, et sa femme Khadidjah fille de Khowaïlid, morte à 65 ans, dans la dixième année de sa mission. Ces deux personnages moururent à trois jours de distance, ou plus selon d'autres. Un an et six mois auparavant, le contrat ayant été rompu, les Bénou Hachim et les Bénou Mottalib étaient sortis de la gorge de montagne, où ils étaient restés bloqués trois ans; ce chiffre est d'ailleurs contesté; il faut dire deux ans et demi ou deux ans, selon d'autres traditionnistes. Dans cette même année, qui est la cinquantième de sa naissance, le prophète se rendit à et-Taïf. A l'âge de 50 ans, il accomplit son voyage nocturne au ciel; les diverses fractions de la communauté musulmane ne s'accordent pas sur ce fait ni sur la manière dont il eut lieu.

Ensuite le prophète s'enfuit à Médine et il y entra le lundi 12 de rébi el-ewwel; il avait alors 53 ans, et cette année était la trente-quatrième du règne de Kesra Eberwiz. Il ordonna à Ali de rester derrière lui le temps de rendre des dépôts que quelques personnes avaient faits entre ses mains; Ali demeura à la Mecque trois jours après son départ, rendit tout ce qui était dû et le rejoignit. Le prophète avait, avant sa fuite, donné l'ordre à ses compagnons d'émigrer à Médine; ils étaient donc partis par bandes. Les premiers qui arrivèrent à Médine furent Koudouma Abou Salamah Abd Allah fils d'Abd el-Asad fils de Hilal fils d'Abd Allah fils d'Omar fils de Makhzoum, Amir fils de Rébiah,

Abd Allah fils de Djahch l'Asadite, Omar fils d'el-Khattab et Ayach fils d'Abou Rébiah.

Le premier étendard qu'arbora le prophète après son arrivée à Médine fut attaché à la lance de Hamzah fils d'Abd el-Mottalib, dans le mois de Ramadan, sept mois après l'arrivée du prophète. Ce chef, accompagné de trente cavaliers mohadjirs, se rendit à el-Is, dans le territoire de Djoubaïnah, pour arrêter une caravane appartenant aux Koréïchites, qui revenait de Syrie vers la Mecque. Il rencontra Abou Djahl Amr fils de Hicham fils d'el-Mogirah fils d'Abd Allah fils d'Omar fils de Makhzoum fils de Yakizah fils de Morrah fils de Kab fils de Loway fils de Galib, qui commandait une escorte de 300 hommes de la Mecque; mais ils se séparèrent sans avoir combattu. C'est ce qui fit dire à Hamzah[1] :

Je suis le premier sur la tête de qui un étendard ait flotté par l'ordre du prophète de Dieu.

Un peu plus tard eut lieu la marche d'Obéïdah fils d'el-Harit sur Rabig, localité située à 10 milles d'el-Djouhfah, sur la route de Médine à Koudaïd. Obéïdah fit cette expédition en chewwal, huit mois après l'arrivée du prophète à Médine; il rencontra Abou Sofian Sakhr fils de Harb fils d'Omeyah fils d'Abd Chems fils d'Abd Ménaf, près de l'eau dite de Ahya[2]. Abou Sofian avait avec lui 200 hommes, et Obéïdah 60 cavaliers mohadjir. Ils ne se battirent qu'à coups de flèches, sans tirer l'épée. La première flèche lancée par un Musulman le fut par Sad fils d'Abou Wakkas Malik fils de Wouhaïb fils d'Abd Ménaf fils de Zohrah fils de Kilab, dans cette expédition. Sad dit à ce propos :

N'a-t-on pas été dire au prophète de Dieu que j'ai défendu mes compagnons par la pointe de mes flèches ?

[1] Voyez Ibn Hischam, p. ۴١٩. (Note de l'éditeur.)

[2] احياء. Les mss ont احنى. Voyez Tabari I, ١٢٦٥ et ١٧٥٨; Ibn Hischam ۴١٩. (Note de l'éditeur.)

On n'a tenu compte à personne dans Maadd, ô prophète, d'avoir lancé une flèche, avant moi.

Le prophète consomma son mariage avec Aïchah fille d'Abou Bekr, dans le mois de chewwal; elle avait alors neuf ans, ou moins selon d'autres. Il l'avait épousée à la Mecque lorsqu'elle avait sept ans, d'autres disent six ans. En dou'l-kadeh, neuf mois après l'arrivée du prophète à Médine, Sad fils d'Abou Wakkas marcha avec vingt hommes sur el-Kharrar du territoire d'el-Djouhfah, non loin de Khoumm, pour intercepter une caravane appartenant aux Koréïchites; il arriva au lieu de l'attaque quand la caravane était déjà passée. Cette même année naquirent Abd Allah fils de Zobéïr fils d'el-Awwam, qui fut le premier enfant né d'un Mohadjir depuis l'hégire, et Noman fils de Béchir l'Ansarite, le premier né d'un Ansarien depuis cette date. Cette année fut aussi celle où mourut Abou Omamah Asad fils de Zorarah le Khazradjite de la tribu de Ganm fils de Malik fils d'en-Naddjar; sa mort arriva en chewwal. Enfin, c'est d'elle que date la conversion d'Abd Allah fils de Salam.

LA DEUXIÈME ANNÉE DE L'HÉGIRE DITE L'ANNÉE DU COMMANDEMENT, C'EST-À-DIRE CELLE OÙ LE PROPHÈTE ORDONNA DE COMBATTRE LES INFIDÈLES.

[Pages 235-243.]

Le prophète fit une expédition en Safar, accompagné surtout des Mohadjirs, et il la dirigea sur Waddan et el-Abwa, localités distantes l'une de l'autre de 8 milles, pour arrêter une caravane appartenant aux Koréïchites. Il revint sans avoir engagé de combat, après une absence de quinze jours. Il avait laissé à Médine comme lieutenant Sad fils de Obadah fils de Douléïm l'Ansarite, de la tribu de Khazradj. Le même mois, l'émir des croyants Ali fils d'Abou Talib épousa Fatimah.

Au mois de rébi el-ewwel, le prophète fit l'expédition de Bouwat avec 200 hommes pour arrêter une caravane appartenant aux Koréïchites. 2,500 bêtes de somme composaient la caravane[1] dont faisaient partie 100 Koréïchites, parmi lesquels Omeyah fils de Khalaf el-Djoumahi. La caravane échappa au prophète, qui revint sans avoir engagé de combat. Bouwat est une montagne de la tribu de Djouhaïnah, qui se trouve du côté de Dou-Khouchoub sur la route de Syrie; entre Bouwat et Médine, il y a trois relais, d'autres disent moins. Sad fils de Moad avait été laissé à Médine.

Dans le même mois eut lieu une autre marche du prophète, poursuivant Kourz fils de Djabir le Fihrite, qui avait tenté d'enlever du bétail de Médine du côté d'el-Akik. Le prophète atteignit Safawan, localité du territoire de Bedr, mais Kourz lui échappa avec le bétail et il dut revenir. Il avait laissé à Médine son affranchi Zéïd fils de Haritah fils de Chérahil le Kelbite, de la sous-tribu de Kinanah fils de Auf fils de Odrah fils de Zéïd el-Lat fils de Rofaïdah fils de Taur fils de Kelb fils de Wabarah fils de Taglib fils de Holwan fils de Imran fils d'el-Haf fils de Kodâah. On appelle quelquefois cette expédition la première expédition de Bedr.

Une autre expédition eut ensuite lieu en djoumada el-oula de la même année, selon d'autres, en djoumada el-akhirah; le prophète marcha sur Dou'l-Ochéïrah[2] pour intercepter une caravane appartenant aux Koréïchites qui se rendait en Syrie; mais elle lui échappa. C'est le retour de la même caravane qui fut l'occasion du combat de Bedr. Dou'l-Ochéïrah est une localité située du côté de Yanbou, et de Médine à Yanbou la distance est de neuf stations. Le prophète avait laissé à Médine Abou Salamah fils d'Abd el-Asad el-Makhzoumi. D'après d'autres traditions, il faudrait

[1] Comparez Wakidi dans Wellhausen, *Muhammed in Medina*, p. 34.
[2] C'est dans cette expédition qu'Ali reçut le surnom d'Abou Tourab.

placer la poursuite de Kourz après l'expédition de Dou'l-Ochéïrah, mais la plus sûre est celle que nous avons indiquée. Dans le même temps naquit[1] Noman fils de Béchir el-Ansari de la tribu d'el-Harit fils d'el-Khazradj; c'est le premier enfant qu'ait eu un Ansarien depuis l'hégire.

En redjeb, Abd Allah fils de Djahch de la tribu de Doudan fils d'Asad fils de Khozéïmah, accompagné de 11 hommes, d'autres disent de 18, marcha sur Nakhlah, qui est le lieu appelé aujourd'hui Boustan (jardin) d'Ibn Amir, situé sur la grande route de l'Irak; cette troupe rencontra une caravane appartenant aux Koréïchites, tua Ibn el-Hadrami, fit plusieurs prisonniers et emmena les bêtes de somme. Abd Allah fils de Djahch fit le partage du butin et il en retira la cinquième partie, rien n'ayant encore été révélé dans le *Coran* à ce sujet. Le prophète suspendit l'exécution du partage jusqu'à ce qu'il eût reçu l'approbation de Dieu, après quoi il le déclara valable. Ce partage est le premier qu'il fit. On dit qu'Abd Allah fils de Djahch reçut dans cette expédition le titre de commandeur des croyants que personne n'avait porté jusque-là. Les Koréïchites prétendirent que Mohammed avait autorisé la guerre pendant le mois sacré, c'est-à-dire en redjeb; mais les compagnons du prophète la regrettèrent, lorsqu'il leur dit : Je ne vous ai pas commandé de combattre pendant les mois défendus. Alors Dieu révéla là-dessus ce verset : « Ils t'interrogeront sur le mois sacré, sur la guerre dans ce mois, etc. » (*Coran*, II, 214.) Le jeûne du mois de ramadan fut décrété en chaban de cette année, et la *kiblah* y fut reportée de Jérusalem à la Kaabah[2],

[1] La naissance de Noman a été déjà relatée à la fin du chapitre précédent; elle n'est pas ici à sa place.

[2] Le prophète avait ordonné après l'hégire que la Kiblah serait Jérusalem, « pour n'être pas traité d'imposteur par les Juifs, car il était désigné dans leur loi comme ayant deux Kiblah et comme préférant celle de la Kaabah : لئلا يكذّبه اليهود لانّ نعته فى التوراة انّه صاحب قبلتين وكانت الكعبة احبّ القبلتين اليه. » Après que la Kiblah eut été changée,

pendant la prière de midi, un mardi, au milieu de chaban. Le prophète se retourna au moment où il faisait la seconde génuflexion et tous ceux qui prenaient part à la prière tournèrent derrière lui. Le nom de mosquée des deux Kiblah resta à la mosquée où ce fait eut lieu. On dit que cela arriva treize jours après la prescription du jeûne de ramadan. Abd Allah fils de Zéïd fils d'Abd Rabbihi el-Ansari, de la tribu de Zéïd Ménat fils d'el-Harit fils d'el-Khazradj, eut en ce temps-là un songe dans lequel il vit la cérémonie de l'appel à la prière et en entendit la formule. Puis l'ordre d'accomplir cette cérémonie fut révélé et mis en pratique.

Ensuite eut lieu la grande expédition de Bedr ou de Bedr *au combat.* Bedr est à huit stations et 2 milles de Médine; le prophète se mit en marche le 3 du mois de ramadan, à la tête de 311 hommes, tant mohadjirs qu'ansariens, desquels 74 étaient des mohadjirs, les autres étant ansariens; d'autres traditionnistes donnent le chiffre de 313 hommes, ou encore de 314; ce qui est certain, c'est qu'ils étaient un peu plus de 310, mais le chiffre de l'excès est douteux. Les Koréïchites étaient au nombre de 950 combattants, dont 600 armés de cuirasses, et ils avaient avec eux une cavalerie de 100 chevaux. La rencontre eut lieu le vendredi 19 ramadan au matin, ainsi que le rapporte Abd er-Rahman fils d'el-Aswad d'après son père, qui le tenait d'Abd Allah fils de Maçoud et de Kharidjah fils de Zéïd el-Ansari, de la tribu de Khazradj, lequel le tenait de son père Zéïd. Alkamah fils de Zéïd donne, d'après Ibn Maçoud, une autre tradition : le combat aurait été livré, selon lui, le matin du dix-septième jour de ramadan. La même version est attribuée encore à Kharidjah fils de Zéïd, qui la tenait de son père et à Haçan fils d'Ali fils d'Abou Talib, comme le rapporte Abou Abd er-Rahman es-Solami. Mohammed fils d'Omar

on modifia la construction de la mosquée de Koba قبا. (D'après le *Kitab el-Khamis*, livre sur la vie du Prophète.)

el-Wakidi, l'auteur des récits des expéditions et des biographies, s'est rangé à cette opinion. Les Koréïchites perdirent dans ce combat 70 hommes tués et 70 faits prisonniers, ainsi que le rapporte Ahmed fils de Mansour er-Ramadi[1], d'après Asim fils d'Ali, qui le tenait d'Ikrimah fils de Ammar[2]; la tradition remonte de ce dernier à Abou Zouméïl, de celui-ci à Abd Allah fils d'Abbas, qui l'avait reçue d'Omar fils d'el-Khattab sous cette forme : « Au jour de Bedr, nous rencontrâmes les Polythéistes; Dieu les mit en fuite; 70 d'entre eux furent tués et 70 faits prisonniers. » Selon d'autres, le nombre des Koréïchites et de leurs alliés qui furent tués à la journée de Bedr est de 47, et le nombre de ceux qui furent faits prisonniers de 49. Enfin, une autre version porte à 45 le nombre de leurs morts ainsi que celui de leurs prisonniers. 14 Musulmans reçurent le martyre.

Le prophète partagea le butin que Dieu lui avait accordé en donnant une part à chaque homme et deux parts pour chaque cheval. Il admit au partage huit personnes qui n'avaient pas pris part au combat, à savoir : Otman fils d'Affan retenu loin de Bedr par la mort de Rokayah fille du prophète; son lot lui fut remis; il demanda au prophète s'il serait aussi récompensé dans la vie future et le prophète le lui promit; puis Talhah fils d'Obéïd Allah fils d'Otman fils d'Amr fils de Kab fils de Sad fils de Téïm fils de Morrah fils de Kab fils de Loway fils de Galib, parent d'Abou-Bekr es-Siddik par Amr fils de Kab fils de Sad, et Saïd fils de Zéïd fils d'Amr fils de Nofaïl fils d'Abd el-Ozza fils de Riah fils d'Abd Allah fils de Kourt fils de Rézah fils d'Adi fils de Kab fils de Loway fils de Galib, parent d'Omar fils d'el Khattab par Nofaïl fils d'Abd el-Ozza. Le prophète, après

[1] Les manuscrits ont ez-Ziadi, الزيادى. Voyez Jâcout, II, ٨١٣. Ce personnage mourut l'an 265 de l'hégire. Tabari, ١٣٥٤, rapporte la tradition. (Note de l'éditeur.)

[2] Ikrimah, fils d'Ammar, mourut l'an 159 de l'hégire selon Abou'l-Mahasin, I, ٤٢٧. (Note de l'éditeur.)

être sorti de Médine, avait envoyé ces deux derniers chercher des nouvelles de la caravane. Ils n'étaient revenus qu'à la suite du combat. On dit aussi qu'ils avaient été en Syrie faire du commerce pour leur propre compte, qu'étant revenus auprès du prophète, rentré de Bedr, ils reçurent leur part du butin et qu'ils demandèrent s'ils auraient aussi leur récompense dans l'autre vie; le prophète la leur promit de par Dieu. La première de ces deux versions est la plus répandue et celle sur laquelle on se règle. On réserva encore les parts d'el-Harit fils d'es-Simmah, de la tribu de Malik fils d'en-Naddjar fils de Talabah fils d'Amr fils de Haritah fils d'el-Khazradj, de Khawwat fils de Djobéïr fils de Talabah fils d'Amr fils de Auf fils de Malik fils d'el-Aws, d'el-Harit fils de Hatib, de Açim fils d'Adi, tous deux Ansarites, d'Abou Loubabah Béchir fils d'Abd el-Moundir l'Ansarite, de la tribu d'Aws, que le prophète avait laissé à Médine. Le fait que nous avons rapporté que le prophète avait accordé deux parts pour chaque cheval et une part pour le cavalier est conforme au droit enseigné communément par les jurisconsultes des villes et autres, sauf par Abou Hanifah en-Noman fils de Tabit, d'après qui un lot doit être accordé par cheval comme par cavalier. Ce savant est d'ailleurs contredit sur ce point par ses deux disciples Abou Yousouf et Mohammed fils d'el-Haçan. D'autres disciples d'Abou Hanifah soutiennent l'exactitude de son affirmation en rapportant des traditions qui remontent à certains compagnons du prophète, à l'émir des croyants Ali fils d'Abou Talib, à Abou Mouça l'Acharite et à d'autres encore. Nous nous bornons à indiquer ce désaccord à cause de celui qui existe au sujet de la tradition. L'absence du prophète jusqu'à son retour à Médine dura 19 jours; il rentra dans la ville le 22 du mois de ramadan; il y avait laissé comme lieutenant le fils d'Oumm Mektoum ed-Dérir le même qu'Amr fils de Kaïs de la tribu d'Amir fils de Loway fils de Galib. Abou Lahab Abd el-Ozza fils d'Abd el-Mottalib, oncle du

prophète, mourut à la Mecque le jour où y parvint la nouvelle du combat de Bedr.

Après cette expédition, Omaïr fils d'Adi fils de Kharachah l'Aousite, de la branche de Khatm, en dirigea une contre Asma fille de Merwan[1] de la tribu d'Omeyah fils de Bedr, qui avait causé des dommages aux Musulmans en excitant contre eux leurs ennemis. Asma fut tuée par Omaïr. Cette année-là le prophète ordonna qu'on distribuerait l'aumône de la fin du jeûne.

Salim fils de Omaïr l'Ansarite fit une expédition contre Abou Afak, un cheïkh de la tribu d'Amr fils d'Auf, qui avait nui à la cause du prophète de Dieu; Salim le tua en chewwal de cette année.

Au milieu du mois de chewwal, le prophète marcha contre la tribu juive de Kaïnouka comprenant 400 combattants; il les tint assiégés jusqu'à la nouvelle lune de dou'l-kadeh, puis ils se rendirent sans condition. Abd Allah fils d'Oubay fils de Saloul intercéda pour leur vie, car ils avaient été alliés de la tribu de Khazradj; ils furent exilés à Adriat en Syrie; mais on confisqua tous leurs biens. Le prophète en garda la cinquième partie, usant pour la première fois de ce droit, et il partagea les quatre cinquièmes restant entre ses compagnons. D'autres disent que c'est à Bedr qu'il prit pour la première fois le cinquième du butin. Il avait confié la garde de Médine à Abou Loubabah fils d'Abd el-Moundir el-Khazradji.

Le prophète fit ensuite l'expédition dite de la farine; il partit en dou'l-hiddjeh à la poursuite d'Abou Sofian Sakhr fils de Harb, qui s'était avancé à la tête de 200 cavaliers

[1] Asma était fille de Merwan le Juif, et épouse de Yézid le Khatmite; son crime était d'avoir récité des vers diffamatoires contre les Musulmans. Oméïr était aveugle; il entra dans sa maison; ses enfants jouaient autour d'elle; l'un qu'elle nourrissait dormait sur son sein. Il l'atteignit à tâtons, lui arracha l'enfant et lui enfonça son glaive dans la poitrine. (D'après le *Kitab el-Khamis.*)

mecquois pour accomplir le vœu qu'il avait fait de ne plus toucher ni femmes ni parfums jusqu'à ce qu'il eut vengé les victimes de Bedr; il était venu à el-Oréïd, y avait tué un ansarien et brûlé plusieurs maisons. Quand ses compagnons et lui apprirent qu'ils étaient poursuivis, ils jetèrent pour s'alléger leurs sacs de farine; c'est de là que l'expédition prit son nom. Le prophète avait encore laissé à Médine Abou Loubabah fils d'Abd el-Moundir. En ce mois, Ali consomma son mariage avec Fâtimah. Nous rapporterons plus loin les diverses opinions sur l'âge de Fâtimah en parlant de sa mort arrivée sous le khalifat d'Abou Bekr. Le prophète offrit alors le premier sacrifice de *douha*[1], dont furent témoins les Musulmans. Il en reçut l'ordre de Dieu; il alla à l'oratoire sacré et sacrifia de sa main deux brebis, d'autres disent une brebis.

La même année eut lieu la rencontre de Dou Kar, d'une part entre la tribu de Bekr fils de Waïl commandée par Hanzalah fils de Sayar descendant de Djadimah fils de Sad fils de Idjl fils de Loudjaïm fils de Sab fils d'Ali fils de Bekr fils de Waïl fils de Kaçit fils de Hinb fils d'Afsa fils de Doumi fils de Djadilah fils d'Asad fils de Rébiah fils de Nizar, que d'autres font descendre de Kab fils de Sad fils de Doubaïah fils de Idjl, et d'autre part l'armée envoyée par le roi Khosraw Eberwiz, ayant à sa tête el-Hamarz. La cause de la guerre avait été le refus fait par Hani fils de Kabiçah fils de Hani fils de Maçoud fils d'Amir fils d'Amr fils d'Abou Rébiah fils de Douhl fils de Chéïban fils de Talabah fils d'Oukabah fils de Sab fils d'Ali fils de Bekr fils de Waïl, de livrer les hommes, l'argent et les armes que Noman fils d'el-Moundir el-Lakhmi, roi de Hira, avait déposés entre ses mains avant que lui-même eût été tué par Kesra.

[1] Le sacrifice de *douha* est le sacrifice pascal que les Musulmans doivent faire au temps de *douha*, c'est-à-dire avant midi, l'un des trois premiers jours de la fête des sacrifices et, de préférence, le premier jour dit *yaum en-nahr*, jour de l'immolation.

Le combat fut acharné et les Perses furent mis en fuite avec leurs auxiliaires, les Arabes de Taglib que commandait Bichr fils de Sawâdah le Taglibite, ceux de Tay ayant à leur tête Iyas fils de Kabiçah le Tayite, ceux de Dabbah et de Témim, commandés ensemble par Outarid fils de Hadjib fils de Zorarah, ceux de Namir, par Aws fils d'el-Khazradj le Namirite, ceux de Bahra, de Tanoukh et autres tribus arabes. El-Hamarz périt. On place quelquefois cette rencontre avant l'hégire[1], et l'on dit que des hommes appartenant aux tribus d'Abd el-Kaïs, de Hanifah et autres tribus de la descendance de Bekr fils de Waïl étaient venus du Yémamah et du pays du Bahréïn aux foires de la Mecque, pour rejoindre la tribu de Bekr et lui porter secours. Ils y rencontrèrent le prophète tandis qu'il se présentait devant les tribus arabes, accompagné d'Abou Bekr, et il les exhorta à embrasser l'islam. Après une discussion entre Abou Bekr et le généalogiste Dagfal fils de Hanzalah[2] fils de Zéïd fils de Abdah fils d'Abd Allah fils de Rébiah fils d'Amr fils de Chéïban, le prophète ayant conclu que les malheurs résultaient de la parole[3], obtint

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. II, p. 227. Maçoudi y rapporte également les deux traditions d'après lesquelles la bataille de Dou Kar aurait eu lieu, sous le règne d'Eberwiz, soit peu de temps après la mission du prophète, soit quatre mois après la journée de Bedr. La seconde tradition doit être rejetée. Nöldeke (*Gesch. der Perser und Araber*, p. 311, n. 1), assigne à la bataille de Dou Kar, pour date supérieure, l'an 604, pour date inférieure, l'an 611. Cependant Goldziher (*Muham. Studien*, t. I, p. 103), s'autorisant des travaux de Robertson-Smith (*Kinship and marriage in early Arabia*, p. 288) place cet événement en l'an 611.

La collision de Dou Kar fut amenée par la chute de la dynastie de Hîra. L'empire perse n'eut plus de barrière contre les Arabes Bédouins. Cette victoire de la tribu de Bekr fut l'origine de l'extension et des triomphes de l'Arabisme. Voyez à ce sujet l'*Aghani*, X, 34, 19, XX, 134.

[2] Voyez le *Fihrist*, ٨٩, 15. (Note de l'éditeur.)

[3] Comparez les *Prairies d'or*, t. IV, p. 166; Freytag, *Proverbes de Méïdani*, t. I, p. 19.

d'eux la promesse que, si Dieu leur donnait la victoire sur les Adjémi, ils croiraient en lui et reconnaîtraient sa mission. Il pria donc pour qu'ils fussent victorieux et quand il apprit qu'ils avaient vaincu les Adjémi, il dit : « Voici le premier jour dans lequel les Arabes ont obtenu justice des non-Arabes, c'est par moi qu'ils ont été vaincus. En ce jour la gloire de Bekr fils de Waïl est montée au-dessus de celle de tous les autres Arabes et leurs mérites ont dépassé ceux de tous autres. » Les poètes anciens et modernes ont célébré cette journée, et l'ont comptée, dans les panégyriques de Bekr, parmi ses journées mémorables[1]. Abou Temmam Habib fils d'Aws le Tayite en a bien parlé lorsqu'il l'a rappelée avec éloge dans sa poésie composée à la louange d'Abou Dolaf el-Kaçim fils d'Yça fils d'Idris fils de Makil fils d'Omaïr fils de Cheïkh fils de Moawiah fils de Khozaï fils d'Abd el-Ozza fils de Dolaf fils de Djoucham fils de Kaïs fils de Sad fils de Idjl fils de Lodjaïm fils de Sab fils d'Ali fils de Bekr fils de Waïl. Cette pièce[2], dont la rime est en *ba*, commence par ces mots :

Sur ces campements où se croisent les vents...

Le poète y dit :

Que Témim un jour se glorifie de son arc parmi les Arabes, et qu'il fasse la preuve de tous ses mérites;
Vous vous citerez Dou Kar où vos épées ont renversé les tentes de ceux qui avaient réclamé l'arc de Hadjib.

Abou Obéïdah Mamar fils d'el-Motanna a cité dans son livre intitulé « la soie chamarrée » les plus fidèles des Arabes[3],

[1] Voyez Farazdak, éd. Boucher, p. 59, 8.

[2] Diwan, ٢١; comparez *l'Aghani*, XV, ١٠٣. (Note de l'éditeur.)

[3] Comparez Nöldeke, *loc. cit.*, p. 332. La critique adressée par Maçoudi à Abou Obéïdah d'avoir omis Hani fils de Kabiçah ne paraît pas justifiée par ce que dit Tabari. Voyez sur *Hani*, Caussin de Perceval, II, 167.

et il a compté parmi eux es-Samauel fils d'Adia le Gassanide, el-Harit fils de Zalim le Mourrite, Omaïr fils de Salma le Hanéfite; mais il n'a pas fait mention de Hani qui fut cependant le premier des Arabes pour sa fidélité, le plus ferme protecteur de ses voisins, le plus sûr défenseur de ses proches, puisqu'il s'exposa lui-même avec son peuple à la mort, qu'il exposa ses biens à la ruine, ses femmes à la captivité, et qu'il ne trahit point sa foi, ni ne dispersa le dépôt confié.

LA TROISIÈME ANNÉE DE L'HÉGIRE, DITE ANNÉE DE L'ÉPREUVE.

[Pages 243-245.]

Au milieu de moharrem le prophète marcha avec deux cents hommes vers l'eau dite Karkarat el-Koudr qui se trouve dans la région d'el-Madin des Bénou-Soléïm, non loin de la grande route de l'Irak à la Mecque; el-Madin est éloigné de Médine de huit stations. L'expédition était dirigée contre la tribu de Soléïm fils de Mansour fils d'Ikrimah fils de Khasafah fils de Kaïs fils d'Aïlan fils de Modar fils de Nizar, et contre celle de Gatafan fils de Sad fils de Kaïs fils d'Aïlan fils de Modar fils de Nizar. Ces hommes s'enfuirent, abandonnant leurs biens aux Musulmans qui revinrent sans avoir livré de combat. Mohammed avait laissé comme lieutenant à Médine le fils d'Oumm Mektoum.

Ensuite eut lieu l'expédition de Mohammed fils de Maslamah l'Ansarite de la tribu de Haritah fils d'el-Harit fils d'el-Khazradj fils d'Amr fils de Malik fils d'el-Aws à la tête de quatre ansariens, contre Kab fils d'el-Achraf le Juif; c'était un homme de la tribu de Tay, de la sous-tribu de Nabhan fils d'Amr fils d'el-Gaut fils de Tay, et sa mère appartenait à la tribu juive de Nadir[1]. Il avait composé des poèmes

[1] Le père de Kab fils d'el-Achraf, étant venu à Médine, s'était allié par serment aux Bénou Nadir et avait épousé une femme de cette tribu, fille d'Abou'l-Hokaïk. (*Kitab el-Khamis.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

érotiques sur des femmes musulmanes, des satires contre le prophète et des élégies sur les gens enterrés dans le puits [1]. Les Musulmans le tuèrent dans son château au milieu du mois de rébi el-ewwel.

En djoumada el-akhirah, le prophète marcha sur Bouhran qui est la même localité qu'el-Madin des Bénou Soléïm [2], dans la région d'el-Four du Hedjaz; avertis de son approche ses ennemis eurent le temps de se disperser, et il revint sans avoir livré de combat, après une absence de dix jours. Le fils d'Oumm Mektoum avait été laissé à Médine.

Le prophète fit une autre expédition, ce même mois, à la tête de 450 hommes, dans le Nedjd, ayant pour objectif la tribu de Gatafan [3]. Il parvint au lieu appelé Dou Amarr [4] derrière Batn Nakhl. Les ennemis lui échappèrent, et il revint sans avoir combattu, après une absence de dix jours. Il avait laissé à Médine Otman fils d'Affan.

Zéïd fils de Haritah el-Kelbi, affranchi du prophète, marcha, au commencement de Djoumada el-akhirah, sur le lieu dit el-Karadah dans le Nedjd entre er-Rabadah, el-Gamr et Dat-Irk sur la route de l'Irak, pour arrêter une caravane des Koréïchites, qui gagnait la Syrie. Il parvint à s'en emparer. La cinquième partie du butin montait à 20,000 [dirhems]. C'est la première mission qui fut confiée à Zéïd.

En chaban de cette année, le prophète épousa Hafsah fille d'Omar fils d'el-Khattab, qui avait appartenu à Djou-

[1] C'est-à-dire sur les Koréïchites tués à Bedr.

[2] Jâcout, I, ۴۹۸, n'a pas l'indication qui suit; mais voyez Wâkidi, p. 100, et surtout Tabari, ۱۳۶۸, 2 et suiv. (Note de l'éditeur.)

[3] Dans l'expédition de Gatafan, le prophète eut à combattre des Bénou Talabah, des Bénou Moharib, des Bénou Anmar et des Bénou Gatafan qui s'étaient groupés à l'instigation d'un homme du nom de Gaurat غَوْرَث appartenant à la tribu de Moharib. (Voyez Ibn Hischam. Le *Kitab el-Khamis* donne à cet homme au choix l'un des trois noms : Gaurat, Gaurak ou Datour, غورث, غورك, دعثور.)

[4] Jâcout écrit Amar. (Note de l'éditeur.)

naïs fils de Hodafah fils de Kaïs fils d'Adi fils de Sad fils de Sahm. Ce personnage était un combattant de Bedr, le seul homme de la tribu de Sahm qui se fût trouvé avec le prophète à la journée de Bedr. Au milieu du mois de ramadan naquit el-Haçan fils d'Ali fils d'Abou Talib. Le prophète épousa encore en ce mois Zeïnab fille de Khozeïmah surnommée Oumm el-Masakin (la mère des pauvres).

Après cela eut lieu l'expédition d'Ohod; le prophète sortit de Médine avec environ mille hommes. Abd Allah fils d'Oubay[1] fils de Saloul se détacha de lui, entraînant le tiers de cette troupe; il avait conseillé au prophète de renoncer à l'idée de cette campagne et de demeurer à Médine, et il publia que Mohammed l'avait frappé et avait dédaigné son avis. Cette défection réduisit les Musulmans au nombre de 700 environ. Les Koréïchites, les Kinanites descendants de Kinanah fils de Khozéïmah et leurs alliés, étaient 3,000, dont 700 portant la cuirasse, et ils avaient avec eux 200 chevaux. Quinze femmes les accompagnaient, les excitant au combat, parmi lesquelles Hind, fille de Otbah[2]. Ils étaient commandés par Abou Sofian Sakhr fils

[1] Abd Allah fils d'Oubay devint l'un des soutiens de la résistance juive. Il n'était cependant pas juif; c'était le chef des Bénou Khazradj.

[2] Les détails de cette bataille sont connus. Nous nous contenterons de rappeler, puisque Maçoudi y fait allusion, la cruauté des femmes mecquoises après le combat. Hanzalah fils d'Abou Amir, ayant été tué (Wâkidi, trad. Wellhausen, p. 128), Hind vint lui couper le nez et les oreilles; elle fut imitée par les autres femmes, qui se firent des colliers de ces débris. Le *Kitab el-Khamis* raconte ainsi l'acharnement de Hind sur le corps de Hamzah. Hamzah avait provoqué et tué Séba fils d'Abd el-Ozza. Wahchi, page de Séba, venge son maître en tuant Hamzah. Il prend le fer de la lance de Hamzah, lui fend les entrailles, lui arrache le foie et va le porter à Hind. Elle le mâche et, ne pouvant l'avaler, le rejette; elle donne au page son vêtement et sa parure et lui promet dix dînars s'il lui fait voir le corps de Hamzah. Conduite près du corps, elle le mutile. — Voyez le même trait dans le Fakhri (éd. H. Derenbourg, ١٣٤), suivi d'un récit de l'entrevue de Hind avec le prophète après la conquête de la Mecque. Un mot de Hind marque bien l'amertume

de Harb fils d'Omeyah fils d'Abd Chams fils d'Abd Ménaf. La rencontre eut lieu le samedi 7 chewwal; 70 Musulmans, 65 selon d'autres, y reçurent le martyre; de ce nombre furent quatre Mohadjirs, dont le plus connu est Hamzah fils d'Abd el-Mottalib, les autres étaient des Ansariens. Du côté des infidèles, 23 hommes furent tués. Le prophète rentra à Médine où il avait laissé le fils d'Oumm Mektoum; il en ressortit le lendemain, — c'est ce qu'on appelle la seconde journée d'Ohod, — pour aller à la poursuite d'Abou Sofian; il parvint au lieu dit Hamra el-Asad, à dix milles de Médine sur la route d'el-Akik, à gauche de Dou'l-Holéïfah. Les Koréïchites lui échappèrent; il fit halte trois jours et revint. On compte quelquefois cette marche comme une expédition distincte.

LA QUATRIÈME ANNÉE DE L'HÉGIRE, DITE ANNÉE DE L'INDULGENCE.

[Pages 245-248.]

Abou Salamah fils d'Abd el-Asad el-Makhzoumi marcha en moharrem sur Katan qui est une montagne dans la région de Faïd, à l'extrémité du pays de Nedjd.

En moharrem aussi, Abd Allah fils d'Ounaïs el-Djouhani de la tribu de Djouhaïnah fils de Zéïd fils de Léït fils de Soud fils d'Asloum fils d'el-Haf fils de Kodâah, marcha contre Sofian fils de Khalid el-Hodali [1] et le tua; on dit quelquefois que ce meurtre arriva dans la cinquième année de l'hégire.

Ensuite el-Moundir fils d'Amr l'Ansarite fut envoyé,

qu'avait laissée aux Koréïchites la défaite de Bedr : « Vous me promettrez, dit le prophète, de ne plus tuer nos enfants »; — car au temps du paganisme, ils tuaient les enfants. — Hind répond : « Nous avons élevé nos enfants, petits, et vous, vous les avez tués, grands, au jour de Bedr. »

[1] Ibn-Hischam, 981 a Khalid fils de Sofian; mais Wâkidi, p. 157, 224, a la leçon du texte : Sofian fils de Khalid. (Note de l'éditeur.)

dans le mois de safar, avec 70 hommes choisis parmi les Ansariens, vers les habitants du Nedjd pour leur lire le Coran et leur apprendre la religion. Quand ils furent arrivés au lieu dit le puits de Maounah, à quatre stations de Médine, entre le territoire de la tribu de Soléïm et celui de la tribu de Kilab, ils furent assaillis par Amir fils d'et-Tofaïl le Kilabite, qui les tua. Parmi eux se trouvait Amir fils de Fohaïrah affranchi d'Abou Bekr es-Siddik.

Le prophète envoya après cela Açim fils de Tabit fils d'Abou'l-Aklah l'Ansarite, de la tribu d'Aws, dans le mois de safar, avec 9 hommes [choisis parmi ses compagnons. Ce détachement était accompagné d'hommes][1] des Karah, appartenant à la tribu d'el-Houn fils de Khozéïmah fils de Moudrikah fils d'Elyas fils de Modar, et d'autres appartenant à la tribu de Adal, sous-tribu des Karah, qui étaient venus trouver le prophète pour lui demander de leur donner des docteurs qui les instruiraient de la religion. Il leur donna ceux que nous avons dit; mais quand cette troupe fut arrivée au lieu appelé er-Radji, à 7 milles du lieu dit el-Hadah qui est lui-même à 7 milles d'Osfan, les Musulmans furent traîtreusement attaqués par leurs compagnons, et les gens de la tribu de Lihjan fils de Hodaïl fils de Moudrikah fils d'Elyas fils de Modar tuèrent sept d'entre eux et en retinrent captifs deux : Khoubaïb fils d'Adi l'Ansarite de la tribu d'Amr fils d'Auf fils de Malik fils d'el-Aws, et Zeïd fils d'ed-Datinah; ils les emmenèrent jusqu'à la Mecque et, là, les mirent à mort.

Amr fils d'Oméyah le Damrite et Salamah fils d'Aslam fils de Harich allèrent ensuite à la Mecque dans le dessein d'assassiner Abou Sofian. Mais il fut averti de leur approche et ils s'en retournèrent. On place quelquefois ce fait dans la cinquième année de l'hégire.

[1] Les mots entre crochets sont ajoutés par l'éditeur d'après Tabari, ١٤٣١, 13, 16 et Ibn Hischam, ٩٣٨.

Au mois de rébî el-ewwel, le prophète entreprit une expédition contre la tribu juive de Nadir; on rattache cette tribu et celle de Koraïzah à la descendance de Haroun fils de Amran ou bien à celle de Djodam; ils auraient autrefois renoncé à la religion des Amalécites et au culte des idoles pour suivre la loi de Moïse, et ils auraient émigré de Syrie dans le Hedjaz. Les Nadirites avaient leur résidence dans la région d'el-Gars [1] et dans les territoires adjacents ainsi qu'à la Makbarah des Bénou Khatmah [2]. Ils avaient donné leur foi au prophète, mais ils méditaient de le trahir. L'ayant su, il rompit le pacte; ils prirent les armes; Mohammed marcha contre eux et les tint assiégés quinze jours; puis il les bannit à Fadak et à Khaïbar; il s'empara de leurs cuirasses et de leurs chevaux. Quand ils sortirent pour gagner Khaïbar, ils jouaient du tambourin et de la flûte, les femmes portaient des étoffes chamarrées, des robes jaunes teintes de cnicos, et des parures d'or, pour manifester par cet appareil la fermeté de leur courage [3].

[1] Voyez Jâcout, III, ٧٨٥, 2. (Note de l'éditeur.)

[2] خطمة; P n'a pas de points; L a Hanzalah حنظلة comme Jâcout. Voyez Wellhausen, *Skizzen*, IV, 11, et surtout Samhûdi, ٢٣٤. (Note de l'éditeur.)

[3] Les Bénou Nadir s'étaient engagés, après l'hégire, à ne pas s'allier aux ennemis du prophète. Après l'expédition d'Ohod, ils manquèrent à la foi jurée et firent alliance avec les Koréïchites; Kab fils d'el-Achraf, avec quarante juifs, vint trouver les Koréïchites; Abou Sofian, à la tête de quarante Koréïchites, entra en même temps qu'eux dans la mosquée sainte. Ils s'unirent les uns aux autres par serment. Kab étant revenu à Médine, le prophète le fit tuer par Mohammed fils de Maslamah.

Abd Allah fils d'Oubay fils de Saloul, les Gatafanites et les Koraïzites soutinrent dans cette guerre la tribu de Nadir. L'intention du prophète était seulement d'éloigner les Juifs de Médine. Il les assiégea dans des forteresses qu'ils avaient près de la ville; les assiégeants coupèrent leurs palmiers, ce qui causa aux Juifs une grande indignation, comme si le droit des gens en eût été violé. Les Nadirites durent céder et accepter l'exil. Le prophète préposa Mohammed fils de Maslamah, à leur départ. Une tradition nous les montre détruisant eux-mêmes leurs maisons et

Omar fils de Chebbah le Noméïrite nous apprend qu'il y avait parmi eux Orwat es-Saâlik fils d'el-Werd el-Absi; ce personnage, allié aux fils d'Amr fils d'Auf, était un excellent poète; c'est lui qui dit dans une longue pièce[1] :

Laissez-moi courir après la richesse; je vois que les pires des hommes sont les pauvres.

Le prophète rentra à Médine où il avait laissé le fils d'Oumm Mektoum.

Dans le même mois, à ce que l'on rapporte, fut prohibé l'usage du vin; nous ne parlons pas des divers motifs qui ont été allégués de cette prohibition.

En chaban de cette année, el-Hoçeïn fils d'Ali fils d'Abou Talib vint au monde. En chewwal, le prophète épousa Oumm Salamah Hind fille d'Abou Omeyah el-Makhzoumi. On lapida, dit-on, le même mois, un juif et une juive qui avaient commis le crime d'adultère.

Le prophète fit ensuite, en dou'l-kadeh, une expédition à Bedr avec 1,500 hommes et 10 chevaux, pour rechercher la vengeance qu'il s'était promis de tirer d'Abou Sofian Sakhr fils de Harb, lors de sa retraite d'Ohod. Le prophète

en emportant les portes et les bois; selon une autre, ils chargèrent sur six cents bêtes de somme leurs femmes, leurs enfants et quelques objets, mais point d'armes, et ils sortirent au son des tambourins et des flûtes et suivis de jeunes filles qui dansaient, pour témoigner de leur courage. Ils passèrent au-dessus du marché de Médine, puis ils allèrent se disperser en Syrie, du côté d'Adriat et d'Eriha (Jéricho), où ils se rattachèrent aux Bénou'l-Hokaïk et à la famille de Hoyaï fils d'Akhtab. Les richesses et le territoire des Bénou Nadir restèrent entièrement en la possession du prophète à titre de biens de la communauté musulmane فَيْءٌ. C'est du moins l'opinion d'Abou Hanifah. L'imam Chafiï enseigne qu'il n'en retint que le cinquième. (D'après le *Kitab el-Khamis*. Comparez Wâkidi, 160 à 167, et, sur le meurtre de Kab, la *Chronique* de Tabari, trad. Zotenberg, III, 7.)

[1] Voyez Nöldeke, *Urwa*, p. 54.

resta à Bedr [huit jours][1]; c'est cette expédition que l'on appelle la troisième de Bedr. Abou Sofian sortit de la Mecque à la tête de 2,000 Koréïchites et de 50 chevaux et s'avança jusqu'à Osfan; mais il n'alla pas plus loin. Après une absence de 16 jours les Musulmans rentrèrent à Médine, où était resté Abd Allah fils de Rawahah l'Ansarite.

LA CINQUIÈME ANNÉE DE L'HÉGIRE, DITE DE LA COALITION.

[Pages 248-251.]

Le 20 moharrem, le prophète, à la tête de 800 hommes, s'avança jusqu'au lieu dit Dat er-Rika [2], qui est une montagne proche d'en-Noukhaïl du côté d'es-Sad et d'ech-Choukrah. La roche présente en ce lieu une coloration très variée où le rouge alterne avec le blanc et le noir. Selon d'autres cette expédition tira son nom de Dat er-Rika des nombreuses pièces (*Rika*) qu'il fallut mettre aux étendards. Les Arabes échappèrent aux Musulmans par la fuite; ils allèrent se réfugier sur les sommets des montagnes ou dans les fonds des vallées. C'est dans cette campagne que le prophète fit la prière de la crainte, au moment où l'ennemi était proche et où la bataille semblait imminente; il n'y a pas au reste d'accord, sur le contenu et la forme de cette prière, entre les docteurs des principales villes et autres anciens traditionnistes. Le prophète rentra à Médine après une absence de 15 jours; il y avait laissé Otman fils d'Affan.

Ensuite eut lieu l'expédition qu'il fit à Doumat el-Djendal. C'est la première de ses expéditions contre les Grecs. Doumat el-Djendal est une localité située à cinq journées

[1] Ces deux mots sont ajoutés par l'éditeur d'après Tabari, ۱۴۵۸, Wâkidi, p. 168 et d'autres.

[2] Voyez Jâcout, II, ۷۹۹. (Note de l'éditeur.)

de Damas [1], et à 15 jours ou 13 jours selon quelques-uns, de Médine; son gouverneur Okaïdir fils d'Abd el-Mélik le Kindite était chrétien et obéissait à Héraclius empereur de Roum; il coupait la route aux caravanes et aux commerçants de Médine. En apprenant l'approche des Musulmans, il s'enfuit, et les habitants de Doumat el-Djendal se dispersèrent. Le prophète, à son arrivée, n'y trouva plus personne; il y fit halte quelques jours, puis revint à Médine, où il avait laissé le fils d'Oumm Mektoum [2]. Cette année-là, le prophète se réconcilia avec Oyéïnah fils de Hisn fils de Hodéifah fils de Bedr le Fézarite.

Le 2 chaban le prophète marcha contre la tribu d'el-Mostalik fils de Sad fils d'Amr, — le même que Khozâa, point de départ de la division en petites tribus, — fils de Rébiah fils de Haritah fils d'Amr fils d'Amir. Le nom de Khozâa vient de ce que cette tribu se sépara (*inkhazaa*) de celle des Azdites, émigrant de Marib, pour se fixer à Batn-Marr [3]; c'est pourquoi un de ses poètes a dit :

Lorsque nous fûmes arrivés à Batn-Marr, Khozaa se sépara de nous, donnant naissance à des tribus nombreuses.

Les Musulmans rencontrèrent cet ennemi auprès d'une eau qui lui appartenait et qu'on appelle el-Mouraïsî, auprès de la route d'el-Four. El-Four est une localité à huit stations de Médine. Ils l'attaquèrent et le mirent en fuite, lui tuèrent plusieurs hommes, en prirent d'autres; ils emmenèrent les femmes et les troupeaux. Parmi les captives se trouvait Djouwaïriah fille d'el-Harit fils d'Abou Dirar, chef

[1] Ibn Khordadbeh, p. ١٢٩, a : dix journées; Samhûdi, ٢٧٥, a la leçon du texte : cinq journées. (Note de l'éditeur.)

[2] C'est probablement une erreur pour Siba fils de Ourfoutah el-Akari, سباع بن عرفطة العقارى.

[3] Comparez les *Prairies d'or*, t. III, p. 387 et suiv. Le vers suivant s'y trouve avec la variante بطون, ayant le même sens que le حلول de notre texte.

des Bénou Mostalik. Elle échut à un Ansarien qui lui fixa une certaine somme comme condition de sa mise en liberté. Le prophète acquitta le prix et l'épousa. Le reste des captives fut libéré à cause d'elle. Le prophète, après une absence de 18 jours, rentra à Médine, où il avait laissé son affranchi Zéïd fils de Haritah. C'est dans cette expédition qu'Aïchah ayant perdu son collier fut accusée par des calomniateurs[1] qui sont : Mistah fils d'Outatah fils d'Abbad fils d'el-Mottalib fils d'Abd Ménaf, fils de la tante maternelle d'Abou Bekr et pupille de ce dernier; Hassan fils de Tabit fils d'el-Moundir fils de Haram fils d'Amr fils de Zéïd Ménat fils d'Adi fils d'Amr fils de Malik fils d'en-Naddjar, le même que Téïm ellah fils de Talabah fils d'Amr fils d'el-Khazradj; Abd Allah fils d'Oubay fils de Saloul le Khazradjite, qui eut la plus lourde responsabilité dans cette affaire; Hamnah fille de Djahch fils de Riab. L'accusation retombait sur Safwan fils d'el-Moattal es-Solami, qui commandait l'arrière-garde dans cette expédition. Quand l'inno-

[1] On peut lire le récit de cet incident dans la *Chronique* de Tabari, trad. Zotenberg, III, 77 et suiv. Je tire du *Kitab el-Khamis* une tradition où Aïchah elle-même raconte agréablement le fait. — « C'était, dit-elle, à la fin de l'expédition [contre les Bénou Mostalik]. Nous approchions de Médine, la nuit venait et je voyageais en litière. On s'arrêta pour une halte. Je me levai et je me promenai jusqu'à ce que j'eus traversé l'armée. M'apercevant que j'étais loin, je revins dans la direction de ma litière. Mais un collier d'onyx de Zafâr que je portais s'était détaché; je retournai pour le chercher et j'y passai longtemps, à cause du désir que j'avais de le retrouver. Cependant les hommes replacèrent ma litière sur ma monture, croyant que j'étais dedans et sans prendre garde à sa légèreté. Dans ce temps les femmes ne mangeaient pas de viande, ne prenaient qu'une nourriture légère, et j'étais alors très jeune. Et l'on partit. Je retrouvai mon collier quand toute l'armée était passée. Je revins au lieu où elle avait fait halte; personne ne m'appela ni ne me répondit. Je m'assis, espérant qu'on reviendrait me chercher, et je tombai endormie. Safwan es-Solami qui commandait l'arrière-garde m'aperçut, me reconnut. Sentant qu'il m'emportait je m'éveillai, je restai suffoquée par la honte, incapable de dire un mot. » — Safwan la plaça sur sa selle; elle ne retrouva l'armée que le lendemain au jour.

cence d'Aïchah eut été révélée, le prophète fit administrer 80 coups à ses calomniateurs; seul Abd Allah fils d'Oubay fils de Saloul fut soustrait à cette flagellation. Les vers suivants attribués à Abd Allah fils de Rawahah ou à Kab fils de Malik font allusion à ce fait[1] :

Hassan a goûté le châtiment dont il était digne, ainsi que Hamnah et Mistah, pour leurs paroles calomnieuses;

Ils ont chargé de crimes imaginaires l'épouse de leur prophète et excité l'indignation de celui qui est assis sur le grand trône. Grand fut leur péché.

Le verset du *Teïammoum*[2] fut révélé dans cette expédition; les anciens et les modernes ne s'accordent pas sur la manière dont doit être faite cette sorte d'ablution.

L'expédition du fossé, qui est celle de la coalition, eut lieu ensuite. Les tribus de Koréïch, de Gatafan, de Soléïm, d'Asad, d'Achdja, de Koraïzah, celle de Nadir et autres tribus juives y prirent part, formant un total de 24,000 combattants; les Koréïchites et leurs hommes comptent dans ce nombre pour 4,000; ils avaient avec eux 300 chevaux et 1,400 chameaux, ils étaient commandés par Abou Sofian Sakhr fils de Harb. Les Musulmans étaient au nombre de 3,000. L'expédition eut lieu en chewwal, d'autres disent en dou'l-kadeh. Salman el-Farisi conseilla au prophète de creuser un fossé comme moyen de défense, ce qu'il fit. Après que les Musulmans eurent été quelque temps assiégés dans Médine, et que les deux partis se furent fait une guerre d'escarmouches, le prophète reçut l'aide de Dieu et mit en fuite ses ennemis; ils s'en retournèrent avec la honte de leur insuccès. Le fils d'Oumm Mektoum avait été chargé du commandement dans Médine. On n'est pas d'accord

[1] Ces vers sont dans Ibn Hischam, ٧٤٠.

[2] Coran, IV, 46 et V, 9. Le *teïammoum* est l'ablution que l'on fait au sable quand l'eau manque.

sur le temps que les assiégés restèrent derrière le fossé; quelques-uns disent un mois; d'autres veulent que ce soit quinze jours, et ces opinions ne sont pas les seules.

Le prophète fit après celle-là une autre expédition contre la tribu juive de Koraïzah[1] qui avait prêté assistance aux Koréichites contre lui. Il marcha contre cet ennemi en quittant le fossé creusé dans la campagne précédente, le 23 de dou'l-kadeh; sa résidence était à moins d'un jour de Médine; il le tint assiégé 15 jours, ou plus longtemps selon d'autres, après quoi les Koraïzites s'en remirent à la sentence du chef des Aousites, Sad fils de Moâd fils de Noman fils d'Imrou'l-Kaïs fils de Zéïd fils d'Abd el-Achhal; celui-ci décida que tous les hommes aptes à la guerre seraient tués et les femmes emmenées captives; il était alors fort irrité, car il avait été atteint dans la journée du fossé d'une flèche qui lui avait tranché une grosse veine du bras. On massacra donc 750 Koraïzites, puis l'on revint à Médine où avait été laissé Abou Rouhm el-Gafari Koltoum fils d'el-Hoçéïn. Sad fils de Moad mourut après la rentrée du prophète à Médine.

Cette année-là, le prophète épousa Zéïnab fille de Djahch fils de Riab l'Asadite, descendante d'Asad fils de Khozéïmah fils de Modrikah fils d'Elyas fils de Modar; elle était fille d'Oméïmah, tante du prophète et fille d'Abd el-Mottalib.

Enfin une marche dans la direction de la mer fut effec-

[1] L'expédition contre les Bénou Koraïzah est la suite de l'affaire du fossé. Les Juifs et les Koréïchites alliés, qui avaient enfermé Mahomet dans Médine, n'avaient pu s'entendre. Le jour où Abou Sofyan et les Gatafanites s'étaient décidés à attaquer se trouvait justement être le Sabbat; les Bénou Koraïzah avaient refusé de le soutenir en ce jour. — Les Musulmans furent très durs contre les Juifs de Koraïzah. En vain ceux-ci demandèrent-ils le sort des Bénou Nadir. Le prophète était fort irrité contre eux de ce qu'ils s'étaient joints aux Koréïchites, dans la guerre du fossé, malgré des promesses antérieurement faites. Sad fils de Moad, en les exterminant, satisfit à la fois sa rancune personnelle et celle de Mahomet.

tuée en dou-l-hiddjeh par Abou Obéïdah fils d'el-Djerrah le Fihrite descendant de Fihr Koréïch, dont le nom est Amir, fils d'Abd Allah fils d'el-Djerrah fils de Hilal fils de Oheïb fils de Dabbah fils d'el-Harit fils de Fihr fils de Malik fils de Nadr fils de Kinanah.

LA SIXIÈME ANNÉE DE L'HÉGIRE, DITE ANNÉE DU RAPPROCHEMENT.

[Pages 251-256.]

Mohammed fils de Maslamah l'Ansarite marcha en moharrem sur el-Korata, territoire de la tribu d'Abou Bekr fils de Kilab, situé du côté de Dariyah, et il vint jusqu'au lieu appelé el-Bakarat. Dariyah est à 7 journées de Médine.

Ensuite eut lieu l'expédition du prophète contre les Bénou Lihjan, fraction des Hodaïlites, qui étaient dans le voisinage d'Osfan. Le prophète marcha contre eux au commencement de rébi el-ewwel, pour venger plusieurs de ses compagnons qu'ils avaient tués à Radjî; mais ils se réfugièrent au sommet des montagnes. Omar fils d'el-Khattab fut envoyé, dit-on, dans cette expédition, contre les Karah; mais il n'atteignit pas l'ennemi qui se réfugia encore en haut des montagnes. Hilal fils d'el-Harit el-Mozani fut détaché contre la tribu de Malik fils de Fihr qui s'enfuit devant lui. Bichr fils de Sowaïd el-Djouhani fut détaché contre celle d'el-Harit fils de Kinanah; l'ennemi chercha un refuge dans des jungles; les Musulmans y mirent le feu et le brûlèrent; cet acte fut désapprouvé par le prophète qui rentra alors à Médine sans avoir livré combat, après une absence de quatorze jours. Il avait laissé dans la ville le fils d'Oumm Mektoum.

Il entreprit ensuite une autre expédition au lieu dit Dou Karad, situé sur la route de Khaïbar à deux journées de Médine, pour punir Oyéïnah fils de Hisn fils de Hodéïfah fils de Bedr le Fézarite qui avait enlevé plusieurs de ses cha-

meaux à el-Gabah, localité située à une station au moins de Médine. Le prophète partit donc le mercredi 4 du mois de rébi el-ewwel; il se fit rendre quelques animaux puis revint à Médine où il avait laissé le fils d'Oumm Mektoum. Il était resté absent cinq jours.

Puis eurent lieu les marches de Sad fils de Obadah le Khazradjite sur le lieu dit el-Gamim, d'Abou Obéïdah fils d'el-Djerrah sur les montagnes de Tay, Adja et Salma; d'Oukkâchah fils de Mihsan el-Asadi sur el-Gamr[1], c'est-à-dire sur Gamr Marzouk. Cette localité est à deux journées de Faïd sur la route de Koufah; elle était occupée par les Asadites.

En rebi el-ewwel, Mohammed fils de Maslamah l'Ansarite marcha sur Dou'l-Kassah, à 20 milles de Médine sur la route d'er-Rabadah, tronçon de la grande route de l'Irak. Il devait atteindre les Bénou Talabah et quelques hommes de Taglib[2]; mais sa troupe, composée de dix hommes, fut massacrée pendant qu'elle dormait, et lui-même ne put s'échapper que blessé. Une autre incursion fut encore faite à Dou'l-Kassah, dans le mois de rébi el-akher, sous la direction d'Abou Obéïdah fils d'el-Djerrah.

Zéïd fils de Haritah marcha ensuite contre la tribu de Soléïm résidant à el-Djamoum. El-Djamoum est à gauche de Batn Nakhl qui se trouve à quatre stations de Médine. Le même Zéïd fils de Haritah marcha en djoumada el-oula sur el-Is, localité située sur le chemin de Dou'l-Merwah, à une station à droite de ce lieu en allant vers la mer, et à quatre stations de Médine. Il dirigea encore, en Djoumada el-akhirah, une incursion contre la tribu de Talabah, à Taraf. Taraf est une eau voisine d'el-Marad, qui se trouve au-dessous d'en-Noukhaïl, localité à 36 milles de Médine sur

[1] Jâcout, III, ٨١٤, Samhûdi, ٢٩٠ et Ibn Hischam, ٩٧٥ ont el-Gamrah الغمرة. Mais Ibn Sad, Wâkidi, p. 232 et Tabari, ١٥٥٤, ont la leçon du texte, el-Gamr. Comparez en outre Jâcout, ٨١٤, 10. (Note de l'éditeur.)

[2] Wâkidi, p. 232, ajoute : et d'Awal, وعوال. (Note de l'éditeur.)

le chemin de l'Irak. Le même mois, Zéïd fils de Haritah marcha contre les Djodam qu'il atteignit à Hisma, derrière Wadi'l-Kora dans la direction de la Palestine. Il alla en redjeb à Wadi'l-Kora où les Fézarites s'étaient rassemblés; mais Oumm-Kirfah s'étant levée pour le combattre, il s'en retourna.

Abd er-Rahman fils de Auf fils de Abd Auf fils de Abd fils d'el-Harit fils de Zohrah fils de Kilab marcha, en chaban, sur Doumat el-Djendal. Ali fils d'Abou Talib fit une incursion à Fadak contre la tribu de Sad. Fadak est à environ cinq jours de Médine.

Zéïd fils de Haritah marcha en ramadan contre Oumm Kirfah dont le nom est Fatimah fille de Rébiah fils de Zéïd la Fézarite; il la rencontra dans la direction de Wadi'l-Kora à sept nuits de Médine; il mit en fuite les Fézarites et tua Oumm Kirfah[1]. Abd Allah fils d'Atik fit, ce même mois, une incursion à Khaïbar contre Abou Rafi Salam fils d'Abou'l-Hokaïk en-Nadari[2], qu'il tua. Abd Allah fils de Rawahah l'Ansarite, de la tribu de Kab fils d'el-Harit fils d'el-Khazradj en fit une aussi à Khaïbar contre le juif Oçaïr fils de Rizam[3], qu'il tua.

[1] Zéïd fils de Haritah, allant faire du commerce en Syrie, avait été assailli dans Wadi'l-Kora par des sujets d'Oumm Kirfah. Oumm Kirfah était épouse de Malik, fils de Hodéïfah. Malgré sa vieillesse, on la fit périr de mort cruelle. On l'attacha par les pieds à deux mulets qui l'écartelèrent. — On dit proverbialement : « امنع واعزّ من امّ قرفة, mieux défendu et plus respectable que Oumm Kirfah », parce qu'elle s'entourait, dans sa maison, de cinquante hommes armés qui empêchaient qu'on approchât d'elle. (*Kitab el-Khamis.* Voyez aussi Wâkidi, 238, Ibn Hischam, ٩٨٠, Tabari, ١٥٥٧.)

[2] Abou Rafi le Juif avait pris part à la guerre du fossé. Ami de Kab fils d'el-Achraf, il avait fait comme lui des satires contre le prophète.

[3] Ce nom est défiguré par les manuscrits qui portent : P يسير بنى روام, L اسير بن درام. Wàkidi, p. 239, a Razim رازم. Jâcout, I, ٩١٤, 12, a la leçon correcte. Ibn Hischam, ٩٨٠, suivi par Tabari, ١٧٥٩, 12, a اليسير بن رزام avec la variante رازم. (Note de l'éditeur.) Oçaïr fils de Rizam avait tenté de provoquer une guerre pour venger le meurtre d'Abou Rafi.

Kourz fils de Djabir le Fihrite marcha, en chewwal, contre les Oraïnites qui avaient abandonné l'islamisme, tué le berger du prophète et emmené ses chameaux. Il les atteignit au lieu appelé Dou'l-Djedr, dans la région de Kouba, proche d'une source qui se trouve à 6 milles de Médine; il leur fit crever les yeux, couper les mains et les pieds. Cependant les jurisconsultes des villes ne s'accordent pas sur l'interprétation à donner à ce fait, sur le véritable sens du verset sur la guerre et sur les droits qu'on peut exercer contre les ennemis.

Nous tenons d'Abou Moslim Ibrahim fils d'Abd Allah el-Kacchi, la version suivante, qui lui avait été transmise par Abou Noman Arim fils de Fadl es-Sadousi et Soléïman fils de Harb fils de Atm, lesquels l'avaient reçue de Hammad fils de Zéïd. Nous la devons encore à Abou Khalifah Fadl fils de Hobab el-Djoumahi, qui la tenait de Soléïman fils de Harb, duquel elle remontait à Hammad fils de Zéïd, puis à Eyoub, à Abou Kilabah, enfin à Anas fils de Malik l'Ansarite. Des gens d'Oukl ou d'Oraïnah, disent ces traditeurs, étant venus trouver le prophète de Dieu, tombèrent malades à Médine. Il fit venir pour eux des chameaux, leur fit boire de leur lait et de leurs urines, puis il les congédia. Quand ils furent guéris ils tuèrent les bergers du prophète et ils emmenèrent les chameaux. Le prophète reçut cette nouvelle au point du jour; il les fit aussitôt poursuivre. Le jour était levé depuis peu que déjà les coupables étaient atteints. On leur coupa les mains et les pieds; on leur creva les yeux; jetés sur la roche, ils demandèrent à boire; mais on les laissa mourir sans leur répondre. On a dit que le prophète avait ordonné de les aveugler uniquement parce qu'ils avaient crevé les yeux aux pâtres; c'était donc leur appliquer le talion. Cette opinion est celle de Yézid fils de Zoraï qui s'appuie sur Soléïman le Téïmite et, par lui, sur Anas fils de Malik. Les Oraïnites sont descendants d'Oraïnah fils de Nadir fils de Kasr fils d'Abkar fils de Badjilah; Bad-

jilah est une femme qui a donné son nom à ses enfants; ceux-ci sont les fils d'Anmar fils d'Arach fils d'Amr fils d'el-Gaut, le frère d'Azd fils d'el-Gaut. Selon les généalogistes de Rébiah et de Modar, les deux fils de Nizar, la tribu de Badjilah descend d'Anmar fils de Nizar fils de Maad. Les Kelbites ont aussi une branche qui porte le nom d'Oraïnites; elle a pour auteur Oraïnah fils de Taur fils de Kalb fils de Wabarah. Les Ouklites sont descendants d'Oukl fils d'Abd Ménat fils d'Odd fils de Tabikhah fils d'Elyas fils de Modar.

Après cela eut lieu l'expédition d'el-Hodéïbiah. Le prophète partit en dou'l-kadeh pour faire la visite dite *omrah*, à la tête de 1,600 hommes et conduisant 70 animaux destinés au sacrifice. Mais les infidèles l'empêchèrent d'entrer à la Mecque; il fit halte à el-Hodéïbiah qui est à 9 milles de la Mecque, aux limites du territoire sacré. Dans cette expédition eut lieu l'engagement de l'assentiment pris sous l'arbre et sur la mort[1], voici comment : Le prophète avait député Otman fils d'Affan vers les habitants de la Mecque, pour leur dire qu'il ne venait pas en ennemi, mais qu'il désirait

[1] Coran, XLVIII, 18. — Nous rappelons, d'après le *Kitab el-Khamis*, l'explication de ce fait : Otman fut retenu quelque temps à la Mecque, comme le raconte Maçoudi. Le bruit se répandit parmi les Musulmans que les Koréïchites l'avaient tué. Le prophète réunit aussitôt les hommes pour leur faire prendre l'engagement de combattre à outrance et de ne point fuir. Il était assis sous un arbre ou sous un buisson. Il demanda : «Sur quoi me jurez-vous obéissance?» On lui répondit : «Sur la mort». Le nombre de ceux qui jurèrent fut de treize, quatorze ou quinze cents, et l'engagement fut appelé *engagement de l'assentiment*, بيعة الرضوان. Le premier qui s'engagea fut Abou Sinan, fils de Wahb l'Asadite. Un seul homme se déroba au serment. Le prophète, montrant sa main droite au peuple, dit : «Voici la main d'Otman»; puis, de la droite frappant la gauche, il ajouta : «Cette autre est aussi la main d'Otman.» — «Vous êtes aujourd'hui, dit-il ensuite, les meilleurs des hommes. Aucun de ceux qui ont prêté le serment n'ira dans l'enfer.» Quand l'engagement fut pris, on connut que la nouvelle de la mort d'Otman était fausse.

IMPRIMERIE NATIONALE.

seulement accomplir l'omrah. Les Mecquois avaient retenu Otman, et le bruit de sa mort avait couru. Les Musulmans avaient alors pris cet engagement. Sohaïl fils d'Amr fils d'Abd Chams, de la tribu d'Amir fils de Loway fils de Galib, vint trouver le prophète, et conclut avec lui une trève pour dix ans, avec cette condition qu'il se retirerait cette année-là, mais qu'il pourrait revenir l'année suivante et que la Mecque lui serait livrée pendant trois jours. On égorgea donc les victimes et on se rasa à el-Hodéïbiah, et l'on considéra l'omrah comme accomplie, après quoi on retourna à Médine où avait été laissé le fils d'Oumm Mektoum. C'est dans ce retour d'el-Hodéïbiah que le prophète dit à l'émir des croyants Ali fils d'Abou Talib, auprès de l'étang de Khoumm : « Quiconque m'a pour maître a Ali pour maître[1]. » Cette parole fut prononcée le 18 de dou'l-hiddjeh, et ce jour est en vénération parmi les descendants et les sectateurs d'Ali.

Quant à l'étang de Khoumm, il est proche de l'eau dite d'el-Kharrar, dans la région d'el-Djouhfah.

Cette année-là, il y eut la famine, et le prophète fit des rogations, dans le mois de ramadan. Mogirah fils de Choubah embrassa l'Islamisme. Chehrabaraz, général d'Eberwiz fils de Hormuz fut mis en échec par les Grecs qui parvinrent à repousser les Perses[2]. A cette occasion fut révélé ce verset : « Les Grecs ont été vaincus dans un pays proche

[1] Cette parole du prophète est le principal argument qu'invoquent les Chiites. (Voyez Goldziher. *Muham. Studien*, t. II, p. 116.) — Bara fils d'Azib, l'un de ceux à qui remonte la tradition, fait ajouter par le prophète ces mots : « O Dieu, protège celui qui reconnaît Ali, et sois l'ennemi de quiconque lui fait opposition ! » D'après le même traditeur, Omar se serait alors avancé vers Ali et lui aurait dit : « Je te salue, ô fils d'Abou Talib; à partir de ce moment tu es le chef suprême des croyants et des croyantes. » Les Sunnites, tout en acceptant la partie essentielle de la tradition, n'y voient pas une preuve des droits d'Ali à la succession immédiate du prophète.

[2] Voyez plus haut, p. 215.

du nôtre; mais après avoir été vaincus, ils vaincront.» (*Coran*, XXX, 1, 2.)

LA SEPTIÈME ANNÉE DE L'HÉGIRE, DITE ANNÉE DE L'APPROCHE DE LA VICTOIRE.

[Pages 256-264.]

Le prophète fit en moharrem une expédition à Khaïbar, à huit stations de Médine, avec 1,400 fantassins et 200 chevaux. Quelques-uns des châteaux résistèrent et furent pris d'assaut, d'autres se rendirent. Le prophète voulut exiler les défenseurs; mais ils lui demandèrent de laisser la terre entre leurs mains à condition qu'ils la cultiveraient et qu'ils lui remettraient la moitié des fruits, et il y consentit. Abd Allah fils de Rawahah l'Ansarite était envoyé chaque année pour faire l'estimation des récoltes[1]; après qu'il eut été tué à Moutah, Djabbar fils de Sakhr y alla à sa place. Ils demeurèrent soumis à ces conditions jusqu'au règne d'Omar fils d'el-Khattab. Ce khalife les expulsa du Hedjaz, ayant appris que le prophète avait dit dans sa dernière maladie : «Il ne faut pas qu'il subsiste deux religions dans la péninsule d'Arabie.» Les jurisconsultes des grandes villes ne sont pas d'accord sur la redevance qui était exigée d'eux.

Le prophète se réserva parmi les captives provenant du château d'el-Kamous, Safiah fille de Hoyay fils d'Akhtab, de la tribu de Nadir[2]. Elle avait appartenu à Kinanah fils

[1] Tabari (*Chronique* trad. par Zotenberg, III, 102) donne quelques détails sur ces conventions, et, à propos de l'estimation faite au temps où les arbres étaient en fleurs, il ajoute : «Cette manière de procéder est l'origine de la coutume adoptée par les souverains de faire évaluer le rendement du froment.» Pourtant, à Khaïbar, l'estimation ne fut pas faite au temps de la floraison des arbres; voyez en effet Béladhori, ٢٩ et suiv.

[2] Safiah, fille de Hoyay, était une juive de la descendance d'Aaron. Elle embrassa l'islamisme. Le prophète fit trancher la tête à Kinanah, son mari. Elle avait été mariée antérieurement à Sallam fils de Michkam.

d'Abou'l-Hokaïk. Mohammed l'affranchit et lui compta pour dot son affranchissement. C'est ce que rapportent Abd el-Aziz fils de Sohaïb, Tabit el-Bounani, Choaïb fils d'el-Habhab d'après Anas fils de Malik; mais on n'est pas d'accord sur la portée de ce fait, et l'on ne sait si cette manière d'agir resta personnelle au prophète ou si elle doit être imitée par toute la nation.

Pendant cette expédition, Djafar fils d'Abou Talib et ses compagnons revinrent d'Abyssinie, ayant avec eux Oumm Habibah Ramlah fille d'Abou Sofyan Sakhr fils de Harb. Le Négus roi d'Abyssinie l'avait donnée en mariage au prophète[1] et avait payé la dot. Elle avait appartenu à Abd Allah fils de Djahch fils de Riab, de la tribu de Ganm fils de Doudan fils d'Asad fils de Khozéïmah fils de Moudrikah fils d'Elyas fils de Modar. Celui-ci s'étant enfui avec elle en Abyssinie et s'y étant fait chrétien, elle l'avait quitté. Le prophète dit en revoyant Djafar : « Je ne sais ce qui me cause le plus de joie de la prise de Khaïbar ou du retour de Djafar. »

C'est encore dans cette expédition que le prophète manqua d'être empoisonné par une épaule de mouton que lui offrit Zéïnab fille d'el-Harit la juive, femme du juif Sallam fils de Michkam[2]. Elle avait demandé quelle partie du mouton le prophète aimait le mieux, et on lui avait indiqué l'épaule. Elle empoisonna donc toute la bête et surtout cette portion, puis elle vint avec ce mets trouver le prophète; quand elle eut mis le mouton devant lui, il prit de l'épaule

[1] Il y eut à cette occasion échange de lettres entre le Négus et Mahomet. — Djafar fils d'Abou Talib faisait partie d'un groupe de compagnons du prophète qui s'étaient enfuis, avant l'hégire, de la Mecque en Abyssinie. Les Koréïchites avaient demandé au Négus de les leur livrer. (V. par exemple *Chronique* de Tabari, trad. Zotenberg, II, 417 et suiv.)

[2] Zéïnab était sœur de Merhab, que la tradition représente comme étant le plus brave juif de Khaïbar. Son époux Sallam, fils de Michkam, avait été chef des Bénou Nadir, avec Kinanah. Il vint, ainsi que lui, à Khaïbar et il y fut tué.

et en mâcha un morceau; mais il ne l'avala pas; Bichr fils d'el-Bara fils de Marour l'Ansarite, de la tribu de Salimah descendant d'el-Khazradj, qui se trouvait à côté de lui, prit aussi du mouton des mains de Zéïnab; il avala le morceau, tandis que le prophète le cracha en disant: « Ce morceau m'avertit qu'il est empoisonné. » Il interrogea Zéïnab qui avoua. « Qu'est-ce qui t'a portée, lui demanda-t-il, à commettre ce crime? » Elle répondit : « Tu n'ignores pas de quels maux tu as affligé mon peuple. Je me suis donc dit : s'il est prophète, il sera averti; s'il n'est que roi, moi et mon peuple nous serons délivrés de lui. » Là-dessus il lui pardonna. Cependant Bichr mourut du poison qu'il avait avalé, et Mohammed fit alors tuer Zéïnab. Le prophète, recevant dans la maladie dont il mourut, la visite de la mère de Bichr fils d'el-Bara lui dit : « O mère de Bichr, aujourd'hui ma veine se fend de la bouchée que j'ai mangée avec ton fils à Khaïbar. » Les Musulmans ont tiré de là l'opinion que chez le prophète le martyre s'était ajouté au don de prophétie dont Dieu l'avait honoré. Ainsi a pensé Salamah fils de Fadl, suivant en cela Mohammed fils d'Ishak qui tenait cette tradition de Merwan fils d'Otman fils d'Abou Saïd fils d'el-Moalla.

Abou Obéïd el-Kaçim fils de Sallam, dans son livre *Des termes extraordinaires dans les traditions,* donne sous cette forme la parole du prophète : « La bouchée mâchée à Khaïbar m'est revenue chaque année; le moment est venu qu'elle me tranche la veine. » Abou Obéïd, commentant ce texte, dit : « Le mot « elle m'est revenue » (*touaddouni*) vient du mot *el-idad,* qui signifie quelque chose qui revient à époque fixe, comme la fièvre quarte ou le poison qui donne la mort au bout d'un certain temps, lequel revient de temps en temps à celui qui l'a absorbé jusqu'au moment où il le tue. La racine de ce mot est *el-Adad,* le nombre. *El-abhar* (la veine) est la veine intérieure qui relie l'épine dorsale au cœur. Dès qu'elle est tranchée, la vie cesse. »

Quand les habitants de Fadak apprirent les conditions avantageuses que le prophète avait faites aux habitants de Khaïbar, et comment il leur avait accordé la paix moyennant une redevance, ils lui envoyèrent des députés pour le prier d'épargner leurs vies et pour lui offrir leurs biens. Mohammed les écouta; en conséquence Fadak échut intégralement au prophète parce que les Musulmans n'étaient pas venus l'attaquer avec des chevaux ni d'autres montures[1].

Le prophète marcha de Khaïbar sur Wadi'l-Kora[2], qu'il prit de vive force après un siège de quelques jours. Les habitants de Téïma étaient hostiles au prophète; ils avaient à leur tête la famille de Samauel fils d'Adia fils de Haïa fils de Rifaah fils d'el-Harit fils de Talabah fils de Kab fils d'Amr Mozaïkia fils d'Amir. Samauel était l'un des plus fidèles des Arabes. Il possédait la forteresse appelée el-Ablak el-Fard (le bigarré, l'unique) dont parle Acha de la tribu de Kaïs fils de Talabah dans son poème où il loue Choraïh fils de Samauel[3]:

Il réside à Teïma dans le château d'el-Ablak el-Fard; la forteresse est ferme; l'hôte qui l'habite est incapable de félonie.

En apprenant le sort de Wadi'l-Kora, les habitants de Téïma implorèrent la paix du prophète et consentirent à

[1] Coran, LIX, 6. Les Juifs de Fadak eurent en somme le même traitement que ceux de Khaïbar. Mais le produit des plantations de Fadak, butin pris sans coup férir, demeura bien de la communauté musulmane au lieu que, à Khaïbar, le même butin, pris par violence, fut partagé entre les Musulmans. — Omar exila en Syrie les Juifs de Fadak en même temps que leurs frères de Khaïbar. Comme, d'après une tradition rapportée par le *Kitab el-Khamis*, ils avaient cédé au prophète une moitié du produit de leur sol et gardé l'autre pour eux, Omar leur paya avec l'argent du trésor cette autre moitié qu'il leur enlevait.

[2] Wadi'l-Kora était aussi une forteresse des Juifs. Sa prise et la reddition de Teïma marquent la fin de la résistance juive.

[3] Le vers qui suit est dans Ibn Khordadbeh, ١٢٩, 99. — El-Ablak el-Fard était un château fameux à Teïma. Samauel était juif.

lui payer tribut. Le prophète rentra [à Médine], où il avait laissé Siba fils d'Ourfoutah l'Ansarite.

En moharrem le prophète prit un sceau et il y inscrivit : « Mohammed, envoyé de Dieu. » Il écrivit aux rois dans le mois de rébi el-ewwel et il leur fit parvenir ses lettres et ses messagers pour les inviter à embrasser l'Islam. Il ouvrit les épîtres qu'il leur adressa par la formule : « Au nom de Dieu le clément, le miséricordieux. » Tout d'abord il garda en tête de ses lettres la formule employée par les Koréïchites : « En ton nom, mon Dieu »; puis il reçut révélation de cette parole : « Montez dans le vaisseau; au nom de Dieu qu'il vogue ! » (Coran, XI, 43.) Il fit alors usage de ce texte jusqu'à ce que cette autre parole lui eut été révélée : « Dis : invoquez Dieu ou invoquez le Clément; de quelque nom que vous l'appeliez, il porte les plus beaux noms. » (Coran, XVII, 110.) A ce moment il adopta la formule : « Au nom de Dieu le clément. » Enfin il reçut la révélation de ce verset : « Cette lettre est de Salomon; elle porte : au nom de Dieu le clément, le miséricordieux. » (Coran, XXVII, 30.) Et il écrivit dès lors en cette forme. Nous avons expliqué l'origine de la formule des Koréïchites : « En ton nom, mon Dieu », en racontant l'histoire d'Oméyah fils d'Abou Salt et-Takafi dans le livre « des traditions Maçoudiennes[1] », ainsi intitulé d'après notre propre nom.

Abd Allah fils de Houdafah es-Sahmi fut député auprès de Kesra Eberwiz fils de Hormuz roi de Perse; celui-ci se trouvait alors à el-Médaïn dans la terre de l'Irak. Il déchira l'écrit du prophète et il envoya dire à Badam[2], son lieutenant pour l'Yémen, de le lui amener. Badam dirigea contre Mohammed deux chefs avec quelques troupes : Firouz fils

[1] Ces traditions, dans la pensée de M. de Goeje, seraient celles qui ont pour auteur Ibn Maçoud, contemporain du prophète, ancêtre de notre Maçoudi.

[2] باذام. Le manuscrit L a partout Badan باذان. Comparez Tabari dans Nöldeke, *Gesch.*, etc., p. 237 et alibi.

du Déïlémite et Khorkhesrah [1], selon d'autres [Babaweïh, et il leur dit[2]] : « Ramenez-le-moi. » Ces officiers arrivèrent jusqu'à Médine; là, le prophète leur fit savoir que Chiraweïh fils d'Eberwiz leur roi avait tué son père dans la nuit. Ils retournèrent auprès de Badam et lui rapportèrent cette nouvelle. Or la chose était arrivée comme Mohammed l'avait dit[3]. Ils se convertirent aussitôt à l'islamisme, ainsi que Badam et ses Persans, dans Sana. Ce sont ces Persans qui étaient venus dans l'Yémen avec Khorzad fils de Narsè fils de Djamasb frère du roi Kobad fils de Firouz. Anouchirwan avait élevé Khorzad à la dignité de Wahriz [4] en le chargeant, avec Séïf fils de Dou Yézen l'Himyarite, de la guerre contre les Abyssins qui étaient alors les maîtres de l'Yémen. Les Persans avaient mis en déroute l'armée de Masrouk fils d'Abrahah el-Achram, le dernier roi abyssinien de l'Yémen et ils s'étaient établis dans le pays. Les rois abyssins qui ont régné sur l'Yémen sont au nombre de quatre. Le premier est Ariat, que d'autres appellent Abrahah el-Achram (au nez coupé); après lui vint Abrahah qui marcha contre la maison sainte en y conduisant l'éléphant dont il est question dans le Coran (Sourate CV); ensuite régnèrent son fils Yaksoum et son autre fils Masrouk. Le temps total que leurs règnes durèrent est

[1] Khorkhesrah est la leçon que l'on trouve aussi dans Tabari, ١٥٧٣, et Ibn Hadjar, I, ٣٤٥; Zamakhchari, *Faik*, II, 113, écrit Khawkhosraw خَوْخُسْرَوْ. (Note de l'éditeur.)

[2] Ces mots sont ajoutés par l'éditeur d'après Tabari, ١٥٧٢, n. *h*.

[3] Ce fait curieux, attesté par tous les historiens, est regardé par Sprenger (*Leb. und Lehre des Moh.*) comme le résultat d'une imposture. Il ne serait peut-être pas expliqué de la sorte par les personnes qui, de nos jours, s'occupent des sciences dites psychiques.

[4] Voyez sur Khorzad et sur le nom de Wahriz une note de Nöldeke (*Gesch. der Perser und Araber*, p. 223, n. 2). Wahriz est pris pour un nom propre par beaucoup d'historiens; notre livre confirme ici l'opinion de Nöldeke qui y voit un titre héréditaire de noblesse, en se fondant sur Hamza, 138, et sur Procope, *Pers.*, I, 12, où un homme appelé *Βόης* a pour dignité (*ἀξίωμα*) celle de *Οὐαρίζης*.

de soixante-dix et quelques années. Ils avaient franchi la mer, pour passer du rivage d'Abyssinie à celui de l'Yémen, au lieu dit el-Mandeb où se trouvent, de part et d'autre de la mer, deux montagnes. C'est le passage le plus resserré; il n'a qu'un mille de largeur. On le franchit pour atteindre, de l'Yémen, le rivage d'el-Mokha [1] lequel rejoint Galâfikah [2], port de Zébid qui fait aujourd'hui partie des états d'Ibn Ziad. On nomme quelquefois Wahriz le Déïlémite, parce qu'il fut Marzaban du Déïlem et du Djîl, non pas parce qu'il était Déïlémite.

Dihyah fils de Khalifah el-Kelbi, le même que Dihyah fils de Khalifah fils de Ferwah fils de Fadalah fils de Zéïd fils d'Imrou'l-Kaïs fils d'el-Khazdj [3], — el-Khazdj signifie la grandeur, et ce personnage est appelé aussi Zéïd Ménat, — fils d'Amir fils de Bekr fils d'Amir l'Ancien fils d'Auf fils d'Odrah fils de Zéïd el-Lat fils de Roufaïdah fils de Taur fils de Kelb, fut député vers Héraclius empereur de Roum. Amr fils d'Oméyah ed-Damri le fut vers le Négus Asmakhah (Atzbeha) fils d'Afkharah roi d'Abyssinie [4]; el-Ala el-Hadrami fut envoyé vers el-Moundir fils de Sawa frère des Bénou Abd el-Kais, maître du Bahréïn; Salit fils d'Amr l'Amirite fut envoyé en ambassade auprès de Haoudah fils d'Ali le Hanéfite, maître du Yémamah; Choudja fils de Wahb l'Asadite le fut auprès d'el-Harit fils d'Abou Chamir le Gassanide gouverneur de Damas et de ses dépendances au nom d'Héraclius, empereur de Roum, qui habitait el-Djaulan et Mardj es-Soffar; Hatab fils d'Abou Baltaah el-Lakhmi, ou selon d'autres el-Absi, allié par serment à la tribu d'Asad fils d'Abd el-Ozza, fut envoyé au Mocaucas el-

[1] Comparez Hamdani, éd. Müller, ١١٩, 18. (Note de l'éditeur.)

[2] Comparez les *Prairies d'or*, t. III, p. 157, et Kay, *Yaman*, p. 221. (Note de l'éditeur.) Les *Prairies d'or* ont *Gallafikah.*

[3] Voyez Tabari, III, ٢٣٣٩, 14. (Note de l'éditeur.)

[4] *Asmakhah*, اصمخه, (L.); P a : *Ashamah* اصحمه. Voyez sur le nom d'*Atzbeha* et sur le Négus Ela Atzbeha une note de Nöldeke (*Gesch.* p. 188).

Farkab en-Nouni[1], chef des Coptes au pays d'Alexandrie et d'Égypte; les Noun sont une fraction du peuple copte.

Nous avons déjà parlé de ces ambassadeurs et des princes auxquels ils furent adressés[2] ainsi que des ambassadeurs envoyés après le prophète par les khalifes et les rois aux princes des diverses nations jusqu'au khalifat d'el-Mouti et à l'an 345 où nous sommes, et nous avons donné le récit de leurs ambassades, dans le livre des « diverses sortes de connaissances et de ce qui est arrivé dans les siècles passés. » On dit aussi que ces ambassades furent envoyées aux princes par le prophète dans la sixième année de l'hégire, avant la conquête de Khaïbar.

En chaban de cette année, Omar fils d'el-Khattab fit une incursion au lieu appelé Tourabah[3], situé du côté d'el-Abla, à quatre journées de la Mecque, — d'autres disent à cinq, — sur le chemin de Sana et de Nedjran de l'Yémen. Le même mois, Abou Bekr marcha contre la tribu de Kilab fils de Rébiah fils d'Amir fils de Sasaah fils de Moawiah fils de Bekr fils de Hawazin fils de Mansour fils d'Ikrimah fils de Khasafah fils de Kaïs fils d'Aïlan fils de Modar fils de Nizar, du côté de Dariyah. Béchir fils de Sad l'Ansarite, de la tribu de Khazradj, marcha encore dans le même mois contre la tribu de Morrah fils d'Auf fils de Sad fils de Doubian fils de Bégid fils de Raït fils de Gatafan fils de Sad fils de Kaïs fils d'Aïlan fils de Modar, qu'il atteignit à Fadak; mais ses compagnons furent massacrés et lui-même tomba blessé parmi les morts.

[1] V. Karabacek, *der Mokaukis von Ægypten*, dans les *Mitth. Pap. Erzherzog. Rainer*, I, 2 et suiv. (Note de l'éditeur.).

[2] L'histoire de ces ambassades, qu'il serait assez intéressant de bien connaître, est restée en majeure partie légendaire. D'après des traditions arabes, plusieurs des princes auxquels elles auraient été adressées se seraient convertis, au moins de cœur, à l'islamisme: le Négus, le Mocaucas, l'empereur Héraclius lui-même.

[3] Ibn Hisham, ٩٧٣, Wâkidi p. 297, portent à tort Tourbah تُرْبَة. (Note de l'éditeur.)

Au mois de ramadan, Galib fils d'Abd Allah el-Leïti s'avança jusqu'à el-Maïfaah, localité située derrière Batn Nakhl, dans la région d'en-Nakrah en allant vers le Nedjd et à huit stations de Médine. Là Ouçamah fils de Zéïd fils de Haritah mit à mort un homme qui lui avait dit : « Il n'y a de Dieu qu'Allah »; le prophète ayant improuvé ce meurtre, Ouçamah observa que la victime n'avait prononcé ces mots que pour se sauver. « Lui as-tu ouvert le cœur, répliqua le prophète, pour y voir s'il était véridique ou menteur? » A ce propos, ce verset fut révélé : « Ne dites pas à celui qui vous salue du salut de l'Islam: Tu n'es pas croyant. » (Coran, IV, 96.)

Béchir fils de Sad l'Ansarite marcha en chewwal sur Youmn et sur Djoubar, qui sont deux localités voisines d'el-Djinab; et el-Djinab fait face à Khaïbar et à Wadi'l-Korah.

Le prophète sortit de Médine le lundi 6 de dou'l-kadeh, pour aller faire à la Mecque la visite de l'accomplissement que les infidèles l'avaient empêché de faire à el-Hodeïbiah. Les infidèles évacuèrent la Mecque; le prophète y entra avec ses compagnons et y demeura trois jours; après quoi il en sortit et rentra à Médine où il avait laissé Siba fils d'Ourfoutah. Pendant cette visite, le prophète épousa Maïmounah la Hilalite, tante maternelle d'Abd Allah fils d'Abbas; cependant les jurisconsultes des grandes villes et autres qui les ont précédés discutent pour savoir si Mohammed se maria ayant encore l'*ihram* ou après l'avoir quitté. Maïmounah était fille d'el-Harit fils de Hazn fils de Boudjaïr fils d'el-Houzam fils de Rouwaïbah fils d'Abd Allah fils de Hilal fils d'Amir fils de Sasaah fils de Moawiah fils de Bekr fils de Hawazin, et elle avait pour mère Hind fille d'Auf fils de Zohéïr fils d'el-Harit fils de Hamatah fils de Djourach fils de Himyar; cette Hind est celle qu'on appelle la matrone de Djourach, elle est distinguée entre toutes pour ses alliances; en effet elle avait huit filles : Maïmounah, Loubabah l'ancienne, Loubabah la jeune, Asma et Azzah, filles d'el-Harit fils de

Hazn; Salma, Asma et Salamah, filles de Oumaïs fils de Mad fils d'el-Harit fils de Téïm fils de Kab fils de Malik fils de Kouhafah fils d'Amir fils de Rébiah fils d'Amir fils de Moawiah fils de Zéïd fils de Malik fils de Nasr fils de Wahballah fils de Chahran fils d'Ifris fils d'Aftal. C'est une branche de la tribu de Khatam fils d'Anmar; nous ne parlons pas des divergences qui existent entre les généalogistes au sujet d'Anmar, les Nizarites le rattachant à Nizar fils de Maad fils d'Adnan, et les Kahtanites, à Arach fils d'Amr fils de Gaut fils de Nabt fils de Zéïd fils de Kehlan fils de Saba fils de Yarob fils de Kahtan. Le prophète épousa, comme nous venons de le dire, Maïmounah, et Hamzah fils d'Abd el-Mottalib épousa Salma, qui lui donna Oummatellah, selon d'autres Oumamah. Abbas fils d'Abd el-Mottalib épousa Loubabah l'ancienne, qui reçut le surnom d'Oumm el-Fadl et enfanta Fadl, mort sans postérité, Abd Allah père des khalifes de la maison d'Abbas, Obéïd Allah et Mabad, tous deux représentés encore par leurs descendants, Koutam et Abd er-Rahman, morts sans postérité, enfin Oumm Habib. Jamais frères n'ont été plus illustres que ceux-là et n'ont reposé dans des tombeaux plus dispersés. Fadl mourut en Syrie dans la peste d'Amwas; Abd er-Rahman et Mabad succombèrent en Afrique; Koutam périt à Samarcande; Abd Allah à et-Taïf; Obéïd Allah à Médine. Djafar fils d'Abou Talib épousa Asma, dont il eut Abd Allah, Aun et Mohammed; elle fut ensuite épousée par Abou Bekr, à qui elle donna Mohammed, enfin par Ali fils d'Abou Talib, qui eut d'elle Yahya et Aun, morts tous deux sans postérité. El-Wélid fils d'el-Mogirah el-Makhzoumi prit pour femme Loubabah la jeune, qui lui donna Khalid fils de Wélid. Les autres filles de Hind s'unirent à des hommes ayant une situation moins éminente dans la religion et une moins noble extraction que les précédents.

Ibn Abî'l-Audja es-Solami marcha en dou'l-hiddjeh contre les Bénou Soleïm. Ses compagnons furent massacrés et

il se sauva blessé. Abd Allah fils d'Abou Hadrad el-Aslami marcha en dou'l-hiddjeh sur el-Gabah et tua Roufaah fils de Zéïd el-Djouchami. Mouhayiçah fils de Maçoud fit ensuite une incursion dans la région de Fadak. Abd Allah fils d'Abou Hadrad en dirigea une, encore en dou'l-hiddjeh, sur Idam; il avait parmi ses compagnons Abou Katadah et Mouhallim fils de Djattamah. Mouhallim tua Amir fils d'el-Adbat el-Achdjai par suite d'une ancienne querelle qu'il avait eue avec lui au temps du paganisme. On dit aussi qu'il le tua après avoir reçu de lui le salut de l'Islam. C'est à ce fait que quelques-uns rapportent la révélation de ce verset[1] : « Ne dites pas à celui qui vous salue du salut de l'Islam : tu n'es pas croyant, par convoitise des biens de ce monde. » (Coran, IV, 96.)

LA HUITIÈME ANNÉE DE L'HÉGIRE, DITE ANNÉE DE LA CONQUÊTE.

[Pages 264-273.]

Galib fils d'Abd-Allah el-Leïti fit, en safar, une incursion contre la tribu d'el-Molawwah à Kadid, entre Osfan et Koudaïd. Une autre expédition fut dirigée en safar, sur le lieu où étaient tombés les gens tués par Yousaïr, à Fadak. Le même mois, deux hommes émigrèrent de la Mecque pour embrasser l'islam, Amr fils d'el-As[2] fils de Waïl fils de Hachim fils de Souaïd fils de Sahm fils d'Amr fils de Hosaïs fils de Kab fils de Louway fils de Galib, et Khalid fils de Wélid fils de Mogirah fils d'Abd-Allah fils d'Omar fils de

[1] Comparez Ibn Hischam, ٩٨٧, et Wâkidi, p. 325. (Note de l'éditeur.)

[2] D'après une tradition, Amr fils d'el-As se serait converti en Éthiopie entre les mains du Négus. Ne pouvant plus habiter la Mecque, il aurait fui vers Médine et aurait rencontré en chemin Khalid, fils de Wélid, qui sortait de la Mecque, animé des mêmes intentions que lui. Ils seraient alors venus ensemble trouver Mahomet. (*Kitab el-Khamis.*)

Makhzoum fils de Yakazah fils de Morrah fils de Kab fils de Louway.

En rébi el-ewwel eut lieu une expédition de Choudja fils de Wahb l'Asadite contre la tribu d'Amir, à es-Siy, localité située dans la région de Roukbah, du côté de Tourabah. Roukbah se trouve derrière la mine des Bénou Soléïm, à cinq jours de Médine. Kab fils d'Omaïr el-Gafari marcha, le même mois, sur Dat Atlah qui est derrière Wadi'l-Kora entre Tabouk et Adriat du pays de Damas en Syrie. Il perdit tous ses compagnons et il se traîna blessé jusqu'à Médine.

Zéïd fils de Haritah, Djafar fils d'Abou Talib, Abd Allah fils de Rawahah l'Ansarite, de la tribu d'el-Harit fils d'el-Khazradj marchèrent en djoumada el-oula sur Moutah, dans la région d'el-Balka dépendante de Damas en Syrie, pour attaquer les Grecs et venger le meurtre commis par Chourahbil fils d'Amr le Gassanide, sur l'envoyé du prophète à Bosra, el-Harit fils d'Omaïr l'Azdite; c'est au reste le seul des ambassadeurs du prophète qui fut tué. Les Musulmans étaient au nombre d'environ 3,000; ils rencontrèrent l'armée grecque, forte de 100,000 hommes, qu'Héraclius, résidant alors à Antioche, avait envoyée contre eux; les Grecs étaient placés sous le commandement du patrique Tiadoukos (Théodore[1]), et les Arabes chrétiens Gassanides, Kodaïtes et autres, sous celui de Chourahbil fils d'Amr le Gassanide. Zéïd fils de Haritah fut tué ainsi que Djafar fils d'Abou Talib, qui avait coupé les jarrets à son cheval; c'est le premier qui donna cet exemple dans les campagnes des Musulmans. Il avait reçu plus de quatre-vingt-dix blessures, toutes par devant. Abd Allah fils de Rawahah périt aussi et Khalid fils de Wélid ramena les hommes.

Amr fils d'el-As marcha ensuite, en djoumada el akhirah, sur Dat es-Salasil, situé derrière Wadi'l-Kora, à dix journées de Médine. Arrêté par l'armée des Grecs et des

[1] Le nom est ainsi lu par Caussin de Perceval, (*Essai*, etc., t. III, p. 211.)

chrétiens arabes, il fit demander du secours au prophète qui envoya pour le soutenir Abou Bekr, Omar et Abou Obéïdah fils d'el-Djerrah. Amr commit, pendant cette expédition, plusieurs actes qui lui furent reprochés, comme d'avoir dirigé la prière, étant en état d'impureté légale, d'avoir empêché ses hommes d'allumer du feu malgré la rigueur du froid et la multitude de leurs blessures. Ces griefs furent rapportés au prophète, qui refusa de le blâmer parce que Amr allégua qu'il avait agi dans l'intérêt de l'armée.

Abou Obéïdah fils d'el-Djerrah fit une incursion, en redjeb, sur le territoire de Djouhaïnah, à cinq nuits de Médine, du côté de la mer. Abou Katadah en-Noman fils de Ribi l'Ansarite, de la tribu de Khazradj, en fit une en chaban, à Khadirah, territoire des Bénou Moharib dans le Nedjd. Le même Abou Katadah marcha encore dans ce mois sur Batn Idam, localité située à trois stations de Médine entre Dou Khouchoub et Dou'l-Merwah.

C'est à ce moment que le prophète fit l'expédition de la Mecque ou l'expédition de la conquête. Il se mit en marche le 3 du mois de ramadan, avec 10,000 Musulmans, et il entra dans la ville. Il avait laissé à Médine Abou Rouhm le Gafarite. On dispute pour savoir si la Mecque lui ouvrit ses portes ou s'il y entra de vive force. Abou Amr Abd er-Rahman fils d'Amr el-Auzaï de la tribu himyarite d'el-Auza, et d'autres savants tant de la Syrie que de l'Irak ou encore des Zahirites comme Abou Soleïman Dawoud fils d'Ali d'Ispahan, soutiennent que le prophète est entré de vive force à la Mecque; d'après eux, il livra aux Mohadjirs les terres et les maisons des Mecquois et il ne les assimila pas au butin obtenu sans coup férir[1]. Ces docteurs appuient leur opinion sur cette parole du prophète : « Dieu a interdit à l'éléphant l'approche de la Mecque, et il a donné pouvoir

[1] Le butin dit *feï* qui devenait bien de la communauté musulmane. Voyez Max van Berchem, *La propriété territoriale*, etc., p. 9.

sur elle à son prophète et aux croyants; l'accès n'en a été ouvert à personne avant moi; il ne le sera à personne après moi », et sur cette autre : « Voyez-vous l'attroupement des Koreïchites? Partout où vous les rencontrerez, fauchez-les comme une moisson. » Ils s'appuient, entre autres preuves encore, sur l'ordre donné par le prophète de tuer Ibn Khatal, Abd Allah fils de Sad fils d'Abou Sarh, Mikias fils de Soubabah et plusieurs autres. Abou Abd Allah Mohammed fils d'Idris ech-Chafiï et ceux qui suivent sa doctrine affirment que le prophète n'est pas entré à la Mecque de vive force, mais qu'il y est entré du consentement des Mecquois, après leur avoir promis qu'ils seraient saufs en disant : « Quiconque entrera dans sa maison y sera en sûreté et quiconque jettera les armes sera sauf. » Ils donnent pour preuve de cette opinion cette parole de Dieu : « C'est lui qui a détourné de vous leurs mains en même temps qu'il a détourné d'eux les vôtres dans la vallée de la Mecque, après qu'il vous eut donné la supériorité sur eux. » (Coran, XLVIII, 24.) Cependant, selon une autre interprétation, ce verset aurait été révélé dans l'expédition d'el-Hodéïbiah; c'est la tradition que nous a enseignée Abou Djafar Mohammed fils de Djérir et-Tabari[1], d'après Bichr fils de Moad, qui la tenait de Yézid fils de Zoraï, duquel elle remonte à Saïd et, avant lui, à Katadah. Abou Abd Allah Malik fils d'Anas el-Asbahi, de la tribu himyarite de Dou Asbah fils de Malik et d'autres traditionnistes de Médine partagent la même opinion. D'ailleurs les Mecquois, à qui l'on avait promis toute sécurité, gardèrent leurs biens. D'autres, parmi lesquels Abou Obéïd el-Kaçim fils de Sallam, ont dit : le prophète prit la Mecque, mais il épargna ses habitants et la leur rendit; il ne partagea pas leurs biens et il ne les considéra même pas comme du butin pris sans violence. On indique encore d'autres preuves à l'appui de la même opinion.

[1] Tabari, ۱۵۴۱ et ۱۵۳۲.

Le prophète ordonna la mort d'un certain nombre de Koréïchites, parmi lesquels Abd Allah fils de Sad fils d'Abou Sarh fils de Hobaïb fils de Djadimah fils de Nasr fils de Malik fils de Hisl fils d'Amir fils de Loway[1], qui était frère, par sa mère, d'Otman fils d'Affan; après avoir été chargé d'écrire les paroles révélées, il était retourné au polythéisme et s'était réfugié à la Mecque. Quand le prophète eut donné l'ordre de le tuer, Otman le cacha, puis il l'amena au prophète en demandant grâce pour lui; Mohammed garda longtemps le silence, puis accorda la grâce; Otman s'étant retiré avec le prisonnier, il dit à ceux qui étaient présents : « Par Dieu, si je me suis tu, c'est que j'attendais que l'un de vous se levât et lui tranchât la tête. — Et pourquoi, demanda un Ansarien, ne nous as-tu pas fait signe, ô prophète de Dieu! » — Il répliqua : « Le prophète ne tue pas par signe. » Un autre qu'il condamna fut Abd Allah fils de Khatal de la tribu de Téïm fils de Galib fils de Fihr fils de Malik; on dit aussi que son nom était Hilal fils de Khatal et que Khatal est le même qu'Abd Allah. Le prophète l'avait nommé percepteur de l'impôt sur le bétail; mais un jour qu'il s'était trouvé dans la compagnie d'un Ansarien et de son serviteur, il avait tué le serviteur dans une querelle et était revenu au polythéisme. Il possédait deux esclaves musiciennes qui chantaient des satires contre le prophète; Mahomet les fit mettre à mort en même temps que lui. Il condamna aussi Mikias fils de Soubabah, de la tribu de Kalb fils d'Auf fils de Kab fils d'Amir fils de Leït fils de Bekr fils d'Abd Ménat fils de Kinanah fils de Khozéïmah fils de Modrikah fils d'Elyas fils de Modar. Celui-ci avait tué un Ansarien pour venger le meurtre d'un de ses frères que cet Ansarien avait tué par erreur, puis il était rentré à la Mecque en renégat. Avec lui furent encore condamnés Ikrimah fils d'Abou Djahl el-Makh-

[1] Cette généalogie diffère de celle que donne Wüstenfeld, *Gen. Tabellen*, O. Comparez Tabari, ١٦٣٩. (Note de l'éditeur.)

IMPRIMERIE NATIONALE.

zoumi; el-Howaïrit fils de Noukaïd fils de Wahb fils d'Abd fils de Koçay; ce dernier s'était montré l'un des plus ardents adversaires du prophète à la Mecque; il périt de la main d'Ali fils d'Abou Talib; — et Sarah, une affranchie de la maison d'Abd-el-Mottalib, qui avait été aussi une ennemie acharnée du prophète à la Mecque.

Le prophète ordonna plusieurs incursions dans le voisinage de la Mecque. La première fut conduite par Khalid fils de Wélid dans le mois de ramadan, à Nakhlah du Midi, dans le but d'abattre l'idole Ozza[1], ce qui fut fait. Amr fils d'el-As en conduisit une autre à Rohat, le même mois, à l'effet d'abattre l'idole Souwa[2], ce qu'il fit. Sad fils de Zéïd el-Achhali de la tribu d'Aws alla, le même mois, à el-Mochallel et il y abattit l'idole Ménat[3]. Khalid fils de Saïd fils d'el-As fit ensuite une incursion à Ouranah. Hicham fils d'el-As en fit une à Yélamlam. Et-Tofaïl fils d'Amr ed-Dausi en conduisit une en chewwal contre Dou'l-Kaffaïn[4], idole adorée par la tribu d'Amr fils de Homamah ed-Dausi, et la renversa. Khalid fils de Wélid marcha contre la tribu de Djadimah fils d'Amir fils d'Abd Ménat fils de Kinanah fils de Khozéïmah fils de Modrikah, qui se trouvait en bas et à une nuit de la Mecque, du côté de Yélamlam. Le prophète

[1] L'idole Ozza était une pierre; c'était à la fois la divinité des Kinanites et des Gatafanites (Voyez Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, II, 10). Khalid, jouant sur le nom d'el-Ozza العزّى, dit : «ما عزى كفرانك لا سبحانك» «ton imposture ne t'aura pas profité; il n'y aura plus de gloire pour toi.» Le démon, ajoute la tradition, sortit de l'idole abattue. (*Kitab el-Khamis.*) Comparez Wâkidi, 351, Tabari, trad. Zotenberg, III, 140.

[2] Idole de pierre de la tribu de Hodaïl. Voyez Wâkidi, 350, Tabari, trad. Zotenberg, *loc. cit.*

[3] Ménat, divinité de certaines populations modarites enclavées au nord de la Mecque du côté de la mer, était un rocher, à Kodaïd. (Sprenger, *loc. cit.*, p. 12.) Voyez aussi Caussin de Perceval, *Essai*, etc., t. I, p. 269.

[4] Comparez Wâkidi, 350, Ibn Hischam, ٨٥٤.

avait envoyé Khalid pour appeler cette tribu à l'Islam, non pour la combattre; cependant il la massacra à el-Goumaïça et le prophète paya le prix du meurtre.

Le prophète fit ensuite une expédition contre Hawazin, dite expédition de Honéïn. Honéïn est une vallée du côté de Dou'l-Madjaz, à trois jours de la Mecque. Mohammed sortit de la Mecque à la tête de 12,000 hommes et de 200 chevaux ou plus. Il avait demandé à Safwan fils d'Oméyah de lui remettre à titre de prêt des cuirasses qu'il possédait. Safwan était encore polythéiste et le prophète lui avait accordé un délai de deux mois pour embrasser l'islamisme. Il répondit à la demande de Mahomet : « Est-ce de force que tu veux les prendre? » — « Non, reprit le prophète; prête-les-nous sous caution et nous te les rendrons. » Safwan lui donna alors 100 cuirasses avec le reste de l'armure. Mais ce fait est raconté de diverses façons par différents traditeurs, et l'on n'est pas d'accord sur la manière dont s'effectua ce prêt. Il fut fait sous caution d'après l'opinion de Chafiï et d'autres; mais, selon les uns, le prêteur stipula la caution; il ne la stipula pas selon d'autres, qui s'autorisent d'Ibn Abbas et d'Abou Horeïrah. Ou bien le prêt fut effectué sans caution; c'est l'opinion d'Abou-Hanifah en-Noman fils de Tabit, ainsi que de ses deux disciples, de Sofian et-Tauri, des Zahirites qui s'autorisent de l'émir des croyants Ali fils d'Abou Talib, et d'Abd Allah fils de Maçoud. L'opinion qu'il y eut caution et que cette caution fut stipulée est celle de Katadah entre autres, ou de Malik. La doctrine de ce dernier, lorsqu'il s'agit de choses fongibles, par exemple d'esclaves, d'animaux ou de demeures, est que le prêt, — et cela se conçoit, — ne peut pas être garanti; lorsqu'il s'agit au contraire de meubles ou d'ornements, la garantie est permanente, hors le cas où le prêteur peut montrer que la chose a péri par suite d'une catastrophe ou de quelque cause majeure; alors la caution serait nulle. Les docteurs ont encore émis d'autres avis. Tous cependant s'accordent à dire que l'emprunteur ne

devient pas possesseur par le fait du prêt, qu'il ne peut disposer de la chose prêtée que pour l'usage que le possesseur lui a permis d'en faire, et que, si la chose prêtée périt par sa faute, il doit la caution.

Le prophète rencontra à Autas la tribu de Hawazin commandée par Malik fils d'Auf en-Nasri, descendant de Nasr fils de Moawiah fils de Bekr fils de Hawazin fils de Mansour fils d'Ikrimah fils de Khasafah fils de Kaïs fils d'Aïlan fils de Modar fils de Nizar, et par Doréïd fils d'es-Simmah el-Djouchami, descendant de Djoucham fils de Bekr fils de Hawazin. Celui-ci était un cavalier et un héros célèbre parmi les Arabes. Il était alors fort avancé en âge et aveugle. On dit qu'il avait plus de deux cents ans[1]. On l'avait amené au combat parce qu'on regardait sa présence comme d'un heureux augure. Les branches de la tribu de Hawazin qui prirent part à cette journée sont celles de Nasr et de Djoucham, tous deux fils de Moawiah fils de Bekr fils de Hawazin, la branche de Sad fils de Bekr fils de Hawazin, quelques hommes des descendants de Hilal fils d'Amir fils de Sasaah fils de Moawiah fils de Bekr fils de Hawazin. Il n'y vint personne de la branche de Noméïr, descendant d'Amir fils de Sasaah fils de Moawiah fils de Bekr fils de Hawazin, ni de celle de Kilab fils de Rébiah fils d'Amir fils de Sasaah. Personne n'y représenta les descendants de Kab fils de Rébiah fils d'Amir fils de Sasaah, qui comprennent les branches d'Oukaïl, de Harich, de Kouchaïr, de Djadah, d'Abd Allah et de Habib, tous fils de Kab. Dieu mit en fuite les infidèles et fit tomber aux mains du prophète leurs biens et leurs femmes. Doréïd fils d'es-Simmah périt avec environ 150 hommes de la tribu de Hawazin. [Malik fils d'Auf][2] put s'enfuir.

[1] Comparez Wâkidi, 355, qui lui donne 160 ans. (Note de l'éditeur.)

[2] Ces mots sont suppléés par l'éditeur. A cet endroit les deux manuscrits présentent une grande lacune. Nous nous trouvons transportés, sans aucune indication, dans la neuvième année de l'hégire.

Le prophète fit en redjeb une expédition à Tabouk, localité située dans la direction de Damas en Syrie, à 90 parasanges de Médine, ce qui équivaut à douze jours de marche. Il avait avec lui 30,000 hommes, 10,000 chevaux et 12,000 chameaux. Cette armée fut surnommée l'armée de la contrainte, parce qu'elle reçut l'ordre de se mettre en marche à une époque où les dattes étaient déjà mûres et les chaleurs excessives et où les hommes eussent préféré rester à l'ombre; ils redoutaient la longueur des marches, le manque d'eau, la pénurie de toutes choses nécessaires à la vie, bien que le prophète eût invité les Musulmans riches à se montrer généreux et à pourvoir aux frais et aux montures. On gagna donc Tabouk; Mohammed y demeura un peu plus de dix jours, d'autres disent un peu plus de vingt; les prières qu'il y faisoit ne consistaient qu'en deux *rakah*. On rentra ensuite à Médine, où avait été laissé Ali fils d'Abou Talib[1]. Quelques traditionnistes pensent qu'Abou Rouhm le Gafarite avait été chargé de la garde de la ville, et Ali fils d'Abou Talib du soin de la famille du prophète. D'autres nomment le fils d'Oumm Mektoum comme gouverneur de Médine dans cet intervalle; d'autres encore, Mohammed fils de Maslamah ou Siba fils d'Ourfouta. Abd Allah fils d'Oubay était

[1] L'expédition de Tabouk était dirigée contre les Grecs. Nous rappelons, d'après le *Kitab el-Khamis*, dans quelles circonstances elle fut préparée. Le prophète était rentré à Médine, où il séjourna de dou'l-hiddjeh à redjeb. Des Nabatéens vinrent dans la ville pour y vendre des produits de Syrie, du *dermek* (pain de fleur de farine), des olives; ces marchands dirent aux Musulmans que les Grecs réunissaient, pour marcher contre eux, de grandes forces en Syrie, qu'ils avaient pour alliés les tribus de Lakhm, de Djodam et de Gassan, que déjà leur avant-garde campait à el-Balka, tandis qu'Héraclius était resté en arrière à Émesse. En recevant ces nouvelles le prophète ordonna l'expédition. Il envoya des messagers pour exhorter à la guerre sainte et à l'aumône les tribus arabes et les habitants de la Mecque; les offrandes furent abondantes. Abou Bekr donna toute sa fortune qui ne montait qu'à 4,000 dirhems; Omar donna la moitié de la sienne. Mais les Nabatéens avaient menti, et l'expédition s'acheva sans combat.

demeuré en arrière avec une fraction de l'armée et avait établi son camp au lieu dit el-Djourf.

C'est dans cette expédition que le prophète ayant, pour la première fois, laissé à Médine Ali fils d'Abou Talib et voyant le déplaisir que celui-ci en éprouvait, lui dit : « Ne te suffit-il pas d'être par rapport à moi ce qu'Aaron fut à Moïse? En vérité je suis le dernier des prophètes. » On croit généralement que le prophète laissa Ali à Médine pour qu'il se trouvât avec ce corps d'armée que nous avons dit être demeuré en arrière. Nous avons au reste indiqué les motifs de ce choix du prophète, ainsi que ceux de la halte d'Abd Allah fils d'Oubay, dans notre livre du « Mémorial des événements des anciens âges », auquel le présent ouvrage fait suite. Dans cette expédition aussi arriva l'histoire des trois Musulmans qui restèrent en arrière de l'armée, et à propos desquels fut révélé ce verset : « Dieu retourna aussi à ces trois Musulmans demeurés en arrière. La terre, toute vaste qu'elle est, devint alors trop étroite pour eux. » (Coran, IX, 119.) Ces hommes étaient trois Ansariens : Kab fils de Malik le Khazradjite, Morarah fils de Rébi et Hilal fils d'Omeyah, tous deux Aousites.

Nous avons rapporté dans nos livres précédents, les relations que, durant cette expédition, Mohammed entretint, tandis qu'il était à Tabouk, avec Héraclius[1] l'empereur de Roum, qui se trouvait alors à Émesse, d'autres disent à Damas. De Tabouk le prophète fit marcher Khalid fils de Wélid el-Makhzoumi contre Okaïdir fils d'Abd el-Mélik el-Kindi, le maître de Doumat el-Djendal; Okaïdir fut fait prisonnier[2] et Dieu ouvrit à Khalid les portes de Doumat.

[1] Les négociations dont Maçoudi parle ici sont aussi relatées par les historiens grecs. Le Beau (*Histoire du Bas empire*, VI, 37) admet que l'empereur céda à Mahomet une partie de l'Arabie Pétrée, et laissa les Musulmans s'emparer de Doumat el-Djendal.

[2] Okaïdir était chrétien. Il fut amené au prophète ainsi que son frère Modad. Mahomet ratifia la paix que lui avait accordée Khalid moyen-

Dans le même séjour, le prophète reçut la visite de l'évêque d'Aïlah, Youhannah fils de Roubah auquel il accorda la paix moyennant un tribut d'un dinar par tête d'adulte et par an, puis celle d'habitants d'Adroh qui implorèrent de lui la paix en s'engageant à payer tribut; il les reçut et leur donna un écrit. C'est encore dans cette expédition, qu'il défendit de châtrer les chevaux. L'expédition de Tabouk est la dernière qu'il commanda. Tandis qu'il en revenait, des hommes perfides complotèrent de le surprendre de nuit et de le jeter du haut d'une pente; on les appelle les *compagnons de la côte;* mais Dieu empêcha l'exécution des desseins qu'ils avaient formés contre son prophète et les livra entre ses mains[1]. Nous avons rapporté leur histoire et donné leurs noms dans le livre du Mémorial à l'endroit où il est parlé de cette expédition. Le prophète fit ruiner et brûler la *mosquée de l'embûche,* construite chez la tribu Aousite de Salim fils d'Auf[2].

nant la cession de 2,000 chameaux, 800 esclaves, 400 cuirasses et 400 lances, et il lui donna un écrit. Un autre frère d'Okaïdir, du nom de Hassan, fut tué. (*Kitab el-Khamis.* Comparez Wâkidi, 403 et suiv.)

[1] Voyez sur cet incident Wâkidi, 409. Mahomet, averti de l'embuscade, laissa l'armée suivre le chemin, et alla passer en bas de la montagne.

[2] La tradition attribue à Abou Amir l'idée de cette trahison. Ce personnage, au temps de l'ignorance, avait été moine chrétien et il avait porté la bure المسوح. Quand Mahomet vint à Médine, il lui demanda : «Qu'apportes-tu? — La religion d'Abraham. — Nous l'avons déjà» répliqua Abou Amir, et il le traita de scélérat *fâsik.* Il le combattit sans relâche jusqu'à la journée de Honéïn où la tribu de Hawazin fut mise en fuite; il se réfugia alors en Syrie. De là il écrivit aux traîtres musulmans (les *Monafik*) de préparer des munitions et des armes et de bâtir la mosquée, disant qu'il allait demander du secours à César. Douze hommes de la tribu de Djodam fils de Khalid construisirent l'édifice, sur le modèle de la mosquée de Koba. Ils firent demander au prophète qui revenait de Tabouk qu'il voulût bien y prier avec eux, car il avait déjà accordé à d'autres Arabes une semblable faveur. Mahomet connut à temps leur perfidie.

Abou Amir mourut chez l'Empereur en l'an x de l'hégire. Il mourut «seul, fugitif, à l'étranger» وحيدًا طريدًا غريبًا, ainsi que le dit la tradi-

A son sujet fut révélé ce verset : « Ils ont bâti une mosquée pour la lutte et l'impiété, pour amener la désunion entre les croyants et pour servir de lieu d'observation à ceux qui combattent Dieu et son prophète. » (Coran, IX, 108.)

Oumm Koltoum, fille du prophète, mourut en chaban. En dou'l-kadeh de la même année, mourut Abd Allah fils d'Oubay fils de Malik fils d'el-Harit fils d'Obéïd fils de Malik fils d'el-Houbla, le même que Salim, fils de Ganm fils d'Auf fils d'el-Khazradj fils de Haritah. Sa grand'mère paternelle était Saloul, femme de la tribu de Khozaah, par le nom de qui on le désigne. Il était l'un des Hypocrites (*monâfik*). Lors de la fuite à Médine, avant l'arrivée de Mohammed, on tressait un diadème avec l'intention de le couronner roi[1].

Cette année-là le prophète établit les règles de l'aumône légale; il prescrivit de donner la dîme des récoltes qui auraient été arrosées par des cours d'eau et par l'eau du ciel et la demi-dîme des récoltes arrosées par les bêtes. Mais il y a désaccord entre les jurisconsultes des villes sur le *Wask* et le *Hasr* (le minimum imposable) et sur d'autres points.

Abou-Bekr es-Siddik fut chargé en dou'l-hiddjeh de commander le pèlerinage, et le prophète reçut à ce moment révélation de la sourate de l'immunité (Sourate IX); il en fit publier les sept premiers versets par Ali fils d'Abou Talib en lui ordonnant de les proclamer devant les Musul-

tion en faisant retomber sur lui-même une malédiction qu'il avait jadis prononcée contre le prophète.

C'est au retour de Tabouk que l'on place parfois une rentrée triomphale de Mahomet à Médine, analogue à celle que fit Jésus à Jérusalem le jour des Rameaux : hommes, femmes, enfants sortirent à sa rencontre en chantant : « La lune s'est levée sur nous », et autres choses de ce genre. Cet exemple n'est pas le seul que l'on pourrait citer, pour témoigner d'emprunts faits au christianisme par la tradition musulmane.

[1] Comparez Ibn Hischam, ٤١١. « Quant à Abd Allah, fils d'Oubay, son peuple avait tressé un diadème de perles الخرز, pour le couronner et le faire roi. »

mans lorsqu'ils seraient rassemblés à Mina. « Fais savoir, lui dit-il, qu'il n'entrera au Paradis aucun infidèle, qu'après cette année aucun polythéiste ne fera plus le pèlerinage, qu'on ne tournera plus nu autour de la Kaabah, que quiconque a un traité avec le prophète garde droit au délai pour lequel il a été stipulé; donne quatre mois à partir du jour de l'assemblée pour que chacun puisse rentrer en lieu sûr; après quoi il n'y aura plus d'engagement pris vis-à-vis des Polythéistes, ni de pacte passé avec eux. » Ali était monté sur la chamelle du prophète el-Adba[1]. Il existe à ce sujet des opinions et des interprétations diverses fournies par les différentes fractions de croyants : les Chiites qui admettent la désignation divine de l'imam, les Motazélites qui le font choisir à l'élection, les Kharidjites, les Mourdjites, les jurisconsultes des villes et autres, Hachwïah et Nabitah. Les Musulmans firent le pèlerinage et les polythéistes le firent aussi selon les usages de l'idolâtrie. Ali exécuta dans Mina les prescriptions du prophète. Il ne se passa pas un an que les Arabes n'entrassent dans l'Islam, au nombre de plus de cent mille; ils se firent une injure et une honte de l'idolâtrie.

LA DIXIÈME ANNÉE DE L'HÉGIRE, DITE ANNÉE DU PÈLERINAGE D'ADIEU.

[Pages 273-276.]

Ouçâma fils de Zéïd fit une incursion à Youbna et à Azdoud dans la terre de Palestine, en Syrie. Khalid fils de Wélid en fit une au mois de rébi el-ewwel contre la tribu d'Abd el-Madan, rameau de celle de Harit fils de Kab descendant d'Arib fils de Zéïd fils de Kehlan, qui résidait à

[1] Comparez Ibn Hischam, ۹۲۱, Tabari, ۱۷۸۴. (Note de l'éditeur.)

Nedjran de l'Yémen[1]. Le même mois, mourut Ibrahim fils du prophète, à l'âge d'un an dix mois et dix jours; il y eut, ce jour-là, une éclipse de soleil, que plusieurs crurent être arrivée à cause de la mort d'Ibrahim. Le prophète fit la prière des éclipses et dit : « O hommes, le soleil et la lune sont deux des signes de Dieu; ils ne s'éclipsent point pour la mort ni pour la vie d'un homme. Quand ces phénomènes arrivent, mettez votre confiance en Dieu. »

Dans le mois de ramadan, Ali fils d'Abou Talib conduisit une expédition dans l'Yémen, emportant un écrit du prophète qui invitait les Yéménites à embrasser l'islamisme. Il les rassembla autour de lui, leur lut cette lettre et les exhorta à s'y conformer. Toute la tribu de Hamdan se convertit à l'islamisme le même jour; le nom de Hamdan est Aousalah fils de Rébiah fils d'el-Khiar fils de Malik fils de Zéïd fils de Kehlan fils de Saba fils de Yéchdjob fils de Yarob fils de Kahtan. Les autres Yéménites suivirent l'exemple de Hamdan. Ils envoyèrent des messagers au prophète; celui-ci leur répondit par un écrit leur assurant la possession de leurs terres et de leurs biens; il leur envoya en outre des officiers chargés de leur apprendre la loi de l'Islam, de recevoir leurs aumônes et d'exiger un tribut de ceux d'entre eux qui resteraient attachés à la religion des Chrétiens, des Mages ou des Juifs.

On apporta au prophète le tribut du Bahreïn, qui montait à 80,000 dirhems et qu'envoyait el-Ala fils d'Abd-Allah fils de Damad el-Hadrami, allié par serment à la maison d'Oméyah; c'était la première fois qu'un tribut était apporté à Médine. Il fut partagé entre les Musulmans.

Des députations vinrent trouver le prophète, envoyées de tous côtés par les Arabes tant Maaddites que Yéménites;

[1] Cette tribu accepta l'islamisme. Le prophète lui envoya Amr, fils de Hazm l'Ansarite, pour l'instruire et percevoir les aumônes (*Kitab el-Khamis*).

ceux-ci avaient d'abord différé leur entrée dans l'Islam, mais après la conquête de la Mecque et la soumission des Koréïchites au vainqueur, les Arabes firent eux-mêmes accession à l'islamisme. Parmi ces groupes il en vint un du Yémamah, envoyé par la tribu de Hanifah fils de Loudjaïm fils de Sab fils d'Ali fils de Bekr fils de Waïl; on y voyait Mosaïlimah el-Keddab (l'imposteur) fils de Toumamah fils de Katir fils de Habib fils d'el-Harit fils d'Abd el-Harit fils d'Adi fils de Hanifah, surnommé Abou Toumamah, qui s'y trouvait caché par les vêtements de ses compagnons[1]. Lorsqu'ils furent de retour, Mosaïlimah commença à prétendre pour lui-même au don de prophétie. La même année Mohammed reçut le *Saïd* et l'*Akib* des habitants de Nedjran, qui lui demandèrent la paix[2]; il la leur accorda en exigeant de leurs compatriotes un tribut de 2,000 robes (*hollah*) par an. Nous omettons d'autres faits analogues.

Le 25 de dou'l-kadeh le prophète partit en pèlerinage, emmenant avec lui soixante bêtes destinées au sacrifice, ou plus ou moins, selon d'autres. Arrivé au lieu appelé Sarif, il fit publier que les hommes qui n'auraient pas amené de victimes quitteraient l'*ihram* après la visite rituelle de la Kaabah. Il entra à la Mecque. Ali fils d'Abou Talib vint de Nedjran de l'Yémen pour prendre part au pèlerinage. Le prophète lui demanda : Comment comptes-tu l'accomplir? — J'ai dit, répondit Ali, lorsque j'étais dans l'oratoire sacré : Mon Dieu, je ferai tout ce qu'accomplira ton serviteur et ton prophète. — As-tu des victimes ? reprit Mohammed. —

[1] Comparez Tabari, ١٧٣٨. (Note de l'éditeur.)

[2] Les habitants de Nedjran étaient chrétiens. L'histoire de cette chrétienté est d'ailleurs bien connue. (Voyez par exemple Nöldeke, *Gesch. der Pers. und Ar.*, 177.) Après la mort du prophète ils essayèrent de rompre cette convention conclue avec lui. Mais ils durent de nouveau demander la paix à Abou Bekr, qui leur accorda les mêmes conditions que leur avait faites le prophète. (*Chronique* de Tabari, trad. Zotenberg, III, 312.) — Le *saïd* et l'*akib* sont le chef du pays et son premier lieutenant.

Non, dit-il. » Alors le prophète l'associa à son sacrifice; tous deux gardèrent ensemble l'état d'*ihram* jusqu'à la fin du pèlerinage et Mohammed égorgea les victimes pour eux deux.

Le prophète accomplit tout le pèlerinage avec les Musulmans; il leur fit connaître les lieux où devaient en être exécutés les différents rites, et il leur en donna les lois; il les informa que les vies et les biens des pèlerins seraient sacrés et qu'on ne vengerait pas le sang jadis versé. Enfin il leur fit ses adieux, et ce pèlerinage, le dernier auquel il prit part, reçut de là le nom de pèlerinage d'adieu. On l'appelle aussi pèlerinage de l'accomplissement parce que, dans son discours d'adieu, le prophète dit : « Les temps ont ramené le monde à la situation où il était quand Dieu créa les cieux et la terre. » Ce rapprochement qu'il indiquait ainsi entre le passé et l'avenir était une allusion à l'abolition du *nasi*, dont nous avons parlé en détail dans un chapitre antérieur de ce livre. Il dit ensuite : « Mon Dieu, ai-je accompli toute ma mission ? » On répondit : « Oui. » Il reprit : « Mon Dieu, rendez-moi témoignage. » Il avait emmené dans ce pèlerinage toutes ses femmes et Fatimah, sa fille. Les uns disent qu'il prit l'*ihram* seulement pour le pèlerinage, d'autres, qu'il le prit pour le pèlerinage et la visite à la Kaabah (l'*Omrah*), d'autres encore, qu'il le prit séparément pour l'*Omrah* et le pèlerinage[1]. On dit aussi qu'il recouvrit alors la maison sainte d'étoffes rayées de l'Yémen.

LA ONZIÈME ANNÉE DE L'HÉGIRE, DITE ANNÉE DE LA MORT.

[Pages 276-284.]

Le prophète envoya Amr fils d'el-As vers les Azdites Djaïfar et Abbad fils d'el-Djoulanda fils de Maçoud, maî-

[1] افرد الحّج ، اقرن , تمتّع. Voyez par exemple Snouck Hurgronje, *Het Mekkaansche Fest*, p. 83 et suiv.

tres de l'Oman, pour les inviter à embrasser l'islamisme, ce qu'ils firent. Cette année-là s'accrut la puissance d'el-Aswad el-Ansi[1], l'imposteur qui se faisait passer pour prophète dans le Yémen. Son nom est Abhalah fils de Kab fils d'el-Harit fils d'Amr fils d'Abd Allah fils de Sad fils d'Ans fils de Madhidj, le même que Malik, fils d'Oudad fils de Zéïd fils de Yechdjob fils d'Arib fils de Zéïd fils de Kehlan fils de Saba fils de Yechdjob fils de Yarob fils de Kahtan. Il avait commencé à se faire connaître dans le lieu appelé Kahf Khoubban. On le surnommait Dou'l-himar (l'homme à l'âne) à cause d'un âne savant qu'il possédait, auquel il avait appris à se prosterner et à s'agenouiller lorsqu'il le lui commandait, et à faire divers autres mouvements, sur son ordre. Il séduisait ainsi les esprits par différents prestiges. Il tua Badam, chef des chevaliers persans (*ebna*)[2] qui étaient venus avec Wahriz s'établir dans l'Yémen et avaient ensuite embrassé l'islamisme, et il épousa sa femme. Le persan noble Firouz fils du Déïlémite l'attaqua, avec l'aide de Dadaweïh et de Kaïs fils de Makchouh el-Mouradi, auxquels le prophète avait écrit. L'imposteur fut tué. Le prophète fit part à ses compagnons de sa mort. L'on dit aussi que sa tête fut portée à Médine quand le prophète n'était déjà plus. On dispute d'ailleurs sur le point de savoir s'il fut tué avant ou après la mort du prophète. Après cela Kaïs fils de Makchouh el-Mouradi se retourna contre Dadaweïh et le fit périr, pour se concilier les anciens sectateurs de Dou'l-himar, de la tribu d'Ans. Un poète a dit à ce propos :

Les tribus qui descendent de Madhidj savent que moi seul j'ai tué el-Aswad.

[1] Voyez Tabari, ١٧٩٥, *Moschtabih*, ١١٣, Béladhori, ١٠٥, les *Prairies d'or*, t. IV, p. 187, etc. (Note de l'éditeur.) Cet imposteur était chef des Bénou Madhidj. Il disait, selon une tradition rapportée par le *Kitab el-Khamis*, que deux anges lui parlaient, dont l'un s'appelait Chahik, شهيق, l'autre شريق, et qu'ils l'informaient des affaires humaines.

[2] Comparez les *Prairies d'or*, t. IV, p. 188.

J'avais à tirer de lui une vengeance que j'ai assurée dès que l'occasion m'a été offerte de sa mort.

Ces vers sont extraits d'un long poème qui commence ainsi :

Arrête-toi chez Salma avant qu'elle émigre vers d'autres lieux.
Son amour fait toute notre joie.

Le prophète envoya en safar, Ouçâma fils de Zéïd dans les pays d'el-Balkâ, d'Adriat et de Moutah, faisant partie du territoire de Damas en Syrie, pour venger la mort de son père[1]. Ouçâma avait alors dix-huit ans; dans la troupe qu'il commandait se trouvaient Omar fils d'el-Khattab, Zobéïr et Abou Obéïdah fils d'el-Djerrah. Quelques-uns disent qu'Abou Bekr s'y trouvait aussi, d'autres le nient. Cette armée n'avait pas achevé de s'organiser quand mourut le prophète. Il répétait dans sa maladie : « Que l'on organise l'armée d'Ouçâma[2]. »

Les expéditions que le prophète commanda en personne sont au nombre de 27; quelquefois on en compte 28. Ceux qui donnent le chiffre de 27 comptent pour une seule expédition la campagne qu'il fit de Khaïbar à Wadi'l-Kora; et ceux qui admettent le chiffre de 28 comptent séparément l'expédition de Khaïbar et celle de Wadi'l-Kora. Le prophète combattit en personne dans neuf de ces expéditions : celle de Bedr d'abord, puis celles d'Ohod, du fossé, des Bénou Koraïzah, des Bénou Mostalik, de Khaïbar, de la Mecque, de Honéïn, et d'et-Taïf. C'est ce que dit entre autres Mohammed fils d'Ishak. El-Wakidi dit aussi que Mohammed combattit lui-même dans ces neuf

[1] Le père d'Ouçâma avait été tué à Moutah.

[2] C'est-à-dire que l'idée de diriger contre l'empire grec l'effort des Musulmans fut une de celles qui préoccupèrent le prophète dans ses derniers jours.

expéditions, et il y ajoute celle de Wadi'l-Kora et la journée d'el-Gabah. Il s'accorde donc avec le précédent traditionniste pour les neuf[1] combats cités par lui, et il se borne à en mentionner deux autres auxquels le prophète aurait pris part. Nous signalons cette différence parce que c'est à ces deux traditionnistes que l'on se reporte pour ce qui concerne les expéditions et la biographie du prophète, et que leur autorité est reconnue en cette matière.

Les marches de nuit et de jour et les incursions que le prophète fit exécuter par ses lieutenants sont, d'après la relation que nous venons d'en faire, au nombre de 73. Cependant il y a désaccord sur ce point entre les auteurs, historiens et biographes. Plusieurs admettent qu'il y eut 66 de ces marches; d'autres donnent le chiffre de 50 et quelques. Mohammed fils d'Ishak, avec plusieurs autres historiens des guerres et de la vie du prophète, prétend qu'il y en eut 35. De son côté Mohammed fils d'Omar el-Wakidi, dont l'avis est partagé par plusieurs savants versés dans les mêmes matières, enseigne que ces marches de nuit et de jour sont seulement au nombre de 48[2].

Il me semble que cette divergence existant entre les historiens dans le compte de ces expéditions provient de ce que les uns en comptent séparément que d'autres ne distinguent pas. Il y eut en effet des marches exécutées pendant le cours des expéditions; les uns les en ont détachées et les ont dénombrées à part; les autres ne les ont pas séparées des expéditions et ne les ont pas comptées. Plusieurs fois le prophète, pendant une campagne, envoya des détachements dans les pays avoisinant celui où il s'était arrêté; nous avons dit, par exemple, qu'il en envoya à la poursuite des Polythéistes mis en déroute à Khaïbar, qu'après la conquête de

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. IV, p. 144, Tabari, ۱۷۹۳. (Note de l'éditeur.)

[2] Wellhausen (Wâkidi, p. 29, n. 1) a lu : 47; mais comparez Tabari, ۱۷۹۳. (Note de l'éditeur.)

la Mecque il en envoya pour renverser les idoles que l'on adorait aux environs de la ville. De là viennent les différences signalées. Dans ce livre nous avons tout exactement dénombré. Nous avons mis tous nos soins à donner un récit complet et bien ordonné, et nous n'avons pas omis de signaler les divergences qui existent sur ce sujet entre les biographes, car nous avons voulu que notre œuvre fût le plus commode et le plus utile qu'il se peut. Il n'y a personne qui soit arrivé à l'exactitude et à l'ordre que nous avons obtenus. Qui voudra s'en convaincre n'aura qu'à examiner les livres anciens et modernes traitant de la même matière; il reconnaîtra la légitimité de nos prétentions et la supériorité de notre ouvrage. Nous avons rendu facile l'intelligence de choses dont la recherche était fort difficile. Déjà nous avions écrit cette histoire avec détail, et indiqué les diverses opinions des auteurs, dans le livre « des diverses sortes de connaissances et de ce qui est arrivé dans les siècles passés » et dans notre « Mémorial des événements des anciens âges » dont ce présent livre est la suite et le couronnement. Ici nous avons seulement omis les *isnad* pour réduire le volume de l'ouvrage et en rendre l'emploi plus aisé.

Des hommes connaissant l'art de la guerre, l'organisation des armées, la composition, la force, la nature de leurs différents corps, nous enseignent que le nom de *séraïa* se donne aux corps de troupes en marche pendant la nuit, comptant depuis trois hommes jusqu'à cinq cents, et que le nom de *sawarib* s'applique à des troupes de la même force, en marche pendant le jour; c'est ce qu'indique cette parole révélée : « Celui qui se cache dans la nuit et celui qui s'avance (*sarib*) au jour. » (Coran, XIII, 11.) Les corps comptant de cinq cents à huit cents hommes sont appelés *manaçir*. Ceux qui atteignent huit cents hommes portent le nom d'armée (*djaïch*) et constituent la plus petite armée. De huit cents jusqu'à mille hommes, ils portent le nom de

khachkhach; un corps de mille hommes est l'armée *el-azlam;* un corps de quatre mille hommes est l'armée *el-djahfal;* un corps de douze mille constitue l'armée *el-djerrar.* Lorsque les *séraïa* et les *sawarib* se divisent étant déjà en marche, on donne aux fractions formées par ces corps, si elles comprennent moins de quarante hommes, le nom de *djéridah.* Une troupe qui compte de quarante à trois cents hommes est dite *miknab;* de trois cents à cinq cents hommes, les détachements portent le nom de *djamarat.* Un détachement de quarante hommes est appelé aussi *ousbah.* On dit encore que le chiffre normal des hommes composant les *séraïa* est quatre cents et que le chiffre de ceux qui composent les armées (*djouïouch*) est quatre mille. Quant aux armées de douze mille hommes, elles ne peuvent attribuer leurs défaites à l'insuffisance de leur nombre. Quelques-uns pensent que le *miknab* se confond avec le *minsar,* et que ces deux noms s'appliquent aux petits corps comptant de trente à quarante hommes; cet avis peut être appuyé par ce vers où les deux noms se trouvent rapprochés :

Si les *makanib* des autres tribus se séparent, du moins un *minsar* de la nôtre, avec son chef, sera toujours sur la frontière.

Les mêmes auteurs appellent *katibah* la troupe rassemblée et non déployée; *hadirah,* une troupe de dix hommes au plus faisant une incursion; *nafidah,* une troupe en incursion moindre que l'armée (*djaïch*); *aran,* une armée nombreuse s'avançant comme le promontoire (*ran*) d'une montagne; *khamis,* une grande armée; *djerrar,* celle qui marche avec lenteur à cause du grand nombre des combattants; le *djerrar* est la plus considérable des grandes armées. Sur toutes ces choses on a parlé longuement; ce que nous venons d'en dire est le meilleur et l'essentiel.

On ne s'accorde pas sur le jour auquel le prophète mourut, on admet toutefois sans conteste que ce fut un lundi du mois de rébi el-ewwel. L'opinion la plus générale est

IMPRIMERIE NATIONALE.

qu'il mourut le 12 de ce mois; d'autres traditionnistes placent sa mort au 2 et d'autres encore au 9. Dans la première hypothèse, il serait mort le jour correspondant au 16 d'isfendar-mah de l'année persane 1380 de Bokht-Nassar, et au 3 de haziran de l'an 943 d'Alexandre le Grand fils de Philippe, ou de l'an 100 de l'avènement de Kesra Anouchirwan fils de Kobad. Sa maladie avait duré quatorze jours, ou moins selon d'autres.

Son corps fut lavé par Ali fils d'Abou Talib, par Abbas fils d'Abd el-Mottalib, assisté de ses deux fils Fadl et Koutam, par Ouçâma fils de Zéïd et par Choukran, l'un de ses affranchis. Il y a diverses opinions sur la manière dont il fut enseveli. Djafar fils de Mohammed rapporte cette tradition d'après son père Mohammed fils d'Ali qui la tenait d'Ali fils d'el-Hoçéïn : « Lorsqu'on eut achevé de laver le corps du prophète, on l'ensevelit dans trois vêtements, deux vêtements de Sohar, ou de Sahoul selon une autre version, et une robe d'étoffe rayée de l'Yémen, dans lesquels on l'enveloppa. » Les vêtements *Sohari* viennent de Sohar, ville de l'Oman, et les étoffes *Sahouli* sont des étoffes blanches de coton, tissées à Sahoul, localité de l'Yémen. Les gens de la famille du prophète et les Chiites acceptent cette tradition; c'est de la même manière que fut enseveli l'émir des croyants Ali fils d'Abou Talib, si ce n'est qu'on lui mit un turban pour cacher sa blessure. Les sectateurs d'Ali considèrent même cette tradition comme certaine et obligatoire. Le turban et le voile ne comptent pas à leurs yeux parmi les objets prescrits pour l'ensevelissement. Leur loi ne prescrit qu'un seul vêtement, s'il ne s'en trouve pas d'autres; elle en prescrit trois et jusqu'à cinq, si l'on peut se les procurer. Certains Chiites rapportent que l'on en employait plus de cinq, ce qui permettait de fendre l'un de ces vêtements en son milieu et d'en revêtir le corps sans le recoudre; on l'appelait la chemise (*el-kamis*). D'après une tradition remontant à Aïchah, le prophète aurait été enseveli

dans trois vêtements de *korsouf,* sans chemise ni turban. Selon une autre version de cette tradition, il aurait été enseveli dans trois vêtements *sahouli,* sans chemise ni turban. Une tradition remontant à Ibrahim porte qu'il fut enseveli dans un vêtement de l'Yémen, avec une chemise. Les Musulmans récitèrent sur lui les prières par groupes et sans imam. On l'enterra le lendemain mardi dans la demeure d'Aïchah. D'autres disent qu'il fut enterré dans la nuit du mercredi; d'autres encore, qu'il le fut trois jours après sa mort. Ali fils d'Abou Talib, Fadl et Koutam, les fils d'Abbas, et Choukran, que nous avons déjà nommés, descendirent dans le tombeau.

Les secrétaires du prophète furent[1] : Khalid fils de Saïd fils d'el-As fils d'Oméyah fils d'Abd Chams fils d'Abd Ménaf, qui écrivait sous sa dictée pour l'expédition des affaires courantes; Mogirah fils de Choubah et-Takafi et Housaïn fils de Nomaïr, qui écrivaient aussi selon les besoins; Abd Allah fils d'el-Arkam fils d'Abd Yagout ez-Zohri et el-Ala fils d'Okbah, qui rédigeaient les lettres de change et toutes sortes de traités et transactions; Zobéïr fils d'el-Awwam et Djouhaïm fils d'es-Salt, qui inscrivaient les sommes provenant des aumônes; Hodéïfah fils d'el-Yaman, qui faisait l'évaluation des récoltes dans le Hedjaz; Moaïkib fils d'Abou Fatimah ed-Dausi, descendant de Daus fils d'Odtan fils d'Abd Allah fils de Zahran fils de Kab fils d'el-Harit fils de Kab fils d'Abd Allah fils de Malik fils de Nasr fils d'el-Azd, allié par serment aux Asadites, qui prenait note des lots de butin revenant au prophète et les gérait pour lui; Zéïd fils de Tabit l'Ansarite, de la tribu de Khazradj, de la branche de Ganm fils de Malik fils d'en-Naddjar, qui écrivait les épîtres au roi; il parlait aussi en présence du prophète, et il lui servait d'interprète pour le persan, le

[1] La transition est ici très brusque. L'éditeur suppose qu'il peut y avoir une lacune dans les manuscrits.

grec, le copte et l'éthiopien; il avait appris ces langues à Médine, des voyageurs de ces diverses nations. Hanzalah fils de Rébi fils de Saïfi el-Osayidi le Témimite faisait fonction de secrétaire dans toutes ces spécialités, en l'absence des secrétaires que nous venons de nommer. Il se chargeait à lui seul de tout le travail dont chacun d'eux faisait une partie. On l'appelait Hanzalah le scribe. Sa mort arriva sous le khalifat d'Omar fils d'el-Khattab après les premières conquêtes des Musulmans et leur dispersion sur les territoires conquis. Hanzalah vint à Roha dans le pays du Diar Modar et il y mourut. Une femme de ses proches fit son éloge funèbre et dit :

O coup de la destinée; une femme affligée pleure sur un homme aux cheveux blanchis, au teint terni par l'âge.

Si vous me demandez quel malheur m'afflige, je vous le dirai d'un mot et sans mentir.

Le chagrin qui a emporté le noir de ma chevelure, c'est la mort de Hanzalah le scribe.

Abd Allah fils de Sad fils d'Abou Sarh de la tribu d'Amir fils de Loway fils de Galib avait été secrétaire du prophète; puis il était rentré en apostat à la Mecque, chez les Polythéistes. Chourahbil fils de Haçanah et-Tabikhi de la tribu de Khindif, allié des Koréïchites, ou de celle de Kindah, selon d'autres, servit aussi de secrétaire au prophète. Aban fils de Saïd et el-Ala fils d'el-Hadrami écrivirent souvent sous sa dictée. Moawiah lui rendit ce service pendant les derniers mois de sa vie. Nous ne donnons ici que les noms de ceux qui exercèrent auprès de lui d'une manière fixe la fonction de secrétaire, et qui remplirent cet office continûment pendant un long temps. Ceux-là seulement méritent d'être placés dans cette liste. Ceux qui n'ont écrit pour lui qu'une lettre ou deux ou trois, n'ont pas droit au titre de secrétaire, et leurs noms ne peuvent être ajoutés aux précédents.

KHALIFAT D'ABOU BEKR ES-SIDDIK.

[Pages 284-288.]

La succession du prophète fut dévolue à Abou Bekr Abd Allah fils d'Otman fils d'Amir fils d'Amr fils de Kab fils de Sad fils de Téïm fils de Morrah fils de Kab fils de Loway, parent du prophète par Morrah fils de Kab, dont ils étaient l'un et l'autre séparés par le même nombre de six générations. Il s'appelait au temps du paganisme Abd el-Kaabah. Lorsqu'il embrassa l'islamisme, le prophète le nomma Abd Allah. Son sobriquet est Atik[1]; il lui fut donné soit à cause de sa beauté physique, soit parce qu'il fut sauvé (*ataka*) du feu; c'était, selon quelques-uns, le nom qu'il portait au temps du paganisme. Il avait pour mère Oumm el-Khaïr fille de Sakhr fils d'Amir fils de Kab fils de Sad fils de Téïm fils de Morrah. Il fut proclamé sous la galerie des Bénou Sâidah fils de Kab fils d'el-Khazradj, le jour où mourut le prophète, c'est-à-dire le lundi 12 de rébi el-ewwel de l'an 11 de l'hégire. Les Ansariens voulaient porter au khalifat Sad fils de Obadah fils de Douléïm l'Ansarite, de la tribu de Khazradj. Il s'éleva, à ce propos, entre eux et entre les Mohadjirs qui se trouvaient sous la galerie une longue dispute et de vives altercations; pendant ce temps Ali, Abbas et d'autres Mohadjirs étaient occupés à ensevelir et à mettre au tombeau le corps du prophète. Cette querelle fut la première qui se produisit dans l'Islam après le prophète.

Plusieurs Arabes profitèrent de la mort de Mohammed pour abandonner l'islamisme, rejeter ses croyances, refuser la dîme et l'aumône[2]. Les plus puissants et les plus redou-

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. IV, p. 177.

[2] L'histoire des faux prophètes qui s'élevèrent à la mort de Mahomet est racontée par tous les chroniqueurs. Les succès éphémères obtenus par ces imposteurs peuvent être regardés comme signifiant la résistance de certaines tribus contre le sentiment national qui devenait prépondérant

tables d'entre eux furent Mosaïlimah el-Keddab le Hanéfite, dans le Yémamah, et Toulaïhah fils de Khowaïlid l'Asadite, de la sous-tribu de Fakas, avec la tribu d'Asad fils de Khozéïmah. Ce dernier était soutenu par Oyéïnah fils de Hisn le Fézarite avec la tribu de Gatafan. Abou Bekr envoya contre eux et contre tous les renégats des tribus bédouines de Modar, Khalid fils de Wélid fils de Mogirah el-Makhzoumi. Khalid rencontra Toulaïhah et le mit en fuite; il dispersa son armée et il fit prisonnier Oyéïnah, en l'an 11 de l'hégire. Il marcha sur el-Boutah, soumit après de grands combats le territoire de Témim, fit périr Malik fils de Nowaïrah el-Yarbouï, puis s'avança dans le Yémamah. La tribu de Hanifah lui opposa une résistance acharnée, jusqu'à la mort de Mosaïlimah; elle lui demanda alors la paix en l'an 12. Douze cents Musulmans périrent en martyrs dans le Yémamah. Dans ce nombre on compte 23 Koréïchites, parmi lesquels Zéïd fils d'el-Khattab frère d'Omar fils d'el-Khattab, et 70 Ansariens. On donne aussi des chiffres moindres. Khalid continua de soumettre, fraction par fraction, les Arabes renégats, jusqu'à ce que tous fussent rentrés dans le sein de l'Islam.

Sadjah fille d'el-Harit fils de Souwaïd fils d'Okfan la Témimite la Yarbouïte, de la tribu de Yarbou fils de Hanzalah fils de Malik fils de Zéïd Ménat fils de Témim, se faisait passer pour prophétesse, et était suivie par un assez grand nombre de sectateurs, au nombre desquels se trouvaient Zibrikan fils de Bedr, Outarid fils de Hadjib fils de Zorarah, Chabat fils de Ribi, qui convoquait pour elle à la prière et Amr fils d'el-Ahtam, tous Témimites. Elle alla trouver Mosaïlimah dans le Yémamah, et elle l'épousa; elle demeura

chez les Arabes; ils s'expliquent aussi par les licences que ces faux prophètes accordaient à leurs sectateurs. El-Aswad el-Ansi, dont il a été question plus haut, ne pratiquait pas, dit-on, la prière, et ne reconnaissait pas l'impureté légale. Mosaïlimah déclarait licite le vin et la fornication. Toulaïhah, prophète des Bénou Asad, dispensait les hommes de la prière et du jeûne.

auprès de lui trois jours[1]. Et-Tirimmah fils de Hakim le Tayite dit à ce propos :

Par ma vie, Sadjah est venue avec son peuple, et étant arrivée près de celui qui était la gloire du Yémamah, elle s'est arrêtée.

Le Bekrite a disputé avec elle et il l'a vaincue. Elle est devenue sa fiancée et elle lui est apparue dans sa parure de noces.

La prophétesse des Hanzalites s'est montrée à lui ointe de parfums dans l'ombre de sa demeure.

Outarid fils de Hadjib fils de Zorarah a dit d'elle[2] :

Nous avons eu pour prophète une femme et nous l'avons suivie. Les autres races ont eu des hommes pour prophètes.

Il entend par les prophètes el-Aswad el-Ansi, Toulaïhah fils de Khowaïlid et Mosaïlimah.

Abou Bekr envoya des armées contre les Grecs, en Syrie; il désigna les émirs qui furent : Yézid fils d'Abou-Sofian, Amr fils d'el-As, Abou Obéïdah fils d'el-Djerrah, Chourahbil fils de Haçanah. Il écrivit à Khalid fils de Wélid, qui s'était dirigé du côté de l'Irak, de se joindre à eux. Ces généraux prirent ensemble en Syrie les places de Bosra, Haouran, el-Bataniah et el-Balka, de la province de Damas. Ils rencontrèrent ensuite l'armée des Grecs à Adjnadin, puis à Mardj es-Soffar; ils les mirent en déroute et en firent un grand carnage. Les Musulmans marchèrent alors sur Damas et s'arrêtèrent devant la place; la mort d'Abou Bekr survint tandis qu'ils l'assiégeaient.

Abou Bekr mourut à Médine la nuit du mardi 8 de djoumada el-akhirah, l'an 13 de l'hégire, à l'âge de 63 ans ou

[1] Sur l'histoire, fort romanesque, des relations de Mosaïlimah avec Sadjah, voyez par exemple la *Chronique* de Tabari, trad. Zotenberg, III, 262 et suiv. — Sadjah venait de Moçoul où elle avait habité avec la tribu chrétienne de Taglib. Elle finit par se faire musulmane sous Moawiah et elle mourut dans l'islamisme.

[2] Ce vers est dans Tabari, ١٩١٩. (Note de l'éditeur.)

plus. Il fut enterré à côté du prophète dans la demeure d'Aïchah. Son khalifat avait duré deux ans trois mois et dix jours, d'autres disent vingt jours. C'était un homme de haute taille, de teint olivâtre, mince, à la barbe rare, aux yeux enfoncés, au front haut, aux joues saillantes. Il se teignait la chevelure avec le troëne et le *katam*. Ses secrétaires furent Otman fils d'Affan, Zéïd fils de Tabit, Abd Allah fils d'el-Arkam. Son sceau portait la légende : « Grande est la puissance de Dieu! » Omar fils d'el-Khattab remplit auprès de lui les fonctions de kadi; Chédid[1], son affranchi, celles de chambellan. Il eut trois fils : Abd Allah, dont il a été fait mention plus haut[2] à l'an 8, à propos du siège de Taïf par le prophète, et dont tous les enfants moururent sans postérité; le dernier fut Ismaïl fils d'Abd Allah fils d'Abou Bekr. — Abd er-Rahman fils d'Abou Bekr, compté parmi les compagnons du prophète, qui a la postérité la plus nombreuse; les Talhites sont de ses descendants; ils sont fils de Talhah fils d'Abd Allah fils d'Abd er-Rahman fils d'Abou-Bekr; ils mènent pour la plupart la vie nomade et ils ont leurs campements à Hadah, à es-Sofaïnah[3] derrière el-Aïm sur la route de l'Irak vis-à-vis de d'el-Mislah[4], d'Ofaïiah et d'el-Gamrah; ils sont encore aujourd'hui nombreux et puissants. — Mohammed fils d'Abou Bekr dont la postérité se rattache à el-Kaçim fils de Mohammed; il fut l'un des jurisconsultes de Médine et l'un des docteurs les plus sûrs de la génération qui suivit celle du prophète. Ses descendants, peu nombreux, sont issus de Mohammed fils d'Abd Allah fils d'Abd er-Rahman fils d'el-Kaçim fils de Mohammed. Abou Bekr

ır cette lecture, comparez Ibn Hadjar, II, ٣٥٤, ٤٤٩. (Note de
)

ι lэcune. Comparez les *Prairies d'or,* t. IV, p. 180.

Békri, ٢٩٢; Jâcout, III, ٤٠٣. (Note de l'éditeur.)

Mokaddési, ١٠٨, *k;* Ibn Khordadbeh, ١٣٢. (Note de l'édi-
·e est dans les *Prairies d'or, loc. cit.,* où ce nom et
le la note précédente n'ont pas été restitués.

eut aussi trois filles, desquelles on doit nommer Aïchah, l'épouse du prophète et Asma, la mère d'Abd Allah fils de Zobéïr.

Le khalifat n'échut jamais depuis la mort du prophète jusqu'à nos jours, à aucun homme ayant encore son père, si ce n'est à Abou Bekr; son père, Abou Kouhafah, vivait encore lorsqu'il mourut, et habitait la Mecque. En apprenant que son fils n'était plus, il s'écria : « C'est un très grand malheur ! » Il hérita du sixième de ses biens. Il mourut, aveugle, sept mois après, d'autres disent six mois, à l'âge de 97 ans. Sa conversion à l'islamisme datait du jour de la prise de la Mecque. Le même jour que lui mourut Hind fille d'Otbah fils de Rébiah fils d'Abd Chams fils d'Abd Ménaf, la mère de Moawiah fils d'Abou Sofian.

Fatimah fille du prophète mourut la nuit du mardi 3 de ramadan en l'an 11. On dit aussi qu'elle mourut trois mois après le prophète, ou six mois ou soixante-dix jours après lui, sans parler d'autres avis. Il n'y a pas entente non plus sur l'âge qu'elle atteignit. Les uns disent qu'elle mourut à 33 ans, d'autres lui donnent 30 ans et d'autres 29 ans[1]. Cette dernière opinion est celle des gens de la famille du prophète et des Chiites. Il y a même des traditions qui la font mourir moins âgée. L'émir des croyants Ali fils d'Abou Talib prit soin de laver son corps et il l'enterra de nuit à el-Baki (cimetière de Médine). Cependant l'emplacement de sa sépulture est contesté. Abou Bekr ne fut pas averti de sa mort. Fatimah le fuyait depuis qu'elle avait eu des contestations avec lui à propos de Fadak et d'autres parties de l'héritage de son père[2], et elle resta éloignée de lui jusqu'à la fin. Ali ne reconnut pas, avant la mort de Fatimah, Abou Bekr pour khalife; on n'est pas d'accord sur la manière dont il le reconnut ensuite. Nous avons exposé ce qui a trait à

[1] Comparez Tabari, I, ۱۸۶۹; III, ۲۳۰۲, ۲۴۳۵. (Note de l'éditeur.)

[2] Comparez les *Prairies d'or*, t. IV, p. 189.

cette question dans le « Mémorial des événements des anciens âges ».

KHALIFAT D'OMAR FILS D'EL-KHATTAB.

[Pages 288-291.]

Omar fut proclamé khalife à l'instant de la mort d'Abou Bekr. Il était fils d'el-Khattab fils de Nofaïl fils d'Abd el-Ozza fils de Riah fils d'Abd Allah fils de Kourt fils de Razah fils d'Adi fils de Kab fils de Loway; il portait le surnom d'Abou Hafs. Sa mère s'appelait Hantamah fille de Hicham fils de Moghirah fils d'Abd Allah fils d'Omar fils de Makhzoum. Dieu étendit par la conquête sa domination sur de vastes contrées. Il organisa des armées, fonda des villes, fit tenir des registres, fixa la solde des troupes, établit la chronologie, régla la prière des *repos*[1] qui se fait dans le mois de ramadan. Il fut tué à Médine le mercredi 26 dou'l-hiddjeh de l'an 23, à l'âge de 63 ans; quelques auteurs le font mourir moins vieux; mais cette opinion là est la plus répandue. Son meurtrier est Abou Loulouah le persan, serviteur de Mogirah fils de Choubah[2]. On l'enterra auprès du prophète et d'Abou Bekr dans la demeure d'Aïchah.

Il y a plusieurs traditions différentes sur les tombeaux de ces trois personnages. Hicham fils d'Orwah tenait celle-ci de son père qui la tenait d'Aïchah : « Quand Abou Bekr fut mort on l'enterra aux côtés du prophète, la tête près des

[1] La prière des repos (*et-térawîh*) se fait pendant les trente jours du jeûne de la lune de ramadan. Elle consiste en un *namaz* (prière quotidienne) de vingt *rikah* (génuflexions), que l'on ajoute la nuit aux cinq *namaz* du jour. Comme cette prière est longue, elle exige des pauses, des repos; d'où son nom. (D'après d'Ohsson, II, 232 et suiv.)

[2] Abou Loulouah était un chrétien. Cette circonstance permit aux Musulmans de regarder Omar comme un martyr. Son meurtre n'eut pas une cause politique. On se souvient qu'il fut seulement un acte de vengeance de la part d'Abou Loulouah, qu'Omar n'avait pas voulu décharger de la redevance qu'il payait à titre d'artisan.

épaules du prophète. Omar mourut ensuite et fut enterré aux côtés d'Abou Bekr, la tête près des épaules d'Abou Bekr. » El-Kaçim fils de Mohammed fils d'Abou Bekr dit[1] : « J'allai trouver Aïchah et je lui dis : O mère, fais-moi voir le tombeau du prophète et de ses deux compagnons. Elle me fit voir trois tombeaux qui n'étaient pas en saillie ni en creux, mais aplanis comme le sol au niveau du gravier roux de la place. Le tombeau du prophète était en avant. Abou Bekr, la tête aux pieds du prophète, était derrière; puis venait Omar, la tête placée aux pieds d'Abou Bekr[2]. » Abou Abd Allah Djafar fils de Mohammed fils d'Ali fils d'el-Hoçéïn fils d'Ali fils d'Abou Talib rapporte d'après son père que « les tombeaux avaient une élévation d'un empan au-dessus du sol, qu'ils étaient rectangulaires et couverts d'un bloc de pierre. »

Le khalifat d'Omar dura dix ans six mois et dix-huit jours. Omar était d'un teint olivâtre, d'une taille si élevée que dans la foule on l'aurait cru à cheval; il était gaucher et il avait une barbe épaisse. Il eut pour secrétaires Zéïd fils de Tabit et Abd Allah fils d'el-Arkam. La légende de son sceau était : « La mort suffit comme prédicateur, ô Omar! » Ou selon d'autres : « J'ai foi en celui qui m'a créé! » Son affranchi Yarfa fut son chambellan et son kadi fut Abou Omeyah Choraïh fils d'el-Harit fils de Kaïs fils d'el-Djahm fils de Moawiah fils d'Amir fils d'er-Raïch fils d'el-Harit fils de Moawiah fils de Taur fils de Moratti fils de Moawiah fils de Kindah le même que Taur, fils d'Oféïr fils d'Adi fils de Harit fils de Morrah fils d'Odad fils de Zéïd fils de Yechdjob fils d'Arib fils de Zéïd fils de Kehlan fils de Saba fils de Yechdjob fils de Yarob fils de Kahtan. On dit que le premier kadi qui rendit la justice dans l'Irak au nom d'Omar

[1] Comparez Tabari, I, ٢١٣١, Samhûdi, ١٥.

[2] Le manuscrit P porte au-dessus du mot « Abou Bekr » la correction « du prophète », ce qui est la leçon de Tabari, de Samhûdi, et des *Prairies d'or*, t. IV, p. 191. (Note de l'éditeur.)

fut Salman fils de Rébiah el-Bahili; d'autres disent que le kadi de Médine sous son règne et après lui fut es-Saïb fils de Yézid fils de la sœur de Namir le Kindite.

Omar eut neuf fils: Abd Allah, Abd er-Rahman l'Ancien, Zéïd l'Ancien, Obéïd Allah qui fut tué à Siffin, Açim, Zéïd le Jeune, Abd er-Rahman le Jeune, Iyad, Abd Allah le Jeune; quatre d'entre eux ont laissé une postérité : Abd Allah l'Ancien, Açim, Obéïd Allah, Abd er-Rahman le Jeune. Il eut quatre filles dont une, Hafsah, fut épouse du prophète.

Omar prit conseil des Musulmans pour dater certains faits de son règne qu'on ne savait à quelle chronologie rapporter. La question fut débattue longuement et l'on disserta sur les chronologies des diverses nations; ce fut Ali fils d'Abou Talib qui donna au khalife le conseil de prendre pour origine des temps l'hégire du prophète et le moment où il quitta le territoire des Polythéistes. On fit partir cette ère de moharrem, c'est-à-dire d'une date antérieure de deux mois et douze jours à l'arrivée du prophète à Médine, pour que son origine coïncidât avec le commencement de l'année. Cela fut décidé l'an 17 ou l'an 18; on hésite entre ces deux dates[1]. Ez-Zohri Mohammed fils de Moslim fils d'Obéïd Allah fils d'Abd Allah fils de Chihab fils d'Abd Allah fils de Harit fils de Zohrah fils de Kilab, prétend que le prophète lui-même institua cette ère, après être arrivé à Médine en fugitif. Cette opinion n'est suivie que par quelques savants et elle est rejetée par ceux qui refusent d'admettre les traditions ne remontant pas sans interruption au prophète. Il vaut mieux s'en tenir à la tradition que nous avons donnée et qui est la plus répandue, puisqu'on ne connaît pas exactement la date qui fut prise pour origine de l'ère, ni la manière dont cette chronologie fut établie.

Omar donna la charge d'élire son successeur à six per-

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. IX, p. 53. Tabari, ٢٤٨٠, dit que la chronologie fut instituée l'an 16. (Note de l'éditeur.)

sonnes : Ali, Otman, Talhah qui se trouva absent, Zobéïr, Abd er-Rahman fils d'Auf, Sad fils d'Abou Wakkas. Il leur adjoignit son fils, Abd Allah fils d'Omar, à titre de conseiller et d'arbitre, mais sans l'investir d'aucun pouvoir; et il leur fixa un délai de trois jours; la prière publique devait être faite pendant ce temps par Abou Yahya Sohaïb le Roumi, affranchi d'Abd Allah fils de Djoudan le Téïmite, dont on dit qu'il était de la tribu de Namir fils de Kaçit et qu'il s'appelait Sohaïb fils de Sinan.

Omar confia ensuite la surveillance de l'élection à cinquante Ansariens commandés par Abou Talhah Zéïd fils de Sahl l'Ansarite, de la tribu de Khazradj de la branche d'Adi fils d'Amr fils de Malik fils d'en-Naddjar, époux d'Oumm Soléïm mère d'Anas fils de Malik. Cet officier eut ordre de presser les électeurs et de les empêcher de laisser passer le délai de trois jours sans avoir accompli leur tâche et fixé leur choix sur l'un d'entre eux. Si cinq seulement parvenaient à s'entendre, il devait tuer le sixième; si quatre s'entendaient, il devait tuer les deux autres; s'ils se divisaient en deux fractions égales, il lui était enjoint de se mettre du côté où se trouverait Abd er-Rahman fils d'Auf, et si les membres de l'autre fraction refusaient de rentrer dans ce parti, de les faire périr. Abd er-Rahman émit la proposition que l'un des électeurs renoncerait au pouvoir et désignerait l'un des autres. Aucun ne voulant se retirer, il s'exclut lui-même, à condition qu'il nommerait l'un d'eux; ils hésitèrent trois jours à accepter. A la fin, Abd er-Rahman reconnut pour khalife Otman, qui était son beau-frère. Son choix fut ratifié par le reste des électeurs, après une longue dispute. Farazdak a dit à ce sujet[1] :

Sohaïb a prié trois jours; puis on a cédé au fils d'Affan le pouvoir sans violence.

[1] Le *Diwan*, éd. Boucher, ١٠٣, porte مقصور au lieu de مقسور, ce qui ferait lire : « ... le pouvoir sans diminution ».

KHALIFAT D'OTMAN FILS D'AFFAN.

[Pages 291-295.]

Otman fils d'Affan fils d'Abou'l-As fils d'Omeyah fils d'Abd Chams fils d'Abd Ménaf, fut proclamé khalife. Il portait les surnoms d'Abou Abd-Allah et d'Abou Amr. Sa mère était Arwa fille de Kouraïz fils de Rébiah fils de Habîb fils d'Abd Chams fils d'Abd Ménaf. Il fut proclamé le vendredi, à la nouvelle lune de moharrem de l'an 24, et il fut assassiné à Médine le vendredi 18 dou'l-hiddjeh de l'an 35, à l'âge de 82 ans, de 88 ans selon d'autres. Plusieurs de ceux qui s'occupent de biographies et d'antiquités pensent qu'il fut tué avant le jour d'*adha;* ils appuient cette opinion sur ce vers de Farazdak [1] :

Ils ont tué Otman et répandu son sang le matin qui suit la nuit des sacrifices.

Ils citent aussi ces vers d'Aïman fils de Khoraïm fils de Fatik l'Asadite, qui était de la secte otmanite :

Les sacrificateurs d'Otman se sont réunis en plein jour. Quelle victime illégale ils ont offerte : malheur à eux !
Ils ont égorgé Otman dans le mois défendu, et ils n'ont pas craint de regarder en face leur crime;

et encore ce vers de Hassan, fils de Tabit l'Ansarite [2] :

Ils ont sacrifié une victime aux cheveux blancs, qui portait au front le signe de la prosternation et qui passait la nuit à prier et à réciter le Coran.

Otman fut enterré en un endroit de Médine appelé Houch

[1] Comparez Ibn Koteïbah, ٩٩. (Note de l'éditeur.)

[2] Ce vers, attribué ici et ailleurs à Hassan, manque dans son diwan. (D'après l'éditeur.)

Kaukab[1], d'après un Ansarien connu sous le nom de Kaukab, Houch signifiant jardin. Son khalifat dura onze ans onze mois et vingt-deux jours. Il avait la taille moyenne, le visage beau, le teint sombre, la barbe abondante, teinte en blond, les dents reliées par de l'or. Son secrétaire fut Merwan fils d'el-Hakem, son chambellan, Homran, l'un de ses affranchis, son kadi, Zéïd fils de Tabit l'Ansarite. Ce dernier lui avait aussi servi de secrétaire; on dit aussi que le kadi de Médine, au temps [d'Omar,] était es-Saïb fils de Yézid fils de la sœur de Namir le Kindite; d'autres disent qu'il était chef de la garde d'Otman; la première opinion est la plus sûre.

J'ai entendu raconter la tradition suivante à Abou Bekr Mohammed fils de Khalaf Wéki[2], qui la faisait remonter, par Mohammed fils d'Ahmed fils d'el-Djounéïd, par Abou Ahmed ez-Zobéïr et par Misar, à Moharib fils de Datar. Ce dernier dit : « Quand Abou Bekr eut succédé au prophète, Omar, fils d'el-Khattab, lui dit : « Tu n'a pas besoin comme kadi d'aucun autre que moi. » Et Omar demeura un an dans cette charge sans avoir à juger aucun procès. » Touchant le règne d'Omar, Wéki rapporte une tradition à lui transmise par es-Sagani, qui la tenait d'Affan; celui-ci l'avait reçue d'Abd el-Wahid fils de Ziad, de qui elle remontait à Heddjadj, et Heddjadj l'attribuait à Nafi. Omar, selon cette tradition, aurait confié à Zéïd fils de Tabit, la charge de kadi, et il lui aurait donné un traitement. Younis dit, d'après ez-Zohri : « Le prophète, Abou Bekr, et Omar, ne prirent point de kadi. » Mohammed fils de Yahya, Abou Gassan dit : « Je n'ai jamais entendu dire à un savant qu'Otman eût nommé aucun kadi jusqu'à sa mort. »

La légende de son sceau était : « Je me fie de tout cœur

[1] Le ms. L a : *khouch* خش, et, plus bas : الخا *el-khâ* et الخش *el-khouch*. Comparez Jâcout et Samhûdi, ٢٢. (Note de l'éditeur.)

[2] Le ms. P porte à tort la correction : fils de Wéki. Voyez Abou'l-Mahâsin, II, ٢٠٥, Ibn Khallikan, n. 170. (Note de l'éditeur.)

en Dieu », ou, selon d'autres : « Je me fie en Dieu très grand »; d'autres donnent la légende : « Sois patient ou tu te repentiras. » Le sceau du prophète resta en usage jusqu'au temps d'Otman; il tomba du doigt de ce khalife et fut perdu. Otman en fit reproduire la disposition dans son propre sceau. A partir de lui, le sceau se transmit d'un khalife à l'autre; mais chacun des successeurs d'Otman en eut un particulier qu'il faisait dessiner à sa fantaisie, comme nous l'indiquerons pour eux tous jusqu'à el-Mouti, dans la suite de ce livre. Obéïd Allah fils d'Omar rapporte d'après Nafi, qui le tenait d'Ibn Omar, que le prophète adopta un sceau d'argent, et que ce sceau fut porté, après le prophète, par Abou Bekr, Omar et Otman, jusqu'au jour où ce dernier le laissa tomber dans le puits d'Aris.

Otman eut neuf fils : Abd Allah l'Ancien, qui naquit de Rokayah, fille du prophète, dont nous avons parlé plus haut, et mourut à l'âge de six ans[1]; Abd Allah le Jeune, Amr, Omar, Khalid, Aban, Wélid, Saïd, Abd-el-Mélik. Cinq d'entre eux laissèrent une postérité : Amr; — l'aîné de ses enfants qui firent souche est Mohammed fils d'Abd Allah fils d'Amr fils d'Otman, surnommé ed-Dîbadj (la soie chamarrée) pour sa beauté, et dont la mère est Fatimah, fille d'el-Hoçéïn fils d'Ali fils d'Abou Talib; — puis Omar, Aban, Wélid et Saïd. Otman eut encore huit filles.

La neuvième année de son khalifat, qui est l'an 32, mourut el-Abbas, fils d'Abd el-Mottalib, à l'âge de 88 ans; il était né trois ans avant l'année de l'éléphant. La même année moururent aussi Abd er-Rahman fils d'Auf ez-Zohri, à l'âge de 75 ans, et Abd Allah fils de Maçoud fils de Gafil fils de Habib fils de Chamkh fils de Far fils de Makhzoum fils de Sahilah fils de Kahil fils de Harit fils de Témim fils de Sad fils de Hodéïl fils de Moudrikah fils d'Elyas fils de Modar fils de Nizar, à l'âge de soixante et quelques années.

[1] Les *Prairies d'or*, t. IV, p. 252, portent par erreur : 76 ans.

En l'an 31 mourut Abou Sofian Sakhr fils de Harb fils d'Omeyah fils d'Abd Chams fils d'Abd Ménaf, ayant accompli le même nombre d'années qu'Abbas : quatre-vingt-huit années.

KHALIFAT D'ALI FILS D'ABOU TALIB.

[Pages 295-300.]

Ali fils d'Abou Talib fils d'Abd el-Mottalib fils de Hachim fils d'Abd Ménaf, surnommé Abou'l-Haçan, né de Fatimah, fille d'Asad fils de Hachim fils d'Abd Ménaf, fut proclamé khalife le jour où Otman fut tué. De son avènement à la bataille *du Chameau,* à Basrah, il s'écoula cinq mois et vingt et un jours. Treize mille des compagnons du Chameau périrent dans cette journée, dont quatre mille Azdites, ou moins selon d'autres, et onze cents hommes de la tribu de Dabbah, le reste appartenant aux diverses tribus. Ali perdit environ mille de ses compagnons; d'autres augmentent ou diminuent ce chiffre. La bataille eut lieu le jeudi 10 de djoumada el-akhirah[1] de l'an 36. De la bataille du Chameau à la bataille de Siffin, entre Ali et Moawiah, il s'écoula sept mois et treize jours. Le premier combat qu'ils se livrèrent à Siffin eut lieu le mercredi, à la nouvelle lune de safar de l'an 37. On n'est pas d'accord sur le nombre des partisans d'Ali qui y prirent part; les uns l'augmentent, les autres le réduisent. L'opinion qui rallie le plus d'adhérents est qu'ils étaient quatre-vingt-dix mille. L'armée de Moawiah comptait cent vingt mille hommes; il y a des évaluations plus ou moins fortes. Il mourut à Siffin soixante-dix mille hommes des deux côtés. Ali perdit vingt-cinq mille de ses partisans, dont vingt-cinq combattants de Bedr, compagnons de Mohammed. L'un de ces derniers est Ammar fils de Yaçir el-Ansi, de la tribu d'Ans fils de Malik fils d'Odad fils de Zéïd fils de Yech-

[1] Les *Prairies d'or,* t. IV, p. 292, ont : Djoumada el-oula.

djob fils d'Arib fils de Zéïd fils de Kehlan fils de Saba fils de Yechdjob fils de Yarob fils de Kahtan, allié par serment à la tribu de Makhzoum. Du côté de Moawiah, quarante-cinq mille hommes furent tués. La somme totale des morts a été évaluée aussi à des chiffres supérieurs ou inférieurs à ceux-là. Les armées restèrent à Siffin cent dix jours, durant lesquels furent livrés quatre-vingt-dix combats.

Un an, cinq mois et vingt-quatre jours après la bataille de Siffin, eut lieu l'entrevue des arbitres Abou Mouça l'Acharite et Amr fils d'el-As, à Doumat el-Djendal[1], au mois de ramadan de l'an 38. Un an et deux mois après cette entrevue, Ali marcha contre les Kharidjites et leur livra bataille à Nehrewan. Les Kharidjites étaient au nombre de quatre mille, commandés par Abd Allah fils de Wahb er-Rasibi. Il s'agit ici de Rasib fils de Maïdaan fils de Malik fils de Nasr fils d'el-Azd, qu'il ne faut pas confondre avec Rasib fils d'el-Khazradj fils de Djouddah fils de Djarm fils de Rabban fils de Holwan fils d'Imran fils d'el-Haf fils de Kodaah; il n'y a pas de tribu de Rasib parmi les Arabes de Maad et de Kahtan, hormis ces deux-là. Les Kharidjites se dispersèrent dès qu'Ali se fut arrêté vis-à-vis d'eux et les eut invités à se soumettre. Abd Allah fils de Wahb resta seul sur la place avec 1,800 hommes, 1,500 ou 1,200 hommes selon d'autres; ils furent presque tous exterminés. On indique le fait suivant pour expliquer la désertion des autres : Lorsque les Kharidjites se virent entourés par les partisans d'Ali qui déjà précipitaient leur attaque, ils leur crièrent : « O frères, faites-nous entrer ce soir en paradis » ! Mais Abd Allah fils de Wahb ajouta : « Ou peut-être en enfer ». Ils se séparèrent alors de lui, en disant : « Nous combattons avec un hypocrite ».

Un an, cinq mois et cinq jours après cette marche contre

[1] Par suite du traité conclu après Siffin, les parties avaient décidé de s'en remettre à l'arbitrage d'Abou Mouça et d'Amr. On se souvient qu'Amr, par une sorte de supercherie, fit échouer l'arbitrage et proclama Moawiah.

les Kharidjites, Abd er-Rahman fils de Moldjem el-Yahsibi, que l'on compte dans la tribu de Mourad, tua Ali. Beaucoup de Kharidjites renient Ibn Moldjem, parce qu'il accomplit son meurtre par ruse. De l'origine de l'hégire à la mort d'Ali, il s'écoula trente-neuf ans, huit mois et vingt jours. Ali subit le martyre à Koufah, le 21 du mois de ramadan de l'an 40. L'on n'est pas d'accord sur la durée de sa vie. Les uns disent qu'il périt martyr à l'âge de 68 ans; c'est l'opinion de ceux qui admettent qu'il embrassa l'Islam lorsqu'il avait 15 ans. D'autres disent qu'il fut tué à 66 ans; ce sont ceux qui le font se convertir à l'islamisme à l'âge de 13 ans. D'autres encore admettent qu'il mourut âgé de 63 ans; ce sont ceux qui reportent à sa dixième année sa conversion à l'islamisme. Nous avons parlé plus haut, à l'occasion de la mission et de la fuite du prophète, de la contestation qui existe entre les Musulmans sur le point de savoir qui, le premier, embrassa l'Islam, et de l'opinion de ceux qui font remonter la date de la conversion d'Ali plus haut que sa dixième année et jusqu'à sa cinquième. Ces derniers admettent qu'il subit le martyre à l'âge de 58 ans, ce qui est la moindre durée que l'on attribue à sa vie. Nous avons expliqué que leur intention, en admettant cette manière de voir, est d'anéantir ses mérites et de nier ses vertus.

On a aussi disputé sur l'emplacement de son tombeau. Les uns prétendent qu'il fut enterré à el-Gari, lieu encore aujourd'hui connu, à quelques milles de Koufah; d'autres disent qu'il fut enterré dans la mosquée de Koufah; d'autres, sur la place du palais, dans cette ville. D'après une autre opinion, son corps aurait été transporté à Médine, où il aurait été inhumé à côté de Fatimah. Nous avons rapporté ces traditions avec plusieurs autres, et nous avons parlé des combats, de la généalogie, des sépultures et de la mort des membres de la famille d'Ali fils d'Abou Talib, dans notre livre « des Annales historiques et des événements dans lesquels ont sombré les nations passées, les races éteintes et les empires

disparus », aïnsi que notre épître sur les noms des imams, sur la doctrine des imamiens, sur les durées des vies et sur le nombre des imams.

Le khalifat d'Ali dura quatre ans, neuf mois et huit jours. Ali avait le teint sombre, de la corpulence, le front chauve, les cheveux et la barbe blancs, les yeux noirs et grands, la taille moyenne. Il portait la barbe étalée sur la poitrine et les cheveux non teints. Il eut pour secrétaire Obéïd Allah fils d'Abou Rafi, affranchi du prophète; pour kadi, Choraïh; pour chambellan, Kanbar, l'un de ses affranchis. La devise de son sceau était : « Le pouvoir est à Dieu ».

Il eut onze fils : el-Haçan et el-Hoçéïn, nés de Fatimah fille du prophète; Mohammed fils de la Hanéfite, né de Khaulah fille de Djafar fils de Kaïs fils de Maslamah fils d'Obéïd fils de Talabah fils de Yarbou fils de Talabah fils d'ed-Doul fils de Hanifah fils de Lodjaïm fils de Sab fils d'Ali fils de Bekr fils de Waïl; Omar, né de Oumm Habib, qui fut surnommée es-Sahba (aux cheveux blonds), fille de Rébiah fils de Bohaïr fils d'el-Abd fils d'Alkamah fils d'el-Harit fils d'Otbah fils de Sad fils de Zohaïr fils de Djoucham fils de Bekr fils de Hobaïb fils d'Amr fils de Taglib fils de Waïl; el-Abbas, né de Oumm el-Banin fille de Hizam fils de Khalid fils de Rébiah fils d'el-Wahid, le même qu'Amir, fils de Kab fils d'Amir fils de Kilab fils de Rébiah fils d'Amir fils de Sasaah fils de Moawiah fils de Bekr fils de Hawazin; Abd Allah; Djafar; Otman; Mohammed le Jeune, surnommé Abou Bekr; Obéïd Allah; Yahya. Cinq d'entre eux laissèrent une postérité : Haçan, Hoçéïn, Mohammed fils de la Hanéfite, Omar et Abbas. Ali eut en outre seize filles, parmi lesquelles Zéïnab et Oumm Koltoum, toutes deux filles de Fatimah fille du prophète. La postérité de Haçan fils d'Ali fils d'Abou Talib est partagée entre les branches de Zéïd et de Haçan; dans la branche de Zéïd, cette postérité se rattache à Haçan fils de Zéïd, et dans la branche de Haçan fils de Haçan, elle se partage en rameaux issus de Djafar, Da-

woud, Abd Allah, Haçan, Mohammed et Ibrahim. La postérité de Hoçéïn fils d'Ali fils d'Abou Talib dérive d'Ali le Jeune fils de Hoçéïn, et après Ali fils de Hoçéïn elle se répartit entre Mohammed, Abd Allah, Omar, Zéïd et Hoçéïn fils d'Ali. La postérité de Mohammed fils de la Hanéfite se partage entre les branches de Djafar, Ali, Aun, Ibrahim; celle de Djafar fils de Mohammed est issue d'Abd Allah; celle d'Ali fils de Mohammed, l'est de Aun; celle d'Aun fils de Mohammed, l'est de Mohammed; celle d'Ibrahim fils de Mohammed, l'est de Mohammed[1]. L'aîné des fils de Mohammed fils de la Hanéfite est Abou Hachim Abd Allah; quelques auteurs ont cru qu'il avait une postérité; c'est une erreur. La postérité d'Omar fils d'Ali fils d'Abou Talib remonte à Mohammed fils d'Omar et se partage entre les branches d'Omar, d'Abd-Allah, d'Obéïd Allah et de Djafar. La postérité d'Abbas fils d'Ali fils d'Abou Talib remonte à Obéïd Allah fils d'Abbas, et au-dessous de lui à son fils Haçan fils d'Obéïd Allah. Abou Talib fils d'Abd el-Mottalib a laissé une descendance qui se partage en trois branches: Akil, Djafar et Ali; Talib, duquel il a reçu son nom, n'a pas eu de postérité. Il y avait de l'un à l'autre de ces quatre frères une différence de dix ans. L'aîné est Talib, puis vient Akil, ensuite Djafar, enfin Ali. Abou Talib eut deux filles : Oumm Hani et Djoumanah.

Comme nous avons parlé des enfants de l'émir des croyants Ali et de leur postérité, nous allons parler des enfants de Djafar et d'Akil et de ceux qui ont laissé une descendance. Les fils de Djafar fils d'Abou Talib sont Abd-Allah, Aun, Mohammed qui fut tué à Siffin, dans une rencontre avec Obéïd Allah fils d'Omar fils d'el-Khattab. Chacun des deux antagonistes tua l'autre. C'est du moins ce que pensent les généa-

[1] Ce passage depuis: *celle de Djafar fils de Mohammed...*, est gâté dans les manuscrits. L'éditeur l'a restitué avec le secours d'Obaïdalli. ms. de Leyde 686, fol. 120 v°, 125 v°.

logistes de la famille d'Abou Talib; mais ceux de Rébiah prétendent qu'un homme de la tribu de Bekr, fils de Waïl, fit périr Obéïd Allah fils d'Omar. De ces trois fils de Djafar, Abd Allah, seul, laissa une postérité. Djafar reçut de cet Abd Allah son surnom honorifique; cependant quelques-uns lui donnent le surnom d'Abou'l-Fadl; mais le premier est plus communément admis. La descendance d'Abd Allah est répartie entre les branches d'Ali, d'Ishak, de Moawiah et d'Ismaïl. Les enfants d'Akil fils d'Abou Talib sont Yézid, de qui Akil tint son surnom, Mohammed, Saïd, Djafar l'Ancien, Abou Saïd el-Ahwal (le louche), Moslim fils d'Akil, Abd-Allah l'Ancien, Abd-Allah le Jeune, Djafar le Jeune, Hamzah, Yça, Otman, Ali le Jeune. Mohammed seul a une descendance qui se rattache à Abd-Allah, fils de Mohammed.

Les renseignements que nous avons fournis sur la famille d'Abou Talib sont empruntés au livre de la généalogie de cette famille que nous a communiqué Tahir fils de Yahya[1] fils de Haçan fils de Djafar fils d'Abd Allah fils d'el-Hoçéin fils d'Ali fils d'Abou Talib, qui l'avait reçu de son père, ainsi qu'aux savants généalogistes de cette race. Ce que nous avons dit de la descendance d'Abou Bekr, d'Omar et d'Otman, est pris au livre de la *Généalogie des Koréïchites*, par Zobéïr fils de Bakkar[2]; nous avons joint à cette source les renseignements que nous ont donnés Abou Bekr Abd Allah fils de Mohammed el-Maarri, kadi à la Mecque, Abou'l-Haçan Ahmed fils de Saïd ed-Dimichki l'Oméyade, Abou'l-Hoçéin et-Tousi, Harami[3] et d'autres érudits de Bagdad, ainsi que des descendants de ces khalifes qui connaissent bien les généalogies de leurs familles.

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. V, p. 150. La généalogie de ce personnage est tronquée dans notre texte. (Note de l'éditeur.)

[2] Comparez les *Prairies d'or*, *loc. cit.*

[3] Probablement el-Harami, fils d'Abou'l-Ala, الحرمى بن ابى العلاء; Iâcout, II, ٢٢٨, ٩٣٧. (Note de l'éditeur.)

KHALIFAT DE HAÇAN FILS D'ALI.

[Pages 300-301.]

El-Haçan fils d'Ali fils d'Abou Talib, surnommé Abou Mohammed, né de Fatimah fille du prophète, fut proclamé khalife deux jours après la mort de son père, le 23 du mois de ramadan de l'an 40. Il se réconcilia avec Moawiah au mois de rébi el-ewwel de l'an 41; quelques-uns placent cette événement en djoumada el-akhirah ou djoumada el-oula de la même année; mais la première date est plus généralement admise et elle semble plus sûre si l'on calcule d'après la durée de ce règne : Haçan était khalife depuis six mois et trois jours lorsque fut conclu cet accord[1]. Haçan est le premier khalife qui se démit lui-même et remit le pouvoir à un autre. Il mourut à Médine empoisonné, dit-on[2], au mois de rébi el-ewwel de l'an 49, à l'âge de 46 ans. Il fut inhumé au cimetière de Médine appelé Baki el-Garkad[3], auprès de sa mère Fatimah. On y voit encore aujourd'hui une table de marbre où sont inscrits ces mots : « Gloire à Dieu qui donne la mort aux nations et rend la vie aux morts ». C'est le tombeau de Fatimah fille du prophète, la première de toutes les femmes, de Haçan fils d'Ali fils d'Abou Talib, d'Ali fils de Hoçéïn fils d'Ali, de Mohammed fils d'Ali et de Djafar fils de Mohammed. Que Dieu leur accorde à tous sa grâce! Haçan est l'un des hommes qui ressemblèrent au prophète, ainsi que nous l'avons dit en faisant le portrait du prophète et de ceux qui lui ressemblèrent, dans le livre du « Mémorial ». Il eut pour

[1] C'est-à-dire du 23 ramadan de l'an 40 au 25 rébi I. Comparez les *Prairies d'or*, t. V, p. 1 et suiv. (Note de l'éditeur.)

[2] On dit que Moawiah paya l'une des femmes de Haçan, Asma fille d'Achat, pour qu'elle empoisonnât son mari. Le récit de cette affaire, que rapportent certaines chroniques, est calomnieux.

[3] Aïchah s'opposa à ce que Haçan fut enterré à côté du prophète.

secrétaire Obéïd Allah fils d'Abou Rafi, pour kadi Choraïh, pour chambellan Salim, son affranchi, ou, selon d'autres, Kânbar.

RÈGNE DE MOAWIAH FILS D'ABOU SOFIAN.

[Pages 301-303.]

Moawiah fils d'Abou Sofian Sakhr fils de Harb fils d'Omeyah fils d'Abd Chams fils d'Abd Ménaf, surnommé Abou Abd er-Rahman, né de Hind fille d'Otbah fils de Rébiah fils d'Abd Chams, fut proclamé au mois de rébi el-ewwel de l'an 41. Il mourut à Damas au mois de redjeb de l'an 60[1], âgé de quatre-vingts ans, et il fut enseveli à Damas au lieu dit Bab es-Sagir, cimetière où l'on montre encore son tombeau. D'après une autre version, sa sépulture serait dans la maison appelée jusqu'aujourd'hui maison verte, située au sud de la mosquée cathédrale, et où sont les corps de garde et les prisons. C'est là qu'il habitait et qu'habitèrent après lui les khalifes Omeyades résidant à Damas. Selon cette version, la sépulture que l'on voit à Bab es-Sagir serait celle de Moawiah fils de Yézid fils de Moawiah.

Moawiah régna dix-neuf ans, trois mois[2] et quelques jours. Il était de haute taille et de forte corpulence, il avait le teint blanc, les cuisses très fortes, la tête petite, le visage sévère, les yeux saillants, la poitrine large, la barbe abondante, teinte de troëne et de *Katam*. Esprit subtil, fertile en ruse, il était doué de perspicacité en même temps que de fermeté dans la conduite des affaires; il saisissait l'occasion dès qu'il la rencontrait; il agissait avec circonspection dans les cas difficiles, et, s'il était vaincu dans la discussion, il coupait par une plaisanterie la parole à son adversaire.

[1] Les manuscrits, ici et plus bas, ont : 61. Les *Prairies d'or*, t. V, p. 14, ont la même faute. (Note de l'éditeur.)

[2] Les manuscrits et les *Prairies d'or, loc. cit.*, ont : 8 mois. Comparez Tabari II, ١٩٨ et suiv. (Note de l'éditeur.)

Ceux qui firent auprès de lui fonction de secrétaires sont Obéïd fils d'Aws le Gassanide, Serdjoun fils de Mansour le Roumi, Abd el-Mélik fils de Merwan, d'après ce que l'on dit, Abd er-Rahman fils de Derradj, Soléïman fils de Saïd, affranchi de Khochaïn. Son sceau portait la légende : « Il n'y a de force qu'en Dieu ». Son kadi fut Fadalah fils d'Obéïd l'Ansarite, et son chambellan fut Safwan, son affranchi, d'autres disent : Yézid, son affranchi.

Amr fils d'el-As fils de Waïl es-Sahmi mourut à Fostat de Misr le jour de la rupture du jeûne de l'an 43. Il gouvernait l'Égypte au nom de Moawiah et il était âgé de 89 ou de 90 ans. Si nous faisons mention de sa mort, c'est qu'une erreur répandue dans le vulgaire la place après celle de Moawiah. La plupart des épouses du prophète moururent sous le règne de Moawiah. La sœur de ce khalife, Oumm Habibah Ramlah fille d'Abou Sofian, mourut en l'an 44; Hafsah fille d'Omar fils d'el-Khattab, en l'an 45; Safiah fille de Hoyay fils d'Akhtab, en l'an 50; Djouwaïriah fille d'el-Harit el-Mostalikïah, en l'an 56; Aïchah fille d'Abou Bekr, en l'an 58, et Oumm Salamah, en l'an 59.

RÈGNE DE YÉZID FILS DE MOAWIAH.

[Pages 303-306.]

Yézid fils de Moawiah fut proclamé en redjeb de l'an 60. Il avait pour surnom Abou Khalid; sa mère était Maïsoun fille de Bahdal la Kelbite, de la tribu de Haritah fils de Djénab fils de Houbal fils d'Abd Allah fils de Kinanah fils de Bekr fils d'Auf fils d'Odrah fils de Zéïd el-Lat fils de Roféïdah fils de Taur fils de Kalb. Lorsque le gouverneur de Médine invita Hoçéïn fils d'Ali fils d'Abou Talib et Abd-Allah fils de Zobéïr à prêter le serment à Yézid, ils s'y refusèrent et s'en allèrent à la Mecque; Ibn Zobéïr demeura à la Mecque. Hoçéïn en repartit pour gagner l'Irak dont les

habitants lui écrivaient lettre sur lettre et lui envoyaient incessamment des messagers pour lui dire qu'ils le proclameraient khalife et qu'ils lui obéiraient[1]; mais lorsqu'il fut arrivé près de Koufah, où l'avait précédé le fils de son oncle, Moslim fils d'Akil, il fut trahi par les habitants de l'Irak, qui n'accomplirent point les promesses qu'ils lui avaient faites dans leurs messages ni les engagements dont ils étaient convenus. Ils commencèrent par abandonner Moslim, qui fut pris et mis à mort par Obéïd Allah fils de Ziad. Celui-ci envoya ensuite des troupes contre Hoçéïn, sous les ordres d'Omar fils de Sad fils d'Abou Wakkas; Hoçéïn fut tué le vendredi 10 moharrem de l'an 61. D'autres le font mourir un lundi; mais la première opinion est plus générale. Il fut inhumé à Kerbéla dans la terre de l'Irak; il avait 57 ans[2]. Avec lui périrent six des enfants de son père : Abbas, Djafar, Otman, Mohammed le Jeune, Abd-Allah, Abou Bekr, et trois de ses propres enfants : Ali l'Ancien, Abd-Allah, encore enfant et Abou Bekr, tous trois fils d'el-Hoçéïn fils d'Ali. En outre il mourut deux des enfants de Haçan fils d'Ali : Abd-Allah et Kaçim, deux de ceux d'Abd-Allah fils de Djafar fils d'Abou Talib : Aun et Mohammed; et cinq de ceux d'Akil fils d'Abou Talib : Moslim, Djafar, Abd-er-Rahman, Abd-Allah, tous quatre fils d'Akil, et Mohammed fils d'Abou Saïd fils d'Akil.

Ibn Zobéïr continua de refuser à reconnaître Yézid, qu'il traitait de buveur de vin et d'ivrogne. Il força son lieutenant à sortir de la Mecque; puis il écrivit aux habitants de Médine

[1] Hoçéïn était aussi poussé à partir par Ibn Zobéïr, qui s'était emparé de la Mecque et gouvernait la ville en souverain.

[2] Le ms. P. porte : 55 ans, L : 59. Ces deux âges sont mentionnés dans les *Prairies d'or*, t. V, p. 146. Mais voyez Tabari, III, ٢٣٢١. (Note de l'éditeur.) — Le corps de Hoçéïn fut foulé aux pieds des chevaux et enterré par les Bénou Adirah, après que la tête eut été coupée. Le culte de Hoçéïn s'établit parmi les Chiites, et le chef du martyr fut vénéré dans la mosquée Haçanïeh au Caire. (Voyez les *Prairies d'or*, *loc. cit.*; Goldziher, *Muh. Studien* II, 357.)

pour avilir Yézid à leurs yeux et leur rappeler son impiété, les excitant à le combattre et à expulser son lieutenant. Les gens de Médine chassèrent, en effet, le lieutenant du khalife, ainsi que Merwan fils d'el-Hakem, les fils de ce dernier et plusieurs autres membres de la famille des Omeyades, et ils les exilèrent en Syrie. Yézid envoya alors contre eux Moslim fils d'Okbah le Mourrite à la tête de quatre mille hommes, accompagné de Zofar fils d'el-Harit le Kilabite, de Hobéïch fils de Douldjah le Kaïnite, de Housaïn fils de Nomaïr le Kindite, d'Abd Allah fils de Maçadah le Fézarite et de plusieurs autres chefs de corps. Yézid lui-même les conduisit au départ et leur donna des ordres. Il fit entre autres recommandations à Moslim fils d'Okbah, celles-ci : « S'il t'arrive un accident, que le commandement passe à Housaïn fils de Nomaïr; quand tu seras près de Médine, si quelqu'un prétend t'empêcher d'y entrer ou se présente pour te combattre, réponds au glaive par le glaive. N'épargne pas ceux qui résistent, mets la ville trois jours au pillage; achève les blessés; tue les traînards. Si les Médinois ne te résistent pas, marche droit sur La Mecque et livre combat à Ibn Zobéïr; car j'ai confiance que Dieu te donnera la victoire ». Yézid se mit à dire, en regardant passer devant lui les étendards alors que, entouré par la cavalerie, il venait de gravir une éminence[1] :

Va dire à Abou Bekr, au moment où l'affaire commence, et où les étendards dévalent de Wadi'l-Korah :

Est-ce là, crois-tu, une réunion d'ivrognes, ou une troupe d'hommes qui veillent, chassant loin d'eux le sommeil?

Abou Bekr et Abou Khobaïb étaient les surnoms honorifiques d'Ibn Zobéïr. Moslim arriva à Médine. Les habitants avaient nettoyé le fossé creusé naguère par le prophète dans

[1] Le vers suivant et le premier hémistiche du second sont dans les *Prairies d'or*, t. V, p. 161, dans Tabari ۴۰۸, Dinawéri, éd. Girgas ۲۷۵. Tabari et les *Prairies d'or* ont : « . . . les hommes descendent vers. . . », au lieu de : « . . . les étendards dévalent de. . . ». (D'après l'éditeur.)

la guerre de la coalition, et entouré Médine d'un mur. L'un de leurs poètes dit, apostrophant Yézid :

En face de ce fossé orné de gloire, une attaque ne peut être tentée que par des ivrognes.

Tu n'es pas des nôtres, pas plus que ton oncle maternel, ô toi dont les passions profanent la prière.

Plutôt que de nous tuer, fais-toi chrétien, bois du vin et ne prends plus part à nos assemblées.

Les deux partis se rencontrèrent à el-Harrah, le 27 doul'-hiddjeh 63. Les Koréïchites, leurs alliés et leurs affranchis, étaient commandés par Abd-Allah fils de Mouti el-Adawi fils de l'oncle paternel d'Omar fils d'el-Khattab. Les Ansariens et les autres Musulmans avaient à leur tête Abd-Allah fils de Hanzalah el-Gasil fils d'Abou Amir l'Ansarite, de la tribu d'Aws. Le combat fut acharné. Abd-Allah fils de Hanzalah périt avec un grand nombre de Mohadjirs et d'Ansariens, de leurs enfants, de leurs alliés et affranchis. Ces pertes et celles des Koréïchites se montent à environ 700 hommes. Dans la masse du peuple, environ 10,000 personnes, hommes, femmes et enfants, furent massacrées; ces chiffres sont fournis par Mohammed fils d'Omar el-Wakidi, l'auteur des « Expéditions et des biographies »; d'autres savants donnent des chiffres plus ou moins considérables. Moslim entra à Médine, la mit trois jours au pillage et imposa aux habitants survivants la condition de se considérer comme esclaves *purs* de Yézid. Cette sorte d'esclave (*el-kinn*) comprend ceux dont le père et la mère n'étaient pas libres, au lieu que l'esclave de *propriété* est celui qui est devenu esclave, étant né de père et mère libres. Ali fils d'el-Hoçéïn fils d'Ali fils d'Abou-Talib fut excepté de cette obligation, parce qu'il n'avait pas pris part à la révolte des Médinois, ainsi qu'Ali fils d'Abd-Allah fils d'Abbas, à cause de la protection de ses oncles maternels de la tribu de Kindah qui se trouvaient dans l'armée de Moslim. Le sac de Médine est l'événement le

plus important, le plus fameux et le plus tragique arrivé dans l'Islam depuis le meurtre d'Hoçéïn fils d'Ali fils d'Abou Talib.

Yézid mourut à Howwarin dans le territoire de Damas, non loin de Kara et d'el-Koutayifah, sur le chemin allant à Émesse par la plaine. Sa mort arriva le 17 du mois de safar [1] de l'an 64; il était âgé de 33 ans et il avait régné trois ans, sept mois et vingt-deux jours. C'était un homme d'un teint brun, à la tête forte, au visage marqué de vérole, qui ne cachait pas son penchant pour les plaisirs, affichait des mœurs honteuses, se faisait gloire de ses péchés et se souciait peu des devoirs de sa religion, pourvu que ses désirs mondains fussent satisfaits [2]. Il eut pour secrétaires Obéïd fils d'Aws le Gassanide, Ziml fils d'Amr l'Odrite et Serdjoun fils de Mansour. Son sceau portait la légende : « Dieu est

[1] Les *Prairies d'or*, t. V, p. 126, ont : le 14; et cela paraît plus probable, dit l'éditeur dont nous transcrivons la note. On dit ordinairement (Tabari ۴۲۷ et suiv.) que Yézid mourut le 14 rébi I, mais c'est probablement la date du jour où la nouvelle de la mort parvint à la Mecque. (Cf. les *Prairies d'or*, 167.) En admettant cette supposition, le nombre de 40 jours que plusieurs auteurs indiquent comme durée du siège, (Weil, I, 335, n. Tabari ۴۲۹), est bon. Sinon, il faut admettre avec Tabari ۴۲۷, que le siège dura 64 jours, et que la nouvelle de la mort arriva le 1er rébi II. Le règne de Yézid dura 3 ans, 7 mois et 22 jours, conformément aux *Prairies d'or*, 126 et à Tabari ۴۲۸. Si nous partons du 22 redjeb 60, assigné par Tabari ۱۹۸, comme date de la mort de Moawiah, nous obtenons le 14 safar 64, pour date de la mort de Yézid. Son fils et successeur régna ensuite 40 jours (Tabari ۴۳۲, les *Prairies d'or*, 168 et VI, 50) et mourut, comme il est dit plus bas, au mois de rébi I.

[2] L'impiété de Yézid est fameuse. On sait qu'elle eut des conséquences pour l'art, ce dont témoigne cette phrase des *Prairies d'or*, 157 : « C'est sous son règne que la musique fit son apparition à la Mecque et à Médine; l'usage des instruments symphoniques s'établit. . . » — Comparez H. Lammens, le *Chantre des Omiades* (*Journal asiatique*, IXe série, t. IV, 227 et suiv.), où l'auteur indique comment cette même impiété fut avantageuse aux Chrétiens. On doit pourtant remarquer que la calomnie a eu sa part dans les attaques dirigées contre Yézid.

notre maître ». Son kadi fut Abou Idris el-Khaulani; son chambellan, Khalid, l'un de ses affranchis, ou, selon d'autres, Safwan.

RÈGNE DE MOAWIAH FILS DE YÉZID FILS DE MOAWIAH.

[Pages 306-307.]

On proclama khalife Moawiah fils de Yézid fils de Moawiah, surnommé Abou Abd er-Rahman. Le surnom d'Abou Leïla qu'on lui donne aussi est ironique et fait allusion à son incapacité de s'appliquer aux affaires. Les Arabes ont coutume d'imposer ainsi certains noms aux hommes incapables. C'est de lui que le poète a dit[1] :

Je vois la rébellion dont les chaudrons bouillonnent; le pouvoir, après Abou Leïla, est à qui le prendra.

Quelques-uns pensent que ce vers est ancien et que le poète l'a seulement adapté au temps de Moawiah. La mère de ce khalife est Oumm Khalid fille d'Abou Hachim fils d'Otbah fils de Rébiah. Il fut proclamé le jour où mourut son père Yézid; il mourut lui-même à Damas au mois de rébi el-ewwel de l'an 64 et y fut enterré, après avoir régné quarante jours; on fait aussi son règne ou plus ou moins long. Il était de médiocre stature, maigre, sujet à la jaunisse. Ses secrétaires furent Ziml fils d'Amr l'Odrite, Soléïman fils de Saïd el-Kouchani et Serdjoun en-Nasrani (le chrétien). La légende de son sceau était : « Moawiah met sa confiance en Dieu ». Il eut pour kadi Abou Idris el-Khaulani et pour chambellan Safwan, son affranchi.

---

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. V, p. 169, Tabari, ۴۲۹, Ibn Koteïbah, ۱۷۹. (Note de l'éditeur.)

RÈGNE DE MERWAN FILS D'EL-HAKEM.

[Pages 307-312.]

Merwan fils d'el-Hakem fils d'Abou'l-As fils d'Omeyah fils d'Abd-Chams fils d'Abd Ménaf, surnommé Abou Abd el-Mélik et Abou'l-Hakem, né d'Aminah fille d'Alkamah fille de Safwan fils d'Omeyah, fut proclamé en redjeb de l'an 64, après une longue contestation survenue entre les partisans de la famille d'Omeyah dont les uns voulaient confier le pouvoir à ce khalife et les autres, à Khalid fils de Yézid fils de Moawiah. L'autorité se trouvait fort ébranlée à la mort de Moawiah fils de Yézid fils de Moawiah. Ed-Dahhak fils de Kaïs le Fihrite, alors émir de Damas, avait reconnu Abd Allah fils de Zobéïr. Noman fils de Béchir l'Ansarite avait fait de même en Égypte, Zofar fils d'el-Harit le Kilabite, à Kinnesrin, Natil fils de Kaïs el-Djodami, en Palestine. On fit la prière au nom d'Ibn Zobéïr dans les chaires du Hedjaz, de l'Égypte, de la Syrie, de la Mésopotamie, de l'Irak, du Khoraçan et dans toutes les autres villes principales de l'Islam, à l'exception de Tibériade dans le pays du Jourdain, où Hassan fils de Malik fils de Bahdal le Kelbite, de la tribu de Haritah fils de Djénab, qui était maître de cette ville, avait refusé de prononcer au prône le nom d'Ibn Zobéïr et de se placer sous son obéissance; son désir était que le pouvoir fût confié à Khalid fils de Yézid, qui était fils de sa sœur. Les membres de la famille d'Omeyah, leurs partisans et les chefs commandant en Syrie et dévoués à leur cause, se réunirent et tinrent conseil dans le but d'investir de l'autorité Khalid fils de Yézid. D'autres parmi eux s'opposèrent à ce projet et affirmèrent qu'ils ne reconnaîtraient que Merwan, parce que Khalid était un enfant sans force pour résister à Ibn Zobéïr, au lieu que Merwan était un vieillard plein d'expérience, et le principal représentant, en ce moment, de la famille d'O-

meyah. Leur conciliabule fut tenu à el-Djabiah, entre Damas et Tibériade; ils y décidèrent de transmettre le pouvoir à Merwan, de le proclamer khalife, et de désigner pour son successeur Khalid fils de Yézid fils de Moawiah, et après celui-ci, Amr fils de Saïd el-Achdak. Ed-Dahhak sortit de Damas à la tête des partisans d'Ibn Zobéïr qui dépendaient de lui, en demandant l'aide de tous les chefs qui, en Syrie, avaient reconnu le même prince; ils lui fournirent des corps de troupes, de l'argent et des armes; il rassembla ainsi 30,000 hommes de la tribu de Kaïs fils d'Aïlan et de diverses tribus Modarites, cavaliers pour la plupart. Merwan disposait de 13,000 Yéménites, Kelbites et autres, en majorité fantassins. Merwan dit au sujet de cette journée[1] :

Quand j'ai vu les Musulmans décliner de la vraie voie et l'empire offert au plus violent,

J'ai rangé devant eux Gassan et Kalb, et les hommes de la tribu de Saksak, guerriers invincibles,

Et ceux de Tay qui n'aiment que les coups, et ceux de Kaïn qui marchent inclinés sous l'armure,

Et ceux de Tanoukh qui se dressent comme une chaîne haute et ardue sur les chevaux de race au choc impétueux.

Si Kaïs approche, crie-lui : Pas plus près!

La rencontre eut lieu à Mardj Rahit et le carnage fut affreux. Ed-Dahhak fut tué avec une foule de Kaïçites, les autres s'enfuirent. On dit que les armées demeurèrent vingt jours à el-Mardj, et qu'elles combattirent tout ce temps, pendant lequel l'issue de la bataille demeura douteuse. A la fin Merwan aurait usé de ruse; il aurait invité ses adversaires à déposer les armes pour traiter de la paix; puis il aurait fondu sur eux tandis que se croyant sûrs, ils se trouvaient désarmés et sans ordre; telle est, selon cette version, la cause de leur déroute. Cette victoire fit revenir

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. V, p. 202, Tabari, ۴٧٨.

le pouvoir aux Omeyades, desquels il était passé aux descendants d'Asad fils d'Abd el-Ozza. Aussi a-t-on souvent dit que Merwan est le premier qui parvint au khalifat par le glaive. La bataille de Mardj Rahit compte parmi les rencontres célèbres et les journées fameuses. Les Yéménites s'en sont fait gloire vis-à-vis des Nizarites; ils l'ont chantée dans des poésies nombreuses. Amr fils de Mikhlat el-Himar le Kelbite a dit[1] :

Notre âme a été soulagée par la vue des cadavres dont les joues ne reposaient pas sur des coussins et près desquels rôdaient les loups mouchetés ou noirs.

Cadavres couchés dans les combats par les mains des héros montés sur les chevaux minces et rapides dont la sueur mouille le feutre sous la selle.

Nous avons brisé à Rahit les clôtures des tribus de Kaïs; elles s'en sont retournées désunies, et leurs débris ont été dispersés.

Le même poète a dit encore :

Nous avons rendu le khalifat à Merwan, alors que les Zobéïrites étaient déjà maîtres de tous les courriers.

Si le khalife lui-même ne nous appartient pas, du moins n'a-t-il conquis le pouvoir que par nous.

Zofar fils d'el-Harit le Kilabite s'excuse ainsi d'avoir fui dans cette journée[2] :

Par ma vie, la bataille de Rahit a laissé en nos cœurs, du fait de Merwan, une plaie ouverte et profonde.

Kalb s'en irait-il hors de la portée de nos lances? Les morts de Rahit seraient-ils abandonnés tels quels?

L'herbe repousse sur des vestiges humides; les haines des âmes restent ce qu'elles étaient.

Allons, excellent écuyer, montre-moi mes armes, car je vois que la guerre ne peut que se prolonger et s'étendre.

[1] Comparez Tabari, ۴۸۵.

[2] Ces vers, moins les deux derniers, sont dans les *Prairies d'or*, t. V, p. 203. Comparez aussi Tabari, ۴۸۳ et suiv.

Jamais on ne m'avait vu éviter le danger avant ce jour où j'ai fui, laissant derrière moi mes deux compagnons.

Tu as dû ton salut aux bonds de ton noble cheval; on aurait cru qu'il prenait pour une plaine unie les pentes des montagnes de Salma.

Quand je fus en sûreté contre l'ennemi et que l'heure de midi fut presque levée sur Sindjar, je versai d'abondantes larmes.

Djawwas fils d'el-Katal le Kelbite lui répondit[1] :

Par ma vie, la bataille de Rahit a laissé à Zofar une maladie chronique.

Maladie dont le siège est sous les côtes et au-dessus des entrailles, et qui défie les efforts des médecins.

Il demande son armure, mais il se garde de s'en servir en voyant les épées de Djénab et les chevaux allongés et ardents,

Montés par des jeunes gens de courage, semblables aux lions des forêts, lorsqu'ils foncent en pointant leurs lances.

Farazdak a dit à ce propos :

La religion et le sceptre, dans les journées sanglantes d'el-Mardj, ont été livrés à Merwan.

Les glaives des fils de Merwan éclaircissaient la vue aux yeux gênés sous les turbans.

Si, au jour de Rahit, Kaïs avait eu affaire à d'autres qu'eux, il leur eût fait trouver le trépas au bout des glaives tranchants.

Mais Kaïs a été mis en fuite au jour de Rahit, devant la montagne d'Abou'l-As aux fermes assises.

Kotayir fils d'Abd er-Rahman le Khozaïte dit en s'adressant à Abd-el-Mélik :

Ton père a conservé la maison d'Omeyah quand ses colonnes fléchissaient, et sauvé les Omeyades appelés sur le champ du combat.

Les liens de l'empire se distendaient, le pouvoir fut par lui remis d'aplomb.

[1] Comparez Tabari ۴۸۵.

Abd er-Rahman fils d'el-Hakem frère de Merwan fils d'el-Hakem dit :

Le bruit des événements d'el-Mardj est déjà arrivé aux extrémités de l'Euphrate, aux riverains du Tigre et du Nil.
Les richesses des vaincus, abandonnées à terre, sont recueillies par les cavaliers de Kalb montés sur les coursiers agiles au poil court.

A l'issue de cette lutte, Merwan marcha sur l'Égypte qui était encore sous l'obéissance d'Ibn Zobéir. Il y livra de nombreux combats où périrent beaucoup d'hommes des deux partis, et fit enfin reconnaître son autorité par les habitants. Ils expulsèrent le lieutenant d'Ibn Zobéïr, Abd er-Rahman fils de Djahdam le Fihrite, et Merwan donna le gouvernement de cette contrée à son fils Abd el-Aziz. Cela se passa en l'an 65. Le khalife rentra à Damas; il envoya Obéïd Allah fils de Ziad avec de puissants corps d'armée, achever la soumission de la Mésopotamie et de l'Irak, et il lui donna d'avance le gouvernement de tous les pays qu'il soumettrait. Ce général partit donc à la tête d'environ 80,000 hommes[1]; lorsqu'il arriva dans le pays de Mésopotamie, il apprit que Soléïman fils de Sourad le Khozaïte, Moçayeb fils de Nadjabah, et d'autres encore, s'avançaient avec 4,000 hommes dans l'intention de venger la mort de Hoçéïn fils d'Ali fils d'Abou Talib. On les appela *l'armée des pénitents*[2]. Ils arrivèrent à Aïn el-Wardah, qui est la même localité que Ras el-Aïn. Obéïd-Allah détacha alors contre eux el-Housaïn fils de Nomaïr et d'autres chefs de l'armée syrienne; la rencontre eut lieu et le combat fut acharné; il eut pour issue la mort de Soléïman fils de Sourad et de

[1] Comparez Tabari, ٩٣٨. Les *Prairies d'or*, t. V, p. 216, portent 30,000, probablement par erreur. (Note de l'éditeur.)

[2] جيش التوابين. Ces *pénitents* étaient du nombre des hommes qui avaient appelé à Koufah, Hoçéïn fils d'Ali et qui l'avaient ensuite abandonné. Ils se repentirent et jurèrent de consacrer leurs vies et leurs biens à le venger. (Voyez le *Fakhri*, ١٩٥.)

Moçayeb fils de Nadjabah, et celle de la plupart de leurs partisans. Les survivants, à l'entrée de la nuit, firent retraite sur Koufah. Ce combat eut lieu dans la même année, c'est-à-dire en l'an 65.

Merwan fils d'el-Hakem mourut à Damas le 3 du mois de ramadan de cette année 65, et il y fut inhumé. Il était âgé de 61 ans. Il avait régné neuf mois et quelques jours. C'était un homme de haute taille, aux cheveux blond châtain, aux yeux bleus, d'un esprit habile et profond, sans timidité dans ses entreprises, comme sans témérité dans leur exécution. Ses secrétaires furent Abou ez-Zoaïziah, son affranchi, Ibn Serdjoun le Chrétien, Soléïman fils de Saïd el-Khouchani et Obéïd fils d'Aws le Gassanide. La devise de son sceau était : « Toute puissance est à Dieu ». On indique aussi cette autre légende : « Je me fie en Dieu » ou : « Je me fie en Dieu glorieux et sage », ou encore : « Je me fie en celui qui est glorieux et sage ». Son kadi fut Abou Idris el-Khaulani et son chambellan Abou Sohéïl el-Aswad, son affranchi, ou, selon d'autres, Abou'l-Minhal, également l'un de ses affranchis.

RÈGNE D'ABD EL-MÉLIK FILS DE MERWAN.

[Pages 312-317.]

Abd el-Mélik fils de Merwan, surnommé Abou' l-Wélid, né d'Aïchah fille de Moawiah fils de Mogirah fils d'Abou'l-As fils d'Omeyah, fut proclamé en redjeb de l'an 65. Le Hedjaz, l'Irak, le Fars, le Khoraçan et les contrées attenantes étaient sous la puissance d'Ibn Zobéïr. Mokhtar fils d'Abou Obéïd fils de Maçoud le Takafite était maître de Koufah, et travaillait à faire proclamer le fils de la Hanéfite et à venger la mort de Hoçéïn; il fit périr beaucoup de ses meurtriers[1].

[1] Mokhtar, dont le père avait jadis été placé par Omar à la tête de l'armée que ce khalife envoya en Perse, avait lui-même appartenu d'abord

Obéïd Allah fils de Ziad se rendit à Moçoul, et Mokhtar envoya contre lui Ibrahim fils de Malik el-Achtar fils de Harit en-Nakhaï, à la tête de 12,000 hommes. La rencontre eut lieu près du Zab, dans le territoire de Moçoul, et la bataille fut sanglante. Obéïd Allah fils de Ziad, Housaïn fils de Nomaïr es-Sakouni et Chourahbil fils de Dou 'l-Kéla l'Himyarite y trouvèrent la mort, ainsi que beaucoup de Syriens. Cela arriva le jour d'Achoura de l'an 67. Ibn Moufarrig l'Himyarite dit à propos de la mort d'Obéïd Allah :

Celui qui a vécu parjure à sa foi est mort en esclave de la main de Dieu près du Zab.

Mokhtar demeura à Koufah jusqu'au moment où Moçab fils de Zobéïr[1] s'avança contre lui avec des hommes de Basrah, accompagné de Mohalleb fils d'Abou Sofrah l'Azdite, de la branche d'Atik, et d'autres émirs. L'armée de Mokhtar fut dispersée et lui-même assiégé dans le palais du gouvernement, à Koufah. Il fit une sortie désespérée avec quelques compagnons, se battit avec courage et fut tué, au milieu du mois de ramadan de cette même année 67. Le reste des partisans de Mokhtar, au nombre d'environ 6,000, se rendirent à Moçab sans condition; il les fit tous périr. On les nommait les Khachabïah[2].

au parti d'Ibn Zobéïr. Mécontent de n'avoir pas obtenu d'Ibn Zobéïr le gouvernement de Koufah, il quitta La Mecque et se mit à la tête des Kharidjites. Il se fit passer pour agent du fils de la Hanéfite, à l'insu de ce dernier qui vivait retiré des affaires, dans les exercices de la religion; mais les circonstances amenèrent Mohammed, le fils de la Hanéfite, à autoriser ses démarches. Mokhtar fit périr plusieurs des meurtriers de Hoçéïn, en particulier celui qui avait porté la tête à Obéïd Allah. (Voyez, par exemple, la *Chronique* de Tabari, par Zotenberg, et plus spécialement H. D. v. Gelder, *Mohtar de valsche profeet.*)

[1] Moçab était frère d'Abd Allah fils de Zobéïr; il avait reçu de lui le gouvernement de l'Irak.

[2] Comparez Ibn Badroun, ۱۸۷. Le ms. L porte : الحسينية, les Hoçéïnites. Peut-être, dit l'éditeur, s'appelaient-ils eux-mêmes les *Hoçéïnites*, tandis qu'ils étaient appelés par les autres *Khachabites*.

Abd el-Mélik marcha alors sur l'Irak; il rencontra Moçab fils de Zobéïr à Maskin dans l'Irak. Moçab fut tué en djoumada el-oula de l'an 72. Un poète du parti de Zobéïr, Obéïd Allah fils de Kaïs er-Rokayat, a dit à ce sujet[1] :

Grandes furent, à la journée de Maskin, la détresse, l'affliction et les calamités,
A cause du fils de l'apôtre qui n'a pas survécu au jour de la rencontre.
Modar a été perfide envers lui dans l'Irak et Rébiah l'a livré au pouvoir de l'ennemi.

Le khalife envoya ensuite une armée contre Abd Allah fils de Zobéïr fils d'el-Awwam, sous les ordres de Heddjadj fils de Yousouf fils d'el-Hakem fils d'Abou Akil fils de Maçoud fils d'Amir fils de Moattib fils de Malik fils de Kab fils d'Amr fils de Sad fils d'Auf fils de Takif, dont le nom est Kaçi fils de Monabbih fils de Bekr fils de Hawazin fils de Mansour fils d'Ikrimah fils de Khasafah fils de Kaïs fils d'Aïlan fils de Modar. Heddjadj assiégea Ibn Zobéïr dans la Mecque, puis dans la mosquée sainte, et le tua le mardi 17 de djoumada el-ewwel de l'an 73; il était âgé de 73 ans; son corps, par ordre de Heddjadj, fut attaché au gibet. La mère d'Ibn Zobéïr était Asma fille d'Abou Bekr, surnommée Dat en-Nétakaïn, sœur germaine d'Aïchah; elle avait alors atteint l'âge de 100 ans, sans avoir une dent de moins ni un cheveu blanc, et sans nulle défaillance de sa raison; seulement elle était aveugle[2]. Ibn Zobéïr avait vécu en état de révolte huit ans et neuf mois, depuis la mort de Moawiah fils de Yézid fils de Moawiah fils d'Abou Sofian, jusqu'à sa propre mort.

[1] Le premier vers est dans Ibn Khordadbeh, v, 7. Voyez Iâcout, IV, 530. (D'après l'éditeur.)

[2] La *Chronique* de Tabari (trad. Zotenberg, IV, 116) contient un beau récit de la dernière entrevue d'Abd Allah fils de Zobéïr avec sa mère.

Parmi les événements importants et les faits mémorables arrivés sous le règne d'Abd el-Mélik, il faut citer la révolte d'Abd er-Rahman fils de Mohammed fils d'el-Achat fils de Kaïs fils de Madi Karib le Kindite, en l'an 81. El-Heddjadj l'avait envoyé à la tête d'une armée puissante et bien équipée qui reçut le nom d'*armée des paons*[1], dans le Sedjestan, pour attaquer Rotbil, roi de Zaboulistan. Comme il avait déjà conquis une partie de ce pays, Heddjadj lui écrivit une lettre grossière où il l'accusait d'incapacité[2]. Il invita alors les chefs de l'armée de l'Irak, qui l'accompagnaient, à déposer Heddjadj; ils y consentirent, mus par la crainte de sa colère et par leur haine pour Heddjadj. Abd er-Rahman revint donc en arrière avec l'intention de chasser celui-ci de l'Irak, et d'y faire nommer, par Abd el-Mélik, un autre gouverneur. Mais quand les armées de Heddjadj eurent grossi et qu'un grand nombre d'habitants, de chefs, de lecteurs et d'ascètes de l'Irak eurent, à son approche, embrassé son parti, il proclama la déposition d'Abd el-Mélik, à Istakhr, dans le Fars, et la foule adhéra à cette proclamation; il prit pour lui-même le titre de Nasir el-Mouminin (celui qui donne la victoire aux croyants), et il prétendit qu'il était le Kahtanite attendu par les Yéménites qui devait replacer parmi eux l'empire. On lui objecta que le nom de ce Kahtanite devait ne se composer que de trois lettres. Il répondit : « Mon nom est Abd; er-Rahman n'est pas mon nom[3] ». El-Heddjadj se porta à sa rencontre et l'atteignit à sept parasanges en deçà de Tostar, dans la province de l'Ahwaz. Mais son armée fut mise en déroute et il perdit environ 8,000 hommes. Il se dirigea sur Basrah et s'arrêta à ez-Zawïeh. Ibn el-Achat s'avança, de son côté, jusqu'à el-Khoréïbah et s'y arrêta, en

[1] جيش الطواويس; on appela ainsi cette troupe parce qu'elle était magnifiquement équipée.

[2] El-Heddjadj éprouvait contre lui beaucoup d'antipathie.

[3] C'est-à-dire : « Mon nom est : *serviteur; er-Rahman* (*le miséricordieux*) est le nom du Seigneur ».

l'année 83[1]. Ils restèrent à batailler environ deux mois, après quoi Ibn el-Achat fit une sortie de nuit, avec peu d'hommes, dans l'intention de se rendre maître de Koufah. Ses partisans proclamèrent gouverneur de Basrah Abd er-Rahman fils d'Abbas fils de Rébiah fils de Harit fils d'Abd el-Mottalib; el-Heddjadj leur livra bataille et les dispersa; ils allèrent rejoindre Ibn el-Achat. Celui-ci sortit de Koufah et vint à Déïr el-Djémadjim. Heddjadj atteignit d'autre part Déïr Korrah. Il avait écrit à Abd el-Mélik pour lui demander du renfort. Le khalife lui avait envoyé son propre fils, Abd Allah fils d'Abd el-Mélik, et son frère, Mohammed fils de Merwan. Les deux partis combattirent autour de Déïr el-Djémadjim pendant environ quatre mois, et il s'y livra, dit-on, près de quatre-vingts combats. Les forces d'Ibn el-Achat se montaient à 80,000 hommes, et plus haut encore, selon quelques-uns; les forces de Heddjadj étaient moindres. On ne vit pas de plus grands combats ni d'armées plus formidables depuis les journées de Siffin. A la fin, Ibn el-Achat et les gens de l'Irak furent mis en déroute; beaucoup d'entre eux périrent. Ibn el-Achat se rendit à Basrah, poursuivi par Heddjadj; il en ressortit et une nouvelle rencontre eut lieu à Maskin, dans le territoire de l'Irak; les gens de l'Irak furent encore mis en fuite et il en fut fait un grand carnage. Ibn el-Achat, avec ses partisans, s'enfonça dans le Sedjestan; il correspondit avec Rotbîl et il se rapprocha de lui. El-Heddjadj envoya dans le Sedjestan une puissante armée; il écrivit à Rotbîl pour obtenir de lui qu'il livrât Ibn el-Achat et ses partisans, lui promettant, s'il y consentait, une forte somme d'argent et la suppression du tribut qu'il payait, et le menaçant, s'il s'y refusait, de diriger ses troupes contre lui. Rotbîl se décida à la trahison; il livra Ibn el-Achat au lieutenant d'el-Heddjadj; mais comme celui-ci se disposait à l'emmener, Ibn el-Achat se jeta du

[1] Les mss ont : 73. La date exacte est : 82. (Note de l'éditeur.)

haut d'un des châteaux d'er-Rokkhadj et se tua. Sa tête fut coupée et rapportée à Heddjadj. Celui-ci la fit remettre à Abd el-Mélik, qui l'envoya à son frère Abd el-Aziz, en Égypte. Cette mort arriva l'an 84. C'est là-dessus que le poète a dit[1] :

Que le corps gît loin de la tête! La tête est en Égypte et le corps est au Rokkhadj.
Ils l'ont fait périr injustement, puis ils ont dit aux siens : Prêtez le serment. Et le courrier a rapporté la tête aimable et sereine.

Abd el-Mélik mourut à Damas le 10 de chewwal[2] de l'an 86, à l'âge de 62 ans ou plus, et il y fut inhumé. Son khalifat avait duré vingt et un ans, deux mois et dix jours. Il avait le teint sombre, était de taille médiocre, portait la barbe longue. Il traitait lui-même les affaires; il était vigilant dans l'exercice du pouvoir, ferme dans ses vues; jamais il ne donnait un ordre contre ses adversaires et ses ennemis sans avoir par lui-même examiné les choses; s'il commettait des fautes dans son gouvernement, c'était quand le succès l'aveuglait.

Il eut pour secrétaires Kabiçah fils de Douaïb el-Khozaï, Abou ez-Zoaïziah, Amr fils d'el-Harit, affranchi des Bénou, Amir fils de Loway et Serdjoun fils de Mansour le Roumi. La devise de son sceau était : « Je me fie de tout cœur en Dieu ». Ses kadis furent Abou Idris el-Khaulani et Abd Allah fils de Kaïs fils d'Abd Ménaf. Yousouf, l'un de ses affranchis, fut son chambellan après Abou ez-Zoaïziah.

Sous son règne mourut à Taïf Abd Allah fils d'Abbas fils d'Abd el-Mottalib, à l'âge de 71 ans, en l'an 68; il était

[1] Voyez Tabari, ١١٣٩. Le premier vers est aussi cité par Ibn Khordadbeh (٤٠, 29), qui l'attribue faussement au khalife Abd el-Mélik. (D'après l'éditeur.)

[2] Eutychius II, 273, a la même date. Tabari, ١١٧٢, et Jakoubi II, ٣٣٥ ont : à la moitié de chewwal (le 15). Les *Prairies d'or*, t. V, p. 210, ont : le 14. (D'après l'éditeur.)

aveugle; il était né trois ans avant l'hégire; la prière fut faite sur son corps par Mohammed fils de la Hanéfite, et Abou'l-Kaçim Mohammed fils d'Ali fils d'Abou Talib. Mohammed fils de la Hanéfite mourut à Médine, en moharrem de l'an 81, à l'âge de 65 ans, et la prière fut faite sur son corps par Aban fils d'Otman, qui était alors gouverneur de Médine pour Abd el-Mélik; la secte chiite des Kaïçanites énonce à son sujet des prétentions et des croyances étranges, qu'il serait trop long de redire[1].

RÈGNE DE WÉLID FILS D'ABD EL-MÉLIK.

[Pages 317-318.]

Wélid fils d'Abd el-Mélik fils de Merwan, surnommé Abou'l-Abbas, né de Welladah fille d'Abbas fils de Djaz fils d'el-Harit el-Absi, fut proclamé à Damas le jour de la mort d'Abd el-Mélik. C'est aussi à Damas qu'il mourut, âgé de 43 ans, au milieu de djoumada el-akhirah de l'an 96, et qu'il fut inhumé. Son règne dura neuf ans, huit mois et cinq jours. Il avait la taille élevée, le teint sombre, le nez écrasé; son visage était marqué de vérole; sa barbe grisonnait, mais il ne la teignait pas. Il parlait sans correction[2]; l'impétuosité de son caractère le portait à des colères dont il n'envisageait pas les suites; il était alors impossible de lui parler et verser le sang lui était un jeu. Il eut pour secrétaires Abd Allah fils de Hilal et-Takafi, Salih fils d'Abd er-Rahman, affranchi de la maison de Morrah fils d'Obéïd, el-Kakâ fils de Kholéïd el-Absi et Soléïman fils de Saïd el-Khouchani. Son sceau portait cette légende : « O Wélid, tu es mortel » ! Son kadi fut Abou Bekr Mohammed fils de Hazm, et son chambellan Yézid, l'un de ses affranchis.

[1] Par exemple, ils ont cru qu'il continuait à vivre dans la montagne du Radwân.

[2] Comparez le *Fakhri*, ١٧٣, où est rapportée une anecdote à ce sujet.

El-Heddjadj fils de Yousouf fils d'Abou Akil, qui avait gouverné l'Irak au nom de Wélid et de son prédécesseur, mourut à Waçit, dans l'Irak, au mois de ramadan de l'an 95, neuf mois avant la mort de Wélid. Il avait exercé vingt ans l'autorité dans l'Irak. Il laissa dans le trésor cent dix et quelques millions de dirhems. Quand il reçut le gouvernement de l'Irak, le revenu de cette province était de 100 millions de dirhems; ses déprédations et les vices de son administration réduisirent ce revenu à 25 millions de dirhems. Hind fille d'Asma fils de Kharidjah le Fézarite, que Heddjadj avait épousée puis répudiée, vit son corps dans le linceul et dit :

O corps enveloppé dans le linceul, nos yeux se réjouissent de te voir gisant.
Tu as été le conjoint d'un Satan maudit; maintenant que tu es mort, ce conjoint t'abandonne.

Le nombre d'hommes que Heddjadj condamna à la mort, en dehors de ceux qu'il fit périr dans les combats et dans les guerres, s'élève à 120,000. Parmi eux se trouve Saïd fils de Djobéïr, disciple d'Abd-Allah fils d'Abbas, surnommé Abou Abd-Allah[1], qui était un mulâtre affranchi de la tribu de Walibah fils d'el-Harit fils de Talabah fils de Doudan fils d'Asad fils de Khozéïmah; il périt en l'an 94, pour être entré dans la révolte d'Abd er-Rhaman fils de Mohammed fils d'el-Achat[2]. On compte aussi parmi ces morts Komaïl fils de Ziad[3] en-Nakhaï, de la tribu de Souhban, ami d'Ali fils d'Abou Talib. A la mort de Heddjadj, 50,000 hommes

[1] Comparez Ibn Kotéïbah, ٢٢٧. (Note de l'éditeur.)

[2] Voyez sur la mort de Saïd fils de Djobéïr les *Prairies d'or*, t. V, p. 376; la *Chronique* de Tabari, par Zotenberg, IV, 191. Saïd allant au supplice menaça Heddjadj de la justice divine. Heddjadj mourut peu après. La légende s'est emparée de ce fait.

[3] Voyez le récit de sa mort dans la *Chronique* de Tabari, IV, 139.

et 30,000 femmes étaient retenus prisonniers[1]. Ils avaient pour prison un bas-fond où rien ne les garantissait de la chaleur ni du froid, et où ils buvaient de l'eau mêlée de cendres.

RÈGNE DE SOLÉÏMAN FILS D'ABD EL-MÉLIK.

[Pages 318-319.]

Soléïman fils d'Abd el-Mélik fils de Merwan, surnommé Abou Eyoub, fut proclamé le jour où mourut Wélid son frère. Il était né de la même mère que Wélid, Welladah. Il mourut au camp de Mardj Dabik, dans la province de Kinnesrin, comme il allait porter secours à son frère Maslamah, qui assiégeait Constantinople, le vendredi 19 safar[2] de l'an 99. Il était âgé de 39 ans, et il avait régné deux ans, huit mois et cinq jours. Il était grand, mince et élancé, avec le teint blanc; ses cheveux crépus n'avaient pas commencé à blanchir. Il parlait bien, possédait des connaissances étendues, vivait avec douceur, se montrait fier de sa jeunesse et de sa beauté, très amateur de bonne chère et ardent pour les femmes. Il ne se hâtait pas de verser le sang, et il écoutait volontiers les avis de ses conseillers dans les circonstances difficiles. Il eut pour secrétaires Abd el-Aziz fils d'el-Harit fils d'el-Hakem fils d'Abou'l-As, Soléïman fils de Noaïm l'Himyarite et Ibn Batrik le Chrétien. La légende de son

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. V, p. 382; *Fragmenta hist.* ١٠. — Le personnage de Heddjadj est curieux par l'opposition qui existe entre son caractère et le rôle qu'il joua, au point de vue de l'histoire religieuse. Cruel, impie, presque incroyant, Heddjadj se trouva être le défenseur de l'orthodoxie contre les partis hérétiques. La haine qu'il inspira servit, d'ailleurs, les émissaires des Alides, et contribua à hâter le renversement des Omeyades. (Voyez des remarques en ce sens dans Goldziher, *Muh. St.*, II, 88.) Il faut pourtant aussi tenir compte de la calomnie, dans le jugement à porter sur Heddjadj.

[2] Les *Prairies d'or*, t. V, p. 397, ont la même date. Tabari, ١٣٣٩, porte le 10. (Note de l'éditeur.)

sceau était : « Je me fie en Dieu ». Il eut pour kadi Mohammed fils de Hazm, et pour chambellan Abou Obéïdah, son affranchi[1], ou, selon d'autres, Moslim, son affranchi.

KHALIFAT D'OMAR FILS D'ABD EL-AZIZ.

[Pages 319-320.]

Omar fils d'Abd el-Aziz fils de Merwan fils d'el-Hakem, surnommé Abou Hafs, né de Oumm Açim fille d'Açim fils d'Omar fils d'el-Khattab, fut proclamé le jour où mourut Soléïman. Il fit porter l'ordre à Maslamah de se retirer de devant Constantinople; nous avons dit combien de temps ce général avait tenu la ville assiégée, dans une section antérieure de ce livre, quand nous avons fait l'histoire des rois de Roum depuis l'apparition de l'Islam et parlé de Théodose, surnommé l'Arménien. Omar mourut à Déïr Siman, dans la province d'Émesse, du côté de Kinnesrin, empoisonné, dit-on, par sa famille, le vendredi 20 de redjeb[2] de l'an 101, à l'âge de 39 ans. Son khalifat avait duré deux ans, cinq mois et cinq jours. Il était d'un teint foncé, beau de figure, maigre de corps, doué d'une belle barbe; ses yeux s'enfonçaient dans l'orbite; il gardait au visage la marque d'un coup de pied de cheval qu'il avait reçu dans son enfance. Ses cheveux commençaient à blanchir lorsqu'il mourut, mais il ne se teignait pas. Il était religieux, mettant la religion au-dessus des affaires temporelles, agissant comme l'homme qui met sa crainte dans le jour présent et son espoir dans le lendemain, s'inspirant de sa religion pour supporter avec patience les peines qui lui venaient des siens.

[1] Voyez *Fragm.*, ٣٦; Eutychius, II, 378.

[2] Ibn Sad dans Tabari, ١٣٦١, 9, a la même date mais sans « le vendredi ». Si cette dernière indication est exacte, il faut lire le 25 avec les *Prairies d'or*, t. V, p. 416, et Tabari, ١٣٦١, 6 et 11, ou mieux encore le 24, avec *Fragm.*, ٦٣ et Jakoubi, II, ٣٦٩. (Note de l'éditeur.)

La charge de secrétaire fut remplie auprès de lui par Léït fils d'Abou Rokayah. Son sceau portait la légende : « Toute œuvre a sa sanction », ou, selon d'autres : « Omar se fie de tout cœur en Dieu ». Son kadi fut Abd Allah fils de Sad l'Aïlite, et son chambellan, Mozahim, l'un de ses affranchis, d'autres disent Hoçéïn.

RÈGNE DE YÉZID FILS D'ABD EL-MÉLIK.

[Pages 320-322.]

Yézid fils d'Abd el-Mélik fils de Merwan, surnommé Abou Khalid, né d'Atikah, fille de Yézid fils de Moawiah, fut proclamé le jour où mourut Omar. Il mourut lui-même dans le territoire de Balka, dépendant de la province de Damas, le vendredi 24 chaban de l'an 105, à l'âge de 39 ans. Son khalifat avait duré quatre ans et un mois. Il était grand et fort, blanc de teint, avec le visage arrondi, les cheveux noirs, l'apparence très jeune; il avait une jactance excessive et un orgueil qu'il ne dissimulait point; il aimait le jeu et il avait coutume de se cacher derrière un rideau; il ne connaissait ni le bien pour le faire ni le mal pour l'omettre. Ses secrétaires furent Ouçâmah fils de Zéïd es-Salihi, et Zéïd, fils d'Abd Allah. Son sceau portait la légende : « Rends-moi compte ». Il eut pour chambellan son affranchi Saïd; on dit aussi Khalid.

L'un des événements les plus importants arrivés sous son règne fut la révolte de Yézid fils d'el-Mohalleb fils d'Abou Sofrah. Le nom complet d'Abou Sofrah est Zalim fils de Sarrak fils de Soubh fils de Kindi fils d'Amr fils d'Adi fils de Waïl fils d'el-Harit fils d'el-Atik fils d'el-Asad fils d'Imran fils d'Amr Mozaïkia fils d'Amir Mâ es-Séma fils de Haritah el-Gitrîf fils de Talabah fils d'Imrou'l-Kaïs fils de Talabah fils de Mazin fils d'el-Azd appelé Darra fils d'el-Gaut fils de Nabt fils de Malik fils de Zéïd fils de Kehlan fils de Saba.

Yézid avait été incarcéré par Omar, fils d'Abd el-Aziz, qui réclamait de lui des sommes dont il s'était emparé, comme lui-même l'avait reconnu dans une lettre à Soléïman fils d'Abd el-Mélik, lors de la conquête du Djourdjan et du Tabaristan. Omar étant mort en redjeb de l'an 101, Yézid s'était évadé de sa prison et dirigé sur Basrah, que gouvernait Adi fils d'Artat le Fézarite. Ce dernier avait emprisonné plusieurs frères de Yézid, quand celui-ci marcha contre lui. Yézid le somma de les relâcher; il refusa. Une foule d'hommes attirés par les largesses de Yézid vinrent grossir le nombre de ses partisans. Il attaqua Adi, se saisit de lui, l'emprisonna, et il devint maître de Basrah, de l'Ahwaz, du Fars et de la Karmanie; alors il proclama la déposition de Yézid fils d'Abd el-Mélik. Yézid fit marcher à sa rencontre son frère Maslamah fils d'Abd el-Mélik, et le fils de son frère, Abbas fils de Wélid fils d'Abd el-Mélik, à la tête de puissantes armées. Yézid fils de Mohalleb sortit de Basrah avec des forces considérables. La rencontre eut lieu à el-Akr, dans le territoire de Babylone, et le combat fut acharné. Yézid, plusieurs de ses frères et un grand nombre d'hommes de l'Irak y trouvèrent la mort; les autres s'enfuirent. Cette bataille fut livrée l'an 102. On attribue l'honneur d'avoir tué Yézid à Kahl fils d'Ayach fils de Hassan fils de Somaïr fils de Charahil fils d'Arin fils d'Abou Djabir fils de Zohaïr fils de Djénab. Moçayeb fils de Rafl le Kelbite célèbre cet exploit dans ces termes :

Nous avons tué Yézid fils de Mohalleb, quand vous espériez que son imposture allait l'emporter sur le droit.

Il n'est pas un de ces hommes de l'Irak, à la religion fausse, qui n'ait trouvé un meurtrier dans la tribu de Kodaah.

Rofaï fils d'Azir l'Asadite dit au sujet de cette mort, s'adressant à Yézid fils d'Abd el-Mélik fils de Merwan :

Nous revenons vers toi, émir des croyants, sur les juments de noble race, à la queue coupée.

Nous avons récolté pour l'émir des croyants une moisson de têtes sur ses domaines entre Babel et el-Akr.

Yézid fils de Mohalleb a rencontré à l'improviste une mort prématurée, poussée vers lui par le destin.

Les survivants de la famille de Mohalleb et de ses partisans se sauvèrent dans des barques et allèrent jusqu'à Kandabil dans le Sind. Maslamah envoya à leur poursuite Hilal fils d'Ahwaz el-Mazini[1]; il les atteignit en ce lieu, en fit mourir plusieurs et retint les autres captifs. Mohalleb, en mourant, avait désigné pour être le chef de son parti Yézid, son fils, et ordonné à ses autres fils de reconnaître l'autorité de leur frère et de lui obéir. Mohalleb était mort à Merw er-Roud, ville du Khoraçan dont il avait le gouvernement, en dou'l-hiddjeh de l'an 82. Nehar fils de Taousiah le Témimite a dit de lui :

Hélas, la gloire unie à la sagesse a disparu; la munificence et la libéralité sont mortes avec Mohalleb.

Elles sont demeurées à Merw er-Roud déposées dans son tombeau. L'Orient ni l'Occident ne les verront plus.

RÈGNE DE HICHAM FILS D'ABD EL-MÉLIK.

[Pages 322-323.]

Hicham fils d'Abd el-Mélik fils de Merwân, surnommé Abou'l-Wélid, fut proclamé le jour de la mort de Yézid. Sa mère était Oumm Hicham fille de Hicham fils d'Ismaïl fils de Hicham fils de Wélid fils de Mogîrah le Makhzoumite. Il mourut à Rosafah, dans le territoire de Kinnesrin, du côté du désert, le mercredi 6 du mois de rébi el-akher de l'an 125, à l'âge de 53 ans, après un règne de dix-neuf ans, sept mois

[1] Comparez Tabari, ١٤١٢. (Note de l'éditeur.)

et onze jours. Il était d'un teint blanc tirant sur le jaune, louche, avec un œil fortement dévié, la stature moyenne et le corps bien fait; il portait la barbe teinte en noir. Son accès était difficile[1], son caractère, dur; il administrait avec minutie, aimait à amasser de l'argent et en dépensait peu. Vigilant dans l'exercice du pouvoir, il veillait aux intérêts de ses sujets, traitait par lui-même les affaires et ne souffrait pas que rien de ce qui intéressait l'empire lui restât caché. Il eut pour secrétaires Mohammed fils d'Abd Allah fils de Haritah l'Ansarite, Ouçâmah fils de Zéïd es-Salihi et Salim, affranchi de Saïd fils d'Abd el-Mélik. Son sceau portait la légende : « Le jugement appartient à [Dieu] sage ». L'office de kadi fut rempli sous son règne par Mohammed, fils de Safwân el-Djoumahi, et Nomaïr fils d'Aws l'Acharite. Son chambellan fut Galib, l'un de ses affranchis.

Dans la dix-septième année de son règne qui est l'an 122 se produisit la révolte de Zéïd fils d'Ali fils d'el-Hoçéïn fils d'Ali fils d'Abou Talib, à Koufah, que gouvernait Yousouf fils d'Omar et-Takafi. Zéïd avait été proclamé par une foule de gens qui l'avaient ensuite abandonné en trahissant leurs serments. Il n'avait plus avec lui qu'une petite troupe quand Yousouf fils d'Omar l'attaqua avec des forces considérables. Zéïd se défendit de la manière la plus courageuse et fut enfin tué, ainsi que ses partisans, en safar de cette année[2]. On attacha son corps au gibet à el-Kounasah[3].

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. V, p. 466.

[2] Zéïd est le quatrième imam, l'auteur de la secte des Zéïdites. Il était, dit le *Fakhri*, l'un des membres les plus éminents de la famille du prophète par sa science, sa bravoure et sa religion. Comme son grand-père Hoçéïn, il se fia aux Chiites et aux gens de Koufah. Lorsqu'il poussa le cri de ralliement à Koufah, il comptait sur quinze mille hommes qui lui avaient prêté le serment; il n'en réunit que deux cents. Le corps de Zéïd fut enterré secrètement, puis recherché et exhumé par Yousouf fils d'Omar, attaché au gibet, brûlé enfin, et les cendres furent jetées dans l'Euphrate.

[3] Les manuscrits portent *el-Kanâis*, الكنايس.

RÈGNE DE WÉLID FILS DE YÉZID FILS D'ABD EL-MÉLIK.

[Pages 323-325.]

Wélid fils de Yézid fils d'Abd el-Mélik, surnommé Abou'l-Abbas, fut proclamé khalife au moment de la mort de Hicham. Il était né d'Oumm el-Heddjadj fille de Mohammed fils de Yousouf fils d'el-Hakem fils d'Abou Akil et-Takafi. Ce prince exalta les Nizarites et prit ses amis parmi eux; il délaissa ou renvoya les Yéménites et traita avec mépris les nobles de leur race. Il dirigea particulièrement sa haine contre Khalid el-Kasri[1], qui est Khalid fils d'Abd Allah fils de Yézid fils d'Asad fils de Kourz fils d'Amir fils d'Abd Allah fils d'Abd Chams fils de Gamgamah fils de Djérir fils de Chikk le Devin fils de Sab fils de Yachkour fils de Rouhm fils d'A-frak fils d'Afsa fils de Nadir fils de Kasr fils d'Abkar fils d'Anmar. Ce personnage était en ce temps le chef des Yéménites qui mettaient en lui leur espérance. Il avait été gouverneur de l'Irak et des contrées voisines, l'Ahwaz, le Fars, le Djébal. Son frère Asad fils d'Abd Allah l'avait été du Khoraçan. Le khalife fit prendre Khalid par Yousouf fils d'Omar et-Takafi, gouverneur de l'Irak, qui le transporta à Koufah et le châtia jusqu'à ce qu'il en mourut. Wélid injuria alors et outragea l'Yémen, en faisant mention de Khalid, dans un long poème composé à la gloire de Nizar et commençant par ce vers[2]:

[1] Khalid el-Kasri, général fameux, avait été, avec el-Heddjadj fils de Yousouf, l'un des plus fermes soutiens du khalifat oméyade. Après être resté longtemps gouverneur de la Mecque, il avait été nommé dans l'Irak par Hicham. Sur sa prétention de remonter au devin Chikk, voyez Goldziher, *Muh. St.* I, 205.

[2] Comparez Tabari, ١٧٨١, Dinawari, ٣٣٨. (Note de l'éditeur.) Le *Fakhri*, p. ١٨١, contient un éloge du talent poétique de Wélid, avec quelques vers qu'il écrivit à Hicham fils d'Abd el-Mélik. Il laissa, est-il dit, d'excellentes poésies dans les genres satirique, érotique et bachique. Voyez aussi les *Prairies d'or*, t. VI, p. 4.

Ne te sens-tu pas ému au souvenir du lien qui [nous] unissait et qui s'est rompu !

Il y dit :

Nous avons affermi notre empire avec l'aide des fils de Nizar et nous avons redressé, grâce à eux, quiconque fléchissait.

Maintenant Khalid est notre captif. [Les Yéménites] l'auraient défendu s'ils avaient été des hommes !

Jadis leur appui et leur chef, nous lui avons donné l'ignominie pour ombrage.

Wélid se rendit coupable d'une succession de fautes qui lui attirèrent les blâmes des Musulmans et qui portèrent Yézid fils de Wélid à tenter de le faire déposer. Il obtint l'assentiment et l'appui de tous les Yéménites; guidés par lui, ils assaillirent le lieutenant de Wélid à Damas; puis ils proclamèrent Yézid et marchèrent contre Wélid, alors en résidence dans le château dit d'el-Bakhra, du côté du désert, entre Émesse et Damas. Le khalife fut tué le jeudi 28 de djoumada el-akhirah de l'an 126; il était âgé de 42 ans. Ses deux fils et héritiers el-Hakem et Otman furent pris, puis mis à mort à Damas, avec Yousouf fils d'Omar et-Takafi. El-Asbag fils de Doualah le Kelbite a dit à ce propos :

Qui portera la nouvelle à toutes les tribus de Kaïs et de Khindif, dont les chefs descendent d'Abd Chams et de Hachim ?

Nous avons tué l'émir des croyants pour venger Khalid et nous avons vendu pour quelques dirhems les héritiers de son trône.

Khalef fils de Khalifah el-Badjali a dit aussi[1] :

Nous avons laissé l'émir des croyants, afin de venger Khalid, le nez collé à terre, mais non pour adorer.

Si le kasrite (Khalid) a suivi la voie de la mort, Abou'l-Abbas (Wélid) a fait le voyage dont on ne revient pas.

Que Maad demeure dans la honte, car nous avons tué l'émir des croyants pour venger le meurtre de Khalid !

[1] Voyez Tabari, ١٨٢٢ et suiv. (Note de l'éditeur.)

RÈGNE DE MERWAN FILS DE MOHAMMED.

[Pages 325-329.]

Merwan fils de Mohammed fils de Merwan fils d'el-Hakem, surnommé Abou Abd Allah et Abou Abd el-Mélik, fut proclamé khalife[1]. Sa mère était une esclave appelée Zoubadah[2]; elle avait appartenu à Ibrahim fils d'el-Achtar en-Nakhaï, puis était devenue la femme de Mohammed fils de Merwan, le jour où fut tué Ibrahim. Cet Ibrahim commandait l'avant-garde dans l'armée de Moçab fils de Zobéïr, et Mohammed la commandait dans l'armée de son frère Abd el-Mélik fils de Merwan. On dit que la mère de Merwan le portait déjà dans son sein, ayant été rendue enceinte par Ibrahim, quand elle entra dans le lit de Mohammed fils de Merwan. Les Omeyades ne voulaient pas que le khalifat fut transmis aux princes nés de mères esclaves, parce qu'ils croyaient que c'était sous un khalife né d'une esclave que le pouvoir leur serait retiré, et Merwan était parvenu au trône dans ces conditions. La proclamation de ce khalife eut lieu le lundi 14 safar de l'an 127. Il habita Harran, en Mésopotamie. Tous les Omeyades jusqu'à lui avaient résidé à Damas, sauf quelques-uns qui vécurent dans le désert.

Le règne de Merwan est rempli par les séditions et les guerres; l'autorité ne fut jamais affermie entre ses mains. Les habitants d'Émesse lui firent opposition et voulurent se soustraire à son obéissance. Il les assiégea et leur livra plusieurs combats. Les Égyptiens tentèrent de le déposer; des armées envoyées contre eux les forcèrent à se soumettre.

[1] Maçoudi ne consacre pas d'article spécial à Yézid III fils de Wélid I, qui mourut après un règne de six mois, ni à Ibrahim, frère de Yézid III, qui, à l'approche de Merwan, renonça au pouvoir et lui prêta serment.

[2] Ce nom est incertain. L a : رباده, P : ربآ; Eutychius II, 393 ازبا; *Fragm.* ١٥٥, 1 : لبابة; les *Prairies d'or*, VI, 47 : ربا ou طروبة. Dans *'Ikd*, II, ٣٤٨, son premier maître est appelé رزبا, nom qui est peut-être l'origine des deux leçons L et P. (Note de l'éditeur.)

Les fils de Hicham fils d'Abd el-Mélik, Soléïman, Aban et d'autres encore, prirent les armes avec quelques Omeyades, leurs partisans, et combattirent à plusieurs reprises les armées du khalife. Tabit fils de Noaïm el-Djodami se souleva et entraîna dans sa révolte plusieurs provinces de la Syrie telles que la Palestine. Ed-Dahhak fils de Kaïs le Chéïbanite, de la tribu de Mohallim, fils de Douhl fils de Chéïban el-Kharidji es-Soufri, se rendit maître de l'Irak qu'aucun Kharidjite ne posséda avant ni après lui. Il s'avança à la rencontre de Merwan avec des forces considérables, accompagné de Soléïman fils de Hicham fils d'Abd el-Mélik, qui lui avait amené ses affranchis et ses hommes et l'avait reconnu pour imam. Un poète Kharidjite célèbre ce fait en ces termes[1] :

Ne vois-tu pas que Dieu a fait descendre son secours? Koréïch a prié derrière Bekr fils de Waïl.

Les deux partis se rencontrèrent à Kafartouta, en Mésopotamie, et se combattirent là, avec acharnement, pendant plusieurs jours. A la fin ed-Dahhak fut tué, ainsi que son lieutenant el-Khaïbari[2]; le reste des Kharidjites se dispersa. Cela arriva l'an 129. Les hérétiques Ibadites de l'Yémen, du parti d'Abd Allah fils de Yahya le Kindite, qui reçut le surnom de Talib el-Hakk (qui cherche la justice)[3], se mirent en marche, ayant à leur tête Abou Hamzah el-Mokhtar fils d'Auf l'Azdite et Baldj fils d'Oukbah[4], et ils atteignirent la Mecque le jour d'arafat de cette même année. Abd el-Wahid fils de Soléïman fils d'Abd el-Mélik fils de Merwan, qui gouvernait la ville, conclut avec eux une trêve pour le temps du pèlerinage, puis il s'enfuit et se rendit à Médine.

[1] Comparez Tabari, ١٩١٣, où est la variante : «Dieu a fait triompher sa religion», au lieu de : «fait descendre son secours».
[2] Voyez Tabari, ١٩٤٠ et suiv. (Note de l'éditeur.)
[3] Comparez les *Prairies d'or*, t. VI, p. 66.
[4] Comparez Tabari, ٢٠١٢; l'*Aghani* XX, ٩٧ et suiv. (Note de l'éditeur.)

Les Kharidjites entrèrent alors à la Mecque. Abd el-Wahid forma, pour l'envoyer contre eux, une armée qu'il plaça sous le commandement d'Abd el-Aziz fils d'Abd Allah fils d'Amr fils d'Otman. Les Kharidjites sortirent de la Mecque; les deux armées se joignirent à Koudaïd, en safar de l'an 130. Abd el-Aziz et un grand nombre de ses soldats, dont sept cents étaient Médinois et la plupart Koréïchites, trouvèrent la mort dans cette rencontre. Les fuyards seuls furent sauvés. Les femmes exprimèrent leur douleur par ces vers[1] :

Qu'avais-je à expier du temps de mon bonheur? Koudaïd a vu périr mes hommes.
Pleurons donc en secret, pleurons en public !

Les hérétiques entrèrent à Médine et ils en restèrent maîtres trois mois. Merwan envoya contre eux Abd el-Mélik fils de Mohammed fils d'Atiyah le Sadite, de la tribu de Sad, fils de Bekr fils de Hawazin, avec quatre mille hommes. Une rencontre eut lieu à Wadi'l-Kora. Baldj et la plupart des Kharidjites périrent; Abou Hamzah se sauva et retourna à la Mecque; il y fut atteint par Abd el-Mélik qui le tua avec plusieurs de ses compagnons; les survivants allèrent rejoindre Abd Allah fils de Yahya. Abd el-Mélik s'avança dans le Yémen; il rencontra Abd Allah fils de Yahya dans la région de Sana; il y eut un grand combat dans lequel Abd Allah et la plupart des siens furent tués. Cela se passa dans la même année.

Abou Moslim[2] s'acquit une grande puissance dans le Khoraçan. Il chassa de cette province Nasr fils de Sayar, lieutenant de Merwan, et il mit en marche des forces considérables sous le commandement de Kahtabah fils de Chébib et-Tayi. Ce général fit périr Nobatah fils de Hanzalah le Kila-

[1] Comparez *Fragm.*, ١٧٠; l'*Aghani* XX, ١٠٢; Tabari, ٢٠١٢. (Note de l'éditeur.)

[2] Abou Moslim fut pour les Abbasides un missionnaire, un *dâ'i*. Sur ses origines, voyez les *Prairies d'or*, t. VI, p. 59.

bite, lieutenant de Merwan pour la province de Djourdjan, qui, à la tête d'environ trente mille hommes, s'était opposé à ses progrès, puis Amir fils de Doubarah le Mourrite, qui lui livra bataille auprès d'Ispahan, avec environ quarante mille hommes; il conduisit ensuite ses armées en Irak. Yézid fils d'Omar fils de Hobéïrah le Fézarite, lieutenant de Merwan, s'avança à sa rencontre et l'atteignit sur l'Euphrate, du côté de Koufah; il fut également mis en fuite, mais Kahtabah se noya. Les Mousawwidah[1] entrèrent à Koufah où ils proclamèrent Abou'l-Abbas es-Saffah; l'oncle d'es-Saffah, Abd Allah fils d'Ali fils d'Abd Allah fils d'Abbas, marcha, avec un grand déploiement de force, contre Merwan qui s'avança à la tête d'une armée formidable et bien équipée. La rencontre eut lieu sur le Zab, dans le territoire de Moçoul, le samedi 18 de djoumada el-akhirah de l'an 132. Merwan dut s'enfuir perdant une grande foule de ses partisans, laissant son camp au pouvoir du vainqueur. Il parvint en Syrie, toujours poursuivi; il passa en Égypte et fut enfin tué à Bouçir el-Ochmounaïn[2], dans le Saïd, le dimanche 27 de dou'l-hiddjeh de cette année. Il était âgé de 70 ans; d'autres, toutefois, le font mourir plus jeune; son règne, jusqu'à sa mort, avait duré cinq ans, dix mois et onze jours.

Il avait des yeux d'un noir intense, le teint blanc et rouge, la tête et les épaules fortes, la barbe fournie. Il était homme d'expérience, patient dans les fatigues et les peines; mais il amena des disputes entre les tribus et excita entre elles de mutuels ressentiments; il fit péricliter les affaires après les avoir prises en main, malgré son désir qu'elles tournassent bien. Ses préférences furent pour les tribus de Kaïs fils d'Aïlan; il s'éloigna des Yéménites et fit paraître

[1] C'est-à-dire ceux qui noircissent, qui teignent en noir leurs étendards, les partisans des Hachimites.

[2] Comparez Iâcout, I, ٧٩. (Note de l'éditeur.)

envers eux une inimitié qui les souleva en masse contre lui.

Son secrétaire était Abd el-Hamid fils de Yahya fils de Sad fils d'Abd Allah fils de Djabir fils de Malik fils de Houdjr fils de Maïs fils d'Amir fils de Loway fils de Galib. C'était un homme disert et spirituel; il composa un recueil d'épîtres que l'on copie et que l'on imite et d'après lesquelles on travaille. J'ai vu à Fostat de ses descendants que l'on appelait les Bénou Mohadjir; plusieurs d'entre eux ont exercé les fonctions de secrétaires dans la famille de Touloun. Le sceau de Merwan portait la légende : « Je remets mon sort aux mains de Dieu ». Son kadi fut Otman fils d'Amr el-Batti, et son chambellan Saklab, l'un de ses affranchis.

La durée totale de la dynastie des Omeyades, depuis l'instant ou Haçan fils d'Ali se réconcilia avec Moawiah et lui livra l'empire, jusqu'à la mort de Merwan fils de Mohammed, le dernier prince de cette dynastie, est, d'après les dates antérieurement données, de quatre-vingt-onze ans, sept mois et vingt-sept jours.

Les auteurs de biographies et de chronologies et les savants qui se sont occupés de l'histoire des rois du monde, ne sont pas d'accord sur le compte exact des mois et des jours compris dans cette durée; les uns les augmentent, les autres les diminuent. Le résultat que nous avons donné est le plus communément accepté. Les historiens sont d'ailleurs en dispute avec les auteurs de tables astronomiques qui ont fourni, pour le même laps de temps, d'autres évaluations. Nous avons rapporté toutes leurs diverses opinions sur la durée des règnes des Omeyades et de leurs successeurs jusqu'à nos jours, c'est-à-dire jusqu'à l'an 345, dans le livre des « Prairies d'or et des mines de pierres précieuses, présent fait aux princes et aux érudits », dans le livre des « Diverses sortes de connaissances et de ce qui est arrivé dans les siècles passés », et dans celui du « Mémorial des événements des anciens âges ». Le présent ouvrage fait suite à ce dernier et est fondé sur lui. Il a seulement pour but de donner la substance des ques-

tions traitées sans les expliquer ni les commenter, car nous voulons qu'il soit commode à lire et aisé à retenir.

HISTOIRE DES DESCENDANTS D'OMEYAH DEPUIS LE MEURTRE DE MERWAN FILS DE MOHAMMED ET LEUR DISPERSION DANS DIFFÉRENTES CONTRÉES. COMMENT ABD ER-RAHMAN FILS DE MOAWIAH FILS DE HICHAM DEVINT MAÎTRE DE L'ESPAGNE. HISTOIRE DE SES SUCCESSEURS JUSQU'À NOS JOURS. REMARQUES À CE SUJET.

[Pages 329-337.]

Après le meurtre de Merwan fils de Mohammed fils de Merwan, les descendants d'Omeyah allèrent en fugitifs dans différentes contrées. Abd-Allah fils d'Ali fils d'Abd-Allah fils d'Abbas fils d'Abd-el-Mottalib tua environ quatre-vingts d'entre eux auprès du fleuve Abi Foutrous, dans le pays de Palestine; son frère, Dawoud fils d'Ali, suivit cet exemple dans le Hedjaz et en fit périr à peu près le même nombre dans des supplices variés. Au moment où fut tué Merwan, ses deux fils et héritiers présomptifs, Abd Allah et Obéïd Allah, se trouvaient auprès de lui; ils s'enfuirent avec leurs familles, leurs affranchis et leurs familiers, comprenant des Arabes et des hommes du Khoraçan attachés au parti de la maison d'Omeyah; ils parvinrent à Oswan (Syène), dans la Haute Égypte, et de là suivirent la rive du Nil pour gagner le pays des Nubiens et d'autres peuplades abyssiniennes. Ils traversèrent la terre des Bodjah[1], en marchant vers l'est, dans la direction de Badi[2], sur le rivage de la mer de Kolzoum. En passant par ces différentes contrées ils eurent à soutenir de fréquents combats pour se défendre contre les attaques des habitants; leur situation devint souvent critique et ils subirent de grands maux. Obéïd Allah fils de

[1] Voyez par exemple Ibn al-Fakîh, ٧٩, ٧٨.

[2] P a باضع, plus bas ناصع; L a le mot sans point. C'est Masauwa; voyez la note à Hamdâni, ٣١, 7. (Note de l'éditeur.)

Merwan et plusieurs de ses compagnons périrent par les armes, la soif et la fatigue. Ceux d'entre eux qui survécurent échappèrent à des dangers de toutes sortes et furent témoins de choses étonnantes. Abd Allah fils de Merwan, accompagné de quelques partisans qui se sauvèrent avec lui, parvint à Badi, sur le rivage d'el-Madin[1], dans le territoire des Bodjah. De là il passa par mer à Djouddah, sur le rivage de la Mecque; puis il erra dans la contrée avec les familiers et les affranchis qui avaient partagé son sort, cherchant à se cacher, content de pouvoir vivre sujet après avoir connu le pouvoir. Il fut arrêté sous le règne d'Abou 'l-Abbas es-Saffah et jeté en prison. Il y resta tout le temps que régna Abou 'l-Abbas et pendant les règnes de Mansour, de Mehdi, de Hadi; Réchid l'en tira, alors qu'il était devenu un vieillard aveugle, et il le questionna sur sa vie : « Émir des croyants, répondit-il, j'ai été emprisonné jeune et voyant clair, et remis en liberté vieux et aveugle. » On dit qu'il mourut sous le règne de Réchid ou sous celui d'Emin.

Le lieutenant de Merwan en Afrique était Abd er-Rahman fils de Habib le Fihrite; il avait écrit à Merwan, à sa venue en Égypte, pour lui conseiller de passer dans ce pays, lui rappelant que les troupes y étaient nombreuses et bien équipées et que l'accès en était difficile. Il changea ensuite d'avis et il reconnut que, si Merwan s'avançait en Afrique, il aurait lui-même le sort de ses partisans ou de ses soldats, et que Merwan y attirerait les Mousawwidah. Il lui écrivit donc pour le renseigner sur les dispositions peu favorables des troupes; à ce moment, Merwan, surpris par une brusque attaque, passa le Nil et se rendit dans le Saïd, où il fut tué. On dit aussi que la lettre dans laquelle Abd er-Rahman l'appelait en Afrique lui parvint au moment où il venait de passer sur la rive occidentale du Nil, pour se soustraire à la poursuite des Mousawwidah, qui étaient entrés à Fostat; de

[1] *El-Madin*, la mine, le pays des mines d'or.

là Merwan atteignit Bouçir el-Ochmounaïn, dans la Haute Égypte, espérant se rendre en Afrique par la route des Oasis; son plan fut déjoué par les Mousawwidah, qui passèrent le fleuve, le surprirent la nuit et le tuèrent. D'après cette version, Abd er-Rahman n'aurait pas écrit à Merwan une seconde lettre pour le dissuader de venir le rejoindre.

Après le meurtre du khalife, plusieurs Omeyades se rendirent auprès d'Abd er-Rahman fils de Habib, avec l'espoir de régner dans la contrée dont il était maître; parmi eux se trouvaient Abd er-Rahman fils de Moawiah fils de Hicham fils d'Abd el-Mélik fils de Merwan, et Loway et el-Âs, tous deux fils de Wélid fils de Yézid. Abd er-Rahman [fils de Habib] apprit au sujet des fils de Wélid des choses qui lui déplurent; il les fit saisir et tuer. Cet acte inspira à Abd er-Rahman fils de Moawiah une grande crainte; il s'enfuit, traversa le détroit qui sépare l'Afrique de l'Espagne et qui va de la mer extérieure Océan à la mer de Roum, et entra en Espagne. Cette contrée était alors gouvernée par Yousouf fils d'Abd er-Rahman le Fihrite, et il y régnait une grande agitation parmi les Yéménites et les Nizarites qui l'habitaient[1], à cause d'une querelle qui durait entre eux depuis plusieurs années. Le fils de Moawiah conçut le désir d'en devenir le maître; il adressa une lettre aux Yéménites pour les inviter à le reconnaître et il leur députa Bedr, son affranchi. Ils le proclamèrent et, joyeux de son arrivée sur leur terre, ils se rangèrent sous son obéissance. Yousouf fils d'Abd er-Rahman, instruit de ces faits, marcha contre lui à la tête des Nizarites et d'autres troupes; à la suite d'un combat acharné, ce général dut prendre la fuite et la plupart de ses soldats restèrent sur le champ de bataille. Cela se passa l'an 139, et Abd er-Rahman régna dès lors en Espagne. L'Espagne est une belle contrée et un grand royaume; elle

[1] Yousouf fils d'Abd er-Rahman était un Koréïchite. Voyez sur son gouvernement Dozy, *Musulmans d'Espagne*, I, 284; le *Bayân*, II, ٣٦ — ٣٩.

s'étend sur une longueur de quarante journées de marche dans les deux sens, et elle renferme des villes nombreuses, entourées de riches campagnes. Ce prince consolida son autorité en faisant de généreuses donations à quelques-uns de ses adversaires et en réduisant les autres à son obéissance, et il ne fut plus fait mention d'aucun Abbaside en Espagne depuis ce temps jusqu'à nos jours. C'est pourquoi nous avons consacré un chapitre spécial aux rois de ce pays, puisqu'il constitue, encore aujourd'hui, un empire distinct où s'est perpétuée, sans interruption ni révolutions, la domination des Omeyades.

Abd er-Rahman régna en Espagne trente-trois ans et quatre mois; il mourut à la nouvelle lune de djoumada eloula de l'an 172. Il eut pour successeur son fils, Hicham fils d'Abd er-Rahman fils de Moawiah, qui régna sept ans et neuf mois, et qui mourut en safar de l'an 180. Puis régnèrent successivement : el-Hakem fils de Hicham fils d'Abd er-Rahman, pendant vingt-sept ans, un mois et vingt-cinq jours, mort le 27 dou'l-hiddjeh 206; Abd er-Rahman fils d'el-Hakem fils de Hicham, pendant trente-deux ans et quatre mois, mort en rébi el-akher 238; Mohammed fils d'Abd er-Rahman fils d'el-Hakem, pendant trente-quatre ans, dix mois et vingt jours, mort le 29 safar 273; el-Moundir fils de Mohammed fils d'Abd er-Rahman, pendant un an, onze mois et treize jours, mort au milieu de safar 275; Abd-Allah fils de Mohammed fils d'Abd er-Rahman, frère du précédent, pendant vingt-cinq ans et quinze jours, mort au commencement de rébi el-ewwel, l'an 300; Abd er-Rahman fils de Mohammed fils d'Abd Allah fils de Mohammed fils d'Abd er-Rahman fils d'el-Hakem fils de Hicham fils d'Abd er-Rahman fils de Moawiah fils de Hicham fils d'Abd el-Mélik fils de Merwan, le petit-fils du précédent, régnant aujourd'hui, c'est-à-dire en l'an 345, depuis quarante-cinq ans. L'empire de ce prince est prospère et régi avec équité. Aucun de ses ancêtres ayant régné sur l'Espagne ne s'était

fait appeler l'émir des croyants; on les nommait « fils de khalifes »; il prit à son avènement le titre d'émir des croyants, et on le lui donne dans l'en-tête de ses lettres, dans la suscription de celles qui lui sont adressées et dans les prônes. Il a désigné pour son héritier son fils el-Hakem fils d'Abd er-Rahman, de préférence à ses autres fils, à cause de la magnanimité que l'on remarque en ce prince et de toutes les qualités qui le rendent digne de régner.

Dans le recueil appelé de notre nom « Traditions maçoudiennes », et dans le livre de « la collection des assemblées », nous avons fait en gros l'histoire de ces rois d'Espagne que nous venons de nommer, celle de leurs gouvernements et des guerres qu'ils soutinrent contre leurs voisins les Djelalakah (les Galiciens), les Djaskas (gens de Jaca), les Wachkons (Gascons), les Germains, les Gotach (Goths) et autres peuples francs, tant sur terre que sur mer; nous avons parlé des guerres et des révoltes survenues dans l'Espagne, depuis sa conquête par Tarik, affranchi de Mouça, fils de Noçaïr, en l'an 92, sous le khalifat de Wélid fils d'Abd el-Mélik, jusqu'à nos jours; nous avons dit comment Tarik passa dans cette contrée, fit périr Loudrik (Rodrigue), roi des Echban (Espagnols) qui l'habitaient, comment Mouça fils de Noçaïr y vint après lui, quels peuples il y rencontra, quelles merveilles il y vit, et en particulier ce qu'étaient la table d'or[1] et la maison où l'on gardait les diadèmes des anciens rois.

Dans le traité des « diverses sortes de connaissances et de ce qui arriva dans les siècles passés », nous avons consigné ce qui a trait au pays d'Ifrikïah; les guerres, les combats, les engagements qui eurent lieu depuis sa conquête; l'histoire de Mouça fils de Noçaïr, qui le gouverna, et celle des

[1] La Table de Salomon, trouvée à Tolède. Comparez l'*Histoire des Almohades* de Merrâkechi, trad. Fagnan, 10; et la note renvoyant à Reinaud, *Monuments musulmans*, I, 165, *Géographie* d'Abou'l-Féda, II, 242; Dozy, *Recherches*, I, 58-59, etc.

émirs ses successeurs jusqu'au moment où, sous le khalifat de Réchid, l'autorité dans cette contrée passa aux mains d'Ibrahim fils d'el-Aglab fils de Salim fils de Témim fils de Sawadah le Témimite[1]; l'histoire de ce dernier, celle de ses descendants, jusqu'au temps où ils furent dépossédés par Abou Abd Allah le Chiite, le *Dâi*, connu sous le nom d'el-Mohtasib (l'inspecteur des poids et mesures[2]); les débuts de ce personnage dans la tribu berbère de Kétamah; ses guerres contre la famille d'Aglab; la remise du pouvoir faite par lui à Obéïd Allah, qui le tua; l'histoire d'Obéïd Allah à partir de ce meurtre; comment il fonda la ville d'el-Mehdïah[3], et envoya à plusieurs reprises des armées pour conquérir l'Égypte, en l'an 302; sa mort, à la suite de laquelle le pouvoir passa à Abou'l-Kaçim Abd-er-Rahman; la révolte d'Abou Yézid Makhlad fils de Kaïdad, le Berbère, de la race des Zénatah, de la tribu de Yifren et de la secte Ibadite des Nakkarites[4], à la tête des Ibadites et d'autres; les engagements et les batailles qui eurent lieu entre ce parti et les armées d'Abou'l-Kaçim, où périrent divers personnages, et qui eurent pour issue la conquête de la plus grande partie de l'Ifrikïah par Abou Yézid, et la mort d'Abou'l-Kaçim assiégé dans Mehdïah; puis la lutte recommencée par Ismaïl fils d'Abou'l-Kaçim, sa rencontre avec Abou Yézid, la guerre qu'ils se firent, la dispersion des armées d'Abou Yézid qui finit par être cerné et tué, le 25 moharrem de l'an 336; le nombre de ceux qui furent tués dans ces guerres, qui

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. I, p. 371. Le *Bayân*, I, ٨٣ et Wüstenfeld, *Tab.* L, ont Akâl عقال au lieu de Sawadah. (D'après l'éditeur.)

[2] Comparez les *Prairies d'or, loc. cit.* et t. VIII, p. 246. Dans ce dernier passage, Kenanah كنانة tient lieu de Ketamah. — Abou Abd Allah était *dâi*, c'est-à-dire missionnaire du Mahdi Obéïd Allah, que Maçoudi appelle le Maître de l'Occident.

[3] Mehdïah, ville du Mahdi. Voyez des descriptions de cette ville et de ses défenses dans l'*Histoire des Almohades*, 196, Edrisi ١٠٧ et suiv.; voyez aussi Ibn Haukal, ٣٧.

[4] Comparez le *Bayân*, I, ٢٢٣; Ibn Haukal, ٣٨.

s'élève à environ 400,000 hommes; la mort d'Ismaïl; après lui, la venue du pouvoir aux mains de son fils Abou Témim Maadd fils d'Ismaïl, qui le détient encore aujourd'hui. Nous avons également raconté tout cela, en y ajoutant des détails et des éclaircissements, dans le livre « des vicissitudes des dynasties et des changements des doctrines et des sectes ». Dans le présent abrégé, nous ne donnons que la substance ou l'ensemble des choses, pour rappeler l'attention sur les livres que nous avons précédemment composés sur ces différents sujets et pour y renvoyer le lecteur.

Nous avons lu dans un historien moderne, l'un de ceux qui nient la légitimité des Hachimites, tant Talibites qu'Abbasides, et qui regardent les Omeyades comme les véritables imams, que les khalifes de la maison d'Omeyah avaient des surnoms analogues à ceux des khalifes de la maison d'Abbas.

Deux traditions sont citées à ce sujet. Voici l'une : Mohammed fils d'Abd Allah fils de Mohammed el-Korachi, qui tient la tradition de Moçab fils d'Abd Allah, lequel la tient de son père, celui-ci de son aïeul, et celui-ci de Sabik, affranchi d'Abd el-Mélik fils de Merwan, rapporte que ce dernier dit : J'ai entendu dire à l'émir des croyants Abd el-Mélik que l'émir des croyants Moawiah fils d'Abou Sofian portait le surnom de *Nasir li-hakk ellah* (qui soutient le droit de Dieu), que Yézid fils de Moawiah portait celui de *Moustansir ala 'zzeïg* (qui demande la victoire sur l'erreur)[1], Moawiah fils de Yézid, celui de *Radji ila 'llah* (qui se retourne vers Dieu), et Merwan, celui de *Moumin billah* (qui se confie en Dieu). La seconde tradition est ainsi conçue : Abou Motarrif rapporte d'après son père qui tient ceci de son aïeul, que le surnom d'Abd-el-Mélik était *el-Moutir li amr ellah* (qui met en avant les affaires de Dieu), celui de Wélid fils d'Abd el-Mélik, *el-Mountakim lillah* (qui venge Dieu), celui de Soléïman fils d'Abd el-Mélik, *el-Mehdi* (le bien

[1] La lecture *zaïg* الزيغ est douteuse. P. a : الربيع, L : الربع.

dirigé), parce que le premier il abolit la coutume [de maudire Ali] en chaire et qu'il institua comme héritier présomptif, Omar fils d'Abd el-Aziz; le même prince prit le surnom de *Daï ila'llah* (qui invoque Dieu), Omar fils d'Abd el-Aziz porta celui de *Maçoum billah* (défendu par Dieu), Yézid fils d'Abd el-Mélik, celui de *Kadir bisoni'llah* (puissant par la bonté de Dieu). Hicham fils d'Abd el-Mélik fut surnommé *el-Mansour,* parce qu'il naquit à l'heure où fut reçue la lettre annonçant la mort de Moçab fils de Zobéïr; son père étant arrivé, on lui présenta l'enfant et quand on lui en eut dit le nom, il observa que ce nom n'était pas porté dans sa famille; appelons-le plutôt, ajouta-t-il, du nom de son aïeul maternel Hicham; puis on lui donna le surnom d'el-Mansour, qu'il conserva jusqu'au moment où il devint l'héritier présomptif de Yézid; il reçut alors celui de *Moutékhayar min ali 'llah* (l'élu de la famille de Dieu). Wélid fils de Yézid eut le surnom de *Mouktafi billah* (à qui Dieu suffit), Yézid fils de Wélid celui de *Chakir li anom ellah* (reconnaissant des bienfaits de Dieu), Ibrahim fils de Wélid, celui de *Moutaazziz billah* (qui met sa force en Dieu), Merwan fils de Mohammed, celui de *Kaïm bi-hakk ellah* (qui est le soutien du droit de Dieu). Lorsque Abd el-Aziz fils de Merwan fut fait héritier du trône, on le désigna dans les chaires sous le nom de *Mouazzim li-horomat ellah* (qui vénère ce qui est sacré devant Dieu). Maslamah fils d'Abd el-Mélik, après qu'il eut fondé la ville dite d'el-Kahr, sur le détroit de Constantinople, fut appelé *el-Kahir biaoun ellah taâla* (vainqueur par l'aide de Dieu très haut).

Quoi qu'il en soit de ces deux traditions que nous venons de rapporter, elles sont contredites par l'universalité des savants. Si ce qu'elles nous enseignent était vrai, cela serait connu, répété partout et consigné dans les annales rédigées et transcrites avec toute garantie d'exactitude, ainsi que dans les actes qui se transmettent héréditairement. Mais de ce que ces renseignements n'ont été recueillis par aucun

de ceux qui collectionnent les faits, les biographies et les antiquités, ni consignés par aucun des historiens ou biographes qui ont écrit l'histoire de ces princes et de leurs règnes, tant parmi leurs partisans que parmi leurs adversaires, on doit conclure qu'ils sont sans fondement.

J'ai vu, en l'an 324, à Tibériade, ville du pays du Jourdain, en Syrie, chez un affranchi de la maison d'Omeyah, savant et lettré et appartenant à la secte des Otmanites, un livre d'environ trois cents feuillets, de fort belle écriture, intitulé : *Livre des preuves de l'imamat des Omeyades et du déroulement du volume de leurs mérites*. Ce livre, où les chapitres portaient des titres et où les preuves étaient classées, renfermait l'histoire des khalifats d'Otman fils d'Affan, de Moawiah, de Yézid, de Moawiah fils de Yézid, de Merwan fils d'el-Hakem, d'Abd el-Mélik fils de Merwan, et des autres descendants de Merwan jusqu'à Merwan fils de Mohammed fils de Merwan fils d'el-Hakem; il y était ensuite parlé d'Abd er-Rahman fils de Moawiah fils de Hicham fils d'Abd el-Mélik, et l'on y disait que ce prince avait été choisi et désigné comme héritier présomptif par Merwan fils de Mohammed; suivait alors, dans l'ordre chronologique, l'histoire des Omeyades qui ont régné en Espagne, descendants d'Abd er-Rahman, cité plus haut, jusqu'en l'an 310. Mention était faite, à la fin, d'Abd er-Rahman fils de Mohammed qui y règne de nos jours, c'est-à-dire en l'an 345. Les mérites et les vertus de chacun de ces princes y étaient expliqués, avec les raisons de la légitimité de leur imamat et les indications contenues dans leurs noms et sur leurs personnes. On y voyait rapportées les traditions courantes, transmises par la voix publique, les unes attribuées à la secte des Otmanites, les autres à des Sofianites, d'autres encore à des Merwanites, toutes conçues dans un esprit d'opposition contre les partisans de l'imamat qui forment la généralité des Chiites; ces traditions, relatives à la désignation de l'imam et à la transmission de l'imamat, étaient autant

de preuves de la fausseté de la doctrine professée par ceux qui admettent l'élection de l'imam, Motazélites, Zéïdites, Kharidjites, Mourdjites, Hachwïah, Nabitah; elles combattaient aussi la doctrine de ceux qui croient qu'Abou Bekr fut imam formellement désigné, les gens du Hadit, les Baïhasites, sorte de Kharidjites, les Bekrites, disciples de Bekr fils de la sœur d'Abd-el-Wahid, etc. Il y avait ensuite des questions et des controverses dirigées contre ces différentes doctrines, avec des observations tenant à ce sujet. Après cela, on y lisait des prophéties d'événements futurs annonçant que le pouvoir reviendrait à la famille de ces princes, que leur dynastie serait restaurée, que le Sofianite apparaîtrait dans Wadi'l-Yabis, en Syrie, à la tête des tribus de Gassan, de Kodaah, de Lakhm et de Djodam; qu'il ferait des expéditions et des guerres dont le détail était prédit, que les Omeyades, désignés (par les oracles) sous le nom de cavaliers aux chevaux blancs et aux étendards jaunes, reviendraient d'Espagne en Syrie, et leurs guerres, leurs batailles, leurs expéditions, y étaient d'avance racontées. Or ce livre ne disait rien des surnoms des Omeyades.

DYNASTIE DES ABBASIDES.

KHALIFAT D'ABOU'L-ABBAS ES-SAFFAH.

[Pages 337-340.]

Abou'l-Abbas es-Saffah Abd Allah fils de Mohammed fils d'Ali fils d'Abd Allah fils d'Abbas fils d'Abd el-Mottalib fut proclamé khalife à Koufah le vendredi 13 du mois de rébi el-akher de l'an 132. Sa mère était Raïtah fille d'Obéïd Allah fils d'Abd Allah fils d'Abd el-Madan fils d'ed-Daïyan fils de Katan fils de Ziad fils d'el-Harit fils de Malik fils de Rébiah fils de Kab fils d'el-Harit fils de Kab fils d'Amr fils de Olah fils de Djald fils de Malik fils d'Odad fils de Zéïd fils de Yechdjob fils de Yarob fils de Kahtan. On l'avait d'abord

surnommé el-Mehdi. Les premières tentatives pour porter les Abbasides au khalifat avaient été faites à Koufah, dans le Khoraçan et dans plusieurs villes importantes, l'an 100 de l'hégire[1]. Abou Hachim Abd Allah fils de Mohammed fils de la Hanéfite avait été trouver Soléïman fils d'Abd el-Mélik en l'an 98. Le khalife, émerveillé des talents qui paraissaient en lui, avait fait droit à toutes ses demandes, puis l'avait congédié en introduisant dans sa suite un homme chargé de l'empoisonner en route. Abou Hachim s'étant senti atteint par le poison s'était aussitôt rendu chez Mohammed fils d'Ali fils d'Abd Allah fils d'Abbas fils d'Abd el-Mottalib qui se trouvait alors à el-Homéïmah ou, selon d'autres, à Kérar[2], dans les monts de Chirat et de Balka et dans la province de Damas; il lui avait confié les secrets de la mission organisée en vue de l'arrivée de la famille du prophète au pouvoir[3], et il lui avait fait connaître les missionnaires; il lui avait appris que le khalifat passerait à ses descendants, et que le pouvoir viendrait aux mains de l'un d'entre eux qui serait né d'une femme haritite[4]; enfin il lui avait ordonné d'envoyer les missionnaires de tous côtés, au moment où s'achèverait la centième année de l'hégire. Quand Mohammed fut près de mourir, il transmit les mêmes secrets à son fils Ibrahim, qui devint le prétendant et qui fut appelé l'imam. C'est pour lui que prêcha Abou Moslim dans le Khoraçan. Merwan fils de Mohammed el-Djadi, informé de ce fait, écrivit à son lieutenant à Damas, Wélid fils de Moawiah fils de Merwan fils d'el-Hakem,

[1] Comparez la *Chronique* de Tabari, IV, 247. Des croyances superstitieuses, auxquelles Maçoudi fait allusion, avaient porté Mohammed père d'Abou'l-Abbas à choisir cette date pour envoyer ses missionnaires dans l'Irak et dans le Khoraçan.

[2] Comparez les *Prairies d'or*, t. VI, p. 70; Tabari, II, ١٩٧٥, et note *a*. (Note de l'éditeur.)

[3] Au sujet de cette transmission de l'imamat du fils de la Hanéfite à Abou'l-Abbas es-Saffah, voyez les *Prairies d'or*, p. 58.

[4] Voyez les *Prairies d'or*, t. VI, p. 59 et 88.

pour lui donner l'ordre d'envoyer à el-Homéïmah ou à Kérar quelques commissaires sûrs et de lui ramener Ibrahim; Ibrahim fut, en effet, conduit devant Merwan qui l'emprisonna en moharrem de cette même année 132, et, deux mois après, il fut tué dans sa prison. Le successeur d'Ibrahim fut son frère Abou'l-Abbas Abd Allah fils de Mohammed, qui était fils d'une femme haritite.

Abou'l-Abbas mourut à el-Anbar, dans le quartier qu'il avait fondé[1] et appelé el-Hachimïah, le dimanche 12 de dou'l-hiddjeh de l'an 136. Il était âgé de 33 ans, et son khalifat avait duré quatre ans huit mois et un jour. Il avait la taille haute, le teint blanc, le nez busqué, le visage beau, la chevelure abondante et frisée. Il était net dans ses vues, persévérant dans ses volontés, d'un noble caractère, se faisait aimer du peuple et donnait libéralement; il lui coûtait peu de faire verser le sang; il savait deviner les intentions de ses ennemis avant d'avoir examiné de près leurs actes.

Le premier qui porta le titre de vizir sous la dynastie des Abbasides fut Abou Salamah Hafs fils de Soléïman el-Khallal, affranchi d'es-Sabi, branche de Hamdan; il fut vizir d'Abou'l-Abbas Saffah et on l'appelait le vizir de la famille de Mohammed. Un poète a dit de lui[2] :

Le mal parfois nous cause de la joie, et nous nous faisons un plaisir de ce que nous devrions abhorrer.

Le vizir de la famille de Mohammed est mort: c'est à celui qui te hait à être vizir.

Nous avons raconté son histoire et expliqué les causes de

[1] Littéralement: « dans la ville qu'il avait fondée ». Comparez les *Prairies d'or*, t. VI, p. 88. La fondation d'el-Anbar remonte, selon la tradition persane, à Nabuchodonosor. La ville fut prise par Khalid fils de Wélid.

[2] Comparez les *Prairies d'or*, t. VI, p. 136; Tabari III, ٩٠; *Fragm.* ٢١٣ et *a.* (Note de l'éditeur.) — Le poète fait allusion au crime par lequel le khalife se délivra d'Abou Salamah à l'instigation d'Abou Moslim, comme Maçoudi le raconte dans les *Prairies d'or*, *loc. cit.*

sa mort dans le livre « des Prairies d'or et des mines de pierres précieuses ». Il est le premier vizir qu'aient eu les Abbasides, et il fut élevé à cette dignité du vivant de son père. Les princes de la maison d'Omeyah ne voulaient pas qu'on désignât la charge de secrétaire par le mot de vizirat[1], disant que *vizir* venait de *vizirat* (l'action de soutenir) et que le khalife était trop puissant pour avoir besoin de soutien. Les Arabes donnaient au vizir des rois de l'Yémen, de Syrie et de Hira, les noms de caution, de garant, de remplaçant et de parfait, entendant par là qu'il était la caution du prince dans l'administration, le garant de la rectitude de ses vues, celui qui portait à sa place le fardeau des affaires, celui qui possédait la plénitude des mérites. Les Perses donnaient au vizir de leurs rois les épithètes de porteur de fardeaux, de coussin sous le bras, de chef des hommes capables et de gérant des grandes affaires, parce que d'eux dépendent la bonne ordonnance des affaires, l'honneur du royaume, l'éclat de la puissance souveraine; ils les désignaient encore par les épithètes de langue parlant pour les rois, de trésoriers de leurs richesses, de sûr gardien des intérêts des sujets et du pays, d'homme utile par-dessus tous au roi et aux sujets, d'homme le plus vénérable et le plus honoré. De même les Grecs anciens et modernes nomment vizir du roi celui qui exerce l'autorité pour le prince, celui aux vues et au gouvernement de qui le prince s'en rapporte. Quand parut l'islam, Dieu, en racontant l'histoire de son prophète Moïse, révéla ce verset : « Donne-moi un vizir de ma famille, Haroun mon frère, par qui je deviendrai plus fort et que j'associerai à mon œuvre. » (Coran, XX, 30 et suiv.). C'est en se fondant sur cette parole que les Abbasides donnèrent au secrétaire le nom de vizir[2]; mais ce titre a été

[1] Ce nom est probablement d'origine persane. Voyez Nöldeke, *Gesch. der Perser und Araber*, p. 53, n. 1, 444, n. 3.

[2] Aaron est aussi désigné comme vizir dans la sourate xxv, verset 37. Voyez dans le *Fakhri*, éd. H. Derenbourg, p. ٢٠٤ et suiv., des généralités

réservé par les rois au plus parfait de leurs secrétaires, au plus fidèle et au plus vertueux de leurs amis, au plus véridique de leurs conseillers, au gardien le plus sûr de leurs secrets et de leurs biens, à l'homme de résolution ferme et de jugement droit le plus apte à mener les affaires de leur empire.

Après Abou Salamah, Abou'l-Abbas investit du vizirat Abou'l-Abbas Khalid fils de Barmek. Le sceau de ce khalife portait la légende : « Dieu est la sûreté d'Abd Allah qui se confie en lui ». Ses kadis furent Abou-Leïla l'Ansarite, de la tribu d'Aws, et Yahya fils de Saïd l'Ansarite; il eut pour chambellan, Abou Gassan Salih fils d'el-Haïtem, son affranchi.

KHALIFAT D'ABOU DJAFAR EL-MANSOUR.

[Pages 340-342.]

Abou Djafar el-Mansour Abd Allah fils de Mohammed fils d'Ali fils d'Abd Allah fils d'Abbas fut proclamé le jour de la mort de Saffah. Il était né de Salamah fille de Béchir, femme *mouwalladah*[1] de Basrah, selon d'autres femme berbère. Il fit périr Abou Moslim[2], qui avait fondé sa dynastie et châtié les ennemis des Abbasides, à Roumiah, quartier d'el-Médaïn, en chaban de l'an 137. Mohammed fils d'Abd Allah fils d'el-Haçan fils d'el-Haçan fils d'Ali fils d'Abou Ta-

sur les vizirs, et dans la préface du livre, p. 25 et suiv., quelques vues sur le caractère de l'institution du vizirat sous les Abbasides.

[1] Une femme née d'un père arabe et d'une mère esclave.

[2] Mansour haïssait Abou Moslim et déjà il avait poussé Saffah à se défaire de lui. (Voyez la *Chronique* de Tabari, IV, 346.) La mort d'Abou Moslim est longuement racontée dans les *Prairies d'or*, VI, 176 et suiv. Cet homme singulier, qui, issu d'une origine obscure, avait joué un rôle si grand, fut regardé comme imam dans certaines parties du Khoraçan, par la secte des *Khorrémites* ou *Moslimites*. (Voyez les *Prairies d'or*, t. VI, p. 186 et suiv.)

lib se révolta à Médine[1] le 27 de djoumada el-akhirah de l'an 145; il fut reconnu par une foule considérable d'Arabes sédentaires et nomades, et proclamé sous le nom d'el-Mehdi. Mansour envoya contre lui Yça fils de Mouça avec 4,000 hommes; la bataille eut lieu en dehors de Médine; Mohammed fut tué avec un grand nombre de ses partisans, en ramadan de la même année. Son frère Ibrahim se révolta à Basrah au commencement du mois de ramadan; il devint maître de cette ville, d'el-Ahwaz, de Waçit et de Kaskar, et ayant groupé de nombreux partisans, il se mit en marche pour gagner Koufah; il rencontra les troupes d'Yça fils de Mouça envoyé contre lui par Mansour. La bataille fut livrée à Bakhamra, à 16 parasanges de Koufah le lundi 26 dou'l-kadeh de la même année. Ibrahim y périt avec un grand nombre de ceux qui l'avaient suivi, et les autres se dispersèrent. C'est à la suite des morts de Mohammed et d'Ibrahim que le khalife reçut le surnom de Mansour.

El-Mansour mourut à Bir Maïmoun, à quelques milles de la Mecque, le samedi 6 dou'l-hiddjeh[2] de l'an 158, à l'âge de 63 ans. Il fut enseveli dans le territoire sacré. Son khalifat avait duré vingt et un ans, onze mois et vingt jours. Il était de haute taille, de teint foncé, maigre, avec la barbe rare, et les cheveux teints en noir. Il avait de l'expérience, une volonté ferme; les années l'avaient mûri en lui faisant éprouver toutes sortes de biens et de maux[3]; il possédait une science étendue; il connaissait tout ce qui est légal et ce qui ne l'est pas; aucun événement ne le trouvait faible, aucun danger ne l'abattait; tantôt il répandait l'argent si

[1] Les Alides avaient commencé leur propagande secrète plusieurs années auparavant, avant même l'avènement des Hachimites. L'histoire de leur révolte est, au reste, bien connue.

[2] Comparez les *Prairies d'or*, t. VI, p. 157; Tabari, ٣٨٨. (Note de l'éditeur.)

[3] Nous traduisons d'après la leçon du ms. L : قد عركته الايام وحلب الدهر اشطره. C'est là une expression proverbiale.

libéralement qu'on eût dit qu'il était le plus généreux des hommes, tantôt il l'épargnait avec un tel soin, qu'on eût pu dire qu'il en était le plus avare. Versé dans la science du gouvernement, il attaquait, dans la guerre, ses ennemis avec la fureur d'un lion, ne craignant point de perdre des hommes pour consolider son empire. Nul khalife ne laissa en mourant de plus grosses sommes; on trouva à sa mort 960 millions de dirhems, que Mehdi dispersa bientôt.

Mansour eut pour vizir Khalid fils de Barmek, peu de temps; celui-ci fut supplanté dans la confiance du khalife par Abou Eyoub el-Mouriani el-Khouzi qui devint vizir. Nous avons raconté sa mort et l'histoire des vizirs qui lui succédèrent, dans nos ouvrages antérieurs[1]. Le khalife éleva ensuite au vizirat son affranchi Rébi. Il eut d'ailleurs d'autres secrétaires parmi lesquels Soléïman fils de Modjalid[2], Abd el-Hamid fils d'Adi et Ibn Abi Atiyah el-Bahili. La légende de son sceau était : « Dieu est la sûreté d'Abd-Allah qui se confie en lui ». Ses kadis furent Yahya fils de Saïd l'Ansarite, Aban fils de Sadakah, Otman fils d'Amr el-Batti et Abd Allah[3] fils de Mohammed fils de Safwan. Ses chambellans furent Yça fils de Raoudah, Abou'l-Khaçib Marzouk, son affranchi, et Rébi, son affranchi, avant qu'il devint vizir.

KHALIFAT D'EL-MEHDI MOHAMMED FILS D'ABD ALLAH EL-MANSOUR.

[Page 343.]

El-Mehdi Mohammed fils d'Abd-Allah el-Mansour, surnommé Abou Abd-Allah, fut proclamé au moment où

[1] Voyez, sur l'histoire de ces vizirs, Tabari, III, ٣٧٠, ٣٧٢. (Note de l'éditeur.)

[2] Tabari, II, ٨٤٠, a مخلد, ainsi que *Fragm.* ٢٩٨; la leçon *Modjalid* مجالد est confirmée par Iâcout, IV, ٩٧٩. (Voyez la note de l'éditeur.)

[3] Les manuscrits ont *Abd Allah.* La leçon n'est pas sûre. Voyez Tabari, III, ٤٢٠, n. c. Jakoubi, *Bibl. géogr.* VII, ٢٥٢ a *Obeïd Allah,* et cette leçon paraît être plus autorisée. (Note de l'éditeur.)

mourut Mansour; sa mère était Oumm Mouça fille de Mansour fils d'Abd-Allah fils de Chahr[1] l'Himyarite, de la tribu de Dou Roaïn. Il mourut dans la localité dite er-Radd et er-Rak[2] dans le territoire de Maçabadan et la province du Djébal, le 23 moharrem de l'an 169, âgé de 42 ans, ayant régné dix ans et quarante-cinq jours. Il était beau de figure, bien fait, et élancé; il avait le teint sombre, une tache blanche à l'œil droit. Bienveillant, affable, il donnait libéralement, pardonnait aisément, se montrait généreux dans la victoire; il ne négligeait rien dans les circonstances critiques, il ne confiait aucune affaire qu'à des hommes sûrs. Il avait de l'affection pour ses proches, de la piété envers ses parents, de la douceur dans ses mœurs; mais il était prompt à donner les charges et à les retirer sans motif.

Son vizir fut d'abord Abou Obéïd Allah Moawiah fils d'Obéïd Allah l'Acharite[3], de la ville de Tibériade dans le pays du Jourdain en Syrie; celui-ci fut remplacé par Yakoub fils de Dawoud, affranchi des Bénou Soléïm, puis par Abou Salih el-Faïd[4]. La légende de son sceau était : « Dieu est la sûreté de Mohammed qui se confie en lui ». Ses kadis furent Afiah fils de Yézid l'Azdite et Ibn Olatah el-Okaïli; ses chambellans, Rébi, Khadir fils de Soléïman et Fadl fils de Rébi.

KHALIFAT DE MOUÇA EL-HADI FILS DE MOHAMMED EL-MEHDI.

[Pages 343-345.]

Mouça el-Hadi fils de Mohammed el-Mehdi, surnommé Abou Djafar, fut proclamé au moment où mourut Mehdi. Sa

[1] P a : شهس, L : سمره. Comparez Eutychius, II, 402, qui porte سهو. Les *Prairies d'or* (t. VI, p. 224) ont : *Dou-Sehm* ذوسهم.

[2] الردّ والراق. Les *Prairies d'or*, p. 225, ont : *Erzen et Errân* ارزن والران; mais, à la ligne suivante : *Reddeïn* رديں, qui correspond à notre *er-Radd*. Voyez *Fragm.* ٢٨٠; Tabari, ٥٢٣ et ٥٢٦. (D'après l'éditeur.)

[3] Comparez les *Prairies d'or*, 231.

[4] Comparez Tabari, II, ٨٤١; *Fragm.* ٢٨١; *Ikd*, ٥٣. (Note de l'éditeur.)

mère était el-Khaïzouran fille de Ata, une Mouwalladah originaire de Djourach en Yémen. Il mourut à Yçabad près de Bagdad[1], le 18 de rébi el-ewwel de l'an 170, âgé de 25 ans; [son khalifat avait duré un an,][2] un mois et vingt-cinq jours. Il avait de la corpulence, une haute taille, le teint blanc, la lèvre supérieure contractée et laissant voir les dents[3]; sa bravoure était extrême; il était le plus vigoureux des hommes; se portant promptement à l'action, il y déployait une ardeur et une audace voisines de la témérité.

Il eut d'abord pour secrétaire Obéïd Allah fils de Ziad fils d'Abou Leïla; plus tard il éleva au vizirat son affranchi Rébi, et il donna le titre de secrétaire à Omar fils de Bazi et à Ibrahim fils de Dakwan de Harran. Ces renseignements sont fournis par la plupart des savants qui se sont occupés de l'histoire des khalifes Abbasides, de leurs vizirs et de leurs secrétaires. Abou Abd Allah Mohammed fils de Dawoud fils de Djerrah, oncle d'Abou 'l-Haçan Ali fils d'Yça le vizir, dit cependant, dans son livre sur « l'histoire des vizirs », commenté et accru par Abou 'l-Abbas Ahmed fils d'Obéïd Allah fils de Mohammed fils d'Ammar, que Mouça el-Hadi éleva au vizirat Ibrahim fils de Dakwan[4] de Harran dit el-Awar (le borgne), fondateur de l'arche du Harranien, dans le quartier occidental de Bagdad, et qu'il donna à Rébi le ministère des finances et le sceau. Abou Abd Allah Mohammed fils d'Abdous el-Djahchiari dit, dans son livre sur « l'histoire des vizirs et des secrétaires », que Hadi, après être arrivé à Bagdad, prit pour vizir Rébi, son affranchi, qu'il l'éloigna

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. VI, p. 261.

[2] Ces mots sont ajoutés par l'éditeur. L'âge auquel mourut Hadi est controversé.

[3] Comparez *Fragm.* ٢٨٩; Tabari ٥٨٠. (Note de l'éditeur.)— *Contractée*, traduction de تقلص qui est sans doute la vraie leçon. Le texte a : بياض, *tachée d'une lèpre.*

[4] Le *Fakhri* ٢٩٢ regarde Ibrahim fils de Dakwan comme vizir; mais il remarque qu'il demeura dans cette charge fort peu de jours jusqu'à la mort de Hadi.

ensuite, qu'il confia la charge du vizirat à Ibrahim fils de Dakwan el-Harrani et préposa Rébi à la direction des finances, situation qu'il garda jusqu'à sa mort; il mourut l'an 169, âgé de 58 ans. Ibrahim fils de Dakwan fut alors transféré par Hadi à la direction des finances. Abou Abd Allah Mohammed fils d'Abdous, est l'un des auteurs modernes qui ont écrit sur « l'histoire des vizirs et des secrétaires »; on pourrait citer avec lui d'autres historiens tels que Ibn el-Machitah le scribe, Abou Bekr Mohammed fils de Yahya es-Souli el-Djalis, Ali fils d'el-Fath dit el-Motawwak, dont les annales sont continuées jusqu'à l'an 320.

Le sceau de ce khalife portait la légende : « Dieu est mon seigneur ». Il eut pour kadi Abou Yousouf, disciple d'Abou Hanifah en-Noman fils de Tabit, le même que Yakoub fils d'Ibrahim fils de Habib[1] de la tribud'Anmar fils d'Arach fils d'Amr fils de Gaut fils de Nabt fils de Malik fils de Zéïd fils de Kehlan; — ce personnage est compté parmi les Ansarites, puis dans la tribu aousite d'Amr fils de Auf; — et Saïd fils d'Abd er-Rahman el-Djoumahi. El-Hadi eut pour chambellan Fadl fils de Rébi.

KHALIFAT D'ER-RÉCHID.

[Pages 345-346.]

Réchid Haroun fils d'el-Mehdi, surnommé Abou Djafar, né d'el-Khaïzouran comme son frère Hadi, fut proclamé au moment de la mort de Hadi. Il désigna comme héritier du trône son fils Mohammed fils de Zobéïdah, et, après Mohammed, Abd Allah el-Mamoun; il donna à celui-ci le gouvernement de Rey, du Khoraçan et des contrées adjacentes; il leur fit reconnaître par serment cet ordre de succession, et il écrivit pour chacun d'eux un acte qu'il fit

[1] Voyez Ibn Kotéïbah, ٢٥١; Ibn Doréïd, ٢٠٢. (Note de l'éditeur.)

suspendre dans la Kaabah. Il désigna encore son fils el-Kaçim comme héritier présomptif après Mamoun; mais il laissa Mamoun libre, après qu'il serait arrivé au pouvoir, de confirmer ou de révoquer cette décision, comme il le jugerait bon [1].

Réchid mourut dans un bourg appelé Sénabad, proche de Tous dans le Khôraçan, le samedi 4 de djoumada el-akhirah de l'an 193. Il avait vécu 44 ans et 4 mois et régné vingt-trois ans, deux mois et seize jours. Il était admirablement fait, grand et élégant, blanc de teint et d'un juste embonpoint; ses cheveux qu'il avait très abondants et qu'il rasait dans les pèlerinages, commençaient à grisonner. Il avait un naturel charmant, de la générosité, du courage; il fit souvent le pèlerinage et la guerre sainte; on compte en effet que, pendant son khalifat, il fit huit fois le pèlerinage et huit fois campagne; il prit plus de part à l'administration après qu'il eut régné quelque temps; mais il gâta les affaires; il se plut à rassembler de l'argent.

Il eut pour vizirs les Barmékides : Yahya fils de Khalid fils de Barmek et ses deux fils Djafar et Fadl; il les disgrâcia en safar de l'an 187, et fit périr Djafar dans la dix-huitième année de son khalifat. Il confia après eux le sceau du khalifat à Ali fils de Yaktin; mais il accorda surtout sa confiance à Fadl fils de Rébi et à Ismaïl fils de Sabih, jusqu'à sa mort. Sabih père d'Ismaïl était un affranchi *atâka* [2] de Salim el-Aftas, qui était lui-même un affranchi *atâka* des Omeyades. La prospérité de l'empire décrut après la chute des Barmékides, et tout le monde put reconnaître combien l'administration de Réchid était imparfaite et son gouvernement mauvais [3]. La légende de son sceau était : « Haroun s'appuie

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. VI, p. 328; Tabari, ٧٥٨, ult.

[2] مولى عتاقة. Le *maula atâka* était l'affranchi qui, par l'acte de son émancipation, devenait client de son ancien maître. (Voyez Goldziher, *Muh. St.* I, 106.)

[3] Maçoudi ne se sert pas dans les *Prairies d'or*, de termes si durs à

sur Dieu ». Il eut plusieurs kadis parmi lesquels Ali fils de Harmalah, Aun fils d'Abd Allah el-Maçoudi, Hafs fils de Giyat, Charik fils d'Abd Allah fils d'Abou Charik en-Nakhaï[1] et Mohammed fils de Sémaah el-Hanéfi[2]. La charge de chambellan fut exercée auprès de lui par Bichr fils de Maïmoun, puis par Mohammed fils de Khalid fils de Barmek, en dernier lieu par Fadl fils de Rébi.

KHALIFAT D'EL-EMIN.

[Pages 346-349.]

El-Emin Mohammed fils de Haroun er-Réchid, surnommé Abou Mouça, né de Zobéïdah Oumm Djafar, fille de Djafar fils d'Abou Djafar el-Mançour, fut proclamé un samedi au milieu de djoumada el-akhirah de l'an 193. Mamoun le reconnut dans le Khoraçan, et il lui écrivit pour l'assurer de son obéissance, de sa soumission, attestant qu'il suivrait ses ordres et tiendrait le serment jadis prêté. Mais Emin s'efforça d'enlever à Mamoun le titre d'héritier et, dans ce but, il usa de ruse. Il lui écrivit pour lui ordonner de remettre une partie des provinces qu'il gouvernait à qui il lui désignerait; Mamoun s'y refusa. Emin lui renvoya l'ordre de venir auprès de lui pour prêter assistance dans l'exercice du gouvernement; Mamoun refusa de nouveau, alléguant divers prétextes. Le khalife lui fit alors demander de céder

l'égard de Réchid; mais sa sympathie pour les Barmékides y est assez clairement marquée. Ce fut l'opinion générale que le khalife avait eu tort de les disgrâcier. La *Chronique* de Tabari (IV, 469) donne sur cet événement un jugement presque identique à celui de Maçoudi : « Par suite de la disparition des Barmékides, les affaires de l'état se trouvaient gravement compromises et Haroun se repentit de les avoir fait périr. Il y eut partout des troubles et des révoltes, et il ne suffisait pas à la tâche de gouverner l'empire. »

[1] Voyez les *Prairies d'or*, t. VI, p. 292.

[2] Voyez Abou'l-Mahasin, I, ٥٤٧. (Note de l'éditeur.)

à son fils[1] le titre de premier héritier au trône, et cette demande était appuyée de promesses et de menaces. Elle fut rejetée; Fadl fils de Sahl Dou 'r-Riasataïn (aux deux ministères)[2] décida Mamoun à résister par les armes au khalife. Quand celui-ci reçut les messagers porteurs de cette nouvelle, il nomma héritier présomptif son fils Mouça, qui était alors un enfant en bas âge, et il lui donna le surnom de Natik bi 'l-hakk[3] (qui parle selon le droit). En même temps il fit partir Ali fils d'Yça fils de Mahan avec 50,000 hommes, constituant une armée très forte par le nombre et très bien équipée, pour s'emparer de Mamoun. Celui-ci envoya à sa rencontre Tahir fils d'el-Hoçéïn fils de Moçab fils de Zoréïk fils de Hamzah le Roustémide, de la descendance de Roustem fils de Dasitan ech-Chédid; ses ancêtres avaient été après l'Islam les affranchis de Khozaah, et ils avaient rapporté leur origine à cette tribu. Tahir s'arrêta à Rey. Ali fils d'Yça s'avança jusque dans le voisinage de cette ville, et la rencontre eut lieu; le combat fut terrible. Ali fils d'Yça périt, ses troupes furent mises en déroute et leur camp tomba aux mains du vainqueur : 10 chaban 195. A partir de ce jour on salua Mamoun du titre d'émir *el-mouminin*, et Tahir reçut le surnom de Dou 'l-Yéminéïn (ambidextre[4]).

Tahir s'avança de conquête en conquête et de victoire en victoire jusqu'à Holwan; là il fut rejoint par Hartamah fils d'Ayan qui commandait une puissante armée. El-Mamoun lui écrivit de faire marcher Hartamah directement sur Bagdad et d'y marcher lui-même par la route d'el-Ahwaz. Hartamah s'arrêta donc devant la face orientale de la ville et Tahir s'avança, prenant el-Ahwaz, Waçit et Médaïn et recevant la

[1] Au fils d'Émin, Mouça.

[2] Général et ministre; comparez les *Prairies d'or*, p. 424.

[3] Les *Prairies d'or* disent, p. 430, que ce prince fut surnommé *Natik billah* (qui proclame Dieu); et plus loin, 436, elles lui donnent comme notre livre le surnom de *Nâtik bi'l-hakk*.

[4] Comparez les *Prairies d'or*, p. 423.

soumission de Koufah et de Basrah, jusqu'à ce qu'il fut arrivé devant Bagdad du côté de l'Occident. Cela se passa l'an 196. Les deux généraux assiégèrent Bagdad et l'on se battit sans interruption. El-Hoçéïn fils d'Ali fils d'Yça fils de Mahan était venu de Rakkah à Bagdad, avant l'arrivée de Tahir et de Hartamah, à la tête d'une armée nombreuse; il était général d'Abd el-Mélik fils de Salih fils d'Ali fils d'Abd Allah fils d'Abbas[1]; Abd el-Mélik étant mort, il marcha sur Bagdad le 3 de redjeb de cette même année, il y proclama la déchéance de Mohammed et proposa de reconnaître Mamoun. Suivi par le peuple, il emprisonna Mohammed avec sa mère et ses enfants dans la cité d'Abou Djafar. Mais comme ses troupes lui réclamaient leur solde qu'il était incapable de payer, il dut leur demander un délai jusqu'à l'arrivée de Hartamah; là-dessus on relâcha Mohammed après deux jours de captivité, on le rétablit dans son ancien état et on le proclama de nouveau le vendredi 16 redjeb de la même année. La foule amena Hoçéïn fils d'Ali à Mohammed qui lui pardonna, l'investit du pouvoir et lui remit son sceau. Hoçéïn trahit et s'enfuit pour rejoindre Hartamah; on l'atteignit à une parasange de Bagdad, sur la route de Nehrewan, on le tua et l'on rapporta sa tête à Mohammed.

Hartamah entra dans Bagdad par l'Orient et Tahir par l'Occident, en moharrem 198. Tahir, après des combats acharnés, se rendit maître de presque tous les quartiers occidentaux et il assiégea Mohammed dans la cité d'Abou Djafar el-Mansour. El-Emin écrivit en secret à Hartamah qu'il désirait se rendre près de lui, car il comptait trouver en lui une sauvegarde contre Tahir. Hartamah y consentit et vint en bateau à un embarcadère où il prit avec lui el-Emin. Tahir eut connaissance de la chose; il envoya à leur poursuite quelques-uns de ses hommes qui coulèrent la barque; Mohammed se sauva à la nage, mais il tomba, sur

[1] Abd el-Mélik fils de Salih avait été nommé par Émin gouverneur de Syrie.

la rive, dans les mains des soldats de Tahir, qui l'arrêtèrent et informèrent leur chef de cette prise. Tahir donna l'ordre de le mettre à mort. On lui apporta sa tête qu'il envoya à Mamoun dans le Khoraçan. Ce meurtre fut accompli la nuit du dimanche 25 moharrem de la même année 198. Emin avait 33 ans; il avait régné quatre ans, sept mois et dix jours.

Emin était beau de figure, fort bien fait, blanc de teint et assez gras; il avait les yeux petits, les épaules larges, une grande force physique. Il répandait l'argent libéralement, mais son gouvernement était détestable, son imprévoyance extrême. Il aimait à verser le sang et à suivre ses passions; négligeant lui-même les affaires, il en faisait retomber tout le poids sur d'autres et il mettait sa confiance dans des conseillers indignes.

Il eut pour vizir Fadl fils de Rébi, qui se cacha lorsqu'il vit que les affaires de Mohammed tournaient mal et que son autorité menaçait ruine. Des secrétaires tinrent ensuite lieu de vizir, tels qu'Ismaïl fils de Sabih; mais Emin resta sous l'influence de familiers comme Mohammed fils d'Yça fils de Nahik, Sindi fils de Chahik, Soleïman fils d'Abou Djafar el-Mansour. Le sceau de ce khalife portait la légende : « Que Dieu est puissant »! ou : « Qui prend conseil de Dieu ne sera pas trompé ». Emin eut pour kadis Mohammed fils de Sémaah, Mohammed fils de Habib, Ismaïl fils de Hammad fils d'Abou Hanifah et Abou 'l-Bakhtari Wahb fils de Wahb le Koréïchite. Il eut pour chambellan el-Abbas fils de Fadl fils de Rébi.

KHALIFAT D'EL-MAMOUN.

[Pages 349-352.]

El-Mamoun Abd Allah fils de Haroun, surnommé Abou Djafar, fut universellement proclamé, après le meurtre du khalife déposé, le dimanche 25 moharrem 198; sa mère était une esclave originaire de Badagis appelée Méradjil. Il choisit

pour héritier présomptif Rida Ali fils de Mouça fils de Djafar fils de Mohammed fils d'Ali fils d'el-Hocéïn fils d'Ali fils d'Abou Talib; puis il quitta les vêtements noirs et prit à leur place des vêtements verts; ce changement fut rendu par lui obligatoire. Les Hachimites qui se trouvaient à Bagdad s'en émurent, et cette mesure déplut à la population de Bagdad en général, et plus particulièrement aux Hachimites, car elle marquait que le pouvoir sortait de leur race pour entrer dans celle d'Abou Talib. Ils expulsèrent Haçan fils de Sahl, frère de Dou'r-Riasatéïn et lieutenant de Mamoun, dans l'Irak; ils tentèrent de proclamer Mansour fils de Mehdi; mais le succès était impossible avec lui, car il était d'une nature infirme; ils proclamèrent à sa place son frère Ibrahim fils de Mehdi[1], le 5 moharrem de l'an 202; le nom d'Ibrahim fut lu dans les chaires des mosquées, à Bagdad et ailleurs. Des troupes furent envoyées pour combattre Haçan fils de Sahl, qui était dans la région de Médaïn; la lutte se poursuivit avec des chances diverses. Mamoun quitta Merw pour gagner Bagdad, accompagné d'Ali fils de Mouça er-Rida et du vizir chargé du gouvernement, Fadl fils de Sahl Dou'r-Riasatéïn. Celui-ci fut tué par ruse dans un bain, à Sarakhs[2], le lundi 5 chaban de cette année; Rida fut tué à Tous[3] le 1er safar de l'an 203. Quand Mamoun arriva près de Bagdad, le parti qui avait soutenu Ibrahim s'ébranla et beaucoup de ceux qui l'avaient proclamé, Hachimites et autres, l'abandonnèrent. Il dut se cacher le 11 de dou'l-hiddjeh de cette année; il récita alors ces vers contre les Abbasides[4] :

[1] Ibrahim fils de Mehdi ne fut qu'un khalife éphémère; mais le lecteur sait qu'il fut aussi un incomparable musicien. Le *Livre des chansons* le met souvent en scène.

[2] Comparez Tabari, ١٠٢٧. (Note de l'éditeur.)

[3] Comparez les *Prairies d'or*, t. VII, p. 61.

[4] Ces vers sont dans Kindi, *Histoire d'Égypte*, ms. du British Museum, supplément 23, 324, f° 74 r°. (D'après l'éditeur.)

Que la fortune ne récompense pas les fils d'Abbas pour m'avoir abandonné; qu'elle ne les rassasie pas de ses biens!

Ils sont venus à moi, la tête dressée; mais le siècle qui va à sa ruine leur a apporté une nouvelle certaine.

Leurs enfants ont été oubliés par leurs nourrices; les mamelles qui les allaitaient leur ont été ôtées de la bouche.

Les bandeaux du pouvoir, détachés d'eux, ont été rattachés sur la nuque des fils d'Ali;

Ils protestent en se voyant portés par les têtes qui réclamaient aux Abbasides l'héritage du prophète.

Un an, onze mois et quelques jours s'étaient écoulés entre le temps où Ibrahim fut proclamé et celui où il se cacha.

Mamoun entra à Bagdad le samedi 18 safar de l'an 204. Huit jours après son arrivée, il ordonna de reprendre les vêtements noirs et de déchirer les verts. Ibrahim restait caché, se transportant d'un lieu à un autre, dans Bagdad, lorsqu'il fut découvert sous son déguisement, le dimanche 16 de rébi el-akher de l'an 210. Mamoun lui fit grâce de la vie, mais il le tint quelque temps en prison; puis il le mit en liberté, lui rendit sa faveur et le rétablit dans toutes ses dignités.

Mamoun mourut près de la source de Podendon en territoire grec, non loin de Tarse, le 27 redjeb de l'an 218, âgé de 49 ans. Il fut inhumé à Tarse. Son khalifat avait duré vingt ans, cinq mois et dix-huit jours. Il avait le teint blanc tirant sur le jaune, le dos rond[1], la barbe longue, le front étroit; il était distingué, instruit, libéral, disposé au pardon, généreux dans l'usage de sa puissance, et heureux dans ses entreprises. Son administration était excellente, ses œuvres resteront glorieuses; il ne se laissait pas leurrer par ses propres désirs, ni séduire par les trompeurs, car il

[1] اجنى, sans doute pour اجنا. Comparez Tabari, ١١٣١, qui porte احنى. (D'après l'éditeur.)

connaissait tout ce qui se passait dans son empire, au loin comme en sa présence; mais il lui arrivait de céder à la colère et de châtier avec trop de hâte.

Il éleva au vizirat Fadl fils de Sahl, puis son frère Haçan fils de Sahl. Celui-ci étant devenu incapable d'exercer ses fonctions par suite de maladies qui le retenaient dans sa demeure, le khalife nomma plusieurs secrétaires dont il connaissait les talents et l'éloquence. Ces hommes, qu'aucun de leurs contemporains n'égala ni n'approcha, furent créés vizirs l'un après l'autre. Le premier fut Ahmed fils d'Abou Khalid el-Ahwal; il avait suppléé Haçan fils de Sahl, arrêté par la maladie, et lorsque Mamoun l'appela pour le nommer vizir, il répondit au khalife : « Émir des croyants, place-moi à un rang qui puisse laisser de l'espoir à mes amis tout en donnant de la crainte à mes ennemis; après le rang suprême il n'y a plus que la ruine. » Après lui vint Ahmed fils de Yousouf, puis Abou Abbad Tabit fils de Yahya et Amr fils de Maçadah fils de Soul; ce dernier, chargé de remplacer les précédents, n'est pas ordinairement mis au nombre des vizirs; on compte ensuite Mohammed fils de Yezdad fils de Sowaïd, qui était vizir au moment de la mort de Mamoun. Ce khalife ne confia le pouvoir à aucun de ses secrétaires, après Fadl fils de Sahl, parce qu'il gouverna lui-même et soutint seul le fardeau de l'empire; il n'a témoigné à aucun d'eux qu'il ait eu besoin d'associer un vizir à son gouvernement. Le titre de vizir ne leur était pas donné en sa présence, et ils ne le portaient pas dans leur correspondance. C'est pourquoi on a souvent omis dans la liste des vizirs les personnages que nous venons de citer. J'ai vu plusieurs ouvrages composés sur l'histoire des vizirs et des secrétaires par différents auteurs comme Abou Abd Allah Mohammed fils de Dawoud fils d'el-Djerrah, Mohammed fils de Yahya es-Souli el-Djalis, Mohammed fils d'Abdous el-Djahchiari, Ibn Machitah le Scribe; or, parmi ces auteurs, les uns placent au rang des

vizirs ces secrétaires de Mamoun, les autres ne les y placent pas, pour la raison que nous avons dite.

Le sceau de Mamoun portait la légende : « Dieu est la sûreté d'Abd-Allah qui se confie en lui ». Mamoun eut pour kadis Mohammed fils d'Omar el-Wakidi et Yahya fils d'Aktam; pour chambellans Chébib fils de Homaïd fils de Kahtabah, puis Ali fils de Salih, fondateur de l'oratoire, enfin Mohammed fils de Hammad fils de Dankach.

KHALIFAT D'EL-MOUTAÇEM.

[Pages 352-361.]

El-Moutaçem Mohammed fils de Haroun er-Réchid, surnommé Abou Ishak, né d'une esclave du nom de Maridah, fut proclamé au moment de la mort de Mamoun. Il arriva à Bagdad au commencement du mois de ramadan de l'an 218. Il envoya el-Afchin, avec d'autres émirs et chefs de troupes, combattre Babek le Khorrémite dans l'Aderbaïdjan, en l'an 220. Ils remportèrent la victoire et Babek fut fait prisonnier en ramadan, ou, selon d'autres, en chewwal de l'an 222. On l'amena à Sorra-men-Ra où il fut mis à mort en safar 223. Les victimes de Babek, pendant les vingt-deux ans qu'il lutta contre les armées de Mamoun et de Moutaçem, tant émirs et généraux qu'hommes de diverses classes, sont, d'après l'évaluation la plus modérée, au nombre de 500,000. Encore cette évaluation en laisse-t-elle de côté un grand nombre. Babek se révolta l'an 200 ou 201, sous le khalifat de Mamoun, dans les monts de Baddaïn[1] en Aderbaïdjan, à la tête des Djawidanïah, disciples

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. II, p. 75, VI, 187, VII, 62 et 123. Le nom du château de Babek est plus connu sous la forme Badd. Voyez *Dict. géogr. de la Perse*, par Barbier de Meynard.

de Djawidan fils de Chahrek[1] le Khorrémite, maître de Babek, et d'autres peuplades.

Dans notre livre des « discours sur les principes des religions » et dans un autre de nos ouvrages intitulé « le secret de la vie », nous avons expliqué les croyances des Khorrémites en distinguant parmi eux les sectes des Koudakïah[2], des Koudachahïah[3] et d'autres; nous avons dit qu'ils sont répandus dans plusieurs régions : Ispahan, el-Bordj, Keredj Abi Dolaf, les deux Zezz[4] : Zezz Maakal et Zezz Abi Dolaf, le Rostak du Wersindjan[5], Kism, Koudacht, dépendance de Saïmarah dans le Mihridjan Kadak, le pays d'es-Sirawan, Arboudjan dans le pays de Maçabadan, Hamadan, le Mâh de Koufah, le Mâh de Basrah, l'Aderbaïdjan, l'Arménie, Koumm, Kachan, Rey, le Khoraçan et autres parties du territoire des peuples non arabes. Nous avons indiqué ce qui distingue leurs différentes sectes entre elles et ce qui les distingue toutes ensemble des Mohammirah, des Mazdakites, des Mahanites et d'autres sectaires. Nous avons eu avec plusieurs Khorrémites que nous avons vus en visitant ces contrées, des conférences dont le récit se trouve dans ces ouvrages; on y lit aussi les prophéties qui leur font espérer pour l'avenir que le pouvoir passera entre leurs mains, et l'histoire de ceux d'entre eux qui entreprirent des guerres contre l'Islam, en commençant par Hormuzan, qui fut mis à mort par Obéïd Allah fils d'Omar fils de Khattab lors du

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. VII, p. 62. Le ms. L a : *Sahl*, سهل pour *Chahrek*, شهرك. L'éditeur remarque qu'on retrouve ailleurs la même corruption, par exemple dans *Fragm.* ٣٥٤; Flügel, dans Zeitschrift D. M. G. XXIII, 539 n. 3 a *Sahrek*, سهرك.

[2] الكوذكيّة. Le ms. P a : اللوذكية. Les *Prairies d'or*, t. VI, p. 187, portent : les Kordokites, الكردكية, avec la variante : الكودكية.

[3] الكوذشاهيّة. Le ms. P a : الكردشاهية, L : اللوذشاهية. Les *Prairies d'or, loc. cit.*, portent : les Loudéchahites, اللودشاهية.

[4] Les *Prairies d'or, loc. cit.*, ont : Redd الرذ.

[5] Le ms. P a : الوشجان, L : الورنجان. L'éditeur a adopté la leçon des *Prairies d'or, loc. cit.*

meurtre de ce khalife, et en allant jusqu'à nos jours, ainsi que d'autres choses analogues. Nous avons longuement parlé de ces sectaires et des autres dualistes, en général de tous ceux qui, de différentes manières, ont professé l'éternité du monde, nié l'unité de Dieu et contredit l'enseignement de l'Islam, dans le livre « de l'exposition claire des principes des religions ». Le présent ouvrage est un livre d'histoire, non un livre de critique et de spéculation.

Moutaçem dirigea une expédition sur les terres de l'empire grec, et conquit Angora et Ammouryah au mois de ramadan 223. Il sacrifia à sa colère Afchin Khaïdar[1] fils de Kaous, d'Ochrousanah en l'an 225. Moutaçem mourut à Sorra-men-Ra le jeudi 19 de rébi el-ewwel de l'an 227, à l'âge de 46 ans et 10 mois, après un règne de huit ans, huit mois et deux jours. Il avait les cheveux d'un blond châtain, le teint clair, le corps bien fait, le visage beau, la taille moyenne, la poitrine large, les membres vigoureux, une barbe longue qui n'avait pas encore blanchi. Nul homme ne lui était comparable pour la force physique, le courage, le sang-froid, la noblesse du caractère. Il remplaça par des serviteurs turcs ses anciens familiers et les conseillers de ses pères. On le surnomma le khalife *el-motamman* (le khalife aux 8), parce qu'il était le huitième khalife de la maison d'Abbas; il était né l'an 178; il avait été élevé au khalifat l'an 218, et son règne dura huit ans, huit mois et huit jours. Quelques auteurs ont dit qu'il laissa en mourant 8 fils et

[1] Voyez les *Prairies d'or*, t. VII, p. 138. Afchin fut accusé de n'être pas musulman et d'être resté attaché à la religion des Mages. Une accusation semblable avait été jadis formulée contre les Barmékides. Contre Afchin, elle n'était pas sans fondement. Ce général, qui eut une si grande part dans la défense musulmane en son temps, tournait en dérision beaucoup de préceptes de l'islamisme, et se plaisait à lire, dans des exemplaires richement ornés, les livres saints de sa nation. Son histoire est l'un des signes du recul de l'arabisme et des progrès faits, dans l'islam, par les éléments non arabes, à partir du IIIe siècle de l'hégire. (Voyez Goldziher, *Muh. St.* I, 150.)

8 filles, et qu'on trouva dans le trésor, à cette date, 8 millions de dinars et 8 millions de dirhems. Ils remarquent aussi qu'il remporta 8 principales victoires, parmi lesquelles ils comptent : la capture de Babek, celle du Maziar fils de Karen[1], maître des montagnes du Tabaristan; la réduction des Khorrémites Mohammirah qui, au nombre de 200,000, s'étaient emparés du pays des Mahat et du Djébal, et dont la puissance s'était accrue jusqu'à devenir redoutable; la prise des navires dits *bawaridj*[2], à l'aide desquels de fortes troupes d'Indiens exerçaient la piraterie sur les rivages du Fars, de l'Oman et jusqu'aux environs de Basrah; l'expulsion des Zoutt[3], qui occupaient les marais de Basrah, le territoire en deçà de Basrah et le pays situé entre cette ville et Waçit et qui, dans ces régions, infestaient les chemins et commettaient une quantité de meurtres. C'était une population nombreuse, qui, chassée de l'Inde par la disette, était venue s'établir là. Ils avaient envahi le pays de Karmanie, puis le Fars, la province de l'Ahwaz et enfin s'étaient établis en maîtres dans ces parages; ils y étaient devenus très puissants et leur valeur militaire était considérable. Moutaçem leur donna pour demeure le pays de Khanikin et de Djaloula sur la route du Khoraçan, et celui d'Aïn Zarbah[4] aux frontières syriennes. C'est depuis ce temps qu'il y a des buffles en Syrie; on ne les y connaissait pas auparavant; l'on dit aussi que les buffles qui firent alors leur apparition sur les frontières et les rivages de la Syrie[5] provenaient de ceux que la famille de Mohalleb amena dans la région de Basrah,

[1] Voyez les *Prairies d'or, loc. cit.* La révolte du Maziar fut un effort conscient tenté en vue d'une renaissance du dualisme persan.

[2] Voyez ci-dessus, p. 82.

[3] Voyez ci-dessus, p. 129.

[4] عين زربة. Les deux mss ont Aïn Roubah, عين روبة. Comparez Tabari, ١١٦٩. (Note de l'éditeur.)

[5] Maçoudi parle aussi des buffles de Syrie dans les *Prairies d'or*, t. III, p. 28. Voyez d'ailleurs Béladhori.

des marais et des Tofouf; Yézid fils de Mohalleb ayant été tué, Yézid fils d'Abd-el-Mélik fils de Merwan transporta de grands troupeaux de ces animaux en Syrie. On compte encore, parmi les victoires de Moutaçem, le meurtre de Djafar fils de Mehrédjich[1] le Kurde qui, à la tête d'une armée nombreuse, était maître du pays entre Moçoul, l'Aderbaïdjan et l'Arménie, interceptait les communications et multipliait les assassinats; puis la défaite infligée par Afchin à Théophile, l'empereur des Grecs[2]; la conquête d'Ammouryah et la capture de Yatis[3], gouverneur de cette ville, la plus grande de l'empire grec après Constantinople. Nous avons raconté toutes ces guerres et tous ces combats dans notre livre « des Annales historiques et des événements dans lesquels ont sombré les nations passées, les races éteintes et les empires disparus ».

Moutaçem nomma vizir Fadl fils de Merwan, qui avait été son secrétaire avant son élévation au khalifat, puis Ahmed fils d'Ammar fils de Chadi de Basrah. D'autres disent que ce dernier n'était qu'un ami du khalife, qui était chargé de lui expliquer la correspondance[4], et qu'il n'était pas vizir. Moutaçem eut encore pour vizir Mohammed fils d'Abd el-Mélik ez-Zayat. Son sceau portait la légende : « Gloire à Dieu qui n'a pas d'égal, créateur de toutes choses ». Ses kadis furent Djafar fils d'Yça el-Haçani, descendant de Haçan fils d'Abou'l-Haçan de Basrah, Choaïb fils de Sahl, Mohammed fils de Sémaah. Ahmed fils d'Abou Douad l'Iyadite, qui porta le titre de *Kadi'l-Kodat* (juge des juges), suivait en jurisprudence les opinions des Basriens, c'est-à-dire celles d'el-Haçan de Basrah, d'Obéïd-Allah fils d'el-Haçan

[1] مهرجيش. Le ms. P. a : *Merdjich*, مرجيش, L : *Mehrdjîs*, مهرجيس; IA VI, ٣٦٠ a : *Fehrdjos*, فهرجس, avec la variante *Mehrhoch*, *Mehrkhoch*, (مهرخوش) موړحوش. (D'après l'éditeur.)

[2] Voyez les *Prairies d'or*, t. VII, p. 133 et suiv.

[3] ياطش, Aëtius. Voyez les *Prairies d'or*, 136, Tabari, ١٢٣٤.

[4] Comparez le *Fakhri*, p. ٣٢٢.

el-Anbari, d'Otman el-Batti, d'el-Asamm, et de plusieurs autres; il eut pour assistant son fils Wélid. Les chambellans de Moutaçem furent Mohammed fils de Hammad fils de Dankach et Boga l'Ancien.

Moutaçem est le premier khalife de la maison d'Abbas qui abandonna la résidence de Bagdad, depuis la fondation de cette ville par el-Mansour. Le motif de son départ fut que les habitants le supportèrent avec peine et se montrèrent mal disposés contre son entourage, lorsqu'il prit pour serviteurs des Turcs et d'autres non Arabes [1]. Les mœurs et la rudesse de ces hommes déplurent au peuple qui plus d'une fois se jeta sur eux et les massacra quand, bousculant les gens, ils allaient au galop dans la ville. Le khalife jugea meilleur de les emmener et de s'éloigner de Bagdad. Il quitta la ville à la fin de l'année 220 pour se rendre dans la région d'el-Katoul (du canal); il habita là un château qu'y avait possédé Réchid, et il songea à fonder une ville en ce lieu. Il abandonna ensuite ce projet et se transporta d'un endroit à l'autre dans la même contrée, jusqu'à ce qu'il eût fixé son choix sur l'emplacement de Samarra [2] dans le pays du nôme d'et-Tirhan. Il commença la construction de la ville nouvelle en l'an 221, et il la nomma Sorra-men-Ra [3]; elle fut achevée en peu de temps; sa population s'accrut, ses rues et ses châteaux se multiplièrent; on y transporta les ministères, les services publics, les maisons du trésor; les immigrants y affluèrent parce qu'elle était la résidence du khalife, bâtie dans un climat agréable, dans un beau site, avec tous les signes de la prospérité et toutes les promesses de la fortune. On a dit que cette ville était ancienne

[1] Moutaçem fut le premier khalife abbaside qui prit des Turcs à son service. Comparez la *Chronique* de Tabari, IV, 524 et suiv.

[2] Voyez les *Prairies d'or*, t. VII, p. 120; Tabari, ۱۱۷۹. (Note de l'éditeur.) — *Katoul* signifie un canal dérivé du Tigre.

[3] On connaît l'explication de ce jeu de mots; *Sorra men râ* signifie : «celui qui [la] voit en est réjoui».

et que son nom lui venait de Sem[1] fils de Noé, qu'elle avait été jadis très peuplée, et qu'elle s'était amoindrie dans la suite des siècles, jusqu'à l'époque de sa dernière ruine arrivée lors de la guerre entre Emin et Mamoun. On ajoute que, sur l'emplacement du château de Moutaçem, se trouvait un couvent chrétien, que le khalife acheta des moines avec les terres qui y attenaient. Sorra-men-Ra est la dernière des grandes villes fondées sous l'Islam; ces villes sont au nombre de sept; nous allons en parler ici autant qu'il convient à leur renommée et à leur beauté, en les passant en revue, selon l'ordre des temps.

La première est Basrah; elle fut fondée par Otbah fils de Gazwan, des Bénou Mazin fils de Mansour, qui sont frères des Bénou Soléïm fils de Mansour fils d'Ikrimah fils de Khasafah fils de Kaïs fils de Aïlan fils de Modar, en moharrem de l'an 17 de l'hégire. Otbah y bâtit la mosquée. D'autres personnes croient que sa fondation date de l'un des mois de rébi de l'an 16, et qu'Otbah fils de Gazwan s'y rendit de Médaïn, quand Sad fils d'Abou Wakkas eut achevé de combattre les Perses à Djaloula; Otbah serait ensuite allé à Basrah, qui était alors un désert rempli de pierres blanches, considéré comme terre indienne[2], et il se serait arrêté sur l'emplacement d'el-Khoréïbah. Abou Mikhnaf Lout fils de Yahya le Gamidite, Abou'l-Haçan Ali fils de Mohammed el-Médaïni, el-Haïtem fils d'Adi et d'autres auteurs pensent que l'arrivée d'Otbah fils de Gazwan sur l'emplacement de Basrah eut lieu en l'an 14, et qu'Omar avait envoyé Otbah dans cette région pour arrêter les renforts dirigés par les Perses sur Médaïn et les pays avoisinants.

[1] C'est l'étymologie donnée dans les *Prairies d'or*. Voyez aussi Jakoubi, *Bibl. Géogr.* VII, ٢٥٧. — La *Chronique* de Tabari, IV, 523, fait remonter l'origine de Samarra aux Chosroës.

[2] Comparez le chapitre sur la fondation de Basrah dans la *Chronique* de Tabari, III, 401 et suiv.

De là vient l'erreur de ceux qui datent de cette année-là la fondation de Basrah.

La seconde de ces villes est Koufah. On n'est pas d'accord sur la date de sa fondation par Sad fils d'Abou Wakkas. Les uns disent qu'elle fut fondée aussi en l'an 17; c'est l'opinion de Wakidi, entre autres; d'autres donnent la date de l'an 15 et croient qu'Abd el-Mésih fils de Bokaïlah le Gassanide indiqua à Sad l'emplacement de la ville en lui disant : « Je te montrerai une terre plus élevée que les bas-fonds et plus basse que le désert[1]. » Tous les auteurs s'accordent d'ailleurs à dire que Basrah et Koufah furent bâties après la prise de Médaïn, capitale de l'empire perse, d'où Yezdedjerd fils de Chehriar fils de Kesra Eberwiz se retira sur Holwan, et après la bataille de Djaloula.

La troisième est Fostat de Misr (le vieux Caire), fondée par Amr fils d'el-As en l'an 20. L'arrivée d'Amr sur l'emplacement de la ville et sa campagne contre les Égyptiens habitant cette région eurent lieu l'an 19; mais il y a des divergences entre les auteurs. Nous empruntons ces dates à Ahmed fils de Yahya fils de Djabir el-Béladori, dans son livre « de la conquête des pays »; il y est dit aussi que le château autour duquel on se battit est celui que l'on voit aujourd'hui au milieu de la ville de Fostat et que l'on appelle Kasr ech-Chama (château des chandelles), Babiloun, ou Iliounah[2]; les Musulmans l'appellent Fostat parce que, disent-ils, il est la tente (*fostat*) du peuple et le lieu de ses assemblées.

Abd er-Rahman fils d'Abd Allah Ibn el-Hakem l'Égyp-

[1] Comparez les *Prairies d'or, loc. cit.*, qui portent البرّ, le désert, au lieu de البق, proprement les moustiques; Jacout, IV, ٣٢٣; Beladhori, ٢٧٦, a المباق, les lieux où se tiennent les moustiques, les bas-fonds. (D'après l'éditeur.)

[2] C'est la citadelle bien connue du vieux Caire. — Le nom vulgaire est Babilioun, بابليون; Béladhori, ٢١٣, n'a que Iliounah, اليونة. (Note de l'éditeur.)

tien rapporte dans son livre « de la conquête de l'Égypte, d'Alexandrie, du Magreb et de l'Espagne, et de l'histoire de ces contrées » qu'Amr assiégea les Egyptiens dans ce château sept mois durant avant qu'ils se rendissent, puis qu'il marcha sur Alexandrie, et qu'après l'avoir prise, à la vue de toutes ces demeures et de ces palais désertés, il eut envie de l'habiter. « Voilà, dit-il, une résidence préparée pour nous. » Il écrivit à Omar pour lui demander d'approuver son dessein. Omar dit au messager : « Y aura-t-il de l'eau entre les Musulmans et moi? — Oui, émir des croyants, il y aura le Nil. » Omar répondit à Amr qu'il lui déplaisait de voir les Musulmans se fixer dans un lieu où ils seraient séparés de lui par l'eau, hiver comme été. Amr alors passa d'Alexandrie à Fostat. Abd er-Rahman et d'autres auteurs donnent du nom de Fostat l'explication suivante. Au moment où Amr fils d'el-As se disposa à marcher sur Alexandrie pour combattre les Grecs qui s'y trouvaient, il donna l'ordre d'enlever sa tente. On trouva qu'une colombe y avait pondu; « elle est sacrée », dit alors Amr, puis il défendit qu'on y touchât, et il en confia la garde au gouverneur du Kasr ech-Chama. Lorsque les Musulmans revinrent d'Alexandrie, ils demandèrent : « Où nous fixerons-nous? » Quelqu'un répondit : « à la tente (*fostat*) », c'est-à-dire au lieu où la tente d'Amr était restée debout lors du départ. Ils s'arrêtèrent en cet endroit, se mirent à bâtir et Amr ne prit pas de repos qu'ils n'eussent établi la kiblah de la mosquée.

La quatrième ville est Ramlah. Lorsque Wélid fils d'Abd el-Mélik eut donné à son frère Soléïman le commandement de la province militaire de Palestine, ce prince habita Loudd[1], puis il fonda la ville de Ramlah; on éleva d'abord la citadelle et la maison dite aujourd'hui Dar es-

[1] Lydda. — Comparez pour ce nom et pour ce paragraphe Ibn al-Fakîh, ١٠١, Jâcout, II, ٨١٨. (D'après l'éditeur.)

Sabbagin (maison des teinturiers). La licence de bâtir fut ensuite rendue publique. Soléïman fit creuser pour les habitants des aqueducs appelés *baradah*[1] et de nombreux puits. Il traça le plan de la mosquée et l'édifia; il parvint au pouvoir avant d'avoir achevé la ville que l'on continua à bâtir sous son règne. Ce fut Omar fils d'Abd el-Aziz qui l'acheva après lui; mais il réduisit l'enceinte primitive en disant : « Cet espace auquel j'ai réduit la ville doit suffire aux habitants de Ramlah. » Le fait est ainsi rapporté par Ahmed fils de Yahya el-Béladori.

La cinquième ville est Waçit de l'Irak. El-Heddjadj la bâtit en l'an 83 ou 84, comme le dit Ahmed fils de Yahya[2]; il éleva sa mosquée et sa citadelle avec la coupole verte. Le sol était fertile en roseaux, d'où vint à la ville le nom de Waçit el-Kasab (au milieu des roseaux). De cette ville à Basrah, à Koufah, à el-Ahwaz et à Bagdad, il y a la même distance, soit 50 parasanges.

La sixième est Médinet es-Salam (la ville du salut, Bagdad). Abou Djafar el-Mansour entreprit la construction du quartier qui porte son nom, à l'occident de Bagdad, en l'année 145. Il y avait là un couvent ancien du côté du Sarat; et *Bag*, en persan, veut dire le jardin; c'est de là que vient le nom de Bagdad. On dit aussi qu'en ce lieu l'on adorait une idole du nom de Bag, avant l'apparition du magisme et l'extension de la domination perse dans cette contrée. La première opinion est la plus répandue; elle est rapportée par Ibn Abi Tahir dans son livre sur « l'histoire de Bagdad » et par d'autres auteurs. Lors de la révolte de Mohammed fils d'Abd Allah fils d'el-Haçan fils d'el-Haçan fils d'Ali fils d'Abou Talib, à Médine, et de son frère Ibrahim, à Basrah, el-Mansour se rendit à Koufah, y séjourna et ne rentra à Bagdad qu'après la mort des deux rebelles, en l'an 146. Il

[1] Comparez Béladhori, ١٤٣.

[2] Béladhori, ٢٩٠.

acheva alors la construction de la ville et il lui donna le nom de Ville du salut. Il y transporta les maisons du trésor et les ministères. Mehdi bâtit ensuite le quartier d'er-Rosafah à l'orient de Bagdad, sur l'emplacement appelé le camp de Mehdi, parce que ce khalife y avait campé au moment de son départ pour Rey; c'est au retour de cette campagne qu'il se fixa à Rosafah, en l'an 151. Les deux parties orientale et occidentale de la ville se couvrirent de bâtiments. La partie occidentale de Bagdad est appelée ez-Zaoura, parce que les habitants s'y détournent (*izwirar*) [du centre] pour se placer dans la direction de la kiblah; la partie orientale s'appelle er-Raouha. Ces noms sont encore en usage de nos jours.

La septième ville est Sorra-men-ra dont nous avons parlé plus haut.

KHALIFAT D'EL-WATIK.

[Page 361.]

El-Watik Haroun fils de Mohammed el-Moutaçem, surnommé Abou Djafar, né d'une esclave du nom de Kératis, fut proclamé au moment de la mort de Moutaçem, c'est-à-dire le jeudi 19 de rébi el-ewwel de l'an 227. Il mourut à Sorra-men-Ra, le mercredi 24 de dou'l-hiddjeh de l'an 232; il était âgé de 42 ans et son khalifat avait duré cinq ans, neuf mois et six jours. Il avait le teint blanc et rose, le corps bien fait, la poitrine large, la barbe drue, une tache blanche à l'œil. Il pensait en beaucoup de choses comme el-Mamoun; il éprouva lui-même la foi des Musulmans [1],

[1] El-Watik eut comme Mamoun le goût des sciences, des spéculations philosophiques et des controverses théologiques. Il prétendit imposer aux Musulmans la doctrine de la création du Coran, autrefois soutenue par Bichr fils de Giyat, sous el-Mamoun, et que ce khalife avait déjà voulu faire entrer dans la religion d'état. Watik persécuta les docteurs qui re-

s'aliéna leurs cœurs et s'attira leurs malédictions. Il eut pour vizir Mohammed, fils d'Abd el-Mélik ez-Zayat, qui l'avait déjà été sous le règne de Moutaçem. La légende de son sceau était : « Dieu est la garantie de Watik ». Son kadi fut Ahmed fils d'Abou Douad, et la charge de chambellan fut exercée sous son règne par Mohammed fils de Hammad fils de Dankach, par Ytakh et par Waçif.

KHALIFAT D'EL-MOUTEWEKKIL.

[Pages 361-362.]

Moutewekkil Djafar fils de Mohammed el-Moutaçem, surnommé Abou'l-Fadl, né d'une esclave du Tokharistan appelée Choudja, fut proclamé le jour où mourut Watik. Il nomma héritiers présomptifs ses trois fils Mountasir, Abou Abd Allah el-Moutazz et Ibrahim el-Moayed. Il se montra défavorable aux *mawlas* (affranchis) turcs[1]; il les écarta d'auprès de lui, amoindrit leur situation, tenta de les remplacer par des hommes d'une autre origine ou de les tenir dans une plus grande dépendance. Il groupa autour de son

jetaient cette croyance ou qui admettaient la vision de Dieu dans l'autre vie. On sait comment, lors du rachat des captifs qui eut lieu sous son règne, il exigea des prisonniers musulmans, pour être rachetés, une profession de foi conforme à ses vues. (Voyez ci-dessus, p. 257; Abou'l-Faradj, ٢٣٤ et suiv.) Sur la création du Coran et la vision réelle de Dieu dans l'autre vie, voyez Steiner, *Die Mutaziliten oder Die Freidenker im Islam*, p. 76 à 80. Comparez Goldziher, *Die Zahiriten*, p. 141 et suiv. — El-Watik fut à la fin ébranlé dans sa conviction par un vieillard; voyez le récit de ce fait dans les *Prairies d'or*, t. VIII, p. 222 et suiv.

[1] Les Turcs appelés par Moutaçem au service du khalifat eurent à partir de Moutewekkil une influence décisive sur ses destinées. Voyez à ce sujet Karabacek, dans les *Mittheilungen Pap. Erzherzog Rainer*, I, p. 95 et suiv.

vizir Obéïd Allah fils de Yahya fils de Khakan[1], environ douze mille Bédouins, vagabonds et autres, pour en former une garde à Moutazz, qui était sous sa tutelle. Mais comme ces gens étaient payés conjointement avec les Turcs, les ressources manquèrent, et le khalife chercha le moyen de se défaire des Turcs. Il accabla de reproches et de mépris son fils Mohammed (Mountasir). Celui-ci résolut alors la mort de son père. Waçif, Boga et des mawlas ourdirent le complot contre le khalife; ils disposèrent à cet effet un certain nombre de mawlas subalternes, parmi lesquels se trouvait Bagir[2], qui le tuèrent dans le quartier dit el-Djafariah, à Sorra-men-ra, la nuit du mercredi 3 chewwal 247. Il était âgé de 41 ans et il avait régné quatorze ans, neuf mois et neuf jours.

C'était un homme d'un teint foncé tirant sur le jaune à cause de la finesse de la peau, d'une figure agréable, avec la barbe rare et les yeux grands; il était extrêmement bon et bienveillant; il suspendit les épreuves et défendit les disputes violentes en matière religieuse; mais, pouvant jouir de toutes les jouissances du monde, il fut séduit par elles; il s'adonna au jeu, aux fêtes et à des plaisirs honteux pour les rois[3].

Il eut pour vizir Mohammed fils d'Abd el-Mélik ez-Zayat, pendant environ quarante jours, puis il le mit à mort et il le remplaça par Mohammed fils de Fadl el-Djardjarai[4]; à celui-ci succéda Obéïd Allah fils de Yahya fils de Khakan,

[1] Le *Fakhri*, ٣٢٩ et suiv., renferme un assez grand éloge de ce vizir. Les troupes, qui lui étaient fort attachées, se chargèrent elles-mêmes de garder sa maison pendant la révolte où périt Moutéwekkil.

[2] Voyez les *Prairies d'or*, t. VII, p. 262. — Il s'agit ici de Boga le Jeune, qui était frère de Waçif. — Sur l'origine de Boga l'ancien, voyez les *Prairies d'or*, p. 361.

[3] Comparez les *Prairies d'or*, p. 191.

[4] الجرجرائى. Les mss ont *el-Djordjani*, الجرجانى. Comparez Tabari, ١٣٧٩; Jâcout, II, ٥٥. (Note de l'éditeur.) — Sur la mort de Mohammed ez-Zayat, voyez les *Prairies d'or*, p. 194.

de Merw, qui devint vizir du vivant de son père Yahya, fils de Khakan. Ses kadis furent Yahya fils d'Aktam, et Djafar fils de Mohammed el-Bourdjoumi. Il prit pour chambellans Waçif, Boga et Zorafah. Son sceau portait la légende : « Djafar se confie en Dieu ».

KHALIFAT D'EL-MOUNTASIR MOHAMMED.

[Pages 362-363.]

El-Mountasir Mohammed fils de Djafar el-Moutéwekkil, surnommé Abou Djafar, fut proclamé le matin qui suivit la nuit où fut assassiné Moutéwekkil. Sa mère était une esclave grecque appelée Habachïah. Il mourut à Sorra-men-ra le 4 du mois de rébi el-akher de l'an 248, à l'âge de 28 ans. Il fut, dit-on, empoisonné : les mawlas, voyant qu'il était mal disposé à leur égard et qu'il formait des desseins contre eux, se mirent à l'abri en le prévenant[1]. Son khalifat avait duré six mois et un jour.

Il était de taille moyenne, avec une belle figure, un teint sombre et de l'embonpoint; il avait de la perspicacité et de l'instruction; il savait attirer l'argent et le retenir, au point qu'il avait déplu au peuple par son avarice et ses refus de donner.

Il eut pour vizir jusqu'à sa mort Ahmed fils de Khaçib, pour kadi, Djafar fils de Mohammed, ou, selon d'autres, Djafar fils d'Abd el-Wahid el-Hachimi, et pour chambellans Waçif et Boga[2]. La légende de son sceau était : « Mohammed demande la victoire à Dieu ».

[1] Comparez les *Prairies d'or*, p. 300.

[2] Boga l'Ancien mourut en 248. Le Boga dont il est question dans les articles suivants est Boga le Jeune, ou Boga ech-Cherabi fils de Boga l'Ancien. Voyez Abou'l-Mahasin, I, ٧٩١, Weil, II, 356 et *alibi*.

KHALIFAT D'EL-MOUSTAÏN.

[Pages 363-364.]

El-Moustaïn Ahmed fils de Mohammed fils de Mohammed el-Moutaçem, surnommé Abou Abd Allah, fut proclamé le jour de la mort de Mountasir. Il était né d'une esclave appelée Moukharik. L'autorité fut entièrement exercée par Otamich, fils de la sœur de Boga l'Ancien, et par son secrétaire Choudja fils de Kaçim, jusqu'au soulèvement des mawlas, dans lequel tous deux furent tués, au milieu du mois de rébi el-ewwel de l'an 249. El-Moustaïn résida à Sorra-men-ra jusqu'au jour où Waçif et Boga firent périr le Turc Bagir, l'un des affidés qui avaient accompli le meurtre de Moutéwekkil. La mort de Bagir ayant provoqué un soulèvement des mawlas, le khalife, accompagné de Waçif et de Boga, se rendit à Bagdad[1], le 3 moharrem 251. Les Turcs proclamèrent alors, dans Sorra-men-ra, Abou Abd Allah el-Moutazz, pour l'opposer au khalife de Bagdad. La lutte des deux partis dura un an moins quelques jours. Mohammed fils d'Abd Allah fils de Tahir gouverna pendant ce temps pour Moustaïn qui, enfin, se décida à abdiquer et à remettre le khalifat à Moutazz, 2 moharrem 252. Moustaïn fut tué à Kadiçïah dans la province de Sorra-men-ra, le mercredi 3 chewwal de la même année. Il avait 35 ans; son khalifat, depuis sa proclamation jusqu'à son abdication, avait duré trois ans, huit mois et vingt-huit jours, et il s'était écoulé neuf mois entre son abdication et sa mort.

Il avait de l'embonpoint, une belle figure, une barbe noire, des mœurs douces. Il se laissait facilement entraîner dans des affaires fâcheuses, tout en étant très peureux pour lui-même. Cette crainte et le manque de confiance le portèrent à fuir

[1] Comparez les *Prairies d'or*, p. 324, 363 et suiv.

la capitale de son royaume et le siège de sa puissance, et cela fut cause du déclin de sa fortune.

Il eut pour vizir Ahmed fils de Khaçib, qu'il disgracia; il confia ensuite la charge du vizirat à Otamich le Turc et à son secrétaire Choudja fils de Kaçim, qui gouverna pour lui. Après la mort d'Otamich et de Choudja, il éleva au vizirat Ahmed fils de Salih fils de Chirzad. La devise de son sceau gravé sur la pierre dite *djebel*[1] était : « Ahmed fils de Mohammed ». Son kadi fut Haçan fils d'Abou ech-Chawarib l'Omeyade, et ses chambellans furent Waçif et Boga.

KHALIFAT D'EL-MOUTAZZ.

[Pages 364-365.]

El-Moutazz Zobéïr fils de Djafar el-Moutéwekkil, surnommé Abou Abd Allah, né d'une esclave grecque appelée Kabihah, fut proclamé universellement le jeudi 3 moharrem 252, après l'abdication de Moustaïn. Waçif et Boga se présentèrent à lui; il les rétablit dans leurs dignités, et il continua d'user de dissimulation envers eux jusqu'au jour où les mawlas se révoltèrent et massacrèrent Waçif, un vendredi à la fin de chewwal 253. Moutazz monta ensuite à cheval une nuit, comptant surprendre Boga; celui-ci put s'enfuir dans la direction de Moçoul. Puis il revint secrètement dans une petite barque, en redescendant le Tigre, avec un plan qu'il se proposait d'exécuter contre la personne de Moutazz[2]; mais il fut reconnu et arrêté au pont de Sorra-men-ra. Le khalife, informé du fait, le fit mettre à mort; on le tua et on lui apporta sa tête, à la fin de dou'l-kadeh 254. Salih fils de Waçif devint seul maître du pouvoir; il formait de mauvais desseins

[1] الجبل. Ce mot doit être rétabli dans les *Prairies d'or*, p. 376, au lieu de *Djébéli*, الجبلى. Comparez Tabari, III, ۴۰۲. الجبل paraît être pour جبل النور, c'est-à-dire كوهنور, *kouhinour*. (D'après l'éditeur.)

[2] Comparez les *Prairies d'or*, p. 397.

contre Moutazz, et ayant appris que le khalife tramait quelque chose contre lui, il le fit surprendre et déposer, 27 redjeb 255. Moutazz fut tué à Sorra-men-ra, le 3 chaban de la même année, à l'âge de 24 ans. Son khalifat, depuis la déposition de Moústaïn jusqu'à la sienne, avait duré trois ans, six mois et vingt-quatre jours.

Il avait le teint blanc, le visage agréable, les cheveux noirs, les yeux superbes; sa beauté dépassait celle de tous les autres khalifes; adonné au plaisir et dépourvu de jugement, il était mené par sa mère Kabihah et par d'autres personnes; son entourage traitait toutes les affaires et exerçait pour lui le pouvoir.

Il eut pour vizirs Djafar fils de Mahmoud el-Iskafi, puis Yça fils de Farrokhanchah, enfin Ahmed fils d'Israïl. Mais les décrets étaient signés du nom de Salih fils de Waçif, comme s'il eût eu le titre de vizir[1], parce que c'est lui qui gouvernait en réalité. Le sceau de ce khalife portait : « El-Moutazz billah » (qui tire sa force de Dieu). Son kadi fut el-Haçan fils d'Abou Chawarib l'Omeyade; ses chambellans, Salih fils de Waçif, et Bayakbak[2].

KHALIFAT D'EL-MOUHTADI MOHAMMED FILS DE HAROUN.

[Pages 365-367.]

El-Mouhtadi Mohammed fils de Haroun el-Watik, surnommé Abou Abd Allah, né d'une esclave grecque appelée Kourb[3], fut proclamé le mercredi 27 redjeb 255. Le gouvernement resta tout entier aux mains de Salih fils de Wa-

[1] Comparez les *Prairies d'or*, p. 379.

[2] بايكباك. L a cette forme; P : بانكتال, et plus bas بانكيال, comparez Tabari, ۱۵۴۳, *e*. Houtsma, dans Jakoubi, II, ۹۱۵ et suiv., a édité *Bâbekbâk*, بابكباك. Eutychius, II, 462 a *Bâkbâk*, باكباك. (D'après l'éditeur.) Les *Prairies d'or* ont Baïkiał, بايكيال.

[3] Comparez Tabari, ۱۷۱۲.

çif, jusqu'au moment où Mouça, fils de Boga l'Ancien, se mit en marche de Rey; il quitta cette province dont il était gouverneur, pour protester contre le meurtre de Moutazz; en route il reçut des messages de Mouhtadi lui ordonnant de retourner au point d'où il était parti. Il répondit par un refus et, en moharrem de l'an 256, il arriva à Sorra-men-ra. Salih fils de Waçif se cacha à son approche; Mouhtadi ne dissimula pas sa colère à l'égard de Mouça fils de Boga, qu'il traita de rebelle parce qu'il était venu malgré sa défense; néanmoins ils s'engagèrent par de mutuelles promesses à ne se point combattre et à vivre sincèrement unis; on rechercha activement Salih et on le découvrit; il fut mis à mort le 21 safar de cette année.

La puissance de Mouçawir fils d'Abd el-Hamid le Chari[1], affranchi de la tribu de Badjilah, grandissait dans les pays de Moçoul, de Chehrazour, du Djébal et dans les régions voisines. Mouça fils de Boga, accompagné de Bayakbak, dirigea contre lui une forte armée; ces généraux atteignirent le rebelle, le mirent en fuite, firent un grand massacre de ses partisans. Mouhtadi envoya l'ordre à Bayakbak de se saisir de Mouça et de ramener les troupes; Bayakbak donna à Mouça connaissance du message, et il revint lui-même à Sorra-men-ra pour conférer au sujet de cette lettre avec le khalife; mais lorsqu'il arriva en présence du prince, on l'arrêta et, comme du tumulte s'élevait parmi ses compagnons, on leur jeta sa tête. Cela se passa en redjeb de la même année. Abou Nasr, fils de Boga et frère de Mouça, se révolta alors, sortit de la ville et alla camper devant Sorra-men-ra avec des mawlas. Mouhtadi lui envoya des messagers qui lui donnèrent un sauf-conduit; lorsqu'il fut arrivé devant le khalife, celui-ci le fit tuer. Cette perfidie irrita fort les mawlas dont le soulèvement devint général. Le khalife marcha contre eux avec

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. VIII, p. 8. Ce personnage appartenait à la secte kharidjite des Chorat dont Maçoudi fait mention dans les *Prairies d'or*, t. V, p. 231 et 318.

les Magrébins, les hommes de Ferganah et d'Ochrousanah, et il demanda au peuple de l'aider à vaincre; mais ses troupes furent mises en déroute, et lui-même fait prisonnier, fut frappé de nombreux coups et tué à Sorra-men-ra, le 16 de redjeb de l'an 256.

Il avait quarante ans et quatre mois; son khalifat avait duré onze mois et dix-huit jours. C'était un homme bien fait, assez corpulent, de taille moyenne, avec le front large et chauve, les yeux d'un beau noir, la barbe longue. Il était très pieux, et l'on peut presque dire qu'il correspond dans la dynastie des Abbasides, à Omar fils d'Abd el-Aziz, dans celle des Omeyades. Pur, vertueux, droit et religieux[1], son caractère offensa des hommes à qui les habitudes de la dévotion déplaisent et qui ne recherchent que les biens temporels; ils versèrent son sang et leur situation devint pire après lui.

Dans ce court règne, plusieurs personnages furent décorés du titre de vizir, parmi lesquels Djafar fils de Mahmoud el-Iskafi, Mohammed fils d'Ahmed fils d'Ammar, et Soléïman fils de Wahb. Le sceau de ce khalife portait la légende : « Mohammed, émir des croyants ». Mouhtadi eut pour kadi el-Haçan fils de Mohammed fils d'Abou Chawarib, et pour chambellan Salih fils de Waçif, à qui succédèrent Mouça fils de Boga, et Abd Allah fils de Doukaïn.

KHALIFAT D'EL-MOUTAMID.

[Pages 367-369.]

El-Moutamid Ahmed fils de Djafar el-Moutéwekkil, surnommé Abou'l-Abbas, fut proclamé le mardi 16 redjeb 256. Sa mère était une esclave du nom de Fitian. Il négligea les

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. VIII, p. 19.

affaires de l'État pour s'adonner aux jeux et aux plaisirs, en sorte qu'il menaçait de conduire l'empire à sa ruine; mais l'autorité fut exercée et le gouvernement pris en mains par son frère Abou Ahmed el-Mouwaffak Talhah fils de Djafar el-Moutéwekkil, appelé Nasir li Din-ellah, qui le mit à peu près en tutelle; les ordres et les défenses du khalife ne recevaient pas d'exécution. El-Mouwaffak administra l'empire avec une très grande fermeté; il subjugua les ennemis les plus proches et passa des traités avec les plus éloignés; et malgré les nombreuses difficultés provenant de l'opposition faite par les mawlas et de leurs habitudes de trouble et de révolte, il continua de gouverner avec le même bonheur jusqu'à sa mort, arrivée à Bagdad en safar 278.

Moutamid sortit de Sorra-men-ra, se rendant à Bagdad, le samedi 3 de djoumada el-akhirah de l'an 262, à la tête de ses troupes qu'il menait combattre es-Saffar[1]. Il traversa Bagdad et vint en un lieu appelé Adtarboud[2], entre es-Sib et Déïr el-Akoul, sur les bords du Tigre. Là il livra bataille à Yakoub fils de Léït es-Saffar, le dimanche 7 [redjeb[3] de cette année. Saffar fut mis en déroute[4]] et son camp fut pillé. Moutamid rentra à Sorra-men-ra en chaban de la même année; Saffar gagna Djoundeïsabour, dans la province de l'Ahwaz, où il mourut en chewwal 265.

La mort d'Ali fils de Mohammed, chef des esclaves noirs, eut lieu en safar 270. Ce personnage, qui prétendait appartenir à la famille d'Abou Talib, avait commencé à se révolter dans une localité appelée Bourankhoul[5], située dans la pro-

[1] Les *Prairies d'or* parlent assez longuement des origines et de l'histoire de Saffar, t. VIII, p. 41 et suiv. Après la mort d'Ibn-el Léït es-Saffar, son frère Amr fils de Léït continua sa dynastie.

[2] Comparez Tabari, ١٨٩٣; les *Prairies d'or*, 43. (Note de l'éditeur.)

[3] Le texte des *Prairies d'or* porte : le dimanche 9. Le traducteur a essayé de corriger cette date en lisant : le lundi 9.

[4] Ces quelques mots tombés dans les mss ont été restitués par l'éditeur, par comparaison avec Tabari et les *Prairies d'or*.

[5] Comparez Tabari, ١٧٤٧ et note *i*.

vince de Basrah, du côté d'el-Maftah, au milieu de chewwal de l'année 254, sous le khalifat de Mouhtadi[1]; il s'était rendu maître de Basrah et il dominait dans la plus grande partie de la province de l'Ahwaz, dans la région d'Erradjan dans le Fars, dans celle de Waçit, jusqu'au lieu appelé en-Nomanïah, et Djardjaràïa, sur les bords du Tigre, jusqu'aux Tofouf et au voisinage de Koufah, et dans d'autres pays. Le temps de sa puissance, depuis ses débuts jusqu'à sa mort, dura quatorze ans et quatre mois. Il fit périr parmi les partisans du sultan et parmi le peuple, par le glaive, le feu, l'eau et la famine, un nombre d'hommes, de femmes et d'enfants que l'on ne connaît pas exactement mais que l'on porte au moins à un million; la plupart des auteurs renoncent d'ailleurs à l'évaluer. La tête du rebelle fut portée à Bagdad devant Moutadid, lorsqu'il entra en triomphe dans la ville, le 25 de djoumada el-akhirah 270; les rues avaient été décorées et ornées de guirlandes.

Moutamid mourut à Bagdad, le 19 redjeb 279, âgé de cinquante ans et quelques mois ou, selon d'autres, de quarante-huit ans, et après avoir régné vingt-trois ans et trois jours. Il était beau, grand, assez corpulent, avec de grands yeux, une longue barbe et une tête forte. Il s'abstint d'exercer l'autorité du khalifat par crainte de ses familiers et des mawlas, auxquels il abandonna le soin des affaires jusqu'au moment où son frère Abou Ahmed el-Mouwaffak prit en mains le pouvoir, comme nous l'avons dit.

Il eut successivement pour vizirs Obéïd Allah fils de Yahya fils de Khakan, Haçan fils de Makhlad fils d'el-Djerrah, Soléïman fils de Wahb, Haçan fils de Makhlad, pour la seconde fois, Abou Sakr Ismaïl fils de Bulbul, Haçan fils de Makhlad pour la troisième fois, Abou Bekr fils de Salih fils de Chirzad, Ismaïl fils de Bulbul, pour la seconde fois.

La légende de son sceau était : « Moutamid s'appuie sur

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. VIII, p. 31.

Dieu ». Il prit pour kadi Haçan, fils de Mohammed fils d'Abou Chawarib, puis le frère de celui-ci, Ali fils de Mohammed; comme chambellans, il eut le Turc Yardjoukh[1], Kaïgalag, Haçanedj ou Haçan fils de Tartank, Khatarmich et Boktemir.

KHALIFAT D'EL-MOUTADID.

[Pages 369-370.]

El-Moutadid Ahmed fils de Talhah el-Mouwaffak, surnommé Abou'l-Abbas, fut proclamé le mardi 18 redjeb 279. Sa mère était une esclave nommée Hakir[2]. Il mourut à Bagdad la nuit du dimanche ou du mardi, 21 ou 23 du mois de rébi el-akher[3] de l'an 289, à l'âge de quarante-sept ans, après avoir régné neuf ans, neuf mois et vingt-deux jours. C'était un homme maigre, de taille moyenne; il avait les favoris clairs, mais la barbe bien fournie, et il la teignait en noir. Toujours attentif aux événements et se reposant peu, il traitait seul les affaires, décidait de tout sans retard, exerçait le pouvoir avec fermeté, activité et expérience; il sut réprimer les troubles et les émeutes fomentées par les mawlas.

Il éleva au vizirat, après l'arrestation du vizir Ismaïl fils de Bulbul[4], Obéïd Allah fils de Soléïman fils de Wahb, puis el-Kaçim fils d'Obéïd Allah. La devise de son sceau était : « Gloire à Dieu sans égal, créateur de toutes choses ». Il eut d'abord pour kadi Abou Ishak Ismaïl fils d'Ishak fils d'Is-

[1] Voyez Tabari, ١٧٠٩ et note *g*.

[2] La mère de Moutadid est parfois appelée *Dirar*. Voyez les *Prairies d'or*, p. 113; *Ikd* II ٥٨. (D'après l'éditeur.)

[3] Comparez les *Prairies d'or*, p. 113 et 211. Ibn Abi Oseïbia I, ٣٣١, a : la nuit du mardi 22. (D'après l'éditeur.)

[4] Ismaïl fils de Bulbul, coupable de concussion, fut mis aux fers puis supplicié. Voyez les *Prairies d'or*, p. 109.

maïl fils de Hammad fils de Zéïd, affranchi des Djéhadim, rameau des Azdites, qui suivait le rite malékite; puis Yousouf fils de Yakoub fils de l'oncle d'Ismaïl, et Abou Khazim Abd el-Hamid fils d'Abd el-Aziz el-Hanifi de Basrah, qui fut kadi pour la partie orientale de Bagdad. Ses chambellans furent Salih el-Emin, puis Khafif es-Samarkandi. Le khalifat n'échut jamais, dans la maison d'Abbas, depuis Saffah et Mansour jusqu'à nos jours, à un homme qui n'était pas fils de khalife, si l'on excepte Moustaïn et Moutadid.

KHALIFAT D'EL-MOUKTAFI.

[Pages 370-376.]

El-Mouktafi Ali fils d'Ahmed el-Moutadid, surnommé Abou Mohammed, fut proclamé au moment de la mort de de Moutadid. Sa mère était une esclave appelée Khadi et surnommée Djidjek[1]. Il mourut à Bagdad, le dimanche 13 dou'l-kadeh 295, âgé de 31 ans et 6 mois; d'autres auteurs le font mourir plus âgé. Son khalifat dura six ans et dix-neuf jours. Il avait une complexion faible, le teint sombre, les yeux grands, la taille petite, les cheveux et la barbe longs et beaux, le visage agréable et le corps bien fait. Il reçut en arrivant au pouvoir, une situation facilitée par le règne précédent; pourtant l'empire fut éprouvé de son temps par de nombreuses calamités et par des troubles aux frontières. Il trouvait le trésor rempli, les armées bien organisées; il n'eut qu'à imiter en toutes choses les exemples donnés par son père et à marcher sur ses traces; au reste on ne peut dire de lui ni qu'il fut un héros, ni qu'il fut un homme timide.

Il eut pour vizirs, Kaçim fils d'Obéïd Allah, qui l'avait été

[1] جيجق; Tabari, ٣٢٨, a جيجك. Le nom de Djidjek signifie fleur.

déjà sous le règne de Moutadid, puis Abbas fils d'el-Haçan, qui fut élevé à cette dignité du vivant de son père Haçan fils d'Eyoub fils de Soléïman. Son sceau portait la même légende que celui de son père Moutadid : « Gloire à Dieu sans égal, créateur de toutes choses ». Ses kadis furent Yousouf fils de Yakoub, assisté de son fils Mohammed fils de Yousouf et Abou Khazim, puis Abd Allah fils d'Ali fils d'Abou Chawarib l'Omeyade. Ses chambellans furent Khafif es-Samarkandi et son successeur Sawsan, affranchi du khalife.

L'un des événements importants du règne de Mouktafi, que l'on ne peut passer sous silence, c'est la révolte du Karmate, surnommé Abou'l-Kaçim, l'homme au grain de beauté [1], qui prétendait à tort appartenir à la famille d'Abou Talib, à la tête de tribus kelbites, dans la région d'es-Semawah. Sa révolte eut lieu l'an 289; il marcha dans la direction de Rakkah, dans le pays de Modar, et il rencontra le gouverneur de cette ville, Soubk le Déïlémite, dont il dispersa les troupes, puis il s'avança du côté de Damas, et se heurta à Togdj fils de Djoff el-Fergani, gouverneur de Damas, d'Émesse et du Jourdain, pour Haroun fils de Khomaraweïh fils d'Ahmed fils de Touloun, souverain de l'Égypte [2] et de la Syrie. La rencontre eut lieu à l'endroit appelé Wadi'l-Kerdan wa'l-Afaï [3], dépendance de Damas, à la fin de redjeb 289. Le premier [4] ... les généraux qui l'accompagnaient... le lieu appelé el-Kadah. . . au mois de rébi el-ewwel 290. Il le mit aussi en déroute, fit de ses parti-

[1] C'est Yahya fils de Zicrwaïh; il se faisait passer pour Mohammed fils d'Abd Allah fils de Mohammed fils d'Ismaïl. Il était surnommé صاحب الشأم ou صاحب الخال, l'homme au grain de beauté ou l'homme à l'envie, et ces deux appellations avaient le même sens. Voyez le *Mémoire sur les Carmathes du Bahraïn et les Fatimides*, par M. de Goeje, p. 48 et suiv.

[2] Ici commence dans le ms. P une lacune assez longue qui va jusqu'à la page 478. Cette lacune est rendue d'autant plus regrettable par l'état de détérioration du ms. L.

[3] Comparez Jâcout, I, ٣٢١; III, ٩٠; IV, ١٩٩. (Note de l'éditeur.)

[4] Le texte a ici trois lacunes de sept ou huit mots chacune.

sans un grand carnage, et le tint assiégé dans Damas 3 mois et 20 jours en lui livrant de furieux combats qui eurent des issues diverses. La plus grande partie du peuple qui habitait aux environs de Damas, dans la Goutah et ailleurs, entra dans le parti des Karmates, et se tourna contre les assiégés. Sur ces entrefaites arriva l'armée des Égyptiens [commandée par Bedr l'Ancien, serviteur d'Ibn Touloun [1]]; Togdj se joignit à lui, et la bataille s'engagea au lieu appelé Kanakir et Kaukaba, à un jour de Damas, à la nouvelle lune de redjeb de cette année. Le Karmate périt dans la bataille; mais l'issue en fut défavorable aux Égyptiens, qui se dispersèrent.

Les Karmates élurent pour chef le frère du mort, surnommé Abou'l-Haçan [2]; ils reformèrent le siège devant Damas, et ils harcelèrent ses habitants jour et nuit, leur sultan [3] ne les défendant pas. Le Karmate quitta Damas et arriva à Émesse le dimanche 13 redjeb de la même année. Il y séjourna quelque temps, puis il se rendit à Balbek, ville de la province de Damas, dont il massacra les habitants. El-Mouktafi se mit alors en mouvement; il quitta Bagdad avec ses troupes et il se fit précéder par Abou'l-Agarr Khalifah fils d'el-Moubarak fils de Khalifah es-Solami. Abou'l-Agarr campa à l'extérieur d'Alep; le Karmate dirigea contre lui un détachement qui le surprit et laissa sur la place la plupart de ses compagnons, 20 ramadan de la même année; cette troupe dévasta ensuite tout le pays entre Émesse, Alep et Antioche [4] . . . Mouktafi, et il excita ses troupes . . . vers le désert du côté de Chaïzar . . . en moharrem de l'an . . . de ses compagnons et beaucoup furent faits prison-

[1] Addition proposée par l'éditeur, d'après Tabari, ٢٢١٩; Abou'l-Mahasin, I, ١١٢.

[2] Son nom est Hoçéïn. Il se fit passer pour Ahmed, frère de Mohammed fils d'Abd Allah.

[3] C'est-à-dire le prince Toulonide.

[4] Quatre lacunes de sept à huit mots chacune.

niers; une querelle s'étant élevée parmi ceux qui restaient, le Karmate les quitta secrètement, puis il tenta de fuir dans la direction de Koufah; il gagna ed-Daliyah, dépendance de Rahbah, dans le bassin de l'Euphrate; il n'avait plus alors avec lui que quatre ou cinq des siens. Arrêté par le gouverneur de la place, il fut conduit à Mouktafi, à Rakkah, et amené en sa présence le lundi 26 moharrem de la même année. Le khalife rentra à Bagdad en grande pompe et dans un splendide appareil, conduisant devant lui le Karmate et ses compagnons captifs, le lundi à la nouvelle lune de rébi el-ewwel; Mohammed fils de Soléïman[1] y rentra après lui, avec le reste de l'armée et une foule de prisonniers karmates qu'il ramenait de Syrie. Le Karmate et ses compagnons furent ensuite exécutés[2] sur un échafaud dressé pour eux sur l'emplacement de l'ancien oratoire, en dehors et à l'orient de Bagdad, le 23 de rébi el-ewwel. Cette victoire fut très glorieuse et excita une grande joie tant dans le peuple que parmi les notables, à cause du nombre de victimes qu'avaient faites les vaincus.

La révolte de ce Karmate en Syrie et les pertes qu'il infligea à l'armée des Toulonides fournirent à Mohammed fils de Soléïman l'occasion de conduire une expédition en Égypte; il conquit cette contrée, y ruina l'autorité de la famille de Touloun et mit fin à cette dynastie. Le jour de son entrée en Égypte fut un jeudi, à la nouvelle lune de rébi el-ewwel de l'an 292. [La dynastie des Toulonides avait duré quarante[3]] sept [ans], cinq mois et sept [jours].

[Un autre Karmate, surnommé] Abou Ganim, se révolta ensuite, avec l'aide des tribus kelbites, du côté de la Syrie, en l'an 293. Il acquit une certaine puissance, groupa de nombreux partisans et s'avança vers Adriat et Bosra,

[1] Mohammed fils de Soléïman est le général qui avait remporté la victoire sur le Karmate.

[2] Voyez Tabari, III, ٢٢٣٧ à ٢٢٤٩.

[3] Les mots entre crochets sont suppléés par l'éditeur.

dans le Haouran et la Bataniah, région dépendante de Damas. Il dévasta cette contrée, massacra ou fit prisonniers les habitants; puis il se rabattit sur la ville de Tibériade dans le pays du Jourdain, et il y entra par force en tuant l'émir qui la défendait, Djafar fils de Naïm, ainsi qu'un grand nombre de soldats et d'habitants. Le sultan envoya contre lui Hoçeïn fils de Hamdan le Taglibite, qui le rencontra au lieu appelé Khindif, dans la province de Damas; l'issue de la bataille fut longtemps incertaine; enfin la victoire resta à Hoçeïn et le Karmate dut s'enfuir dans le désert, en chaban de la même année. Un Kilabite a dit à cette occasion :

Si Hoçeïn ne s'était pas trouvé à la journée de Wadi Khindif avec sa cavalerie et ses hommes, il n'y eut plus eu moyen
De satisfaire l'émir des croyants Mouktafi[1].

Ces vers font partie d'un long poème dans lequel l'auteur fait le portrait du vainqueur de cette journée, en décrit les phases, et raconte la révolte des Karmates en Syrie.

Le Karmate marcha sur Hît, fit un massacre de ses habitants, et, après avoir incendié la ville, s'en écarta en s'enfonçant vers le désert. Mouktafi lança des détachements à sa recherche, commandés, entre autres chefs, par Mohammed fils d'Ishak fils de Kondadjik et Mounis el-Khazin, surnommé el-Fahl. Une querelle s'éleva entre les Kelbites qui accompagnaient alors le Karmate; ces hommes se voyant entourés par les troupes du khalife, craignirent d'être massacrés; ils tuèrent leur chef par surprise, l'enterrèrent dans la nuit, puis se dispersèrent. Un chef kelbite, surnommé Abou ed-Dib[2], prit la tête et les deux mains du Karmate et les porta à Mohammed fils d'Ishak fils de Kondadjik; celui-ci

[1] Ici finit la lacune du ms. P.

[2] Tabari, ٢٢٥٩, 10, l'appelle seulement ed-Dib, الذئب. (Note de l'éditeur.)

le renvoya au khalife, en présence de qui il découvrit la tête, le mercredi 5 chewwal de la même année.

Cette année-là, 293, se produisit encore la révolte de Zikrwéïh fils de Mihrawéïh, suivi par les Kelbites et par les hommes d'autres tribus; ce chef était d'une localité appelée es-Saouar, à quatre milles de Kadiçïah, en avançant dans le désert; on dit qu'il était père des Karmates, dont il vient d'être question[1], et qui parurent en Syrie. D'après une autre opinion, avant la révolte d'Abdan[2], il était reconnu comme grand dâi des Karmates dans le territoire de Koufah. Le jour de *nahr* (des sacrifices) de cette année, il alla à l'oratoire à Koufah, la ville étant alors gouvernée par Ishak fils d'Ibrahim et Ishak fils de Imran, et il tua plusieurs hommes du sultan [avec d'autres individus; les soldats[3]] du sultan et les gens du peuple se rallièrent et dispersèrent les agresseurs. Ishak fils de Imran demanda du secours au sultan, qui envoya à Koufah Raïk el-Moutadidi, assisté des eunuques Bichr el-Afchini et Djani es-Safwani; ces troupes rencontrèrent les révoltés non loin d'es-Saouar; elles furent défaites et presque anéanties, à la fin de dou'l-hiddjeh de la même année.

Le Karmate rencontra la caravane des pèlerins à son retour; la première compagnie qu'il rencontra fut celle des pèlerins de Khoraçan, qui était fort nombreuse; elle faisait halte au lieu nommé Wakiçah; il y fit un grand ravage; il alla à la seconde halte, qui était au lieu dit el-Akabah, et il assaillit la compagnie du sultan ayant à sa tête Moubarak el-Koummi et Abou'l-Achaïr[4] Ahmed fils de Nasr el-Okéïli, qui avait été commandant des frontières syriennes; il tua ces deux chefs, avec les personnages et gens du peuple qui les accompagnaient. Il se porta vers la troisième com-

[1] Comparez Nowaïri, dans le *Mémoire sur les Carmathes*, p. 61.
[2] Comparez le *Mémoire*, p. 31.
[3] Mots ajoutés par l'éditeur. Comparez Tabari, ۲۲۹۱.
[4] Comparez Tabari, ۲۲۷۱. (Note de l'éditeur.)

pagnie où était la chamsïah (le parasol impérial) et il la rencontra au lieu dit et-Talih[1] du territoire d'el-Habir, entre et-Talabïah et ech-Chokouk, dans les sables; il massacra les émirs qui s'y trouvaient, comme Néfis el-Mouwalladi, Ahmed fils de Sima, d'autres chefs et personnages notables, et des gens de toutes sortes originaires de différentes villes. Le nombre des personnes qu'il tua dans cette dernière compagnie est de plus de 50,000, sans compter celles qu'il avait massacrées dans les compagnies précédentes.

Waçif fils de Sawarteguin el-Khazari et Kaçim fils de Sima partirent de Kadiçïah pour aller à sa poursuite, avec une armée puissante composée de Chéïbanites, et accompagnés de plusieurs généraux. Ils l'atteignirent entre Koufah et Basrah, près d'une eau nommée Aum[2], le dimanche 24 du mois de rébi el-ewwel 294. La bataille fut acharnée; l'armée de Zikrweïh fut mise en déroute ou massacrée. Lui-même fut pris, étant déjà blessé, et il expira le lendemain; on rapporta son corps à Bagdad, attaché sur un chameau, escorté par ses compagnons captifs et par les hommes portant les têtes coupées des morts. L'armée rentra dans la ville le lundi 9 de rébi el-akher[3] de la même année.

KHALIFAT D'EL-MOUKTADIR.

[Pages 376-387.]

El-Mouktadir Djafar fils d'Ahmed el-Moutadid, surnommé Abou'l-Fadl, fut proclamé le dimanche 13 dou'l-kadeh 295. On dit que son nom véritable était Ishak et qu'il est désigné vulgairement par celui de Djafar, à cause de sa ressem-

[1] Comparez Tabari, ٢٢٧٤. (Note de l'éditeur.)

[2] P a *Aum*, L : *Aum* ou *Aram*, ارم. L'éditeur pense qu'il faut lire *Adam*, ادم.

[3] Il y a une faute dans le texte qui porte : rébi el-ewwel.

blance avec Moutéwekkil. Sa mère était une esclave grecque nommée Chagab.

Dans le quatrième mois de son khalifat, plusieurs de ses officiers et de ses secrétaires complotèrent de le déposer et de mettre à sa place Abd Allah fils de Moutazz; parmi eux se trouvaient Hoçéïn fils de Hamdan fils de Hamdoun le Taglibite, Waçif fils de Sawarteguin[1] el-Khazari, Mohammed fils de Dawoud fils d'el-Djerrah Ali fils d'Yça, et autres chefs de troupes et secrétaires généraux. Hoçéïn fils de Hamdan mit à mort par surprise Abbas fils de Haçan et, en même temps que lui, Fatik el-Moutadidi, qui avait cherché à s'opposer au meurtre. Les conjurés proclamèrent la déchéance de Mouktadir et l'élévation du fils de Moutazz, le samedi 15 du mois de rébi el-ewwel de l'an 296. Ils maintinrent cette situation pendant un jour et une nuit, mais sans pouvoir arracher Mouktadir de sa résidence, ni l'expulser de sa capitale. Après ce temps, quelques serviteurs influents du khalife se rassemblèrent, attaquèrent le parti du fils de Moutazz, le ruinèrent, tuèrent beaucoup de conjurés, obligèrent les autres à fuir de divers côtés. Ils se saisirent du fils de Moutazz et l'exécutèrent. L'autorité de Mouktadir fut ainsi raffermie.

Plus tard, au milieu de moharrem 317, Mouktadir fut vraiment déposé, chassé de son trône, expulsé de la capitale de l'empire. Son frère Kahir, reconnu à sa place, s'assit sur le trône et fut salué du titre de khalife. Parmi ceux qui prirent part alors à la déposition de Mouktadir, il faut citer Abou'l-Haïdja Abd Allah fils de Hamdan fils de Hamdoun, et Nazouk el-Moutadidi, sans parler d'autres officiers généraux et chefs de corps. Ils firent entrer aussi dans leur révolte, malgré sa répugnance, l'eunuque Mounis el-Mouzaffar. Mais un revirement d'opinion s'étant produit dans une partie des troupes, des hommes allèrent surprendre et

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. VIII, p. 249 et la note.

tuer Nazouk dans son palais, se déclarèrent partisans de Mouktadir et infligèrent à Abou'l-Haïdja le même sort qu'à Nazouk. Les amis du khalife déchu se rassemblèrent aussitôt, groupant autour d'eux les personnes qui lui étaient restées fidèles, et le rétablirent sur son trône; ils le proclamèrent de nouveau khalife et lui rendirent son autorité, le lundi 17 moharrem de la même année. Les rapports se tendirent ensuite entre le khalife et l'eunuque Mounis; celui-ci se rendit à Moçoul, attira une partie de l'armée et se remit en marche sur Bagdad. Mouktadir alla à sa rencontre avec les troupes qui l'avaient proclamé; mais il fut tué en dehors de Bagdad, non loin de Chamasïeh, le mercredi 26 chewwal 320. Il avait 38 ans, 1 mois et 17 jours.

Mouktadir était un homme de taille moyenne, plutôt petit, au teint clair, aux yeux petits et très noirs, au visage agréable, à la barbe blonde. Il fut élevé au khalifat n'étant encore qu'un enfant faible et sans expérience, incapable de s'occuper des affaires et de comprendre la situation de l'empire. Les émirs, les vizirs et les secrétaires gouvernèrent pour lui, sans rien soumettre à son contrôle et sans lui donner aucune part à l'administration, ni au gouvernement. Les femmes, les eunuques et autres personnages disposèrent du pouvoir; les sommes et les munitions renfermées dans le trésor des khalifes s'épuisèrent, par suite de ce déplorable régime; ce sont les causes qui firent répandre le sang de Mouktadir et qui amenèrent après lui le déclin des affaires de l'empire et la ruine de plusieurs des institutions qui soutenaient le khalifat.

Dans la série des khalifes omeyades et abbasides qui ont régné jusqu'à nos jours, c'est-à-dire jusqu'en l'an 345, sous le khalifat de Mouti, on n'en compte que deux ayant porté le nom de Djafar : Djafar el-Moutéwekkil et Djafar el-Mouktadir. Tous deux furent tués en chewwal. Moutéwekkil, comme nous l'avons dit dans ce livre, fut tué le mercredi 3 chewwal 247; sa mort ne donna lieu à aucun trouble et

pas une épée ne sortit du fourreau. Mouktadir fut tué, seul au milieu de ses gardes, abandonné de tous les autres, le mercredi 26 chewwal, ainsi que nous l'avons dit; ce crime fut accompli par les affranchis de son père Moutadid.

Certaines particularités, uniques dans l'Islam, doivent être notées à propos de ce khalife. Par exemple, Mouktadir fut placé au pouvoir plus jeune qu'aucun khalife ou qu'aucun prince musulman avant lui, puisque le khalifat lui échut lorsqu'il avait 13 ans, 2 mois et 3 jours. Il régna vingt-cinq ans moins quinze jours, c'est-à-dire plus longtemps qu'aucun khalife ou roi antérieur, dans l'Islam. Il eut douze vizirs, et quelques-uns d'entre eux furent vizirs deux ou trois fois. On ne saurait citer aucun de ses prédécesseurs en ayant eu autant. Les femmes, sous son règne, arrivèrent au pouvoir et gouvernèrent; une servante de sa mère, nommée Toml el-Kehrmanah, siégeait pour examiner les causes d'intérêt particulier ou général, ayant autour d'elle le vizir, le secrétaire d'État, les kadis, les docteurs. Un autre fait unique est l'interruption du pèlerinage. Le pèlerinage n'eut pas lieu en l'an 317, à cause de l'entrée à la Mecque du Karmate Abou Tahir Soléïman fils de Haçan fils de Bahram el-Djennabi, maître du Bahreïn, le lundi 7 dou'l-hiddjeh; c'est la seule année, depuis l'origine de l'Islam, où le pèlerinage manqua. On pourrait encore citer d'autres faits curieux, particuliers à ce règne.

Mouktadir eut pour vizirs : el-Abbas fils d'el-Haçan, qui l'avait été sous le règne de Mouktafi; après le meurtre d'Abbas, Ali fils de Mohammed fils de Mouça fils d'el-Forat; Mohammed fils d'Obéïd Allah fils de Yahya fils de Khakan, qui portait le sobriquet de Dakka Sadrahou (frappe-poitrine)[1]; Ali fils d'Yça fils de Dawoud fils d'el-Djerrah; Ali fils de Mohammed fils d'el-Forat, pour la seconde fois; Hamid fils d'el-Abbas; Ali fils de Mohammed fils d'el-Forat, pour la

[1] Comparez Eutychius, II, 502. (Note de l'éditeur.)

troisième fois; Abd Allah fils de Mohammed fils d'Obéïd Allah el-Khakani, qui fut vizir du vivant de son père Mohammed fils d'Obéïd Allah; celui-ci mourut douze jours après l'élévation de son fils au vizirat, le lundi à l'heure de *l'asr,* 22 de rébi el-akher, ou, selon d'autres, de rébi el-ewwel 312. Ce vizir est le dernier jusqu'à nos jours qui reçut cette dignité du vivant de son père. Nous avons signalé plus haut des vizirs qui furent nommés dans ces conditions, comme Abou Salamah Hafs fils de Soléïman el-Khallal, Obéïd Allah fils de Yahya fils de Khakan, Abbas fils d'el-Haçan fils d'Eyoub. Les autres vizirs de Mouktadir sont : Ahmed fils d'Obéïd Allah el-Khasibi; Ali fils d'Yça, pour la seconde fois; Abou Ali Mohammed fils d'Ali fils de Moklah; Soléïman fils d'el-Haçan fils de Makhlad fils d'el-Djerrah, le fils de l'oncle d'Ali fils d'Yça; Obéïd Allah fils de Mohammed el-Kalwadani; Hoçéïn fils d'el-Kaçim fils d'Obéïd Allah fils de Soléïman fils de Wahb; Fadl fils de Djafar fils de Mouça fils d'el-Forat.

Le sceau de ce khalife portait la devise : « el-Mouktadir billah » (qui est fort par Dieu).

Son kadi pour la partie orientale et le Karkh fut Mohammed fils de Yousouf fils de Yakoub, qui devint ensuite kadi des kadis et le fut jusqu'à sa mort; son fils Omar fils de Mohammed lui succéda comme kadi pour la ville orientale et le Karkh. Les kadis pour le quartier de Mansour et ses dépendances furent successivement Abd Allah fils d'Ali fils d'Abou ech-Chawarib; son fils Mohammed fils d'Abd Allah; Omar fils d'el-Haçan, dit el-Ochnani, qui fut révoqué; el-Haçan fils d'Abd Allah fils d'Abou ech-Chawarib; Omar fils de Mohammed fils de Yousouf.

Mouktadir confia la charge de chambellan à son affranchi Sawsan, puis à Nasr el-Kochouri, puis à Yakout, enfin aux fils de Raïk, Ibrahim et Mohammed.

Un groupe d'événements d'une grande importance arrivés sous ce règne et qui n'ont pas d'analogues dans l'histoire an-

térieure de l'Islam, ce sont les campagnes d'Abou Tahir Soléïman fils d'el-Haçan fils de Bahram el-Djennabi, maître du Bahréïn. Ce chef s'avança d'el-Ahsa (Lahsâ), dans le Bahréïn, sur Basrah, à la tête de 500 fantassins et de 400 cavaliers montés sur 400 juments, entre lesquelles il n'y avait pas un seul étalon; il entra la nuit dans Basrah[1], tua Soubk[2] el-Moflihi, ceux de ses compagnons qui tombèrent sous sa main et tout habitant qui fit quelque résistance, le jeudi 24 ou 26 rébi el-akher de l'an 311, ou, selon d'autres, le lundi 23 de ce mois. Cette troupe avait mis six jours pour venir de Lahsâ à Basrah. La population de Basrah se sauva vers Obollah et Maftah, se dispersa sur les rivages, le long des fleuves et dans les îles. Les envahisseurs, après être demeurés dix-sept jours dans le pays, rentrèrent chez eux emportant leur butin[3].

Dans une autre incursion, le Karmate arrêta les pèlerins qui revenaient de la Mecque, du côté d'el-Habir, non loin de Talabïah; il avait avec lui 500 cavaliers et 600 fantassins. Il tua un certain nombre d'officiers, de notables et de gens du peuple, et il fit prisonnier Abou'l-Haïdja Abd Allah fils de Hamdan fils de Hamdoun[4], commandant du pèlerinage, Ahmed fils de Bedr el-Amm, Ahmed fils de Mohammed fils de Kouchmourd, avec d'autres chefs et gens de toutes sortes, tant hommes que femmes. Il s'empara de la chamsïah (parasol impérial du khalife) et de richesses que l'on ne peut évaluer[5], le dimanche 19 moharrem 312.

[1] Voyez le *Mémoire sur les Carmathes du Bahrain et les Fatimides*, par M. de Goeje, p. 79.

[2] Les *Prairies d'or*, t. VIII, p. 280, ont : Tamsak, طمسك ; Ibn Khaldoun, éd. de Boulak, III, 385, a la leçon du texte سبك. C'est par erreur qu'en cet endroit des *Prairies d'or* Maçoudi place en 301 la prise de Basrah.

[3] Comparez Hamza Isp. ٢٠٣.

[4] Le père de Séïf ed-Daulah.

[5] Une attaque contre le pèlerinage avait déjà eu lieu l'an 302; mais elle ne venait pas des Karmates. Sur l'attaque de 312, voyez le *Mémoire sur les Carmathes*, p. 84 et suiv.

En l'an 313, le Karmate arrêta le pèlerinage qui partait, avec une troupe forte de 500 cavaliers et de 600 fantassins comme précédemment. Il massacra une partie des pèlerins, les autres rentrèrent à Koufah ou à Bagdad. L'envahisseur marcha sur Koufah, livra bataille aux généraux qui y avaient été envoyés par le khalife, Djafar fils de Warka ech-Chéïbani, l'eunuque Djani es-Safwani, affranchi d'Ibn Safwan el-Okaïli, l'eunuque Toml ed-Dolafi, gouverneur d'Antioche et des frontières de Syrie, l'eunuque Tarif es-Sobkori, Ishak fils de Charwin es-Sobkori, etc. Il les mit en déroute, en tua plusieurs, fit prisonniers Djani es-Safwani et quelques autres, le dimanche 18 dou'l-kadeh de la même année[1].

De Koufah, le Karmate retourna vers Lahsâ avec les femmes et les bagages, en remettant la garde du pays à Ismaïl fils de Yousouf[2] fils de Mohammed fils de Yousouf, surnommé el-Okhaïdir, et maître du Yémamah fils d'Ibrahim fils de Mouça fils d'Abd-Allah fils d'el-Haçan fils d'el-Haçan fils d'Ali fils d'Abou Talib. Abou'l-Kaçim Yousouf fils d'Abou Sadj s'avança de Waçit à sa rencontre, à la tête d'une forte armée ; le sultan lui avait fait quitter le gouvernement des provinces qu'il commandait[3], l'Aderbaïdjan, l'Arménie, Erran, Beïlakan, et d'autres, pour l'envoyer former une armée à Waçit avec ordre de marcher ensuite sur le Bahréïn. Il était encore à Waçit, occupé à organiser ses troupes, lorsqu'il apprit que le maître du Bahréïn s'avançait sur Koufah. Il se mit en marche en toute hâte; mais Abou Tahir le devança, fit halte au lieu dit el-Khawarnak et y prit position. Ibn Abi Sadj vint s'arrêter deux jours après non loin de là, au lieu dit Béïn en-Nahréïn (entre les deux

[1] Comparez le *Mémoire*, p. 86, qui place ces événements en dou'l-kadeh de l'an 312.

[2] Dans les *Prairies d'or*, t. VII, p. 403, les mots : « fils de Mohammed fils de Yousouf » sont omis dans la généalogie de cet Alide; les mots : « fils d'Abd Allah » y sont ajoutés devant « fils de Mouça ».

[3] Voyez le *Mémoire*, p. 88.

fleuves), qui est proche du bourg de Haroura; c'est de cet Haroura que la secte kharidjite des Harouriah[1] a tiré son nom. L'armée d'Abou Tahir se trouvait entre celle du Sultan et la ville de Koufah. La bataille s'engagea le samedi 9 chewwal 315. Ibn Abi Sadj fut pris et son armée détruite; elle comptait plus de 30,000 cavaliers et fantassins; plusieurs corps de troupes s'en étaient cependant détachés pendant la route et étaient restés fort en arrière du général en chef. Le maître du Bahréïn n'avait que 2,000 hommes, la plupart fantassins[2].

Le vainqueur quitta Koufah et vint prendre possession d'el-Anbar. Une fraction de son armée passa sur la rive orientale de l'Euphrate, et mit à mort les officiers qui se trouvaient à el-Anbar, entre autres el-Hariti, Bargout, Ibn Bélal[3], Mohammed fils de Yousouf el-Khazari, et d'autres personnages, le mardi 3 dou'l-kadeh de la même année. Le Karmate jeta un pont sur l'Euphrate, laissa derrière lui les équipages et les femmes, et passa avec un corps de cavalerie à el-Anbar; il en ressortit se dirigeant sur la capitale et il atteignit le petit canal qui porte le nom de Zabara, à une parasange au-dessus de la colline d'Akarkouf[4], et à quelques heures de marche de Bagdad. L'eunuque Mounis, le chambellan Nasr el-Kochouri, et Abou'l-Haïdja Abd Allah fils de Hamdan, que le Karmate avait remis en liberté en même temps que d'autres chefs pris avec lui, avant d'aller livrer bataille à Ibn Abi Sadj, étaient campés sur ce cours d'eau, avec toutes les troupes de la capitale. Quand ils connurent l'approche de l'ennemi, ils coupèrent le pont construit

[1] Cette secte fut constituée par les mécontents rassemblés à Haroura, après l'entrevue d'Abou Mouça et d'Amr fils d'el-As. Voyez Brünnow, *Die Charidschiten*, p. 15.

[2] Voyez le récit de cette bataille dans le *Mémoire sur les Sadjides* par Defrémery, p. 69-71.

[3] Le ms. P. a *Kélâl*, كلال. La leçon est douteuse.

[4] Voyez le *Mémoire sur les Carmathes*, p. 97, et les notes renvoyant à Hamadâni, Jâcout, Ibn al-Atîr, VIII, 125.

sur ce canal et restèrent à l'abri derrière lui. Des fantassins de l'armée karmate tentèrent de la traverser à la nage; ils furent repoussés à coups de flèches; 12 et 13 dou'l-kadeh de la même année. Le Karmate se replia sur el-Anbar; Mounis envoya son page Yalbek[1] avec environ 3,000 hommes, ou, selon d'autres, 7,000 hommes, sur la route passant par le Kasr Ibn Hobéïrah et allant à Koufah. Ce détachement franchit l'Euphrate sur le pont appelé « pont de Soura », et il s'avança dans les terres pour couper l'ennemi du train de ses équipages; quelques officiers se mirent à la nage et incendièrent le pont jeté naguère par le Karmate, en sorte qu'il se trouva sur la rive orientale sans communication avec ses bagages restés sur l'autre rive. On dit aussi qu'il avait lui-même coupé le pont aussitôt après avoir passé le fleuve. Lorsqu'il apprit l'approche de Yalbek, il fit traverser le fleuve à ses compagnons, au nombre desquels se trouvaient trois de ses frères, dans des barques, par groupes de dix; d'ailleurs beaucoup de ses soldats se jetèrent à la nage. Il rejoignit ses équipages avant l'arrivée de l'ennemi. Ses deux frères, Abou'l-Abbas Fadl[2] et Abou Yakoub Yousouf, qui étaient avec les équipages, sachant que Yalbek approchait, tuèrent Ibn Abi Sadj. Le Karmate attaqua donc Yalbek et anéantit presque tout son détachement; Yalbek échappa à la mort par la fuite, mercredi 19 dou'l-kadeh de la même année.

Le vainqueur s'avança contre la ville de Hit avec tout son train et il en forma le siège. Je m'y trouvais alors, comme je revenais de Syrie me rendant à Bagdad. La partie de l'armée karmate qui était du côté d'el-Anbar passa le fleuve sur des radeaux qu'elle construisit au lieu dit Fam Bakkah[3], au-dessous de Hit, et elle rejoignit le corps prin-

[1] بلبق. Ce nom est souvent corrompu en *Bolaïk*, بليق. (Note de l'éditeur.)

[2] Comparez le *Mémoire*, p. 143.

[3] C'est la même localité que Tell Bakkah. (Comparez *Zeitschr. D.*

cipal. L'attaque contre les habitants de Hit fut prononcée le dimanche 8 dou'l-hiddjeh. Plusieurs chefs, la veille au soir[1], étaient entrés dans la ville, notamment Haroun fils de Garib el-Khal, Abou'l-Ala Saïd fils de Hamdan, Younis, page d'el-Asmaï; les habitants combattirent les assiégeants du haut des murs et leur brûlèrent plusieurs machines. Le Karmate ramena son armée dans son camp et leva le siège de Hit, le lundi, le lendemain de la bataille; puis il se dirigea sur Rahbah, la ville de Malik fils de Tauk[2]. Nous vîmes à l'aurore, avant son départ, s'élever de son camp une grande lumière, et nous croyions qu'il allait renouveler son attaque; nous sûmes ensuite qu'il avait mis le feu à ses bagages parce qu'il y avait trop peu de chameaux pour le transport des bagages et des femmes.

Il arriva devant Rahbah, gouvernée alors par Abou Djafar Mohammed fils de Amroun le Taglibite, et il la prit de force; il y séjourna, ainsi qu'à Kirkiçia, qui est du côté de la Mésopotamie, tandis que Rahbah est du côté de la Syrie, et il lança de là des détachements dans plusieurs directions. L'un de ces détachements, commandé par Hoçeïn fils d'Ali fils de Sanbar le Takéfite et par Moad el-Arabi le Kilabite, fut dirigé sur Kafartouta, Ras-el-Aïn et Nisibis; il eut à combattre les Arabes appartenant aux tribus de Taglib, de Namir et à d'autres tribus sédentaires. Le Karmate avait auparavant envoyé Soléïman el-Djilli à Kafartouta pour en rapporter à son camp des vivres et des subsistances. Ce Soléïman était un homme pieux et instruit des croyances de sa secte; j'ai eu l'occasion de parler à plusieurs de ses coreligionnaires, prédicateurs et savants, et je n'en ai trouvé aucun qui eût autant de connaissances, de logique, de religion selon sa doctrine et qui exposât mieux les méthodes

Morg. Gesell., XXXIX, 4.) Le château se trouvait donc à l'embouchure d'un petit canal. (Note de l'éditeur.)

[1] من المساء. Conjecture de l'éditeur. Les mss ont من الما.

[2] Malik fils de Tauk est le fondateur de Rahbah.

de la prédication. Il avait été d'abord lié avec Abou Zakarya el-Bahrani; il s'attacha ensuite à Abou Saïd el-Djennabi et à son fils.

Le Karmate dirigea une autre expédition sur Rakkah, à 30 parasanges de Rahbah. Le détachement, qui comptait environ 2,000 hommes ou moins que cela, était placé encore sous les ordres de Hoçeïn fils d'Ali fils de Sanbar[1] et de Moad le Kilabite; il arriva devant la ville le dimanche 22 de djoumada el-oula 316; l'émir de Rakkah était alors Nedjm, serviteur de Djani es-Safwani. La bataille fut livrée le mardi et le mercredi 25 de ce mois; le soir du mercredi, les assaillants s'éloignèrent, après que les deux partis eurent subi d'assez grandes pertes, ayant eux-mêmes le plus souffert, et ils revinrent à Rahbah. Le maître du Bahréïn séjourna à Rahbah, et forma le projet d'attaquer la ville de Ramlah, en Palestine, ou, dit-on, la ville de Damas; mais des événements, que nous avons rapportés en un autre lieu, le contraignirent de rentrer dans son pays. Il quitta donc Rahbah le 1er chaban 316, et redescendit le cours de l'Euphrate, tant par terre que par eau. Son séjour à Rahbah avait été d'environ sept mois; il attaqua Hit pour la seconde fois et il livra aux habitants un combat terrible sur terre et sur le fleuve; la première fois qu'il avait attaqué cette ville il n'avait pas avec lui de bateaux. Il poursuivit sa marche, arriva dans la région de Koufah et de Kadiçïah, se munit de vivres, passa en dehors de Basrah et rentra dans le Bahréïn, à la fin de moharrem et au commencement de safar de l'an 317.

A la suite de ces campagnes, le Karmate marcha sur la Mecque[2], et il y entra le lundi 7 dou'l-hiddjeh de la même année, avec 600 cavaliers et 900 fantassins. L'émir de la Mecque était alors Mohammed fils d'Ismaïl, connu sous le

[1] Comparez le *Mémoire*, p. 151.
[2] Voyez le *Mémoire*, p. 104 et suiv.

nom d'Ibn Mokhlib. Tous les personnages notables présents dans la ville et la masse du peuple, pèlerins et autres, tentèrent de résister aux assaillants; ils durent reculer devant eux, quand ils les virent tuer Natif, serviteur d'Ibn Hadj, l'un des chefs de la police et l'un des hommes les plus considérés de la Mecque; ils ne purent échapper au glaive des Karmates; en vain ils cherchèrent un refuge dans la mosquée et dans la maison sainte: les Karmates firent d'eux tous un affreux carnage. On ne connaît pas exactement le nombre de ceux qui furent tués en cette occasion, hommes du pays ou habitants de différentes contrées; les uns l'évaluent à 30,000 hommes; d'autres disent moins et d'autres plus; mais tous ces chiffres ne sont que des estimations approchées, puisque le compte des victimes n'a pas été fait, et encore n'y peut-on comprendre tous ceux qui périrent dans les fonds des vallées, dans les déserts ou sur les sommets des montagnes, de soif et de divers maux. Le vainqueur arracha la porte de la maison sainte, qui était couverte de lames d'or; il pilla tout ce qu'il trouva dans ce temple, mihrabs d'argent, d'onyx et d'autres matières, ex-votos suspendus, avec les ceintures d'or et les lambris d'or et d'argent, qui le paraient. Il arracha la pierre noire[1], qui était enfoncée d'un peu moins de la longueur de la main avec l'avant-bras, et il dépouilla la maison sainte des voiles dont elle était couverte. Il chargea de ce butin cinquante chameaux; pourtant il n'emporta pas ce que le sang des victimes avait abîmé. Ce pillage eut lieu le samedi 13 dou'l-hiddjeh 317. Le séjour du Karmate à la Mecque dura huit jours, qui furent employés au meurtre et au pillage; ses troupes entraient dans la ville chaque matin, et en ressortaient chaque soir. Il la quitta enfin un samedi du même mois. La tribu de Hodéïl fils de Modrikah fils d'Elyas fils de Modar s'opposa à son

[1] Voyez, sur la pierre noire, le *Mémoire*, p. 100 et suiv.; Burton, II, 154, 193; Dozy, *Islamisme* (trad. Chauvin, p. 8), etc.

passage, en l'attaquant à pied dans les défilés et les ravins, et l'assaillant à coups de flèches et de pierres. Elle lui barra la route, et les Karmates ne savaient plus par quel chemin sortir. Ils restèrent ainsi trois jours, tantôt dans les montagnes, tantôt dans les vallées; beaucoup de captifs, hommes et femmes, s'échappèrent et les Hodaïlites retinrent une bonne part des bagages et des chameaux des Karmates, dont le train se composait d'environ cent mille bêtes de somme, chargées de trésors et d'objets de toutes sortes. Enfin un esclave nègre, de la tribu de Hodéïl, appelé Ziad, qui avait eu besoin de la protection du Karmate, lui indiqua un chemin par où il put sortir des défilés et rentrer dans son pays.

Nous rapporterons un peu plus loin, au règne de Radi, les expéditions faites par le Karmate sous ce règne et d'autres choses qui le concernent.

Le 24 dou'l-kadeh 309 fut exécuté Hoçéïn fils de Mansour, connu sous le nom d'el-Helladj[1], originaire de la ville d'el-Béïda, dans le Fars. Il reçut mille coups de fouet, eut les mains et les pieds coupés, puis la tête tranchée; on brûla le tronc. Cette exécution se fit à la préfecture de police [dans le quartier occidental de Bagdad. La tête fut hissée][2] sur le mur de la prison dite el-Matraf qui se trouve dans ce quartier. Ce fut une journée importante, car ce personnage professait des doctrines religieuses, sur le soufisme et l'union à Dieu, qui lui avaient attiré des partisans et comptaient déjà de nombreux adeptes. Nous avons rapporté, dans nos ouvrages antérieurs, ce que nous savions de sa doctrine et de ses livres, en parlant des auteurs de sectes et des chefs de religions.

[1] El-Helladj est un mystique célèbre. On peut lire quelques-unes des sentences qui lui sont attribuées, et un récit de son supplice dans le *Tezkereh-i-evliâ* (Mémorial des Saints), trad. Pavet de Courteille, p. 227 et suiv.

[2] L'éditeur supplée ces mots, en renvoyant à Ibn al-Djauzi, Ibn Machkoweïh et Hamadani, supplément à Tabari.

KHALIFAT D'EL-KAHIR.

[Pages 387-388.]

El-Kahir Mohammed fils d'Ahmed el-Moutadid, surnommé Abou Mansour, fut proclamé le jeudi 27 chewwal 320. Sa mère était une esclave nommée Kaboul. Il fut déposé et aveuglé le mercredi 5 de djoumada el-oula de l'an 322, étant âgé de trente-six ans et quelques mois; aucun khalife ni prince musulman n'avait été aveuglé avant lui. Il avait régné un an, six mois et six jours.

C'était un homme de taille médiocre, au teint blanc, un peu rosé, bien fait, avec de grands yeux et une barbe abondante. Il avait un défaut de prononciation. Il était porté à verser le sang[1], agissait avec précipitation, n'avait pas de goût pour la magnificence, se lançait avec imprudence et témérité dans les entreprises sans en prévoir les suites. Quoique l'argent fût rare sous son règne, il se montra soucieux de grossir son trésor; il voulait être semblable à ses pères, mais il ne l'aurait pu, son administration étant trop défectueuse et son gouvernement trop mauvais.

Il eut successivement pour vizirs : Abou Ali Mohammed fils de Moklah, Abou Djafar Mohammed fils d'el-Kaçim fils d'Obéïd Allah et Abou'l-Abbas Ahmed fils d'Obéïd Allah el-Khasibi. La devise de son sceau était : « el-Kahir billah », (vainqueur par Dieu). Son kadi fut Omar fils de Mohammed fils de Yousouf [fils de Yakoub; ses chambellans furent Ali fils de Yalbek, Bedr el-Kharchani, Faris fils d'ez-Zindak, Mohammed fils de Yakout et Salamah][2] el-Moutaman, connu sous le nom d'Akhou Noudjh.

[1] Comparez les *Prairies d'or*, t. VIII, p. 287 et suiv. On peut citer comme exemple le traitement qu'il infligea à la mère de Mouktadir, *Fakhri*, ٣٧٤ et suiv.

[2] Mots restitués par l'éditeur, d'après les *Prairies d'or*, p. 348.

KHALIFAT D'ER-RADI MOHAMMED.

[Pages 388-397.]

Er-Radi Mohammed fils de Djafar el-Mouktadir, surnommé Abou'l-Abbas, fut proclamé le jeudi 6 de djoumada el-oula de l'an 322. il avait pour mère une esclave du nom de Zaloum. Il mourut à Bagdad le samedi 16 de rébi el-ewwel 329, âgé de trente-deux ans et quelques mois, après avoir régné six ans, dix mois et dix jours. Il avait le teint sombre, les yeux grands, le visage long, peu de barbe sur les joues; il était petit et maigre; c'était un prince libéral, intelligent, amateur des belles-lettres et poète lui-même; il se plaisait à exciter des disputes entre ses officiers, jaloux de les voir mener seuls les affaires, et pourtant incapable de modifier cette situation.

Il nomma vizirs Mohammed fils d'Ali fils de Moklah et son fils Abou'l-Hoçéïn Ali fils de Mohammed; on leur donnait à tous deux le titre de vizir et les lettres portaient leurs deux noms. Radi eut ensuite pour vizirs : Abou Ali Abd er-Rahman fils d'Yça fils de Dawoud fils d'el-Djerrah, puis Abou Djafar Mohammed fils d'el-Kaçim el-Karkhi, Abou'l-Kaçim Soléïman fils d'el-Haçan fils de Makhlad fils d'el-Djerrah, Abou'l-Fath Fadl fils de Djafar fils d'el-Forat, Abou Abd Allah Ahmed fils de Mohammed el-Béridi[1], enfin Soléïman fils d'el-Haçan fils de Makhlad. Ce khalife eut pour kadis Omar fils de Mohammed fils de Yousouf, et après lui ses deux fils Yousouf et el-Haçan; et pour chambellans Mohammed fils de Yakout, puis Daki[2], son affranchi. La légende de son sceau était : « Er-Radi billah » (celui que Dieu satisfait).

L'un des événements les plus importants arrivés sous ce

[1] Comparez les *Prairies d'or*, p. 309, où ce vizir est appelé à tort Abou Abd er-Rahman.

[2] Comparez les *Prairies d'or*, p. 340.

règne est l'expédition faite à partir de Lahsâ par le Karmate Soléïman, fils d'el-Haçan (Abou Tahir), maître du Bahréïn, pour arrêter les pèlerins se rendant à la Mecque[1], en l'an 323. Le Karmate se mit en campagne le 23 chewwal avec neuf cents cavaliers et autant de fantassins. Il divisa son armée en deux corps, à partir d'el-Djâbirïah, localité à trois jours de marche de Lahsâ; il confia le commandement de l'un des corps à Abou Abd Allah el-Hoçéïn fils d'Ali fils de Sanbar, et à Moad le Kilabite, qui se dirigèrent sur la route de la Mecque pour atteindre la tête de la caravane; quant à lui, il se dirigea sur Kadiçïah, ayant pour objectif la compagnie de la chamsïah, où se trouvait Loulou, serviteur de Moutehacchem. Ibn Sanbar rencontra les pèlerins du Kharezm et des contrées voisines, à la tête desquels étaient Chadan, Ibn Hatim et d'autres chefs, dans la région de Zabalah et d'el-Akabah. Il fit prisonnier ces deux chefs et un certain nombre d'hommes de cette compagnie, et il en tua plusieurs; 17 dou'l-kadeh de cette année. Les autres s'enfuirent dans la direction d'el-Odaïb, ne sachant pas qu'ils couraient au devant du Karmate. Loulou, serviteur de Moutehacchem, qui conduisait la compagnie principale, se heurta au Karmate, à Kadiçïah, le mercredi 19 dou'l-kadeh; il le combattit courageusement et fut atteint de plusieurs blessures; ses compagnons se dispersèrent; il se jeta parmi les morts et put rentrer la nuit, en secret, dans Koufah. Toute sa compagnie tomba aux mains d'Abou Tahir. La nuit qui suivit ce mardi où avait eu lieu le combat, il tomba plus d'étoiles filantes qu'en aucune autre nuit depuis l'origine de l'Islam[2].

Le Karmate s'était mis en marche de Khaffan pour gagner Kadiçïah, qui en est distant de six milles; il revint en arrière pour arrêter les bandes qui fuyaient devant Ibn Sanbar et qui retournaient à Koufah. Il les rencontra à el-Odaïb.

[1] Comparez le *Mémoire sur les Carmathes*, p. 139.
[2] Comparez les *Prairies d'or*, t. VII, p. 231.

Korrah l'implora pour sa compagnie, en lui offrant une certaine somme d'argent; il la laissa aller; mais il se jeta sur les autres compagnies où il tua beaucoup d'hommes et fit beaucoup de prisonniers, et d'où il tira, en argent et en objets divers, un butin considérable que l'on ne saurait évaluer.

Après cette campagne, le Karmate fit encore, sous le règne de Radi, deux expéditions à Koufah et dans la région de Waçit; il ne s'y livra pas de combat assez important pour qu'il en soit fait mention. Il séjourna ensuite à Lahsâ, dans le Bahréïn, jusqu'à sa mort arrivée le lundi 17 ramadan 332. Il mourut âgé de trente-huit ans[1], étant né au mois de ramadan 294. Son père Abou Saïd el-Djennabi avait été tué en l'an 300, lorsqu'il avait lui-même six ans. L'armée était restée neuf ans inactive, jusqu'au jour où Abou Tahir en avait pris le commandement en ramadan 310.

Nous avons raconté dans nos ouvrages antérieurs les combats, les campagnes et la vie de ce Karmate, ainsi que l'histoire des Karmates Bakalïah[2], dans le territoire de Koufah; nous avons dit comment ils prirent possession de cette contrée en l'an 316, et pourquoi ils portaient le nom de Bakalïah, qui avait pour eux une signification religieuse; ils avaient pour chefs Maçoud fils de Horaït, Yça fils de Mouça fils de la sœur de Abdan fils d'er-Rabit, qui portait le sobriquet de Karmit[3], Ibn Abi es-Seyid, Ibn el-Ama, Abou Derr, Djauhari, et d'autres. Le gros de cette secte était constitué par les tribus de Douhl et de Roufaah. Ces Karmates attaquèrent Bani Ibn

[1] Les mss ont : 36 ans, leçon dont la suite montre la fausseté. On sait d'ailleurs qu'Abou Tahir avait 17 ans en 312; voyez le *Mémoire*, p. 73.

[2] البقلية. C'est la leçon du ms. P, ici et plus bas. Le ms. L a : البغلية et الٮقلية. Comparez le *Mémoire*, p. 99, où sont indiquées les leçons Nafalïah, النفلية et Nakalïah, النقلية, cette dernière due à S. de Sacy, dans l'introduction de son *Exposé de la religion des Druzes*, p. 210.

[3] C'est une erreur. Maçoudi confond Abdan avec Hamdan Karmath. (Note de l'éditeur.)

Néfis, dans la région d'et-Tofouf, de Djounboula et de Tell-Fakkhar; ils le mirent en déroute et se rendirent maîtres de son camp. Ils eurent ensuite à combattre Haroun fils de Garib el-Khal et Safi, serviteur de Nasr el-Kochouri; beaucoup d'entre eux furent tués ou pris; les autres rejoignirent Soléïman fils d'el-Haçan, qui, de Hit, rentrait dans le Bahréïn; on les appela dans son armée les Adjamites, parce qu'ils habitaient pour la plupart les marais (les Adjam) et les pays riverains de l'Euphrate (les Tofouf), dans le district de Koufah.

Nous avons aussi parlé d'un jeune homme connu sous le nom d'ez-Zakari, descendant d'un roi perse du pays d'Ispahan, qui vint dans le Bahréïn, en l'an 316, et à qui Abou Tahir remit le pouvoir[1] en l'an 319, avec l'agrément de la nation. Il imposa au peuple des lois et des croyances nouvelles; il tua Abou Hafs fils de Zorkan, époux de la sœur d'Abou Tahir, surnommé Chérik, l'homme le plus intelligent, le plus savant et le plus cultivé de cette nation, les fils de Salman et d'autres chefs de troupes, en tout environ sept cents hommes. Il introduisit dans l'armée d'abominables croyances et des pratiques honteuses, qui étaient pour ce peuple des nouveautés inouïes, depuis le temps où Abou Saïd et son fils étaient devenus les maîtres de cette contrée; elles disparurent avec celui qui les avait introduites; l'armée abjura les doctrines impies et revint à des mœurs meilleures. Nous avons dit de quelle façon on le fit périr et comment, à sa mort, le pouvoir retomba aux mains d'Abou Tahir.

Nous avons rapporté diverses choses concernant les *Maîtres de l'Occident* (les Fatimides), leurs guerres, ceux d'entre eux qui résidèrent dans l'Yémen; et nous avons montré

[1] Ce Zakari se fit passer pour le *Maître de la chose*, le Mahdi attendu par les Karmates. Voyez à son sujet le *Mémoire*, p. 130 et suiv.; Albîrûni le mentionne sous le nom d'Ibn Abi Zakariya, parmi les faux prophètes (*Chronology*, p. 196 et suiv.); voyez aussi *La fin de l'empire des Carmathes du Bahréïn*, par M. de Goeje, *Journal asiatique*, 1895, I, 27.

comment toutes ces sectes se rattachent à une même croyance, s'y soumettent, la professent et fondent sur elle leurs espérances.

Puis nous avons fait l'histoire d'Abou Saïd el-Haçan fils de Bahram el-Djennabi, expliqué sa généalogie, sa parenté avec les rois de Perse, le rôle qu'il joua dans la secte, la manière dont il entra dans le Bahréïn, ce qui lui advint à Katif avec la famille de Masmar, l'alliance qu'il conclut avec les Bédouins kilabites, gagnés au parti karmate par Abou Zakarya el-Bahrani, les relations qu'il eut avec cet Abou Zakarya, qu'il finit par arrêter et faire périr sous ses yeux. Nous l'avons montré conquérant l'une après l'autre toutes les villes du Bahréïn. Elles étaient en ce temps-là au plus haut point de prospérité et de force. Telles étaient : Katif, résidence d'Ali fils de Masmar, qu'Abou Saïd fit mourir, et de ses frères appartenant à la tribu d'Abd el-Kaïs ; — Ez-Zarah, que gouvernaient Haçan fils d'el-Awwam l'Azdite, et Safwan, et où résidait la tribu de Hafs, rameau de celle d'Abd el-Kaïs ; — Ez-Zahran et Lahsâ, résidences de la tribu témimite de Sad ; — Djouwata, placée sous le commandement d'el-Orian fils d'el-Haïtem le Rébiite. C'est de lui que fait mention le chef des esclaves noirs, Ali fils de Mohammed, qui prétendait appartenir à la descendance d'Abou Talib, et qui se révolta dans la province de Basrah, dans un poème composé au moment où il prit les armes dans le Bahréïn à la tête de tribus témimites, kilabites, nomaïrites et autres, avant de se rendre à Basrah. El-Orian l'avait attaqué avec les tribus d'Abd el-Kaïs, d'Amir fils de Sasaah, de Moharib fils de Khasafah fils de Kaïs fils d'Aïlan, et d'autres ; à la suite de plusieurs combats, il l'avait forcé à sortir de Bahréïn et de ses environs immédiats, après lui avoir infligé de grandes pertes. Le vaincu ayant aperçu à Samman un petit oiseau de l'espèce des moukka, fit cette pièce qui commence ainsi :

Ô oiseau de Samman, que fais-tu là tout seul ? Viens-tu te consoler près de moi, ou un accident t'a-t-il séparé de ton ami ?

Il dit au cours de ce morceau :

Que l'on m'enlève mes chevaux généreux si je ne les ramène pas (au Bahreïn) montés par les héros cuirassés et de noble race;
Montés par les hommes de Témim, ayant à leur tête ceux de Kolaïb fils de Yarbou, glorieux et vaillants;
Sad formant le centre; sur les flancs Noméïr et les excellentes épées de Kilab!
Je surprendrai au matin Amir et Moharib par quelque coup qui les abattra, si nul accident ne m'en empêche.
Orian pense-t-il que j'oublie mes cavaliers tombés au jour de l'attaque, près de la digue, quand la mort se suspendait à eux?

Dans un autre morceau, le même poète dit, parlant de la tribu d'Abd el-Kaïs :

Abd el-Kaïs pense-t-il que je l'ai oublié? Je ne l'oublierai jamais et je ne renoncerai pas à ma vengeance.

De toutes les villes du Bahreïn, Hadjar était la plus grande et la plus puissante[1]. Elle était gouvernée par Ayach le Moharibite.

Abou Saïd dut aussi combattre Abbas fils d'Amr el-Ganawi, que Moutadid avait envoyé contre lui de Basrah. Il lui livra bataille sur le terrain salin d'Afan. Afan est une eau entourée de palmiers; Abbas voulait y faire halte, en venant de l'eau dite d'el-Aya; mais il y fut devancé par Abou Saïd. Le terrain salin d'Afan a une longueur de sept milles; il est distant de sept journées de Basrah et de deux journées du rivage de la mer ou de Katif. Katif est distant d'un mille du rivage, et sur le bord de la mer est Onak, le port de Katif, dont parle le poète :

Perce de ta lance le serviteur qui ne te rapporte pas du poisson et qui n'a pas pour excuse les écueils d'Onak!

[1] Hadjar, prise au plus tôt en 290 par Abou Saïd, fut dépossédée de son rang de capitale du Bahreïn, lorsque, en 314, Abou Tahir fortifia Lahsa. Voyez le *Mémoire sur les Carmathes*, p. 45 et suiv.

Lorsque Abbas se fut engagé au milieu du terrain salin, Abou Saïd envoya des hommes combler les puits qui se trouvaient derrière lui, dans la partie supérieure du terrain; Abbas marchait dans un chemin étroit. Abou Saïd avait avec lui sept cents hommes à pied ou à cheval, Kilabites, Okaïlites et gens du Bahréïn; Abbas avait une armée de sept mille hommes, composée de troupes régulières, de volontaires de Basrah, des Bénou Dabbah, d'émigrés du Bahréïn et de gens d'autres contrées. Abbas fut fait prisonnier; la plus grande partie de son armée fut détruite[1], et il n'en resta que les fuyards; redjeb 287.

Dans les mêmes ouvrages nous avons encore fait le récit des expéditions successives dirigées par Abou Saïd contre Sohar, capitale de l'Oman, qu'il prit enfin par force. Entre le Bahréïn et l'Oman, il y a dix jours de marche dans le sable ou dans un terrain mou, où se creusent de place en place des trous d'eau salée. D'autres expéditions d'Abou Saïd eurent pour objectifs le pays de Faladj, à trois journées du Yémamah, et Yabrin, localité située à la même distance du Yémamah, dont il massacra tous les habitants. Il n'y avait pas au monde de plus agréable pays; c'était une contrée très peuplée et très riche, couverte de palmiers et d'autres espèces d'arbres; elle est restée déserte jusqu'aujourd'hui. Djérir a dit d'elle[2] :

J'ai dit à la troupe, quand nous étions las de la marche : grande est la distance de Yabrin à la porte des jardins.

Nous avons dit comment Abou Saïd fut tué par deux eunuques slaves qu'il avait pris dans sa campagne contre Bedr el-Mohalla, venu de l'Oman par mer pour le combattre. Ces deux eunuques étaient attachés à son service; ils le tuèrent dans le bain, en dou'l-kadeh de l'an 300, et ils

[1] Voyez le *Mémoire*, p. 37 et suiv.

[2] Comparez Jâcout, IV, ١٠٠٩. (Note de l'éditeur.) — La porte des jardins, *bab el-faradis*, est l'une des portes de Damas.

massacrèrent avec lui plusieurs de ses principaux compagnons qui étaient de Katif : Hamdan et Ali, tous deux fils de Sanbar, Bichr et Abou Djafar, tous deux fils de Nasir et oncles maternels d'Ibn Djénan fils d'Abou Saïd, et Mohammed fils d'Ishak. Depuis qu'Abou Saïd avait commencé sa mission à Katif et conquis toutes les villes du Bahreïn, en dernier lieu Hadjar, jusqu'à sa mort, il s'était écoulé vingt-sept ans.

Dans notre livre intitulé « Les trésors de la religion et le secret des mondes », où nous parlons des auteurs de sectes, des chefs de religions et des différentes doctrines qu'ils ont professées, nous avons cité les docteurs qui ont combattu la secte des Karmates, réfuté leurs propositions et exposé leurs systèmes. Après avoir dit que cette secte prit naissance à Ispahan l'an 260, nous avons expliqué le but qu'elle se proposait, la fin où elle tendait, les principes par lesquels elle abandonnait le sens extérieur de la loi, pour y découvrir un sens caché, la défense faite à l'initié lorsqu'il prêtait le serment de rien révéler de ce qu'on lui révélerait sur le sens intérieur du livre de Dieu; au moment de l'initiation quelqu'un disait à l'aspirant : « Garde secret ce qui te sera découvert sur l'interprétation du livre de Dieu et sur l'interprétation de cette interprétation. » Nous avons dit comment l'initié passait par une série de degrés pour arriver au terme que l'on appelait *el-balag* (l'achèvement), et nous avons donné de nombreux détails sur l'organisation de la propagande, sur les diverses branches du gouvernement dans cette secte, sur les secrets et prophéties que l'on y garde. Des théologiens appartenant aux différentes sectes musulmanes, Motazélites, Chiites, Mourdjites, Kharidjites, Nabitah, ont écrit des livres de controverse en vue de réfuter les systèmes opposés aux leurs; tels sont Yéman fils de Riab[1], le Kharidjite, Zorkan, serviteur d'Ibrahim fils de Sayar en-Nazzam, Mohammed fils de Chébib, également

[1] Le *Fihrist*, ١٨٢, porte fautivement Ribâb, رباب. (Note de l'éditeur.)

disciple de Nazzam, Abbad fils de Salman es-Saïmari, disciple de Hicham fils d'Amr el-Fouti, disciple d'Abou'l-Hodéïl Mohammed fils d'el-Hodéïl el-Abadi el-Allaf el-Basri, Mohammed fils d'Yça fils de Gaut, disciple d'el-Hocéïn fils de Mohammed en-Naddjar, Abou Yça Mohammed fils de Haroun el-Warrak, Ahmed fils d'el-Haçan fils de Sahl el-Mismaï, connu sous le nom d'Ibn Akhi Zorkan, et d'autres encore que nous avons vus, comme Abou Ali Mohammed fils d'Abd el-Wahhab el-Djobbây, qui a écrit un livre contre ceux qui professent la métempsycose, contre les Khorrémites et d'autres Bateniens, Abou'l-Kaçim el-Balkhi, Abou'l-Abbas Abd Allah fils de Mohammed en-Nachi, el-Haçan fils de Mouça en Noubakhti, auteur d'un traité sur les doctrines et les religions[1] et d'une réfutation des Goulât et autres Bateniens, Abou Mohammed Abd Allah fils de Mohammed el-Khalidi, Abou'l-Haçan fils d'Abou Bichr el-Achari el-Basri le Kilabite, etc. Aucun d'eux n'a songé à traiter de la doctrine des Karmates; mais d'autres ont cherché à la réfuter, par exemple Kodamah fils de Yézid en-Nomani, Ibn Abdak el-Djordjani, Abou'l-Haçan fils de Zakarya el-Djordjani, Abou Abd Allah Mohammed fils d'Ali fils de Rizam et-Tayi de Koufah, Abou Djafar er-Razi le Kilabite, etc. Or ce que dit des Karmates chacun de ces auteurs est différent de ce qu'en dit un autre; en outre, les membres mêmes de la secte nient tout ce qui est affirmé dans ces livres et refusent d'y reconnaître leur foi. Quant à nous, nous ne nous proposons pas dans ce livre d'exposer leur doctrine ni de la réfuter.

Mohammed fils d'Ali ech-Chalmagani le Scribe, connu sous le nom d'Ibn Abi'l-Azakir[2], fut tué un mardi à la nouvelle lune de dou'l-kadeh 322; on lui coupa les mains et

[1] Voyez le *Fihrist*, ۱۷۷. On pourra d'ailleurs le consulter sur plusieurs de ces noms que Maçoudi mentionne.

[2] Comparez les *Prairies d'or*, t. III, p. 267, où el-Azakir, العزاقر, doit être rétabli au lieu de el-Garaïr, الغرائر,

les pieds et on lui trancha la tête, puis on brûla le corps. L'exécution eut lieu à la préfecture de police, dans le quartier occidental de la ville. Il fut condamné pour avoir tenté d'introduire des nouveautés dans la religion et professé des doctrines qu'embrassaient de nombreux adeptes. On fit subir le même supplice à l'un de ses partisans appelé Ibn Abi Awn, plus connu sous le nom d'Ibn en-Nadjm le Scribe. Il a lui-même expliqué sa doctrine dans son épître intitulée « la mozhabeh » (la dorée) et dans plusieurs ouvrages tels que ceux qu'il a intitulés « le testament », « l'invisible », « le salut ». C'est d'après ces sources que nous en avons parlé dans notre livre « des discours sur les principes des religions », à l'endroit où nous traitons des Chiites et des Goulât.

KHALIFAT D'EL-MOUTTAKI IBRAHIM.

[Pages 397-398.]

El-Mouttaki Ibrahim fils de Mouktadir, surnommé Abou Ishak, fut proclamé le jeudi 21 du mois de rébi el-ewwel de l'an 329. Sa mère était une esclave nommée Khaloub. Il fut déposé et eut les yeux crevés le samedi 19 safar 333, à l'âge de 30 ans et quelques mois, après avoir régné trois ans, dix mois et vingt jours. Il avait le teint clair et brillant, les yeux noirs, les cheveux roux. Il est encore vivant aujourd'hui, en l'an 345, et il est traité avec honneur, si j'en crois les renseignements qui m'ont été donnés sur ces princes.

Il eut pour vizirs successivement Soléïman fils d'el-Haçan fils de Makhlad, Abou'l-Hoçéïn[1] Ahmed fils de Mohammed fils de Maïmoun, Abou Djafar Mohammed fils d'el-Kaçim el-Karkhi, après lequel Abou'l-Haçan Ali fils d'Yça fils de

[1] Les *Prairies d'or,* t. VIII, p. 345, ont par erreur : Abou'l-Haçan.

Dawoud fils d'el-Djerrah gouverna en laissant les insignes du vizirat à son frère Abd er-Rahman fils d'Yça; puis Abou Ishak Mohammed fils d'Ahmed el-Kérariti, Abou'l-Abbas Ahmed fils d'Abd Allah el-Isbahani, Abou'l-Hoçéïn Ali fils de Mohammed fils d'Ali fils de Moklah. Le sceau de ce khalife portait la légende : « el-Mouttaki billah » (qui se garde par Dieu). Son kadi fut el-Kharaki; ses chambellans furent son affranchi Salamah el-Moutamin, connu sous le nom d'Akhou Noudjh, après lui Bedr el-Kharchani, enfin Ahmed fils de Khakan.

Parmi les événements importants arrivés dans l'État sous ce règne et qui n'ont pas d'analogues dans l'histoire des Abbasides, se place l'entrée à Bagdad d'Abou'l-Hoçéïn el-Béridi[1], à la tête de ses troupes le samedi 20 de djoumada el-akhirah de l'an 330. Cette armée entra dans la ville par eau et par terre; Mouttaki s'enfuit avec Mohammed fils de Raïk dans la direction de Moçoul. La résidence du khalife fut pillée ainsi que les maisons de plusieurs grands officiers, et le harem fut outragé, à la suite de combats acharnés dans

[1] Le récit de Maçoudi devient extrêmement sommaire, et ne permet plus guère de suivre la trame très compliquée des événements. Abou Abd Allah Béridi, vizir sous Radi, s'était constitué un parti indépendant. Abou'l-Hoçéïn Béridi entra à Bagdad après que les Kurdes eurent tué Bedjkam, chef turc du Déïlem qui avait été sous Radi émir el-omara. Il y demeura peu de temps; il mécontenta l'armée et dut se retirer sur Waçit. Il eut pour successeur Kurteguin, un chef déïlémite. Mohammed fils de Raïk revint de Syrie à Bagdad, et déposséda Kurteguin. Le parti des Béridi devenant de nouveau menaçant, Ibn Râïk s'enfuit avec le khalife auprès des fils de Hamdan; là il fut assassiné. Les Hamdanites disputèrent alors le pouvoir aux Turcs. Touzoun le Turc devint le maître à Bagdad; il décida le khalife à rentrer dans sa capitale, et lorsqu'il l'eut en sa puissance, il lui creva les yeux.

Maçoudi dit avoir raconté le commencement de toutes ces intrigues dans ses ouvrages antérieurs, et il les rappelle dans les *Prairies d'or*. Le lecteur pourra se reporter, en particulier, à Ibn al-Atîr. Il trouvera un résumé assez clair de ces faits dans W. Muir, *The Caliphate, its rise, decline and fall*, 2e éd. 1892.

lesquels furent tués ou noyés dix mille hommes environ ou davantage.

KHALIFAT D'EL-MOUSTAKFI.

[Pages 398-399.]

El-Moustakfi Abd-Allah fils d'Ali el-Mouktafi, surnommé Abou'l-Kaçim, fut proclamé au moment où l'on aveuglait Mouttaki, dans une localité appelée el-Batk[1] située sur le Nehr Yça, en face du bourg d'es-Sindïah. Sa mère était une esclave grecque nommée Gosn. Il fut déposé le jeudi 21 de djoumada el-akhirah[2] de l'an 334, puis aveuglé. Il avait alors 48 ou, selon d'autres, 43 ans et quelques mois. Son khalifat avait duré un an, deux mois et vingt-huit jours. Il avait le teint blanc, le visage agréable, la bouche petite et il commençait à blanchir.

Les affaires furent administrées sous son règne par Abou Djafar Mohammed fils de Chirzad, secrétaire de Touzoun le Turc. Abou'l-Faradj Ahmed fils de Mohammed de Samarra fut investi du vizirat; mais il ne resta que quarante-sept jours vizir. Ce personnage est le dernier qui ait porté le titre de vizir sous les khalifes abbasides jusqu'aujourd'hui. Il eut pour successeur Abou Ahmed el-Fadl fils d'Abd er-

[1] البثق ; les mss ont : *el-Banak*, البنق ; les *Prairies d'or*, t. VIII, p. 377 : *et-Tibk*, الثبق . La leçon est incertaine.

[2] Les mss. n'ont pas cette date; P a : le 3, avec la suscription : « on dit aussi le 8 »; L a : le 8. L'éditeur discute la date, qui est pourtant confirmée par d'autres auteurs (Abou'l-Faradj, ٢٩٠; Weil, II, 696); en effet, du 19 safar 333 au 21 djoumada II, 334, il y a un intervalle d'un an, quatre mois et deux jours, qui représente la durée du règne de Moustakfi d'après Maçoudi; cette durée est indiquée, il est vrai, par d'autres historiens. Mais, si l'on tient compte de la durée d'un an, deux mois et vingt-huit jours indiquée par notre auteur, on tombe sur le 18 djoumada I pour la fin du règne de Moustakfi. Il reste donc en ceci quelque chose d'incertain. L'âge de ce khalife est douteux aussi.

Rahman, de Chiraz, qui rédigea la correspondance d'état au nom du khalife; puis le fils de Chirzad s'empara du pouvoir[1].

Le sceau de ce khalife portait la légende : « el-Moustakfi billah » (qui met sa confiance en Dieu). Moustakfi eut pour kadis Ibn Abi ech-Chawarib et Ibn Abi Mouça le Hachimite. Son chambellan fut Ahmed fils de Khakan el-Mouflihi.

KHALIFAT D'EL-MOUTI.

[Pages 399-401.]

El-Mouti Fadl fils de Djafar el-Mouktadir Billah, surnommé Abou'l-Kaçim, fut proclamé le jeudi 21 de djoumada el-akhirah de l'an 334. Il est né d'une esclave slave appelée Machalah.

Dans la cinquième année de son khalifat, la pierre noire fut remise à sa place dans la maison sainte, en dou'l-hiddjeh 339; elle en avait été arrachée en l'an 317 sous le khalifat de Mouktadir, comme nous l'avons dit plus haut. Nous avons raconté dans le livre « des prairies d'or et des mines de pierres précieuses » l'histoire de cette pierre au temps du paganisme; nous avons dit quels peuples la possédèrent tour à tour, Djorhomites, Iyadites, Amalécites, Khozaïtes, et combien de fois elle fut déplacée puis replacée, sans parler d'autres renseignements que nous avons fournis sur la Mecque et sur la maison sainte.

L'homme qui s'est emparé du pouvoir sous el-Mouti, qui le détient encore et qui gouverne à Bagdad assisté de ses secrétaires, est Ahmed fils de Bowaïh le Déïlémite, vulgaire-

[1] C'est en réalité la dynastie nouvelle des Bouyides qui s'empara du pouvoir sous Moustakfi, avec son chef ou sultan, Mouïzz ed-Daulah, et qui suspendit l'exercice des fonctions de vizir. Maçoudi ne nomme les Bouyides qu'à l'article suivant.

ment appelé Mouïzz ed-Daoulah[1]. La plupart des institutions sur lesquelles reposaient le khalifat et le vizirat sont aujourd'hui tombées, autant que je puis le savoir d'après les nouvelles qui me sont parvenues, car, depuis longtemps, je suis absent de l'Irak et je séjourne en Égypte ou en Syrie.

Nous n'avons pas à parler du caractère ni des opinions de Mouttaki, de Moustakfi et de Mouti; ces princes sont comme en tutelle, impuissants à rien ordonner. Les pays éloignés de la capitale sont tombés au pouvoir de quiconque a su s'en emparer; les chefs des provinces, s'appuyant sur le nombre de leurs hommes et sur l'immensité de leurs richesses, se contentent d'appeler dans leurs lettres les khalifes émirs des croyants et de citer leurs noms dans les prônes. Dans la capitale même, un autre que le prince traite toutes les affaires; les khalifes restent en tremblant, sous le joug, satisfaits de vivre encore, n'ayant plus à eux que ce titre de khalife duquel on les salue. L'état actuel de l'empire ressemble à celui où fut la Perse sous les rois des Satrapies depuis le meurtre de Darius ou Dara fils de Dara par Alexandre le Grand fils de Philippe jusqu'à l'avènement d'Ardéchir fils de Babek. Chaque chef se rend indépendant dans son territoire, s'y défend et tâche de l'agrandir. Pendant ce temps l'empire se dépeuple, les chemins sont sans sécurité, de vastes contrées sont dévastées, les frontières, entamées, et la domination des Grecs et d'autres peuples s'étend sur les confins et les villes du territoire musulman.

Nous avons exposé en détail tout ce dont nous avons fait mention en ce livre, l'histoire des khalifes, les guerres, événements, troubles et nouveautés de leurs règnes, avec

[1] On sait que les Bouyides n'étaient pas Deïlémites d'origine; ils portèrent seulement le nom de cette province parce qu'ils l'habitaient. Ils se rattachaient à la descendance des rois de Perse. Le *Fakhri* raconte les débuts très modestes de Bouwaïh qui était pêcheur, et de Mouïzz ed-Dawlah, son fils, p. ٣٧٩ et suiv.

d'autres informations touchant les contrées de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Sud, et les révolutions qui y ont eu lieu, dans notre livre des « Annales historiques et des événements dans lesquels ont sombré les nations passées, les races éteintes et les empires disparus », puis dans notre « Histoire moyenne » qui fait suite à cet ouvrage, dans le livre des « prairies d'or et des mines de pierres précieuses », dans celui « des diverses sortes de connaissances et de ce qui est arrivé dans les siècles passés », dans celui « des trésors des sciences et de ce qui est arrivé dans les âges antérieurs », dans « le collier de gemmes sur l'administration des royaumes et des armées », dans le « Mémorial des événements des anciens âges », qui sert d'introduction et de fondement à ce livre, et dans d'autres de nos ouvrages. Le livre que nous achevons ne contient que la substance de chaque question, il est destiné à rappeler l'attention du lecteur sur nos œuvres précédentes et à l'avertir de ce qu'il pourra trouver dans tout l'ensemble de nos écrits. Cette édition du présent livre a été précédée d'une autre dont le volume était moitié moindre et qui a paru en l'an 344. Nous avons accru cette première édition afin de la rendre plus complètement utile, on devra donc avoir recours à l'édition nouvelle de préférence à la première.

Ali fils d'el-Hocéïn fils d'Ali el-Maçoudi a achevé de composer ce livre à Fostat en l'an 345 de l'hégire, el-Mouti étant khalife et Constantin fils de Léon fils de Basile, empereur des Grecs. Cette année correspond à l'an 1702 de Bokht-Nassar, 1268 d'Alexandre fils de Philippe le Grec, 673 d'Ardéchir fils de Babek et 324 de Yezdedjerd fils de Chehriar fils de Kesra Eberwiz, dernier roi de Perse. Avec le concours de Dieu nous achevons le livre de l'avertissement et de la revision, en rendant grâces à Dieu de ses faveurs et de ses bienfaits. Louanges soient à Dieu seul!

INDEX

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ANALYTIQUE.

A

B

C

D

E

F

IMPRIMERIE NATIONALE.

G

H

I

J

K

L

M

IMPRIMERIE NATIONALE.

N

O

P

R

S

T

IMPRIMERIE NATIONALE.

V

W

Y

Z

INDEX

DES OUVRAGES DE MAÇOUDI

CITÉS

DANS LE LIVRE DE L'AVERTISSEMENT.

NOTA. L'ordre suivi dans le classement des ouvrages est celui qui a été adopté par S. de Sacy et conservé par l'éditeur (*Præfatio*, VI-VII).

ERRATA.

Page 79, ligne 8, *lire :* Kouteïna, *au lieu de :* Kouteïnah.

79, ligne dernière, *lire :* Djaloula, *au lieu de :* Djouloula.

80, ligne 7, *lire :* Bénou, *au lieu de :* Bani.

81, ligne 10, *lire :* Wardah, *au lieu de :* Wardhah.

88, ligne 14, *lire :* Hamat, *au lieu de :* Hamah.

110, ligne 1, *lire :* Nedjm, *au lieu de :* Nadjim.

116, ligne 5, et page 118, ligne 3, *lire :* Homaiça, *au lieu de :* Hamaïça.

129, ligne 6, *lire :* Ketamah, *au lieu de :* Koutamah.

129, ligne 9, *lire :* Bodjah, *au lieu de :* Bedjah.

160, note 1, ligne 1, *lire :* Harkavy, *au lieu de :* Harkavi.

161, ligne 6, *lire :* Kayouma, *au lieu de :* Kayoumah.

162, ligne 3, *lire :* Chapitre, *au lieu de :* Livre.

170, ligne 2, *il faut lire comme en note.*

253, ligne 19, *lire :* Douwad, *au lieu de :* Dawoud.

254, ligne 5, *lire :* Arach, *au lieu de :* Irach.

345, ligne 19, *lire :* el-Ala, fils d'el-Hadrami, *au lieu de :* el-Ala el-Hadrami.



